LINGUISTICA

XXIV

IN MEMORIAM ANTON GRAD OBLATA

I

Ljubljana 1984

LINGUISTICA

XXIV

IN MEMORIAM ANTON GRAD OBLATA

I

Ljubljana 1984

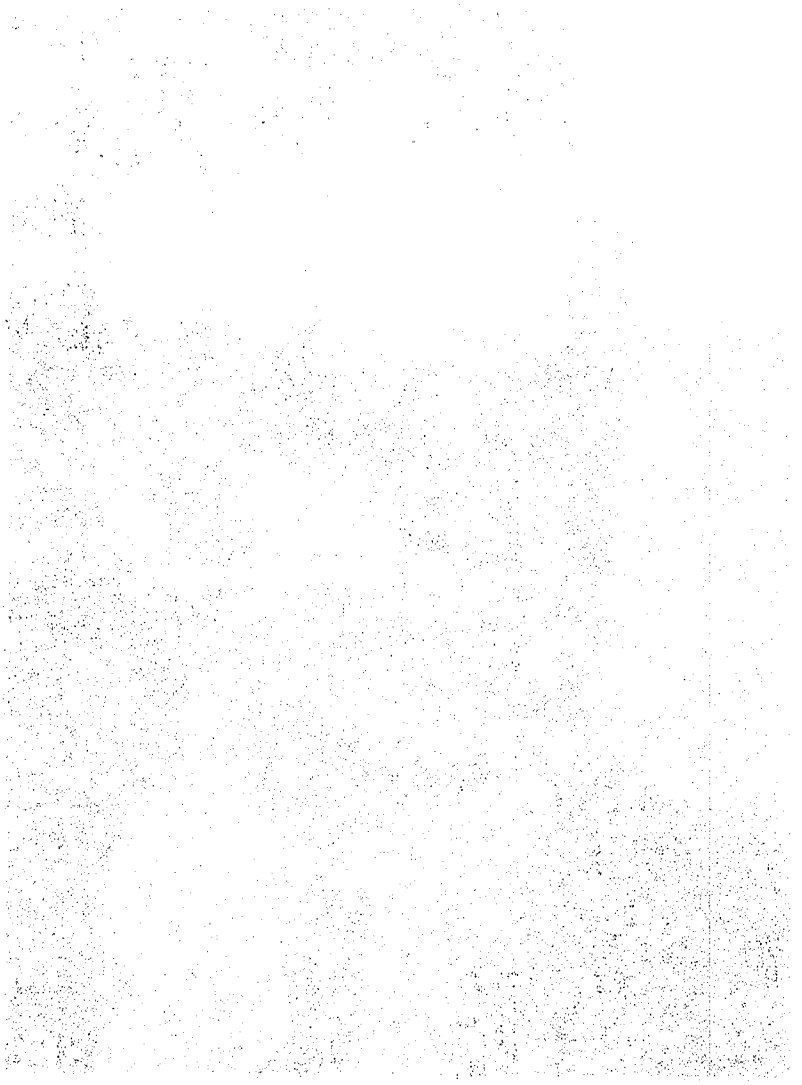
Revijo sta ustanovila † Stanko Škerlj in † Milan Grošelj
Revue fondée par † Stanko Škerlj et † Milan Grošelj

Uredniški odbor - Comité de rédaction

Bojan Čop - Janez Orešnik - Mitja Skubic
Momčilo Savić (Beograd) - Pavao Tekavčić (Zagreb)

Natis zbornika je omogočila
RAZISKOVALNA SKUPNOST SLOVENIJE

Sous les auspices du
CENTRE NATIONAL DE RECHERCHES DE SLOVÉNIE



ANTON GRAD

(1907 - 1983)

La mort d'Anton Grad a privé **Linguistica** *d'un infatigable collaborateur et aussi d'un de ses directeurs les plus remarquables. Sa collaboration à la revue commence dès le premier volume en 1955 avec l'étude sur l'ordre des mots en ancien et moyen français et celle sur l'emploi des verbes vicaires* **faire** *et* **do** *en français et en anglais et se poursuit jusqu'au vingt-deuxième volume. Ce dernier volume où il étudie l'étymologie de l'oronyme slovène* **Nanos** *a été déposé sur son bureau de travail quelques jours avant sa mort, survenue le 27 mars 1983.*

Né a Ljubljana en 1907, Anton Grad fit ses études dans sa ville natale. La jeune Universitée fondée seulement après la Grande guerre, lorsque les Slovènes avaient obtenu, en même temps que leur liberté nationale, leur indépendence culturelle, était devenue le foyer de la science pour un peuple de moins de deux millions d'âmes et on y étudiait dans une athmosphère de grande ferveur. Après de brillantes études, Grad, jeune licencié, soutint en 1931 sa thèse de doctorat sur la sort des proparoxytons en Rhétie occidentale.

Ensuite, pendant une vingtaine d'années, sa vocation pédagogique prit le dessus sur la philologie; il se consacra à l'enseignement du français au lycée, redigea des manuels de français et plus tard aussi d'italien, d'espagnol, d'anglais. Il prit ainsi conscience des besoins de l'enseignement scolaire et extra-scolaire; il comprit l'importance des dictionnaires bilingues: outils précieux, indispensables pour les milieux intellectuels. C'est alors qu'il entreprit l'élaboration des dictionnaires français-slovène, slovène-français, anglais-slovène, slovène-anglais et espagnol-slovène, slovène-espagnol; ces deux derniers sont devenus les ouvrages de base des études hispaniques en Slovénie.

Chargé de cours dès avant la deuxième guerre, Anton Grad devint, après la guerre, professeur de Philologie française à la Faculté des Lettres de Ljubljana. Pendant de longues années, il fut aussi le directeur du département des études romanes. Il eut le grand mérite, pendant les trente années de son activité universitaire, à une époque bien peu favorable aux études des sciences humaines, d'avoir largement contribué à former des générations de professeurs et d'avoir su leur communiquer l'amour des langues romanes.

L'évolution de ses recherches dont le point de départ avait été sa thèse, se fit dans trois directions différentes et cependant étroitement liées entre elles. La première l'orienta vers l'étude de l'ancien français et aboutit à des publications sur l'infinitif, sur l'emploi des verbes intransitifs, sur la syntaxe des pronoms personnels et leur place dans la phrase, enfin sur la construction de la proposition. La deuxième le conduisit à s'intéresser à l'étymologie des mots et des toponymes slovènes d'origine romane, latine et parfois prélatine. La troisième enfin l'amena à rechercher les manifestations latines et romanes sur les territoires romans limitrophes. Sur la base de la forme

phonique des toponymes romans (ou celtes ou illyriques latinisés), adoptés par la population slovène, Anton Grad a pu tracer la frontière linguistique entre la Romania Orientale et la Romania Occidentale; le comportement des sourdes intervocaliques est le phénomène distinctif: les toponymes de la partie orientale montrent le conservatisme: la sourde y est conservée, tandis que pour les toponymes de la partie occidentale on constate l'innovation: la sourde intervocalique devient sonore.

Son travail scientifique lui a valu d'être élu membre correspondant de l'Académie Slovène des Sciences et des Arts.

Les grandes qualités humaines du regretté Professeur Anton Grad lui permirent de conserver avec ses collègues et ses anciens étudiants des relations amicales et chaleureuses. Nous ressentons douloureusement sa disparition. **Linguistica**, *en consacrant ce volume à sa mémoire, cherche à poursuivre l'étude scientifique des langues et en particulier des langues romanes, étude à laquelle Anton Grad se dédia avec ferveur.*

Gordana Vitorović

BIBLIOGRAPHIE DES OEUVRES DU PROF. ANTON GRAD

Le Professeur Grad fut un auteur tres fécond des manuels et livres scolaires destinés à l´enseignement des langues étrangères (français, anglais). L´éventail de sa production dans ce domaine est très large, c´est pourquoi nous ne pouvons pas citer tous les ouvrages, notre bibliographie étant limitée aux publications scientifiques et dictionnaires.

Il faut mentionner tout particulièrement ses manuels d´italien et de français pour les autodidactes ainsi que son *Učbenik španskega jezika (Manuel de la langue espagnole)*, le premier livre destiné à l´enseignement de l´espagnol publié en Slovénie.

BIBLIOGRAPHIE

I PUBLICATIONS SCIENTIFIQUES

Livres

1. Proparoksitoni v zapadni Reciji : odlomki iz inavguralne disertacije - Les Proparoxitons dans la Rétie Occidentale : résumé de la thèse de doctorat. - *Ljubljana : samozaložba, 1931, 50 p.*

2. O rabi prepozicionalnega infinitiva z lastnim subjektom v starofrancoščini (s francoskim povzetkom: Sur l´emploi de l´infinitif prépositionnel avec un sujet propre en ancien français). - *Državna založba Slovenije, 1951, 35 p.*

3. Notes on the Causative Use of Intransitive Verbs in English. - *Ljubljana : Filozofska fakulteta Univerzitetna založba, 1960, 139 p. - (Zbornik Filozofske fakultete ; III/2)*

Etudes et articles

4. Della palatalizzazione di *k* latino intervocalico nel dialetto veneziano. - *L´Italia dialettale, IX, 1933, pp. 230-239*

5. Remarques sur la valeur verbale d´un infinitif substantivé en ancien français. - *Revue des langues romanes LXVII, 1935, pp. 249-262*

6. Encore le problème du gérondif. - *Revue des langues romanes LXVIII, 1937-1939, pp. 422-429*

7. Über den faktitiven Gebrauch intransitiver Verba im Altfranzösischen. - *Zeitschrift für romanische Philologie LIX, 1939, pp. 38-45*

8. Prispevek k problemu infinitivnih konstrukcij v angleščini - A Contribution to the Problem of the infinitive Constructions in English. - *Zbornik Filozofske fakultete v Ljubljani I, 1950, pp. 9-19*

9. Remarques sur l´origine de la locution "or du bien faire" en ancien français. - *Zeitschrift für romanische Philologie LXVIII, 1952, pp. 362-264*

10. Affectivity and Inversion in Modern English. - *Zbornik Filozofske fakultete v Ljubljani II, 1955, pp. 335-357*

11. A Contribution to the Problem of Word-order in Old and Middle English. - *Linguistica I, priloga SR VIII, 1955, 1, pp. 11-27*

12. Remarques sur un cas spécial de l´emploi des verbes vicaires *faire / do* en ancien français et en anglais. - *Linguistica I, priloga SR VIII, 1955, 2, pp. 35-49*

13. L´inversion du sujet dans la proposition principale précédée d´une subordonnée en ancien français. - *Razprave II SAZU, Razred za filološke in literarne vede, pp. 63-90*

14. Notes about the Origin of the "for Subject Infinitive" Construction in English. - *Razprave SAZU, Razred za filološke in literarne vede 1956, pp. 91-101*

15. Sur l´origine de la formule *Ço poise moi* en ancien français. - *Linguistica II, priloga SR IX, 1956, 1/2, pp. 1-9*

16. Remarques sur la place des formes faibles des pronoms personnels régimes dans la phrase en ancien français. - *Linguistica II, priloga SR IX, 1956, 1/2, pp. 2-19*

17. Contribution au problème de la sonorisation des consonnes intervocaliques latines. - *Linguistica III, priloga SR XI, 1958, 2, pp. 33-40*

18. Remarques sur la chronologie de la palatalisation des occlusives vélaires *c, g* devant *a* en frioulan. - *Linguistica III, priloga SR XI, 1958, 2, pp. 40-48*

19. Remarques sur l´emploi de l´adverbe de reprise *si* en ancien français. - *Linguistica IV, 1961, pp. 5-20*

20. Contribution à la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français. - *Linguistica V, 1963, pp. 3-20*

21. Importance de quelques toponymes slovènes pour la géographie linguistique romane. - *Actes du Xe Congrès international de Linguistique et Philologie romanes, Strasbourg 1962. - Paris : Librairie C. Klincksieck, 1965, pp. 1177-1184*

22. Remarques sur le style indirect libre en ancien français. - *Linguistica VII, 1965, 1, pp. 3-27*

23. Encore une remarque sur le verbe *voler-dérober*. - *Linguistica VII, 1965, 1, pp. 77-83*

24. Contributo al problema della palatalizzazione delle gutturali *C, G* davanti ad *A* in friulano. - *Atti del Congresso internazionale di linguistica e tradizioni popolari, Gorizia Udine Tolmezzo, 1969, pp. 101-106*

25. Quelques remarques sur la syntaxe des pronoms personnels sujets en ancien français. - *Actas del XI Congreso Internacional de lingüística y filología románicas, Madrid 1965. - Madrid : C.S.I.C., 1969, pp. 1225-1244*

26. Deux cas de l´inversion du sujet en ancien provençal. - *Linguistica IX, 1969, pp. 3-11*

27. Še malo o imenih *Koseze, kosez* - Sur l´origine des mots *Koseze, kosez*. - *Linguistica IX, 1969, pp. 123-136*

28. K etimologiji slovenske besede *križ* - De l´étymologie du mot slovène *križ*. - *Linguistica XII, 1972, pp. 95-100*

29. Nekaj pripomb k langobardskim spominom pri Slovencih - Quelques remarques sur des restes de la langue langobarde chez les Slovènes. - *Slavistična revija XX, 1972, 1, pp. 29-40*

30. K izvoru slovenskih besed *miza, borjač* - De l´étymologie des mots slovènes *miza, borjač*. - *Linguistica XIII, 1973, pp. 198-209*

31. K etimologiji toponima *Ljubljana* - L´origine du toponyme *Ljubljana*. - *"Onomastica Jugoslavica" 7, 1978, pp. 27-35*

32. Starejši grecizmi v slovenščini I - Anciens grécismes en slovène I. - *Linguistica XIX, 1979, pp. 99-118*

33. Prispevek k etimologiji toponimov *Ljubljana, Lubiana, Laibach* - Contribution à l´étymologie des toponymes *Lubiana, Ljubljana, Laibach*. - *Slavistična revija 1980, 1, pp. 50-63*

34. Nekaj obrobnih pripomb k Brižinskim spomenikom - Einige marginale Bemerkungen zur Freisinger Denkmälern. - *Slavistična revija 29, 1981, 1, pp. 69-77*

35. Starejši grecizmi v slovenščini II - Anciens grécismes en slovène II. - *Linguistica XXI, 1981, pp. 165-173*

36. K etimologiji slovenskega toponima *Koseze* - L´origine du toponyme *Koseze*. - *"Onomastica Jugoslavica" 9, 1982, pp. 209-214*

37. K etimologiji slovenskega oronima *Nanos* Contribution à l´étymologie de l´oronyme slovène *Nanos*. - *Linguistica XXII, 1982, pp. 205-209*

38. K etimologiji slovenskega toponima *Vrhnika*.--L´origine du toponyme slovène *Vrhnika*. - *Jezik in slovstvo XXIX, 1983/84, 4, pp. 127-128*

II DICTIONNAIRES

39. Angleško-slovenski slovar = English-Slovene Dictionary. - *Maribor : Obzorja, 1965 (1971, 1981), 598 p.*

40. Slovene-English Dictionary = Slovensko-angleški slovar. - *Maribor : Obzorja, 1965 (1968, 1971, 1981), 441 p.*

41. Angleško-slovenski slovar = English-Slovene Dictionary / Anton Grad, Ružena Škerlj, Nada Vitorović. - *Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1967 (1973, 1979, 1984), 1120 p.*

42. Veliki angleško-slovenski slovar = The great English-Slovene Dictionary / Anton Grad, Ružena Škerlj, Nada Vitorović. - *Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1978 (1984), 1377 p.*

43. Veliki slovensko-angleški slovar = The great Slovene-English Dictionary. - *Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1982, VIII, 826 p.*

44. Španski-slovenski slovar = Diccionario espanol-esloveno. - *Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1969, XIII, 1005 p.*

45. Slovensko-španski slovar = Diccionario esloveno-espanol. - *Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1979, 747 p.*

46. Francosko-slovenski in slovensko-francoski slovar = Diction= naire slovène-français et français-slovène. - *Ljubljana : Cankarjeva založba, 1971 (1975, 1978, 1982), 745 p. Ovojni naslov: Slovensko-francoski moderni slovar = Dictionnaire français-slovène moderne*

47. Francosko-slovenski slovar = Dictionnaire français-slovène. - *Ljubljana : Državna založba Slovenije, 1975 (1984), XVI, 1402 p.*

48. Italijansko-slovenski slovar. - *Maribor ; Trst : Obzorja : Založništvo tržaškega tiska, 1967 (1968), 460 p.*

49. Italijansko-slovenski in slovensko-italijanski slovar = Dizionario italiano-sloveno e sloveno-italiano. - *Ljubljana : Cankarjeva založba, 1969 (1972, 1976, 1979, 1982, 1984)*

Gustav Ineichen
Göttingen

CDU 804.0-5

POUR UNE CARACTERISATION TYPOLOGIQUE DU FRANÇAIS

0. Les objets de ce monde tout comme les hommes en tant qu'êtres vivants peuvent etre caractérisés en ce sens qu'on leur attribue un certain nombre de propriétés qui constituent des traits distinctifs. Les entités fugitives que sont les langues naturelles ne peuvent être caractérisées qu'a la base de descriptions linquistiques, c'est-à-dire au niveau du métalangage. Selon les points de vue qu'on adopte, il peut y avoir toutes sortes de caractérisations. Il suffit d'examiner la bibliographie y relative.[1]

Quand on parle de caractérisation typologique, on prétend situer la caractérisation dans le cadre de la linguistique typologique et d'en adopter les traits distinctifs. De cette façon, ces traits n'appartiennent plus à un inventaire ouvert susceptible d'une régression infinie, mais à un ensemble de traits qui passent pour être pertinents dans le cadre méthodologique que nous venons d'évoquer.

Il s'ensuit qu'une caractérisation de ce type vise toujours l'individualité, c'est-à-dire un ensemble de propriétés structurales qui font ressortir le propre d'un système linguistique par rapport à d'autres (où par rapport à quelque chose de très général comme la grammaire universelle). La base empirique de la linguistique typologique est la comparaison aussi étendue que possible entre les langues, soit en général que dans le cadre de certains groupements et familles. On pourrait dire dans ce contexte que la filière de Greenberg l'emporte sur celle de Chomsky, même si la comparaison ne peut évidemment faire à moins du correctif génératiViste.

Les traits distinctifs peuvent être isolés et si jamais former des ensembles sans organisation ultérieure. Nous citerons comme exemples les langues à ton, le monosyllabisme de certaines langues du sud-est asiatique, la trilittéralité en sémiti-

que etc., sans être à même d'ajouter, hélas, aucun trait aussi saillissant pour les langues romanes.

Un véritable trait distinctif ne devrait cependant pas seulement être caractéristique, comme une espece d'étiquette, mais implicatif, c'est-à-dire qu'il doit permettre d'établir des corrélations existant entre phénomenes non visiblement reliés les uns aux autres. Ces corrélations sont conjonctives, quand la présence d'un certain phénomene entraîne la présence d'un autre et non vice-versa (exemple: la typologie positionnelle, dite de l'ordre des mots, à laquelle nous reviendrons).[2] Les traits que nous venons de comparer à des étiquettes sont, à coup sur, conjonctifs, parce qu'il impliquent d'autres propriétés, dont on ne veut, ou ne peut (pas encore) rendre compte explicitement.

On peut postuler, dans cet ordre du raisonnement, des corrélations disjonctives, qui seraient des phénomenes qui coexistent et qui se tolèrent - conditionnés (?) ou possibles - dans le cadre d'un même système (exemple: la pré- et la postdétermination en français moderne).

1. Pour commencer, nous nous reporterons brièvement sur le plan de la phonologie. Dans ce domaine, il n'est pas difficile de trouver des traits apparemment isolés. L'on citera l'e-muet, l'h-aspiré et la liaison.

Pour chacun de ces trois phénomènes il y a, selon les approches qu'on choisit, plusieurs explications plus ou moins plausibles. Mais on retiendra à part cela qu'il s'agit de structures fossilisées qui, en tant que telles, sont autant de traces de la regrammaticalisation du français moderne par rapport à l'ancienne langue. C'est une constatation importante. Car ce qui caractérise la structure grammaticale du français dans son ensemble, c'est justement le fait qu'on trouve dans tous les coins de cette langue des formes figées de ce type (verbes irréguliers, comparaison synthétique etc.). Voilà qui constitue la difficulté foncière de la description aussi bien que de l'explication.

Quant à l'e-muet, que nous considérons avec Martinet comme élément vocalique "lubrifiant" non-phonématique, la consonne française étant alors définie /K(ə)/, il se peut qu'il y ait un pendant consonantique - occlusion glottale (?) - grammaticalisé

comme h dit aspiré.[3] Mais tandis que le h aspiré, grace à son comportement, est soumis d'ordinaire à un traitement lexicaliste, l'existence de l'e-muet a des répercussions dans plusieurs domaines.

Nous prenons comme exemple la morphologie des adjectifs qui forment le féminin par l'adjonction d'un -A. Ce A est représenté graphiquement partout, mais il disparaît phoniquement en français moderne.[4] A comparer les exemples que voici:

ital.	piccolo -a
esp.	pequeño -a
port.	pequeno -a (prononcé ə)
roum.	mic, mică
fr. I	petit, petite
fr. II	/pti/, /ptit/

L'examen de ces exemples montre que le français, quoique un comme système, se trouve être biparti en deux codes, l'un étant graphique (I), l'autre phonique (II). C'est là un autre trait qui caractérise le français moderne et qui est une conséquence de la situation socio-culturelle du français classique. Il y a même de ceux qui invoquent le concept de diglossie.[5]

A cela s'ajoute que les grammaires usuelles du français sont normalement basées sur le code I. C'est un procédé sans doute raisonable, étant donné que toutes les grandes langues de culture sont fortement liées à leur expression graphique qui remplit entre autres une importante fonction de désambiguïsation. Une description grammaticale qui repose sur le code II, par contre, se présente de façon tout à fait différente, surtout dans le cadre de la morphologie.[6]

La partie de la morphologie en question, celle de l'adjectif, devient totalement irrégulière, du moment qu'on fait abstraction du code graphique. Le problème est bien connu, et les procédés de formation qu'on a proposés sont au nombre de trois: l'adjonction (de zéro m. a consonne f.), la détraction (ou délétion de la consonne f.) et la méthode dite de la consonne latente (à partir de la forme qui apparaît à la liaison).[7] L'approche générativiste est d'ailleurs convertible avec les solutions structuralistes.

Mais au point de vue de la caractérisation typologique, la constatation qui s'impose est plus générale. Il paraît qu'il y a, dans le système du français, un moule morphosyntaxique qui prévoit l'existence simultanée de formes brèves à finale vocalique et de formes longues à finale consonantique. On a donc l'alternance *vert/verte* tout comme, du coté verbal, les paradigmes bithématiques du type *il bat/ils battent* qui - d'après Martinet[8] - sont profondément enracinés dans le sentiment linguistique des locuteurs français. Quant à la phonosyntaxe de l'adjectif, il est peut-être légitime de rappeler aussi la complémentariété qu'il y a entre élision *(le camarade, l'ami)* et liaison *(les camarades, les amis)*.[9]

2. Ceci dit, nous en venons à la lexicologie. En typologie, on saute souvent le problème de l'inventaire et de l'organisation des éléments qui constituent le lexique. On s'attache directement au problème de la structure du mot.

Tout le monde paraît d'accord pour dire qu'un trait saillissant du mot français est sa tendance au monosyllabisme. De ce fait, on l'a rapproché souvent à la structure dite monosyllabisme du chinois. On conviendra en effet, que le monosyllabisme confère au vocabulaire un aspect plus opaque, "abstrait", que les formations plus ou moins transparentes dont on cite des exemples bien connus, fr. *gant*, allem. *Handschuh*. Mais le monosyllabisme du français - et nous n'y insisterons pas ici - est très différent de celui du chinois. On peut dire cependant que la tendance au monosyllabisme englobe, en français, la perte de l'autonomie du mot, qui n'est jamais isolé (*un pain, le pain, du pain* avec l'article partitif) et se trouve normalement être incorporé dans des groupes phonosyntaxiques qui constituent en même temps des unités accentuelles. C'est là un trait très caractéristique du français.

Mais, a mon sens, il y a plus. Pour saisir le propre du monosyllabisme, il faut le mettre en rapport avec le phénomène déja mentionnée de la liaison. Malgré le fait que les règles du jeu de la liaison relèvent seulement de l'usage et que leur fonctionnement ne peut être visualisé qu'à l'aide du code graphique (II), c'est la liaison qui détermine la syllabation. Et c'est la syllabation qui constitue un trait extrêmement caractéristique du

français. En français moderne, en effet, le code phonique s'oppose nettement au code graphique du moment qu'on décompose, pour une raison ou pour une autre, le débit ordinaire de l'expression. Nous citerons, a titre d'exemple, deux phrases avec version scandée (la deuxieme lisible éventuellement avec l'accent dit d'intensité):

(2) Il est un homme intéressant.
/i - lɛ - tɛ̃ - nɔ̃ - mĭ - te - re - sã/

C'est épouvantable.
/sɛ - te - pú - vã - tabl/

L'on s'aperçoit facilement que cette syllabation est un trait qui n'appartient plus à l'inventaire classique de la typologie des langues romanes. La variante actuelle du français prend ainsi une place à part dans le cadre des langues romanes.

Mais, ce trait caractéristique du système est peut-être encore plus caractéristique pour la mentalité des usagers. Cela revient à dire que le locuteur français pratique volontiers ce qu'on appelle la fausse coupe et le calembour. Il s'y établit un jeu de mots qui profite des possibilités d'analyse entre le code graphique et le code phonique. En voici un exemple très simple:

(3) L'admiration que j'ai pour lui.
/la dmi rasiɔ̃/ = la demie ration...

Cela revient à dire que la structure du mot français permet de jouer sur un comique purement langagier, un comique qui est créé par la langue en tant que telle, indépendamment ou de façon différente du comique qui ressort du domaine de la sémantique et que la langue ne fait qu'exprimer. Ce type de comique a donné naissance à un véritable genre littéraire.

En voici un sonnet olorime de ce genre (Invitation à venir à la campagne prendre le frais, une nourriture abondante, des sujets de chroniques et des "bitures"). "C'est le seul qui existe dans la langue française et probablement dans toutes les langues",[10] et qui a deux lectures spéculaires.

(4) Je t'attends samedi, car, Alphonse Allais, car
A l'ombre à Vaux l'on gèle. Arrive. Oh! La campagne!

Allons - bravo! - longer la rive au lac, en pagne;
Jette à temps, ça me dit, carafons à l'écart.

Laisse aussi sombrer tes déboires, et dépêche!
L'attrait: (puis, sens!) une omelette au lard nous rit,
Lait, saussisse, ombres, thé, des poires et des pêches,
Là, très puissant, un homme l'est tôt. L'art nourrit.

Et le verre à la main, t'es-tu décidé? Roule -
Elle verra là, mainte étude s'y déroule,
Ta muse étudiera les bêtes et les gens!

Comme aux Dieux devisant, Hébé (c'est ma compagne)...
Commode, yeux de vice hantés, baissés, m'accompagnent...
Amusé tu diras: "L'Hébé te soule, hé! Jean!"

(La "spéculation" s'y présente comme suit: 1 correspond à 4, 2 à 3; 5 correspond à 7, 6 à 8; il y a ensuite 9 et 10 parallèlement à 12 et 13, pour conclure 11 à 14).

La forte individualité du français en ce qui concerne la structure du mot, trouve la contre-partie dans le domaine de la syntaxe. Tout en s'inscrivant dans le cadre général de la syntaxe romane, le français possède un certain nombre de traits que nous allons passer en revue dans le cadre de la typologie positionnelle.

3. La typologie positionnelle est une typologie syntaxique générale qui paraît avoir des implications dans la majorité des langues du monde. Le principe en est que l'ordre fondamental des mots dans la phrase non-marquée dépend de la position de l'objet par rapport au verbe en structure superficielle. Il y a, en conséquence, deux extrêmes possibles, la construction a gauche et la construction à droite, ou bien:

(5) ... XV et VX ...

De ce point de vue, la base de l'expression linguistique est le verbe V, et non la phrase S, dans laquelle cette expression s'organise. C'est ainsi qu'on peut avoir recours à une grammaire dite des valences ou, d'une façon probablement plus avantageuse, à la grammaire des cas. Au point de vue de la logique, on aurait la formule f(-), ou les arguments du fonctionnel f sont soumis à des regles d'organisation syntaxique dites de sérialisation. Il se pourrait en outre qu'on aboutît à une grammaire à base essentiellement lexicaliste.[11]

Du côté nominal, les implications du schéma (5) (concernant la place de l'adjectif qualificatif, de l'attribut au génitif et de la relative) sont les suivantes:

(6)

AN	NA
GN	NG
RN	NR
postpositions	prépositions

Les langues qui construisent à gauche ont des postpositions, celles qui construisent à droite ont des prépositions.

Dans le cadre des deux extrêmes que nous venons d'exposer, il y a des langues dont l'organisation est consistante à gauche ou à droite. Mais pour la plupart des langues il faut envisager une scalarité qui s'exprime en termes d'approximation. Tel est le cas notamment des langues romanes et de leurs positions respectives par rapport au latin.

On a des raisons pour admettre que le latin, à l'origine, était une langue essentiellement XV (*pater filium amat*) qui construisait à gauche.[12] Les groupements des langues romanes se distinguent du latin, dont ils sont issus, par un changement plus ou moins accentué de la sérialisation de XV a VX. C'est là un fait typologique fondamental.

Prenons d'abord un exemple qui permet d'expliquer la situation en termes de morphologie:

(7)

lat		ital.		esp.		a. fr.	
cant	o	cant	o	cant	o	chant	-
-	as	-	i	-	as	-	es
-	at	-	a	-	a	-	e
-	amus	-	iamo	-	amos	-	ons
-	atis	-	ate	-	ais	-	ez
-	ant	-	ano	-	an	-	ent

fr. mod. I			fr. mod. II		
je	chant	e	ʒ	ʃɑ̃t	
tu		es	ty		
il		e	i		
ns		ons	nu		õ
vs		ez	vu		e
ils		ent	i		

Dans cet exemple, le latin montre l'organisation d'une langue qui construit à gauche, car les terminaisons flexionnelles se comportent comme des postpositions. Telle est toujours la position des langues de la Romania continue (ital., esp., a. fr.) et en général de la morphologie des temps simples (qui, contrai-

rement à la morphologie nominale, reste conservatrice). Mais le français moderne, qui se détache du type du roman continu, prend une position intermédiaire. Toujours est-il que ceci n'est valable que pour le code graphique (I). Les paradigmes du code phonique (II) accusent une forte tendance à la construction a droite. On a dit, en effet, que les ci-devant pronoms personnels sont devenus des préfixes. Du coté pronominal, on a des constructions comme /mwa ʒ ʃãt/, /nu õ ʃãt/ etc. Au lieu du thème du verbe on peut parler de verbe nu qui porte normalement un préfixe personnel.[13]

Dans le cadre de la flexion nominale, comme nous venons de le dire, la construction à droite implique la présence de prépositions (et peut-etre aussi de l'article). Le code phonique (II) du français moderne se trouve absolument à l'opposé du latin, et on n'y perçoit même plus la part de redondance qu'accusent les langues romanes continues.

(8)

mur	us	contre	DET mür
	·		·
	·		·
	·		·

Pour illustrer ultérieurement cette tendance à droite, ce sont les phases de la négation d'un verbe comme "savoir" qui peuvent servir d'exemple.[14]

(9)

lat., lat. vulg.	nescio, non scio, non saio
a. fr.	ne sai
fr. cl.	je ne sais
fr. mod. I	je ne sais pas
fr. mod. II	je sais pas [ʃɛpa]

Ceci étant, il faut remarquer encore une fois qu'une ambivalence entre ces deux ordres de constructions (XV et VX) est repérable dans toutes les langues romanes. Un cas très connu et infiniment discuté est la place de l'adjectif qualificatif. On s'aperçoit facilement, par contre, que le génitif adnominal ne pose pas de problèmes. La formule XV du latin justifie structurellement des tournures littéraires comme *de l'amour la beauté* qui rappellent des constructions du latin classique qu'en latin médiéval on lisait tant à gauche qu'à

droite (*de rerum natura* vs. *de natura rerum*). La phrase relative, qui ne pose pas de problèmes non plus, a ceci de particulier qu'en français sa structure peut être appliquée à une expression non relative. Il s'agit de la relative dite prédicative que la terminologie anglaise appelle "tensed complement". En voici un exemple:

(10) je le vois arriver vs. je le vois qui arrive.

On a affaire dans cette construction à un infinitif transformé, afin de lui attribuer une marque de sujet personnel. C'est le contraire de ce qui arrive dans les langues romanes périphériques.[15]

Dans le cadre du système temporel - abstraction faite de ce que nous avons dit plus haut par rapport à la morphologie des temps simples - l'ordre VX place les modificateurs à gauche du verbe. Pour les langues romanes, c'est là le lieu de la naissance des auxiliaires. Le schéma suivant permet de saisir le principe de l'organisation:

(11)

lat.	fecit ⟷	habet factum
		at factu
fr.		il a fait

On s'aperçoit facilement que l'auxiliation, qui devient de plus en plus importante au cours de son évolution, est un phénomène panroman. Au point de vue de sa formation, ce n'est que le futur du type *cantare-aio* qui pose des problèmes, au moins en apparence.[16] Mais le moule que nous venons d'indiquer reste invarié, même si le modificateur n'est plus un auxiliant à proprement parler. A comparer les exemples que voici:

(12)
a) il est venu : auxiliaire avec "être"
b) il est aimé : passif
c) il veut aimer : modalisation
d) il va chanter : futur proche
e) il commence à chanter : préphrase verbale

Ce qui caractérise le français dans ce contexte est le fait que l'auxiliation comme procédé syntaxique y est largement exploitée. Qu'on pense au passé surcomposé (*quand il a eu mangé*) et au futur proche (*je vais aller à Paris*), phénomènes qu'on ne trouve pas avant le 15e siècle (alors que d'autres, p. ex. le type *va chantant*, ont été éliminés avant).

Au niveau de la phrase modalisée, le principe reste le même. Historiquement, il paraît que la perte de la construction latine de l'accusatif avec infinitif (a. c. i.) ait été décisive (*legem brevem esse opportet* vs. *il faut que p.*).[17] Les constructions pertinentes à ce point de vue sont les suivantes (avec p comme phrase SVO):

(13) a) il est possible que p : modalisation (phrase complète)
b) il dit que p : discours indirect
c) hier, p : adverbe de phrase
d) est-ce que p : question Q
e) tu arrives quand? Il va où? : Q sans inversion

Pour le français en tant que tel, il faut insister sur le fait que l'ordre SVO est une nécessité syntaxique et en même temps une mentalité des locuteurs, qui ont manifestement tendance à le respecter si jamais possible. Au point de vue syntaxique, l'ordre SVO s'impose de façon stricte à cause de la morphologie réduite qui est une propriété générale du système français. A cela correspond une forte tendance à la nominalisation, plus abstraite et plus "française" quant à son élégance, qu'on constate dans les phrases complexes. Comme mentalité, l'ordre SVO passe pour être traditionnellement l'ordre logique.

4. N'était le jeu de la détermination et la variété des collocations autour de la phrase nucléare, cet ordre SVO risquerait d'être monotone. Or, la syntaxe du français a ceci de caractéristique qu'elle se plie aux besoins des fonctionalités du discours. C'est à ce niveau là qu'il faut localiser la phrase dite ségmentée qui, à notre sens, n'a rien à voir avec les procédés connus de mise en relief. On a affaire à des moules syntaxiques prévus pour la topicalisation (à moins qu'on ne veuille considérer la mise en relief comme étant un cas particulier de topicalisation).

(14) (a) cette lettre ne m'est jamais parvenue.
(b) cette lettre, elle ne m'est jamais parvenue.
(c) cette lettre, vous aimez.

La phrase segmentée met au début le thème (ce dont on parle, ce qui est donné, le "notum") et postpose le propos (ce qu'on en dit, le "novum"). A cela s'ajoute qu'elle a une mélodie propre et une pause qui délimite les deux composantes.

Nous insistons sur l'autonomie de cette construction, qui est constituée par une dislocation à gauche, sans être à même d'en trancher les problèmes.[18]

5. En conclusion, on constatera qu'un certain nombre de traits caractéristiques confèrent au français une place à part dans le cadre des langues romanes. Grâce à un changement de structure par rapport à l'ancien français, le français moderne comporte des traits qui ne sont plus à proprement parler romans. Mais de façon paradoxe, ceci ne dérange pas sa romanité foncière.

Pendant de longs siècles, les langues romanes étaient caractériseés par une interpénétrabilité mutuelle qui obéissait à un jeu permanent d'intercourse parmi les systèmes et leurs variétés. Depuis l'établissement des standards nationaux, ces systèmes sont devenus relativement clos. Ceci étant, on peut avoir intérêt à faire des descriptions qui visent l'individualité. Mais l'idée qu'on peut se faire de l'individualité typologique d'une langue n'est pas toujours la même, et cela même si son identité est acquise. La raison en est que la caractérisation ne peut avoir lieu que par rapport à un point de comparaison. La caractérisation du français dans le cadre des langues romanes doit donc avoir forcément une coupe qui diffère d'une caractérisation par rapport à d'autres langues quelles qu'elles soient.

1 L'idée qu'une langue n'a pas seulement une certaine structure mais aussi un caractère propre remonte à Wilhelm von Humboldt (1836): Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluß auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts, p. CCVI. Dans le cadre de l'école de Prague il faut citer ensuite Vilém Mathesius (1930): On Linguistic Characterology, with Illustrations from Modern English. Dans: Actes du 1er Congrès International des Linguistes, Den Haag 1928. Leiden, pp. 56-63, ou bien dans Jo-

sef Vachek (éd.): A Prague Schol Reader in Linguistics, 1964, pp. 59-67. Le caractère a été défini aussi comme étant le style d'une langue. Pour ce qui est du français moderne, la bibliographie est très riche, surtout du coté allemand. En voici les titres les plus connus: Fr. Strohmeyer (²1924): Der Stil der französischen Sprache, Berlin. Karl Vossler (1929): Frankreichs Kultur und Sprache, Heidelberg. Eugen Lerch (1933): Französische Sprache und Wesensart, Frankfurt. Vico Bröndal (1936): Le français, langue abstraite, Kopenhagen. Walter von Wartburg (¹1946): Evolution et structure de la langue française, Bern. Mario Wandruszka (1959): Der Geist der französischen Sprache, Hamburg. Jörn Albrecht (1970): Le français, langue abstraite, Tübingen. - Auteur français: Albert Dauzat (1954): Le génie de la langue française, Paris. Très bien fondé linguistiquement est Charles Bally (²1940): Linguistique générale et linguistique française, Bern.

Au point de vue de la stylistique on citera Albert Malblanc (1961): Stylistique comparée du français et de l'allemand, Essai de représentation linguistique comparée et Etude de traduction, Paris. Bernhard Grünbeck (1976): Moderne deutsch-französische Stilistik auf der Basis des Übersetzungsvergleichs, Heidelberg. - A ajouter, à cheval entre la linguistique et la stylistique littéraire, Leo Spitzer (¹1928): Stilstudien, München.

Contributions d'ordre typologique: H. Weinrich (1962): Ist das Französische eine analytische oder eine synthetische Sprache? Dans: Mitteilungsblatt des Allgemeinen Deutschen Neuphilologenverbandes 15, pp. 177-86 (où Weinrich se fait fort pour la distinction structuraliste entre pré -et postdétermination qui classe le français parmi les langues synthétiques). H. Geckeler (1984): Le français est-il une langue isolante? V. Skalička et la typologie du français. Dans: Mélanges Antonio Tovar, Tübingen, pp. 145-59 (recension critique des points de vue de l'auteur praguois). Une tentative diachronique est due a H. Geisler (1982): Studien zur typologischen Entwicklung, Latein, Altfranzösisch, Neufranzösisch, München (Romanica Monacensia, 17).

Une caractérisation des langues romanes dans leur ensemble appartient à B. E. Vidos (1959): Manuale di linguistica romanza, Firenze, pp. 370-410. (A comparer Heinrich Kuen (1958): Versuch einer vergleichenden Charakteristik der romanischen Schriftsprachen, Erlangen).

2 *Dans un cadre panroman, l'on citera comme exemple K.-H. Körner: "Teilungsartikel" im Französischen und "präpositionaler Akkusativ" im Spanischen: Komplementäre Lösungen des gleichen syntaktischen Problems, dans: Sprache: Formen und Strukturen, Akten des 15. Linguistischen Kolloquiums, Münster 1980, vol. 1, éd. par M. Kohrt und J. Lenerz, Tübingen 1981, pp. 151-60.*

3 *Une tentative d'établir une corrélation entre le e-muet et le h-aspiré est due à R. Jakobson & J. Lotz: Notes on French Phonetic Pattern, dans: Word 5 (1949), pp. 151-58. On y pos-*

tule pour le français un phonème zéro avec une variante vocalique et une variante consonantique. Cfr. A. Avram: Phonèmes indéterminés et archiphonèmes, dans: Rev. roum. ling. 11 (1966), pp. 519-23. A comparer J. Felixberger: Phonologische Probleme an der Morphemgrenze, Eine Kritische Bestandesaufnahme zur Liaison, h-aspiré und e-muet. Dans: Zs. frz. Spr. u. Lit., Beih. NF 3 (1976), pp. 110-39.

4 *On notera qu'il s'agit là d'une classe restreinte d'adjectifs. D'après H. Séguin: Le genre des adjectifs en français, Analyse quantitative et correspondances phonographiques des règles, dans: Langue française 20 (1973), pp. 54-74, à l'oral, 67 % des adjectifs sont indifférents au genre (contre 42 % en graphie).*

5 *Pour être précis, il faut ajouter que cette distinction n'a rien à voir avec cette autre, normative, qui oppose le français écrit au français parlé. Cette opposition se trouve dans toutes les langues qui s'écrivent, mais en français, elle s'accuse d'une façon particulièrement remarquable.*

L'initiative de porter atteinte à l'unité du systeme français tel qu'il est ressenti par les sujets parlants est redevable, paraît-il, à un effort pédagogique dans les universités allemandes. A comparer L. Söll: Gesprochenes und geschriebenes Französisch, Berlin 1974. B. Müller: Das Französische der Gegenwart, Heidelberg 1975. Pour une documentation de la "crise" du français F. J. Hausmann (éd.): Die französische Sprache von heute, Darmstadt 1983. Articles: F. J. Hausmann, Rom. J'buch 26 (1977), pp. 19-45. G. Holtus et M. Pfister, Zs. rom. Phil. 93 (1977), pp. 58-96. H. Geckeler, Iberoromania 8 (1978), pp. 11-29. A. Greive, Archiv Stud. n. Spr. 215 (1978), pp. 33-48. H. Christmann, Zs. rom. Phil. 94 (1978), pp. 549-62. Denise François: Français parlé, Analyse des unités phonétiques et significatives d'un corpus recueilli dans la région parisienne, 2. vol., Paris 1974.

6 *Cfr. par exemple A. Rigault (éd.): La grammaire du français parlé, Paris 1971. Quant au graphisme G. Ineichen, dans: Actes... Québec 1971, Quebec 1976, vol. 1, pp. 149-54.*

7 *Quelques indications bibliographiques: (1) K. Nyrop: Grammaire historique..., vol. 2, Copenhague 1924, §§ 128, 366, 444. F. Brunot: La pensée et la langue, Paris 1922, pp. 589-93. M. Grevisse: Le bon usage, Gembloux-Paris 8 1964, § 343. (2) Plusieurs auteurs, au point de vue théorique: Ch. Bally: Linguistique générale..., Berne 4 1965, § 250. (3) J. Damourette, E. Pichon: Des mots à la pensée, Paris 1981, §§ 250--78. Th. de Félice: Eléments de grammaire morphologique, Paris 1950.*

8 *Cfr. A. Martinet: De l'économie des formes du verbe en français parlé, dans: Mélanges L. Spitzer, Berne 1958, pp. 309-26. Pour la classification par thème: A. Valdmann, dans: Proceedings du 9e Congres International des Linguistes, Den Haag 1964. J. Dubois: Grammaire structurale du français: le verbe, Paris 1968. F. Krier, dans: Zs. frz. Spr. u. Lit. 88 (1978), p. 177. M. H. Gertner: The morphology of the modern french verb, Den Haag-Paris 1973.*

9 *Cfr. Sandford A. Schane: French Phonology and Morphology. Cambridge (Mass.) 1968, pp. 1-17.*

10 *Cfr. R. Zimmer: Aspekte der Sprachkomik im Französischen, Tübingen 1972 (Zs. rom. Phil., Beih. 128), p. 132.*

11 *Pour un choix d'exemples-types de typologie positionnelle nous renvoyons à W. P. Lehmann (1978): Syntactic Typology. Studies in the Phenomenology of Language. The Harverter Press, Sussex. Pour la base lexicaliste (LFG = Lexical Functional Grammar) il faut se reporter à J. Bresnan (éd): The Mental Representation of Grammatical, Relations, Cambridge (Mass)*

12 *Cfr. par exemple J. N. Adams (1976): A Typological Approach to Latin Word Order, dans: Idg. Forsch. 81, pp. 70-99.*

13 *Dans un article intéressant, K. Hunnius (1977): Frz. je: ein präfigiertes Konjugationsmorphem, Ein Forschungsbericht zur Frage der Prädetermination, dans: Archiv Stud. n. Spr. 214, pp. 37-48, cherche à montrer que l'interprétation du pronom conjoint comme préfixe est exagérée - une espèce d'accident dans la tradition des grammairiens - et qu'il faut lui accorder le statut de mot. La teneur de notre raisonnement est différente en ce que nous parlons de tendances plus ou moins fortes, de scalarités dans le cadre de l'organisation du système. - Pourquoi oublie-t-on d'ailleurs de mentionner par exemple je, sous-signe ou de citer le fameux je est un autre?*

14 *Notre interprétation concernant la place de la négation du verbe diffère fondamentalement de celle de Lehman (1978, cité a la note 6: p. 411), où la négation à droite, ich weiß nicht, est considérée comme appartenant à l'odre XV, tandis que le moyen haut allemand ih enweiz est considéré comme VX. Mais la négation forte de l'allemand ou du français ne doit pas être prise comme une particule (telle que ne).*

15 *Cfr. aussi K. -H. Körner (1983): Wie originell ist der flektierte Infinitiv im Portugiesischen. Eine Studie zum Subjekt in den romanischen Sprachen, dans: J. Schmidt-Radefeldt (éd.): Portugiesische Sprachwissenschaft, Tübingen, pp. 77-103).*

16 *Cfr. G. Ineichen (1983): Lateinische Futurperiphrasen und die romanische Klassifikation, dans: Helmut Stimm, Tübingen, pp. 111-15. Pour le probleme de l'auxiliation on peut se reporter à P. Ramat (1982): Ein Beispiel von "Reanalysis", typologisch betrachtet, dans: Folia linguistica 16, pp. 365-83.*

17 *Cfr. G. Ineichen (1976): Die Modalisierung des Satzes, dans: Idg. Forsch 81, pp. 1-17.*

18 *Pour insister: l'existence de ce type de phrase - qui a un pendant important en italien (Paola Benincà: Nomi senza articolo, dans: Rivista di grammatica generativa 5 (1980), pp. 51-62) - , dont le thème s'appelle traditionnellement "nominativus pendens", est un fait typologique très caractéristique du français. L'on sait qu'actuellement le probleme en tant que tel est redevenu important. Au lieu d'une biblio-*

graphie nous citons les trois publications que voici: M.-L. Moreau (1976): C'est: Etude de syntaxe transformationelle, Mons. (Cfr. Vox Rom. 41, 1982, pp. 316-20). P. Blumenthal (1980): La syntaxe du message. Application au français moderne, Tübingen (Cfr. Rom. J'buch 33, 1982, pp. 192-96). B. Wehr (1984): Diskurs-Strategien im Romanischen, Tübingen.

Nous finissons par signaler que l'idée de la topicalisation manque totalement dans G. Moignet (1966): Sur le système de la flexion à deux cas de l'ancien français, dans: Trav. Ling. litt. 4 (Mélanges Gardette), pp. 339-56, que nous citerons textuellement (p. 355): "Avec l'institution du cas unique, comme nous l'avons dit, le substantif ne porte plus en lui la marque de sa fonction. Par une déplétion assez comparable à celle qui a créé l'article (le substantif étant déchargé de signifier en lui même sa propre définition en degré de généralité), le substantif est désormais déchargé de signifier en lui même son emploi syntaxique, et notamment son emploi comme thème ou comme prédicat notionel du procès. Cette définition se fera désormais hors de lui-même et sera confié à des moyens de discours comme la place dans la phrase, en antéposition ou en postposition par rapport au verbe: ordre qui s'institue solidement, mais sans devenir absolument contraignant, en moyen français. Il y a aussi la ressource, largement exploitée en français parlé d'aujourd'hui, de signifier la fonction par le pronom personnel, qui a conservé une flexion casuelle, et d'apposer le substantif a ce mot formel, types: ton père il est venu ou: il est venu ton père, ton père je l'ai rencontré, ou: je l'ai rencontré ton père, il l'a mis le chapeau ton frère etc.".

Il est évident que ce raisonnement est inadmissible. (A noter que Moignet, dans ses exemples, ne met pas de virgules). - Dans le livre de E.A. Referovskaja, Formirovanie romanskich literaturnich jazykov: Francuskii jazyk, Leningrad 1980, on trouve un chapitre consacré au "porjadok slov v predloženii" (pp. 156-89); mais l'auteur confond malheureusement le sujet (podležaščee) et le prédicat (skazuemoe) avec le thème (tema) et le propos (rema) respectivement.

Povzetek

K TIPOLOŠKI KARAKTERIZACIJI FRANCOŠČINE

Za avtorja je tipologija iskanje strukturalnih, sistematskih črt, ki omogočajo, da nekemu jeziku priznamo individualnost. Za francoščino je nujna dvojna razmejitev, se pravi, ugotovitev razločevalnih črt, do latinščine, pa tudi do drugih romanskih jezikov ali do neke univerzalne slovnice.

Vendar, če lahko za neko jezikovno skupino trdimo, da jo posebej označuje tonemskost, in za drugo, da sta ji njena značilna črta enozložnost (tako za jugovzhod v Aziji), pa ni mogoče najti neke bitne črte, ki bi ločevala romanske jezike od drugih.

Za francoščino velja na splošno, da kaže težnjo k enozložnosti, pri čemer se zabriše prozornost, motiviranost besede, če-

prav ta enozložnost ni primerljiva z enozložnostjo v kitajščini.

Ena od osnovnih črt, ki loči francoščino in druge romanske jezike od latinščine je besedni red stavka. Zlasti francoščina, kaže nagnjenje k strogemu, logičnemu razporejanju stavčnih delov (SVO). Ta besedni red pa ne postane monoton, ker pozna francoščina stilistično, afektivno izpostavljanje objekta ali subjekta, pa tudi enostavno postavljanje objekta pred povedek ("leva vezava").Avtor obravnava tipologijo stave in ugotavlja, da hodi francoščina včasih po svojih potih, torej drugače kot drugi romanski jeziki, drugače kot "Romania continua". V nasprotju s samostalnikom je glagol v svoji fleksiji od latinščine do romanskih jezikov dokaj konservativen: in vendar izstopa ravno francoščina glede na obvezno uporabo osebnih zaimkov ob glagolskih oblikah, glede na uporabo nikalnice ("desna vezava") ob glagolu, glede na uporabo oziralnega odvisnika, ki je lahko uporabljen ob neoziralni odnosnici.

Lorenzo Renzi
Padova

CDU 804.0/806.0-5

LA TIPOLOGIA DELL'ORDINE DELLE PAROLE E LE LINGUE ROMANZE.

0. Tipologia vecchia e nuova.
1. Sguardo generale sulla tipologia dell'ordine delle parole.
1.1 Tipologia generale e lingue naturali.
1.2 Tipologia e grammatica generativa. Ordini basici e ordini trasformati.
1.3 L'ordine tra aggettivo e nome in italiano.
2. I suggerimenti della teoria $\overline{X}$ per la tipologia dell'ordine delle parole.
2.1 Un'ipotesi sull'incoerenza di SVO.
3. Dal latino alle lingue romanze. Esame dei fenomeni 1-13 del §1.
3.1 Conclusioni

0. Le lingue romanze si assomigliano tutte tra di loro più che con la lingua madre, il latino. Un fatto che sarebbe preoccupante in una famiglia, e che in effetti pone problemi anche in linguistica. La risposta più convincente è: dal latino alle lingue romanze c'è un *cambiamento di tipo*.

Nel quadro della vecchia tipologia, morfologica, di eredità schlegeliana, si diceva che, tra le lingue flessive, il latino era "sintetico", le lingue romanze "analitiche" (a partire da August Wilhelm Schlegel). E già il geniale precursore di questa tipologia, il grande filosofo scozzese Adam Smith, aveva notato che la divisione corre tra *lingue antiche* da un lato e *lingue moderne* dall'altro [1] cioè, come sarebbe apparso ben presto, tra forme antiche e forme moderne della famiglia indoeuropea.

La più recente tipologia basata sull'ordine fondamentale delle parole nella frase e sulle implicazioni che ne derivano, offre un nuovo quadro per illustrare una serie di fenomeni morfologici e sintattici che oppongono il latino da una parte e il romanzo dall'altra.

Vorrei provare a illustrare qualche aspetto relativo alla tipologia dell'ordine delle parole e alle sue *chances* nel dominio romanzo. Il bilancio non potrà essere ricco, perché nel campo romanzo c'è stato un ritardo di iniziative; azzarderò perciò

piuttosto un bilancio previsionale, cercando di immaginare quali risultati sarà possibile acquisire se si coltiverà questa direzione di ricerca [2].

1. La tipologia dell'ordine delle parole nasce dal tentativo di dare una base teorica e di organizzare in forma deduttiva (e anche qui "previsionale") i dati di Greenberg, nell'articolo fondamentale *Some Universals of Grammar with particular reference to the order of meaningful elements* [3]. La base teorica è stata offerta dall'incontro con alcuni aspetti della grammatica generativo-transformazionale. In Germania un tentativo del genere si deve a Renate Bartsch e a Theo Vennemann, in Italia a Francesco Antinucci, col suo libro *Fondamenti di una teoria tipologica del linguaggio,* Bologna, Il Mulino, 1977 [4].

Alcuni lavori, poi, si sono accontentati di un'elaborazione teorica meno spinta (ma in ogni modo sempre in congiunzione con la grammatica generativo-trasformazionale), ma ci hanno dato delle applicazioni. Pensiamo particolarmente a Winfred P. Lehmann e al suo libro *Proto-indoeuropean Syntax,* Univ. of Texas Press, Austin and London, 1974[5], che utilizza la tipologia dell'ordine delle parole per raccogliere sotto un principio unico i vari aspetti della sintassi dell'indoeuropeo (=i.-e.), così come è stata ricostruita dai filologi dell'Ottocento e del Novecento. Questo è un esempio particolarmente utile per noi, che vogliamo occuparci di una lingua che continua l'i.-e. originario, cioè del latino, e della famiglia che continua il latino, cioè le lingue romanze [6].

Il punto di partenza è dato dall'osservazione empirica eseguita da Greenberg su un grande numero di lingue del mondo, che il numero dei possibili ordini delle parole nella frase è limitato. Considerando infatti i tre elementi Soggetto (S), Verbo (V), e Oggetto (O), delle 6 combinazioni possibili

SVO
SOV
VSO
VOS
OVS
OSV

solo le prime tre si trovano abitualmente come ordini superficiali degli elementi nella frase. Le altre tre sono inesistenti o rarissime (il quarto è rarissimo; gli ultimi due inesistenti). A partire dagli ordini ammessi è possibile prevedere, anche se con certe limitazioni, alcuni aspetti del comportamento sintattico e morfologico delle lingue in questione, come vedremo subito.

E' stato subito osservato, e in effetti si nota a prima vista, che i tre ordini esclusi sono quelli in cui il soggetto è preceduto dall'oggetto - ma questa osservazione, se non è preceduta da un'altra, è fuorviante. L'altra osservazione riguarda l'ordine relativo di O e V, una volta messo da parte S: un costituente il cui comportamento molto speciale - il soggetto è un costituente il cui status è molto particolare - deve venire più utilmente studiato a parte[7].

Veniamo quindi allo schema dei *due* tipi fondamentali di lingua (che stanno all'origine dei 3 ordini effettivamente attestati), e vediamo quali altri fenomeni linguistici ne derivino, e con che logica.

Se la relazione fondamentale è quella tra V e O, l'inizio delle differenze tipologiche è da ritrovare nei due possibili ordinamenti

OV

e VO

che, considerando come perno il V, chiameremo, seguendo Antinucci, costruzioni rispettivamente a Sinistra e a Destra:

$\overleftarrow{\text{OV}}$ a Sin.

$\overrightarrow{\text{VO}}$ a D.

Ora, se una lingua "costruisce a Destra" la prima cellula, quella di OV, è prevedibile che costruirà a Destra anche le altre costruzioni in cui V sia perno (come quelle 2 e 7 nella lista che segue). Non solo, ma si può prevedere che lo stesso succeda quando fa da perno un elemento N. Gli elementi che si aggiungono al perno N andranno alla sua Destra. Così per es. l'aggettivo (A) va alla Destra del N nel caso 3. Quando poi è A a diventare perno, allora l'elemento che si aggiunge, Avv.

(es. 8) è alla Destra di A. E tutto il contrario per la Sinistra. Come si vede nella tavola che segue:

	a Sin.	←	→	a D.	
1		OV	VO		1
2		(OV)	(VO)		2
3		AN	NA		3
4	det	SN	SN	det	4
5	SGen	SN	SN	SGen	5
6	F	SN	SN	F	
7	V	V	V	V	7
8	Avv	A	A	Avv	8
9	SN	P	P	SN	9

(NOTA AI SIMBOLI. Il perno *(testa)*, che si trova a destra nelle lingua a Sin. e viceversa, è sottolineato. I simboli sono: O= Oggetto; V= Verbo; N= Nome; A= Aggettivo; det= determinante (aggettivo dimostrativo, articolo); S Gen= Sintagma Genitivale; F= frase; V= verbo ausiliare o modale; Avv= Avverbio; P= pre-(o post-)posizione.

Da notare inoltre: 2 indica un nome composto di un verbo e di un oggetto (Lat. *vexillifer:* OV; it.*portabandiera:* VO); 3 vale anche per i termini della comparazione; 6 indica la frase relativa preposta o posposta al nome a cui si riferisce).

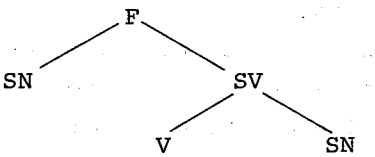
Bisogna notare che l'elemento che fa da perno non è stato scelto *ad hoc*, ma è quello che gli strutturalisti hanno chiamato *testa*. Illustriamo questo concetto seguendo il testo classico dello strutturalismo, *Language* di Bloomfield[8].

Per Bloomfield la combinazione di due morfemi liberi dà origine a un sintagma. Il sintagma può essere di natura d i v e r s a d a g l i e l e m e n t i c h e l o c o m p o n g o n o : per es. il sintagma *Giorgio corre* non è un'espressione nominale come *Giorgio*, né un'espressione verbale come *corre*, ma un'altra cosa (una frase). Questa costruzione è detta *esocentrica*. E in realtà noi, in genere, non chiamiamo una tale costruzione sintagma. Chiamiamo invece correntemente sintagmi quelli che Bloomfield chiama costruzioni *endocentriche*, in cui il risultato è uguale alla classe grammaticale di uno dei componenti. Così *ragazzi e ragazze* è un sintagma costituito da un nome, una congiunzione e un nome la cui somma vale di nuovo come un nome. *Il povero Giorgio* è

costituito da un articolo, un aggettivo e un nome, e vale come un nome. In questo caso Giorgio è detto TESTA del sintagma, e gli altri elementi sono detti AGGIUNTI, o, più speso, MODIFICATORI.

Le relazioni date dal n.o 1 al n.o 9 sono tutte di questo tipo. In qualche caso la cosa è del tutto ovvia. Prendiamo come es. 5; e vediamolo nel tipo a Sin. Qui SN è la *testa*, e SGen è il *modificatore*, e questo vuol dire che *l'amico di Gigi* è una costruzione endocentrica con *testa* "amico" e il resto modificatore, che tutta intera appartiene alla stessa classe del nome. Infatti nella frase *l'amico di Gigi si è sposato*, l'intera costruzione *l'amico di Gigi* può essere sostituita da un solo nome, per es. *Carlo: Carlo si è sposato* (Nota però che una sostituzione "effettiva" di questo tipo non è sempre possibile).

In qualche altro caso il rapporto è meno evidente, o addirittura problematico: mi riferisco a 1, 7 e 9. Accenno brevemente alle questioni. Per 1 non è del tutto evidente che *mangia il pane* sia una costruzione endocentrica con testa *mangia*, come si propone qui. Questa affermazione del resto è la stessa cosa della rappresentazione del Verbo e dell'Oggetto come un solo costituente SV nell'albero



che si trova già in *Strutture della sintassi* di Chomsky, e che è stato sempre mantenuto nelle diverse versioni "classiche" della grammatica generativa[9]. A sostegno di questa scelta, spesso criticata, sono state portate numerose prove. Non ce ne occuperemo però qui. Tantomeno discuteremo 7; dove si suppone che in un'espressione come *ho mangiato la mela*, *ho* valga come verbo principale, e *mangiato la mela* come aggiunto. A questa conclusione è arrivato Giampaolo Salvi, rovesciando l'opinione corrente che *ho mangiato* sia un costituente, equivalente a *mangiai*.[10] (vedi avanti, par. 3).

Questo per le lingue romanze moderne. In altre lingue l'analisi deve essere diversa. Dunque l'ausiliare non sarebbe una categoria unitaria: è naturale allora che dobbiamo aspettarci dei risultati incoerenti.

Mi soffermerò invece sul caso 9. Bloomfield [11] considera *beside John* (letteralm. "vicino John"), come un caso di costruzione esocentrica. Ma è necessario farlo? La prospettiva suggerita dalla grammatica generativa con la teoria dell'$\bar{X}$, ci fa vedere invece in questa costruzione l'analogo del rapporto VO, cosicchè si parla dell'SN come di "oggetto della preposizione":

a S.	a D.
$\overleftarrow{\text{O}\underline{\text{V}}}$	$\overrightarrow{\text{O}\underline{\text{V}}}$
SN $\underline{\text{P}}$	SN$\underline{\text{P}}$

Vale a dire che considereremo la costruzione endocentrica, e diremo che la pre- o(post-)posizione ne è la testa, e il SN il modificatore. Per avanzare una suggestione empirica, diremo che in questo modo valorizziamo il fatto che nel sintagma *(Votiamo) contro Giulio* la testa possa avere da sola la stessa funzione dell'intera costruzione: *(Votiamo)contro*, il che è tipico della costruzione endocentrica.

Alle strutture esaminate se ne aggiungono altre quattro che sono, curiosamente, di segno opposto, nelle quali cioè il perno per la costruzione a D.o a Sin. è offerta da un elemento che non è la testa del sintagma.

Eccole:

	a Sin. $\overleftarrow{\qquad}$	a D. $\overrightarrow{\qquad}$
10	OV neg	neg VO
11	V pers	pers V
12	X cong	cong X
13	F p.interr.	p.interr. F

(NUOVI SIMBOLI: neg= negazione; pers.= persona; X= (SN, SV, F); cong.=congiunzione; p.interr.= partic. interrogativa).

Non è facile riportare questi fenomeni, come quelli precedenti, a un denominatore comune [12]. Essi appaiono eterogenei.

Tuttavia, rispetto al quadro dato prima, sono riportabili a due casi. 1) Non si tratta di costruzioni endocentriche. Questo è il caso di 11, dove non abbiamo nemmeno le condizioni per parlare di sintagma, in quanto non abbiamo a che fare con "morfemi liberi": per "persona" infatti intendiamo per es. *-s* come 2.a pers. nel lat. *dicis, dicebas, dices* ("dici" "dicevi" "dirai") - e in realtà anche *-i* in italiano, come si può vedere. Lo stesso valore ha, probabilmente, *tu* in francese, in tanto in quanto *dis* "dici" non può stare in piedi indipendentemente, ma ha bisogno di *tu: tu dis*. In questo senso il fr. *tu* sarebbe l'equivalente del lat. *-s*, non del lat. *tu* (che è un morfema libero, equivalente a un SN soggetto). Per tutto ciò vedi avanti §3, n. 11. 2) Abbiamo una costruzione endocentrica, ma in cui nel modificatore c'è un OPERATORE LOGICO. Questi sono i casi 10, 12 e 13. Esemplifico solo per (10): *non dici niente = taci* (la testa è OV "dici niente"). Che "non", "e", "perchè" (per far un esempio per ogni caso) siano operatori logici è una cosa che non possiamo illustrare qui. E del resto rimane aperta proprio la questione essenziale: perchè se c'è un operatore logico, è lui a far da perno?

Si noti anche che non è necessario dire, come abbiamo fatto noi qui, che la persona o l'operatore fa da perno. In questo modo manteniamo intatto il principio dell'accrescimento ma mostriamo l'anomalia del perno. Si potrebbe anche fare il contrario: dire che nei casi 10-13 le lingue a Sin. crescono a D., e quelle a D. crescono a Sin. Allora il perno sarebbe quello buono, e sarebbe l'ordine a essere anomalo!

Siccome la questione non è abbastanza chiara, ci fermiamo qui, e passiamo a vedere gli effetti di queste implicazioni.

1.1 Proviamo a riunire qui i fenomeni visti nei due elenchi. I due tipi danno origine a sequenze speculari del tipo:

	a	b	c	d	e	f	g	h	i
a Sin.	Maria-	di	quella	salata	minestra	mangiare	può-	egli	non.

	i	h	g	f	e	d	c	b	a
a D.	Non	egli-	può	mangiare	minestra	salata	quella	di	Maria.

In questa frase sono rappresentati i fenomeni 4, 5, 7, 9, 10, e 11. Le lettere dell'alfabeto soprascritte simbolizzano le

parole e mostrano la specularità dei due ordini.

Due lingue come il turco e l'arabo rappresentano molto bene questi due tipi estremi, rispettivamente quello e Sin. e quello a D[13]. Altre lingue a Sin. abbastanza vicine a questo modello astratto sono il Giapponese e il Tamil (lingua dell'India); a D. l'Ebraico, il Celtico, lo Squamish (lingua indiana d'America).

Le serie di fenomeni correlati che abbiamo mostrato possono essere mostrate come generalizzazioni induttive ed empiriche: ma allora quasi sempre devono essere attenuate con espressioni del tipo: "l'ordine è *quasi* sempre...", o, attenuando ancor di più: "c'è una correlazione statistica che non può esser casuale tra...", come effettivamente scrive spesso Greenberg. Oppure si considerano dedotti da una teoria deduttiva generale, alla Antinucci, e allora bisognerà introdurre nuovi criteri, anch'essi teorici e deduttivi, per spiegare come mai la gran parte delle lingue non rappresentano un tipo a D. o a Sin. allo stato puro, ma piuttosto un tipo prevalentemente a D. o a Sin., ma anche con qualche carattere dell'altro tipo.

Antinucci propone di vedere nei tipi che presentano una mescolanza di caratteri a D. e di Sin., delle forme di transizione dovute al cambiamento diacronico in atto. E' chiaro, per es., che il cambiamento diacronico dell' i.-e. è in sostanza un passaggio di tipo da Sin. a D., ed è logico che, avvenendo per tappe, le lingue indoeuropee abbiano in certe fasi delle mescolanze dei tratti dei due tipi. I tratti a Sin. saranno arretrati, arcaici; quelli a D. innovativi. Anche il ricordato lavoro di Lehmann si basa sullo stesso principio, e ne fa un uso operativo.

Certo, si dovrebbero poter prevedere delle condizioni più specifiche che dicano anche in che ordine avvengono questi cambiamenti, cioè che prevedano quale cambiamento debba verificarsi prima, e se, una volta che si verifichi, debba necessariamente, (o possa magari in concomitanza con altri fattori) provocare un altro cambiamento. Stabilire l'ordine delle reazioni a catena, equivarrebbe a introdurre una gerarchia nei tratti elencati. Questo tentativo appare oggi prematuro. Ma può essere preparato

in qualche modo dall'osservazione delle compatibilità di tratti di D. e Sin. in singole lingue, e da larghe generalizzazioni.

Osserviamo alcune generalizzazioni di Greenberg. Una di esse dice che non può esserci una lingua a D. che abbia la relativa a Sin., cioè prima del SN interessato, ma che una lingua a Sin. può avere la relativa sia a Sin. che a D. Un'altra generalizzazione dice che una lingua a D. può avere il det. dopo, ma anche prima del nome, mentre una lingua a Sin. può averlo solo prima[14]. Da questi due esempi risulta che può esserci in certi casi un o r d i n e p r i v i l e g i a t o . Nei nostri casi gli ordini privilegiati sono:

I) la frase relativa dopo il SN a cui si riferisce (come nelle lingue a D.)

II) il determinante prima del nome (come nelle lingue a S.).

Ordine privilegiato vuol dire precisamente: che è d'obbligo quando è congruente col principio di accrescimento, che è facoltativo quando è contrario. Si può pensare che questi elementi che tendono a sfuggire alla logica della specularità, in quanto hanno un ordine privilegiato, siano degli elementi tendenzialmente destabilizzatori. Infatti possono introdurre facilmente dei tratti incongruenti in una lingua. Per es. è frequente che una lingua a Sin. abbia la relativa a destra, che sarebbe un tratto a D.: questo tratto, se si somma ad altri, può sbilanciare la lingua verso D. E' quello che pensa Antinucci (cit. pp. 135 ss; 166 ss.) che vede nella relativa un elemento di destabilizzazione permanente del tipo OV.

L'ipotesi è suffragata dall'osservazione di alcuni casi storici che conosciamo meglio[15]. Una lingua comincia ad assumere qualche carattere di un tipo diverso dal proprio. Se l'assunzione continua, alla lunga il tipo si snatura, e si ha un evento catastrofico: la lingua accoglie in breve tempo una quantità di caratteri del tipo opposto. Questi diventano la maggioranza. La lingua ha cambiato tipo.

Non sembra però da escludere che una lingua si fermi proprio a metà, in una condizione che sembra propizia a una catastrofe. Questo caso sembra il caso del tedesco, che presenta in superficie l'ordine a D. nella principale e quello a Sin.

nella subordinata, e che mostra una quantità massima di incongruenze, sia che lo assegniamo, come sembra si debba fare, al tipo a Sin., sia che lo si assegni al tipo a D. Simile è il caso dell'Olandese[16]. Il francese antico rappresentava un tipo molto vicino a quello del tedesco moderno[17]; ma la catastrofe è avvenuta, e ora il francese è, come vedremo, una lingua nettamente a D.

Se osserviamo ora il latino da un lato e le lingue romanze dall'altro, appare chiaro che il latino appartiene piuttosto al tipo a Sin.; le lingue romanze a quello a D. Anzi, questo non è che un caso nel movimento dall'i.-e. originario che era - come ha mostrato Lehmann - una assai coerente lingua a S., alle lingue i.-e. moderne, che sono delle lingue nettamente a D.[18]
Ci si può chiedere: questa affermazione riprende in termini nuovi e ingloba quelle della vecchia tipologia da Adam Smith a Fr. e Aug.W. Schlegel? E' probabile; ma prima di rispondere compiutamente, è bene passare ad alcune precisazioni che sono nesessarie per mediare tra il carattere astratto del modello presentato e la realtà, più complessa, di ciò che si osserva nelle singole lingue.

1.2 La tipologia dell'ordine delle parole è apparentemente una faccenda riguardante l'ordine *superficiale* degli elementi; e non si vede almeno a prima vista perché si debba invocare, come ho fatto (all'inizio del par.1), la mediazione della grammatica generativo-trasformazionale. In realtà la necessità di questa mediazione nasce proprio dalle cose stesse, perché l'ordine delle parole nella frase, o all'interno dei sintagmi, è in ogni lingua molto ricco. Un'affermazione come quella che l'italiano ha l'ordine SVO presuppone la soluzione di problemi emergenti dalla compresenza di frasi come:

(1) Battono le ore i mori di piazza San Marco
V O S

(2) Le ore, battono i mori di piazza San Marco
O V S

(3) I mori di piazza San Marco battono le ore
S V O

- che sono tutte e tre perfettamente possibili in italiano. Abbiamo bisogno di uno sfondo teorico e di un principio operativo che ci permettano di dire che l'ultima delle tre frasi rappresenta l'*ordine fondamentale* delle parole, mentre gli altri due ordini presentano cambiamenti d'ordine ottenuti per trasformazione della frase primitiva (e precisamente si tratta per (1) di trasformazione informazionale, e per (2) di topicalizzazione dell'oggetto)[19]. La grammatica generativo-trasformazionale è la teoria che naturalmente si presta a darci delle informazioni di questo tipo, e di fatto la tipologia di Greenberg si è dimostrata feconda solo dopo che è avvenuto l'incontro con questa teoria, impossibile negli anni in cui il suo saggio è stato scritto[20]. Certo, in molti casi, e forse anche in questo citato, è possibile far ricorso anche solo a intuizioni linguistiche ordinarie. In molti casi, ma non certo sempre. Per es. la tipologia dell'ordine delle parole si è avvantaggiata dal principio della grammatica generativa, enunciato da Ross e da Emonds[21], per cui l'ordine non-trasformato, fondamentale, è quello della frase subordinata. Questo serve a risolvere il caso delle lingue in cui c'è contrasto tra l'ordine della principale e quello della subordinata, come per il ted., che sarebbe quindi SOV; o in cui una grande libertà nell'ordine delle parole è limitata solo nella principale, come in latino, che è quindi pure SOV.

1.3 Per vedere in dettaglio un caso, possiamo esaminare da vicino quello dell'aggettivo qualificativo in italiano. In italiano ci sono, combinando la natura e la posizione in superficie degli aggettivi, tre gruppi:

1) *postnominali* (aggettivi qualificativi: *un uomo grasso, *un grasso uomo; un palazzo barocco, *un barocco palazzo)*
2) *prenominali* (e questi sono gli aggettivi non-qualificativi: *altro (ultimo)uomo, *uomo altro (ultimo)*, ecc.)
3) *postnominali e prenominali* (un gruppo di aggettivi qualificativi, come *grande, bello, buono* es.: *grande mobile* e *mobile grande*; inoltre molti aggettivi postnominali possono diventare prenominali con un

lieve effetto enfatico: *prato, verde, verde prato).*

E' possibile trovare una prova per cui possiamo ridurre il 3.o gruppo al 1.o, ottenendo così una uniformità che in apparenza non esiste: e cioè che tutti gli aggettivi qualificativi sono IN ORIGINE postnominali, e che solo i non-qualificativi sono prenominali. Vediamo brevemente la prova[22].

Osserviamo la forma dell'articolo indeterminativo *uno/un* quando il nome non appare in superficie:

1) *uno grasso, uno barocco* (in frasi come: *Gli indiani sono magri, non ne ho mai visto* {*uno grasso* / **un grasso*}; *Ho visto molti monasteri gotici, ne vorrei vedere* {*uno barocco* / **un barocco*}.

Anche con un aggettivo con vocale iniziale: *ne voglio* {*uno arancione* / **un arancione*}.

2) *un ultimo, un altro (Buono questo whisky, dammene un* { *ultimo* / **uno ultimo* ; *un altro* / **uno altro* }

3) *uno grande, uno verde* (vedi il contrasto: *Non ci serve un bel mobile, ce ne basta* UNO grande (*UN grande).

Da che cosa può dipendere l'impossibilità di avere *un grasso, un barocco* ecc. negli esempi visti, diversamente che in *un altro, un ultimo?* Dal fatto che tra l'articolo e l'aggettivo c'è il posto vuoto del nome. Evidentemente il troncamento o l'elisione (per cui *uno* diventa *un*) si puo avere solo se i due costituenti sono immediatamente contigui, e non se c'è in mezzo il posto di un costituente - il nome - non realizzato in superficie. Se questo è vero, allora anche i sintagmi *uno grande* e *uno verde* si analizzano come *un (mobile) grande, un (prato) verde* con posto vuoto del nome: e cioè come strutture in cui l'aggettivo è postnominale.

Se si supponesse invece *un grande (mobile),* non ci sarebbe ragione per vietare *un grande.* A questo punto converrà concludere che gli *aggettivi qualificativi sono tutti originariamente posposti,* e che c'è una trasformazione che li cambia di posto quando si dice *grande mobile, verde prato* e perfino *buon uomo.*

Questa conclusione, che normalizza elegantemente il caso dell'aggettivo italiano suggerisce che la soluzione possa essere estesa alle altre lingue romanze, che appaiono così per-

fettamente coerenti per questo tratto (il 3° della nostra tabella) col loro tipo: quello a D.

Rileggiamo ora l'Universale di Greenberg n.o 19, che dice: "Quando la regola generale è che l'aggettivo descrittivo (= qualificativo) segue, ci può essere una minoranza di aggettivi che abitualmente precedono...". Dopo quanto abbiamo visto, almeno per le lingue romanze, non c'è più "una minoranza di aggettivi che abitualmente precedono". La precisazione di Greenberg risulta superflua (o piuttosto apre un interrogativo, più sottile, in un'altra direzione: perché c'e una tale trasformazione, e perché riguarda proprio quegli aggettivi?).

I casi di doppio (o triplo, ecc.) ordine devono quindi essere esaminati con attenzione, prima di essere messi in relazione con la tipologia di Greenberg - e magari prima di affermare che la smentiscono!

Naturalmente non bisogna neanche esaminare (e manipolare) i dati in maniera di farli coincidere per forza con gli universali di Greenberg. Prendiamo un esempio, questa volta, dall'inglese.

In inglese ci sono due possibilità di esprimere il genitivo: *the building's height* e *the height of the building*. L'inglese è una lingua a D., e dunque la prima forma è incongruente, mentre la seconda, corrispondente a quella dell'italiano e delle altre lingue romanze ("l'altezza dell'edificio" = SN SGen), sarebbe coerente. C'è stata una discussione nell'ambito generativista per stabilire quale tipo di rapporti ci debbano essere tra le due forme. Sarebbe una bella cosa che la conclusione dovesse essere che la prima forma è derivata dalla seconda (come ha sostenuto effettivamente, per es., Bowers); ma l'opinione prevalente invece non è questa. Una conclusione in ogni caso deve essere raggiunta con motivi del tutto indipendenti - e se non viene raggiunta, ma prevale un'altra, non c'è niente da fare![24]

E così bisogna anche ammettere che è augurabile che i doppi (o tripli ecc.) ordini siano ridotti; ma non è detto con questo che ciò sia sempre possibile.

2. Nelle pagine precedenti abbiamo elencato 13 fenomeni, per i quali l'ordine degli elementi è previsto statisticamente da Greenberg, e poi anche deduttivamente dal principio dell'accrescimento di Antinucci (che abbiamo integrato con un'applica-

zione rigorosa della distinzione *testa-aggiunto)*. Vogliamo adesso vedere brevemente come è possibile riformulare in una maniera più sistematica l'approccio deduttivo inserendolo nella cornice della teoria dell'$\overline{X}$ (= X barra), teoria dovuta a Chomsky e che ha avuto larghi sviluppi in questi ultimi anni.[25]

Per illustrare brevemente la teoria riproduco qui due pagine dell'articolo di G. Graffi:

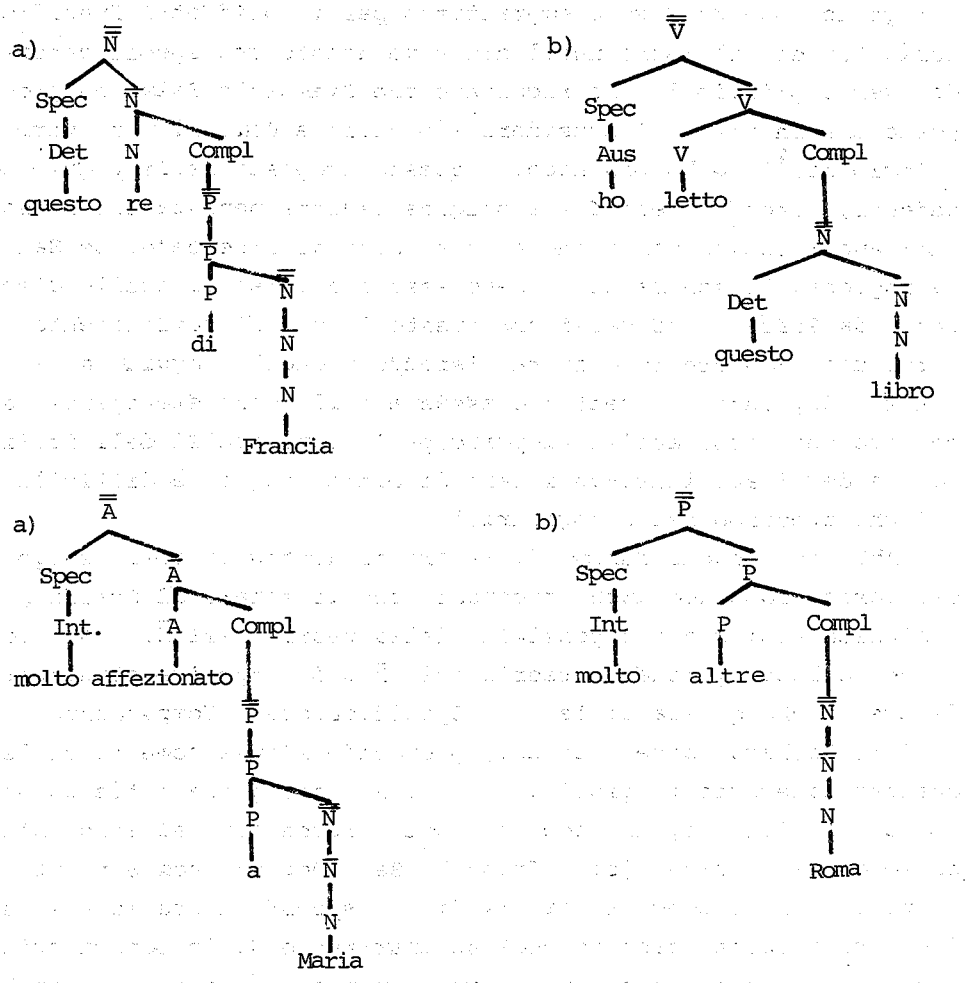
Scopo fondamentale della teoria $\overline{X}$ è mostrare che la struttura interna dei costituenti maggiori (Sintagma Nominale, Sintagma Aggettivale, Sintagma Verbale, Sintagma Preposizionale) è sostanzialmente analoga: la struttura gerarchica di questi costituenti è cioè la stessa, ed essi differiscono soltanto per le diverse classi di voci lessicali che possono essere inserite come simboli terminali complessi di una struttura profonda (nel senso di Chomsky 1965). L'interesse empirico di questa proposta sta quindi nel determinare quali siano, tra i moltissimi tipi di regole di struttura sintagmatica teoricamente possibili, quelli che effettivamente si incontrano nelle lingue naturali. Secondo Chomsky (1970) ognuno dei quattro costituenti SN, SA, SV, SP è costituito da uno "Specificatore", dalla "testa" (N, A, V, P), e da un "Complemento". Gli schemi (1a)-(1d), che ho volutamente costruito con un po'di ridondanza aggiungendo le etichette *Spec* e *Compl* ai vari simboli categoriali, visualizzano l'idea chomskiana. Come si vede, ai tradizionali simboli SN, SV, SA e SP corrispondono qui rispettivamente N, V, A e P ; l'analogia di struttura tra i quattro costituenti maggiori viene simbolizzata utilizzando la variabile X (che puo stare tanto per N, quanto per V, A e P), a cui vengono poi sovrapposte le barre (X, o, piu generalmente, $\overline{X}$, da cui il nome convenzionale dato alla teoria). Su questa base, le regole di riscrittura per i quattro costituenti maggiori possono essere espresse dallo schema sequente:

(1) $\overline{\overline{X}} \longrightarrow$ Spec $\overline{X}$

(2) $\overline{X} \longrightarrow$ X Compl.

(v. diagrammi nella pagina seguente)

Si può dunque immaginare in prima istanza che se questo è lo schema per le lingue a D., rappresentate qui dall'italiano, uno schema speculare valga per quelle a Sin. Nelle pagine che seguono Graffi mostra che sarebbe semplicistico, e soprattutto urterebbe contro i dati di Greenberg, ritenere che questo schema sia senz'altro lo schema delle lingue a D. (VO), e che invertendo di posto Specificatore e Complemento si abbia lo schema delle lingue a Sin. (OV). Infatti lo schema per cui Specificatore e Complemento stanno dalle parti opposte della testa non sembra affatto generale; statisticamente, anzi, è predominante



(da Graffi 1980)

lo schema per cui stanno tutti e due dalla stessa parte. Questa riserva non annulla però il valore della costruzione, in quanto se stanno dalla stessa parte, questa è sempre il lato del Complemento. In altre parole i Complementi usano sempre lo stesso lato, gli Specificatori hanno una maggiore libertà.

C'è poi la difficoltà di stabilire il vero *status* di certe

categorie. Questo è vero soprattutto per i cosiddetti Specificatori. Per es. il verbo ausiliare è veramente uno specificatore del verbo principale? Ho ricordato che Giampaolo Salvi ha proposto che in ital. si consideri l'ausiliare come il vero verbo principale.[26] Io ho già accolto questa proposta nelle pagine precedenti, perché - benché sia originariamente pensata per il solo italiano - sembra venir incontro ai dati di Greenberg. Se Salvi ha ragione, lo schema del V deve essere diverso da quello disegnato da Graffi. Può darsi che questo lavoro di raffinamento porti una maggiore regolarità rispetto a quella raggiunta da Graffi. Se, infatti, mettiamo assieme delle cose eterogenee (supponiamo dei verbi ausiliari-principali, come quelli dell'italiano, e degli ausiliari-ausiliari di altre lingue) è difficile poi che troviamo delle regolarità.

Abbiamo bisogno dunque di lavori di dettaglio sulle singole categorie. Dobbiamo anche ricordare che lo schema di Graffi non è l'unica applicazione possibile della teoria dell'$\overline{X}$. E questo in primo luogo perché la teoria dell'$\overline{X}$ può suggerire strutture diverse che quella di Testa - Specificatore - Complemento, di Graffi. Richard Kayne, per es., prendendo sempre come *testa* le quattro categorie maggiori (N, V, A, P), assegna a tutte un Soggetto e un Oggetto, in modo che tutte riproducano al loro interno la configurazione della frase.[27] Se l'Oggetto non è nient' altro che il Complemento di Graffi, lo Specificatore (che si è dimostrato spesso capriccioso) scomparirebbe dallo schema principale,[28] e comparirebbe un nuovo elemento: il Soggetto. Sarebbe interessante confrontare ora questo schema con i dati di Greenberg.

2.1 La teoria dell'$\overline{X}$ può suggerire ancora un'osservazione interessante. Il rapporto tra soggetto e il resto in una frase semplice (dove "il resto" è SV, e cioè - in un'altra terminologia - il Predicato comprendente verbo e oggetto) è, per Bloomfield, un tipico rapporto esocentrico: ciò che ne risulta, infatti, è una frase, mentre non si può trovare nessun elemento che faccia da testa che sia già esso stesso una frase. Le cose sembrerebbero del tutto incontrovertibili. Ma c'è invece un'altra interessante possibilità. Si può considerare che la frase

non sia altro che una specie di grande verbo, e che la sua testa sia appunto il verbo. Che è come dire considerare la frase come una costruzione endocentrica. Questo è quello che in effetti ha proposto Jackendoff nel libro citato, quando sostituisce il simbolo F con $\bar{\bar{V}}$. Certo, considerare una intera frase equivalente a un solo verbo può parere azzardato. Una prova potrebbe essere, nel caso di *piove*, dove V=F (considerando che il soggetto di questa frase nelle lingue che lo presentano: ing. *IT rains*, fr. *IL pleut*, friul. *AL plûf* ecc., sia una formazione secondaria del tutto superficiale).

Da questa osservazione possono discendere delle interessanti conseguenze tipologiche.

Ricordiamo innanzi tutto che, per il principio della formazione del Soggetto, accettiamo (e presupponiamo qui) la tesi di Antinucci in *Fondamenti*.

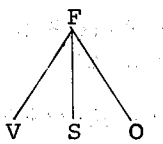
Diamo ora una rappresentazione semplificata con i simboli funzionali (V, S, O) e poi con quelli categoriali (V, N) della teoria $\bar{X}$ della struttura della frase nei due tipi a D. e del tipo a Sin.

Cause dell'incoerenza del tipo SVO.

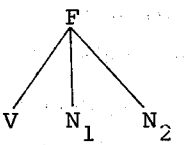
Due tipi a D, uno a S.

I tipo a D: VSO

(1)

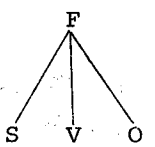


con simboli categoriali:

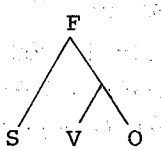


II tipo a D: SVO

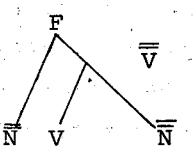
(1)



(2)



(3) con simboli categ.

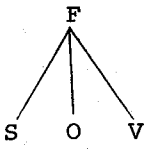


cioè: $F \longrightarrow \bar{\bar{N}} + \bar{\bar{V}}$

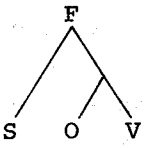
$V \longrightarrow V + \bar{\bar{N}}$

Tipo a S:

(1)

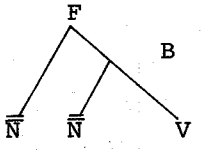


(2)



(3)

con simboli categ.



cioè:

$F \longrightarrow \overline{\overline{N}} + \overline{\overline{V}}$

$V \longrightarrow \overline{\overline{N}} + V$

Sappiamo da Greenberg che il tipo a D.I è il più coerente; segue quello a Sin.: sono i due tipi "estremi". Il tipo a D. II è il meno coerente.

L'incoerenza del tipo a Sin. si spiega forse con Antinucci (p. 135, 166 ss.), come abbiamo già ricordato.

L'incoerenza del tipo a D. II dipende dall'incoerenza della regola 1) con la regola 2) Si noti infatti l'ordine alternato N, V/V, N:

1) $F \longrightarrow \overline{\overline{N}} + \overline{V}$

2) $V \longrightarrow V + \overline{\overline{N}}$

Di qui nascerebbe che si può avere, in lingua a D., per es., AN che copia NV oltre al "normale" NA che copia VN.

Le lingue SVO sono perciò le più miste: la constatazione empirica di Greenberg può ricevere un fondamento. Ricordiamo che tra le lingue SVO ci sono le lingue romanze e, in genere, l'i.-e. evoluto - tranne nel caso delle lingue celtiche che sono arrivate al tipo estremo VSO.[29]

3. Dal latino alle lingue romanze.

Esaminiamo ora i fenomeni numerati da 1 a 13, del par. 1, e vediamo come si comportano di fronte ad essi il latino e le lingue romanze. Questi fenomeni costituiscono solo una parte dei cambiamenti avvenuti dal latino alle lingue romanze,[30] ma una parte abbastanza considerevole. E non è detto che, raffinando

ulteriormente gli strumenti tipologici (e in generale di analisi linguistica), non se ne possano illuminare degli altri.

Questa rassegna è molto veloce, di necessità, per ragioni evidenti. (Per ogni dettaglio di storia linguistica e filologica, rimando alle voci della nota (30); rinuncio quasi sempre, di nuovo per necessità, a una bibliografia seppur minima dei singoli fenomeni).

Prima di cominciare, ricordo che le nostre attese sono le seguenti: il latino è una lingua SOV (a Sin.), le lingue romanze sono SVO (a D.). Siccome il latino viene dall'i.-e. (a Sin.) e va verso le lingue romanze (a D.), ci si può chiedere se possa portare già i segni del cambiamento in atto da Sin. a D.

1. Il passaggio SOV > SVO, o meglio OV > VO, va visto, come abbiamo già ricordato, nel generale cambiamento dell'ordine delle parole dall'i.-e. originario, alle forme evolute moderne occidentali.

Perché è avvenuto tale mutamento, che è il cambiamento motore di tutti gli altri? (Precisiamo che "motore" non vuol dire che storicamente debba avvenire per primo; ma semplicemente che, se una serie di cause lo provocano, trascina catastroficamente con sé molti altri tratti). Una risposta è molto difficile, come sempre del resto quando si arriva a chiedersi il perché... di una causa prima. Antinucci (cit., pp. 135 ss.; 166 ss.) mostra in particolare che la frase relativa (n. 6 della nostra lista) è instabile nel tipo OV per motivi percettivi. Lehmann ha stabilito recentemente che l'i.-e. originario aveva proprio la relativa a Sin. prevista nel tipo OV.[31] Questa relativa è stata sostituita presto nelle lingue che continuano l'i.-e. originario da una relativa a D., come hanno per es. il latino e il greco. Si può supporre che la crisi dell'ordine a D. cominci di qui. Ma è solo una supposizione.

Il latino presenta una grande libertà nell'ordine delle parole. Questo dipende dalla grande possibilità di trasformazioni che ha il latino, del tipo di quelle dell'ital. ricordate al par. 1.2 e di altro tipo ancora. La libertà è però più limitata nella frase subordinata, e qui la predominanza dell'ordine SOV è chiara.[32] Ora noi sappiamo che molte trasformazioni sono limi-

tate alla frase principale, e escluse da quella subordinata.[33] E' la frase subordinata dunque che ci può rivelare più chiaramente la struttura di base distinguendola da quelle trasformate: l'osservazione di Marouzeau (nota 32) si accorda col quadro teorico nuovo offerto dalla grammatica generativa.

L'ordine SVO si affermò già in latino tardo, e sembra predominante in opere come la *Vulgata*, la traduzione latina della Bibbia del IV sec.

Nelle lingue romanze moderne non ci sono tracce dell'antico ordine OV. In fr. a., invece, la frase subordinata poteva avere, facoltativamente, l'ordine SOV, in alternanza con SVO. Quest' ordine, scomparso nel XIII sec., si può forse interpretare come un ultimo residuo dell'ordine latino.[34]

2. Lat $(OV)_N$; romanzo $(VO)_N$.

Questo tipo di nome contiene in sé un'intero SV costituito da V e O, che dunque ricopia, per così dire, (o dovrebbe ricopiare), l'ordine fondamentale. Dove il lat. aveva *vexillifer* "bandiera porta", l'it. ha *portabandiera* e il fr. *porte-drapeau*. Altri ess. romanzi: it. *spaccalegna*; fr. *coupe-papier*; rum. *pierde-vară* (lett. "perde-tempo", scioperato, fannullone /pure *fa + nulla!*/) e *tîrîie-brîu* (lett. "trascina cintura", pure: scioperato).

Da notare che ci sono molti cultismi che riproducono spesso l'ordine latino: it. *oviparo, nullatenente*, ecc.; e questo vale anche per neologismi come *anglofono, telespettatore, radioamatore, tossicodipendente* che, formati recentemente, ma con materiale lessicale latino e greco, sono stati creati rispettando l'ordine latino e greco: OV.

Tra le lingue i.-e. moderne è notevole che l'inglese presenti sia l'ordine VO (per es. *pickpocket* lett. "prendeborsa", borsaiolo), sia più spesso OV: *bookseller* ("libro-venditore", libraio), *housekeeper* ("casa-tenente", donna di casa).[35] Quest'ordine inverso rispetto all'ordine della frase, che è VO, che non ha a che fare questa volta con cultismi, va confrontato con il n.o 3 (e con 8) che è pure in ingl. incoerente rispetto all'ordine OV. E' poi da tenere presente il parallelismo con 5, che mette in rapporto due sintagmi nominali, e che lo può fare con due ordini

alternativi,[36] in quanto nella formazione ingl. il verbo entra in forma di nome (non *sell* "vendere", ma *seller* "venditore"). Ma questo non cambia lo status di eccezione di queste formazioni.

3. Lat. AN; romanzo NA.

Abbiamo già discusso questo fenomeno al§1.3. Qui il cambiamento di tipo (da Sin. a D.) avvenuto tra latino e romanzo e molto ben visibile.

Anche qui, tra le lingue germaniche, l'inglese presenta un'eccezione vistosa, in quanto l'aggettivo precede il nome. Lo stesso succede in alcune lingue slave.

4. Lat. det SN, romanzo det SN.

Qui non c'è evoluzione nell'ordine. Sopra, al par. 1.1 abbiamo notato che quest'ordine è pancronicamente[37] dominante. La vera novità in questo genere di fenomeni, non è una novità di ordine, ma la nascita d'una nuova serie di morfemi, costituenti una categoria sconosciuta al latino: l'*articolo*. Questo appare, in modo uniforme, in tutte le lingue romanze.

A prima vista potrebbe sembrare che l'articolo determinativo rumeno che, come è noto, è posposto, realizzi il desiderato ordine a Destra. Ma un esame ravvicinato ci mostra che non è così: in *masă/masa* ("tavola, la tavola") vediamo una struttura N det, ma se esaminiamo un sintagma nominale, come *masa de lemn* "tavola-la di legno"), vediamo che non abbiamo ottenuto il desiderato SNdet (che avrebbe dovuto essere qualcosa come *masa de lemn - a)*, ma un ambiguo NdetX, dove SN è stato spaccato dall'articolo. Ora, che cosa nasconderà la nuova, ambigua formula? Se consideriamo che l'articolo indefinito (masch. *un*, femn. *o*) è preposto, il paradigma sarà:

O masă de lemn
masA de lemn

Per normalizzare questa irregolarità, la soluzione più plausibile sarà di postulare una *trasformazione locale* che trasformi una forma basica *masă* in *masa*, trasformazione *che postula la struttura di partenza detN*. (Si noti che *al,a* come articolo preposto al nome esiste veramente, e si usa davanti a numerale (*a treia masă* "la terza tavola") e a possessivo (*a nostră masă* "la nostra tavola").

Anche le complesse strutture con l'aggettivo dimostrativo si ricondurrebbero sempre in rumeno allo schema detSN. Es.: *masa aceasta* "questa tavola" ma lett. "tavola-la questa", che deve essere riportato a una struttura di base "la tavola questa /tavola/".[38]

Questa trattazione svuota dell'interesse eccessivo che gli è stato spesso accordato, il caso dell'articolo determinativo rumeno posposto, mostrando il suo posto del tutto ordinario nel panorama delle lingue romanze. (Nello stesso modo, del resto, ci sono casi di articolo determinativo posposto, tra le lingue germaniche, nelle lingue nordiche).

Si potrebbe pensare che la posposizione dell'articolo determinativo, sia pure per trasformazione, sia una prima mossa di alcune lingue indoeuropee pilota per realizzare il tipo autentico a D.: SN det? La risposta è: no. Non si dimentichi la prima osservazione, che l'articolo dovrebbe posporsi all'intero sintagma nominale, e non al solo nome.

La vera questione aperta è perché mai sia sorto l'articolo.

5. Lat. SGen SN; romanzo SN SGen.

Il cambiamento d'ordine è quello previsto. Es.: lat. *patris manus*, romanzo: fr. *la main du père*, it. *la mano del padre*, rum. *mîina tatalui*.

6. Il latino ha già la frase relativa a D. (cioè dopo il nome interessato), e così continuano le lingue romanze. Lat.: *vides hominem qui venit*, romanzo: it.: *vedi l'uomo che viene*; fr. *tu vois l'homme qui vient*; rum. *îl vezi pe omul care vine*.

Non è pertinente qui discutere i vari tipi di relativa nelle lingue romanze, né la natura dell'it. *che*, del fr. *qui* o del rum. *care* (che sono in effetti delle cose diverse). Per il momento l'importante per noi è solo che la relativa segue. Ricordiamo che la relativa che segue è pancronicamente predominante (v. 1.1).

7. Lat. V_1 V; romanzo V V_1.

Il latino usa l'ausiliare *esse* dopo il verbo nella forma passiva *(amatus sum)*. L'italiano, e tutte le lingue romanze lo antepongono *(sono amato)*.

Non basta. Le lingue romanze estendono in genere l'uso di "essere" a casi non passivi (es.: fr. *Je suis parti*, it. *sono partito*; ma questo non avviene in rum. e in sp.). E' tutte usano anche "avere" come verbo ausiliare: fr. *J'ai vu le livre*, it. *ho visto il libro*, rum. *am văzut cartea*. L'estensione è da mettere in relazione con lo svuotamento di significato di "habeo". Tale svuotamento interviene nel momento in cui *Marcus habet librum* prende il posto di *Marco liber est*, ed è in rapporto probabilmente con la decadenza dei casi. E se la decadenza dei casi (avanti n. 9) è in rapporto con il cambiamento dell'ordine delle parole, allora si può dire che non solo il cambiamento di posto dell'ausiliare, ma anche la sua estensione - il grande sviluppo di "avere" come ausiliare - è una conseguenza indiretta del cambiamento di tipo.

Da notare che secondo i lavori di Salvi (citato nella nota (10)) il rapporto testa-modificatore non è quello registrato da noi, di V V_1, per cui in *ho mangiato la mela*, *ho* sarebbe la testa di *mangiato*, e poi *ho mangiato* testa di *mela*; ma *ho* sarebbe testa di *mangiato la mela*. Ma non occorre che ci soffermiamo qui su questo aspetto.

8. Lat. Avv. A; romanzo AAvv.

Sono gli schemi previsti, rispettivamente per il tipo a D. e quello a Sin. Esempi: lat. *arte astrictus*; romanzo it. *unito strettamente*, fr. *uni étroitement*, rum. *strict tare*. I tipi come l'it. *strettamente unito* si considerano trasformazioni facoltative.

9. Lat. SN P; romanzo P SN.

Qui lo schema teorico è stato discusso sopra, par 1., cfr. par 2. Ma vediamo se e in che modo si può dire che il latino corrisponde a SN P, e il romanzo P SN, se cioè veramente il lat. è a Sin. e il romanzo a D.

L'ultima parte è senz'altro vera: tutte le lingue romanze usano le preposizioni. Si può aggiungere che alcune le estendono perfino a certi casi di accusativo. Questo avviene in pg., sp., it. merid. e rum., con diverse modalità. Ecco, come es., due casi spagnoli: *veo a Pedro, quiero a España* (lett. "vedo *a* Pietro", "amo *a* Spagna"). Inoltre delle lingue mantengono (co-

me il fr. e il prov. a.) alcuni casi. I pronomi personali atoni mantengono in tutte le lingue romanze due o tre casi.[39] Ora, già il latino mostrava una compresenza di preposizioni e di casi: in *video fratrem* "vedo il fratello" l'accusativo è ottenuto con il solo caso, ma in *eo ad fratrem* "vado dal fratello" il moto a luogo è ottenuto con il caso e la preposizione.

L'i.-e., alle spalle del latino, era un sistema casuale puro. Il latino appare perciò come un sistema di transizione che presenta le due structture: 1) SN P, 2) P SN P. Nelle lingue romanze SN P diventa raro, e si passa a P SN. In sintesi:

i.-e. SN P

lat. { SN P / P SN P }

romanzo P SN

Ci si può inoltre chiedere: i casi rappresentano davvero delle posposizioni? La risposta è positiva. L'unica precisazione da fare è questa: mentre nelle lingue agglutinanti (come il turco o l'ungherese) le posposizioni si trovano allo stato puro, il latino - come il greco - ha una doppia caratteristica: che il morfema della posposizione indica anche il numero e eventualmente il genere; che ci sono morfemi diversi per diverse classi di parole (cioè per le diverse "declinazioni"). Così *-arum* è Gen., ma indica anche plurale e femminile; ed è riservato ai soli nomi che al nom. sing. escono in *-ă* (= I declinazione). Una terza altra caratteristica è che ci sono morfemi polivalenti: *-is* è dat. abl. pl. di tutti i generi per la I e la II, ed è gen. sing. per la III.[40]

Ma, concludendo, non c'è ragione di credere che i casi non rientrino nelle posposizioni.

10. Lat. O neg. V; romanzo Neg. VO.

Il latino ha: *veritatem non dicit*, il romanzo: it. *non dice la verità*, rum. *nu spune adevărul*. La forma del latino non è quella a Sin. (che dovrebbe essere OV neg), e non è nemmeno ancora quella a D. Probabilmente però O neg V si può già interpretare come una forma a D. ottenuta con trasformazione obbligatoria.[41]

E vediamo di risolvere un'apparente difficoltà nelle lingue romanze. Tra le lingue romanze, il francese presenta una negazione doppia: *il NE dit PAS la vérité;* oppure, nella forma "avanzata" *il dit PAS la vérité.* In quest'ultimo caso la negazione segue il verbo, e questo avviene in realtà in un gruppo di varietà romanze geograficamente contigue (provenzale, franco-provenzale, piemontese e lombardo). Un es. piemontese: *capissi nèn* lett. "capisco non". Ma non è che con questo si realizzi il tipo a Sin., con un ritorno alle origini prima del latino. La negazione segue il verbo, ma non l'oggetto: si dice *il dit pas la vérité,* non *il dit la vérité pas* - che sarebbe la forma a Sin.: dunque V neg O, non OV neg. Si tratta quindi di nuovo, in francese avanzato e nelle altre lingue ricordate, di una trasformazione locale che permuta verbo e negazione.

11. Lat. V pers; romanzo V pers o pers V.

Per persona, come abbiamo già avvertito (par. 1), non bisogna intendere il pronome personale tonico, che occupa il posto del SN soggetto, ma la flessione. Questa è rappresentata o dalla desinenza del verbo, come in latino, in italiano, in sp.: dic*is,* dic*i,* dic*es;* o da un elemento preverbale, come il pronome atono del francese: *tu dis,* dove è *tu* a distinguere *di* dal *di* dalla 1ª o dalla 3ª persona, segnalati come tali da *je* e *il.*

Una volta fatte queste precisazioni, è chiaro che le lingue romanze, dall'estremo Occidente (portoghese) all'estremo Oriente (rumeno) sono rimaste del tipo a Sin., del tipo del latino. Hanno eseguito in tutto o in parte l'evoluzione a D. solo il francese, il franco-provenzale, alcune varietà (dialetti) provenzali, e alcune varietà italiane settentrionali: il piemontese, il ligure, il lombardo, l'emiliano-romagnolo, il pontremolese, il fassano (varietà ladina dolomitica), il friulano, il veneto, il rovignese (istrioto), il fiorentino e il garfagnino.[42]

Si noti che in francese la situazione è spesso più complessa che negli esempi dati sopra; già nella 1ª pers. pl. di *dire* abbiamo *nous disons,* che è un caso di doppia inflessione: *nu* e *- sons.* C'è un elemento a sinistra del verbo e uno a destra - uno moderno e uno alla latina. Questa è la normalità nelle varietà dell'Italia settentrionale di cui abbiamo detto. Inoltre

in queste varietà è frequente che certe persone abbiano doppia inflessione e altre no. Si considerino per es. le prime due persone in veneto. La 1ª pers. e: *(mi) digo*; la 2ª: *(ti) te dizi*, ecc. *Mi* e *ti* sono i pronomi tonici, e - come abbiamo detto - in questa sede non contano. Abbiamo *digo* e *te dizi*, che si analizzano cosi:

1	*digo*	pers. a D.
2	pers. a S. *te dizi*	pers. a D.

la 1ª e 2ª pers. pl. sono come la 1ª sg., e le 3ª sg. e pl. sono come la 2ª sg. Dunque, tre persone hanno doppia infl., e tre infl. solo a D.

In questo fenomeno le lingue romanze mostrano di essere rimaste prevalentemente fedeli al tipo precedente, quello a Sin.

12. Lat. cong X; romanzo cong X.

Per questo fenomeno il latino aveva già adottato il sistema a D., che è poi continuato dalle lingue romanze.

Ma nella coordinazione il lat. mostrava degli interessanti resti di costruzione a Sin.: la coordinazione con *-que* e la disgiunzione con *-ve*. Es.: *domi bellique = domi et belli* "in casa (cioè: in pace) e in guerra"; *umbris aquisve* "nelle ombre o nelle acque". Ma è raro (o impossibile?) che si congiungano due frasi; negli esempi da Ernout-Thomas e da Traina-Bertotti si trovano solo unioni di sintagmi.[43]

13. Lat. particella interr. F; romanzo particella interr. F.

Il latino è gia a D., come poi saranno le lingue romanze. Distinguiamo i due tipi di interrogazione: quella WH-, a quella *sì/no*. Per la prima, il lat. usa i morfemi *qui, quid, cur* "chi, che cosa, perché" INIZALI che si continueranno nelle lingue romanze.

Per l'interrogazione *sì/no* (cioè che presuppone una risposta *sì/no*), si noti che il latino usa le particelle *num, nonne,* e *-ne* è generalmente enclitico (cioè posposto e unito) a un nome iniziale che precede il verbo. Es.: "omnisne pecunia dissoluta est?" Letter. "tutto-interr. denaro speso è".[44] Abbiamo a che fare dunque di nuovo con una piccola trasformazione locale, che non cambia la sostanza delle cose. Le lingue romanze, nella maggioranza dei casi, fanno l'interrogazione con la sola intonazio-

ne. In altri casi possiedono una particella interrogativa iniziale (come il fr. *est-ce que*, il rum. *oare*, l'it. reg.le *o, che*).

Esce dal nostro quadro il sistema dell'interrogazione ottenuta con l'inversione del verbo e del pronome, caratteristica del francese, e presente anche in molte varietà italiane settentrionali: fr.: *vient-il? est-il venu? a-t-il mangé sa soupe?*; ven.: *vien-lo? Ze-lo vegnu?* In alcune varietà provenzali e in francese popolare ("avanzato") i pronomi delle varie persone si neutralizzano, e cioè si realizzano in una forma sola: *-ti*, che diventa una vera particella interrogativa. Es. fr.: *tu viens-ti?* Una particella simile, anche se di origine diversa (dal lat. POST), si trova nel ladino centrale, in fassano e in gardenese: es. gard. *Ma-i pa n meil?* "mangi-io interr. una mela?". In questi casi è chiaro che la particella interrogativa segue il verbo, non l'intero sintagma oggetto - e quindi non abbiamo a che fare neanche qui con un ritorno al tipo a Sin.Si tratta invece, come al solito, di una trasformazione locale, che si limita a permutare due elementi contigui.

3.1 Finita questa carrellata di fenomeni, cerchiamo di gettare un'occhiata sintetica sull'insieme dei risultati raggiunti.

Il latino si è mostrato come una lingua prevalentemente a Sin.,[45] conformemente all'ordine degli elementi fondamentali OV (vedi n. 1), ancora fedele alla struttura generale dell'indoeuropeo primitivo, che era una lingua a Sin. pura, come ha mostrato Lehmann; tuttavia abbiamo visto anche che il latino presenta una serie di tratti a D. (n.i 6, 12 e 13; cfr. inoltre la situazione problematica dei n.i 9 e 10). Le lingue romanze si sono dimostrate lingue nettamente a D. Solo in qualche tratto presentano l'ordine a S.: n.i 4, 11 (ma non tutte le lingue romanze).

Questo quadro è molto soddisfacente, nel senso che conferma la bontà delle previsioni della tipologia dell'ordine delle parole. Il numero delle eccezioni è limitato, e - ciò che più conta - si inquadra nella prospettiva diacronica prevista. Sappiamo che il latino dev'essere una lingua a Sin. che va D.; le lingue romanze sono delle lingue a D. che vengono da una lingua

a Sin. Questa prospettiva da sola non giustificherebbe le eccezioni, ma bisogna notare che l'essenziale è che nonostante il latino possa avere dei tratti a D. e le lingue romanze a Sin. *dove il latino ha tratti a D. le lingue romanze hanno sempre tratti a D., e dove le lingue romanze hanno tratti a Sin. questi erano rimasti tali in latino.* Questo conferma che le eccezioni si inquadrano nella prospettiva del cambiamento. Le eccezioni sarebbero disturbanti solo se trovassimo una situazione per cui un fenomeno in lat. è gia innovato, cioè a D., mentre le lingue romanze hanno un fenomeno conservatore, a Sin. Ma ciò non avviene *mai*.

La legittima soddisfazione per i risultati ottenuti non deve tuttavia trasformarsi in un entusiasmo indiscriminato, e soprattutto non deve portarci ad affermare senz'altro che abbiamo trovato il come e il perché dal cambiamento dal latino al romanzo. Qualche fascio di luce nelle tenebre è stato gettato. Ma ci sono ancora molte zone di ombra. Ci sono molti fenomeni che non sono stati chiariti. Se per alcuni, come per la genesi dell'articolo forse si può sperare che la tipologia possa portare luce in futuro, per altri questa speranza non c'è. In alcuni casi, poi, ci siamo limitati a constatare che alcuni fenomeni (l'articolo determinativo posposto in rumeno, l'interrogazione con inversione in francese e in alcune varietà italiane settentrionali) non sono eccezioni tipologiche, ma non abbiamo potuto nemmeno suggerire una linea di possibile spiegazione dei fenomeni. Perché ci sono le trasformazioni locali, di cui abbiamo parlato?

Inoltre ci sono molti altri fenomeni di cambiamento sintattico che non sono stati considerati qui, e che non sembrano potersi inquadrare in una prospettiva tipologica.

Bisogna guardarsi, inoltre, dal ripetere, cambiato di segno, un errore della vecchia linguistica. Questa quando diceva cambiamento linguistico,pensava in sostanza a un solo cambiamento, quello fonetico. C'è il cambiamento fonetico, quello morfologico, quello lessicale. Le storie di questi livelli sono in parte interrelate, ma in parte anche indipendenti, perché la lingua è

un sistema complesso i cui livelli lavorano spesso indipendentemente, in parallelo.

Non metteremo quindi in cantina tutti i buoni libri che trattano di queste cose, da cui dobbiamo ancora imparare molto.

1 *L. Renzi, Histoire et objectifs de la typologie linguistique in History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics, a c. di H. Parret, Berlin-New York, de Gruyter, 1976 = in it.in La tipologia Linguistica, a c. di P. Ramat, Bologna, Il Mulino, 1976.*

2 *Un carattere solo iniziale ha anche, nonostante le premesse, l'unico libro che si presenta come un'applicazione generale della tipologia dell'ordine della parole a diverse lingue romanze (ma limitandone rigorosamente il numero: spagnolo, francese e italiano): M. Harris, The Evolution of French Syntax. A Comparative Approach, London, Longman, 1978.*

3 *Di cui viene citata sempre la 2.a edizione: in Universals of Language, Cambridge Mass., MIT Press, 1966. In italiano in La tipologia Linguistica, a c. di P. Ramat, cit. sopra.*

4 *Degli interessanti contributi teorici italiani ai rapporti tra la grammatica generativa e la tipologia dell'ordine delle parole si trovano in "Lingua e Stile", XV (1980), n. 3: F. Antinucci, Tipologia e universali: alcuni chiarimenti epistemologici, pp. 337-346; L. Rizzi, Il programma chomskyano e la tipologia linguistica, pp. 347-370; G. Graffi, "Universali di Greenberg" e grammatica generativa, pp. 371-387.*

5 *Lehmann espone i suoi presupposti teorici in A Structural principle of language and its implications, in "Language", XLIX (1973), pp. 41-46.*

6 *Una interessante raccolta di applicazioni a diverse lingue del mondo della tipologia dell'ordine delle parole è il libro Word Order and Word Order Change, a c. di C. Li, Austin, Univ. of Texas Press, 1975.*

7 *Per il fondamento teorico di queste vedute, v. Antinucci, cit.*

8 *L. Bloomfield, Il linguaggio, (ed.ingl. 1935) trad. it. Milano, Il Saggiatore, 1974.*

9 *V. N. Chomsky, Le strutture della sintassi, trad. it., Bari, Laterza, 1970, Cap. IV, cfr. N. Ruwet, Introduzione alla grammatica generativa, trad. it., Firenze, La Nuova Italia, 1979, p. 103 ss.*

10 *G. P. Salvi in "Acta Linguistica Academiae Hungaricae", 30, 1980, pp. 137-162, e in Sulla storia sintattica della costruzione romanza "Habeo + participio" in "Revue romane", 17, 1982, pp. 118-113.*

11 *V. nota 8.*

12 *Lehmann, A structural principle ecc. cit. nota 5,e Antinucci, Fondamenti, cit. 29 ss. e 41 ss. rilevano la difficolta e propongono varie soluzioni.*

13 *Vedi Lehmann, Proto-indoeuropean Syntax, cit. Tuttavia l'arabo ha il dimostrativo prima e non dopo il SN.*

14 *Per la frase relativa, v. Greenberg, Univ. 24 (e Tab. 10); per il determinante, Greenberg, p. 128-129 (e Tab. 6). La relativa che segue il SN a cui si riferisce (= posizione privilegiata) è quella del tipo: Ho visto il bambino* che è arrivato tardi a scuola; *l'altro tipo, con la relativa che precede il SN interessato e:* E' arrivato tardi a scuola *il bambino ho visto. (Il SN interessato è "il bambino").*

15 *Non è facile avere conoscenze precise di molti casi. Bisogna che una lingua sia stata scritta per secoli, senza (o quasi) interruzione. E' poi normale, come si sa dal caso del latino, che la lingua scritta sia conservatrice, e cerchi di nascondere le novita.*

16 *J. Koster, Dutch as an SOV language, "Linguistic Analysis", 2, 1975, pp. 111-136. Si noti tuttavia che è lecito interpretare l'ordine SVO della principale come trasformato.*

17 *V. M. Zwanenburg, L'ordre des mots en français médiéval, in Etudes de syntaxe du Moyen Age français, (...) actes publiés p. R. Martin, Paris, Klincksieck, 1978, e i lavori sullo atesso argomento di L. Renzi e G. P. Salvi in "Medioevo Romanzo", 7, 1980, pp. 161-181 e 182-200. V inoltre L. Vanelli, L. Renzi e P. Benincà, Typologie des pronoms sujets dans les langues romanes, relaz.al 17.o. Congresso di Linguistica Romanza, Aix-en-Provence 1983.*

18 *Questo non vale per le lingue indoeuropee diventate agglutinanti, che sono rimaste fondamentalmente a Sin., come l'armeno: K. H. Schmidt, Il morfema di caso indoeuropeo e i suoi costituenti, in La tipologia ... a cura di Ramat, cit. pp. 329-330.*

Per il tedesco lingua a Sin., v. nota 16.

19 *Per l'ordine delle parole in italiano: Gruppo di Padova, L'ordine dei sintagmi nella frase, in SLI, Fenomeni morfologici e sintattici dell'italiano contemporaneo, Roma, Bulzoni 1974, pp. 147-161; F. Antinucci e G. Cinque, Sull'ordine della parole in italiano: l'emarginazione, in "Studi di grammatica italiana", 6, 1977, pp. 121-146.*

20 *Certo anche un'altra teoria che contenga, superandoli, certi caratteri della grammatica generativa potrebbe servire allo scopo; ma al momento credo che non esista.*

21 *J. E. Emonds, A transformational approach to English syntax, New York 1976; J. R. Ross, The Penthouse principle and the order of constituents, in You take the high node... ed. by C. Corum, Chicago 1973.*

22 *La prova è contenuta in Laura Vanelli, A suppletive form of the Italian article and its phonosyntax, in "Journal of Linguistic Research", 1 (2), 1980, pp. 69-90.*

23 Lo stesso test fa allineare anche il possessivo (mio, tuo ecc.) con i postnominali:

$$Ne\ voglio \begin{cases} uno\ mio \\ *un\ mio \end{cases}.$$

L'ipotesi del "buco" che impedisce l'elisione non nasce da questo caso, ma è prevista in modo del tutto indipendente, per altre ragioni. E' la cosiddetta "teoria della traccia" di Chomsky.

24 Per questa questione, v. R. Jackendoff, $\overline{X}$ Syntax: a study of phrase structure, Cambridge, Mass., MIT Press, 1977, pp. 12--3, 22 ecc.

25 N. Chomsky, Note sulla nominalizzazione, trad. it. in N. Ch. La grammatica generativa trasformazionale. Saggi Linguistici, vol. 2, Torino, Boringhieri, 1970.

R. Jackendoff, $\overline{X}$ Syntax: A study ecc. cit.
L'importanza della teoria dell'$\overline{X}$ per la tipologia dell'ordine delle parole è stata notata da H. C. Riemsdijk, A case study in sintactic markedness, Lisse, De Ridder, 1978, e da D. W. Lightfoot. Principles of Diachronic Syntax, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1979, pp. 402-03.

26 G. P. Salvi nei lavori citati nella nota 10. Anche Graffi discute il problema dell'ausiliare, anche alla luce degli studi di Salvi, alle pp. 384-386, (art. cit. nella nota 4).

27 In una conferenza tenuta all'Università di Padova.

28 Per ricomparire certo, probabilmente, da qualche altra parte.

29 Questa idea ha bisogno di essere ancora elaborata. In particolare gli alberi devono essere studiati meglio nella loro forma, inglobando nodi come INFL. ecc.

Inoltre il mio ragionamento, come è sopra, presuppone delle cose che sono in realtà problematiche. In particolare presuppone:
- che VSO sia "non-configurazionale" (e cioè che non ci sia un nodo SV con sotto O). Recentemente Emonds ha cercato di dimostrare che VSO si riporta a SVO con trasformazione (Word Order in generative grammar, in "Journal of Linguistic Research", 1, 1, 1980, 33-53).
- che SVO e SOV siano configurazionali. Ora Chomsky (in On representation of Form and Function, Royaumont 1980, 40 ss.) propone di considerare il giapponese (che è SOV) come non-configurazionale, ammettendo che, in generale, possano esserci lingue non-configurazionali.

Perché la mia idea si sostenga è necessario in realtà solo che SVO (o una sottoclasse di queste lingue, quella meno coerente) sia configurazionale; e che gli altri ordini non contengano incoerenze strutturali gravi come quella di SVO, o più gravi.

30 Per una visione d'insieme dei cambiamenti sintattici dal latino alle lingue romanze, Renzi, Introduzione., Cap. VI (3-4) e Cap. VII (2, n.i 1-12); V. Väänänen, Introduzione al lati-

no volgare, trad. ital., Bologna, Patron, 1971, Parte V; C. Tagliavini, Le origini delle lingue neolatine, Bologna, Patron, 1962, 3.a ed., Par. 48.

31 Tradizionalmente si riteneva che l'i.-e. originario non avesse affatto la relativa. Vedi W. Lehmann, The reconstruction of Compound Sentences in Proto-Indo-European, relazione al Convegno della Indo-germanischen Gesellschaft su Rekonstruktion der indogermanischen Grundsprache, Pavia, settembre 1979.

32 Come notato da J. Marouzeau, nel suo lavoro fondamentale sull'ordine delle parole in latino: L'ordre des mots dans la phrase latine, III; Les articulations de l'énoncé, Paris 1949.

Per questo problema, anche i saggi di Elise Richter, raccolti ora nelle Kleinere Schriften zur allgemeinen und romanischen Sprachwissenschaft, ed. by Y. Malkiel, Innsbruck, Inst. f. Sprachwissenschaft, 1977.

33 E' la teoria di J. Emonds ricordata alla nota (21).

34 Vedi i lavori citati nella nota (17).

35 L. Burzio, The Change of Auxilary in Italian, tesi dattiloscritta MIT. Queste costruzioni sono presenti non solo in italiano, ma anche nelle altre lingue romanze, a eccezione del francese in cui sono molto ridotte.

Per la storia di questi composti inglesi, v. Leighfoot, cit. n. 25. pag. 160.

Per i composti latini e romanzi, vedi: W. P. Lehmann in "Acta ling. hafn". 12, 1969; Bader, La formation des composés en latin, Paris 1962; M. Dardano, La formazione delle parole nell'italiano d'oggi, Roma, Bulzoni, 1978; S. Scalise, Morfologia lessicale, Padova, Clesp, 1983.

36 Cfr. sopra 1.3

37 Pancronicamente, cioè sia nello svolgimento delle lingue ((diacronia) che nell'osservazione delle lingue come sono (sincronia).

38 Non posso tentare qui queste dimostrazioni.

Per la bibliografia generativa rumena (che conclude sempre per un'anteposizione originaria, per il dimostrativo, mentre nessuno ha ancora proposto fin qui la stessa soluzione per l'articolo) si veda: A. Niculescu, La determinazione in romeno e in italiano, in L'insegnamento dell'italiano in Italia e all'estero, SLI II, 1971, p. 598; E. Vasiliu, S. Golopentia, The tranformational syntax of Romanian, Bucureşti-The Hague pp. 170-71 e 188-191.

39 Renzi, Introduz., p. 137 ss.

40 Cfr. J. Lyons, Introduzione alla linguistica teorica, trad. it., Bari, Laterza, 1971, Cap. V

41 Questo nel senso precisato così da G. P. Salvi (comunicazione

personale): "sarebbe una forma apparentemente a Destra ottenuta per mezzo di una trasformazione obbligatoria sulla struttura sottostante (coerente) a Sin.(...). Avremo cioè:

S O V neg.

- cioè: Struttura a Sinistra + trasformazione".

42 V. L. Renzi e Laura Vanelli, I pronomi soggetto in alcune varietà romanze, in "Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini", Pisa 1983, pagg. 121-145.

43 A. Ernout - F. Thomas, Syntaxe latine, Paris Klincksieck, 1964,2ª ed passim; Traina e Bertotti, Sintassi normativa della lingua latina, vol. III: Il periodo, Bologna, Cappelli, 1966, pp. 8-9 e 14. L'unica congiunzione di frasi è: "Senatus decretavit popolusque iussit" (Cic. Verr. II, 2, 161), che sfrutta la congiunzione formulare di sintagmi: senatus popolusque.

44 Come nota a ragione M. Harris, cit., 30 (anche l'es., da Terenzio è citato qui).

45 In un recente lavoro il latinista inglese J. N. Adams sostiene in modo convincente che il latino parlato già nell'età classica doveva già essere molto più avanzato a Destra di quanto generalmente si creda: J. N. Adams, A typological approach to Latin Word order, "Indogermanische Forschungen", 81, 1979, 70-99).

Povzetek

TIPOLOGIJA BESEDNEGA REDA IN ROMANSKI JEZIKI

V želji, da bi pojasnil sintaktični razvoj od latinščine do romanskih jezikov, skuša avtor pretehtati možnosti, ki jih nudi sodobna tipologija besednega reda; ta temelji na teoretičnih podmenah, ki naj bi bile v stanju, da upoštevajo statistične pravilnosti, kot jih je bil zasnoval Greenberg.

Za temeljno jezikovno strukturo imamo strukturo glava/spreminjevalec, *in ta je v osnovi notranje zgradbe sintagme in stavka.*

Ta tipologija razlikuje dva osnovna tipa jezikov, zaznamuje pa ju linearnost: spreminjevalec *stoji levo od* glave *ali obratno. Po Antinuccijevi terminologiji govorimo o levem ali o desnem tipu.*

Prvotni indoevropski jezik je bil levega tipa, romanski jeziki pa so po večini desnega tipa; tako kot slovanski in germanski. Latinščina bi predstavljala nekak vmesni, čeprav v osnovi vendarle levi tip.

Pri takem gledanju je mogoče razložiti različne sintaktične pojave v razvoju od latinščine do romanskih jezikov; vsi seveda nimajo opraviti z besednim redom. Avtor ugotavlja nekatera razhajanja med členi romanske jezikovne družine: nekateri od njih ohranjajo stari besedni red, torej levi tip. Vendar pa taki primeri le potrjujejo veljavnost tipološke perspektive: kjer kaže že latinščina inovacije, torej pojave desnega tipa, so desnega tipa tudi pojavi v romanskih jezikih. Romanski jeziki ne kažejo nobenega pojava na levo, torej nobenega konservativizma, če je tako značilno črto opustila že latinščina.

Pierre Swiggers
Leuven

CDU 807-56

UNE ÉTAPE DANS LA "CHRONOGÉNÈSE" DU GUILLAUMISME: L'ARCHITECTONIQUE DU TEMPS DANS LES LANGUES CLASSIQUES

C'est en 1945 que paraît, à Copenhague, un mince livre dédié à Joseph Vendryes et qui s'intitule *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. L'auteur de l'ouvrage s'était déjà signalé, seize ans auparavant, par un remarquable traité, clair et pénétrant, sur la représentation du temps. Mais si dans *Temps et Verbe* Gustave Guillaume s'était appliqué à étudier la construction du temps à l'image de l'espace, dans *L'Architectonique du temps* "il est établi que, non représentable à partir de lui-même, il [le temps] emprunte ses moyens de représentation à l'espace, et qu'il est, lui, recouvert d'une représentation spatiale, en l'absence de laquelle nous ne le connaîtrions que comme expérience: ce qui ne serait pas le connaître"[1].

Raffinement et, par là, dépassement de la recherche exposée dans *Temps et Verbe*, le texte très dense de *L'Architectonique* - où s'harmonisent observation fine et réflexion profonde[2] - marque l'introduction d'une nouvelle notion axiologique dans la théorie guillaumienne: celle de *système*. Notion résultant d'un long et patient mûrissement de la pensée guillaumienne, et qui se superpose aux deux notions sur lesquelles reposait la linguistique historico-comparative: les sémantèmes et les morphèmes. Comme Guillaume le souligne dans l'avant-propos de *L'Architectonique*, ces deux notions[3] ne suffisent pas à donner une idée exacte de la langue: "Il est de tradition en linguistique de se représenter la langue comme un ouvrage construit avec des unités de deux espèces: les sémantèmes et les morphèmes. C'est là prendre une vue incomplète de la réalité des choses. Les unités dont se recompose un idiome, quel qu'il soit, ne sont pas de deux mais de quatre espèces réparties entre deux visées orientées au rebours. L'une, particularisatrice, prend origine à l'universel pour aboutir au singulier: elle est représentée en cours de développement par des *sémantèmes*, et à sa limite

par des noms propres qui, dépourvus de contenu sémantique, sont des *asémantèmes*. L'autre, généralisatrice, prend origine au singulier pour aboutir à l'universel: elle est représentée en cours de développement, et surtout aux approches de son terme, par des *morphèmes*, et à sa limite par des *systèmes*" (Guillaume 1945: 9). Les systèmes - représentant des "êtres de langue d'un type constitutivement nouveau" (Guillaume 1945: 11) - se constituent par l'intégration de séries de morphèmes: or, cette intégration - qui est une opération totalisante et abstractive de la pensée - n'avait guère été étudiée avant Guillaume. On comprend ainsi pourquoi Guillaume, affirmant qu'on "ne saurait se faire une idée exacte et complète de ce qu'est une langue sans en porter l'étude jusqu'au point, conclusif sous le rapport structural, où elle intègre les morphèmes dans les systèmes" (Guillaume 1945: 11; cf. *ibid.*, 15-16), présente son étude de psycho-systématique comme un renouvellement et un dépassement de la linguistique des *formes*.

Pour Guillaume, les formes doivent être étudiées comme des *positions* (Guillaume 1945: 14 et 58) dans le *système*, et *L'Architectonique* nous offre une minutieuse reconstitution du *système de représentation* du temps (et non de son expression) dans les deux langues classiques, ouvrant ainsi des perspectives nouvelles pour la grammaire historico-comparative (Guillaume 1945: 15 et 65). En fait, *L'Architectonique* pose les bases d'une véritable grammaire comparative: "Ces systèmes, ces résultats systématiques de la spatialisation du temps, phénomène humain obligé, les uns antécédents, les autres conséquents aux deux systèmes spatio-temporels que l'on vient de décrire, pourraient leur être utilement comparés dans le cadre d'une méthode qui, compte tenu de la différence d'objet, ne différerait que peu de la méthode traditionnellement pratiquée en grammaire comparative. La comparaison au lieu de porter sur des phonèmes notés avec les moyens d'une algèbre spéciale, habile à les évoquer en des moments différents de leur évolution physique, porterait sur des systèmes notés avec les moyens d'une représentation géométrale analytique propre à les montrer dans la successivité historique, évolutive ou révolutive, de leur transformation psychique, qui est

une création continuée. Ainsi se trouverait fondée et *dotée d'une méthode sûre* la grammaire comparative de la partie la plus abstraite et la plus difficilement saisissable du langage: la partie proprement systématique" (Guillaume 1945: 65-66). Ce passage, qui constitue la conclusion de *L'Architectonique*, doit être lu, me semble-t-il, à la lumière de l'aveu sincère qui ouvre le *Traité de grammaire comparée* de Meillet et Vendryes (1924: 1): "Bien qu'on enseigne la grammaire comparée en France depuis une cinquantaine d'années, il faut avouer qu'il n'existe pas de science de ce nom; il n'existe qu'une méthode comparative. Ce qu'on appelle improprement grammaire comparée n'est qu'une forme particulière de la grammaire historique. Faire la grammaire comparée d'une langue, c'est faire l'histoire de cette langue en s'éclairant des lumières que fournit la méthode comparative. A vrai dire, la grammaire historique gagne tellement à l'emploi de cette méthode qu'elle ne saurait s'en passer" (cf. *ibid.*, 18-19).

L'étude comparative que fournit *L'Architectonique* présuppose évidemment la présence d'un modèle abstrait rendant compte de la spatialisation du temps. Ce modèle, dans son articulation rigide, est présenté aux pages 17-25 de *L'Architectonique*. Le principe dynamique qui fonde ce modèle est le *temps opératif*, le temps que demande la construction, par une saisie intérieure s'accomplissant dans la pensée, du temps linguistique. Ce principe du temps opératif n'est pas seulement visible au niveau de l'histoire des langues - où l'on peut reconnaître les résultantes successives d'une "référence de ce que l'esprit édifie au temps qu'il met à l'édifier" (Guillaume 1945: 18) -, mais il est aussi - fait extrêmement important - à l'oeuvre dans tout système qui se constitue. C'est le temps opératif qui construit le premier *espace de représentation temporelle*, espace qui s'offre ensuite à des interceptions transversales, aboutissant à des *images planes*. Ce premier espace est basé sur l'opposition phénoménologique caractérisant les deux instants de l'activité de représentation mentale: le présent de conscience actuelle - qui n'est autre que le présent de l'aperception - et le présent de mémoire, qui est un présent de perception mentale. Pour désigner ces deux moments, Guillaume recourt aux termes "présent" et

"parfait".[4] Du moment où cet espace, construit à partir de l'expérience du temps opératif, est saisi par des coupes interceptives, la chronogénèse est articulée en chronothèses transversales: "La première démarche de l'esprit dans cette entreprise difficile, a été de référer cette construction au temps opératif qu'elle exige; et la seconde, dont il convient de faire ressortir le caractère tout particulièrement architectural, a consisté dans l'emploi de coupes destinées à saisir le temps opératif, et avec lui l'ouvrage en construction qu'il porte, *en long* et *par le travers*, selon un processus qui a le mérite d'offrir à la pensée pensante le spectacle intérieur de sa propre activité (...) Le temps opératif saisi dans le sens longitudinal constitue la profondeur du système édifié. Saisi dans le sens transversal, il donne du système des profils pourvus seulement de hauteur et de largeur. Ces profils sont des images planes du temps exprimant en résultat sur leurs deux dimensions transversales ce qui s'est accompli antécédemment avec le concours d'une troisième dimension longitudinale jouant, réduite à son axe, le rôle qui est, en termes de pratique dans l'art de l'ingénieur, celui de la *ligne magistrale ou d'opération* des profils en travers (...) La chronogénèse, c'est la formation mentale du temps linguistique perçue en genèse, selon le sens longitudinal de la progression opérative. Les chronothèses sont les thèses du temps résultant de ce qu'une coupe transversale a arrêté la chronogénèse dans sa progression opérative et l'a obligée à se dessiner en résultat - à se profiler à plat - sur le plan de la coupe interceptive survenue afin d'empêcher le phénomène de la spatialisation du temps, avec lequel la chronogénese s'identifie, de se poursuivre au delà de ce qui est jugé utile du point de vue expressif" (Guillaume 1945: 18, 19, 23; cf. *ibid.*, 24-25). Le nombre de coupes transversales jugées utiles se réduit à trois: (1) "une coupe initiale qui marque dans la chronogénèse une saisie de résultat précoce et, en quelque sorte, anticipée"; (2) "une coupe médiale qui marque dans la chronogénèse une saisie de résultat moins précipitée"; (3) une coupe finale marquant dans la chronogénèse une saisie de résultat tardive, ultime, après laquelle il n'en est plus d'autre possible" (Guillaume 1945: 23-24). Ces

trois coupes attestent, progressivement, un degré supérieur de rétrécissement du présent et du parfait: englobant une large quantité de temps dans la chronothèse initiale, le présent et le parfait finissent par se réduire à un point, fonctionnant comme un seuil entre un passé horizontal et un futur horizontal. De cette façon, la construction du temps, à partir du développement longitudinal du temps opératif, intercepté à trois niveaux, peut être figurée comme un édifice à trois dimensions (voir fig. 1 en appendice). Pour individuer les coupes sécantes dans la représentation du temps en grec et en latin, Guillaume recourt à un moyen heuristique: les *modes chronogénétiques* (c'est-à-dire les modes qui ne sont pas liés à la situation énonciative). Ceux-ci indiquent la position de formation des chronothèses (Guillaume 1945: 24-25, 36).

C'est à partir de ce modèle abstrait que Guillaume pénètre dans l'architectonique temporelle du latin et du grec. Nous n'allons pas refaire en détail l'analyse qu'en propose Guillaume (pour le latin: 25-42; pour le grec: 42-55); il nous a paru plus intéressant d'ajouter quelques remarques aux schémas de la spatialisation du temps en latin et en grec (cf. fig. 2 et 3 en appendice).

Ce qui frappe d'abord, c'est que le système verbo-temporel du latin est d'une symétrie rigoureuse. Remarquons ici que la situation du latin est unique dans le domaine italo-celtique. Le grec ancien, par contre, présente une situation asymétrique à tous les niveaux, mais les chronothèses y sont plus riches en formes, sauf dans la coupe médiale du mode subjonctif. Cet état de choses se comprend facilement, si l'on tient compte d'une opposition fondamentale entre la visée latine et la visée grecque du mouvement du temps sur le tracé linéaire. Le latin a construit, progressivement, *une seule visée à structure inversive,* dans laquelle le temps est vu fuyant en direction du passé (⟵ cinétisme descendant)[5] et vu se développant en direction de l'avenir (⟶ cinétisme ascendant). Dans la première chronothèse du latin, "datée" par le mode infinitif, la pensée a seulement élaboré le cinétisme descendant; ce n'est qu'ultérieurement que lui sera opposée la réplique d'un cinétisme ascendant, d'abord dans

une coupe sans partage vertical (temps du subjonctif), enfin dans la coupe finale à verticalisation axiale.[6] En grec, la situation est très différente: ici, la première chronothèse est plus riche en contenu, plus verbale - elle incorpore déjà la distinction entre présent, futur et aoriste, et elle implique déjà la catégorie de la *persone* -, mais le système est caractérisé par la présence de *deux visées* du mouvement du temps. Dans la première chronothèse, celle indiquée grammaticalement par le mode optatif, le passé est vu comme efférent par rapport au présent (⟵ cinétisme descendant) et le futur est vu comme afférent par rapport au présent (⟵ cinétisme descendant). Selon cette interprétation cinétique, que Guillaume qualifie de "remarquable par son objectivité" (Guillaume 1945: 43), le temps naît dans le futur, arrive au présent et s'écoule dans le passé. Mais le grec n'a pas *une* visée du mouvement du temps comme le latin; à côté de cette première visée, le grec a construit, au niveau de la seconde chronothèse, un *fragment* spatial du temps, où celui-ci est vu comme s'éloignant du présent en direction de l'avenir (efférence du futur ou cinétisme ascendant; ⟶). Cette situation a des conséquences remarquables pour la structure des chronothèses en grec; étant donné que le passé, dans la pensée grecque, est vu comme efférent par rapport au présent, l'écoulement du temps en direction du passé ne peut être représenté sans appeler la réplique du futur afférent[7], comme en témoignent les première et troisième chronothèses en grec. Mais dès que le futur est représenté dans sa capacité efférente, l'architectonique temporelle du grec doit renoncer à l'expression du passé, vu que le grec ne dispose pas de l'interprétation cinétique qui serait le pendant exact de celle que présuppose le tracé *passé efférent* ⟵ *présent* ⟵ *futur afférent*, et selon laquelle le temps serait né au passé, arriverait au présent et s'écoulerait dans le futur (on aurait donc: *passé afférent* ⟶ *présent* ⟶ *futur efférent*). La construction symétrique du système latin repose donc sur une structure inversive dans la visée du mouvement du temps, structure inversive que le grec n'accepte pas, au prix d'une asymétrie dans ses chronothèses.

A côté de cette opposition dans la construction - symétrique

en latin, asymétrique en grec - du système architectonique, une autre divergence fondamentale doit être signalée: c'est la présence, en grec, d'un temps qui, dans la verticalité des images planes, fait le seuil entre le plan Ω (le plan du passé) et le plan A (le plan du futur), tout en appartenant lui-même à ce plan A. Ce temps de la verticalité, c'est l'*aoriste*, absent du latin; l'aoriste "exprime ce glissement vertical, générateur d'un passé qui a la propriété remarquable de ne pas pénétrer dans le plan Ω et de rester, sans pour cela perdre sa valeur de passé, dans le plan du futur" (Guillaume 1945: 52). Il est intéressant de remarquer que les deux formes grecques incapables de sortir du plan A, le futur et l'aoriste, sont caractérisées par une formation sigmatique.

Brillante dans sa structuration abstraite, la reconstruction du système verbo-temporel du latin et du grec que nous propose Gustave Guillaume est aussi en harmonie parfaite avec la constitution et la distribution des formes. Pour le latin, par exemple, on constate que le morpheme *-uī* caractérise, de façon univoque, toutes les formes temporelles (des verbes en *-āre, -ēre* et *-īre)* qui se situent sur l'horizon du parfait: *amāuisse, amāuissem, amāuerim, amāueram, amāuī, amāuerō*. De même, la séquence *amā + se* > *amāre* est propre aux formes qui appartiennent au cinétisme descendant de l'horizon du présent, dans les chronothèses où le présent ponctuel ne s'est pas encore constitué *(amāre, amārem)*. En outre, au niveau de la troisième chronothèse, les formes du cinétisme ascendant et descendant sont construites symétriquement: *amā-ba-m : amā-u-era-m : amā-bō : amā-u-erō*. On sait que les formes *amābam* et *amābō* résultent d'une juxtaposition du thème de l'infectum avec une forme de la racine **bhew / bhū*. Dans *amābō, monēbō,* on a ajouté aux thèmes *amā-, monē-,* l'aoriste radical de *bhū* (> *b* entre voyelles, en latin). Cette formation, caractérisant d'abord les verbes dérivés qui n'avaient pas d'ancien subjonctif, a ensuite été étendue aux verbes en $^{*}_{-y}{}^{e}/_{o}$ de la quatrième conjugaison.[8] L'imparfait en *-bam* (qui a joué un rôle important dans la formation du futur en *-bō*, inexistant en osque et en ombrien) se rencontre dans d'autres langues italiques, parmi lesquels l'osque et l'ombrien, et contient

comme second terme le prétérit de la racine **bhew /bhū*, réduit à *ba*.

Quant aux formes grecques, nous avons déjà relevé la présence du sigma formatif dans les temps signifiant l'afférence du futur par rapport au présent (λύσοιμι; λύσω) et dans ceux qui réalisent un cinétisme descendant dans la verticalité des images planes (les aoristes λύσαιμι/λύσω / ἔλυσα). Signalons encore, avec Gustave Guillaume, la nette valeur du redoublement et de l'augment: "L'augment est en grec un morphème de mouvement. Il dénote un éloignement d'une forme devenue ponctuelle: c'est là sa valeur générale. Dans le mode indicatif, d'où il ne sort pas, l'augment indique un éloignement soit de la forme du présent soit de celle du parfait, devenues l'une et l'autre, on le sait, ponctuelles dans ce mode. Aussi se rencontre-t-il dans les trois constructions qui expriment ce mouvement: l'imparfait, l'aoriste, et le plus-que-parfait. L'imparfait s'éloigne horizontalement du présent, l'aoriste s'en éloigne verticalement; le plus-que-parfait s'éloigne horizontalement du parfait (...) Le rôle du redoublement, dont l'emploi grammatical se limite au passé[9] (...) est de marquer pour un instant *fictif*, que la pensée se donne à elle-même en vue de fins expressives, un arrêt de la fuite du passé (...) Ainsi, tandis que l'augment apparaît un *morphème cinétique*, un morphème de mouvement indiquant l'éloignement d'une position ponctuelle, le redoublement apparaît à l'inverse un *morphème statique*, un morphème d'immobilisation dont le rôle est de marquer dans la subsidence verticale du point statique que constitue le présent de conscience actuelle un point statique nouveau: le présent de mémoire" (Guillaume 1945: 59-60).

Je voudrais ajouter deux remarques à ce puissant effort de reconstruction mentale dont témoigne *L'Architectonique du temps*. La première concerne l'absence d'un futur du subjonctif en grec, que Guillaume commente de la façon suivante: "Si le futur fait défaut dans le mode subjonctif, c'est que ce mode est lui-même *in toto* un futur: ce qui exclut pour lui, il va de soi, la possibilité d'en avoir un" (Guillaume 1945: 58). J'y ajouterai l'explication suivante, tout à fait guillaumienne d'ailleurs: en grec, la chronothèse "datée" par le subjonctif à valeur de futur; cette valeur caractérisant *l'entier systématique*, ne peut

être exprimée par un signifiant particulier occupant une position déterminée dans l'entier systématique. En effet, pour le dire avec les mots de Guillaume, les entiers systématiques sont des "êtres de langue complexes dépourvus de signifiant dans la langue et non destinés à être produits dans le discours, lequel n'en utilise jamais qu'une seule partie composante à la fois" (Guillaume 1945: 15).

Ma deuxième remarque vise à expliquer la différence entre les systèmes verbo-temporels du latin et du grec que Guillaume a analysés dans *L'Architectonique*. On sait que dans la conjugaison indo-européenne ancienne les formes personnelles n'exprimaient que la diathèse[10]; à partir de deux formes primitives (l'une à valeur active, avec la troisième personne en **-t*, l'autre à valeur moyenne, avec la troisième personne en **-e*, cf. grec οἶδε), s'est développé un système comportant un couple présent/prétérit (cf. par exemple les conjugaisons en *-mi* et *-ḫi* en hittite), qui était basé sur une opposition entre un thème simple et un thème à élargissement radical[11] *(*dhē-s; *dhē-u; *dhē-k)*. Cette naissance des formes temporelles de la conjugaison indo-européenne, qu'il faut lier à la *poussée sténonomique* du présent (cf. Guillaume 1945: 34), se constituant d'abord comme un temps linéaire, et se rapprochant lentement de la quantité négative d'un point temporel, ne peut être détachée de la présence, en indo-européen archaïque, de la catégorie de l'*aspect*. L'indo-européen disposait d'un éventail assez large de formes marquant des distinctions aspectuelles: changement vocalique dans le radical, emploi d'un autre radical (cas de suppletisme, cf. *ferō, (te)tulī*; ἔσθίω, ἔφαγον), redoublement, infixe nasal, suffixes **-e/o, *-a, *-y^{e}/o, *-n^{e}/o, *-ey^{e}/o, *-(ə)s^{e}/o*, etc. Or, il est remarquable de constater qu'en latin ces anciennes distinctions aspectuelles ont le plus souvent été grammaticalisées en des types de conjugaison: le suffixe **-e/o*, indiquant un état, a donné lieu à une partie de la deuxième conjugaison *(iacēre, latēre, patēre)*, le suffixe **-a*, à sens statif, se laisse reconnaître dans certains verbes de la première conjugaison *(cubāre, parāre)*; il en va de même pour le suffixe **-y^{e}/o* (cf. *capere -capiō; venīre -veniō)*, le suffixe inchoatif **-n^{e}/o (cernere, senescere, tepescere)*, le suffixe

factitif ou dénominatif *-ey^{e}/o (d'autres verbes de la deuxième conjugaison: *monēre, spondēre, nocēre)* et pour le désidératif *-(ə)s^{e}/o (quaerere - quaesō)*. En grec par contre, il y a une multiplicité de conjugaisons - alors que le système des désinences est relativement uniforme -, parce que les marques aspectuelles y sont plus nettement exprimées dans le thème du verbe. Le latin, par contre, est parvenu à superposer une distinction aspectuelle uniforme à ses conjugaisons: celle entre l'*infectum* et le *perfectum*, reconnaissable dans une opposition radicale ou thématique. Rien de tel en grec, où l'on est beaucoup plus proche, à cet égard, de l'état indo-européen primitif: en grec, les aspects sont intimement liés aux lexèmes verbaux mêmes. En outre, les aspects se distribuent sur les deux plans, horizontal et vertical, des chronothèses, d'où cet enchevêtrement complexe de temps et aspects dans le présent, le parfait et l'aoriste grecs, ces deux derniers "temps" s'étant fusionnés en latin.

Cette réflexion nous conduit au carrefour du temps, de l'aspect, du mode et de la diathèse, qui sont précisément les catégories grammaticales que la psychosystématique de Gustave Guillaume a éclairées[12] et que ses disciples n'ont cessé d'explorer davantage.

1 *Guillaume (éd. 1973b: 23). Voir ibid., p. 22-23: "Déjà dans Temps et Verbe s'exprime l'idée que le temps est construit à l'image de l'espace sur n dimensions; qu'il a sa profondeur, représentée par la successivité des modes, et sa largeur et sa hauteur représentées par le système temporel. Et dans cet ouvrage la démonstration de cette construction du temps à l'image de l'espace est produite. Mais ce n'est que plus tard dans notre enseignement que se déclare le principe selon lequel le temps n'est pas représentable à partir de lui-même, et emprunte sa représentation, là où elle a lieu, à des moyens spatiaux (...) Dans notre ouvrage L'architectonique du temps dans les langues classiques, paru à Copenhague, l'étude a été faite de ce qu'est la spatialisation du temps dans les langues classiques, latin et grec ancien. Et cette étude est de beaucoup supérieure - quoique du côté principal les deux s'accordent - à celle faite dans Temps et Verbe". En ce qui concerne la réception de Guillaume (1945), voir les comptes rendus de cet ouvrage, dont une liste a été établie par Wilmet (1972: 137).*

2 *Guillaume (éd. 1973b: 37): "La méthode que je préconise en linguistique, et d'une manière générale en toute matière*

intellective, est l'observation fine du concret rendue plus fine sans cesse par la réflexion profonde". Voir ibid., p. 40-41 (visibilité mentale), p. 43-44 (mécanique intuitionnelle), p. 46-49 (le statut de la théorie); cf. Guillaume (1945: 17; 1973a: 9-16), Valin (1955: 23-31) et Wilmet (1972: 24-25).

3 *Vendryes (1921: 86): "Il faut entendre par sémantèmes les éléments linguistiques exprimant les idées des représentations: ici l'idée du cheval ou l'idée de la course; et sous le nom de morphèmes ceux qui expriment les rapports entre les idées; ici, le fait que la course associée au cheval en général est rapportée à la troisième personne du singulier de l'indicatif. Les morphèmes expriment par conséquent les relations que l'esprit établit entre les sémantèmes".*

4 *Le parfait "reproduit le présent à un niveau systématique plus bas" (Guillaume 1945: 20).*

5 *Signalons que le cinétisme descendant peut suivre un tracé horizontal et vertical: "Le cinétisme descendant est rapporté, dès la première image plane du temps, et ensuite sur toutes les autres, au procès géométral d'horizontalisation et à celui de verticalisation. Rapporté au procès d'horizontalisation, il anime les horizons de présent et de parfait d'un mouvement, conventionnellement indiqué de droite à gauche (⟵), de fuite du temps en direction du passé. Rapporté au procès de verticalisation (↓) il produit l'écartement, plus ou moins grand au moment historique considéré, entre le présent proprement dit, le présent de conscience actuelle, et le parfait ou présent de mémoire" (Guillaume 1945: 27). La verticalisation n'accepte d'ailleurs que le cinétisme descendant.*

6 *"Ces deux cinétismes de direction contraire trouvent dans l'opposition des deux plans un substrat en convenance avec leur opposition propre. Le cinétisme descendant se réserve le plan ▁ et le cinétisme ascendant le plan A" (Guillaume 1945: 32).*

7 *"Le cinétisme descendant du temps, fuyant à partir du présent en direction du passé, et celui également descendant et complémentaire du futur perçu, selon l'interprétation afférente, en continuelle approche du présent ne peuvent en grec être évoqués l'un sans l'autre. Leur liaison dans l'esprit est inéluctable" (Guillaume 1945: 44).*

8 *Meillet-Vendryes (1924: 274): "Dans les verbes en -y^{e}/o de la 4e conjugaison, bien qu'il existe un futur de type audiam audiēs, on a creé par analogie un futur audībō audībis. Ce futur est bien attesté à l'époque archaïque (conuenibo Cas. 548, seruībō Men. 1101, largībere Bacch. 828, dormībit Caton Agr. 5,5, scībis Pseud. 1039, etc. à côté de sciēs Pseud. 387, etc.); il s'est maintenu durant toute la latinité jusqu'à la basse époque; mais il a été évité par les écrivains classiques (lēnībunt Prop. III, 21, 32 forme une exception presque unique)".*

9 *Pour l'explication du redoublement lexical dans δίδωμι/τίθημι cf. Guillaume (1945: 60-61).*

10 Pour une description du système du temps (origine et développement) en ancien indo-européen, voir Hirt (1904-1905), Brugmann (1905: 515-583; 593-611) et Watkins (1969) pour des vues d'ensemble; pour des analyses plus détaillées (le plus souvent à partir d'un groupe de langues), voir Watkins (1962), Schmid (1963), Strunk (1967), Neu (1968), Bader (1974), Schmalstieg (1976, 1977) et Shields (1980).

11 Sur l'enchevêtrement de ces élargissements radicaux avec les désinences personnelles, voir les études de Bader, Schmalstieg et Shields, citées dans la note précédente.

12 Signalons encore parmi les nombreux textes guillaumiens consacrés au problème du temps: Guillaume (1933), (1937), (1951 a, b), (1955), (éd. 1971: 77-85, 87-96, 105-112, 135-150, 183-190) et (éd. 1973a: 233-240). Pour des vues d'ensemble, basées sur Temps et Verbe, voir Valin (1969^2: 11-24) et Wilmet (1972: 45-64).

Bibliographie

Bader, Françoise. 1974. "Persée, ΠΕΡΘΩ et l'expression archaïque du temps en indo-européen". Bulletin de la Société de linguistique de Paris 69. 1-53.

Brugmann, Karl. 1905. Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes d'après le Précis de grammaire comparée de K. Brugmann et B. Delbrück. Traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot. Paris: Klincksieck.

Guillaume, Gustave. 1929. Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps. Paris: H. Champion.

Guillaume, Gustave. 1933. "Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect". Journal de Psychologie (réimpr. dans Guillaume éd. 1969^2: 46-58).

Guillaume, Gustave. 1937. "Thèmes de présent et système des temps français. Genèse corrélative du présent et des temps." Journal de Psychologie (réimpr. dans Guillaume éd. 1969^2: 59-72).

Guillaume, Gustave. 1945. L'Architectonique du temps dans les langues classiques. Copenhague: Munksgaard.

Guillaume, Gustave. 1951a. "La représentation du temps dans la langue française". Le français moderne (réimpr. dans Guillaume éd. 1969^2: 184-192).

Guillaume, Gustave. 1951b. "La représentation du temps dans la langue française (suite)". Le français moderne (réimpr. dans Guillaume éd. 1969^2: 193-207).

Guillaume, Gustave. 1955. "Epoques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française." Cahiers de linguistique structurale (réimpr. dans Guillaume éd. 1969^2: 250-271).

Guillaume, Gustave. éd. 1969[2]. Langage et science du langage. Paris - Québec: Nizet & Presses de l'Université Laval.

Guillaume, Gustave. éd. 1971. Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I (= Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série A). Québec - Paris: Presses de l'Université Laval & Klincksieck.

Guillaume, Gustave, éd. 1973a. Grammaire particulière du français et grammaire générale (= Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série C). Québec - Paris: Presses de l'Université Laval & Klincksieck.

Guillaume, Gustave. éd. 1973b. Principes de linguistique théorique. Québec - Paris: Presses de l'Université Laval & Klincksieck.

Hirt, Hermann. 1904-1905. "Ueber den Ursprung der Verbalflexion im Indogermanischen". Indogermanische Forschungen 17. 36-84.

Meillet, Antoine - Joseph Vendryes. 1924. Traité de grammaire comparée des langues classiques. Paris: Champion.

Neu, Erich. 1968. Das hethitische Mediopassiv und seine indogermanischen Grundlagen. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Schmalstieg, William. 1976. "Speculations on the Indo-European active and middle voices". Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 90. 23-36.

Schmalstieg, William. 1977. "A note on the verbal person markers in Indo-European." Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung 91. 72-76.

Schmid, Wolfgang P. 1963. Studien zum baltischen und indogermanischen Verbum. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.

Schields, Kenneth. 1980. "Some speculations about the early Indo-European verb".Word 31. 259-274.

Strunk, Klaus. 1967. Nasalpräsentien und Aoriste. Heidelberg: C. Winter.

Valin, Roch. 1955. Petite introduction à la psychomécanique du langage. Québec: Presses de l'Université Laval.

Valin, Roch. 1969[2]. "Introduction". Dans: Guillaume éd. 1969[2]: 11-24.

Vendryes, Joseph. 1921. Le langage. Introduction linguistique à l'histoire. Paris: La Renaissance du Livre.

Watkins, Calvert. 1962. Indo-European origins of the Celtic verb. I: The sigmatic aorist. Dublin: Institute for advanced studies.

Watkins, Calvert. 1969. Indogermanische Grammatik. Band III. Formenlehre. Erster Teil: Geschichte der indogermanischen Verbalflexion. Heidelberg: C. Winter.

Wilmet, Marc. 1972. Gustave Guillaume et son école linguistique. Bruxelles - Paris: Labor & Nathan.

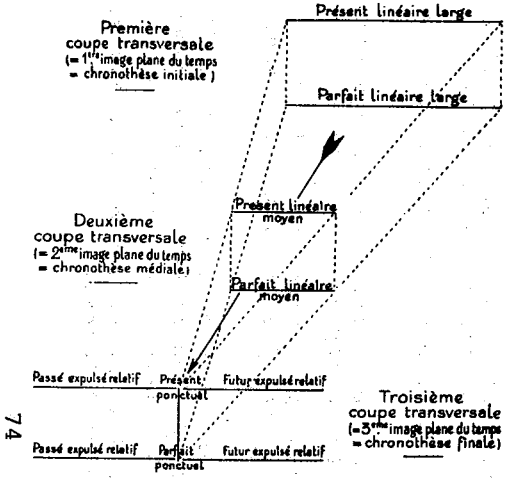


Fig. 1

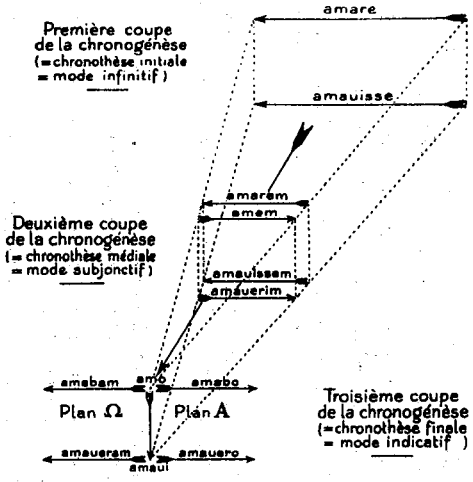


Fig. 2

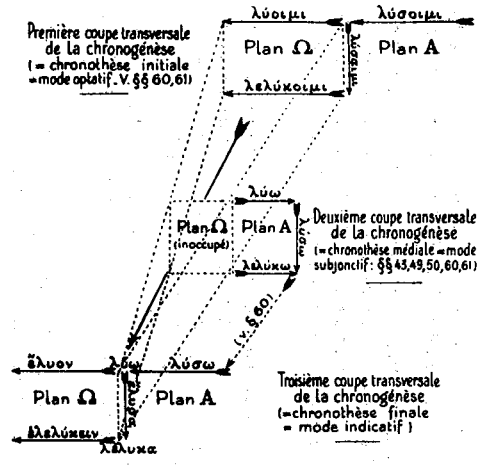


Fig. 3

Figure 1: Schéma général de la formation mentale de l'image-temps (*L'Architectonique du temps*, p. 22)

Figure 2: La spatialisation latine du temps sur trois dimensions (*L'Architectonique du temps*, p. 37)

Figure 3: La spatialisation grecque du temps sur trois dimensions (*L'Architectonique du temps*, p. 53)

Povzetek

ETAPA V DOJEMANJU ČASOVNIH RAZSEŽNOSTI V DOKTRINI GUSTAVA GUILLAUMA L'ARCHITECTONIQUE DU TEMPS DANS LES LANGUES CLASSIQUES

Avtor želi pokazati, kako uporablja Gustave Guillaume v svojem delu l'Architectonique du temps dans les langues classiques *(1945) pojem sistema za študij časa. Guillaumov model ima časovne oblike za mejnike znotraj časovne porazdelitve. Dinamično načelo, na katerem je model grajen, je operativni čas, ki narekuje izbiro gramatikalnega časa. To načelo operativnega časa ni vidno samo v zgodovini jezikov, ampak deluje zmeraj, ko se neki sistem oblikuje. Operativni čas ustvarja prvo ravnino časovne predstavitve, dodatne razmejitve pa izpričujejo višjo stopnjo oženja prezenta in perfekta.*

Študiji tega abstraktnega modela, ki ga je bil razvil Guillaume, sledi analiza opisa časovno-glagolskega sistema v latinščini in grščini, kot ga najdemo pri Guillaumu. Ta opis razčlenjuje avtor s stališča primerjalne slovnice indoevropskih jezikov; pri tem izhaja z docela različnih pozicij, ki jih v teh jezikih zavzemata latinščina in grščina.

Žarko Muljačić
Berlin

CDU 804/806-086

IL FENOMENO Überdachung "TETTO", "COPERTURA" NELLA SOCIOLINGUISTICA (CON ESEMPI ROMANZI)

L'autore applica il concetto di "copertura" (ted. *Überdachung*) nel campo linguistico romanzo. Vi identifica vari tipi di idiomi "coperti" e costruisce una classificazione di "lingue per elaborazione" (ted. *Ausbausprachen*) romanze (che include anche le lingue creole di base lessicale romanza) che si fonda *in ultima linea* sull'esistenza (o meno) di un "tetto" e sulla differenziazione di vari tipi di esso (linguisticamente più o meno vicino, singolo o doppio). Nel corso dei suoi studi di standardologia comparata l'autore ha modificato e portato alle ultime conseguenze sistematizzandoli in una rete gerarchica di opposizioni ternarie alcuni concetti-chiave escogitati o soltanto abbozzati dal sociologo, politologo e sociolinguista tedesco occidentale Heinz Kloss (1904 -).

Nell'esemplificazione concreta della situazione nei vari paesi in cui una o più lingue romanze sono ufficiali (o coufficiali) l'autore oppone la situazione nei paesi fino a pochi anni fa centralisti (Francia, Spagna, Italia) a quella nella Confederazione Elvetica. Le funzioni di "tetto" possono essere esercitate da lingue per elaborazione dominanti (abbiamo allora l'azione di un "tetto semplice") o codominanti (abbiamo allora l'azione di un "tetto composito"). L'autore auspica che l'accettazione supina o non volontaria del "tetto" (le cui ripercussioni sono tuttora vive nei paesi una volta centralisti) venga sostituita dall'accettazione volontaria (che nelle sua forma più alta, denominata "macro-tetto composito", agisce silenziosamente su tutta l'Europa e che in una forma più concreta e chiaramente descrivibile funziona da secoli in Svizzera, meno qualche "eccezione" comprensibile e non duratura. Al margine della sua disamina vengono abbozzate alcune "rivolte" etniciste. Se simili movimenti nascono nella zona di una LE scappata al linguicidio non si può escludere la possibilità che i suoi dirigenti facciano il gioco dei propri avversari (cfr. il valenziano).

Secondo il parere di molti linguisti, la sociolinguistica non sarebbe una scienza esatta e non può costituire, essendo tale, una teoria della lingua nel senso *forte* del termine ma può tutt'al più descrivere e interpretare il comportamento linguistico umano nella società, studiare dunque le interrelazioni fra la lingua e la società per poter poi, in un secondo tempo, prendere in disamina il potere descrittivo dei model-

li, regole e altri espedienti utilizzati e forse anche il valore esplicativo di questa apparecchiatura, sempre al livello teorico *debole* (cioè al livello di una spiegazione empirica, induttiva e probabilistica)[1].

Non ho l'intenzione di scoprire l'autore del termine tedesco *Überdachung* (e della sua famiglia: *Dach, überdachendes Element,* in neerlandese *overkoepeling,* ecc.,)[2] e dei suoi sinonimi, anche essi metaforici (*Überwölbung* e sim.), derivati dai verbi rispettivi *überdachen* (neerl. *overkoepelen*) ecc. Per quanto riguarda i termini italiani, forse sono io il primo che li abbia usati, traducendo i termini *Dach, Uberdachung* ecc. che Heinz Kloss ha messo in voga dal 1952 in poi nella "standardologia comparata" (*Ausbaukomparatistik*) che tanto gli deve. Autori italiani usano, senza conoscere il modello klossiano, il termine *lingua-guida*[3] che non contiene il componente metaforico "tetto" (che 'protegge' e nello stesso tempo impedisce ogni iniziativa emancipatoria degli idiomi 'protetti')[4]. Vorrei anche sottolineare che questi termini non sono sinonimi del termine *superstrato* e che erano necessari per limitare il valore di questo termine classico della linguistica geografica e degli strati alla sua nota definizione in chiave diacronica.

Non saprei dire se H. Kloss abbia per primo utilizzato questi termini (in Europa o in Germania). In ogni modo lui è stato, per quanto mi consta, il primo ad aver distinto, nel lontano 1952, due tipi di dialetti: *dialetti selvaggi* detti anche *dialetti senza tetto* (ted. *wilde Mundarten, dachlose Mundarten)* e *dialetti recintati* o *dialetti con tetto* (ted. *gehegte Mundarten, überdachte Mundarten)*[5]. Egli fondava questa distinzione su un'osservazione sociolinguistica molto importante: i primi sono relativamente molto più inclini degli altri a emanciparsi, a diventare "dialetti in elaborazione " (*Ausbausdialekte*) per poi trasformarsi, nel caso che acquistino una "quantita considerevole" (ted. *eine beträchtliche Menge)* di testi in prosa non letteraria (ted. *Sachprosa-Texte)* e un minimo di normatività, in piccole, giovani e incipienti "lingue per elaborazione" (ted. *Ausbausprachen)*. Già allora il Kloss sosteneva che l'esistenza di testi non letterari di vari livelli:

elementari, pubblicistici e scientifici è, nell'epoca presente, più importante dell'esistenza di testi letterari anche di altissimo valore.[6]

Negli anni che seguirono il Kloss è ritornato diverse volte a questa distinzione (per cui ha proposto anche equivalenti inglesi e francesi)[7]. Finalmente si è deciso per la coppia terminologica contenente il morfema *Dach* "tetto" e ha denominato il membro non-marcato dell'opposizione *dachlose Außenmundarten* (dialetti esterni senza tetto) (senza insistere sempre sul prefisso *Außen*). Voleva cosi segnalare che simili dialetti si parlano per lo più all'estero, ossia in un paese in cui funziona come lingua ufficiale una lingua diversa da quella, usata nel "paese-nucleo" di questi dialetti (ted. *Kernland*). Un esempio ci chiarirà tutta la problematica: il corso, un dialetto spettante alla "lingua per distanziazione" (ted. *Abstandsprache*) italiana, si trova da più di due secoli in Francia e sarebbe un dialetto senza tetto (DST). Come tale si oppone ai dialetti italiani parlati in Italia, i cui parlanti hanno la possibilità di imparare, nella scuola elementare, la "lingua per elaborazione" loro "propria", ossia la LE italiana.[8] Questi dialetti sarebbero dialetti con tetto (DCT). Il fatto che una percentuale minima di parlanti corsi sia riuscita ad imparare l'italiano standard non smentisce il fatto noto che la stragrande maggioranza dei bambini corsi apprende una LE che linguisticamente non si basa su un dialetto della "lingua per distanziazione" (LD) italiana, a cui appartiene il corso, ma sulla LD francese.

Con ciò non si vuole dire che alcuni DCT italiani (per es. il piemontese, e negli ultimi tempi anche altri dialetti periferici come il veneto, il lombardo e il siciliano[9]) non possano registrare dei piccoli successi nella loro "lotta" contro la LE italiana. Tuttavia, simili ascese verso l'alto sono per un DCT qualcosa di straordinario, per un DST invece qualcosa che è più o meno normale.[10]

Mutatis mutandis lo stesso concetto può opporre due tipi di lingue creole. Siccome si tratta questa volta di lingue, useremo il termine *idioma*, neutrale di fronte alla distinzione *lingua-dialetto*, per poter generalizzare la regola e farla abbrac-

ciare due diversi oggetti scientifici. Visto poi che in questo contributo ci interessano più gli idiomi marcati, ossia quelli *aventi tetto,* invertiremo l'ordine dei componenti dell'opposizione nominando in primo luogo il termine marcato e in secondo luogo il termine non-marcato. Tratteremo dunque d'ora in poi dell'opposizione: *idiomi con tetto (o coperti) - idiomi senza tetto (o scoperti),* o, usando delle sigle, di: *IC - IS*.

E' noto, e il Kloss lo prova con un gran numero di esempi, che le lingue creole coperte, per es. il creolo della Martinica (che si parla in un département d'Outre-Mer francese), dimostrano tendènze di decreolizzazione mentre il creolo haitiano (che si parla nella Repubblica di Haiti, liberatasi dalla Francia nel 1804) o il creolo mauriziano (parlato sull'isola detta prima Isle de France e poi Ile Maurice, ingl. Mauritius, sotto Francia dal 1715/21 al 1810, sotto Gran Bretagna dal 1810 al 1968, indipendente dal 1968), che si sono sbarazzati da tempo del "tetto" francese, hanno delle *chances* abbastanza grandi per trasformarsi in nuove LE.[11] Non per caso la lingua creola più sviluppata è il papiamento che si parla su tre isole caribiche, governate da secoli dai Paesi Bassi che le hanno strappate all'Impero Spagnolo.[12] Questa colonia sarà tra non molto indipendente il che contribuirà ancora di più all'emancipazione della sua lingua che si è potuta costituire grazie alla scomparsa del "tetto" spagnolo.

In una nota il Kloss polemizza con Jan Goossens, germanista neerlandese, ora professore di linguistica germanica a Münster, per cui l'alsaziano sarebbe "coperto" sebbene i suoi parlanti non abbiano la possibilità di imparare nella scuola elementare il tedesco standard. Per il Goossens, i DST esistono soltanto nel caso che tutta la comunità (o la sua stragrande maggioranza) sia composta di analfabeti (il che non è più possibile in Europa).[13] Lascio in disparte fenomeni di deriva, dovuti all'influsso inconscio e non pianificato di qualcosa che potrebbe essere chiamato *macro-tetto composito,* e che interessano tutte le lingue del nostro continente, anche quelle non indoeuropee,[14] e fenomeni di *tetto composito* che nascono in stati plurinazionali, per es. in Svizzera, i cui cittadini

sono stati definiti recentemente "eine Art von Doppelbürger", membri (almeno quelli dei tre gruppi etnici maggiori) nel contempo della Confederazione Elvetica e delle rispettive culture: tedesca, francese e italiana.[15]

Per salvare il modello klossiano mi è parso ragionevole specificare il carattere del "tetto". Ho opposto dunque *idiomi coperti da un idioma apparentato relativamente vicino* a *idiomi coperti da un idioma parente relativamente lontano o non apparentato*. La nuova formulazione (che può essere riprodotta dalle stesse abbreviazioni IC : IS; basta che comprendiamo la loro relatività) vale per tutti i casi finora menzionati, per es. per:

piemontese : corso
martiniquais : mauricien ecc.

Siccome poi esistono degli idiomi che non sono né dialetti né lingue creole (per es. il sardo, l'occitanico e simili) che non hanno in nessun paese del mondo un loro "Kernland" e i cui bambini imparano nelle scuole elementari un "idioma apparentato relativamente vicino" (cioè l'italiano; il francese), ho creduto necessario, rispettando il principio *Entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem*, che anche simili idiomi siano degli IC, come, per es., il piemontese, il martiniquais e simili. Tali erano (o non erano lontani da diventare tali) fino a non molti anni fa il catalano e il galiziano.

Tuttavia, occorre distinguere delle "piccole" LE a cui corrisponde un solo diasistema a carattere linguistico (ossia quelle che con la rispettiva LD stanno in rapporto biunivoco)[16] e delle "piccole" LE *in statu nascendi* che non si trovano in rapporto biunivoco con la "propria" LD. Penso ai casi in cui una LD è stata due o più volte elaborata, più precisamente in cui due o più dialetti di una LD sono stati -e con successo più o meno grande- elaborati. Parliamo allora di *LD bi-* o *polielaborate*. Il portoghese e l'italiano sarebbero delle lingue finora bielaborate. Un fenomeno diverso, degno di studi ulteriori, sarebbe quello delle *LE bi-* o *policentriche*, rappresentato nel campo romanzo di nuovo dal portoghese, essendo il brasiliano una varietà della LE portoghese che si è diversificata grazie

ad apporti non romanzi e a altre cause ma che non è diventata una nuova LD.[17] Distinguo dunque due tipi di varieta: *varietà della LD* e *varietà della LE*. Al primo gruppo appartengono, contrariamente a quello che spesso si legge, le sei "piccole lingue" romance (l'*Interromontsch* e simili tentativi sono ai primi passi;[18] per il momento abbiamo nel cantone Grigioni un fenomeno unico: praticamente a ogni dialetto più importante della LD romancia corrisponde una LE. Le sei LE non sono dunque varietà della lingua per elaborazione romancia che non esiste ma della lingua per distanziazione romancia).

Nella mia classifica distinguo, fra le LE romanze meno fortunate, *idiomi per distanziazione apparentemente dialettalizzati*[19] e *idiomi non apparentemente dialettalizzati*, cioè *dialetti veri e propri* (che hanno però delle mire e delle velleità emancipatorie).

Siccome poi esistono dei casi complessi (idiomi che nel contempo possiedono due "tetti", di cui l'uno è sempre più apparentato e l'altro meno apparentato), ho applicato i miei criteri in maniera ternaria, tollerando anche risposte bipolari ($\pm$) ai due quesiti (che portano, sullo specchietto, i numeri 2 e 3). Fra i dialetti in via di sviluppo possiede due "tetti", e li respinge come "imperialistici", l'arpitano, ossia una LE per cui combattono parlanti valdostani finora assai rari, che non vogliono identificarsi con il francese e ancora meno con l'italiano, insegnati nelle scuole di questa regione autonoma italiana.[20] Fra le lingue con due "tetti" menziono il ladino dolomitico (i parlanti subiscono l'influsso dell'italiano e del tedesco, insegnati nelle loro scuole; il loro idioma viene insegnato appena poche ore e si usa relativamente poco nella prosa non letteraria; tuttavia c'è possibilità che le sue *chances* migliorino). *Mutatis mutandis* tale posizione occupa anche il *fragnol*, ossia il *judeo español* parlato in Turchia che da oltre cento anni, grazie all'Alliance Israélite di Parigi, subisce oltre all'influsso turco (e, prima, anche di altre lingue dell'Impero Ottomano) anche l'influsso francese. Un "fratello" di questa piccola LE, il *judeo español haketiya*, dopo aver subito per secoli soltanto l'influsso arabo nel Marocco, subisce da qualche de-

cennio (di nuovo) l'influsso spagnolo (ma è purtroppo vicino all'estinzione).[21]

Di fronte a numerose "piccole" LE romanze (i loro nomi sono seguiti da lettere: *a, b...* nel caso che non esista ancora un modello accettato da tutti, come nel caso del sardo e dell'occitanico), si trovano le cinque "grandi" lingue per elaborazione: il francese, l'italiano, il portoghese, il rumeno e lo spagnolo che, secondo un suggerimento di H. Kloss che questi ha usato soltanto una volta (nel 1952) e che poi ha lasciato cadere,[22] sarebbero delle *Verdrängesprachen* ("lingue soppiantatrici", "lingue fagocitanti").[23] Esse hanno sulla propria coscienza, come del resto tutte le grandi LE, alcuni "linguicidi" perpetuati o tentati. Alla domanda Nr. 1 rispondono in maniera bipolare quattro LE né particolarmente aggressive, né particolarmente "viziate" dalla storia: il catalano, il galiziano (detto anche il gallego), l'haitiano e il moldavo. Siccome queste LE sono-almeno *rebus sic stantibus* - fuori pericolo[24] di perdere la loro componente elaborazionale, mi è sembrato inutile pensare alla loro base linguistico-sistematica. Nel caso che qualche varietà regionale del catalano non si accontenti del solo uso letterario ma pretenda di essere usata anche nell'amministrazione e nella prosa scientifica e pubblicistica, il catalano dovrà o fare buon viso al cattivo gioco o tentare di impedire loro (cioè al valenziano) l'elaborazione. Nel secondo caso il catalano passerà per forza nel gruppo delle cinque lingue, contrassegnate dalla cifra romana I.

Vediamo poi nelle grandi linee il comportamento delle lingue-tetto di tutti i tipi sui "propri" dialetti e "dialetti". L'uso delle virgolette tiene conto del fatto noto che le lingue per elaborazione statali hanno cercato di influire non solo sullo sviluppo dei loro dialetti (in Italia, ciò è avvenuto soprattutto dopo il 1861)[25] ma anche sui dialetti di altre lingue e altre LE. Non si pensa soltanto alle moderne lingue standard perseguitate ma anche alle forme medievali, rinascimentali e postrinascimentali delle LE (che corrispondevano a necessità diverse da quelle assolte dalle lingue standard dopo la Rivoluzione Francese).

Le strategie assimiliste sono state studiate più a fondo nella sociolinguistica catalana e occitanica recente nonché in alcune scuole progressiste della sociolinguistica francese e italiana.[26]

I primi stadi dell'oppressione linguistica consistevano nell'eliminazione delle "piccole" lingue da determinati settori-chiave della vita pubblica (amministrazione, esercito, chiesa, università, altri tipi di scuole ecc.). Nel contempo nelle "piccole" lingue, ridotte ormai alla famiglia e ai settori più modesti della vita pubblica, penetravano elementi linguistici provenienti dalla lingua di stato. Nel caso che questa apparteneva alla stessa famiglia linguistica, nasceva a poco a poco nella coscienza dei parlanti delle "piccole" lingue una convinzione soggettiva, scientificamente falsa, che essi parlavano un dialetto "corrotto", "senza grammatica" ecc. della lingua di stato o un suo registro "basso". Qui non vorrei addentrarmi nei particolari di questo problema che ho recentemente svolto in un saggio contenente molti esempi romanzi.[27] La situazione concreta nelle aree colpite è ancora oggi tutt'altro che monolineare: esistono dei fenomeni di continuum linguistico, ai cui estremi stanno due LE fra le quali si trovano in un equilibrio precario molti tipi di idiomi di transizione. Questi fenomeni sono stati particolarmente bene studiati per i rapporti fra il catalano e lo spagnolo[28] e fra il gallego e lo spagnolo[29]. La sociolinguistica italiana ha studiato fenomeni denominati *macrodiglossia* e *microdiglossia* che riguardano situazioni di *lingua cum dialectis*. E' stato detto, e con ragione, che questi termini non sono chiari perché non si tratta di una diglossia che può essere su larga scala o su scala ridotta ma del ruolo del dialetto e del suo posto nel repertorio di parlanti italiani che nella loro maggioranza sono spesso competenti in due o più codici diversi.[30] Come mezzo universale per salvare le lingue minacciate è stata indicata l'eliminazione della diglossia.[31] Se, in molti casi, la coufficialità di due lingue dovrà durare ancora molti decenni, queste saranno usate da utenti bilingui i quali disporranno accanto alla loro *prima* lingua di una *seconda* lingua e ambedue queste lingue potranno

essere usate in tutti i settori della vita pubblica. La diglossia dunque sarà eliminata da un bilinguismo di massa: il rischio di perdere la competenza di una grande lingua internazionale può essere intrappreso soltanto da qualche estremista corso o sardo. Fortunatamente, la maggior parte dei partiti politici catalani non accetta piani massimalisti e i loro uomini responsabili si dimostrano anche molto moderati nella pianificazione linguistica e considerano il purismo ad oltranza come controproducente.[32]

Parallelamente allo studio delle strategie assimiliste (che qualche volta hanno cercato di indebolire la resistenza delle lingue oppresse inventando in intere regioni o soltanto in regioni d'oltre frontiera delle "nuove" lingue[33] e seminando zizzania lì dove le lingue "inventate" non hanno avuto successo)[34] sono state studiate anche delle strategie difensive. Esperienze di altri popoli e delle loro lingue sono state spesso un aiuto molto importante anche per le comunità linguistiche romanze oppresse.[35]

Menzioniamo infine che anche in Svizzera, un paese che da secoli viene citato come esempio di convivenza pacifica di più etnie diverse e delle loro lingue, è stato registrato recentemente un conflitto linguistico che si è terminato, con la soddisfazione di quasi tutti, con la costituzione di un nuovo cantone francofono, del 23. cantone della Confederazione Elvetica denominato Giura settentrionale (con capitale Delémont), staccatosi dopo il plebiscito del 24 settembre 1978 dal cantone tedescofono di Berna.[36] Vale la pena di menzionare che tale cantone è l'unico che si tenga coscientemente a distanza dal cosiddetto *français fédéral*, ossia dalla forma regionale svizzera della lingua ufficiale francese, che insiste su forme parigine e che, come unico, ha fatto iscrivere nella propria Costituzione i diritti della lingua francese.[37] Ma non dobbiamo meravigliarcene. Chi è scottato una volta, l'altra vi soffia su.

Malgrado l'uguaglianza giuridica delle tre *Amtssprachen* e delle quattro *Nationalsprachen* svizzere le prospettive di sopravvivenza del romancio e, secondo il parere di molti, anche delle frange italiane nel Canton Grigioni (nelle valli Calanca,

Mesocco o Mesolcina, Bregaglia e Poschiavo) sono minime. Contro lo stereotipo *Svizzera quadrilingue*, inteso *cum grano salis*[38], è stata creata recentemente la denominazione polemica "2 1/2 sprachige Schweiz" con cui si vuole fare attenti sul fatto che la quarta lingua e metà dell'italiano sono in pericolo (ciò è soltanto in parte vero visto che gli italofoni delle quattro valli grigionesi ammontano a circa 15.000, ossia rappresentano appena il 6 % degli italofoni svizzeri).[39]

Il "tetto composito" svizzero è composto innanzi tutto di elementi francesi e tedeschi (i primi sono più forti). Queste due lingue esercitano un influsso reciproco l'una sull'altra e ciascuna di esse influisce, direttamente e attraverso il tetto composito, sull'italiano e sui vari romanci. Si crea così il famoso *Viersprachen-Parallelismus* la cui componente italiana non esiste in Italia o vi viene espressa in altra maniera. Cfr.:

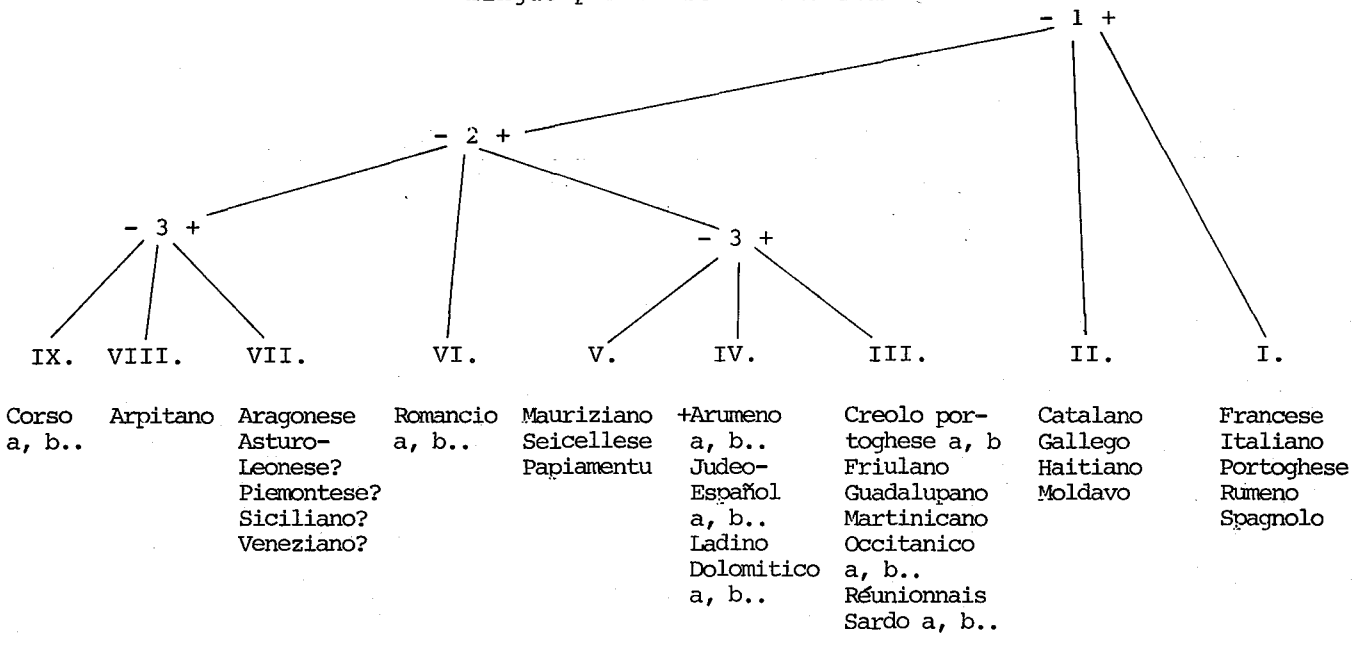
Dachgesellschaft- organisation faîtière-organisaziun tetgala - organizzazione tetto (in Italia non esiste);

o: *Noten- notes- notas - note* (in Italia *voti* "giudizi di merito, espressi spec. con numeri, relativi al grado di preparazione dimostrata da uno studente o scolaro"). Questo fenomeno e altri *statalismi* italiani (fra cui figurano anche molti statalismi semantici e sintattici) sono stati studiati da O. Lurati il quale si rammarica che nessuno di questi neologismi non sia riuscito a penetrare nell'italiano d'Italia, neanche il bel calco *servisol* "supermercato". Lo stesso autore dà anche molti esempi che provano la preminenza della componente francese benché questa provenga da una parte della popolazione che non supera il 19 % (di fronte al 65 % dei tedescofoni).[40]

* * * * *

Tiriamo ora le somme. Con esempi romanzi abbiamo dimostrato la necessità del termine *lingua-tetto* che esercita un'operazione di copertura non solo sui propri dialetti (che a poco a poco vengono "annacquati" e lessicalmente focalizzati[41] e nel contempo cacciati dai settori in cui qualche secolo o qualche decennio fa dominavano incontrastati) ma anche sui dialetti di

Lingue per elaborazione romanze



Criteri di Classifica

1. "Lingue "soppiantatrici" - "Lingue non-soppiantatrici"
2. "Idiomi apparentemente dialettalizzati" - "Idiomi non apparentemente dialettalizzati" (cioè effettivamente dialettalizzati o "veri" dialetti)
3. "Idiomi coperti da un idioma-parente (relativamente vicino)" - "Idiomi coperti da un idioma-parente (relativamente lontano) o non apparentato"

N. B. Ne derivano nove gruppi di LE (che non devono necessariamente esistere in tutte le famiglie linguistiche), contrassegnati dai numeri romani: IX .... I.
Le lettere *a, b...* posposte indicano che esistono più modeli concorrenti per la futura LE o che funzionano già diverse piccole LE (v. sotto VI). Il segno "+" indica che la LE in questione è morta. Il segno "?" indica che si tratta di LE *in spe*.

altre lingue. Le lingue-tetto sono sempre delle LE (il loro tipo non interessa: possono essere LE biunivoche e non biunivoche, ufficiali, coufficiali e, nel caso svizzero, anche coesistenti, ciascuna nel proprio cantone monolingue o in una parte di un cantone non monolingue). Il loro influsso unificatorio può essere più o meno accettato (come in Svizzera) o avversato. I paesi romanzi, a cui possono esser aggiunte alcune colonie e ex-colonie, ci presentano un diapason molto ricco e complesso lo studio del quale arricchirà anche altre sociolinguistiche e demitizzerà pratiche oppressive impedendo così l'alienazione di ingenui che ancora alle volte fanno proprie le ideologie dei loro oppressori. Questo termine rende infine superfluo l'uso, secondo noi sbagliato, del termine *superstrato* nei casi in cui la *lingua-tetto* sia ancora viva. In sincronia esistono soltanto degli *adstrati*, uno dei quali è realizzato da una *LE tetto*, che puo utilizzare anche la LD rispettiva per i suoi fini.

1 *Cfr. G. Berruto, The description of linguistic variation: Italian contributions to the sociolinguistic theory, "Linguistische Berichte", 90 (1984), pp. 58-59.*

2 *J. Goossens mi ha informato sulla forma neerlandese che usò nel 1968 (vi si tratta del participio presente aggettivizzato* overkoepelend*). Nei suoi scritti in tedesco ha tradotto il sostantivo deverbale* overkoepeling *con Überdachung (non si ricorda se tale termine esisteva già in tedesco). Che non sia facile tradurre questi termini in altre lingue ha visto poi, facendo tradurre in inglese un suo articolo. Il traduttore P. King (Hull) ha tradotto il verbo tedesco* überdachen *con* to embrace! *Cfr. J. Goossens, Wat zijn Nederlandse dialecten?, "Voordrachten gehouden voor de Gelderse leergangen te Arnhem", 22, Groningen 1968, p. 17; Id., Germanic studies in Germany and their relation to the study of German and Dutch, "Dutch studies", 1 (1974), p. 10;, Niederdeutsche Sprache. Versuch einer Definition, in: Id., Hg., Niederdeutsch. Sprache und Literatur. Eine Einführung, Bd. 1. Sprache, Neumünster 1973, pp. 9-27, passim.*

3 *Cfr. F. Bruni, L'italiano. Elementi di storia della lingua e della cultura, Torino 1984, p. 290-291. Secondo G. B. Pellegrini e molti altri linguisti italiani nell'ambito della dialettologia italiana vanno studiati anche il sardo e il friulano, non però il ladino dolomitico (perché la lingua di cultura dei parlanti è praticamente il tedesco).*

4 *Cfr. uno degli etimi proposti per il verbo francese tuer:*

Lat. pop *tūtāre "proteggere" che ha poi assunto il senso di "spegnere, "estinguere", "uccidere". Cfr. Bloch-Wartburg, DELF, s. v. Anche nella lingua dei gangster contemporanei "Curati di lui!" vuol dire: "Mettilo fuori! Uccidilo!".

5 H. Kloss, Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen von 1800-1950, München 1952, pp. 21-22.

6 Ib., pp. 24 ss. Nella 2. ed. riveduta e aumentata della sua monografia 26 anni dopo il K. è ancora più esplicito. Se in occitanico esistessero dei trattati e manuali sulla demografia, sull'industria peschereccia, sulla scienza della letteratura, sulla storia in quantità e in qualità di simili opere nel galiziano, ciò gli gioverebbe per la sua affermazione molto più che le opere di F. Mistral Premio Nobel. Cfr. Id., Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800, Düsseldorf 1978, pp. 28-29, 37-60.

7 Cfr. la monografia bilingue H. Kloss-G. D. McConnell, Linguistic composition of the Nations of the World. Composition linguistique des nations du monde, I, Québec 1974, pp. 33 ss. I primi sono chiamati "roofless dialects" e "dialectes exposés". I secondi (che per il K. sono meno interessanti perché di regola non vengono elaborati) non vi hanno dato adito a termini veri e propri. Possiamo estrapolarli dalle parafrasi di quello che non è un dialetto senza tetto: ".. a dialect no longer overlaid and thus shielded by the received standard naturally corresponding to it" = "qui n'est plus recouvert, et par conséquent protégé par la langue normalisée acceptée qui lui correspond normalement", cioè: overlaid = recouvert (o shielded = protégé).

8 Kloss, 1978, p. 60, definisce così i dialetti esterni senza tetto: "Darunter sind Dialekte zu verstehen, deren Sprecher in ihren Volksschulen nicht die ihrem Dialekt linguistisch zugeordnete, gleichzeitig aber in einem anderen Lande, dem "Kernland" der Sprachgemeinschaft, als Amts- und Schulsprache verwendete Hochsprache zu erlernen Gelegenheit haben, so daß diese Mundarten gleichsam ohne das schützende Dach dieser Hochsprache bleiben und somit den Einwirkungen einer unverwandten Hochsprache stärker ausgesetzt sind als ihre 'überdachten' Schwestermundarten". Un dialetto con tetto si sviluppa invece "unter dem Dach der ihr linguistisch zugeordneten Schriftsprache. Das bedeutet, daß eine krasse Auseinanderentwicklung von Mundart und Schriftsprache nicht möglich ist. Wohl wird in vielen Fällen die Mundart von der Schriftsprache beeinflußt, ja zurückgedrängt, aber auch da, wo die Mundart sich gegen jede Beeinflussung durch die Schriftsprache wehrt, ist nicht denkbar, daß ihre Entwicklung eine Richtung nimmt, die der Schriftsprache völlig entgegengesetzt ist", ib., pp. 60-61. Mentre questi di solito non riescono a uscire fuori dal proprio "tetto" i primi lo fanno assai spesso: "Die Lage der dachlosen Außenmundarten ist grundlegend anders. Sie pflegen im Laufe der Zeit ein besonderes Gepräge anzunehmen, das von dem der zugehörigen Schriftsprache und der von ihr überdachten Mundarten abweicht.

Lehn- und Fremdwörter sind daran ebenso beteiligt wie Lehnübersetzungen und Einflüsse auf Morphologie und (häufiger) Syntax", ib., p. 61. Ne nasce un paradosso: l'antipurismo contribuisce all'indipendenza (nel caso che la lingua straniera regnante non riesce a assorbire un idioma da essa oppresso). Kloss, ib., p. 256: il lallans, una LE che si basa sui dialetti inglesi della Scozia, "si difende" prendendo in forma massiccia imprestiti dal francese a dal gaelico; L. Stegagno Picchio ha osservato che un caso analogo avviene in Spagna dove il catalano e il gallego ricevono dei gallicismi e alle volte degli italianismi per controbattere l'influsso castigliano. A. Fasso e V. Menoni commentando questa presa di posizione fanno un passo in avanti sostenendo che una lingua che vuole emanciparsi deve avere, oltre a un'ortografia adeguata, la possibilità di dominare in tutti i campi concettuali ed espressivi ("monumentarizzazione") e a tal fine, cioè per impadronirsi di tutte le possibilità e i mezzi d'espressione che sono prerogative della lingua "alta", non deve aborrire neanche da imprestiti alla lingua dominante. "Ci sembra sbagliato dunque valutare (come spesso si fa, magari per ragioni 'patriottiche') l'autonomia di una lingua in base alla sua lontananza dal modello dominante, in base insomma alla sua cosiddetta 'purezza'. E' vero il contrario: più una lingua si emancipa e più diventa 'impura'", cfr. Idem, Lingua-dialetto-lingua nelle origini romanze, RID III-IV (1979-1980), pp. 19-20, 34. Alludevano al latino. Ci sembra però che i catalani e i galiziani hanno fatto bene a cercare altrove i lessemi che loro mancavano poiché il castigliano è una lingua viva.

9 *E' interessante che agli autonomisti (chiamati anche etnicisti, v. G. Sanga, Les dynamiques linguistiques de la société italienne (1861-1980): de la naissance de l'italien populaire à la diffusion des ethnicismes linguistiques, "Langages", 15 (1981), 61, pp. 93-115), si sono spesso affiancati ecologisti e nemici dell'establishment, situati agli estremi dello spettro politico. Per una prima informazione si vedano: G. Sobiela-Caanitz, Le Piémont, in: G. Héraud (éd.), Contre les états les régions d'Europe, Paris 1973, pp. 151-162; A. Zamboni, Veneto, RID VII (1983), pp. 232-246; Ž. Muljačić, Italienischfundierte 'Ausbausprachen' und (andere) romanische 'Ausbausprachen' Italiens, "Italienisch", 5 (1983), 9, pp. 10-24. Peccato che O. Lurati che cita lo slogan 'La Lumbardia l'è na naziún' non dia particolari concreti. Cfr. Id., Die sprachliche Situation der Südschweiz, in R. Schläpfer (Hg.), Die viersprachige Schweiz, Zürich-Köln 1982, p. 232, dove leggiamo solo un'osservazione di passaggio: "Immerhin kennt die Südschweiz glücklicherweise keinen ethnischen Extremismus, wie er heute beispielsweise im Veneto und in der Lombardei aufkommt (La Lumbardia l'è na naziún), der das Standarditalienische als Instrument der Vergewaltigung der Lokalkulturen verurteilt".*

10 *Sebbene siano assai rari i DST in grado di realizzare anche il secondo passo, cioè di trasformare il loro dialetto in*

elaborazione in una lingua per elaborazione. Cfr. H. Kloss, op. cit., 1978, p. 63, con un capitoletto sul corso dopo la legge Deixonne (del 11. I. 1951).

11 *Cfr. H. Kloss, ib., pp. 71-79, con un elenco di 12 lingue creole di base romanza o germanica. Per l'assegnazione contemporanea delle lingue creole a base romanza a due famiglie diverse cfr. P. Stein, Kreolisch und Französisch, Tübingen 1984, pp. 98-102. Che alcune di esse si siano formate senza l'apporto primigenio di lingue extraeuropee (senza la fase di pidginizzazione) sostengono molti romanisti (per es. per il bourbonnais, costituitosi su l'Ile Bourbon, oggi Réunion, trovata senza abitanti dai Francesi). V. la recente opera di Ph. Baker e Ch. Corne, Isle de France Creole: Affinities and origins, Ann Arbor 1982, e due recensioni (di S. Grey Thomason e di J. Holm, "Language and Society", 13, (1984), 1, pp. 94-98, 98-102). I due americani sostengono che il mauriziano non deve quasi niente al bourbonnais ma a schiavi dell'Africa occidentale, importativi.*

12 *Alla vigilia della propria indipendenza politica il popolo delle isole caribiche Curaçao, Aruba e Bonaire (250.000 abitanti, 993 km^2) puo permettersi il "rischio" di riavvicinarsi allo spagnolo, presente, con il portoghese, molti secoli fa alla sua genesi. Cfr. J. Clemesha, Hispanización y desacriollamiento en papiamento, "Trayecto", Anejo núm. 3 (1981), Utrecht, Instituto de Estudios Hispanicos, Portugueses e Iberoamericanos, pp. 1-74.*

13 *Chi legge H. Kloss, op. cit., p. 387, nota 78, sarà indotto a credere che il Goossens consideri il francese come lingua-tetto dell'alsaziano. Tale impressione inganna poiché il G., 1973, pp. 11 ss., chiaramente dimostra di non considerare come rilevante una parte essenziale della definizione del Kloss (quella che riguarda l'insegnamento della LE "propria" o meno nelle scuole elementari). Il G. identifica il territorio di una LE con il territorio della LD rispettiva. Mi pare che Kloss ha ragione.*

14 *Cfr. A. Nocentini, Le lingue d'Europa, Firenze 1983, pp. 100 ss., 253 ss.*

15 *Il ministro svizzero Hans Hürlimann scrive nella prefazione Sprache ist Leben ist Heimat: "Der geistige Schweizer ist, nach Karl Schmids Wort, eine Art von Doppelbürger: 'Als Angehöriger einer die Grenzen unseres Landes weit überspannenden Sprachgemeinschaft ist er dem deutschen, französischen, italienischen Kulturbereich verpflichtet. Als Glied der Eidgenossenschaft muss er aber überdies und gleichzeitig Träger einer ganz bestimmten staatlichen und genossenschaftlichen Kultur sein, welche seine soziale und staatsbürgerliche Wertwelt bestimmt'", cfr. H. R. Döring - Ch. Reichenau, 2 1/2 sprachige Schweiz?, Bern-Disentis 1982, p. V.*

16 *La famosa e troppo semplice relazione: una LD - una LE non è universale.*

17 *Cfr. tra l'altro: M. Scotti-Rosin, Die Sprache Brasiliens - ein eigenständiges Idiom? Methodische Uberlegungen zur 'língua brasileira', "Aufsätze zur portugiesischen Kulturgeschichte", 17 (1981/82), pp. 147-164; E. Pimentel Pinto (ed.), O Português do Brasil. Textos críticos i teóricos... Fontes para a teoria e a história, I-II, São Paulo 1978, 1981. Il romanista sovietico G. V. Stepanov, Tipologija jazykovyh sostojanij i situatsij v stranah romanskoj reči, Moskva 1976, distingue 4 tipi di unità in cui si realizza la Romania, che le sue connazionali M. A. Borodina e A. A. Kručinina, nella recensione scritta per il pubblico francese (RLiR 44, 1980, p. 201-203), traducono: langue nationale, variante nationale d'une langue, variante d'une langue nationale, dialecte. Ha ragione quando denomina il portoghese brasiliano variante nationale d'une langue, non però nel caso del romancio. Secondo me, i sei romanci elaborati della Svizzera sono varietà non della lingua letteraria romancia ma della lingua per distanziazione romancia, ossia sono delle forme elaborate di altrettanti dialetti del romancio. Per le "microlingue" v. anche A. D. Duličenko, Slavjanskie literaturnye mikrojazyki. Voprosy formirovanija i razvitija, Tallin 1981, valida anche per i problemi non slavistici.*

18 *G. Price, Language standardization in the Romance field: a survey of recent work, "Semasia"; 3 (1976), pp. 31-32, ha dei dubbi sul successo di Interromontch, "a relatively newly devised official language or 'Kanzleisprache'". Quale successo avrà un altro tentativo (H. Schmid, Richtlinien für die Gestaltung einer gesamtbündnerromanischen Schriftsprache Rumantsch Grischun, Cuira 1982) che si trova in fase di esperimentazione (cfr. Agenzia telegrafica svizzera, 9 agosto 1983, Corso di lingua romancia unificata, "Language Problems and Language Planning", 8 (1984),1, pp.129-130,si vedrà col tempo.*

19 *Ž. Muljačić, Il termine 'lingue distanziate apparentemente dialettalizzate' e la sua rilevanza per la sociolinguistica romanza, SRAZ, 26 (1981), pp. 85-101. Vi usavo una traduzione non definitiva del termine klossiano scheindialektisierte Abstandsprachen.*

20 *Cfr. lo specchietto "Lingue per elaborazione romanze" nella Appendice. Per la situazione v. G. Berruto, Aspetti e problemi del plurilinguismo in Valle d'Aosta, in: F. Di Iorio (a cura di), L'educazione plurilingue in Italia, "I Quaderni di Villa Falconieri", 2, Frascati 1983, pp. 77-101.*

21 *Cfr. H. V. Sephiha, L'agonie des judéo-espagnols, Paris 1979[2]; Id., Le judéo-espagnol du Maroc ou Haketiya, "Combat pour la Diaspore", 6 (1981), pp. 77-80.*

22 *Il Kloss, op. cit., pp. 161-167, distingueva - è vero - due specie di pressione con cui le "grandi" lingue soffocavano le "piccole" lingue: nel loro funzionamento "alto" (il che gli sembrava meno pericoloso) e nel loro uso colloquiale. Mi sembra che la prima specie di pressione conduca inesora-*

bilmente alla seconda specie (e i risultati storici del Decreto di Villers-Cotterêts (1539), del Decreto di Nova Planta (1713) e di altri testi promulgati dallo stato francese, spagnolo ecc. ce lo testimoniano). L'eliminazione di una lingua dall'uso publico porta alla diglossia e i dialetti privi della propria LE rischiano di essere trasformati, prima soggettivamente e poi anche oggettivamente, in dialetti della lingua dominante se questa è abbastanza simile alla lingua perseguitata.

23 *Questo termine metaforico devo alla lettura di L. - J. Calvet, Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie, Paris 1974. Esso non vi si trova ma si può derivare dal titolo.*

24 *Dopo il 1975 (morte di F. Franco) i catalanisti speravano che i diritti della loro lingua sarebbero ripristinati non solo in Catalogna ma anche nelle Isole Baleari e nel Valenziano. Come i contributi del nr. 47 (1984) dell'IJSL ci mostrano, all'euforia è subentrato in molti casi lo scetticismo. Poiché gli immigrati spagnoli (che costituiscono forse quasi una metà e in ogni caso più di un terzo della popolazione del Principato di Catalogna) non si integrano linguisticamente come si sperava (sono relativamente rari i membri della seconda generazione che si catalanizzano), M. Strubell i Trueta, Llengua i Població a Catalunya, Barcelona 1981, teme che con il ritmo giornaliero di 160 neonati in famiglie immigrate e con l'afflusso di nuovi operai cercanti lavoro, la lingua catalana sarà scalzata a lunga scadenza. E. Sabater, An approach to the situation of the Catalan language: social and educational use, IJSL 47 (1984), pp. 29-41, pensa che "'Catalanizing' without 'de-Castilianizing'" non serve a nulla, rimprovera ai politici catalani lentezza e debolezza nelle riforme scolastiche e sostiene, basandosi anche sull'esperienza dei francocanadesi, che "bilingual education can function in an environment where the mother tongue is not threatened", p. 38. Cfr. anche il recente saggio di J. Kramer, "Das Moldauische". Anhang: V. F. Šišmarëv, "Die romanischen Sprachen Südosteuropas und die Nationalsprache der Moldauischen S. S. R.", Balkan--Archiv, N. F. r, 1980, pp. 125-200, il quale riassume tutta la problematica del moldavo, con un testo parallelo, a. p. 149, che dimostra che le differenze fra le due lingue letterarie sono minime, seguito dalla traduzione tedesca di un saggio di V. F. Šišmarëv il quale espone il punto di vista del linguisti sovietici e moldavi.*

25 *D. Gambarara, Una nota sul mutamento nella storia linguistica d'Italia, in: F. Albano Leoni et al., ed., Italia linguistica. Idee, storia, strutture, Bologna 1983, pp. 247 ss.*

26 *G. Kremnitz, La sociolinguistique dans les États français et espagnol (Remarques sur des travaux et des lignes de recherches), sta in: N. Dittmar-B.Schlieben Lange (éd.), La sociolinguistique dans les pays de langue romane, Tübingen 1983, pp. 13-28: Aldo di Luzio, La sociolinguistique en*

Italie, ib., pp. 33-52; G. Kremnitz, Sprachen im Konflikt. Theorie und Praxis der katalanischen Soziolinguisten, Eine Textauswahl, Tübingen 1979; Id., Entfremdung, Selbstbefreiung und Norm. Texte aus der okzitanischen Soziolinguistik, Tübingen 1982.

27 *Vedi la nota nr. 19.*

28 *Nella citta di Alicante (Alacant), nell'estremo lembo meridionale del territorio etnico catalano, esiste, fra i due estremi occupati dal catalano e dal castigliano standard, un continuum a quattro membri: valenziano, valenziano alcantino, murciano alcantino, murciano. Cfr. F. Gimeno, Vers una sociolingüística historica?, TSC 5 (1983), pp. 60-61.*

29 *C. García, Interferencias lingüísticas entre gallego y castellano, REL, 6 (1976), 2, pp. 327-343, descrive, fra i due estremi (di cui quello gallego standard era nel 1976 ancora molto debole), due idiomi che chiama: dialecto agallegado del castellano e dialecto castellanizado del gallego o chapurrao.*

30 *V. G. Berruto, op. cit. 1984, pp. 64 ss.*

31 *Quasi contemporaneamente sono apparsi due saggi importantissimi che riassumono quasi tutta la ricerca precedente: F. Vallverdù, Hi ha o no hi ha diglòssia a Catalunya? Analisi d'un problema conceptual, TSC 5 (1983), pp. 17-24, e R. Lafont, Pour retrousser la diglossie, "Lengas", 15 (1984), pp. 5-36.*

32 *I. Neu-Altenheimer-B.Schlieben-Lange, Die Sprachglossen in der katalanischen Tageszeitung "Avui" oder: Sprachpurismus - eine Gefahr für Katalonien?, "Iberoamericana", 4 (1980), 11, pp. 59-78; Ž. Muljačić, Verteidigungsstrategien gefährdeter Sprachen, in: P. H. Nelde (ed.), Theorie, Methoden und Modelle der Kontaktlinguistik, II, Bonn 1983, pp. 27-35. Cfr. anche la discussione al XVI congresso internazionale dei romanisti a Palma de Mallorca 1980 (Actes, I, Palma de Mallorca 1982, pp. 123-159) dove si sono profilate due ali, una moderata, diretta da A. M. Badia i Margarit, e una radicale, diretta dal catalanista valenziano V. Pitarch.*

33 *Cfr. V. Pitarch, Un cas singular de conflicte lingüístic: la situació actual del País Valenciá, TSC 5 (1983), pp. 41-51.*

34 *J. Alonso Perez, Das Katalanische als Beispiel des gegenwärtigen Sprachenstreits in Spanien: soziopolitische und pädagogische Implikationen, "Iberoamericana", 1 (1977), 2, pp. 39-53, descrive come i valenziani venivano spaventati con l'"imperialismo catalano", gli abitanti delle Baleari con il "centralismo barcelonino" e i menorchini con il "minicentralismo" maiorchino!*

35 *Cfr. gli atti della serie Nationalia che dal 1977 vengono pubblicati una volta all'anno dal Centre Internacional Escarré sobre les Minories Etniques i Nacionals (C.I.E.M.E.N.). Alle "giornate" che si tengono all'abbazia di Cuixà nella*

Catalogna Nord (in Francia) assistono sempre anche rappresentanti di paesi non romanzi.

36 D. Gerdes, Konturen der Autonomie. Die Bildung des Kantons Jura als Modellfall erfolgreicher Autonomiebestrebungen, sta in: R. S. Elkar (Hrsg.), Europas unruhige Regionen, Geschichtsbewußtsein und europäischer Regionalismus, Stuttgart 1981, pp. 218-235.

37 P. Knecht, Die französischsprachige Schweiz, sta in: R. Schläpfer, op. cit., pp. 207-208, menziona che contrariamente alla terminologia di tutti gli altri cantoni francofoni il Jura denomina i propri ministri Ministres (come a Parigi) e non Conseillers d'Etat il che porta a scaramucce amministrative (la corrispondenza indirizzata 'falsamente' rischia di essere restituita). Il § 42,3 della Costituzione del Jura dice: "L'Etat et les communes favorisent l'illustration de la langue française". Una disposizione analoga non esiste nelle costituzioni di altri cantoni francofoni.

38 Cfr. il libro citato nella nota nr. 9. Pochi sono gli svizzeri che parlino piu di una lingua, malgrado il parere degli stranieri profani.

39 Cfr. il titolo del libro citato nella nota nr. 15.

40 O. Lurati, op. cit., pp. 245-252; Id., La lingua italiana in Svizzera, sta in: A. Giordani, ed., La lingua italiana oggi, Milano 1980, pp. 75-89.

41 Per il termine focalizzare ecc., con cui traduco l'inglese (to)focus, -sing ecc.,cfr. Ž. Muljačić, I problemi della 'focalizzazione' nella storia linguistica d'Italia (in corso di stampa negli Atti del XVI Congresso Internazionale della S.L.I., Firenze 1982).

S a ž e t a k

FENOMEN "KROV" U SOCIOLINGVISTICI (S ROMANSKIM PRIMJERIMA)

Autor primjenjuje pojam "krova" i "natkrivanja" (njem. Dach, Überdachung) na polju romanske lingvistike. Otkriva pritom razne tipove "natkrivenih" idioma i klasificira, služeći se njihovim oprekama, romanske "jezike po izgradjenosti" (njem. Ausbausprachen, tal. lingue per elaborazione), uključivši u zajednicu romanskih jezika po izgradjenosti i kreolske jezike s romanskom leksičkom bazom. Ta se klasifikacija zasniva in ultima linea na postojanju (ili nepostojanju) nekog "krova" i na diferencijaciji tipova "krova" koji može biti lingvistički više ili manje srodan, "jednostavan" ili dvostruk. Već je Heinz Kloss, njemački sociolog, politolog i sociolingvist, ustanovio da "nenatkriveni" dijalekti i isto takvi kreolski jezici imaju više šansi da se osamostale i razviju u jezike po izgradjenosti od svojih "natkrivenih" "kolega". Autor je pošao još jedan korak dalje. Preformulirao je Klossovu opoziciju na način da ona može zahvatiti i "male" jezike koji nisu "natkriveni" istorodnim

jezikom po izgradjenosti (na pr. sardski i okcitanski) i koji, za razliku od "nenatkrivenih" dijalekata (kao korsički), ne posjeduju nigdje na svijetu neku zemlju u kojoj funkcionira kao službeni jezik idiom baziran na istom diasistemu. Tako preformulirana opozicija br. 3 i opozicije br. 2 i 1 (druga je bila jasno formulirana u Klossovim djelima, prva je bila samo kratko i letimično spomenuta i kasnije zaboravljena) omogućile su autoru njegovu klasifikaciju koja vrijedi i za druge jezične grupacije i razlikuje, zbog svoje ternarne primjene, devet podtipova, od kojih svi ne moraju svuda postojati (na pr., nema slavenskih kreolskih jezika koji bi bili "izgradjeni").

U diskusiji o kriterijima i o kontaktima odnosno sukobima raznih jezika u romanskim zemljama i u "mješovitim" zemljama autor razlikuje situaciju u zemljama koje su do pred kratko vrijeme imale centralističko državno uredjenje (Francuska, Španjolska, Italija) i u zemljama drugog tipa (Švicarska Konfederacija, sa svojim kantonima, koji su ponekad dvojezični i višejezični).

Funkcije "krova" obavljaju jezici po izgradjenosti koji mogu biti dominantni ili kodominantni. U prvom slučaju nalazimo "jednostruki krov" a u drugom "složeni krov". Autor izražava nadu da će slijepo ili u najmanju ruku nedobrovoljno prihvaćanje "krova" (do nedavna na snazi u centralističkim zemljama, sa reperkusijama koje još nisu uklonjene) biti zamijenjeno s dobrovoljnim prihvaćanjem "krova", koji u zajedništvu ne smije biti "jednostruk" nego "složen" (jedna viša forma, koju autor naziva "složeni makro-krov", pokriva uostalom tiho i skoro nevidljivo sve evropske jezike, pa čak i one koji nisu članovi indoevropske jezične obitelji). U romanskom svijetu primjer za "složeni krov" je zasigurno Švicarska (nevolje izazvane ressentimentom stanovništva novoosnovanog kantona Jura su prolazne prirode).

Autor se takodjer ukratko osvrće na recentne pojave etnicističkih pokreta koji za "male" jezike po izgradjenosti u nastajanju nisu opasni ako se radi o stanovništvu koje već ima "svoj" jezik po izgradjenosti, nastao na osnovu forme i supstance istog "jezika po udaljenosti" (njem. Abstandsprache, tal. lingua per distanziazione; sit venia verbo!). Time se misli na jezične planove pijemontskih, venetskih, lombardskih i sicilijanskih te nekih drugih autonomista (na pr. harpitanskih, u autonomnoj regiji Valle d'Aosta). Oni postaju opasni, i čovjek se ne može oteti dojmu da se radi ponekad o manipuliranim pokretima po načelu: Divide et impera!, kad se unutar etničkih grupa koje su za dlaku izbjegle lingvicid ili su bile na najboljem putu da mu jednom podlegnu, pojave "novi" jezici (kao što je to slučaj s najnovijim razvojem u većinski katalonskoj regiji Valencija ili u nekim dijelovima Okcitanije).

Claude Vincenot
Paris

CDU 801.56

LE PHENOMENE DE REMANENCE, FACTEUR D'ANALOGIE

Consistant dans le maintien d'une forme en dehors du contexte syntagmatique qui l'a suscitée, le phénomene de rémanence explique certains déplacements d'accent, de coupure, d'articulation et de sens.

1. L'oxytonaison secondaire de $^{+}$dobr-ъ̀, $^{+}$ostr-ъ̀ peut s'expliquer par le contact de l'enclitique -jь, qui est la marque des formes déterminées $^{+}$dobr-ъ̀ -jь, $^{+}$ostr-ъ̀-jь.[1] En effet, le fait que, historiquement et étymologiquement, la forme déterminée soit dérivée de la forme simple, n'exclut pas que celle-ci puisse apparaître à son tour, synchroniquement et structuralement, comme dérivée de la forme déterminée, à laquelle elle emprunte dès lors son accentuation. Cette accentuation secondairement acquise par la forme simple sous l'influence de la forme élargie, peut être dite *rémanente*, l'accent, en quelque sorte aimanté par l'enclitique, demeurant sur sa nouvelle position, même en l'absence de l'enclitique qui l'a fait avancer.

2. Le retour à la forme initiale *modifiée* sous l'influence de la forme nouvelle, peut porter non plus sur la place de l'accent, mais sur la place d'une coupure. Ainsi, la terminaison de Lp -i-su des thèmes en -i- se voit appliquée telle quelle aux thèmes en -o-, le morphème thématique -i- arraché au thème ($^{+}$pont-i-su ⟶ $^{+}$pont-isu) tombant dans le champ d'attraction de la désinence -su, pour constituer une désinence nouvelle -isu applicable dès lors aux thèmes en -o-: $^{+}$pont-isu ⟶⟶ $^{+}$gord-o-isu.

3. De même, un morphème assimilé à un phonème contigu (antécédent ou subséquent) peut concurrencer le morphème resté intact en d'autres positions. C'est ainsi que la terminaison de Np -ě < -oi se voit supplantée en slave commun par sa variante positionnelle (j)-i < (j)-ei < (j)-oi:[2]

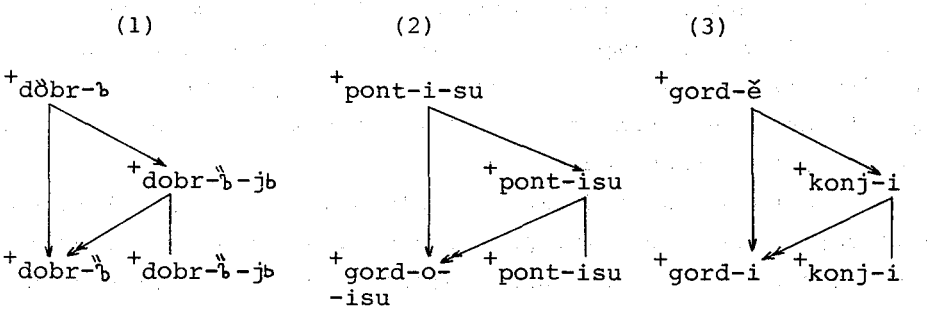
$^{+}$gord-oi > $^{+}$gord-ě ⟶ $^{+}$gord-i ⟵⟵ $^{+}$konj-i < $^{+}$konj-ei < $^{+}$konj-oi

Autrement dit, en l'absence du jod qui l'a suscitée, la variante -i, libérée du conditionnement qui l'implique, vient concurrencer la forme qu'elle double, par application d'un allomorphisme rémanent détaché de son contexte naturel.

4. Sur le plan du contenu, un lexème peut, au contact d'un autre, prendre un sens nouveau, qu'il gardera ensuite même en l'absence du lexème qui le lui a prêté. C'est ce sémantisme rémanent qui est à l'origine de toute métonymie, figure fort justement dite de contiguïté. Tel est le cas, en français, de "pas" endossant le sens négatif de "ne", qui le lui cède par proximité ("ne... pas"),[3] ou bien de "sommet" empruntant le sens du mot "conférence", auquel il est associé dans "conférence au sommet".

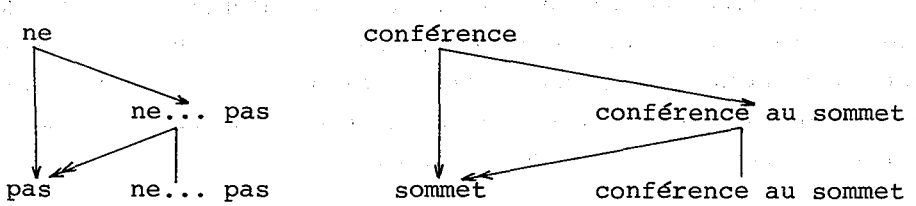
5. Tous les cas d'analogie par rémanence décrits ci-dessus peuvent être regroupés en diagrammes similaires:

plan de l'expression:



plan du contenu:

(4)



6. L'universalité de ce phénomène de rémanence en oeuvre dans l'analogie sémantique (plan du contenu) comme dans l'analogie morphologique ou phonologique (plan de l'expression) est le plus sûr argument en faveur de la thèse qui consiste à interpréter l'oxytonèse des formes simples comme une extension analogique de celle des formes à élargissement, qui, elles, sont phonétiques.

SIGNES:

——→ a donné analogiquement

⟶ sous l'influence de

ABRÉVIATIONS:

Np = nominatif pluriel

Lp = locatif pluriel

1 *Chr. S. Stang, "Slavonic accentuation", p. 103.*

2 *G. Y. Shevelov, "A prehistory of Slavic", p. 28, art. 4: "There are however three morphological categories in which -i occurs in place of* $_{o}$*ai: nom plur of o-stems and pron in masc, OCS ti rabi, ..."*

3 *G. Gougenheim, "Les mots français dans l'histoire et dans la vie", tome I, pp. 292-293.*

Povzetek

REMANENCA, POVZROČITELJ ANALOGIJE

Pojav remanence je v tem, da vzdržuje neko obliko izven sintagmatičnega konteksta, ki jo je izzval, in nam tako pojasnjuje nekatere premike naglasa, delitve med morfemi, artikulacije in pomena.

Irène Vincenot
Nancy

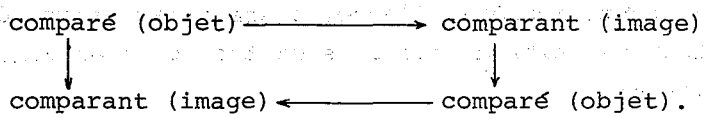
CDU 804.0-5

VARIANTES ET FIGURES
(MORPHOLOGIE ET RHÉTORIQUE)

Il existe des figures *réversibles*, dont le terme image sert de point de départ à une seconde figure, inverse de la première, et des figures *à doubles perspectives*, c'est-à-dire à décodage libre (métaphorique ou métonymique). Or, de tels inversions et dédoublements de perspective se retrouvent dans certaines alternances désinentielles et prédésinentielles, parce que, en morphologie comme en rhétorique, les deux axes du langage s'interpénètrent de la même manière.

Les études consacrées à la métaphore et à la métonymie n'envisagent que la métaphore simple et la métonymie simple. Mais on trouve des exemples de métaphores et de métonymies réversibles.

La métaphore réversible fait retour sur elle-même, le terme comparant (terme image) devenant, dans un second temps, comparé (terme objet), et le comparé devenant comparant, selon le schéma suivant:



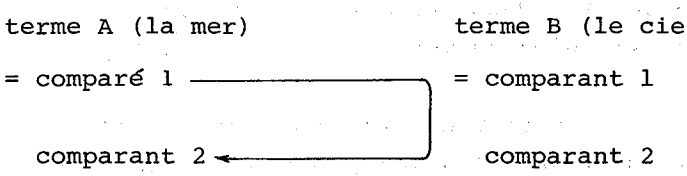
Voyons, par exemple, comment Marcel Proust renverse les termes d'une longue métaphore artificialiste, dont le comparé et le comparant échangent leurs rôles, dans un décryptage équivoque et surprenant opéré par l'auteur lui-même:

"Mais elle touchait presque jusqu'aux larmes ["cette beauté vivante" des pommiers en fleurs], parce que, si loin qu'elle allât dans ses effets d'art raffiné, *on sentait qu'elle était naturelle* [cela dit après une série de métaphores artificialistes ressemblant à un délire], que ces pommiers étaient là en pleine campagne,"etc.[1]

On a l'impression que Marcel Proust compare cette fois les pommiers de cette "estampe japonaise" (comparant 1) à des pommiers naturels (comparé 1 ⟶ comparant 2). Le "On sentait

bien" équivaut ici presque à "Tout se passait comme si..." En effet, il entre dans le code de la métaphore d'en laisser le décodage au lecteur. En opérant lui-même ce décodage, Marcel Proust fait un écart supplémentaire, commet une "impertinence" (Cohen)[2] des plus originales, qui inverse le sens de la métaphore. Marcel Proust avait bien compris la force du procédé, qu'il admirait dans la peinture: "Proust voyait dans la métaphore une véritable métamorphose, et c'est à juste titre qu'il donnait le sens de 'métaphores' à certaines marines d'Elstir qui confondaient la mer et le ciel." (Mouton)[3]

Le terme "métamorphosé" par la métaphore peut donc à son tour servir de point de départ à une nouvelle métaphore, qui le prendra comme terme comparé selon le schéma indiqué:



Les deux termes de la métaphore sont d'autant plus aisément interchangeables que, situés sur l'axe paradigmatique du langage, ils font, de toute manière, l'objet d'une alternative, d'un choix, fondé sur leur opposition (discours neutre) ou leur similitude (discours imagé).

L'axe paradigmatique étant celui des alternances morphonologiques, on ne s'étonnera pas de trouver des réversibilités analogues dans les paradigmes flexionnels.

Exemple. En serbo-croate, on a:

Ns	žete-l-ac-Ø	"moissonneur"
Gs	žete-o-Øc-a	

Dans l'alternance *l/o*, *l* est premier et *o* second: c'est *o* qui est une variante positionnelle de *l*, et non l'inverse. Sous le rapport de cette alternance, c'est donc le génitif singulier qui est transposé, en regard du nominatif singulier. La transposition

se lit verticalement: elle est paradigmatique et la métaphore participe de son essence.

Inversement, sous le rapport de l'alternance *ø/a*, c'est le nominatif singulier *žetelac* qui est transposé, en regard de *žeteoca*, *ø* étant premier et *a* second.

Nous avons donc une transposition réciproque, bien propre à brouiller les cartes, comme dans les cas où, des deux termes de la métaphore que nous avons appelée réversible, on ne sait plus lequel des deux fait image, faute de pouvoir discerner entre le comparé et le comparant.

Cette sorte de secondarité inversée des vocalisme et consonantisme prédésinentiels peut être exprimée par le même schéma que la réversibilité de la métaphore:

Ns	vocalisme premier	vocalisme second
	$^{+}$- l*ø*c (-*ø*) ⟶	-l*a*c(-*ø*)
Gs	-*o*c(-a) ⟵	$^{+}$-*l*c(-a)
	(vocalisation de *l*)	(*l* consonantique)

Dans cet exemple, l'aller porte sur le vocalisme prédésinentiel, le retour sur le consonantisme prédésinentiel. Mais il y a bien, globalement, c'est-à-dire au niveau morphologique et pas seulement phonologique, un mouvement d'aller et retour prédésinentiel, complétant le paradigme des désinences par une double transposition d'éléments prédésinentiels.

Il semble plus difficile de trouver des alternants syntagmatiques (allomorphes) qui soient dans un rapport de secondarité réciproque, une des désinences étant nécessairement première, l'autre seconde (russe: Ns *-o* ∼ *e-*: *mest-o* ∼ *pol'-e)*. Dans le cas où les deux désinences s'équilibrent arbitrairement, aucune des deux n'est première ni seconde. C'est le cas, par exemple, en polonais, de Ds *-u* ∼ *-ovi*, que les grammairiens ont bien du mal de répartir selon des critères morphologiques et syntaxiques. Cette difficulté d'étiquetage d'un couple de désinences dont on ne sait laquelle est première, laquelle est seconde ne

constitue pas un cas de réversibilité comparable à ce qu'est la métonymie réversible, métonymie à deux temps, le second temps opérant un déplacement de sens qui est l'inverse du premier.

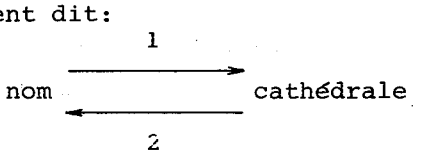
Exemple: "Bayeux, si haute, dans sa noble dentelle rougeâtre, et dont le faîte est illuminé par le vieil or de sa dernière syllabe." (Marcel Proust.)[4]

Une métonymie d'usage constitue le premier temps de cette métonymie réversible: Bayeux = cathédrale de Bayeux. Dans un deuxième temps, Bayeux reparaît avec son sens propre, concrétisé par "sa dernière syllabe", au terme d'un second déplacement, inverse du premier, et dont le point de départ est cette cathédrale identifiée à son nom, selon le schéma suivant:

Bayeux ——————→ cathédrale de Bayeux

dernière syllabe ←—————— faîte

Autrement dit:

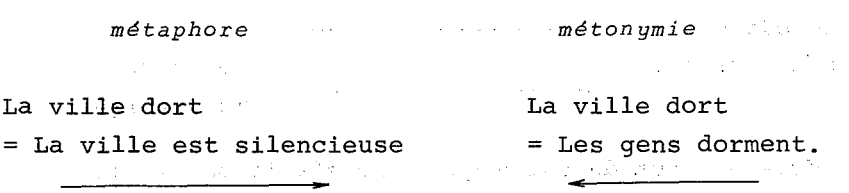


Or, comme pour la métaphore, il entre dans la règle de la métonymie d'être décryptée par le lecteur et non par l'auteur. Lorsque l'auteur prend lui-même l'initiative de renverser la métonymie, c'est, sous couvert de décryptage, pour brouiller les cartes: le lecteur, qui doit alors procéder a un second décodage, ne sait plus très bien où il en est, et la confusion est complète entre les deux termes mis en figure. Loin de s'annuler, les deux écarts successifs, bien que de sens inverses, se renforcent l'un par l'autre. Le fait de revenir au point de départ ne supprime pas le premier trajet: aller et retour ne s'annulent pas plus dans l'esprit du lecteur que dans les muscles du marcheur.

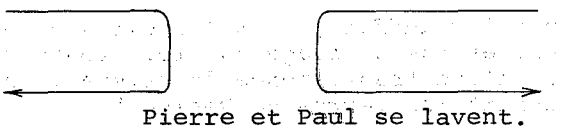
Métaphore et métonymie réversibles constituent, de la part de l'auteur, une sorte de double jeu dont l'efficacité est remarquable. Elles ne sont pas autre chose que des figures réfléchies sur elles-mêmes.

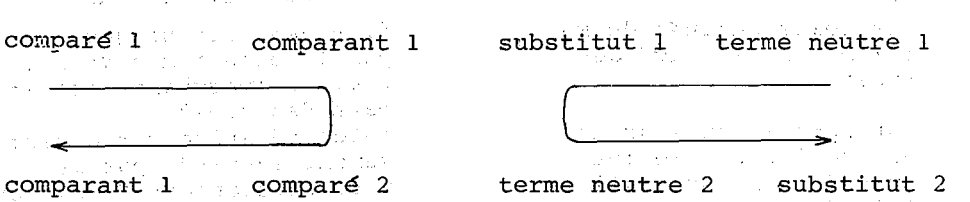
La métaphore et la métonymie simples se décodant respective-

ment par substitution de sujet et de prédicat, on peut les représenter analogiquement de la même manière que les voix active et passive:



Métaphore et métonymie réfléchies peuvent alors être représentées comme la voix réfléchie:





Une troisième sorte de figure ne semble pas avoir attiré l'attention des linguistes: la figure à double perspective, dont le décodage révèle soit une métonymie, soit une métaphore, et qui pourrait être comparée, du moins schématiquement, à la voix réciproque:

voix réciproque

Pierre et Paul se battent

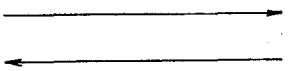
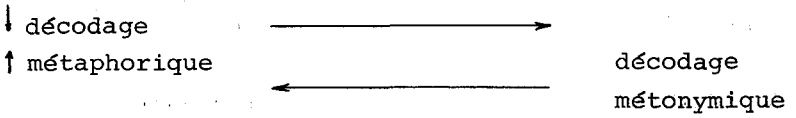


figure à double perspective



Précisons tout de suite qu'il ne s'agit pas là de ce qu'on appelle métaphore corrigée par une métonymie, mais bien d'une figure pouvant être interprétée dans un même contexte, soit comme métaphore, soit comme métonymie.

Soit, par exemple, cette phrase d'Emile Zola:

"Déja le soleil chauffait, *la belle matinée de mai riait sur le pavé des rues,* et pas un nuage au ciel, toute une gaîté volait dans l'air bleu, d'une transparence de cristal. Un sourire involontaire entrouvrait les lèvres de Denise."[5]

décodage métaphorique	*décodage métonymique*
(par substitution de prédicat)	(par substitution de sujet)
"la belle matinée de mai *illuminait* le pavé des rues",	"*les gens* rendus joyeux par le beau temps de mai riaient (marchant) sur le pavé des rues",
interprétation suscitée en premier par le mot "pavé", qui est d'ailleurs lui-même une figure métonymique.	interprétation rétrospectivement suscitée par le "sourire involontaire" qui "entrouvrait les lèvres de Denise."
Le décodage métaphorique éclaire l'image dans une perspective paradigmatique: comme le rire *éclaire* un visage, la lumière *rit* sur le pavé: *rire* et *lumière* sont synonymes, comme hutte, cabane et cahute dans l'exemple de Jakobson.[6]	Le décodage métonymique éclaire l'image dans une perspective syntagmatique: il y a un rapport de contiguïté (de cause à effet) entre le beau temps de mai et la joie de la rue.

Nous sommes donc là en présence d'une figure susceptible d'interprétation métaphorique (paradigmatique) ou métonymique (syntagmatique). On peut dire que cette figure est à double perspective, comme ces dessins géométriques qui, selon le rythme de l'attention, apparaissent tantôt en relief, tantôt en creux.[7]

Ces figures à double perspective sont l'équivalent de certains morphèmes susceptibles d'une interprétation paradigmatique ou syntagmatique.

Exemple (slovène):

Ns *korak-Ø* "pas"	~	*most-(Ø)-Ø* "pont"
Np *korak-i*	~	*most-ov-i*
Gp *korak-ov*	~	*most-ov-Ø*

En lecture (décodage) verticale (paradigmatique), Gp *most-ov* s'interprète *most-ov-Ø* (désinence -Ø), par opposition au Np *most-ov-i*

En lecture horizontale (syntagmatique), Gp *most-ov* s'interprète simplement *most-ov* (désinence *-ov*), come *korak-ov*. En effet, on a Gp *most-ov* exactement comme si l'on avait Np **most-i* (comme *korak-i*).

Donc, selon qu'on l'interprète sous l'angle paradigmatique ou syntagmatique, la désinence *-ov-Ø* apparait soit comme une désinence seconde -Ø propre à un certain nombre de substantifs masculins, soit comme désinence première *-ov*. Sa forme réelle ne change pas pour autant. Ce qui montre que les éléments virtuels et matériels ne se recouvrent pas nécessairement. C'est de cet écart entre segment virtuel et segment matériel d'un morphème que procèdent certaines réfections analogiques *(most-ov* ⟶ **most-i)*.

On peut aussi formuler l'hypothèse d'un écart entre champ sémantique virtuel et champ sémantique réel, et c'est cet écart préexistant dans la langue qui rendrait possible les déplacemente de sens par métaphore et métonymie, selon que l'écart est susceptible d'une lecture syntagmatique ou paradigmatique.

Examinons maintenant un second type de figure à double perspective faisant alterner cette fois le degré Ø de l'écriture avec l'expression métaphorique ou métonymique.

Soit ce passage de Marcel Proust:

"Ce n'est pas seulement aux villes et aux fleuves qu'ils

[les noms] donnent une individualité. .. Alors chaque château, ... a sa dame ou sa fée, ... Cependant la fée dépérit, si nous nous approchons de la personne réelle, la fée peut renaître si nous nous éloignons de la personne. Mais si nous restons auprès d'elle, la fée meurt définitivement."[8]

Oubliant un instant le contexte métaphorique, nous tombons dans le conte de fée comme dans un piège et les expressions "la fée dépérit", "la fée renaît", "la fée meurt" ont leur sens propre, sans métonymie ni métaphore, c'est-à-dire sans écart d'aucune sorte avec le discours neutre (Cohen).[9]

Mais, selon le rythme de l'attention, le sens métaphorique du contexte refait surface, et les expressions "la fée dépérit", etc. sont perçus comme figures de style, que nous décodons, par substitution simultanée du sujet et du prédicat:

Le charme de la personne (idéalisée par son nom)	diminue, reparaît, disparaît
(métaphore)	(métonymie)

Nous avons donc affaire à une figure complexe (métaphore corrigée par une métonymie) alternant avec un degré zéro d'écriture.

Nous pouvons appeler cette sorte de figure "figure à éclipse", puisqu'elle se caractérise non pas par l'alternative métaphore/métonymie, mais par l'alternative degré zéro/degré figuré (métaphore ou métonymie).

La figure à éclipse ressemble à ces voyelles caduques qui, tantôt apparaissent, tantôt disparaissent dans un même paradigme ou dans un même énoncé:

Exemple (russe):

Ns *d'én*/Gs *d'n'á* (e/Ø) "le jour"

Ns *d'én* ~ *zeml'á* (mais Gs *zemél'*) (e ~ Ø)
"la terre"

Le déplacement d'accent qui provoque l'éclipse des voyelles caduques est comparable au déplacement de l'attention provoquée par l'habileté de l'écrivain pour susciter par contre-coup l'oubli momentané de l'écart de sens qui constitue la figure.

1 *Cité d'après Claude Vincenot, "Les procédés littéraires de Marcel Proust et la représentation du monde chez l'enfant", Revue des Sciences Humaines, fascicule 129, janvier-mars 1968, p. 23.*

2 *Jean Cohen, "Structure du langage poétique", Paris 1966, p. 109.*

3 *Jean Mouton, "Le style de Marcel Proust", Paris 1948, p. 67.*

4 *Cf. note (1), ibid. p. 7.*

5 *Emile Zola, "Au bonheur des dames", Ed. Fasquelle, p. 167, ("Le livre de poche", No 228), 1978*

6 *Roman Jakobson, "Essai de linguistique générale", Paris 1963, T. I. p. 162.*

7 *Claude Vincenot, "Essai de grammaire slovene", Ljubljana 1975, p. 15.*

8 *Cf note (1), ibid. p. 17.*

9 *Cf. note (2), op. cité p. 113.*

Povzetek

VARIANTE IN FIGURE
(MORFOLOGIJA IN RETORIKA)

Obstajajo figure, ki jih lahko obrnemo, *tako da termin podoba služi kot izhodiščna točka za drugo figuro, nasprotno prvi, in figure* z dvojno perspektivo, *to se pravi, da jih lahko poljubno uvrstimo med metafore ali metonimije. Takšne inverzije in podvojitve perspektive pa najdemo tudi v nekaterih končniških in predkončniških alternacijah, kajti tako v morfologiji kot v retoriki se obe jezikovni osi na isti način medsebojno prepletata.*

Carlo Alberto Mastrelli
Firenze

CDU 807.2-3

INTERAZIONE LATINO-SABINA: LAT. dumus, luma E bulumaca.

I vocabolari etimologici della lingua latina continuano a tenere separati i due lemmi *dumus* e *luma*.[1] Ma non se ne vedono le ragioni, innanzi tutto, per le condizioni semantiche: *dumus* offre il significato di "spino, pruno, cespuglio" e *luma* deve avere avuto ugualmente il significato di "spino" (Paul. Fest. 120 *genus herbae* vel potius s p i n a e)[2].

Quanto all'aspetto fonetico *dumus* e *luma* potrebbero rientrare nel fenomeno di scambio *l/d* che è tipico della conflittualità latino-sabina.[3] Questa eventualità era già stata prospettata dal Thurneysen[4], il quale dopo aver trattato di *dumeta* e *dumecta* aggiungeva: "entweder eine gleichartige Bildung oder geradezu dasselbe Wort (mit Schwanken von *d-* und *l-*) ist *lumecta* ..."; ma il vocabolario WALDE-HOFMANN[5] ha escluso apoditticamente tale ipotesi ("nicht mit *dumectum* identisch"), forse per ragioni di connessione fonetico-etimologica.

A causa della forma aggettivale *dusmus* riscontrata in Livio Andronico (trag. 39: *dusmo in loco* = ἐν λόχμῃ πυκινῇ [Hom. Ι 439]; cfr. Paul. Fest. 67) il sostantivo *dumus* deve risalire a un *dusmus* con un allungamento di compenso; e perciò appaiono probabili le connessioni, già proposte, con m. a. ted. *zūs-ach* "Gebüsch" *zūse* "Gestrüpp, Haarlocke", a. a. ted. *zir-zūsōn* "zerzausen", m. ingl. *tō-tūsen* "id."

L'etimologia di *luma* è invece assai più incerta, anche perchè - a causa della scarsità e della natura delle testimonianze - non se ne conosce la quantità. Tuttavia nulla esclude che *luma* fosse di quantità lunga e che quindi anche questo vocabolo risalisse a una forma **lŭsma*.

Se il raffronto di *dūmus* e *luma* risultasse legittimo ne deriverebbero delle conseguenze - sul piano diacronico e diatopico - così ipotizzabili:

1) *dūmus* e *luma* potrebbero essere i riflessi - uno latino e l'altro sabino - di una medesima base indeuropea (o mediterranea?) DŬSMO-.

2) *dūmus*, cioe *dusmus* potrebbe essere prestito dal sabino con la reazione latina *d-/* a un sab. **lŭsmus*[6]; e allora *luma* sarebbe a sua volta una latinizzazione a causa di *m* < *sm*[7].

3) *luma* potrebbe essere il ricupero latino di una parola sabina mutuata a sua volta da un proto-lat. **dŭsmus*.

La prima ipotesi è assai improbabile perchè le affinità tra italico e latino sono solitamente recenti e non antiche: da questo punto di vista risulterebbe difficile tanto una derivazione da un comune tema di fase indeuropea, quanto da un comune sostrato linguistico mediterraneo.

La terza ipotesi è altrettanto improbabile a causa del particolare settore di vocabolario "agreste" caratterizzante il lat. *dusmus* e a causa delle difficoltà di un doppio viaggio - di andata e di ritorno - della parola.

Assai più plausibile appare invece la seconda ipotesi: noi sappiamo che il vocabolario rustico italico (pastorale e agricolo) ha lasciato tracce significative nel lessico latino. E quindi possiamo ritenere, con sufficiente ragione, che il sabino abbia avuto un tema **lusmo-*: il latino lo avrebbe accolto in un secondo momento dopo il superamento della "moda sabineggiante"[8], reagendo percio con un *d-* al sabino *l-*.

Il lat. *dūmus* sarebbe dunque un nuovo "tipo di reazione", analogo - ma non uguale - al caso di *adeps* "grasso" che è stato giudicato "adattamento del gr. ἄλειφα".[9]

Se le cose stanno così *dusmus/dumus* potrebbe essere la r e a z i o n e della latinità consapevole a un sab. **lusmus*; e ciò sembra confermato dal fatto singolare (e finora non notato) che *dusmus* e *dūmus* ricorrono unicamente in Livio Andronico, in Cicerone, in Virgilio e per lo più presso i poeti.

Di conseguenza il lat. *luma* sarebbe invece l'accoglimento " i m m e d i a t o " - di una italicità più genuinamente mantenuta nell'ambiente rustico (con la sola riduzione di *-sm* a *-m*): e cio sembrerebbe confermato dal fatto che *luma* e attestato solo nella tarda latinita (Paolo Festo) e che di *lumariae falces* e di *lumectum* parla solo il sabino Varrone a proposito di vocaboli tecnici dell'ambiente "agreste".

Dunque la vicenda di *dūmus* e *luma* appare analoga a quella di *adeps* (classico) e della variante *aleps/alipes* (volgare e tardo).

La stessa storia successiva della latinità sembra avallare ulteriormente questa interpretazione: nessuna lingua romanza conosce infatti continuatori né di un *dūmus* né di una *luma*[10]. Solo nell'area francese compare un limusino *dumet* "hallier, buisson", ma il Wartburg commenta "unsicher ob Erbwort, oder moderne Entlehnung"[11] rinviando ad alcune riflessioni del Gamillscheg.[12]

Anche la toponomastica - che solitamente conserva durevolmente tratti arcaici scomparsi nella lingua - è presso che muta: per ora soltanto in Toscana risulterebbe un *Dometaia* a Quartaia (Colle di Val d'Elsa) (= *Dometaio* a. 1356), per il quale il Pieri[13] si domandava se non poteva risalire a un **dumetaja -o* "luogo pieno di 'dumeti' o spineti" confrontando *Prontaia* e *Spinitaio*.[14]

A *dūmum* il Pieri ha ricondotto anche il top. *Plano Dumuli* (a. 1049) presso Gaiole (Siena).[15]

Questo potrebbe essere un segno che *dumus* e *luma* hanno avuto nel latino una circolazione assai limitata, proprio per la loro connotazione sabina o sabineggiante. Ben altra è stata la consistenza e la diffusione dei quasi sinonimi lat. *rŭbus, spīnus* e *stĭrps;* è vero che anche lat. *frutex* e *vepres* non hanno continuatori romanzi, ma *frutex* può essere stato eliminato per essere entrato presto in colisione con *fructus;* e *vepres,* se non vive più nelle lingue romanze, è benissimo attestato nella toponomastica.[16]

Anche *sentis* (e la sua variante *sentix*) non ha avuto grande fortuna: e continuato probabilmente dal solo rom. *sîmceà* "spina" (*SENTIC- ELLA: REW 7823), ma non pare che abbia lasciato tracce nella toponomastica.[17]

Altro segno della marginalità, tanto di *dūmus* quanto di *luma,* scaturisce dalla considerazione che i collettivi *lumectum* e *dūmectum* sono rifatti su *frutectum, carectum,* ecc.. Non solo: secondo Paolo Festo (67) *dūmectum* era la forma più antica rispetto a *dūmetum* e questa è ulteriore prova del diverso destino (più culto?) di *dūmus:* di *luma* non è infatti attestato un derivato **lumetum.*

Giunti a questo punto dobbiamo affrontare la questione morfologica che oppone il maschile *dūmus* al femminile *luma;* la questione sembra che si possa risolvere facilmente, solo che si

pensi al fatto che in Livio Andronico *dusmus* è aggettivo. Si è quindi in grado di ammettere che esistesse in sabino un agg. *lusmus* e che il latino lo avesse mutuato soltanto in alcuni impieghi sostantivali, che hanno portato alla luce i due allomorfi *dūmus* e *luma*. Quindi anche sotto questo profilo *dūmus* e *luma* avrebbero avuto un'origine analoga a quella di *adeps*, se si ritiene che questa parola sia identica all'aggetivo umbro *ařipes, ařepes*.[18]

Evidentemente ci deve essere alla base un processo metonimico: del resto anche *sentis* ha il suo corrispondente aggettivale *sentus*.

In tempi più recenti Alessio[19] ha ripreso la questione etimologica del lat. *luma* che "è indubbiamente un relitto o un accatto"; egli, ritenendo che il toponimo salentino *Il Mito* (dialett. *Lumitu = monasteriorum S. Marie de Lomito, monasterii S. Marie de Lummito* a. 1310), presso Tricasa, presupponga un collettivo lat. **lūmētum*[20], è indotto a "pensare che si tratta di un elemento indigeno di questa zona, ipotesi che troverebbe conferma nel personale messap. *lomiaihi-no*" e conclude: "Non essendo determinata la quantità di *-u-* e il genere della pianta non è facile determinarne l'etimologia, ma ci sembra probabile che si tratti di un grecismo, λῦμα, -ατος n. (o eventualmente λύμη f.) "sudiciume", "danno, rovina" con riferimento a una pianta infestante, e propriamente all'*ononis spinosa* (vedi *būlūmāca*)".

E' senza dubbio suggestiva l'ipotesi che il toponimo *Il Mito* possa discendere da un lat. *lūmētum*[21]; ma si tratterebbe comunque di una testimonianza isolata; e quindi non si comprende come esso possa essere considerato un "elemento indigeno della zona", tanto più che l'accostamento all'antroponimo messapico **lomias* e del tutto gratuito.[22]

E quand'anche fosse davvero un "elemento indigeno" (dunque latino e messapico), come è possibile saltare bruscamente a prospettare l'ipotesi che *lūma* sia di origine greca? Per accogliere questa ipotesi occorrerebbe ammettere che si trattasse di un antico grecismo, passato poi al messapico e quindi al latino. Ma c'è di più: il gr. λῦμα (o λύμη) indica solo il con-

cetto di "sudiciume" o di "danno" e non si ha nessun appiglio per ipotizzare un passaggio semantico da quei concetti astratti al nome di una pianta, nè si vede alcuna necessità che dovesse spingere il messapico (e quindi il latino) a mutuare dal greco una parola di tale ambito semantico.

Assai più interessante è il richiamo di Alessio[23] a una forma **būlūmāca/*būlūmātica/*būlūmāria* "bulimaca" ricostruita alla base di numerosissime forme dialettali italiane.[24] Anche questa pianta (l'*ononis arvensis* e *spinosa*) è però analizzata da Alessio come un composto greco del tema (βου-"bue" e λυμάχη· ἡ εἰς διαφθορὰν λύπη (Hes.).

A nostro parere non si vede la necessità di ipotizzare un grecismo - oltre tutto non attestato nel greco - per una parola di così grande diffusione su tutto il territorio italiano.[25] Il richiamo "per la semantica" ai fitonimi greci αἰγόλεθρος (letter. "rovina delle capre") "rhododendron Ponticum", βούτομος (cfr. τέμνω 'taglio') "carex riparia" è tanto suggestivo quanto illusorio, e addirittura fuorviante perchè un composto *βουλυμάχη in greco non esiste; ed è difficile supporne l'esistenza, anche per la considerazione che non doveva essere un vocabolo vitale, dato che è documentato solamente in una glossa esichiana.

Rivolte queste sostanziali critiche all'ipotesi di un grecismo, mi pare invece del tutto plausibile l'interpretazione di *būlūmāca* come parola originaria del fondo latino:[26] essa infatti potrebbe essere costituita dal tema *bū-*, quale si riscontra nei composti *būcaeda/būcīda* e *būsequa* (cfr. anche *bŭ-cerda*), e del lat. *luma* (quindi "spino del bove", ulteriormente ampliato con il suffisso *-aca*[27], ma anche - non si può sapere se primariamente o secondariamente - con i suffissi *-ātica* e *-āria*.

Tale ipotesi ha dalla sua anche il fatto che il francese *bugrane* "bulimaca" (sec. XVI *bougrande, bouverande:* cfr. *boveretna, boberedna, boberena* nelle Glosse) presuppone un composto *BOVE-RETĬNA "redina del bove"[28], e che le denominazioni botaniche medievali per designare l'ononide sono *remora aratri* e *restis bovis*[29]; queste composizioni nominali[30] partono dunque da vocaboli (*remora* e *restis*) che non richiamano affatto l'idea di

"rovina, peste, flagello", ma che si adeguano perfettamente al concetto di " s t e r p o s p i n o s o " (quindi con effetto " f r e n a n t e / r i t a r d a n t e ") che sembra peculiare di *luma*.

Qualora si accetti questa nostra diversa proposta etimologica, ne scaturiscono le seguenti conseguenze:

1) il tema *bū-luma-* confermerebbe il filone rustico umbro-sabino evidenziato a proposito del lat. *luma* e ne costituirebbe un riaffioramento tipico delle lingue romanze.

2) Il composto *bū-luma-* appare più adeguato all'umbro-sabino che non al latino, poichè esso è lessicalmente più vicino al greco, lingua dove si constata una notevole proliferazione di fitonimi con il tema βου-[31]: e a questo proposito è interessante richiamare alla mente il gr. βουλάπαθον composto di λάπαθον "lapazio, romice", tanto più se fosse vero il collegamento etimologico di λάπαθον con il lat. *lappa* "lappola, bardana".[32]

1 *Vedi WALDE-HOFMANN, LEW, I. Heidelberg 1938³, pp. 381 e 831; ERNOUT-MEILLET, DELL, Parigi 1959⁴, pp. 787 e 369.*

2 *Su questo significato concorda anche Varrone (L. L. 5, 137), quando dice: L u m a r i a e(falces) sunt quibus secant l u m e c t a , id est cum in agris serpunt s p i n a e ; quas quod ab terra agricolae soluunt id est luunt l u m e c t a . Invece discordante è la glossa che interpreta luma come* βοτάνη ὁμοία ἡδυόσμῳ, ἣν τινες ποταμογείτονα καλοῦσιν, ἄλλοι καλαμίνθην *(CGL II, 125, 5); in questo caso si potrebbe ipotizzare un omonimo con una diversa etimologia, e cioè un luma da un *LOYMA connesso etimologicamente con līmus "limo" (*LOYMOS), ma con un diverso esito fonetico del dittongo OY (su -ū- da OY vedi F. SOMMER. Hb. d. lat. Laut- u. Formenlehre, Heidelberg 1914²⁻³ (rist. 1948) § 25, p. 39 e § 63, pp. 74-78); del resto anche nepeta è stato connesso con una base NAP/NEP "acqua".*

3 *Sulla questione si veda A. ERNOUT, Les éléments dialectaux du vocabulaire latin, Parigi 1909, pp. 80-81; M. LEUMANN, Lat. Laut- u. Formenlehre, Monaco 1977⁶, § 162, pp. 154-156.*

4 *R. THURNEYSEN, Zu lat. - etum und -aster, "Festschrift J. WACKERNAGEL", Gottinga 1923, p. 118.*

5 *LEW cit., I, p. 831 s. v. luma.*

6 *Non è escluso che in altri dialetti italici si avesse anche dusmus (l'antroponimo marruc. dusmia è stato connesso con lat. dumus, vedi CONWAY, It. Dial., I, Cambridge 1897, p. 257 e G. BOTTIGLIONI, Man. dei dial. italici, Bologna 1954, § 63, p. 71; ma la connessione mi pare assai incerta).*

7 *Sulla conservazione del nesso -sm- nei dialetti italici vedi G. BOTTIGLIONI, Manuale cit. § 63, pp. 70-71.*

8 Vedi G. DEVOTO, Storia della lingua di Roma (= SLR), Bologna 1944[2] (rist. Bologna 1982) pp. 84-86 (= Geschichte der Sprache Roms, Heidelberg 1968, pp. 83-84; Protosabini, Sabini e "Postsabini", "St. Etr." XXXIX (1971), pp. 111-112 (rist. in SLR, pp. XXXIII-XXXIV); Il latino di Roma, in "Lingue e dialetti dell'Italia Antica" (a cura di A. L. PROSDOCIMI) Roma 1978, p. 483 (= rist. in SLR, p. LIV).

9 Ibid., p. 85. - Cfr. anche M. G. BRUNO, I Sabini e la loro lingua, "Rend. Ist. Lomb." XCV-XCVI (1961-1962), p. 519.

10 Vedi W. MEYER-LUBKE, REW, Heidelberg 1935[3] e M. G. BRUNO, Il lessico agricolo latino e le sue continuazioni romanze, "Rend. Ist. Lomb." XCI-XCII (1957-1958), p. 390.

11 W. von WARTBURG, FEW, vol. III, Tubinga 1949, p. 178.

12 E. GAMILLSCHEG, Französische Etymologien II, "Zeitschr. f. Rom. Phil.", XL (1920), p. 529.

13 S. PIERI, Top. della Valle dell'Arno, Roma 1919, p. 374.

14 S. PIERI, Top. delle Valli del Serchio e della Lima, Pisa 1936, p. 239. - Il Pieri nel loc. cit. della TVA aggiungeva: "Come continuatore di dūmus - etum sarebbe un altro bel cimelio".

15 S. PIERI, Top. della Toscana Meridionale, Siena 1969, p. 177.

16 Vedi S. PIERI, TVA cit., p. 255, TSL cit., p. 107, TTM cit., p. 213.

17 Vedi anche M. G. BRUNO, Il Lessico agricolo lat. cit., p. 390.

18 Cfr. G. BOTTIGLIONI, Man. cit., pp. 260 e segg.; V. PISANI, Le Lingue dell'Italia antica oltre il latino, Torino 1964[2] p. 155; per E. VETTER, Handbuch d. ital. Dialekte, vol. I, Heidelberg 1953, p. 173, non si tratta di aggettivo ma di sostantivo. Di altro avviso è invece G. DEVOTO, Tabulae Iguvinae, Roma 1954[2], pp. 201-202, Le tavole di Gubbio, Firenze 1948, p. 22.

19 G. ALESSIO, Lexicon etymologicum, Napoli 1976, p. 246.

20 G. ALESSIO, Apulia et Calabria nel quadro della toponomastica mediterranea, "Atti e Memorie del VI Congr. Intern. di Scienze Onomastiche" (Firenze, 4-8 aprile 1961)", I, Firenze 1962, p. 99.

21 Ma non si potrebbe del tutto escludere altra etimologia, tanto più che le attestazioni del toponimo non sono molto antiche: non potrebbe trattarsi, ad es., del gr. * λουμία "lumia" ampiamente attestato nelle parlate neogreche dell'Italia meridionale (vedi G. Rohlfs, Etym. Wb. d. unterital. Gräzität, Halle 1930, p. 152)?

22 Su questo antroponimo messapico si veda O. PARLANGELI, Studi messapici, Milano 1960, p. 392. - Non risulta che tale antroponimo ricorra nelle iscrizioni nuovamente acquisite: vedi C. SANTORO, Nuovi studi messapici, I, Galatina 1982.

23 *Lex. etym. cit., p. 56 (cfr. anteriormente G. ALESSIO, Varietà, "Paideia" IV 1949 , pp. 32-34).*

24 *Ma la ricostruzione è anche sorretta da una glossa στ<ο>ιβή stipa, bolumaca (C. Gl. Lat. III, p. 27, 2. 29) e da alcuni toponimi medievali: Bulemacetum (a. 792), Balmacectum (a. 986) nel territorio amiternino.- A questi si può aggiungere anche Bulimácola a Roccastrada (Grosseto): v. S. Pieri, TTM, p. 169.*

25 *Del resto lo stesso ALESSIO aveva riconosciuto, in un primo momento (Varietà cit., pp. 32-34), l'impossibilità di ricorreve al greco: dopo aver richiamato il gr. βούτομον concludeva infatti: "E' naturale perciò che dinanzi a bulimaca il mio primo pensiero sia stato quello di vedervi un composto con bu- "bue". Ma la nomenclatura botanica del greco antico non offre niente di soddisfacente che possa giustificare per la forma e per il significato la nostra voce, tanto più che la forma delle glosse bolumaca ha bo- e non bu-. Conviene allora battere altra strada."*

26 *L'ALESSIO (Varietà cit., pp. 33-34) aveva proposto come etimo un derivato in -āca da volūmen -inis "avvolgimento" (cfr. tosc. vilume "viluppo"), quindi un volūminā̆ca 'la pianta che si avvolge ai piedi dei buoi', cfr. convolvulus, volūculus, gr. περιπλοκος nomi di pianta che si ispirano alla stessa immagine". - Ma questa ipotesi etimologica non soddisfa perchè il lat. volumen (e i suoi esiti romanzi: vedi W. MEYER-LÜBKE, REW³ cit., p. 788 nro. 9436) hanno tutt'altra dimensione semantica.*

27 *Cfr. M. LEUMANN, Lat. Laut- u. Formenlehre cit., § 304, p. 340 dove si fa presente che il suffisso -āca è caratteristico di vari fitonimi come pastinā̆ca, verbenā̆ca, portalā̆ca.- La presenza in diversi dialetti italiani del suffisso -ATICA (per cui vedi M. LEUMANN, Lat. Laut- u. Formenlehre cit., § 303, pp. 338-339) sarà dovuta a fatti di lenizione che hanno portato quel suffisso a coincidere quasi del tutto il suffisso -ĀCA.*

28 *Cfr. W. v. Wartburg, FEW cit., I, Tubinga 1948, p. 476 e E. GAMILLSCHEG, Etym. Wb. d. franz. Sprache, Heidelberg 1969, p. 162, che rinvia a A. THOMAS, Etimologies françaises et provençales, "Romania" XLII (1913), pp. 380-384 e a E. ROLLAND, Flore populaire ou histoire naturelle des plantes, IV, Parigi 1903, p. 111 sgg.*

29 *Vedi V. BERTOLDI, Parole e idee, ecc., "Rev. Ling. Rom." II (1926), p. 152.- Per i nomi dialettali italiani vedi O. PENZIG, Flora popolare italiana, I, Genova 1925, p. 320, e quindi V. BERTOLDI, Un ribelle nel regno dei fiori, Genève 1923, pp. 203-204, G. PEDROTTI - V. BERTOLDI, Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino ecc., Trento 1931, pp. 254-255; G. B. PELLEGRINI - G. B. ROSSI, Flora popolare agordina, Firenze 1964, pp. 122-123.*

30 *E' interessante notare come nelle denominazioni più recenti della "bulimaca" retĭna sia stato frainteso come un retinē-*

*re (ad es. franc. nord-occid. retien-boeuf) e restis sia stato frainteso come un *arrestare (ad es. franc. arrête-boeuf), tosc. restabue, ital. merid. restabovi), il quale ha generato per "irradiazione" sinonimica le forme tosc. fermabue, stancabue, ital. merid. fermabove, cessavuovə, ecc.*

31 Mi sembrerebbe impossibile concepire bū-lūmāca come composto greco-latino.- Sul valore "peggiorativo" di βου- nei fitonimi greci vedi R. STRÖMBERG, Griech. Pflanzennamen, Göteborg 1940, p. 29.

32 Vedi WALDE-HOFMANN, LEW cit., I, p. 762 e H. FRISK, Griech. etym. Wb., II, Heidelberg 1970, p. 84.

Povzetek

LATINSKO-SABINSKI MEDSEBOJNI VPLIVI: lat. DUMUS, LUMA in BULUMACA

Avtor pretresa etimologije za lat. besede dumus, luma, 'grmovje', 'goščava', 'trnje' in bulumaca, neko rastlinsko ime, in misli, da so dozdaj predlagane grške etimologije za te tri izraze nepravilne; verjeten pa je sabinski jezikovni vpliv, tako zaradi glasovne podobe (D/L) -dumus in luma sta si pomensko blizu, kakor tudi zaradi dejstva, da je sabinski pastirsko-poljedelski besednjak pustil v latinskem globoke sledi. Prav tako ne more biti grškega izvora bulumaca, rastlinsko ime, ampak je umbrijsko-sabinskega; edinole tvorba, s prvim elementom bus, bos 'vol' kliče v spomin grški način tvorbe.

Roxana Iordache
Bucarest

CDU 077.25 Iordanes

L'INFINITIF DANS LES OEUVRES DE JORDANES

Les oeuvres de Jordanès représentent, comme on le dit souvent, "une source inépuisable pour l'étude du latin vulgaire"[1]. Nous y ajoutons certains éclaircissements: le texte de Jordanès est inestimable pour la connaissance du *latin tardif, vulgaire et cultivé*.

Jordanès, Ostrogoth d'origine, né et formé en Scythia Minor, quelque part en Dobroudja (province de l'Empire byzantin), est connu d'abord comme clerc d'un chef d'Alains, au début du VI-e siècle (mais on ignore combien de temps exactement il eut cette charge), en Moesia Inferior, puis on le retrouve comme moine et fort probablement évêque d'une communauté gothique dans le nord de l'Italie. A part la langue maternelle, Jordanès avait encore appris la langue des Alains et, naturellement, le latin et le grec, nécessaires d'abord à l'établissement des relations des Goths et des Alains avec l'Empire de Constantinople et, plus tard, à la formation même de Jordanès en tant qu'ecclésiastique et historien. L'étude de ses oeuvres nous fait voir que l'historiographie de l'époque impériale romaine était familière à Jordanès et qu'il connaissait bien d'importants poètes comme Virgile et Lucain.

Des ouvrages de Jordanès, rédigés en Moesia et Italia, se sont conservés seulement deux: *De origine actibusque gentis Romanorum*, titre abrégé en *Romana* (titres imposés par l'édition de Th. Mommsen, dans la collection "Monumenta Germaniae historica", V : 1, Hannover, 1882; édition anastatique - Berlin, 1961) et *De origine actibusque Getarum*, titre abrégé: *Getica* (titres cités d'après la même édition de Th. Mommsen, ci-dessus mentionnée).[2]

Les ouvrages conservés, d'ailleurs les plus importants de Jordanès, sont en fait deux Bréviaires, de l'histoire de Rome et, respectivement, de l'histoire des Goths.

De l'analyse des événements exposés en *Romana* et

Getica nous arrivons à la conclusion que la rédaction des deux oeuvres s´achevait pendant les derniers mois de l´année 550 et les premiers trois mois de l´année suivante, dans un puissant centre urbain d´Italie, vraisemblablement Ravenne. Il s´agit d´une époque historique spéciale, époque de grands troubles socio-politiques et militaires (parmi les événements importants rappelons la conquête de l´Italie par les armées des généraux Bélisaire et Narsès, au nom de l´empereur d´Orient - Justinien, victoire remportée sur les Ostrogoths du roi Totila).

Au point de vue linguistique, *Romana* et *Getica* présentent une intéressante combinaison de latin vulgaire du VIe siècle et de latin de chancellerie (des juristes et ecclé= siastiques) de l´époque tardive, sans qu´il y manque pour autant des éléments de pur latin classique.

Le degré de difficulté existant dans le texte de Jordanès est des plus élevés, surtout pour les chercheurs qui n´ont pas l´habitude du latin médiéval:

- C´est ainsi que dans les oeuvres de Jordanès apparaissent aussi bien des faits récents de latin vulgaire, que des faits plus anciens, ou fort anciens de latin vulgaire, qui continuent de subsister dans le siècle de Jordanès (et qui se retrouvent dans une large mesure dans les langues romanes). Parmi les faits assez nouveaux de latin vulgaire, citons l´emploi de la locution *tantum quod* avec le sens d´"aussitôt que" ; parmi les faits anciens, signalons la construction de *postquam* avec le subjonctif imparfait.

- Il existe divers éléments appartenant au style de chancellerie: l´usage de *quatenus* pour introduire des proposi= tions finales, consécutives, complétives, temporelles et causales; l´usage bien répandu de quasi etc.[3]

- On pourrait parler, dans certains cas, de préférences marquées, relevant de la personnalité de l´auteur. C´est ainsi que le fréquent usage de la conjonction *dum* doit s´expliquer par une véritable prédilection de Jordanès pour cet adverbe.Il ne faut cependant pas perdre de vue le fait que cette conjonction était beaucoup employée dans le latin vulgaire et, d´autre

part, que ce large usage tombait sous l´incidence de cette loi du latin vulgaire de l´époque tardive qui substituait aux conjonctions anciennes, usées et manquant d´expressivité, des formules d´expression bien plus précises.[4]

- On retrouve aussi des particularités propres au lieu où s´est formé l´auteur (Moesia Inferior): le large usage de *in* pour *ad* et aussi: l´usage de *in* à la place de *per*.[5]

- Pour certaines dérogations aux normes du latin cultivé de l´époque classique on peut supposer l´influence du grec tardif: l´utilisation du participe futur à valeur finale etc. Il n´y manque pas non plus des éléments de pensée gothique.

- Assez fréquents sont les hyperurbanismes: absence des prépositions là où elles étaient absolument nécessaires, utilisation de l´imparfait du subjonctif pour le plus-que-parfait du subjonctif etc.[6] Précisons que les hyperurbanismes apparaissent dans tous les compartiments de la grammaire, ainsi que dans le vocabulaire.

L´empressement que met l´auteur dans l´achèvement de la rédaction de ses oeuvres (ses efforts de mise au net des ouvrages précédant de peu la conquête de l´Italie par le général Narsès, période où Jordanès pouvait reprendre la question de l´importance de la fusion spirituelle et matérielle des Goths et des Romains)[7] est, en bien des cas, à l´origine des erreurs d´inattention quant à la notation de la lettre finale, voire de l´omission de la lettre ou des lettres finales. L´imitation de certains historiens célèbres (Tacite, Ammien etc.) et, en outre, sa prétention de s´en distinguer, même de réaliser des phrases supérieures aux modèles (sur le plan de la correction et de l´élégance), ont fréquemment tourné à un confus raccord d´idées, faisant leur part soit aux omissions, soit aux répétitions. Si l´on ajoute à tout cela les énumérations imprécises de tribus, de chefs de peuplades et tribus, de lieux de combats (qui, parfois, ne sont pas indiqués par d´autres historiens et qui sont impossibles à identifier jusqu´à ce jour), on aura, en grand, un aperçu des difficultés que pose le texte de Jordanès.

La plupart des phrases qu´on trouve dans les oeuvres de Jordanès comportent une multitude d´écarts par rapport aux règles du latin cicéronien. On pourrait dire, à juste raison, que *dans nombre de ses phrases presque chaque mot comporte une faute, voire plusieurs, de nature différente, que ce soit au point de vue de la graphie, ou bien de la morphologie, de la syntaxe, du lexique, de l´ordre des mots dans la proposition et dans la phrase.*

La plupart des dérogations aux normes du latin "d´or" s´expliquent par l´influence du latin vulgaire. Ces écarts sont non seulement très nombreux, mais encore de types très différents. La fréquence des types de fautes du texte de Jordanès correspond d´habitude à la fréquence des types respectifs d´erreurs dans le latin vulgaire de l´époque tardive (par exemple: le large usage de *quia causal* par rapport à *quod causal*; l´usage du plus-que-parfait du subjonctif pour le plus-que-parfait de l´indicatif etc.). Il s´agit le plus souvent d´écarts qui se continuent dans les langues romanes.

Les oeuvres de Jordanès ne manquent pas cependant de passages correctement construits, selon toutes les règles du latin "d´or" (parfois copiés sur des prédécesseurs). Les phrases, ou les membres de phrase (ces derniers surtout), rédigées correctement et même élégamment au point de vue stylistique, sont cependant rares par comparaison au nombre de phrases où abondent les dérogations aux normes du latin cultivé de l´époque classique.

Dans le présent article nous nous limitons à l´analyse de l´emploi de l´infinitif.[8] Dans le domaine de l´usage de l´infinitif, on trouve de nombreuses et variées dérogations aux normes du latin classique.

Le plus fréquent phénomène contredisant les normes classiques est *l´apparition de l´infinitif à la place du subjonctif*. Ainsi:

I. 1. Le verbe POSCO est accompagné de l´infinitif avec un accusatif sujet, voir *Getica*, 259: "Nam fili[9] Attilae ... *gentes* sibi *diuidi* aequa sorte[10] *poscebant*... ". *Posco* construit avec le "Accusatiuus cum Infinitiuo' appartient au style poétique et

surtout au latin postclassique[11]. Mais on rencontre quelquefois chez Jordanès la construction correcte "*ut* + subjonctif", dépendante de *posco*, voir *Getica*, 98. Pour ce qui est de *PETO* accompagné d'une complétive ayant le verbe au subjonctif, voir *Getica*, 84.

2. OPTO apparaît construit avec l'infinitif (même sujet dans la proposition principale et dans la subordonnée, non repris dans celle-ci)[12]:

- " ... Romani regni *optat seruire* principibus.", *Get.*, 309; voir également *Getica*, 187;

- " ... cum *excipi libenter optaret* ...", *Get.*, 185, avec le verbe de la subordonnée à la voix passive.

PRAEOPTO connaît la même construction: " ... primas mundi gentes Romanos Vesegothasque[13] *subdere praeoptabat.*", *Get.*, 181. D'ailleurs, dans l'exemple cité, *praeopto* a le sens du verbe simple - *opto*[14].

3. *GESTIO* est, lui-aussi, accompagné de l'infinitif:

- " ... ipsius urbis[15] *ferre subsidium gestiens* ...", *Get.*, 102. Voir aussi *Romana*, 385.

II. 1. SVADEO est construit avec le subjonctif (dans les deux ouvrages on n'en rencontre que deux exemples[16]), mais plus souvent avec l'infinitif, par exemple:

- "practicen[17] ostendens in bonis actibus *conuersare*[18] *suasit.*", *Get.*, 69.

- Voici des exemples où l'Accusatif avec l'infinitif est exprimé nettement:

" ... *quos* ... numina quaedam et sacella *uenerare*[19] *suasit* ... ", *Get.*, 71; voir en plus: " ... cum suis deliberans *suasit eos* suo labore *quaerere regna* ...", *Get.*, 147.

Suadeo en tant que *uerbum uoluntatis* construit avec l'infinitif ou avec le "Accusatiuus cum Infinitiuo" est fréquent à l'époque archaïque, ainsi que dans les oeuvres de l'époque impériale.[20]

2. ANIMO, -ARE, "exhorter", est lui aussi construit avec l'infinitif: " ... quod odium in se[21] cunctos *animauit armari*?", *Get.*, 193.

Voir également la construction de INVITO:

" ... ad se eum in Constantinopolim[22] *accedere inuitauit.*", *Get.*, 142.

3. COMPELLO, dans le sens de "exhorter, inciter à" et, le plus souvent, "pousser", "amener à", requiert, en latin classiques, le subjonctif - un seul exemple de ce genre chez Jordanès (" ... *ut* intra suos *se* fines *recollegeret*[23] *conpulit*[24] ...", *Rom.*, 377).

Compello apparaît généralement avec l'infinitif. Voici un exemple pour le sens "exhorter":

" ... me ... in altum ... *laxari*[25] *uela compellis* ...", *Get.*, 1.

Dans cet exemple, la construction infinitive est copiée sur un autre auteur tardif - Rufin (la Préface, déjà citée dans la note 16, à la traduction du Commentaire d'Origène sur l'Epître de Saint Paul aux Romains).

Mais voici d'autres exemples où *compello* est accompagné de l'infinitif, des exemples qui ne sont pas copiés pour autant sur quelque historien antérieur ou contemporain à Jordanès:

" ... remittens in sedes proprias *fugire*[26] *compulit.*", *Get.*, 227. Voir aussi *Getica*, 134[27].

Dans ces deux derniers exemples, le sens de *compello* est de: "pousser", "contraindre". Sur cette question, voir aussi le paragraphe sur *COGO*.

III. PRAECIPIO, au sens de "ordonner", "prescrire", reprend la construction de IVBEO.[28]

Praecipio est d'ordinaire accompagné de l'infinitif à la voix passive:

"Ex qua genitis duobus geminis rex *exponi praecepit.*", *Rom.*, 51.

Voir également *Romana*, 52, 256, 265 (ce dernier exemple est généralement dû à l'influence de Jérôme, *Chron.*, 2097, à cette différence que tant Jérôme, loc.cit., que Orose, *Adu. pagan.*, 7, 10, 2, présentent le verbe *iubeo* et non pas *praecipio*) ; voir en plus *Romana*, 299 (exemple copié sur Jérôme, 2312, à cette exception que Jordanès emploie le verbe *praecipio* à la

place du *iubeo* de Jérôme); voir aussi *Getica*, 47, 129. Cfr. *Romana*, 242: " ... pontem ... fieri *imperauit*." (exemple copié d'ailleurs sur Florus, *Epit.*, 4, 12,7).

Parfois *praecipio* apparaît accompagné de l'infinitif de *uenio*: "Nepus[29] imperator *praecepit Ecdicium* ad se *uenire* ...", *Get.*, 241. Voir en plus *Getica*, 289.

IV. 1. COGO , au sens de "contraindre", apparaît généralement avec l'infinitif[30]:

"ut ... *coegerit* (regem) ... proelio *excedere*.", *Rom.*, 154 (exemple copié sur Florus, 1, 8,7).
Voir également: " ... efferum genus *fodere* terras *coegit* aurumque uenis *repurgare*.", *Rom.*, 244 (copié sur Florus, 4, 12, 12). Voir aussi *Romana*, 249, *Getica*, 77, 121, 176 etc.

On rencontre parfois *cogo* à la voix passive:

"Nam maribus ferro genas secant, ut ... uulneris *cogantur subire* tolerantiam.", *Get.*, 127 (passage différent du témoignage d'Ammien: " ... ferre sulcantur altius genae, ut pilorum uigor tempestiuus emergens conrugatis cicatricibus hebetetur ... ", Ammien, *Hist.*, 31, 2, 2). Voir aussi *Romana*, 313:

" ... fame conpulsi *rebellare coacti sunt* ..." (exemple différent, quant à sa construction grammaticale , de Jérôme, 2393: "fame *ad rebellandum* coacti sunt".)

Pour *cogo* à la voix passive, accompagné de l'infinitif, voir aussi *Romana*, 164; ibid., 328.

Dans les deux oeuvres de Jordanès on rencontre un seul exemple de *cogo* construit avec une complétive ayant le verbe au subjonctif: "Memmium Regulum *coegit*, ut uxorem suam ... *daret* ...", *Rom.*, 259. Cfr., pour cet exemple, Jérôme, 2053: "impellens eum *ut* uxoris suae *patrem se scriberet* ...".

2. Voir aussi chez Jordanès *SUBDERE* à la voix passive construit avec l'infinitif - *Getica*, 131.

V. 1. PERMITTO est souvent accompagné de l'infinitif :

- " ... nulli Iudaeorum *ingredi permisit*.", *Rom.*, 270;
" ... quas indomiti[31] Scytharum nationes Grecis[32] *permiserunt condere* ...", *Get.*, 32. Voir aussi *Getica*, 233; etc.

Pourtant on rencontre chez César: "huic permisit *uti* in his locis legionem ... *collocaret*." (*B. G.*, 3, 1, 3).

- "Hic etenim *Gallos* et *Spanos*[33] uineas *habere permisit*.", *Rom.*, 293.

Dans ce dernier exemple, le verbe *permitto* est construit avec le "Accusatiuus cum Infinitiuo". L'exemple est d'ailleurs copié sur Jérôme, 2296.

Une seule fois dans les oeuvres de Jordanès *permitto* apparaît accompagné d'une complétive ayant le verbe au subjonctif. Il ne serait pas dépourvu d'intérêt de constater que, dans cet unique exemple où *permitto* requiert le subjonctif, il existe aussi une proposition infinitive régie par le même verbe *permitto* (la variation des constructions est, peut-être, due a la tendance à éviter l'accumulation de conjonctions *ut*):

" ... cum ... legationem misisset, quatenus si[34] *permitteret ut* Gothi[35] pacati in Italia *residerent*, sic *eos*[36] cum Romanorum populo *uiuere*, ut una gens utraque credere[37] possit ...", *Get.*, 152.

On observe, dans la proposition infinitive, l'emploi du *présent de l'infinitif*. Le futur de l'infinitif aurait été nécessaire seulement si *permittere* avait été considéré comme *uerbum dicendi*.

On rencontre chez Jordanès deux autres types de constructions[38]:

a) "*Permissum est* interim *respirare* Romanis et quasi ab inferis *emergere*.", *Rom.*, 192 (Passage copié d'ailleurs sur Florus, 2, 6, 23);

b) " ... percussumque foedus cum Romanis[39] ab Asia discessit et ultra Taurum ex senatus consilio *regnare permissus est* ...", *Rom.*, 227. La construction grammaticale de ce passage est copiée sur Sex. Rufus, *Breu.*, 12.

Le second de ces deux types - appartenant tous les deux au latin impérial - peut être apprécié comme très nettement contraire aux normes du latin classique. Les exemples du type *b* sont certainement parus par analogie à: " ... *iussus* (est) in militiam *mitti* ...", *Get.*, 85. Cfr., à l'époque tardive, Jérôme, *In*

Malach. pr.: "ne animarum de caelo ruinas *suscipere compellamur; In Ierem.*, 3, ad 15, 11: "(Ieremias) iam imminente captiuitate *prophetare compulsus est* ..." etc.

2. REMITTO, au sens de "permettre", est accompagné de l'infinitif, mais il n'y a qu'un seul exemple de ce genre:

" ... qui ... ipsam in urbem[40] ... Alexandriae *remisit regnare.", Rom.*, 250.[41]

3. CONCEDO apparaît construit tantôt avec le subjonctif, tantôt avec l'infinitif, bien qu'il ne s'agisse pas de deux catégories distinctes de complétives. Voici des exemples de complétives ayant le verbe au subjonctif:

- " ... *ut* sibi de[42] suo genere principem *constituerent ... concessit.", Get.*, 234;

- " ... *leges*que propter illam *concessit, ut* omnes uiri ... inpune[43] bina matrimonia *susciperent* ...", *Rom.*, 310.

Dans ce dernier passage, la proposition régissante représente en fait une contamination de deux expressions: "legem dedit ut" et "concessit ut ...".

Voici un exemple avec l'infinitif - complément d'objet direct:

" ... ei *concessit regnare.", Rom.*, 234 (cfr. le passage correspondant de Sex. Rufus, 16: " ... regnare permissus est.")

Voici également le "Accusatiuus cum Infinitiuo", requis par *concedo*:

" ... *filios*que eius ... post patris obitum *regnare ... concessit.", Rom.*, 227

Les constructions alternent dans la même phrase ou dans le même paragraphe, parfois pour des raisons stylistiques. Voir, par exemple, dans la même phrase (*Rom.*, 227):

a) "regnare permissus est", à proximité de:

b) "filios ... regnare concessit".[44]

Pour ce qui est de l'alternance des constructions, voir ci-dessus, à la page 8, la discussion concernant les constructions qui accompagnent le verbe *permitto*.

4. Le verbe DO, -ARE apparaît dans *Getica*, 130 avec le sens de "permettre":

"Cuius mortis occasio *dedit* Hunnis *praeualere* in Gothis

illis[45] ...".

5. PATIOR, quoiqu'à la forme négative, est accompagné de l'infinitif (en fait le "Accusatiuus cum Infinitiuo"), contrairement aux normes classiques[46]:

" ... *ne* c *passus est* (facinus) inultum *transire*.", *Rom.*, 368.

La construction grammaticale appartient à Jordanès, bien que, "grosso modo", la phrase lui fût inspirée par Continuator Marcellini (ad an. 534).

En voici un autre exemple:

" ... *ne* in conspectum suum quidem *passus adduci*, ne quid de uirginitatis integritate delibasse ... uideretur.", *Rom.*, 199.

Cet exemple est d'ailleurs copié sur Florus, 2, 6, 40. Voir aussi *Getica*, 156.

A ces exemples s'ajoutent des exemples correctement construits de *patior* à la forme affirmative, suivi de l'infinitif - voir *Getica*, 175.

VI. 1. FACIO au sens de "permettre" est construit avec l'infinitif:

"Hic fere quinquaginta milia Iudaeorum ... *regredi fecit* in Iudaea[47].", *Rom.*, 58 (exemple copié sur Jérôme, 1456). Voir également *Romana*, 219.

On rencontre aussi *facio* au sens de "ordonner", "requérir": "Ad se eum *facit uenire* ...", *Get.*, 298. Cfr.: "... *praecepit Ecdicium* ... ad se *uenire* ...", *Get.*, 241.

Souvent, *facio* est employé avec le sens de "persuader", "déterminer quelqu'un à" (sens positif), ou de "contraindre" (sens négatif). Pour le sens "déterminer (qqn.) à", voir:

"fysicam[48] tradens naturaliter propriis legibus *uiuere fecit* ...", *Get.*, 69.

Voir aussi *Getica*, 206:

"Quis adhuc inermibus *cedere faciebat* armatos?"

Voir également *Getica*, 53 et 90.

Pour le sens "contraindre", "obliger", voir:

" ... qui multas et bellicosissimas arctoi[49] gentes

perdomuit suisque *parere* legibus *fecit.*", *Get.*, 116. Voir aussi *Romana*, 364.

Facio accompagné d'une complétive ayant le verbe au subjonctif est très rare dans les oeuvres de Jordanès (de fait, il n'y en a qu'un seul exemple, celui d'une complétive renfermant une idée de conséquence: *Getica*, 118), quoique les normes du latin classique l'eussent souvent réclamé.

Facio accompagné de l'infinitif apparaît même chez les auteurs classiques, voir Cicéron, *Br.*, 142: "nulla res magis penetrat in animos ... talesque oratores *uideri facit* quales ipsi se uideri uolunt." - l'infinitif étant probablement employé *pour des raisons de symétrie*. L'infinitif dépendant de *Facio* apparaît quelquefois dans la poésie - voir Lucrèce, *Rer. nat.*, 3, 100-101. A l'époque tardive, la construction de *facio* avec l'infinitif, usage emprunté au latin vulgaire, est presque généralisé, voir Tertullien, *Apol.*, 46; Commodien, *Carm. apolog.*, 117,122, 619, 622 etc.; Firmicus Maternus, *Math.*, 2, 32; *Err. gent.*, p. 39 (Burs.); Jérôme, *Ep.*, 47, 3 ex.; ibid., 50, 4 etc.; Cassien, *Inst.*, 2, 11, 2; ibid., 2, 16; ibid., 3, 11; etc.; Salvien, *Gubern. dei*, 3, 42; 4, 44 etc.[50]

2. MEREO apparaît également accompagné de l'infinitif, bien qu'en latin classique *mereo(r)* soit généralement construit avec *ut* et le subjonctif.[51] Voir *Getica*, 271:

" ... et, quia[52] puerulos[53] elegans erat, *meruit* gratiam imperialem *habere*."

Même manière de s'exprimer dans *Romana*, 359:

" ... nullique[54] tamen *meruit* inimicorum suorum uindictam *audire*."

VII. 1. NITOR apparaît construit uniquement avec l'infinitif, voir, par exemple:

"Quod dum ille *agere nititur* ...", *Rom.*, 350;

" ... Riciarius rex Suauorum[55] *nititur* totas Spanias[56] *occupare*.", *Get.*, 230.

Même expression dans *Getica*, 237: "nisus est occupare". D'autres exemples de *nitor* avec l'infinitif apparaissent dans *Romana*, 51, *Getica*, 61, 247 etc.

Quoique, durant la période classique, *nitor* soit généralement construit avec l'infinitif, dans le cas présent il n'est pas question d'observer les normes classiques, mais de reprendre l'infintif marquant une idée de but, spécifique du latin pré=classique (Cfr. la construction de *cogo*).

En revanche, le dérivé ANNITOR[57] est construit avec le subjonctif:

" ... omni modo *annisus est, ut* facto foedere in amicitiam *reciperentur.*", *Rom.*, 157.

A noter, dans cet exemple, l'identité du sujet dans la princi=pale et dans la complétive - passage copié d'ailleurs sur Florus, 1, 18, 15). Cfr.: " ... summo studio *annisus est ad augendam* liberi populi maiestatem.", *Rom.*, 117 (passage copié sur Florus, 1, 9, 4).[58]

2. MOLIOR est construit uniquement avec l'infinitif:

" ... dum resistere moliuntur ...", *Rom.*, 213.

Voir aussi *Getica*, 305.

Molior accompagné de l'infinitif ne semble pas être attesté dans la poésie avant Lucrèce; dans la prose, il n'apparaît que dans la période postclassique.[59]

3. STUDEO apparaît également avec l'infinitif (l'infinitif et le verbe qui le régit ont le même sujet, non repris pour l'infinitif)[60]:

" ... *studens fidem adhibere* mendacio.", *Get.*, 185.

Dans le texte de Jordanès, *studeo* n'apparaît qu'avec l'infini=tif.

4. CONTENDO est construit également avec l'infinitif:

" ... uerecundiam[61] suam malo publico *uindicare contendens.*", *Get.*, 63.

La même expression ("uindicare contendere") se rencontre dans *Getica*, 215: " ... dum ... mortem patris *uindicare contendit* ...". Cfr. *Getica*, 180: " ... *tendens ad discrimen* omnium nece suorum."[62]

5. TEMPTO apparaît uniquement avec l'infinitif:

" ... multa contra ecclesiam *temptauit* protinus *agere.*", *Rom.*, 342.

Voir également *Romana*, 374, *Getica* 140.[63]

VIII. 1. PLACET au sens de "c'est l'avis, la volonté de" apparaît en général, en latin classique, avec le "Accusatiuus cum Infinitiuo". Chez Cicéron, la construction avec le subjonctif commence à faire son apparition: "postea *mihi placuit, ut* summorum oratorum Graecas orationes *explicarem.*", *De orat.*, 1, 155 etc.[64]

Dans les oeuvres de Jordanès , trois types de constructions apparaissent:

a) "*Placet eum* obsidione *fatigari* ...", *Get.*, 213;

b) "*Placitum* diis, *ut* gentium Roma *potiretur*", *Rom.*, 94 (passage copié sur Florus, 1, 1, 18);

c) "uter auspicaretur et regeret, *adhibere placuit* deos.", *Rom.*, 89 (passage copié d'ailleurs sur Florus, 1, 1, 6).

La construction du dernier type (infinitif sans sujet propre) ne semble pas avoir été fréquente qu'à partir de Tite Live.[65]

2. STATVO, "décider", est accompagné de l'infinitif:

" ... in palatio Romae *interficere statuerunt*... ", *Rom.*, 265;

Voir aussi *Getica*, 226: " ... Alanorum partem ... *statuit* suae *redigere* dicioni ... ";

Voir également *Romana*, 86: "et quia Romanarum rerum ordine[66] actosque[67] *inquirere statuisti* ... ", et *Getica*, 196:

" ... *statuit* per aruspices[68] futura *inquirere*."

On observe, dans les deux derniers exemples, la présence de la même expression: "inquirere statuere".[69]

Chez Jordanès, *statuo* n'est jamais construit avec le subjonctif.

IX. L'infinitif peut aussi bien être régi par des *verba timendi*:

" ... diffidens suis copiis *metuit inire conflictum.*", *Get.*, 195.

Dans le latin cultivé de l'époque classique, parmi les *uerba timendi*, seul *uereor* apparaît avec l'infinitif.[70] *Timeo*,

metuo, metus est se construisent avec l'infinitif en poésie (v. par exemple Ovide, *Met.*, 14, 179-80), ou - surtout - en latin "décadent"[71].

Très souvent, dans les oeuvres de Jordanès, on rencontre après des *uerba timendi* une complétive ayant le verbe au subjonctif, construite avec une surprenante correction, par exemple:

"Ille uere *metuens, ne* ... a Gothis Romanum *praemeretur*[72] imperium, praebet ... consilium ...", *Get.*, 216.

Même situation avec *uereor*:

"Quae (Amazones) *ueritae ne* eorum[73] prolis[74] *rarisceret*[75] concubitum petierunt ... ", *Get.*, 56 (passage différent, quant à la construction grammaticale, de Justin, 2, 4, 9, d'où l'idée est reprise).

Chez Jordanès, c'est toujours le subjonctif qui apparaît après *timeo* et *trepidus*.

X. PROHIBEO à la forme affirmative est construit avec le "Accusatiuus cum Infinitiuo", bien que la formule préférée en latin classique fût "*Ne* et le subjonctif"[76]. Voir *Romana*, 99:

" ... quatenus Actius Neuius[77] *numerum augeri prohibebat* ..." (passage copié sur Florus, 1, 5, 2).

XI. NON DUBITO est également accompagné du "Acusatiuus cum Infinitiuo": "*Nec dubitauere* cuncti *monstrum pulcherrimum* imperii sedem caputque terrarum *promittere*.", *Rom.*, 106 (phrase copiée sur Florus, 1, 7, 9).

De tels tours sont rares chez les auteurs classiques, voir Cicéron, *Fam.*, 16, 21, 2; Lucrèce, 5, 249; ils sont de plus en plus fréquents à l'époque postclassique (voir Tite Live, 22, 55, 2) et, particulièrement, en latin tardif.[78]

A côté de cette tournure, on rencontre aussi, chez Jordanès, des constructions correctes:

a) "*Neque* enim filium *uerberare dubitauit* ...", *Rom.*, 104 (passage copié sur Florus, 1, 7, 6).

Dans cet exemple, "neque dubitauit" a le sens de "il n'a pas hésité à ...";

b) "*Dubium non erit, quin* ultimum illum diem *habitura fuerit* Roma ...", *Rom.*, 190 (Passage copié sur Florus, 2, 6, 19).

* * *

L'extension de l'emploi de l'infinitif au lieu du subjonctif se produit dans de certains circonstances: quand le sujet de l'infinitif seul, du Nominatif avec l'infinitif et de l'Accusatif avec l'infinitif est identique à celui de la proposition régissante, ou lorsque le sujet de l'infinitif seul et de l'Accusatif avec l'infinitif est complément d'objet direct ou complément d'objet indirect dans la proposition principale (voir les propositions régies par *suadeo, permitto*, etc.)

Parfois l'apparition de l'infinitif à la place du subjonctif est motivée par le changement du sens du verbe principal. Ainsi, PRAECAVEO apparaît dans *Romana*, 114, avec le sens "pressentir":

"Et quia omnium consulum nomina actosque[79] conscribere et mihi *tedium*[80] et tibi, qui legis, *fastidio fore praecaui* ...".

* * *

Les faits exposés nous conduisent aux conclusions suivantes:

I. Les deux ouvrages révèlent un grand manque d'assurance sur le plan grammatical de la part de leur auteur:

a) Dans la même phrase, l'infinitif alterne avec le subjonctif après le verbe principal *permitto* (*Get.*, 152). Parfois ce sont des raisons stylistiques qui interviennent (voir la discussion à la page 9 et la note 44).

b) Des verbes tels que *cogo, permitto* et *placet* apparaissent une seule fois avec le subjonctif, mais *plusieurs fois avec l'infinitif*. D'autres verbes sont construits uniquement avec l'infinitif: *opto, animo, praecipio, nitor, molior, facio, prohibeo* etc.

II. Les dérogations aux normes sont généralement nombreuses. Elles sont plus nombreuses que les exemples correctement construits de complétive et de proposition-sujet du type "*ut* et le subjonctif" (La même situation se rencontre chez beaucoup d'autres auteurs tardifs, chez Cyprien - par exemple[81]).

III. Le remplacement de la complétive et de la proposition-sujet construites avec le subjonctif par des constructions infinitives après des verbes principaux exprimant la volonté etc. est dû à l'influence qu'exerce le latin vulgaire sur Jordanès. Cfr. l'emploi de l'infinitif en français, italien, etc., après les verbes principaux appartenant à ces catégories. Il s'agit d'un infinitif à sens final.

IV. La construction "indépendante" nommée "Accusatiuus cum Infinitiuo" est assez rare chez Jordanès et en voie de disparition à l'époque tardive.

V. Les deux ouvrages de Jordanès forment une unité quant à la syntaxe des complétives et des propositions-sujets ayant le verbe à l'infinitif ou au subjonctif. Les écarts sont néanmoins plus nombreux et plus intéressants dans *Getica*.[82]

* * *

On rencontre parfois le phénomène inverse: le remplacement de l'infinitif seul (là où c'était correct) et des constructions de type classique "Accusatiuus cum Infinitiuo" ou "Nominatiuus cum Infinitiuo" par "*ut* suivi du subjonctif", "*quia* et l'indicatif" et surtout "*quod* suivi de l'indicatif, ou du subjonctif".

Ainsi, "*ut* et le subjonctif" remplace en deux cas des constructions infinitives - voir *Romana*, 96 et *Getica*, 85 ("*ut* et le subjonctif" est demandé par "nefas erat" et "iussit".)

"*Quia* et l'indicatif" apparaît après deux *verba dicendi: refert* et *ferebatur* (voir *Getica*, 82 et, respectivement, *Getica*, 224). "*Quod* suivi de l'indicatif ou du subjonctif" accompagne souvent des verbes principaux *dicendi* et surtout *sentiendi*, voir *Romana*, 5; *Getica*, 138; ibid., 196, etc.

Rarement, la complétive introduite par *quasi* remplace le "Accusatiuus cum Infinitiuo", voir *Romana*, 241 (le verbe principal est *credebant*). Dans *Getica*, 255, on rencontre la locution conjonctive *quasi quod*, à valeur complexe, comparative-causale et complétive[83].

La substitution de l'infinitif seul, de l'infinitif accompagné de l'accusatif ou du "Nominatiuus cum Infinitiuo" par des

constructions contenant des verbes à un mode personnel représente, en fait, l'influence qu'exerce le latin vulgaire sur Jordanès.

Un autre fait de latin vulgaire est l'emploi assez fréquent de la construction "Accusatiuus cum Participio" à la place du "Accusatiuus cum Infinitiuo" (situation dont certaines langues romanes ont hérité), voir *Getica*, 20; ibid., 94, etc.

A l'époque tardive, les constructions infinitives sont de plus en plus souvent remplacées par des constructions avec des verbes à un mode personnel (et introduites par des conjonctions ou des locutions conjonctives) après des *uerba dicendi, sentiendi et affectuum*. En revanche, après les verbes causatifs et les verbes de volonté, l'infinitif l'emporte sur les modes personnels. Pour ce qui est de l'Accusatif + Participe" et du "Accusatiuus cum Infinitiuo", ces constructions entrent en concurrence après des verbes *sentiendi*.

Autres écarts aux règles dans le cadre des subordonnées infinitives.

1. *La construction "Nominatiuus cum Infinitiuo" est remplacée* (bien rarement, d'ailleurs - un seul exemple) *par "Accusatiuus cum Infinitiuo":*

"Fertur autem ... praedictum *regem* ... equinis sellis *construxisse* pyram seseque ... flammis inicere *uoluisse* ...", *Get.*, 213.

Mais la construction habituelle après *fertur* est la construction correcte, à savoir le "Nominatiuus cum Infinitiuo", voir *Getica*, 11; ibid., 19, 95, 103; *Romana*, 133 (ce dernier exemple est copié mot à mot sur Florus, 1, 13, 12) etc.

La construction conforme aux canons classiques est également requise par *ferebatur* (*Get.*, 182) et *feruntur* (*Get.*, 18; ibid., 109). Le "Nominatiuus cum Infinitiuo" apparaît aussi chez Jordanès en rapport avec le verbe principal *referuntur* (voir *Getica*, 57 ; ibid. 217).

La construction correcte "Nominatiuus cum Infinitiuo" apparaît également chez Jordanès, ayant comme verbes principaux:

- *dicitur* (*Get.*, 20, 27, 28, 250, 267; *Rom.*, 106 - ce dernier exemple est copié sur Florus, 1, 6, 8);
- *memorantur* (*Get.*, 25);
- *narrantur* (*Get.*, 180)[84];
- *noscuntur* (*Get.*, 39, 73, 96)[85];
- *perhibentur* au sens "on raconte ..." (*Get.*, 18);
- *putabatur* (*Get.*, 263);
- *sentitur* (*Get.*, 5);
- *uidetur* (*Get.*, 20); *uideretur* (*Rom.*, 97); *uidentur* (*Rom.*, 164 - exemple copié sur Florus, 2, 2, 7). etc.

A l'époque tardive, l'emploi du "Accusatiuus cum Infinitiuo" à la place du "Nominatiuus cum Infinitiuo" est assez fréquent, voir Tacite, *Ann.*, 14, 7; Gellius, 2, 3, 5; Capitolinus, *Aur. Anton. Philos.*, 28; Vopiscus, *Aurel.*, 24 etc.[86]

2. *Le "Accusatiuus cum Infinitiuo" est remplacé par le "Nominatiuus cum Infinitiuo"*, mais peu souvent:

a) " ... *qui* et terras Scythicas cum sua gente *introisse* superius a nobis *dictum est*, ...", *Get.*, 121;

b) "an *fuisse cupidus* triumphi Manlius Visus[87] *simulauerit*, dubium est.", *Rom.*, 224 (exemple copié d'ailleurs sur Florus, 2, 11, 2).

De tels exemples, comme *Rom.*, 224, apparaissent rarement, dans la poésie cultivée - vraisemblablement sous influence grecque - voir Horace, *Ep.*, 1, 7, 22.

Quant à l'exemple des *Getica*, 121, il est difficile de répondre s'il s'agit d'une simple faute commise par inattention ou d'un hyperurbanisme.

En tout cas les constructions correctes du "Accusatiuus cum Infinitiuo" abondent chez Jordanès après *constat*, *dictum est*, etc. etc. En voici un exemple:

"*Quos constat* ... in eadem patria *remorasse*[88] ...", *Get.*,246.

3. *Substitution de l'Infinitif accompagné de l'accusatif par l'infinitif seul* (tendance à supprimer la proposition-sujet "indépendante"):

- " ... *nec* nobis *oportet audire*.", *Get.*, 203;
- " *Necesse* nobis *est* iterum ad antiquas eorum Scythicas

sedes *redire* et Ostrogotharum[89] genealogia[90] actusque ... *exponere.*", *Get.*, 246. Voir également *Romana*, 86.

Ce phénomène (à savoir le remplacement de l´infinitif accompagné de l´accusatif par l´infinitif seul), toujours plus fréquent dans le latin vulgaire à l´époque tardive[91], réapparaît, par la suite, dans les langues romanes.

On rencontre aussi l´inverse: *la substitution de l´infinitif seul par le "Accusatiuus cum Infinitiuo"*, phénomène dû habituellement à l´intention de l´auteur de donner du relief stylistique à certains passages. Mais ce n´est pas là un aspect contraire aux normes classiques.

La substitution de l´infinitif seul par l´infinitif avec l´accusatif se produit dans les conditions suivantes:

a) l´identité de sujet entre la proposition principale et la proposition subordonnée:

" ... Xerxes filius eius paternas iniurias *ulcisci se aestimans* ... ", *Get.*, 64.

Dans cet exemple, *aestimans* est incorrectement employé, avec la valeur de *magni aestimans*.[92] En tout cas, dans ce passage, l´emplacement de la complétive infinitive entre le nominatif *Xerxes* (y compris son apposition) et le participe *aestimans* rendait superflu l´emploi du pronom-sujet "se".

b) Le sujet grammatical de la complétive est différent - mais seulement par pure forme - du sujet de la proposition principale:

- " ... *maluit* Theodorico ac si[93] proprio iam clienti *eam* (terram) *committi* ...", *Rom.*, 348;
- " ... qui cum sanguine Gothorum et interitu *sua cupit scelera excusari.*", *Rom.*, 372.

On observe l´ordre des mots emphatique: " sua cupit scelera". Cfr. l´ordre des mots dans le passage des *Getica*: "sed plures perhibentur insulae esse dispositae." (*Get.*, 18).

Un exemple plus difficile à interpréter - en fait, une complication prétentieuse, inutile, de l´expression - apparaît dans *Romana*, 265:

" ... postquam in feruente oleo[94] *missum non potuisset ex=*

tingui[95] ...".

Le passage se rapporte au martyre de Jean l'Evangéliste. Les explications en seraient les suivantes:

I. *Posse* apparaît ici comme unipersonnel (= "il est possible")[96], construit avec le "Accusatiuus cum Infinitiuo".

II. (*Eum*) *missum* - accusatif erroné, à valeur de nominatif.[97] Dans ce cas, *posse* est personnel et *exstingui* appartient, évidemment, à la voix passive.

III. *Posse* est personnel, ayant pour sujet *Domitianus*, et *exstingui* doit être compris comme forme active, et non passive. Mais la difficulté que nous avons à adopter cette explication relève du fait que des confusions pareilles (infinitif de forme passive au lieu de l'actif, pour la IIIe conjugaison) sont fort rares chez Jordanès (voir cependant *Rom.*, 377 et *Get.*, 261).

Nous optons pour la première explication, parce que dans le texte de Jordanès on rencontre assez souvent des expressions affectées, chargées parfois d'hyperurbanismes. Il nous faut mentionner toutefois que si *posse* unipersonnel est fréquemment accompagné d'infinitifs moyens et passifs, la construction "Accusatiuus cum Infinitiuo" lui est rarement réservée durant toute la latinité.[98]

La deuxième explication ne saurait non plus être exclue, puisque Jordanès emploie parfois l'accusatif au lieu du nominatif, à cause de l'interruption du flux de la pensée et de l'inachèvement des idées.[99]

D'autres types de dérogations aux normes classiques:

A. 1. Des constructions infinitives correctes; des verbes et expressions principaux différents par rapport à l'usage classique.

- *Disponere* apparaît parfois au sens de "décider" et, dans cette situation, il est accompagné de l'infinitif. Par exemple:

" ... dum *exire disponit* cum exercitu ...", *Rom.*, 383. Voir aussi *Getica*, 81 et 157.

Dans tous les textes indiqués, le sujet de l'infinitif, identique à celui du verbe principal, n'est pas repris pour l'infinitif.

- L´infinitif est employé aussi après la formule abrégée "non ab re" (sous-entendu: *est*, ou *arbitror*, ou d´autres verbes synonymes). Parfois, on rencontre la formule complète: "non ab re arbitror", ou "non ab re iudico . Par exemple:

" ... *non ab re arbitror* eius tractum situmque *describere* ...", *Get.*, 52.

Un exemple similaire apparaît dans *Getica*, 75.

Il s´agit de séquences que le latin cultivé de l´époque classique n´emploie pas, mais qui apparaissent chez Plaute et, surtout, dans le latin impérial.[100] En ce qui concerne les exemples de ce genre chez Jordanès, il faut supposer l´influence directe du latin vulgaire, et non celle d´un historien antérieur ou contemporain.

- On rencontre également "*esse* avec l´infinitif actif" au lieu de "*posse* avec l´infinitif passif du verbe en question". Voir *Getica*, 261:

" ... *cernere erat* contis *pugnantem* Gothum, ense *furentem* Gepida[101], ... Rugum tela *frangentem*, Suauum[102] *pede*, Hunnum *sagitta praesumere*, Alanum graui, Herulum leui armatura *aciem strui*."[103]

De plus, on observe dans cette phrase l´alternance de "l´accusatif accompagné de l´infinitif" avec "l´accusatif accompagné du participe (présent)".

De tels tours: "*est* + l´infinitif actif" suivis de l´accusatif avec l´infinitif existant en latin préclassique (voir Caton, *R. r.*, pr. 1[104]). Inexistantes à l´époque classique, les séquences de ce genre sont assez fréquentes en latin postclassique et tardif.[105]

- *Valeo* apparait souvent chez Jordanès avec l´infinitif, sur le modèle de *possum*. *Valeo* est, dans ces exemples, synonyme de *possum*.

Valeo avec l´infinitif est enregistré en prose, pour la première fois, chez Cicéron - mais il n´y en a qu´un seul exemple; il réapparaît ensuite chez Tite Live - toujours un seul exemple.[106] Mais il est fréquent chez les poètes de l´époque postclassique et chez les prosateurs de l´époque tardive.[107]

Voir chez Jordanès:

" ... diu certans cum Vesegothis *nes ualens antestare*[108] ...", *Get.*, 240.

Cfr. *Getica*, 159: "nihil resistere praeualente".

Pour *ualeo* construit avec l'infinitif, voir aussi *Getica*, 47 (différent, au point de vue grammatical, du modèle que suit ce passage - Trogue-Pompée-Justin, 2, 3, 8); ibid., 248 et 279.

Un seul exemple dans *Romana*, 245: "*nec* classicum *audire ualuerunt*."

On observe, quant à ce dernier exemple, que Jordanès innove par rapport à Florus, 4, 12, 16, sur lequel le fragment est d'ailleurs copié, en remplaçant le verbe principal *posse* par *ualere*.

- *Praeualeo* au sens indiqué ci-dessus de *ualeo*[109] apparaît également avec l'infinitif:

" ... *nec temptare* in conflictu *praeualuit* ...", *Get.*, 64.

Voir aussi *Getica*, 159:

" ... imperatore Honorio *nihil resistere praeualente* ..."

Dans *Romana* apparaît un seul exemple, par. 377 (différent du texte de Continuator Marcellini, an. 546).

- *Malo* est parfois remplacé par *eligo*, voir *Getica*, 61:

" ... *elegens*[110] armis eum *uincere* quam locorum beneficio submouere."

Voir aussi *Getica*, 290.

Cfr. *Romana*, 145: " ... *mittere* sub iugum *maluit* ..." (copié d'ailleurs sur Florus, 1, 16, 11).

- L'expression "*satis est* + l'infinitif" est remplacée par "*sufficit* + l'infinitif".

Sufficit apparaît, dans *Getica*, même au subjonctif jussif. Voir *Getica*, 15:

"Haec pauca de Brittaniae[111] insulae forma *dixisse sufficiat.*"

Une expression similaire se trouve dans *Getica*, 75:

"Haec de Danubio *dixisse sufficiat.*"

Sufficit accompagné de l'infinitif ne semble pas avoir été attesté dans la poésie avant Virgile[112] et dans la prose, avant Quintilien[113]. A l'époque tardive, *sufficit* construit avec l'infinitif est fréquent, voir Commodien, *Apol.*, 711; Cassien, *Inst.*, 5, 10, etc.[114]

Dans le cas des phrases de Jordanès il ne s'agit pas de l'influence expresse de quelque historien antérieur ou contemporain, mais de la reproduction d'une manière d'expression fréquente en latin parlé.

2. *Queo* dans des propositions affirmatives, au lieu de *possum* (l'usage classique veut que *queo* soit d'habitude accompagné d'une négation). Voir *Getica*, 102:

" ... imperatorem cum pauculis, qui *fugere quiuerant*, ad Eusciam[115] ... in Mysia[116] proturbauit ...".

3. Des expressions principales incomplètes: ainsi, on rencontre *aestimare* à la place de *magni aestimare*, voir *Getica*, 253:

" ... Vidimer *seruire* fratribus *aestimabat*."

Voir aussi l'exemple déjà cité, *Getica*, 64.

L'expression principale complète apparaît dans *Romana*, 205:

" ... populus Romanus *magni aestimabat* asperrimum hostem in sua Africa debellare." (passage copié d'ailleurs sur Florus, 2, 6, 54.)

B. 1. L'extension de l'infinitif aux dépens de l'ablatif instrumental. Ainsi, l'adjectif *contentus* apparaît construit avec l'infinitif[117]:

"*Nec* tamen *contenti* Romani suis eos moenibus *expulisse*...", *Rom.*, 139.

La construction grammaticale est copiée sur Florus (1, 13, 19), mais l'ordre des mots appartient à Jordanès. Voir aussi *Romana*, 238.

Chez Jordanès, *contentus* est pourtant fréquemment construit avec l'ablatif (sans préposition) - voir *Romana*, 165, 180, 188; *Getica*, 100, etc.

2. L'infintif mis sur le même plan que le génitif d'un substantif[118], qu'il suit et explique:

" ... iudicans oportunum[119] tempus *subreptionis* incomposita initia *temptare* regnantis.", *Get.*, 229.

3. On rencontre aussi dans *Getica* l'infinitif avec préposition, ce qui annonce au fond l'emploi fréquent qu'en allaient faire les langues romanes:

" ... dum ... *inter ire* et *non ire fluctuaret* ...", *Get.*, 223.

Mais celui-ci est le seul exemple que nous offrent les oeuvres de Jordanès.

A l'époque tardive, l'emploi de l'infinitif au lieu d'un substantif au nominatif ou à un cas oblique, avec ou sans préposition, est fréquent, voir Commodien, *Instr.*, 1, 28, 7; *Apol.*, 34; Juvencus, *Euang.*, 1, 737; 2, 47:, 2, 86; Cassien, *Nest.*, 5, 8, 3; Fauste de Riez, *De grat.*, 1, 14; ibid., 1, 16, etc. etc.

4. L'apparition de l'infinitif à la place du gerundiuum:

"Inde *nobis* cita uictoria *quaerere*, unde ...", *Get.*, 205, au lieu de: "inde ... *est quaerenda*, unde ..."[120].

Des exemples de ce genre apparaissent chez d'autres auteurs tardifs aussi (Commodien, *Apol.*, 17, etc.), ce qui témoigne de l'extension de l'emploi de l'infinitif aux dépens du gerundiuum dans le latin vulgaire tardif.

5. L'emploi de l'infinitif à la place d'un participe présent ou d'une proposition relative:

"Felix procinctum, auxilium tutum, suaue collegium *habere solacia* illorum, quibus delectat[121] ipsa etiam simul subire discrimina.", *Get.*, 190, au lieu de "habens", s'accordant avec *collegium*, ou de "quod habebat".[122]

On rencontre ce phénomène chez d'autres écrivains tardifs aussi, voir Commodien, *Instr.*, 1, 9, 8; ibid., 2, 33, 2, etc.; toutefois, il n'est pas fréquent.[123]

Une autre catégorie de dérogations aux normes classiques représente la *Transgression des règles de la "Consecutio temporum"*:

1. *L'infinitif présent apparaît à la place de l'infinitif futur* - la situation la plus fréquente. Par exemple:

-" ... *promittunt se*, si doctores linguae suae donauerit, *fieri Christianos*.", *Get.*, 131 (texte différent de celui d'Orose, 7, 33, 19);

- " ... missaque legatione tam praeterita cum instantibus munera tribut quam[124] etiam de futuro[125] sine aliqua contro= uersia *tribuere compromittit* ...", *Get.*, 271 (le composé *compromittit* a, dans ce passage, le sens du verbe simple - *promittit*).

Voir également la construction requise par le verbe principal *polliceor*:

- "Sangibanus namque[126] rex Alanorum ... Attilae *se tradere pollicetur* et Aurelianam *ciuitatem* Galliae ... *eius iura transducere*.", *Get.*, 194. Il en existe un exemple dans *Romana*, 86.

Quoique l'infinitif présent à la place de l'infinitif futur soit attesté chez César après *polliceri* (voir *B. G.*, 4, 21, 5; ibid., 4, 9, 7), après *dicere* au sens de "promettre" (*B. G.*, 2, 32, 3) et qu'il se rencontre aussi chez Cicéron (dans ses premiers discours), il s'agit d'une construction spécifique du latin familier et vulgaire (voir d'ailleurs la présence de cette construction chez Plaute et Térence[127]). L'infinitif présent à la place de l'infinitif futur, dépendant de certains *uerba dicendi*, réapparaît en latin postclassique, chez Tite Live, Pline l'Ancien et d'autres; il est ensuite fréquent dans les Bas temps, dans le style de chancellerie mais surtout dans les discours et sermons adressés au peuple, tout comme dans la correspondance des évêques illustres[128] (Cfr., dans les langues romanes, la construction du type: "nous promettons de répondre"[129]). Sur le modèle de ces constructions, l'infinitif présent se substitue à l'infinitif futur dans d'autres cas aussi, après les verbes *arbitrari*, *credere* etc.

Chez Jordanès *credo* est accompagné en quelque exemples de l'infinitif présent:

" ... facilius sibi *credens* principatum a parentibus *deferre*[130] ...", *Get.*, 174. Voir aussi *Getica*, 233 et 296.

Arbitror est accompagné dans un seul exemple, incorrectement, de l'infinitif présent - voir *Getica*, 308.

Reor apparaît deux fois avec l'infinitif présent à la place de l'infinitif futur, les deux exemples étant de *Romana*:

" ... *ratus* omnem exercitum, quem demiserat, integrum *reperire*.", *Rom.*, 380. Voir aussi *Romana*, 7.

Assero, au sens de "dire", apparaît avec l'infinitif présent, sur le modèle de *promitto*:

" ... *asserens, se* rei publicae eius amicitias[131] in nullo[132] *uiolare*, sed contra Theoderidum Vesegotharum regem sibi esse

certamen.", *Get.*, 185.

En marge de ces observations, on peut constater que la plupart des écarts de ce genre se trouvent dans *Getica*.

Du reste l'infinitif futur apparaît souvent construit correctement, d'une manière très soignée, par exemple: " ... et *clarum fere* uisa circa caput flamma *promiserat*.", *Rom.*, 101 (fragment copié d'ailleurs sur Florus, 1, 6, 1); cfr. Cicéron: " ... *pollicenti* cuidam *se* artem ... *traditurum*." (*Acad.*, 2, 2). Voir de plus les exemples suivants de Jordanès: " ... illud pre[133] omnibus *denuntians* ... grauiora *se* in Italia[134] *inlaturum*[135], nisi ...", *Get.*, 223; voir aussi *Romana*. 179; *Getica*, 63, 161, 214, etc. Dans ces derniers exemples, les verbes principaux sont: *iurauerant; nec credens; nec arbitrantes; putaretur*. Voici une autre expression correcte, après le participe *arbitratus*, en tant que verbe principal:

" ... similiter suae fortunae *arbitratus posse* uenire[136] ...", *Get.*, 105.

On rencontre très rarement des dérogations contraires à celles que nous venons de présenter:

2. Ainsi, l'infinitif futur apparaît à la place de l'infinitif présent:

" ... taliter erga alios agebant, qualiter *eos* erga se *acturos* postea *cupiebant*.", *Rom.*, 111;

3. L'infinitif passé à la place de l'infinitif présent:

"*Videres Gothorum globos* dissonis uocibus ... funeri *reddidisse* culturam[137].", *Get.*, 214.

Ce phénomène, l'emploi du passé de l'infinitif à la place du présent de l'infinitif, apparaît chez d'autres auteurs tardifs aussi - voir Commodien, *Instr.*, 1, 11, 11; 2, 9, 6; 2, 31, 10; Juvencus, *Euang.*, 2, 86; 3, 481.

La conclusion de ce paragraphe est que les écarts aux regles de la Concordance des temps sont assez peu nombreux. Dans le cadre de ces écarts on observe la prédominance de l'emploi du présent à la place du futur, phénomène à rattacher au latin vulgaire. D'ailleurs l'extension du présent se rencontre aussi dans d'autres types de propositions chez Jordanès, propositions

subordonnées, mais principales aussi.

Pour ce qui est de l'emploi de l'infinitif en général, on constate que les dérogations aux normes classiques sont nombreuses.

La grande plupart de ces dérogations s'expliquent par l'influence que le latin vulgaire a exercé sur Jordanès.

Les écarts sont de loin plus nombreux et plus variés dans *Getica* que dans *Romana*. Les deux oeuvres de Jordanès constituent cependant une unité sous l'aspect de la syntaxe de l'infinitif.

1. Voir G. Popa-Lissenau, *Introduction à l'édition des Getica*, dans "Izvoarele Istoriei Romanilor" ("Les sources de l'Histoire des Roumains"), vol. XIV, Bucurest, 1939, p. 9; voir en plus l'étude de A. Kappelmacher, dans Pauly-Wissowa, *Real-Enzyclopädie der classischen Altertumswissenachaft*, vol. IX, Stuttgart, 1916, p. 1925: " er (Iordanes) verwendet die wirklich lebende Sprache des gemeinen Mannes, wie die grosse Masse der zeitgenössischen Inschriften aufweist."; voir aussi l'opinion de Fr. Brunhölzl: "sein stark vulgär gefärbtes Latein" (*Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, München. 1975, p. 30).

2. Dans notre étude nous utiliserons seuls les titres abrégés: *Romana* et *Getica*.

Pour ce qui est du titre du second ouvrage et de la confusion de Jordanès entre Goths et Getes, voir R. Iordache, *La confusion "Getes - Goths" dans "Getica" de Jordanès*, dans "Helmantica", XXXIV, Salamanca, 1983.

3. Voir, tant pour l'emploi de *quatenus* que pour celui de *quasi*, R. Iordache, *Observaciones sobre la subordinada causal en las obras de Jordanès*, "Helmantica", XXVII (Salamanca, 1976), pp. 51-52 et pp. 46-48.

4. Quant à l'usage de *dum* chez Jordanès, voir R. Iordache, *Observaciones sobre la subordinada causal en las obras de Jordanès*, op. cit., pp. 29-42.

5. Sur ce point, voir R. Iordache, *Elementos vulgares de la obra de Jordanès*, "Helmantica", XXIV (Salamanca, 1973), pp. 132-33.

6. En ce qui concerne les hyperurbanismes des oeuvres de Jordanès, voir R. Iordache, *Elementos vulgares de la obra de Jordanès*, op. cit., p. 134; voir aussi R. Iordache, *Observaciones sobre la subordinada causal en las obras de Jordanès*, op. cit., pp. 9 et 54. D'ailleurs la présentaion ci-dessus des particularités linguistiques de Jordanès nous appartient entièrement.

7. Sur ce sujet, ainsi que sur les buts de la rédaction de *Romana* et de *Getica*, voir R. Iordache, *La confusion "Getes - Goths" dans "Getica" de Jordanes*op. cit., p. 319; pp. 321-23; note 2.

8. Une étude attentive et complète sur l'emploi de l'infinitif dans les oeuvres de Jordanès n'a pas été réalisée jusqu'à ce jour. Helga Kalén, dans l'ouvrage *Studia in Iordanem philologica* (Uppsala, 1939), ne s'occupe que de l'usage de l'infinitif passif à la place de l'infinitif actif (p. 89 sqq) et vice versa (ibid., pp. 93-97). La dissertation de Fritz Werner (*Die Latinität der "Getica des Iordanès*, Halle, 1908) n'aborde l'étude de l'infinitif que dans un seul ouvrage de Jordanès - les *Getica* et cela, d'une manière tout à fait insatisfaisante.

9. *fili* pour *filii*. Nous utilisons seule l'édition de Th. Mommsen, citée à la page 1.

1o. aequa sorte à la place de aequo modo.

11. Voir A. Draeger, Historische Syntax der lateinischen Sprache, Leipzig, 1881, II-4, page 412, par. 441, 6°; H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, Paris, 1909, p. 247; etc.

12. Pour la construction de opto, voir A. Draeger, op. cit., II -4, p. 307, par. 307, par. 416, 4°; ibid., p. 403, par. 441, 3; R. Kühner-C. Stegmann, Ausführliches Grammatik der lateinischen Sprache, Hannover, 1971, 2. Teil, 1. Band, p. 676; Al. Ernout-Fr. Thomas, Syntaxe latine, Paris, 1964, 3e éd., p. 328, par. 328. Voir aussi H. Goelzer, Le latin de Saint-Avit, op. cit., p. 234.

13. Vesegothae à la place de Visigothae (comme chez Cassiodore) ou Visigothi.

14. Pour d'autres exemples de verbes composés employés à la place des verbes simples, voir Th. Mommsen, Index grammatical à l'édition déjà citée, p. 182, colonne 2e.

15. Génitif à la place du datif.

16. Voir Getica, 1: " ... suades ut ... hoc parue libello choartem." Choartem y apparaît au lieu de coartem (hyperurba= nisme). Mais cet exemple subit, quant à l'emploi du subjonctif, l'influence de Rufin, Préface à la traduction du Commentaire d'Origene sur l'Epitre de Saint Paul aux Romains. Le second exemple est une construction paratactique, sans conjonction ut - voir Romana, 145, copié d'ailleurs sur Florus, Epit., 1, 16, 10.

17. mot rare, appartenant à l'époque tardive.

18. conuersare à la place de conuersari. La confusion des voyel= les finales -e et -i est assez fréquente dans les oeuvres de Jordanès. Dans les cas analysés, il s'agit surtout de la tendance des auteurs influencés par le latin surtout de la tendance des auteurs influencés par le latin vulgaire à remplacer le para= digme moyen des verbes déponents par le paradigme actif.

19. uenerare pour uenerari (voir la note 18).

20. Voir A. Draeger, op. cit. II-4, p. 324, par. 417, 4°, a; R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II-1, p. 682; H. Goelzer, Etude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme, Paris, 1884, p. 364; etc.

21. in se - impropre, au lieu de "alteri in alteros".

22. l'emploi de la préposition représente, en ce cas, l'usage vulgaire.

23. se recollegeret, au lieu de recolligeretur.

24. conpulit à la place de compulit (mais voir Getica, 227 : compulit)

25. laxari pour laxare.

26. infinitif de la IVe conjugaison au lieu de la forme d'infinitif de la IIIe conjugaison (forme vulgaire).

27. Pour la construction de compello, voir A. Draeger, op. cit., II-4, p. 327, par. 417, 7, a; voir aussi R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II-1, p. 683[1]; H. Goelzer, Le latin de S. Avit, op. cit., p. 234; H. Goelzer: Etude lexicographique et grammaticale ...., op. cit., p. 365; H. Heppe, Syntax und Stil des Tertullianus, Leipzig, 1903, p. 45; L. Bayard, Le latin de Saint Cyprien, Paris, 1902, p. 238, etc.

28. Au sujet de la construction de praecipio, voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II-1, pp.683[1], 716[2]; H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 247; etc.

29. Nepus pour Nepos (voir aussi la note 53).

30. Pour ce qui est de la valeur de l'infinitif requis par cogo, voir J.B. Hofmann - A. Szantyr, Lateinische Grammatik, München, 1963-1965, 2. Bd., p. 345; voir aussi Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 329[1], etc.

31. Forme de masculin au lieu du féminin. Initialement, Jordanès aurait probablement formulé le sujet : "indomiti Scythae", en le remplaçant ensuite par le syntagme plus compliqué "Scytharum nationes - indomitae".

32. Grecis pour Graecis.

33. Spanos pour Hispanos.

34. quatenus si - locution conjonctive à valeur complétive-finale.

35. On observe la graphie emphatique Gothi, pour Goti. Jordanès emploie constamment la graphie Gothi (Ostrogothi, Vesegothi).

36. eos pour se.

37. credere pour credi.

38. Sans parler des formules classiques du type : "transitum permisit" - Get., 61.

39. percussum foedus - exemple d'Accusatif absolu.

40. L'emploi de l'accusatif à la place de l'ablatif (et vice versa) est une preuve de l'indifférence de l'auteur envers les désinences des compléments précédés de prépositions (dans l'exemple cité, in au sens concret, locatif).

41. Pour la construction de permitto et remitto, voir A. Draeger, op. cit., II-4, p. 414, par. 441, g; R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II-2, p. 224, h et p. 230, a, b; O. Riemann, Syntaxe latine d'apres les principes de la grammaire historique, Paris, 1935, p. 330; Al. Ernout - Fr. Thomas, op.

cit., p. 302; H. Goelzer, Le latin de S. Avit, op. cit., pp. 246-47; etc. Quant à la manière de construire le verbe concedo, voir les mêmes renvois.

42. de pour ex.

43. inpune à la place de impune (voir aussi la note 22).

44. Pour ce qui est des raisons stylistiques qui président à l'alternance des constructions, voir surtout les paragraphes 85 et 86 des getica, 85 on rencontre, dépendant du même verbe - à savoir iubeo - les "Accusatiuus cum Infinitiuo", le "Nominatiuus cum Infinitiuo" et la complétive ayant le verbe au subjonctif:
- "iussit eum lixis corporis nexu contendere... " (lixis -complément sociatif incorrectement construit, à savoir sans préposition);
- "hic ... iussus in militiam mitti ... " (dans ce cas, la construction grammaticale est soumise à l'influence de Histr. Aug., Vita Maximini, 2);
- " ...iussit tribuno, ut eum cohercitum ad Romanam inbueret disciplinam." (On observe, dans cette phrase, cohercitum à la place de coercitum; inbueret pour imbueret; disciplinam complément à l'accusatif au lieu de l'instrumental). On remarque dans cet exemple l'imitation de la construction grammaticale de Vita Maximini, 3.
Voici les exemples tirés des Getica, 86:
- " ... recentissimos militum cum se decertari iussit.";
- " iussus inter stipatores degere corporis principalis."
Les deux exemples imitent les constructions grammaticales: "Accusatiuus cum Infinitiuo" et "Nominatiuus cum Infinitiuo" de Vita Maximini, 3.

45. in Gothis illis - complément à l'ablatif avec préposition au lieu du datif.

46. Voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II-1, p. 716; ibid., II-2, p. 225[1]; O. Riemann, op. cit., p. 344; Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 302, par. 308; etc.

47. accusatif singulier, sans -m final, phénomène fréquent dans les oeuvres de Jordanès.

48. fysicam pour physicam.

49. arctoi pour Arcti.

50. Au sujet de la construction de facio à diverses époques du latin, voir R. Hühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 694, e; O. Riemann, op. cit., p. 333; Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 329; D. Norberg, Manuel pratique du latin médiéval, Paris, 1968, p. 25[1]; H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 249; H. Goelzer, Étude lexicographique et grammaticale ..., op. cit., p.373; etc.

51. Voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II-2, p. 226, k; O. Riemann, op. cit., p. 345; Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 302, par. 308; etc. Pour la fréquence de cette construction dans les écrits de Avit, voir. H. Goelzer, op. cit., p. 234, Voir en plus H. Goelzer, Étude lexicographique et grammaticale op. cit., p. 367.

52. *Quia causale est fréquent chez Jordanès. Dans ces ouvrages Jordanès emploie quia 55 fois, par rapport à quod causale, qui n'appa= raît que 16 fois - sur ce probleme, voir R. Iordache, Observa= ciones sobre la subordinada causal en las obras de Jordanes, op. cit., pp. 7-9.*

53. *puerulos pour puerulus. La confusion des voyelles -o- et -u- est assez fréquente dans Romana et Getica, voir aussi: fabolusae, incolomis, monitiones etc.*

54. *nulli - forme vulgaire de génitif singulier.*

55. *Suauorum pour Sueborum, ou Sueuorum.*

56. *Spanias pour Hispanias (voir aussi ci-dessus note 33).*

57. *Chez Jordanes on ne rencontre que la graphie annitor pour adnitor.*

58. *Pour la construction de nitor, ad-, co-, e-nitor, pugno, voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -2, p. 214, c, par. 184.*

59. *Voir J. B. Hofmann - A. Szantyr, op. cit., 2 Bd., p. 346*[4].

60. *Pour la fréquence de l'infinitif dépendant de studeo a l'é= poque tardive, voir H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 238.*
Au sujet de la construction de studeo, voir aussi R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 667; ibid., II -2, pp. 214-215. Voir aussi Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 302.

61. *uerecundiam pour iniuriam ou ignominiam.*

62. *Pour la construction de contendo, voir A. Draeger, op. cit., II -4, p. 260, par. 401.*

63. *Sur la rareté de l'infinitif requis par tempto à l'époque classique, voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 667*[3]*, par. 124, a.*

64. *Voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -2, p. 223; H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 243.*

65. *Voir A. Deaeger, op. cit., II -4, p. 352, par. 428, 7; ibid. II -4, p. 422, par. 443, 1°, c; R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 669, d; H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 243.*

66. *ordine - accusatif sans -m final marqué.*

67. *actos pour actus (la confusion des II-e et IV-e déclinaisons).*

68. *aruspices pour haruspices. L'omission de l'aspirée "h" est un phénomene assez fréquent dans les oeuvres de Jordanès.*

69. *Pour la construction de statuo, voir Al. Ernout - Fr. Tho=*

mas, op. cit., p. 302.

70. Voir J. R. Madvig, Grammaire latine, Paris, 1885, par. 376, Observations; A. Draeger, op. cit., II -4, p. 341, par. 424, 9, a; voir également Al.Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 322, par. 323; M. A. Care _ R. J. Cuervo, Grammatica de la lengua latina, Bogota, 1972, 10-e éd., pp. 323-24, par. 160, 4º; etc.

71. Voir H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 238; H. Goelzer,Etude lexicographique et grammaticale..., p. 368,.10. Voir l'emploi de l'infinitif après les verba timendi chez Salvien dans l'Index uocum, en C.S.E.L., vol. 8 (Vienne, 1883), pp. 341, 352, 356.

72. praemeretur au lieu de premeretur; cette graphie représente un hyperurbanisme.

73. eorum pour sua.

74. prolis pour proles.

75.rarisceret pour raresceret (pour la confusion des voyelles -e- et -i-, voir aussi la note précédente).

76. Voir Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 307, par. 313, etc.

77. Actius Neuius à la place de AcciusNauius.

78. Voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -2, p. 263, c; Al Ernout — Fr. Thomas, op. cit., p. 311, par. 314.

79. actos pour actus (voir ci-dessus la note 67).

80. tedium pour taedium. On observe, de plus, l'emploi de l'accusatif au lieu du datif à valeur finale (le substantif taedium aurait du être mis au datif, sur le même plan que fastidio).

81. Voir L. Bayard, Le latin de St. Cyprien, these, Paris, 1902; J. Schrijnen - Chr. Mohrmann, Studien zur Syntax der Briefen des Hl. Cyprian, Nijwegen, 1937, vol. II.

82. D'ailleurs les phrases des Getica sont bien moins inspirées des modèles antérieurs ou contemporains, de latin à tendance classique marquée ou d'un autre type. L'intérêt particulier ac= cordé à l'histoire des Goths (voir, d'ailleurs, sur le plan styli= stique, la grande fréquence des discours dans le "oratio recta", l'abondance des interrogations rhétoriques, le grand nombre des principales délibératives dans Getica, et beaucoup d'autres détails), la très bonne connaissance de l'histoire des Goths, tout comme le fait que pour la rédaction des Getica Jordanès a utilisé dans une plus large mesure que dans Romana des résumés préparés antérieurement , tous ces facteurs ont conduit géné=

ralement dans Getica à une expression propre à notre auteur et, implicitement, à un plus grand nombre d'écarts linguistiques par rapport aux normes classiques.

83. Pour une analyse plus poussée de cet exemple, voir R. Iordache, Observaciones sobre la subordinada causal en las obras de Jordanès, op. cit., pp. 46-47.

84. Narrare en tant que verbe principal - au singulier (narratur) et au pluriel (narrantur) - pour le "Nominatiuus cum Infinitiuo" n'apparaît pas, vraisemblablement, avant l'époque postclassique. (Voir Draeger, op. cit., II -4, p. 454).

85. Nescuntur en tant que verbe principal pour l'Infinitif avec le Nominatif semble appartenir à l'époque tardive)voir A. Draeger, op. cit., II -4, p. 454).

86. Voir, pour d'autres exemples, A. Draeger, op. cit., II -4, p. 456 sqq.

87. Visus à la place de Vulso, ou Volso (chez Florus on rencontre Vulso).

88. remorasse - on observe l'emploi de la forme active au lieu de la forme moyenne.

89. Ostrogotharum pour Ostrogothorum; de plus, on observe la graphie emphatique Gothi.

90. genealogia forme d'accusatif sans -m final, graphie particulièrement fréquente à l'époque tardive et chez Jordanès.

91. Voir dans la Basse latinité, Juvencus, Euang., 1, 109; 1, 181, etc.

92. Voir sur cette question l'Index grammatical de Th. Mommsen, édition déjà citée, p. 180.

93. la locution ac si à la place du classique ut.

94. in feruente oleo - forme d'accusatif sans -m final.

95. extingui à la place de exstingui.

96. Même interprétation chez H. Kalén, op. cit., p. 92.

97. Opinion de Th. Mommsen, l'Index grammatical déjà mentionné, p. 179.

98. Voir. A. Draeger, op. cit., II -4, p. 420[2].

99. Voir aussi, à ce sujet, Th. Mommsen, l'Index grammatical, p. 187[1].

100. Voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 670, f et 695, f; voir Fr. Werner, op. cit., p. 93.

101. Gepida - forme d'accusatif sans -m final.

102. Suauum à la place de Sueuum ou Suebum.

103. strui pour struere.

104. Voir R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 669, 124, d.

105. Voir A. Draeger, op. cit., II -4, pp. 302-303; R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 669, par. 124, d.

106. Voir A. Draeger, op. cit., II -4, p. 301; R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 674, b; O. Riemann, op. cit., p. 335, Rem. I; Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 258, par. 272, etc.

107. Voir H. Goelzer, Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de Saint Jérôme, op. cit., p. 363.

108. antestare avec le sens de resistere.

109. Sur la valeur du préfixe de praeualeo chez Jordanès, voir J. Lorenzo Lorenzo, El valor de los proverbios en Jordanès, Salamanca, 1976, pp. 221-22.
Pour ce qui est de la construction de praeualeo à l'époque tardive, voir H. Goelzer, Étude lexicographique et grammaticale ... , op. cit., p. 363[4] -364[1].

110. elegens pour eligens - graphie qui se veut étymologique, ou, plutôt, confusion des voyelles -e- et -i- a l'intérieur des mots.

111. Brittaniae pour Britaniae. On observe de plus l'ordre des mots emphatiques: "de Brittaniae insulae forma".

112. Voir A. Draeger, op. cit., II -4, p. 302[1].

113. Voir A. Draeger, op. cit., II -4, p. 357, par. 428, point 17; R. Kühner - C. Stegmann, op. cit., II -1, p. 675[4] et 695, f; Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 302.

114. Pour d'autres exemples des bas temps, voir H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 243.

115. Eusciam - probablement Nouae, ville romaine de Meesia Inferior.

116. Mysia-forme d'accusatif; en plus, on observe la graphie Mysia pour Meesia.

117. Pour la construction classique de contentus, voir O. Rie=

mann, op. cit., pp. 501-501; Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 93, etc.

118. Voir aussi sur cette question Fr. werner, op. cit., p. 94.

119. oportunum pour opportunum.

120. Voir une autre explication concernant l'infinitif quaerere dans Th. Mommsen, Index grammatical à l'édition citée, p. 187. Nous ne sommes pas d'accord avec cette explication, étant donné la diminution de l'emploi du "gerundiuum" dans le latin vivant, à l'époque tardive.

121. delectat avec la valeur de delectatur.

122. Pour cette interprétation de l'exemple, voir aussi Fr. Werner, op. cit., p. 93[4].

123. Pour l'emploi de l'infinitif à la place du participe présent, voir aussi J. B. Hofmann - A. Szantyr, op. cit., II, p. 388[2], point , par. 207.

124. quam pour quae.

125. de futuro au lieu de in futuro.

126. A la différence des auteurs classiques, et même de certains auteurs tardifs (comme Ammien), chez lesquels namque occupe la première place dans la phrase, dans les écrits de Jordanès namque n'est presque jamais placée en tête de phrase.

127. Voir Al. Ernout - Fr. Thomas, op. cit., p. 325[1]. Sur ce problème, voir aussi J. B. Hofmann - A. Szantyr, op. cit., II, pp. 357[4]-358[1-2].

128. Voir H. Goelzer, Le latin de Saint Avit, op. cit., p. 259, par. 176. Pour d'autres exemples d'infinitif présent au lieu de l'infinitif futur, voir aussi Commodien, Instr., 1, 1, 2-3, 1, 6, 13, etc.; Juvencus, Euang., 1, 66; 1, 257, etc. Quant aux histo= riens, voir Ammien, 31, 4, 1, etc.

129 L'emploi de l'infinitif présent à la place de l'infinitif futur et, en général, la non-nécessité d'utiliser le futur ont mené, parmi d'autres facteurs, à la disparition de l'infinitif futur dans les langues romanes.

130. deferre au lieu de deferri.

131. pluriel emphatique au lieu du singulier.

132. in nullo pour nulla re.

133. la graphie vulgaire pre au lieu de prae.

134. in Italia - accusatif sans -m final marqué, situation

fréquente chez Jordanès.

135. inlaturum graphie prétentieuse pour illaturum.

136. uenire pour euenire.

137. culturam à la place de honorem.

Rezumat

INFINITIVUL IN OPERELE LUI IORDANES

In articolul de mai sus sunt prezentate şi analizate numeroasele derogări de la normele latinei clasice in sfera uzului infinitivului in operele lui Iordanes.

Fenomenul cel mai frecvent este înlocuirea completivei de tipul "ut+ conjunctivul" prin infinitiv singur, prin "Acuzativ + infinitivul" şi "Nominativ + infinitivul".

Alte fenomene, destul de frecvente, sunt: Nerespectarea regulilor Concordanţei timpurilor şi folosirea infinitivului singur in locul "Acuzativului + infinitivul". Uneori este vorba de construcţii infinitivale corecte, însă verbele sau expresiile regente sunt diferite în raport cu uzul clasic.

Se întîlnesc şi alte tipuri de abateri: folosirea "Acuzativului + infinitivul", extinderea infinitivului în locul Instrumentalului, in locul gerundivului, participiului prezent etc.

Majoritatea abaterilor se explică prin influenţa latinei populare asupra autorului nostru.

Rareori este vorba de hyperurbanisme, de exemplu: folosirea "Acuzativului cu infinitivul" pentru infinitivul singur.

Abaterile sunt mai numeroase şi mai variate în Getica. Cele două opere ale lui Iordanes formează, totuşi, o unitate din punct de vedere al sintaxei construcţiilor infinitivale.

Dieter Messner

CDU 806.90-54

Semi-palavras em português?

De um modo geral, são raros os estudos sobre a formação de palavras em português.
W. Dietrich 1980[1]

1. Os substantivos dividem-se usualmente em unidades mais pequenas. Deixando à parte a flexão (número, gênero) podemos analisar uma palavra como *guarda-chuvas* em *guarda* e *chuvas*. Ambas as partes existem também como lexemas livres (*guarda* v.; *chuvas* s.)[2] de maneira que chamamos a este tipo de formação de uma palavra complexa a "composição". Numa palavra como *cafezinho*, pelo contrário, temos que ver com uma forma livre (*café* s.) e uma forma presa (*-zinho*) que não tem a categoria de uma palavra, mas a de um sufixo. Este tipo de formação é a "derivação". Considerando palavras como *contrapor*, encontramos opiniões diferentes: alguns falam de derivação (*contra* é tido por um prefixo), outros vêem em *contra* também uma forma livre (preposição) e por isso incluem este verbo no tipo de composição.

2. Quais são as informações sobre a formação das palavras nas gramáticas da língua portuguesa?
2.1. Na Gramática da língua portuguesa (M.H. Mira Mateus, A.M. Brito, I. Silva Duarte, I. Hub Faria; Coimbra 1983) não há um capítulo correspondente. A Gramática da Língua Portuguesa (P. Vázquez Cuesta- M.A. Mendes da Luz; Lisboa 1980) só procura uma breve exposição sumária sobre a formação de aumentativos e diminutivos no capítulo "morfologia" (378).
2.2. Considerando estas lacunas é importante ainda hoje consultar o Compêndio de Gramática Histórica Portuguesa de J.J. Nunes (Lisboa ^{7}1969) onde podemos encontrar um capítulo extenso sobre a formação de palavras (356ss.). Nunes distingue entre a formação popular de palavras (357) e a formação literária (398).

A primeira pertence a derivação (358), que pode ser dividida em derivação imprópria e derivação própria (mencione-se de passagem que Nunes enumera galicismos como *hortênsia*, *guilhotina* entre os substantivos comuns tirados de nomes próprios). No capítulo da derivação própria Nunes dá a seguinte definição do radical: "... é a parte da palavra derivada que resta depois de eliminado o sufixo, o que pode ser constituído ou pelo elemento irredutível da mesma, a raíz, ou por esse elemento mais uma desinência, ou seja o tema." (362). E também diz que por "alterações fonéticas o mesmo radical pode tomar formas diferentes (le-nda, li-ção, lei-tor, termos estes que têm um radical comum leg -)". A derivação é segundo Nunes o nome dado "ao processo pelo qual se criam palavras novas, adicionando aos radicais existentes certos elementos .... chamados sufixos." (362).

O segundo processo "para enriquecer o léxico duma língua é a composição: por ela se reunem duas ou mais palavras que tendo tido antes vida própria e independente ... vieram por fim a fundir-se por forma tal que desta fusão resultou uma única, em geral com um só acento e sempre com uma ideia singular." (388). Nunes acrescenta também a prefixação à composição, "que consiste em antepor ao radical ou tema uma partícula, chamada prefixo, a qual serve para modificar a ideia expressa pelo elemento primitivo." (392).

2.3. Também a Nova Gramática do Português Contemporâneo de Celso Cunha e de L.F. Lindley Cintra (Lisboa 1984) contém um capítulo dedicado à formação de palavras, que é idêntico ao mesmo capitulo da Gramática do Português Contemporâneo de Celso Cunha (Belo Horizonte ^{6}1976). No capítulo 4 do último livro podemos ler: "Chamam-se primitivas as palavras que não se formam de nenhuma outra: ... Denominam-se derivadas as que se formam de outras palavras da língua, mediante o acréscimo ao seu radical de um prefixo ou um sufixo. As palavras que possuem apenas um radical, sejam primitivas, sejam derivadas, se denominam simples. São compostas as que contêm mais de um

radical." (59). Celso Cunha define "o morfema lexical como tradicionalmente chamado radical", ao qual se juntam os afixos. "Os afixos ... são elementos que modificam geralmente de maneira precisa o sentido do radical a que se agregam. Chamam-se prefixos e sufixos."
No capítulo 5 Cunha trata da derivação e composição e dos prefixos de origem latina (62ss.), de origem grega (64) e dos sufixos (65ss.). A composição "consiste em formar uma nova palavra pela união de dois ou mais radicais. A palavra composta representa sempre uma ideia única e autônoma ... Assim, *criado-mudo* é o nome de um móvel ..." (76).
2.4. Evanildo Bechara dedica um capítulo da Moderna Gramática Portuguesa (Curso Médio, São Paulo [13]1968) à formação de palavras (214ss.). Como Cunha (v.supra 2.3.) distingue palavras indivisiveis (Cunha: primitivas) e palavras divisiveis (Cunha: derivadas). As palavras divisiveis são ou simples (possuem só um radical) ou compostas (possuem mais de um radical). E o radical é "o núcleo do vocábulo onde repousa a significação externa da palavra" (205). Ao lado do radical há "elementos mórficos de significação interna, indicadores das flexões gramaticais, chamam-se desinências e se dividem em nominais e verbais"."A composição é a criação de uma palavra nova composta por meio de duas ou mais outras cuja significação depende das que encerram as suas componentes" (215). "A derivação é formar palavras de outra primitiva por meio de afixos (prefixos e sufixos)".

3. Depois de ter lido as gramáticas em cima referidas podemos crer que as sistematizações deveriam ser suficientes para explicar a formação de todas as palavras complexas em português. Mas isso não acontece, porque os gramáticos introduzem mais uma categoria de formação de palavras, chamada ou 'formação literária', ou 'compostos eruditos' ou 'hibridismo'.
3.1. J.J. Nunes (op.cit.) escreve, que uma das fontes para fazer novas palavras em português era o latim (398). "Na composição

latina a língua culta segue o mesmo processo da latina, formando compostos com o auxílio de palavras ou partículas (regicida, corniforme). Como procedeu com o latim, a língua, ao criar compostos gregos segue principalmente dois processos: ou reúne dois substantivos ou um adjectivo com um substantivo ou ainda um substantivo com um radical verbal: 1. *cronómetro*; 2. *acrocéfalo*; 3. *biógrafo*, *antropófago* (402s.).
Assim, Nunes faz uma distinção na formação de palavras compostas: para ele exista uma composição portuguesa, e outra grega ou latina. Em ambos os casos fala de 'palavras', se bem que não existam em português nem *crono-*, nem *acro-* nem *-fago*. Dum ponto de vista estritamente linguístico não poderia falar de 'palavras' para as formas latino-gregas acima mencionadas.
3.2. Também Celso Cunha (op.cit.) dedica algumas páginas à composição erudita (79ss.): "A nomenclatura científica, técnica e literária é fundamentalmente constituída de palavras formadas pelo modelo da composição greco-latina, que consistia em associar dois termos o primeiro dos quais servia de determinante do segundo." Segue-se uma lista de radicais latinos e gregos (80s.) e Cunha escreve: "entre os mais usados podemos indicar os seguintes, que servem geralmente de primeiro elemento da composição." Mas o conteúdo desta frase não concorda com os exemplos por ele mesmo enumerados, porque o 'termo' *filo* figura tanto em primeiro lugar *filólogo* como em segundo lugar *rizófilo*. (Veremos mais tarde que não só Cunha mas também outros linguistas analisam de preferência só a forma e não respeitam o sentido dalgumas palavras: *filólogo* não se pode analisar em *filó-* e *-logo*).
3.3. Evanildo Bechara (op.cit.) enumera estas palavras num capítulo chamado 'hibridismos' e explica assim: "a formação de vocábulos com elementos de idiomas diferentes." (228). Da sua lista dos principais radicais gregos vemos que estes se podem colocar em qualquer lugar da palavra (*antropó*fago, fil*ántropo*; *bio*grafia, micr*óbio*; etc. 230ss.).

3.4. Estes breves resumos mostram que este tipo de palavra composta é analisado quer de maneira insuficiente quer de maneira contraditória. Também Li Ching[3] se ocupa brevemente deste fenómeno e fala de "pseudo-prefixos", nascidos com os "progressos de todas as ciências" e por isso "fenómeno internacional" (213).
Mais tarde veremos que a designação "pseudo-prefixo" (*aéro-*, *foto-*, *rádio-*, *tele-*, etc.) não é exacta.

> *A type of word-formation* [=*neo-classical compounds*] *... has received very scant attention in the literature on morphology.*
>
> *L. Bauer 1983*[4]

4. Perante esta situação parece-nos oportuno entrar em pormenores e dar um primeiro passo para uma análise destas palavras. Não existe uma enumeração completa destas formas em português, e não será possível estabelecer uma lista porque a productividade deste tipo é enorme. Numa investigação de palavras francesas em - *(o)manie*, -*(o)mane* o autor[5] encontrou mais de 700 exemplos. Por todas estas razões compusémos um Corpus, contendo todas as palavras que se encontram num periódico semanal (Expresso de 17 de Novembro de 1984).
O que ora se segue, baseia-se no material tirado do periódico. Segundo as necessidades agrupámos as palavras.

4.1. Exemplos: *sovieto-americano* a.
latino-americano s.
norte-americano s.
anglo-americano a.

centro-africano a.
luso-espanhola a.

Todos os exemplos se referem a regiões geográficas, a América, a África e a Portugal e a Espanha. Mas facilmente se pode constatar que em três casos o determinado segue o determinante: *latino-americano* é sinónimo de 'americano de língua espanhola ou portuguesa', *norte-americano* é sinónimo de 'americano que vive nos EEUU' e *centro-africano* é sinónimo de 'africano do

Centro de África.'
Nos outros exemplos não é tão fácil distinguir o determinado do determinante (cf. supra Cunha 3.2.): ambas as partes da palavra composta têm o mesmo valor (uma construção copulativa): *sovieto-americano*, *luso-espanhola*, *anglo-americana* significam que a URSS e os EEUU figuram ao mesmo nivel, e também Portugal e Espanha e os EEUU e Inglaterra. Nos três casos citados a primeira parte da palavra não entra no léxico. Não há **sovietos* (senão *russos* etc.), nem **anglos* (senão *ingleses*) e os habitantes de Portugal raramente se chamam *lusos*(?). O significado, aliás, destas palavras só se percebe pelo contexto (aqui não 'americano de língua inglesa').
4.2. Bechara (cf. supra 3.3.) constatou que algumas das palavras por ele designadas 'hibridismos' não tinham correspondência no léxico, quer dizer não eram lexemas. Por isso escreve: "*agri* é um radical que não aparece em português em palavra isolada (a *agr* corresponde, em palavra isolada *campo*)" (208). Temos então aqui um caso de supleção completa, o que provoca a pergunta, se os falantes ainda podem establecer uma relação entre *agri-* e *campo*. O facto registado por Bechara pertence à sinonimia; o que não sucede com uma palavra como *agropecuário* a. Aqui não podemos reduzir *agro-* a *campo* porque o sentido de *agro-* corresponde ao de 'agricultura' ou simplesmente a 'agrario' a. do qual pode ser uma forma abreviada (cf. *afro-americano* = **africano-americano*).
Não é raro que formas presas sem correspondência em formas livres só possam ser explicadas como abreviações. No Corpus encontramos *euromercado* s. onde a primeira parte só tem sentido se relacionada à *Europa* s. ou a *europeu* a.
Podemos entrar em pormenores porque o Corpus fornece alguns exemplos:

telecomunicação s.
telefone s.
telefônico a.
telegrama s.
televisão s. vs. *telejornal* s.

Nas palavras da fila esquerda o elemento *tele*-significa: 'de longe, ao longe, à distância'. Só na palavra *telejornal* o elemento *tele-* não tem nada a ver com a base grega, senão com a significação 'televisão', (que alias é já lexicalizada a *tele* = a *televisão*). (Cf. *automóvel* --→ *auto* s. --→ *auto-estrada* vs. *auto-*; *fotografia* --→ *foto* s. --→ *fotocópia* vs. *foto-*).

4.3. Nos exemplos mencionados a maior parte dos segundos elementos era um lexema livre. No caso de *telefone* s. podemos constatar que nem *tele-* nem *-fone* têm existência própria, e temos de perguntar-nos se *telefone* é percebido pelos falantes como palavra composta ou não. Outros exemplos do nosso Corpus corroboram a nossa opinião de considerar palavras como *saxófone* s., ou *microfone* s. não como compostas. Isso pode ser explicado ainda nos casos seguintes:

pedagogo s.
pedofilia s.
pediatria s.

Consultando os dicionários etimológicos portugueses não podemos senão lamentar a situação insuficiente neste sector linguístico. No Dicionário da Língua Portuguesa (Porto s.a.[5]) encontramos: *pedagogo*: do latim grego. *Logopedia*: educação da linguagem nas crianças. *Logo...*: elemento grego que exprime a ideia de discurso, palavra.

Nem *-pedia*, nem *pedo-* recebem uma explicação adequada, se bem que no composto *logopedia*, não tenham nada a ver com o sentido original grego pais, paidós 'criança' (como é o caso em *pedagogo, pedofilia* e *pediatria*).

Se, por conseguinte, muitas das formas não podem ser relacionadas com as formas correspondentes gregas ou latinas, podemos então fixar uma nova significação moderne unificada? Naturalmente o nosso Corpus contêm um número bastante grande de palavras em *-logia* e os correspondentes adjectivos. Só algumas poucas têm um primeiro elemento transparente (*metodologia, sexologia, futurólogo;* vs. *ecológico, antologia, epistemologia* etc.)

A analise em partes mais pequenos torna-se impossível se

considerarmos dois exemplos do nosso Corpus, palavras que por não estarem lexicalizadas são explicitamente definidas: *logocêntrica* a.; *logologia* s. Para a primeira palavra é dada a explicação: fundado na concepção de *verdade*, para a segunda: *discurso* sobre o *discurso*. E a par das duas definições para *logo-* (1º verdade, 2º discurso) posso dar uma terceira: na Revista Brotéria 118/3, 1984, p. 260 a palavra *logoterapêutica* s. é definida assim: "... a filosofia como instrumento terapêutico: logos = *sentido*".

Se aceitamos a definição tradicional do morfema como elemento mínimo da língua conferindo um único sentido a uma forma, temos que proclamar pelo menos 3 morfemas para a forma *-logo*, e isso deixando à parte formas como *filólogo* s., onde *-logo* não tem sentido especial.

4.4. Este fenómeno pode ser ilustrado também com as palavras seguintes do nosso Corpus:

a *(dactilógrafo) no Corpus dactilografar* v.
b *(fotógrafo) no Corpus fotografia* s.
c *autógrafo* s.
d *grafólogo* s.
e *cenógrafo* s.
f *coreógrafo* s.

Os significados destes exemplos são: a) aquele que escreve à máquina; b) aquele que exerce a fotografia; c) texto manuscrito pelo autor; d) aquele que presume conhecer o carácter de alguém pela escrita; e) artista que se dedica à cenografia (arte de pintar as decorações); f) indivíduo versado em coreografia (arte de compor bailados). Nos exemplos a, b, d, e, f trata-se de pessoas; nos exemplos c, e, d grafo- é uma coisa. Assim devemos ao menos distinguir dois morfemas.

4.5. Os exemplos antes mencionados deixam ver o facto de que os constituintes das palavras podem ou figurar como formas livres (lexemas) ou como formas presas. Será possível descobrir aqui regularidades?

exemplos: *electrodomésticos* s.
hidrográfico a.
hidroeléctrica a.

petroquîmica s.
cronometrado a.
audiovisuais s.
bioquîmica s.
biotecnologia s.
bio-gás s.

Nenhum dos primeiros constituintes pode existir sòzinho. A segunda parte das palavras pertence também a línguas técnicas e, atendendo às suas primeiras datações, não são muito antigas. Por nenhum dos primeiros constituintes o segundo é modificado na sua significação como habitualmente acontece no processo da prefixação (c.f. supra Cunha 2.3.). Não podem ser prefixos porque um prefixo não é per definitionem também radical (cf. *bio-gás* vs. *micróbio*).

4.6. Os exemplos em cima aduzidos têm entre o primeiro e o segundo constituinte uma vogal -o- , tradicionalmente chamada vogal de ligação. Normalmente a -o- intervem sempre quando o segundo constituinte é de origem formal grega. Nos outros casos (origem latina) encontramos -i- (no Corpus *agricultores* s; *equidistante* a.). Mas há também excepções:

cinefilia s. (cf. *zoofilia* s.)
cinemateca s. (cf. *discoteca* s.)
aquacultura s. (cf. *agricultura* s.)
caligráfico a. (cf. *ideográfico* a.)
quadricromia s.

É necessário constatar claramente que a maior parte dos compostos com segundo constituinte grego foi transmitida pelo latim, e que muitas formas modernas (construídas por analogia) já não podem ser chamadas de origem grega (*kremlinólogo*). Também as irregularidades provêm muitas vezes da origem francesa das palavras (mas o francês quase nunca é indicado como origem destas palavras).

Quanto à vogal de ligação só Bechara (cf. supra 4.2.) menciona o problema de a palavra *geografia* não ter "vogal de ligação ... porque não existe formação em que apareça o radical *ge-*..."

(207 Nota). Isso acontece também com algumas palavras do nosso Corpus (*bio-*, etc.). Até mesmo nos compostos do tipo *auto-estrada* ou *hidroeléctrica* ou *petroquímica* o primeiro constituinte não é analisável em *aut-*, *hidr-* ou *petr-* porque não existem outras formas. Também o sentido não é o sentido grego 'por si mesmo', 'água', 'rocha' mas sim o de *(estrada para) automóvel*; *(electricidade obtida pela) hidráulica* (i.e. pelo movimento de água) e *(química do) petróleo* respectivamente. A palavra *imuno-deficiência* s. não tem uma paráfrase **deficiência imuna* (como é possível com *neorealismo* = *realismo novo*) mas pode ser analizado em "deficiência de imunidade". Por isso não posso aceitar a interpretação duma vogal de ligação, nem uma decomposição em radical e vogal temática (como analizar p.ex. *disneylândia* ou *brincolândia*, palavras compostas segundo o mesmo tipo, mas sem relação a elementos greco-latinos?).

5. Já foi mencionada a falta de análise deste tipo de composição em português (cf. supra 2., 3.). Só o francês pode contar com algumas tentativas para explicar a formação destas palavras. A. Martinet[6] criou a palavra "récomposition; récomposé"[7]. A proposta de Martinet desencadeou uma longa discussão. Entre os diversos aspectos quero mencionar só o facto de alguns constituintes poderam combinar com sufixos (quer dizer são bases de derivação: *gráfico* a.), outros, pelo contrário, não (**bico*; **geico*). Outros podem figurar também como primeiro elemento *(grafologo, biólogo, geólogo)* outros só como segunda parte e muitas palavras nas duas posições. Tanto quanto julgo saber ainda não foi investigado se também as palavras modernas (que não têm referência no grego ou latim) têm as mesmas possibilidades de combinação. São ainda sentidas pelos falantes como palavras compostas ou não?

6. O título deste artigo é uma provocação com a qual queria chamar a atenção para o problema ainda não tratado em português.

Num recente estudo S. Scalise[8] designou este tipo de palavras compostas "semi-parole" e explicou-se assim: "Le semiparole si distinguono dalle parole vere e proprie in quanto sono forme legate e che si distinguono dagli affissi perché sono voci che possono essere derivate e composte." (12). Embora Scalise tenha o mérito de ocupar-se minuciosamente (188-235) e de modo inteligente destas palavras compostas, ele não entra na discussão dos constituintes tornados autônomos (primeiro constituinte: *auto, foto, tele*; segundo constituinte: *algia* s.). Não quisemos senão apresentar neste sector da morfologia portuguesa algumas ideias suscitadas durante a leitura de obras recentes (cf. Nota 4 e 8). Esperamos dar assim um impulso aos colegas para que tratem com maior interesse este campo.

Notas

1. W. Dietrich, Bibliografia da Língua Portuguesa do Brasil, Tübingen 1980.

2. D. Messner, Die Verb-Substantiv-Komposita im Portugiesischen, in: D. Messner ed., Scripta Romanica Natalicia, Zwanzig Jahre Romanistik in Salzburg, Salzburg 1984 (Salzburger Romanistische Schriften Bd.X),217-226.

3. Li Ching, Sobre a formação de palavras com prefixos em português actual (2.ª parte) in: Boletim de Filologia XXII/1964-1973; 213.

4. L. Bauer, English-Word-Formation, Cambridge 1983.

5. M. Höfler, Zur Integration der neulateinischen Kompositionsweise im Französischen, Tübingen 1972 (Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie 131).

6. A. Martinet, Eléments de linguistique générale, Paris 1960, 134 (trad.port. Lisboa ²1970, 137).

7. Nicol C.W. Spence, Qu'est-ce qu'un préfixe? in: Le français contemporain, München 1976, 9ss.

8. S. Scalise, Morfologia lessicale, Padova 1983.

Povzetek

POLBESEDE V PORTUGALŠČINI?

Dela iz besedne tvorbe v portugalščini so redka. Avtor podaja kritičen pregled zadevnih poglavij v portugalskih slovnicah, potem pa pretresa takoimenovana novolatinska kompozita. Ne zdi se mu prav, da se raziskave le-téh zadovoljujejo po večini s formalno platjó, se pravi, raziskave upoštevajo podobnosti z latinskim etimom, ne upoštevajo pa pomena. Kaže namreč, da imajo oblikovno enaki besedni deli tega tipa zelo različne pomene in da so pogosto le kratke oblike drugih besedi.

Fernando Venancio Peixoto da Fonseca
Lisboa

CDU 806.90-022

PHONÉTIQUE SYNTACTIQUE EN ANCIEN PORTUGAIS

À partir de l'orthographe d'anciennes chroniques portugaises, dans le cas présent celles des *Portugaliae Monumenta Historica* (volume *Scriptores*), Lisbonne, 1856, que nous avons étudiées en détail (v. entre autres notre article dans la *Revue des Langues Romanes*, LXXVII, 1967), nous allons voir beaucoup d'ensembles lexicaux ou ont eu lieu des phénomènes d'APHÉRÈSE, d'APOCOPE et d'HAPLOLOGIE, d'une part, et, d'autre part, ont apparu des MOTS ENCLITIQUES et, surtout, PROCLITIQUES. Les chroniques, soit portugaises, soit latines, des *P. M. H.*, collection publiée par l'Académie des Sciences de Lisbonne, sous la direction du grand historien Alexandre Herculano, alors vice-président de cette institution savante, ne se trouvent que dans le volume *Scriptores - I*, l'un des quatre de cette édition monumentale. Celles qui sont rédigées en portugais, dans leur entier ou pour la plupart, comprennent un total de quelque vingt-cinq pages de texte à deux colonnes de soixante-dix lignes environ. La langue de ces chroniques touche la période du XIIIe au XVe siècles, c'est-à-dire toute l'époque de l'ancien portugais. Tous les exemples cités reflètent la graphie des sources documentales, quoique, pour des raisons de commodité, nous indiquions la page, la colonne et la ligne correspondantes du volume *Scriptores*.

I. APHÉRÈSE: *ataa qui* (30, B, 72), pour *atá aqui* (l'*a* de *aqui* est tombé); *asta sazom* (30, B, 48), pour *a esta sazom* (l'*e* de *esta* a disparu); *ao spiritual* (25, A, 16), pour *ao espiritual* (l'*e* du groupe initial *es-* s'est évanoui, comme aujourd'hui, dans la conversation courante); *tã spicial* (414, A, 35), pour *tam espicial* (meme cas); *huũ spirital* (24, B, 40), pour *ũu espirital* (idem); *mũĩtas strellas* (25, A, 28), pour *muitas estrelas* (ce type d'aphérèse de l'*e* caduc portugais, entre chuintantes de mots différents, est courant de nos jours, quoique combattu par les puristes). Dans *ataa as sturas* (24, A, 25), pour *atá as Asturas*, il y a eu hésitation dans l'emploi de la préposition sans article (*atá a* ou *atá*, tout court) et on a pris la pre-

mière syllabe du substantif comme l'article défini, féminin du pluriel (*as*); *alRey* (77, B, 5), pour *a el-rei*.

APOCOPE: *daboym* (419, B, 4), pour *de Aboim* (chute de l'*e* final); *sanctagustinho* (414, B, 18), pour *Santo Agostinho* (apocope de l'*o* de *Santo*); *coa madre* (29, B, 50), pour *com a madre* (*com a* s'est réduit a *coa*, par la chute de l'*m*, ou plutôt la perte de la nasalité de l'*o*, fréquente de nos jours); *nom consemtisem tal obra* (76, B, 21), pour *nom consentisse em...* (l'*e* final du verbe a disparu); *fosse* (26, B, 72), pour *foi-se* (apocope de l'*i* de la forme verbale *foi*); *podemolho* (77, A, 33), pour *podemos-lho* (ici c'est le *s* du verbe qui s'est effacé); *Caquj se conpeça* (75, A, 52), pour *Que aqui se compeça* (disparition de l'*e* de *que*); *as ffortellez daujlla* (29, A, 25), pour *as fortelezas da vila* (apocope assez étrange de *-as* final, peut-être à cause de son emploi proclitique); *darouca* (77, B, 28), pour *de Arouca* (chute de l'*e* final, devant voyelle, assez courante encore aujourd'hui, cet *e*, lorsqu'il ne tombe pas devenant un *i* semivocalique); *daujnham* (419, B, 9), pour *de Avinham* (le même cas); *dabril* (22, B, 41), pour *de Abril* (idem); *dagosto* (24, A, 55), pour *de Agosto* (id.); *afonse añes* (75, A, 59), pour *Afonso Eanes* (apocope de l'*o*); *trementre com ell foy soterrar* (29, B, 45), pour... *como* (ou *come*) *el foi...* (evanouissement de l'*o* ou *e* final); *coo conde* (29, B, 51), pour *com o conde* (chute apparente de l'*m* de *com*, mais en réalité dénasalisation de l'*o*, ecrit *om*, ce qui arrive toujours); *comjgo* (26, A, 63), pour *com migo* (dénasalisation analogue, comme dans l'actuel *comigo*).

HAPLOLOGIE: *cadia* (31, A, 15), pour *cada dia* (chute de la syllabe *da*); *conde bolhonha* (31, B, 61), pour *conde de Bolhonha* (effacement de la préposition *de*).

II. MOTS ENCLITIQUES (beaucoup moins fréquents que les mots proclitiques): *mandouho* (26, B, 53), orthographe actuelle *mandou*-o; *ssaideuos* (30, A, 51), actuellement *saíde*-vos; *foyse* (24, B, 4), écrit aujourd'hui *foi*-se; *fezea* (24, A, 29), encore populaire, écrit *feze*-a, pour *fê-la*; *quitoulhe* (27, B, 36), écrit *quitou*-lhe, à l'heure actuelle; *nollo* (26, A, 36), aujourd'hui *no*-lo; *tomou o por força* (418, B, 26), pour *tomou*-o... (ainsi que le montrent l'orthographe et la prononciation actuelles); *em viaromnos* (78, B, 57), pour *enviarom*-nos; *que a de seer* (412, B, 14), pour ... *há*-de... (un autre cas ou *de* est toujours encli-

tique); *sabendose* (22, A, 31), pour *sabendo*-se; *segujo os* (25, B, 54), pour *seguiu*-os (l'orthographe et la prononciation modernes montrent que cet *os* est enclitique encore de nos jours); *finouse* (22, B, 27), pour *finou*-se; *tenhamonos* (78, A, 56), pour *tenhamo*-nos; *quisseo* (410, A, 56), pour *quise*-o (populaire encore modernement, au lieu de *qui-lo*); *teedoa* (25, B, 63), pour *tendo*-a; *adizello* (31, A, 39), pour *a dize*-lo; *quytasteme* (26, B, 48), pour *quitaste*-me; *vençellos hemos* (418, A, 3), pour *vencê*-los-*emos* (l'orthographe et la prononciation actuelles le confirment); *repetindolhes* (412, B, 36), pour *repetindo*-lhes; *sayamoslhe* (417, A, 38), pour *saiamos*-lhe; *quitastes me* (30, A, 15), pour *quitastes*-me, orthographe moderne, qui montre que le mot *me*, ici, est enclitique; *poder uos ha* (417, B, 39), pour *poder*-vos-*á*, orthographe actuelle confirmant la prononciation de *vos* en tant que mot enclitique; *foyo* (27, A, 8), pour *foi*-o; *cortartey* (28, A, 22), pour *cortar*-te-*ei*, prononcé *cortar-t'ei*; *ffazerte ey* (26, A, 62), pour *fazer*-te-*ei*, populaire pour *far-te-ei*; *podemoslho veer* (77, A, 33), pour *podemos*-lho... (l'orthographe moderne montre mieux que le mot *lho*, ici, est enclitique); *uollo* (27, B, 24), pour *vo*-lo, orthographe actuelle; *levarõno* (78, A, 15; pour *levarom*-no (aujourd'hui *levaram-no*), ou l'on voit mieux que *no* est ici un mot enclitique; *reçeandose* (417, B, 35), pour *receando*-se; *Reçebello* (30, A, 76), pour *recebê*-lo; *Regiaas* (75, B, 6), pour *regia*-as; *cobrarõna* (24, A, 6), pour *cobrarom*-na; *fazerõno* (30, A, 52), pour *fezerom*-no (populaire, pour *fizeram*-no).

MOTS PROCLITIQUES. Examinons d'abord les cas qui sont toujours actuels, mais qui ont eu autrefois une autre orthographe: *aajudar* (24, A, 28), pour a *ajudar*; *El Rey* (22, A, 47), maintenant El-*Rei*; *omundo* (24, A, 2), pour o *mundo*; *delrey* (24, B, 75), e *delRey* (30, B, 1), pour de *el-rei*; *Eo castello* (26, A, 1) (l'article *o* est subordonné à l'accent du nom); *oquisera* (27, A, 26), pour o *quisera*; *arrenenbrança* (22, A, 17? pour a *renembrança*; *dequese nõ pode saber* (22, B, 25), pour de que se *nom...*; *alRey* (77, B, 5), pour a *el-rei*; *ocastello* (26, A, 11), pour o *castelo*; *Erreteue* (23, B, 9), pour *E reteve*; *oenperador* (26, B, 56), pour o *emperador*; *aaquella* (27, B, 17), pour a *aquela* (devenu àquela); *aadestra* (28,A,5), pour aa *destra* (devenu à...). Les cas où les mots pro-

clitiques sont déjà séparés de ceux dont ils dépendent, tout comme l'orthographe actuelle continue à le faire, sont de loin beaucoup plus nombreux: *uos* me *queredes* (29, B, 60); hum (=um) *clerigo* (409, A, 44); nẽ (=nem) *sair* (408, A, 6); o que se *diz* (77, A, 62); *oo* que *saluços* (77, B, 15); pollos (=*polos*, aujourd'hui *pelos*) *peccadores* (24, A, 17); *sayo* del (actuellement *dele*) *sangoẽto* (410, B, 62); sam *vicente* (23, A, 6); el (pour *ele*) *he* (412, A, 29); *morto* ou *preso* (27, A, 62); pour que *este* (411, A, 20); *fosse* e *ficasse* (412, B, 66); Majs *hũũ* (=uu) *seu amo* (26, B, 76); *fossem* hy (=*i*, pour *aí*, seule forme actuelle) *recebudos* (24, B, 43); *como* te del *for* (412, A, 32); *fremoso de ujsta*/majs *mujto/majs fremoso* (75, B, 40); os que se *seguem* (418, B, 12); dos do *linho* (27, B, 8); taaes *cartas* (22, A, 25); em no *senhor* (78, A, 52); ẽ que *soteremos* (408, B, 35); *tão* de *supito* (417, A, 51); que se no *dito* (413, B, 58); *metido* su *iurdiçõ* (414, B, 2); os de *fora* (419, B, 47); *foy* so a *era* (25, A, 24); sem *supulturas* (408, B, 27); *logo* te *torna* (26, A, 63); por lhes *socorer* (418, A, 43); as tas *pernas*, pour as *tuas*... (30, A, 18); ma *leixou* (26, B, 22); que a nõ (=nom) *soltaria* (27, B, 72); em tall (=tal) *guisa* (26, B, 75); ne por *cobijça* (26, A, 53); no (pour *nom*) *ffosse* (29, A, 66); no *queremos* (28, A, 58); *trementre* com *ell foj* (29, B, 45); polo seu *sancto* (407, B, 32); uos (=vos) *tomo* (28, B, 28); *ssegundo* nollo *Ja aestoria* (26, A, 36); com grão *aprazer* (416, B, 13); se hi *esteuera* (26, B, 76); came (=ca me) *aRinquou* (30, A, 1); qua (=ca) *nom avya* (27, B, 30); que se no *Algarve* (418, B, 57); aas (devenu às) *vezes* (77, A, 72); grã *prazer* (410, A, 29); per hu (=*u*, remplacé par *onde*) *uem* (28, A, 35); atam *grande* (27, A, 56); mas *cousa* (25, A, 56); hum (=um) *clerigo* (409, A, 44); hũũ *Rey* (22, A, 26); aa *Rainha* (31, B, 24); lhis *demos logar* (408, B, 41); coo *conde* (29, B, 51); *nom percas ende* hũũ *palmo* (29, B, 22); pera lhis *averẽ de dar* (409, B, 38); *o metam* (24, B, 45); polla *uertude* (31, A, 1); cada que *sentia* (410, A, 57); dos da *see* (76, B, 24); cada *uez* (413, A, 26); cada hũũ *Rey* (22, A, 29); nõ uollo *consentira* (27, A, 69); os seus *Jujzes* (22, A, 23); come *aquella* (414, A, 33); os *venceo* (24, A, 69); que uolla *possa dizer* (28, A, 21); delo (aujourd'hui *desde o*) *começo* (414, A, 19); *despois* lha *tomou* (26, B, 4); as no *podese* (25, B, 42);

depos *elle* (30, B, 24); dos (partitif) *Mouros* (419, A, 2); pelos *merecimẽtos* (410, A, 25); as (=as) *horas* (409, B, 18); açequa (pour *acerca*) da *voontade* (76, B, 75); des *ocomeço* (22, A, 18); desque *todo* (26, A, 68); ẽ na *era* (29, B, 47); em nos seus *feitos* (75, B, 38); que me meu *padre* (26, B, 47); nos da *vila* (418, A, 60); da *geeraçõ* (407, B, 28); se *finou* (22, A, 38); per *ffigueira* (28, B, 48); dos *contonicos* (407, B, 28); do *linhagẽ* (414, A, 26); das *outras* (408, B, 1); os *quaaes* (407, B, 28); hũã (=ũa) *batalha* (25, B, 53); lhe *desse* (30, A, 7); dom *fernando* (24, A, 40); em *estorga* (22, A, 38); per seu *conselho* (22, B, 47); sam *cosmo* (77, A, 27); sua *madre* (75, B, 36); a (article) *çidade* (76, A, 9); a (préposition) hum *lugar* (416, B, 47); a que *chamom* (417, A, 24); de *bizonçia* (76, A, 9); aos *Mourros* (416, A, 18); que se *chama* (76, A, 9); que *chegarom* (416, B, 10); seu *ofiçio* 77, A, 7); pelas *Cortiçadas* (419, A, 42); e os *outros* (420, B, 7); huu (=ũu) *tempo* (76, A, 64); com os *leoneses* (26, A, 37); no *monte* (417, A, 47); no *em xaraffe* (25, B, 54); o *genesy* (78, B, 58); des (aujourd'hui *desde) riba* (408, B, 14); *o* muy *nobre* (24, B, 54); o muy *alto* (25, A, 58); em nas *maaos* (78, A, 13); pela *torre* (416, B, 8); nõ (=nom) *queremos* (28, A, 58); que lhes *deus mostrara* (410, A, 42); se *mudou* (419, A, 15); grã *reuerẽça* (410, A, 45); ataa *pascoa* (78, B, 20); ataa o *monte* (75, B, 5); ou *nõ* (26, A, 70); por *fazer* (26, A, 31); por *ello* (22, B, 50); muy *Rijamente* (29, B, 56); ta *alta* (25, A, 53); pelo *postiguo* (418, B, 59); tã de*Rigo* (=de rijo) (31, A, 37); pera *ssiujlha* (29, A, 12); nem *hũu* (78, A, 52); sse em *aquell* (29, A, 17; sobre *Joham* (78, B, 58); seeo (=se o) *uos qujserdes* (27, A, 32); quea *tirasse* (26, B, 53); são *Barnabe* (418, B, 1); os que cõ *nosco* (408, B, 4.); aos *quaees* (78, B, 16); dona *beringeira* (31, A, 74); deu (=de o) *marido* (30, A, 15); que nos *ouuesem* (78, B, 16); nom *for* (22, A, 34); de tall *Relegiom* (78, B, 15); que *ell* (=ele) *Rogue* (30, B, 75); nõ lho *quis* (27, B, 3); *aa* (devenu à) *sua custa* (22, A, 54); ssa (aujourd'hui seulement *sua) terra* (27, B, 44); cõ ssas *perteeças* (29, B, 17); cõ *ElRey* (22, B, 18); uos (=vos) *tornaremos* (412, B, 33); que sse *oenperador* (26, B, 56); *preguntou* os (=òs, populaire pour *aos) uassalos* (29, B, 41); pe-

rante *ElRey* (22, A, 22); que *ell fez* (23, B, 8); à *ujda* (75, B, 30); ssem *ssabendo* (27, A, 6); pero *tampo tempo* (25, B, 37); em pero que *era moço* (76, A, 36); polas *almas* (409, B, 11); porem ho *mercador* (416, B, 36); posto que os *Mourros* (418, A, 9); qual *Rey* (31, B, 44); quão de *vontade* (42o, B, 12); que *gritos* (78, A, 18); que *nos* (26, B, 24); que *forom* (22, A, 26).

CONSIDÉRATIONS FINALES:

Sauf de très rares exceptions, les phénomènes ci-dessus ont donc lieu également aujourd'hui, la langue portugaise étant très conservatrice dans sa prononciation et même dans son orthographe.

Povzetek

SINTAKTIČNA FONETIKA V STARI PORTUGALŠČINI

Avtor opazuje, kako se v grafiji starih portugalskih kronik (13. do 15. stoletje), zbranih v izdaji Portugaliae Monumenta Historica (Lisbona, 1856), odražajo nekateri fonetični pojavi kot afereza, apokopa, haplologija in kako so se pisale proklitične in enklitične besede.

Ugotavlja, da je v tem pogledu portugalski jezik dokaj konservativen, saj kaže moderni jezik glede na grafijo v starih kronikah majhno število odstopanj.

Gerhard Ernst
Regensburg

CDU 804.0-086.3-053.2

UNE CONTRIBUTION HISTORIQUE A L'ACQUISITION DU LEXIQUE PAR L'ENFANT. L'EXEMPLE DE LOUIS XIII (*1601) A L'AGE DE 3 A 9 ANS*

Les études qui concernent le langage des enfants ont une tendance naturelle à déborder les limites d'une langue particulière, à chercher les universaux conditionnant l'acquisition du langage. La question, par exemple, de la naissance et de la formation des structures sémantiques lors de l'apprentissage du langage fait certainement partie de la linguistique générale, elle ne peut pas se ramener à l'acquisition du français (de l'allemand, du slovène ...). Il y a bien des études qui s'attachent dès le commencement, à la recherche des universaux dans le langage des enfants. Mais les études concernant le langage d'un enfant particulier - parlant donc une langue déterminée - peuvent également apporter une contribution utile. Dans ce cas, c'est la comparaison de diverses études qui permet de déterminer les universaux qui sont à la base de l'acquisition du langage. Une comparaison synchronique de telles études est assez facile, étant donné le nombre d'études linguistiques récentes faites à partir de matériaux allemands, français, anglais, italiens.... Mais les universaux linguistiques doivent être valables non seulement dans une perspective synchronique mais aussi pour la diachronie. De ce fait il me semble que des documents du passé qui contiennent des exemples de langage enfantin

*Je remercie vivement les lecteurs de français, Mlle E. Jacquelin et M. Jacques Olivier de leur aide précieuse dans la rédaction en français de cet article.

présentent un intérêt particulier.

Or, la langue parlée du passé ne peut être abordée, en général, que d'une manière indirecte[1]. Posséder un discours oral qui a été réellement exprimé dans le passé est l'exception. Et dans la majorité de ces cas le contexte anecdotique rend douteuse l'authenticité du discours transmis: on peut y voir une certaine vérité interne, mais on ne peut en tirer une analyse linguistique valable[2]. Dans ce contexte, le Journal d'Héroard occupe une position particulière: Jean Héroard, médecin personnel de Louis XIII dès la naissance de celui-ci a rédigé un journal d'une ampleur et d'une précision remarquables, qui comprend la période qui va de la naissance du dauphin (1601) jusqu'à la mort de l'auteur (1628). Il est possible d'attribuer un très grand degré d'authenticité aux paroles de l'enfant qui y sont rapportées, au moins pour les premières années[3]. Ainsi elles constituent un matériel de base pour les analyses du français parlé au XVIIe siècle.

Certes, pour les années 1605-1610 qui sont à la base de notre analyse[4], il s'agit d'un enfant d'un peu plus de 3 ans à 9 ans et quelques mois. Pour l'analyse linguistique de son discours se pose le problème suivant: parmi les phénomènes observés, quels sont ceux qu'on peut attribuer au français parlé communément à cette époque-là, et lesquels peuvent être comptés parmi les traits caractéristiques du langage enfantin? Des formes telles que *je va(s)* "je vais" ou *qu'il die* "qu'il dise" peuvent paraître enfantines au premier abord; mais la comparaison avec d'autres textes montre qu'elles étaient fréquentes dans le langage oral de l'époque. D'un autre côté, l'absence d'article contracté dans le syntagme *a le* (= les) *souda*[5]

(17.4.1605) doit être attribué sans hésitation au langage enfantin, d'autant plus qu'Héroard juge nécessaire de donner ici une explication ("aux soldats"). Bien sûr, il y aura toujours des cas douteux, étant donné que langage des enfants, langue familière parlée et dialectes manifestent très souvent des parallèles dans leur déviation par rapport à la langue standard. On pourrait compter p. ex. parmi ces cas douteux, dans le domaine de la morphologie, les formes du passé simple en *-i*: *je le laissi* (26.10.05), *je me coupi* (15.12.07)[6]. En principe, on peut également trouver ces cas douteux dans le domaine du lexique; mais très souvent il est facile de déterminer l'origine de ces particularités, parce qu'Héroard juge nécessaire de donner une explication qui permet d'interpréter correctement le passage en question.

Héroard, l'auteur de notre journal, suit de près le développement non seulement physique mais aussi intellectuel de l'enfant; et il porte une attention particulière à son évolution linguistique. Ainsi, en décembre 1601 (le dauphin a 3 mois!) il dit avoir entendu le premier *non* (5.12.) et le premier *ouy* (21.12.)[7]. En 1605 on trouve de nombreuses questions concernant les objets et les phénomènes que le dauphin observe autour de lui. Le 19.11.1605 Héroard consacre une remarque à ce thème de la curiosité de l'enfant de 4 ans: "Des propos que l'on tient pendant qu'il mange, sans dire mot Il demande tousiours *qui, quan, quoi, qu'ece* (= qu'est-ce), *pouquoy*". Il en est de même à l'âge de 3 ans et demi: "demande le pourquoy de toutes les choses" (14.2.1605). A côté de cet intérêt du dauphin pour les objets et les phénomènes du monde on trouve très tôt aussi bien un intérêt marqué pour les noms des objets, la signification des mots que la joie d'apprendre de nouveaux mots et de s'en servir. La première

remarque explicite d'Héroard à ce propos (à partir de 1605) se trouve le 12.2.1605: "s'amuse avec des eschets, tient le Roy des eschets le faict tirer *poutoutoun. Il a tire* (= tiré) *pa le flan.* dict la premiere fois, le dict a chascun, les mots nouveaux lui plaisent". Le 4.4.1605 le dauphin se fait questionner avec une fierté manifeste au sujet de ses connaissances de la terminologie de la menuiserie: " Il me dict *demandé moi comme s'appelle cela?* H.(= Héroard) M^r comment s'appelle cela? D.(= Dauphin) *une varlope.* H. et cela? *che* (= c'est) *un guillaume.* Il retenoit extrememement bien les noms des choses". Le jour suivant (5.4.1605) le dauphin apprend un autre terme technique en regardant travailler un vitrier: "le luy demande M^r qu'est cela luy monstrant le grugeoir. D. *je ne scai* dict Il ingenuement comme jl respondoit de toutes choses qu'il ne scavoit pas. H. M^r c'est ung grugeoir. D. *un grugeoi, un grugeoi* remaschant plusieurs fois ce mot pour le retenir". Pour d'autres cas où le dauphin apprend le sens de mots nouveaux voir 8.10.1605 (*viande*), 13.10.1605 (*aller à la picorée*), 25.1.1606 (*prophète, frimas*), 15.2.1606 (*sarment*), 23.5.1606 (*connétable*), 2.3.1609 (*garouage*). Il existe le cas inverse, lorsque le dauphin veut connaître les noms "français" des "quatre vents", c'est-à-dire les termes qui correspondent à *est, ouest, north* (= nord), *su* (=sud) (13.7.1606): "*comment les appellé vou en fancoi.* le les luy nomme levant, ponant, tramontane, Midy". Mais à y regarder de plus près, il ne s'agit plus ici d'apprendre le nom des choses, mais d'apprendre des synonymes[8)].

Dans ce qui suit, il ne peut pas être question de décrire l'évolution complète du lexique du dauphin; il s'agit plutôt d'un essai modeste pour classifier les difficultés rencontrées par le dauphin dans l'acquisition de sa compétence lexicale. L'intérêt d'un tel essai peut résider

dans la démonstration qu'il existe des universaux dans l'acquisition du lexique par l'enfant. Dès l'abord, il faut laisser de côté tous les aspects ludiques dans l'usage de la langue[9]; les jeux de mots mettent en jeu des éléments lexicaux incorrects du point de vue formel ou sémantique. Mais il ne faut justement pas en chercher la raison dans des difficultés d'apprentissage du lexique, mais dans sa maîtrise parfaite.

Aspects formels

Un groupe à part se constitue de certaines formes allocutoires utilisées par l'enfant; il faut y voir moins un mauvais apprentissage de la forme des mots que des particularités liées à la prononciation des premières années, qui se sont maintenues tardivement sous cette forme: *fefé* (frère), *sœu sœu* (sœur), *(ma)man ga* (Mme de Montglat gouvernante du dauphin), *Tetai* (M.de Ventelet), *Euoua* (Héroard), *zezai* (Béthouzay, femme de chambre), *sœu sœu dome* (sœur Vendôme), *Titi* (Vitry) etc.

Dans d'autres cas, cependant, le dauphin se trompe à propos de la forme phonétique d'un mot. Le premier de ces exemples manifeste aussi la réaction du dauphin au moment où il se rend compte de sa faute: *"madame voulé vou mangé de l'epinete* pour espine vinete et se prend a soubsrire sentant qu'il avoit failly a parler" (27.9. 1605)[10]. L'exemple suivant manifeste d'une façon explicite l'incertitude du dauphin en ce qui concerne la forme du mot: *"maman ga* (= Mme de Montglat, la gouvernante du dauphin) *fau ti dire aujo, aujod'huy, maman Il fau dire aujodhuy e pa aujoudhuy"* (28.9.1605).

La citation suivante présente le phénomène de la dégluti-

nation de l'article, phénomène bien connu des historiens de la langue et qui aboutit ici à l'homonymie[11] avec un autre mot ((*l'*)*armes* / *armes*): "*e* (= Elles) *m'on fai veni les armes aux yeu*" (1.1.1606) Pour le phénomène inverse d'agglutination de l'article: "*j fau que le tapissié monte su la lescele*" (Héroard: sur l'escelle; 23.10.1605).

Dans un autre cas, il s'agit ou d'un mauvais apprentissage de la forme du mot ou bien d'une confusion entre deux mots difficiles, qui sont partiellement identiques du point de vue phonétique: "c'estoit l'heure de l'Eclypse de Soleil [...] D. *mai quan viendra l'apocalypse*. l'on s'en mit a rire. *l'eclypse* en souriant. *je scai pa comme* Il fau dire" (10.8.1608).

Niveaux de langue et langages spécialisés

Le dauphin ne se rend pas toujours compte qu'un mot déterminé est marqué du point de vue des niveaux de langue ou des terminologies spécialisées. Mlle de Ventelet avait un jour utilisé le mot *vraiment*.A quoi le dauphin répondit: "*ha vou jure* (= jurez); *j ne fau pa juré vous avé di vraimen*" (12.4.1605). Le dauphin interprète évidemment comme un juron l'innocent adverbe intensif *vraiment*.

Dans d'autres cas, Héroard note l'utilisation d'un terme du langage courant au lieu du terme technique adéquate: le 11.2.1605 on propose au dauphin d'emmener à la chasse un de ses chiens favoris. D. "*ho non le cer*(= cerf) *le blesseré d'un cou de cone* (=corne), le Roy luy dict qu'il fault dire de la teste dict *de la teste*, et ne y faillist plus"[12].
Alors que le cas qui vient d'être présenté concernait la distinction entre un terme du vocabulaire courant et un

terme spécialisé, avec la citation suivante, nous passons aux difficultés que présentent les distinctions conceptuelles et linguistiques: "Ie luy demande M^r^s'il pleuvoit de quoy couvririés vous vostre cabinet[13]? D. *du du du* (quasi jschyoglossus) *d'un tour de li* n'aiant sceu nommer le mot de pavillon qu'il vouloit dire et comme jl l'entendoit"[14] (16.8.1605).

Aspects sémantiques

Quand le dauphin ne trouve pas le mot adéquate pour désigner un objet, il se sert du mot *le chose* comme mot passe-partout[15]: "*ou son ce chandelié ou j a ce peti chose qui toune* (= tournent)" (27.1.1606).Héroard fait décrire une scie au dauphin: " M^r^ comment est elle faicte; D. *comme un H e pui il y a un peti chose, un peti baston qui e dan la code* (= corde) *qui fai tac quand on le leve*" (5.6.1606). "[*je veu ...*] *un peti chose a mete de peinture j le fau mete au ba de l'etuy*" (28.7.1607). Dans l'exemple suivant, c'est l'objet plutôt que le mot qu'il ne connaît pas: "*maman ga j'ay envoié a doundoun* (= surnom affectueux pour sa nourrice) *un poulet e du chose, qu'e ce?* demande Il a Mr de Ventelet en soubriant ne le scachant nommer *e ce du bœuf?*" (12.7.1607).

Mais la plupart des difficultés du dauphin dans le domaine du lexique ont pour origine le fait qu'il n'a pas encore intégré un trait sémantique distinctif dans la signification d'un mot, c'est-à-dire que celui-ci a une signification plus large que dans la langue des adultes de son époque. Il n'est pas toujours possible de déterminer si le dauphin disposait également chaque fois du mot juste: naturellement, Héroard n'a pas noté tout ce que le dauphin a dit au cours de la journée[16].

Voici une petite liste de ce genre de fautes lexicales. Le terme de "faute" désigne ici des écarts causés par une connaissance ou une maîtrise insuffisante du lexique de la langue des adultes; des écarts influencés par la langue familière ou les dialectes ne sont pas pris en considération.

amer: 14.7.1605:" bouillon, peu, *jl est amer* [...].Il estoit fort sallé". Le dauphin utilise aussi le mot *amer*, entre autres, dans les cas suivants: bouillon (1.8.1605), perdreau (6.8.1605),eau cuicte avec de la conserve de roses battue(28.10.1605),chapon rosty... Il en trempe ung morceau dans du suc d'orange (21.11.1605), pain esmié qu'il désigne comme du sel (30.8.1606), *la petite dagée* (= dragée) *de petite pele* (= perles) [...]*c'est de la rheubabe* (6.9.1606),moustarde (19.1.1606).Dans ce dernier cas H. donne un commentaire à propos de cet usage non conforme à la norme: "demande de la moustarde au Roy ne scachant que c'estoit. le Roy le y faict taster avec le doigt qu'il porte a la bouche, le prend au nés, le faict pleurer, *vela qui est amer*, appellant amer tout ce qui avoit le goust fort et acre".

approcher: 5.10.1605: *"appoche* (= approchez) *vou pu loin.* Il vouloit dire: ne vous approchés pas si prés". Le dauphin a, peut-être, appris le verbe *approcher* dans des contextes semblables à celui de l'explication d'Héroard et qui permettent de comprendre *approcher* dans le sens de "se tenir à une distance déterminée, plus ou moins grande".

car: 19.9.1605: *"maman ga j fau dire note* (= notre)*pere car le tonere*, voulant dire qu'il le falloit prier a cause du tonnere". Avec cette faute on touche au domaine de la grammaire: comme Héroard le constate lui-même, c'est une confusion entre la préposition et la conjonction. C'est une faute unique dans le Journal d'Héroard; quelques lignes auparavant, le dauphin avait employé correctement, dans un contexte semblable, à la fois la préposition (*pour l'amour de*) et la conjonction (*pour l'amour que*): "sur des esclairs qu'il faisoit *maman ga envoie un page queri de l'eau*

benite pou l'amou du tonere [...] Ie luy demande: M^r^ pourquoy? D.*pou l'amou que le tonere crain l'eau benite*".

dépaqueter: 21.1.1608, au déjeuner: "chapon bouilly, ung aisleron, aiant dict a Mr de Ventelet pour l'avoir *depaqueté moy cela*". Depuis sa première apparition, ce verbe signifie "ouvrir, défaire un paquet"[17]. Dans cette définition, le terme "paquet" apporte une restriction à "défaire", restriction qui n'est pas prise en compte dans le passage cité.

équipage: 2.6.1606: "*je veu aussi* [...] *allé a l'echole, donné moy mon equipage*, c'estoit ung escriptoire en forme de cassete, ou estoit son papier, sa plume et son ancre". Le mot *équipage* est attesté depuis 1549 dans le sens de "toutes choses nécessaires pour certaines entreprises ou opérations (p. ex. la chasse)"[18]. Mais, en général, ces "entreprises ou opérations" sont d'une nature plus importante (navigation, chasse, guerre, voyage) que le simple fait d'écrire. On pourrait tout au plus objecter que l'écriture ou l'apprentissage de l'écriture représente justement une grande entreprise pour un enfant qui n'a pas encore 5 ans.

froid: 14.7.1607: pour son goûter, le dauphin mange des "cerises crues, qu'il appelle *froide*". En hiver le dauphin mange plutôt des fruits en conserve, les fameuses *cerises confi(c)tes* p.ex., en été on lui donne davantage de fruits frais. Or, il n'y a pas de grande difference de température entre les fruits frais et les fruits en conserve. Il faut alors comprendre que l'enfant emploie le terme *froid* dans le sens de "cru, non conservé (par cuisson?)", par opposition à *confit* "préparé (par cuisson?)"

marqueter: 3.6.1606: "*monté* (= montrez) *moy ce livre marqueté*. Il estoit doré et gravé a la tranche. c'estoit Vitruve". *marqueté* peut seulement se rapporter à un "ouvrage de marqueterie", qui est toujours fait en bois. Ici le terme a été généralisé pour désigner un travail fait dans une autre matière et avec une autre technique.

morceau: 24.5.1606: "*he donné moy un gan moçeau d'eau*". *morceau* ne peut (et ne pouvait alors) qu'être employé à propos de matières solides - exception faite des transpositions dans le domaine abstrait. Ici le dauphin généralise ce terme pour désigner "une certaine quantité de liquide".

mûr: 19.9.1605,au petit déjeuner:"*maman ga dite au boulengé qu'i fasse la croute pu meure*". La définition de *mûr*, valable à l'époque comme aujourd'hui, "qui a atteint son plein développement, en parlant des produits de la terre"[19] présuppose une maturation naturelle. L'emploi de *mûr* dans le passage cité ne tient pas compte de la différence "produits de la terre / produits de la cuisine".

petit: 11.2.1605: "en dansant Il avoit soing de faire souper jmaginairement Mr de Courtenvau, *Coutenvau soupé, meté vou a genou, la table e to petite*". Héroard donne pour *to petite* l'explication: trop basse. *petit* concerne, en général, la longueur et la largeur des objets (exception faite des objets dont on perçoit d'abord la hauteur), et non pas la hauteur, comme c'est le cas ici[20]. L'emploi anormal pourrait conduire à des difficultés de compréhension, ce qui a rendu l'explication d'Héroard nécessaire.

pincer: 27.10.1605: "Il espreint sa serviete dans sa queuillere et hume l'eau. M^r dis-je Bruneau faict comme cela. D. *faiti come cela. pince ti sa saviete?*" - 29.12.1605, au déjeuner: "chapon rosty, une trenche, espreint dessus de l'orenge *mamanga pincé l'orange bien for*". On trouve d'autres exemples de cet usage le 11.4. et le 7.12.1606, toujours en rapport avec des oranges pressés. Héroard explique chaque fois *pincer* par *e(s)preindre*. La juxtaposition constante de *pincer* dans le discours du dauphin et de *e(s)spreindre* dans le texte d'Héroard montre clairement qu'Héroard considère, dans chacun de ces contextes, *pincer* comme une déviation (enfantine). Contrairement à la définition "presser, serrer la superficie de la peau (entre les doigts ou autrement)"[21], les passages cités ne tiennent pas compte de deux traits sémantiques: presser une serviette ou une orange n'a pas seulement des effets superficiels; de plus on ne se sert pas uniquement du bout des doigts pour cela. Et cependant, le dauphin avait utilisé auparavant un terme plus exact: le 27.6.1605 il boit "du suc d'orenge qu'il presse, puis dict a Me de Montglat *saré saré* (= serrez)".

rôti "cuisinier": 3.1.1605: "*la vela le gran roti* (Héroard: cuisinier) *y a mis de ladon*"; 7.1.1605:" l'aisle [d'une perdrix] estoit trop chaude, dict *je pance que le petit roty* (Héroard: cuisinier) *la* (= l'a) *laissee tro chaude*"; 19.1.1605: "*mon gran roty e marié, Il a une femme*". Il n'est pas aisé d'expliquer ce glissement de sens du produit au fabriquant. Il faut peut-être partir de situations comme celle qui

suit: 2.2.1609: "Mr de Ventelet: <<four>>. D. *four, faicte vou le pasté dan vote cor?*". L'enfant interprète l'appel du plat suivant comme s'il désignait la personne qui apporte ce plat - en 1609 il y a peut-être là une intention ludique, en 1605 il s'agit plutôt d'une méprise du petit enfant. Il faut noter que les exemples de *rôti* "cuisinier" ne vont pas au delà de fevrier 1605; l'enfant a alors à peine 3 ans et demi.

rude: 12.10.1605: "*Bompar allé queri une code* (= corde) *qui sé* (= soit) *bien rude* (Héroard:forte) *pou mette dan ce trou*". *rude* ne peut être employé - aujourd'hui comme alors - dans le sens de fort que pour parler de la force brutale, indisciplinée d'un homme. Dans ce cas le dauphin aurait négligé le trait [+ humain] inhérent à *rude*. On pourrait cependant penser à un autre point de départ pour expliquer cet emploi: si l'on parle d'objets, *rude* peut avoir le sens de "qui est âpre au toucher et dont la surface est inégale ou dure".

table: 19.1.1606: "*papa doné moi cete petite table*. c'estoit une petite tartre seche". Si *table* est effectivement employé ici dans le sens de tarte, il y a alors une correspondance sémantique seulement pour l'élément de définition "objet présentant une surface plate". Cependant, on ne peut pas exclure totalement qu'Héroard ait mal entendu; il note lui-même *taltle* "tart(r)e" pour le 27.9.1605.

voleur: 16.4.1605: "*ce voleu qui volé su la code eté Ilandé* (= ce voleur qui volait sur la corde était Irlandais). Il estoit vray, accomoda ce mot de voleur a l'autre signification [...] *e pui s'i son voleu j le fau mette ente le main du gran prevo.*" Comme il n'y a pas de lien sémantique entre *voleur* et *voleur*, on ne peut guère parler ici d'une généralisation inappropriée, comme dans la plupart des cas précédents. Il s'agit plutôt d'une transposition de l'homonymie de *voler* (1. "dérober", 2. "funambuler" - on peut négliger ici les autres significations) sur le nom d'agent *voleur* (en général "celui qui dérobe"; ici: "funambule").On pourrait aussi penser à une dérivation directe *voler* "funambuler" → *voleur* "funambule". Certes, nous touchons ici au problème de la démarcation entre le langage des enfants et la langue des adultes: le français du XVIe et du XVIIe siècle avait à sa disposition un certain nombre de programmes de dérivation, qui étaient plus ouverts qu'aujourd'hui et parmi ceux-ci on pourrait compter les noms d'agent en *-eur*,

formés à partir d'un verbe. Dans cette situation il n'y a pas lieu de différencier les formations enfantines - dans la mesure où elles se conforment aux règles de la langue standard - de celles des adultes. Cela pourrait aussi s'appliquer à bien des noms féminins attestés dans le discours du dauphin[22]: je ne voudrais pas les considérer comme des formations enfantines seulement pour le fait de ne pas être attestés dans d'autres textes ou dans des dictionnaires de l'époque. Il s'agit de dérivés qu'on pouvait former à tout moment; c'était probablement cette disponibilité des programmes respectifs qui permettait de ne pas les accueillir dans les dictionnaires comme Nicot 1606, Cotgrave 1611.

Si ces glanures lexicales ont été présentées dans l'ordre alphabétique des lexèmes, cela ne signifie pas pour autant qu'il faille considérer tous les cas comme identiques: le cas d'*amer* témoigne bien - par delà des aspects purement linguistiques - de ce que le goût du petit enfant n'est pas encore complètement affiné; pour ce qui est de *car*, on voit les catégories de mots se confondre; très souvent c'est l'absence d'un trait sémantique distinctif qui joue un rôle; l'exemple de *voleur*, enfin, touche aux problèmes de l'homonymie / polysémie et à certains aspects de la formation des mots. Mais trop réduits, les matériaux dont nous disposons ne se prêtent pas à une catégorisation complète et systématique. Toutefois, nous avons voulu les mettre à la disposition des futurs chercheurs qui voudront les exploiter afin de les comparer aux observations faites aujourd'hui à propos de l'acquisition du lexique par les enfants.

NOTES

1) Pour cette problématique cf. G. Ernst, *Prolegomena zu einer Geschichte des gesprochenen Französisch* in: H. Stimm (Hg.), Zur Geschichte des gesprochenen Französisch und zur Sprachlenkung im Gegenwartsfranzösisch, Wiesbaden 1980, 1-14.

2) Je pense, par exemple, aux anecdotes qui nous sont transmises dans les "Historettes" de Tallemant des Réaux; on peut voir aussi le passage tiré de Joinville que cite Wandruszka dans sa critique de G. Ernst (cf. n. 1), RF 93(1981), 199f.

3) Pour plus de détails v. l'introduction de G.Ernst, *Gesprochenes Französisch zu Beginn des 17. Jahrhunderts. Direkte Rede in Jean Héroards "Histoire particulière de Louis XIII" (1605-1610)*, Tübingen (sous presse). Les arguments qui parlent en faveur de l'authenticité des propos transmis par Héroard sont essentiellement les suivants: la transcription phonétique adoptée par Héroard; les nombreuses observations métalinguistiques; la présence d'universaux propres au langage parlé.

4) Pour les années 1601-1604 nous disposons seulement d'une copie tardive qui présente de nombreuses lacunes et qui ne peut donc pas être utilisée de la même façon. A partir de 1608/1609 environ on constate une diminution constante des propos transcrits; on peut de moins en moins faire confiance à la transcription, surtout dans ses aspects formels.

5) Pour une meilleure compréhension de ces citations il faut savoir qu'Héroard note les paroles du dauphin dans une transcription presque phonétique; il renonce le plus souvent aux lettres qui n'ont pas de correspondance phonétique. Cette graphie sera maintenue dans les citations. Pour faciliter la compréhension on a normalisé, en quelques endroits, la ponctuation, qui est très arbitraire.

6) Pour ce point, cf. dans Ernst (n. 3) p. 77 les parallèles tirés de textes du XVIe et du XVIIe siècle et de dialectes normands et de l'ouest de la France.

7) Héroard se trompe sûrement sur ce point; tous les spécialistes sont d'accord que l'enfant ne prononce pas ses premiers mots avant l'âge de 10 mois.

8) Il est évident qu'il devait déjà avoir une certaine idée de l'existence de ces synonymes, sans quoi la question serait dépourvue de sens.

9) Cf. G. Ernst, *Das Spiel mit Wörtern - ein überzeitliches Universale kindlichen Spracherwerbs. Ein französisches Beispiel aus dem 17. Jahrhundert*, à paraître dans: Festgabe für H.E. Brekle zum 50. Geburtstag, éd. B. AsbachSchnitker - J. Roggenhofer, Tübingen (G. Narr), sous presse.

10) Héroard n'hésite pas à considérer la forme *épinete* comme une faute d'enfant, un lapsus; cependant, il existe des formes telles que *épinette* "fruits du berberis" dans quelques dialectes, p. ex. en Normandie (FEW 14,479b). Influence dialectale ou évolution parallèle?

11) D'une façon générale, l'homonymie est plus fréquente dans la langue du dauphin que dans la langue des adultes; dans la plupart des cas la cause en est d'ordre phonétique: la disparition du *r* avant et après consonne conduit à l'homonymie (au moins à en juger par l'orthographe) de *perche* ("bâton" et "espèce de poisson"), *(il)pêche, (il)prêche*; la disparition - graphique et phonétique - de la consonne finale réunit dans une forme unique *soi, soit, soir, soif*.

12) Il faut reconnaître que le dauphin dispose, justement dans le domaine des terminologies spécialisées, de connaissances étonnantes, qui sont attestées plusieurs fois par Héroard. Voir l'exemple suivant: [Au déjeuner:] "chapon bouilly, le criopoun, la peau du dos, dict que *c'e la nape du cer* Il entend les termes de la venerie. je le nommay la robe a dessaing. D. me reprenant *si le vale* (= valet) *de chien vous avét entendu*'(11.6.1607). De même, Héroard atteste que son élève dispose de bonnes connaissances dans la terminologie musicale (20.9.1605), dans celle du jeu de paume (17.1.1607), de la construction des fontaines et des jeux d'eau (28.8.1607), des "termes des charretiers" (24.12.1607, 2.1.1608), des instruments du menuisier (4.4.1605) etc.

13) Il s'agit d'un "petit cabinet de la Chine", une espèce de paravent; cf. H. Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours*, Paris s.a., s.v. *cabinet*.

14) *pavillon* "sorte de ciel de lit ayant la forme d'un toit de tente"; *tour de lit*: "Aux XVIe et au XVII^{e}s., draperies fixes, d'une seule venue, qui garnissaient

les lits en housse" (*Grand Larousse de la Langue Française*, Paris 1971ff.).

15) Il se sert aussi de *le chose* pour remplacer le mot tabou *con*, mot qui, du reste, n'est pas si tabou dans la langue du dauphin.

16) On peut p. ex. affirmer qu'un mot comme *étrange* fait partie du lexique du dauphin au plus tard dès le 15.5.608; mais il n'est pas possible de dire que, la veille, il ne disposait pas encore de ce mot.

17) *despacqueter* 1487, *despaqueter* Cotgrave 1611, *dépaqueter* Monet 1636;v. FEW 16,614b.

18) FEW 17,117a.

19) FEW 6,1,533a.

20) Pour la préférence que même des enfants de 12 ans donnent (dans un test de type "stimulus - response") au couple *grand - petit* (par opposition à *gros - mince, large - étroit, long - court* etc.) cf. H. Grimm, *Psychologische Probleme der Sprachentwicklung*. t.2, Stuttgart 1977, p. 24.

21) FEW 8,541b.

22) Par exemple *maçonne*, 16.7.1605, qui dans le FEW (16,507a) paraît attesté pour la première fois en 1627.

Povzetek

*PRISPEVEK K POZNAVANJU OTROKOVEGA USVAJANJA BESEDNJAKA: PRIMER LUDVIKA XIII (*1601) V STAROSTI OD TREH DO DEVETIH LET.*

Osebni zdravnik francoskega dauphina, bodočega Ludvika XIII, Jean Héroard, je vodil dnevnik o dauphinovem življenju in pri tem zapisoval besede in stavke, ki jih je otrok uporabljal. Zdravnik je zapisoval zelo vestno, predvsem pa fonetično, tako da je zapisana beseda dokaj veren odsev govorjene. Tako je Héroardov dnevnik edinstveno pričevanje o govorjeni francoščini z začetka 17. stoletja.

Vlado Drašković
Beograd

CDU 804.0-022-28

SUR LE SENS DE PROXIMITÉ DE L'ANCIENNE PRÉPOSITION a(d) DEVANT LES NOMS DE VILLES

Cette contribution vise à un triple but: 1) donner quelques renseignements sur la distribution de *a(d)* et *en* devant les noms de villes non-qualifiés; 2) déterminer une valeur de proximité de la préposition *a(d)*, valeur assez méconnue jusqu'à présent; démontrer la fausseté dans quelques traductions modernes d'un vers de la *Chanson de Roland*.

1. *Considérations sur la distribution de* a(d) *et* en *devant les noms de villes*

Quant à la rivalité de ces deux prépositions, c'est la préposition *en* qui, d'après l'opinion générale, s'employait ordinairement devant les noms de villes. Voici à cet égard quelques citations:

"*En* s'employait ordinairement devant un nom de ville: *en Londres, en Rome la citét, en Saragoce*, etc. Cet emploi a persisté jusqu'au XVIIe siècle: *en Jérusalem, en Damas, en Florence*, surtout devant des noms de ville commençant par une voyelle: *en Alger, en Avignon.*" (J. Anglade, *Grammaire élémentaire de l'ancien français*, p. 257).

"Dans la vieille langue on se servait surtout de *en*, mais on trouve aussi *a*, surtout quand il s'agit d'indiquer la direction." (Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, VI, § 71,3°).

"L'emploi de *en* devant un nom de ville est propre à la vieille langue." (Id, ibid. § 99,5°).

"Au Moyen-Age et encore au XVIIe siècle, on trouve souvent *en* devant les noms des villes du bassin de la Méditerranée et de l'Orient: *en Jérusalem, en Alexandrie, en Lacédémone.*" (G. Gougenheim, *Système grammatical de la langue française*, p. 300).

"En ancien français on employait couramment *en* devant un nom de ville." (G. Raynaud de Lage, *Manuel pratique d'ancien français*, p. 211).

Cependant l'aperçu suivant, quoique assez restreint, donne lieu à une constatation opposée: c'est que la prédominance de *a(d)* régnait à cette époque, presque aussi bien qu'aux étapes ultérieures de la langue française.

Notre aperçu ne porte que sur ces quatre ouvrages de l'ancien français: *Alexis, Pèlerinage, Roland* et la *Conquête de Constantinople,* où la répartition des deux prépositions se présente de la façon suivante.

ALEXIS. -

Avec la préposition *a(d)*

Rome	Cil s'en repairent *a Rome* la citet(126). Andreit *a Rome* les portent li orez(195). Eist de la nef et vint andreit *a Rome*(211).
Lalice	Dreit *a Lalice*, co fut citet mult bele, Iloec arivet sainement la nacele(81-82). Dreit *a Lalice* revint li sons edrers(190).

Avec la préposition *en(an)*

Rome	Que l'ume Deu quergent, ki est *en Rome*(297). S'en refuit *en Rome* la citet(385). Unches *en Rome* nen out si grant ledece(536). Le cors an est *an Rome* la citet(543). Aveit *an Rome* un'eglise mult bele(567).
Alsis	D'iloc alat *an Alsis* la ciptet(86). Jusque *an Alsis* en vindrent dui errant(113). Danz Alexis *en Alsis* la citet Sert sun seinur par bone volentet(158-159). E cum il fut *en Alsis* la citet(382).

Comme on voit, il n'y a que trois noms de ville (*Alsis, Lalice, Rome*), dont seul le dernier apparaît avec l'alternance *a/en*. Ici, comme dans les cas sans alternance, aucune différence sémantique n'est à relever entre les deux prépositions, qu'il s'agisse de leur sens directif ou bien du sens locatif.

Etant donné que ces deux sens de *en* et *ad* se présentent de la même façon dans les trois autres ouvrages qui sont analysés (excepté toutefois quelques cas qui seront traités plus loin), on se contentera d'une simple énumération des noms des villes relevés au cours de l'enquête.

PELERINAGE. -

Avec *a*	Avec *en*
a Cartres(654)	en Jerusalem(154,204)
a Dun(406)	en Jerico(242)
a Paris(654,862)	

ROLAND. -

Avec la préposition *a, ad*

a Blaive(3689)
a Burdeles(3684)
as Cazmarine(956)
a Cordres(71)
a Durestant(870)
a Loun(2910)
a Sarraguce(2645)
as Seinz(1428)
ad Ais(36, 52, 135, 188, 435, 478, 726, 1409, 2556, 2667, 2860/Eis/, 2917/Eis/, 3696)

Avec la préposition *en*

en Babilonie(2614)
en Imphe(3996)
en Sarraguce (10, 211, 244, 299, 310, 405, 476, 852, 1407, 2570, 2617, 2673, 2689, 2818, 3635).

La supériorité de la préposition *a,ad* est donc bien évidente.

LA CONQUETE DE CONSTANTINOPLE. -

Avec la préposition *a*

a Bruges (§ 8)
a Campaigne (11)
a Rome (31, 105)
a Plasence (32)
a Jeene (32)
a Pise (32)
a Troies (35, 37)
a Marseille (50, 103, 229)
a Verone (70)
a Jadres (79, 100)
a Brandiz (113)
a Cademelee (121)
a Andrenople (272, 282, 284, 344, 369, 371, 382, 384, 443, 448, 452, 476, 490, 496)
a Salenike (280, 300, 389, 393, 389, 450)
a la Serre (280, 290, 456, 495)
al Dimot (297, 442)
a Avie (305)
a l'Espigal (305)
a Finepople (311, 346)
a Acre (317)
a Lupaire (341)
a Nichomie (342)
a Churlot (343)
a Stanemac (346)
a Salembrie (387)
a Panphyle (402)
a la Rousse (406)

Avec la préposition *en*

en Antioche (230)
en Babilloine (30)

en Equise (462) en Venise (14, 30, 44, 47, 51, 53, 55, 56, 71, 79, 193)
en Constaninople (70, 196, 203, 207, 247, 268, 282, 283, 288, 295, 297, 298, 302, 306, 307, 308, 309, 314, 325, 334, 339, 345, 347, 367, 368, 376, 388, 403, 407, 411, 421, 422, 426, 441, 442, 457, 458, 459, 462, 465, 477, 479, 485, 490)

L'emploi des deux prépositions est bien stable dans la Conquête, puisqu'il n'y a pas un seul cas d'alternance. En même temps, vu leur rapport mutuel, on peut dire que l'oeuvre de Villehardouin présente à ce point de vue une orientation bien nette vers la répartition ultérieure de *à* et *en* devent les noms de villes non-qualifiés. Et cette répartition, on le sait fort bien, se terminera par une polarisation presque completèment achevée (cf. G. Gougenheim, *Système grammatical*, p. 300: *en/à Avignon, en/à Arles, en/à Aurillac*, etc.).

2. *La préposition* a(d) *de proximité*

G. et R. Le Bidois (*Syntaxe du français moderne I*, § 45) formulent très bien le sens directif de la préposition latine *ad* "qui préposé à un accusatif, marquait, dans la langue classique, l'idée de tendre vers un point de l'espace ou du temps, et d'en approcher plus ou moins, mais sans y pénétrer." Autrement dit, ce sens de *ad* se traduit par *près de, auprès de, du côté de, chez, jusqu'à*.

D'autre part, E. Bourciez (*Eléments de linguistique romane* (§ 124a) dit avec raison: "Dans l'usage vulgaire, il s'est fait une confusion entre l'idée de mouvement et celle de repos; de plus *eo ad urbem* a pris le même sens que *eo in urbem*, et il y a déja chez les classiques des cas où est dépassée l'idée de proximité: *Respondit dominum esse ad villam* (Cic. pro. Tll. 20)."

Pourtant, malgré cette confusion, l'idée de proximité de *ad*, d'une façon générale, s'est conservée par-ci par-là jusqu'à nos jours (*se mettre à table, se jeter aux pieds de quelqu'un*). Mais devant les noms de villes ce sens de la préposition *à* n'existe plus, et depuis longtemps déjà. Dans une phrase comme *Il est venu à Paris*, la préposition *à* marque le rapport d'intériorité. Le plus souvent, il en était de même à l'époque de l'ancien français: *Venuz sunt a Paris, a la bone citet* (Pèl.,

862). Mais une lecture attentive permet, dans certains cas, de constater que la vieille préposition *a(d)* gardait encore le sens de proximité. Ce sens, n'étant pas fréquent, il est difficile de le délimiter de celui d'intériorité. Surtout si le contexte ne contient pas suffisamment d'éléments nécessaires. Autrement dit, pour fixer la valeur de proximité, il est indispensable que le contexte dispose d'éléments probants, ce qui exige, le plus souvent, qu'il soit assez étendu.

Parmi les exemples dans la *Conquête*, nous avons pu trouver seulement trois cas de cet emploi. Il s'agit, toutes les trois fois, du syntagme *a Andrenople*. Quelques autres cas restent douteux, et, à défaut de détails suffisamment pertinents, ne seront pas pris en considération à cette occasion (Tel est, p. ex., celui au § 369).

Les trois exemples seront présentés ici dans leur contexte de façon à fournir les arguments indispensables. Ces exemples sont, pour des raisons pratiques, suivis de leur traduction correspondante faite par E. Faral.

a) Premier exemple:

...li marchis Bonifaces de Monferrat, a tote la soe gent et la grant plenté des Grex qui a lui se tenoient, chevaucha devant Andrenople, et l'asist, et tendi ses trés et ses paveillons entor (281).

Ensi [Villehardouin et Manassier de Lisle] s'en partirent de Constantinople et chevauchierent par lor jornees, et *vindrent a Andrenople*. Et quant li marchis l'oi, si issi de l'ost et ala encontre als (284).

Traduction:

...le marquis Boniface de Monferrat, avec ses gens et la grande quantité de Grecs qui étaient de son côté, chevaucha jusque devant Andrinople et l'assiégea, et tendit autour ses tentes et ses pavillons (281).

Ils partirent ainsi de Constantinople; et chevauchèrent en leur journées de route, et *arrivèrent à Andrinople*, où était le siège. Et quand le marquis l'apprit, il sortit du camp et alla à leur rencontre (284).

Commentaire. - Il s'ensuit que Villehardouin et Manassier de Lisle, délégués par le duc de Venise et le comte Louis pour se rendre auprès du marquis, sont en réalité arrivés *près d'Andrinople* (et non *à Andrinople*), la ville étant assiégée par le marquis, qui "sortit du camp et alla à leur rencontre".

b) Deuxième exemple:

Et l'empereres Henris chevalcha tant que *il vint a Andrinople* et se logea defors en la praerie (443).

Traduction:

...Et l'empereur Henri chevaucha tant qu'*il arriva à Andrinople* et campa dehors, dans la prairie (443).

c) Troisième exemple:

Et [l'empereres Henris] chevauça tant que *il vint a Andrinople,* et se herberja es prez devant la ville. Et cil de la cité, qui molt l'avaoient desiré, issirent fors a procession, si le virent mult volentiers (490).

Traduction:

Et il chevaucha tant qu'*il arriva à Andrinople* et se logea dans les prés devant la ville. Et ceux de la ville, qui l'avaient fort désiré, sortirent dehors en procession et l'accueillirent avec empressement (490).

Conclusion. - Il résulte de ces contextes que dans tous les trois cas le sintagme *a Andrenople* devrait être traduit par un des syntagmes: *près d'Andrinople, devant Andrinople,* ou *sous Andrinople.* L'ancienne préposition *a* y garde clairement sa valeur de proximité, valeur qui est en réalité l'héritière d'une des valeurs étymologiques da la préposition latine *ad* (par exemple *Pugna ad Cannas*).

3. *La traduction du vers 2645 de* Roland

On a vu ci-devant que le syntagme *en Sarraguce* apparait 15 fois au cours de la *Chanson de Roland.* Disons maintenant qu'il a tantôt un sens locatif (six fois), tantôt un sens directif.

Exemples:

Li reis Marsilie *esteit en Sarraguce* (10).
Li reis Marsilie *s'enfuit en Sarraguce* (2570).

Par contre, le syntagme *a Sarraguce* ne figure dans le vieux poème qu'une seule fois:

A icel jur *venent a Sarraguce* (2645).

Y a-t-il une différence sémantique entre ces deux syntagmes au cas ou ils marquent le terme d'un mouvement, c'est-à-dire au sens directif? Suivant le sentiment linguistique d'aujourd'hui, on dirait qu'ils sont parfaitement synonymes, puisque, d'habitude, on les traduit indifféremment à l'aide d'une même préposition *(à)*. Pourtant, la vieille préposition doit avoir ici une

valeur de proximité. Et pour le prouver, il sera indispensable de recourir au contexte. Il est vrai que son contexte est trop large, car il va du vers 2639 jusqu'au vers 2844 de la *Chanson*. Le donner ici intégralement serait évidemment chose trop fastidieuse. On devra donc le résumer de façon à ne présenter à l'original que les éléments qui démontrent clairement la valeur de proximité de la préposition *a*.

Passons maintenant à l'illustration promise.

Après avoir traversé la mer, les païens avec leur émir Baligant "entrent dans les eaux douces d'Espagne", et remontant le cours de l'Ebre, arrivent aux approches de Saragosse (et non à Saragosse même, comme veulent les traducteurs):

Gent paienor ne voelent cesser unkes,
Issent de mer, venent as ewes dulces,
Laisent Marbrise e si laisent Marbrose,
Par Sebre amunt tut lur naviries turnent.
Asez i ad lanternes e carbuncles:
Tute la noit mult grant clartet lur dunent.
A icel jur venent a Sarraguce.

Voyons tout d'abord ces trois traductions du dernier vers faites par les savants renommés:

Le jour même elle [l'armée] arrive à Saragosse (L. Gautier).

Au jour, ils [les paiens] parviennent à Saragosse (J. Bédier).

Ce jour-là, ils parviennent à Saragosse (G. Moignet).

Tous les trois traducteurs transposent de la même façon le syntagme *a Sarraguce* par le syntagme *à Saragosse*. D'après ces traductions, il s'agirait de la valeur d'intériorité de la vieille préposition *a*. Et pourtant, comme nous l'avons déjà dit, son sens serait différent. La suite du poème contient des éléments qui prouvent indubitablement que l'armée païenne n'est pas entrée à Saragosse.

En arrivant aux approches de Saragosse, Baligant sort de son bateau et avec sa grande suite arrive "au milieu d'un champ":

Li amiralz est issut del calan.
Espaneliz fors le vait adestrant,
.XVII. reis apres le vunt siwant;
Cuntes e dux i ad ben ne sai quanz.
Suz un lorer, ki est en mi un camp,
Sur l'erbe verte getent un palie blanc;
Un faldestoed i unt mis d'olifan;
Desur s'asiet li paien Baligant.

En effet, c'est de là, c'est-à-dire du milieu d'un champ, que Baligant va envoyer ses deux messagers qui devront se rendre à Saragosse. Il leur dit:

Jo vus cumant qu'en Sarraguce algez.
Marsiliun de meie part li nunciez.
Cuntre Franceis li sui venut aider.

Plus loin, on voit les deux messagers arriver à Saragosse:

Tant chevalcherent qu'en Sarrgauce sunt.
Passent .X. portes, traversent, .III. punz,
Tutes les rues u li burgeis estunt.
Cum il aproisment en la citet amunt,
Vers le paleis oirent grant fremur:
Asez i ad de cele gent paienur,
Plurent e crient, demeinent grant dolor.

Après leur ambassade auprès du roi Marsile, les deux messagers prennent congé et s'en retournent:

Li dui message es chevals sunt muntet,
Isnelement issent de la citet,
A l'amiraill en vunt esfreedement,
De Sarraguce li presentent les cles.

Ayant appris de fâcheuses nouvelles annoncées par les messagers, Baligant va se rendre lui-même à Saragosse:

Puis est munted en un sun destrer brun;
Ensembl'od lui em meinet .IIII. dux.
Tant chevalchat qu'en Saraguce fut.
A un perron de marbre est descenduz
E quatre cuntes l'estreu li unt tenut.

Après le triste rendez-vous avec le roi Marsile, l'émir quitte la ville et rejoint ses troupes:

Al doel qu'il ad s'en est turnet plurant,
Par les degrez jus del paleis descent,
Muntet el ceval, vient a sa gent puignant.

On voit donc que l'armée païenne n'est pas entrée à Saragosse. Par conséquent, le syntagme *a Sarraguce* devrait être traduit par le syntagme *près de Saragosse* (ou par *devant Saragosse*, ou bien encore *sous Saragosse*).

Conclusion générale

Ad 1 *La préposition* a(d) *en vieux français prévaut de beaucoup contre la préposition* en *devant les noms de villes.*

Ad 2 *La préposition* a(d) *devant un nom de ville pouvait indiquer, outre le sens d'intériorité, celui de proximité.*

Ad 3 *Le sentiment linguistique moderne peut amener à fausser le sens de proximité de la vieille préposition. Les quelques traductions du vers 2645 de* Roland *le montrent d'une façon bien évidente.*

Sažetak

O ZNAČENJU ZA BLIZINU STAROFRANCUSKOG PREDLOGA a(d) *uz imena gradova*

U radu su razmatrana tri pitanja: 1) zastupljenost predloga a(d) i en pred imenima gradova; 2) značenje za blizinu predloga a(d); prevod datog predloga u 2645. stihu Pesme o Rolandu.

Ad 1. - Suprotno ustaljenom gledištu da je predlog en uobičajen ispred imena gradova, pokazuje se da je predlog a(d) kudikamo češći, osobito u Vilarduenovom Osvajanju Carigrada (Conquête de Constantinople) u kojem se već uveliko ocrtava ono stanje koje će kasnije i preovladati.

Ad 2. - Predlog a(d) se u datom položaju javlja, mada retko, u jednoj od svojih etimoloških vrednosti, tj. u značenju za blizinu (Pugna ad Cannas). Tada bi mu na modernom jeziku odgovarao neki od predloga près de, à côté de, devant, sous, a ne predlog à, koji pred imenima gradova obeležava, i to isključivo, interiornost (à l'intérieur de). To je pokazano na slučaju tri primera iz Vilarduenovog dela.

Ad 3. - U modernim francuskim prevodima (uzeta su samo tri) Pesme o Rolandu sintagma a Sarraguce iskazana je sintagmom à Saragosse. Medjutim, u jednom vrlo opsežnom kontekstu, od preko 200 stihova, ima dovoljno elemenata koji pokazuju da je u pitanju već pomenuta vrednost starog predloga a(d). Tako datu sintagmu treba prevesti sintagmom près de Saragosse, odnosno devant Saragosse, ili pak sous Saragosse.

Breda Cigoj-Leben
Ljubljana

840 : 82.03
840.03 Gide : 802.0

UNE TRADUCTRICE D'ANDRÉ GIDE DEVANT LE PROBLÈME DE LA FIDÉLITÉ DE LA TRADUCTION

Le succès littéraire d'André Gide ne fut ni prompt ni facile. L'écrivain, né en 1869, débuta dans les lettres en 1891 avec *les Cahiers d'André Walter,* mais il ne s'affirma qu'en 1909, c'est-à-dire à quarante ans passés, avec *la Porte étroite.* La situation de l'auteur incompris, il la subit d'abord avec amertume, il l'accepta ensuite avec orgueil. Il commença même à exagérer ses "fours". Après 1909, l'intérêt pour l'oeuvre de Gide va croissant, le tirage de ses éditions augmente, on fait des réimpressions et l'on demande de plus en plus souvent l'autorisation de traduire ses oeuvres récentes ou antérieures.

Avant cette période, les traductions des écrits gidiens sont des faits plutôt exceptionnels.[1] La première traduction anglaise d'un écrit de Gide, celle de l'article *Le De Profundis d'Oscar Wilde,* est bien de 1905, l'année même de la parution de l'original, et la raison de la promptitude de cette traduction est évidente: il s'agit d'un article qui peut intéresser tout particulièrement le public anglais. Mais après cette date, il y a une pause très longue; cette première traduction anglaise n'est suivie qu'en 1919, à 14 années de distance, de celle du *Prométhée mal enchaîné* par Lilian Rothermere.[2] Gide n'était pas satisfait de la traduction et il la corrigea, aidé dans cette besogne par Dorothy Bussy qu'il venait de connaître. Dorothy Bussy s'était proposée à lui enseigner l'anglais. Une amitié solide, qui dura plus de trente ans, jusqu'à la mort de Gide, et à laquelle s'ajouta, chez la femme, un fort sentiment d'amour, ne tarda pas à s'établir entre eux. Gide prend vite l'habitude de consulter Dorothy Bussy à propos de toute traduction de ses oeuvres en anglais; encore davantage, il en fait sa "traductrice attitrée"[3], celle qui a le droit de choisir la première les oeuvres qu'elle désire traduire. Dorothy Bussy possède effectivement des qualités

qui lui permettent de devenir une excellente traductrice de l'oeuvre gidienne. Elle connaît parfaitement les deux langues, l'anglais par sa naissance et par le milieu culturel où elle a passé sa jeunesse, le français par ses études et par son mariage.[4] Elle est intelligente, douée du goût et de la sensibilité littéraires, elle est munie aussi d'une expérience littéraire personnelle étant auteur d'un roman et d'une pièce de théâtre. Elle porte à Gide une vénération qui de la personne de l'auteur s'étend à son oeuvre, vénération qui permet à la traductrice d'entrer en contact très intime avec cette oeuvre et qui la pousse à consacrer à ses traductions gidiennes toutes ses forces et capacités. L'amitié avec Gide lui donne aussi l'indiscutable avantage de pouvoir le consulter à propos des difficultés qui se présentent quand elle traduit ses oeuvres.[5] Enfin, elle ne se contente pas de traduire, elle se pose des questions qui touchent l'essence même de cette activité.

Elle rencontre des problèmes et des difficultés que présente l'art de traduire aussi comme conseillère de Gide quand celui-ci s'occupe de la traduction des oeuvres anglaises en français. Avant de la connaître, il a déjà traduit le *Typhon* de Joseph Conrad et plusieurs poèmes des *Feuilles d'herbe* de Walt Whitman. Au moment de leur première rencontre, il travaille à sa première traduction d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare et Dorothy ne tarde pas à se rendre utile. Dans une lettre du 2 janvier 1939 qu'elle a écrite après avoir reçu en cadeau la traduction révisée et complétée de cette tragédie, elle se souvient: "C'est presque grâce à votre première traduction d'A. et C. que je vous ai vraiment connu. Nous y avons travaillé ensemble plusieurs soirées dans la petite salle à manger du 51 Gordon Square, l'année (comme il y a longtemps!) où vous êtes venu en Angleterre avec M. et E." (*Corr. GB* III, 114). Elle sut devenir indispensable aussi quand Gide traduisait le premier acte de *Hamlet* - traduit en 1922 et publié en 1929 - et plus tard, quand il entreprit la traduction de la tragédie entière.

Pour discuter les problèmes des traductions en cours, soit celles de Dorothy Bussy qui traduit Gide, soit celles de Gide quand il traduit Shakespeare, ils se rencontrent ou, plus sou-

vent, ils exposent leurs difficultés dans leurs lettres, ils y dressent des listes de questions et de réponses à ce sujet. C'est ce qui arrive surtout quand Gide traduit *Hamlet* avec ses innombrables difficultés et quand Dorothy Bussy entreprend la traduction du *Voyage au Congo* où abondent les termes concernant la faune, la flore et la civilisation du pays.

Les deux se montrent anxieux de trouver le sens exact d'une expression, de découvrir la nuance, le sous-entendu que cèle une tournure, parce qu'ils se préoccupent de rendre la pensée ou le sentiment de l'auteur avec la plus grande précision possible - d'être fideles à l'original. Dans ce but, ils discutent les détails concrets de chaque texte, mais ils font aussi des réflexions générales sur le véritable sens de la fidélité de la traduction et sur les moyens qui permettent de l'atteindre. Avec ces réflexions, ils abordent le problème clef de l'art de traduire.

Gide a consigné ses observations et ses idées sur l'art de traduire non seulement dans sa correspondance avec Dorothy Bussy mais aussi dans maints passages de son *Journal* et de ses lettres adressées à d'autres correspondants ainsi que dans plusieurs préfaces à ses traductions.[6] Les possibilités de Dorothy Bussy de communiquer ses idées sur la traduction étaient plus modestes et elle s'est contentée de les exprimer dans les limites de sa correspondance, d'ailleurs assez vaste, avec Gide.

x x x

Dorothy Bussy insiste avec conviction sur le devoir du traducteur d'être fidèle à l'auteur; la question, par quels moyens répondre à cette exigence, elle se la pose dès sa première traduction d'une oeuvre gidienne, *la Porte étroite*. Dans une lettre très importante en date du 22 novembre 1922, elle parle de la nécessité, pour le traducteur, de se tenir le plus près possible du sens littéral et, en même temps, de ne pas trahir l'esprit de l'oeuvre:

> ...je ne suis pas assez stupide pour ne pas savoir que la fidélité à la lettre peut trahir l'esprit. Mais je sais aussi que l'esprit est très souvent contenu dans la lettre. J'ai essayé d'etre fidèle aux deux (*Corr. GB* I, 382).

Pour réaliser ces deux conditions, le traducteur doit posséder certaines qualités: "...d'abord la *compréhension* et ensuite le *respect*, la *fidélité* et l'*abnégation*[7]" (*Corr. GB* I, 384). Elle explique comment, traduisant *la Porte étroite*, elle a essayé "de rendre l'intensité du livre, son acuité, son aridité" tenant compte du fait que "ces choses dépendaient aussi de la sévérité, la nudité, la pureté du langage". Là, elle ne s'est permis "aucun adoucissement et relâchement", elle a suivi même "la curieuse méthode" de Gide "d'omettre les conjonctions que mettent les autres". Si cela fait un effet curieux en français - "pourquoi ne serait-ce pas bizarre en anglais?" (*Corr. GB* I, 383). Voilà contenu dans ces quelques lignes le principe fondamental de Dorothy Bussy - traductrice: fidélité à la lettre associée à la fidélité à l'esprit.

Dès cette lettre, nous pouvons observer aussi les divergences entre la position de Dorothy et celle de Gide quant à la fidélité au texte original. La lettre citée, Dorothy l'a écrite en réponse à Gide qui l'avait informée qu'un des éditeurs reprochait à sa traduction de *la Porte étroite* de suivre de trop près l'original. Gide avait ajouté: "Je ne sais ce que vaut cette critique; mais d'une manière toute générale, il importe que vous ne vous sentiez pas liée de trop près à mon texte" (*Corr. GB* I, 381). Sur ce point, Gide garde longtemps un peu de méfiance envers sa traductrice. En 1929, il demande à Arnold Bennett de voir si le travail de Dorothy Bussy, "le ton général, le rythme, le tour de la phrase... sent ou non la traduction, la gêne et l'effort".[8] Et encore en 1934, Dorothy éprouve le besoin de se défendre:

> ...je ne suis pas du tout d'accord avec vous sur le fait que je ne me sens pas assez libre, assez hardie quand je traduis. Bien sûr, ce serait stupide de traduire un idiotisme ou un proverbe ou un jeu de mots littéralement, mais quand un auteur veut dire quelque chose et a soigneusement choisi les meilleurs mots pour le dire, j'estime qu'on est plus efficace, aussi bien que plus fidèle, en demeurant aussi près que possible de ce sens et de ces mots. Il y a des écrivains, je suppose, de qui ce ne serait pas vrai, mais je crois que c'est vrai de vous. Je me dis souvent: "Allons, puisque Gide dit que je ne suis pas assez hardie, essayons d'effectuer un petit vol de fantaisie, de faire mieux que lui!" J'avoue que je ne réussis pas. J'en arrive invariablement à trouver que l'épithète et l'immage que vous avez choisies sont les meilleures et que si je peux les fourrer dans une phrase qui sonne harmonieusement à mon oreille anglaise, ce sera sûrement mieux que mon invention la plus audacieuse (*Corr. GB* II, 536).

Trois ans plus tard, elle insiste encore sur son impression qu'elle serait probablement plus libre avec un autre auteur, mais qu'elle ne peut l'être quand il s'agit d'un texte de Gide; elle continue à croire que "c'est en collant au plus près à /son/ texte qu'/elle est/ le moins mauvaise" (*Corr. GB* III, 28-29).

x x x

Néanmoins Dorothy Bussy ne nie pas que l'attachement du traducteur à l'original a ses limites et qu'une traduction faite mot à mot risque de devenir "le plus souvent incompréhensible si on ne se reporte au texte original" (*Corr. GB* II, 456). Elle l'a appris examinant quelques mauvaises traductions et elle l'a appris aussi des remarques de Gide quand il traduisait *Antoine et Cléopâtre* et *Hamlet*. A propos de cette dernière tragédie, il consulta de nombreuses traductions françaises et il constata que celle de Marcel Schwob était "obscure, presque incompréhensible par endroits, informe, arythmique et comme irrespirable" parce que le traducteur n'avait sacrifié "ni une redite ni un repli".[9] D'autres traductions françaises de cette pièce "ont le défaut de sacrifier lyrisme, mouvement de la phrase, beauté du texte, à une pédante exactitude verbale". Gide espère obtenir la véritable exactitude "en s'attachant également et surtout à une *exactitude poétique*"[10] et il espère "maintenir à travers toutes les difficultés, une sorte de ton, de rythme et d'allure, qui dans le texte de Shakespeare reste si particulier..." (*Corr. GB* III, 224-5).

Dorothy accueille avec enthousiasme cette définition de la fidélité de la traduction. Elle répond à Gide: "Comme j'aimerais vous entendre parler du ton de Shakespeare! Comme c'est extraordinaire, ce que vous dites de tout ce que vous avez mis dans cette traduction! Magnifique!" (*Corr. GB* III, 226). Son enthousiasme est d'autant plus sincère que la perspective de Gide correspond à ce qu'elle a entrevu déjà en 1929; à cette date, elle a écrit à Gide une lettre indignée à propos d'une traduction américaine du *Retour de l'Enfant Prodigue* ou les éditeurs s'étaient permis des suppressions arbitraires:

> La traduction elle-même n'est pas si mauvaise, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de vraies bourdes - bien qu'elle soit souvent maladroite et indifférente aux *nuances*[11]. La difficulté dans

cette traduction était de tomber sur le ton juste de gravité et de simplicité de l'Écriture sans aucune affectation archaïque, et de s'y tenir sans une seule défaillance (*Corr. GB* II, 253).

Pour ce qui concerne la fidélité à la nuance, au ton juste, Gide et Dorothy Bussy sont donc d'accord. Mais tandis que Gide appuie sur le fait que, pour reproduire ce ton, son traducteur ne doit "jamais se croire l'esclave de /s/es mots, de /s/a phrase"[12], Dorothy insiste davantage sur "la patience infinie et la conscience et la fidélité qui sont nécessaires chez un traducteur" (*Corr. GB* III, 393).

Si Gide reproche à sa traductrice de suivre de trop près son texte, elle aperçoit parfois dans les traductions faites par lui une liberté qui les éloigne de l'original. Dans *Quelques souvenirs,* sa contribution à l'*Hommage à André Gide,* elle affirme que les premières rédactions de la traduction gidienne de *Hamlet* "faisaient l'effet de brillantes interprétations plutôt que de traductions"[13]. Et onze ans plus tard elle écrit à Gide à propos de *Hamlet:* "...oui, bien sûr, votre traduction est merveilleusement bonne. Polonius est presque plus amusant que dans l'original" (*Corr. GB* III, 231).

Cette différence des vues des deux traducteurs sur la signification du terme "fidélité" dans l'art de traduire cause aussi la différence dans leur manière d'imaginer le traducteur idéal. Gide croit que seul un écrivain-né et qui a une longue pratique de sa langue peut faire une traduction naturelle et spontanée: "On ne s'improvise pas traducteur"[14]. Dorothy reste persuadée que la condition principale pour faire une bonne traduction est "la patience infinie et la conscience et la fidélité" et que ces qualités "se trouvent plus souvent chez les femmes" (*Corr. GB* III, 393). Un homme doué désire en général travailler pour lui-même. Elle ne croit pas "qu'un écrivain de plus grand talent serait nécessairement un meilleur traducteur" (*Corr. GB* III, 377).

x x x

Lors de ses traductions de Shakespeare, Gide se heurtait à d'innombrables problèmes que présentait l'anglais du 16e siècle, il s'arrêtait devant de nombreux passages obscures qui offraient la possibilité de deux ou plusieurs interprétations différentes.

Dorothy, sa conseillère, se posait avec lui les mêmes questions, souffrait des mêmes incertitudes. Mais elle y voyait un problème que Gide peut-être n'apercevait pas. Anglaise, très bonne connaisseuse de Shakespeare[15], elle devait sentir beaucoup plus que Gide l'écart entre l'original de Shakespeare et sa traduction moderne. Elle est consciente, et d'une manière très aigüe, que la traduction d'un ouvrage duquel nous séparent des siecles est doublement exigeante: elle doit rendre la poésie de l'original et elle doit conserver ce qu'elle appelle "l'air de l'époque" qui, selon elle, "est l'élément essentiel de toute grande oeuvre" (*Corr. GB* III, 74). Dorothy Bussy s'est posé cette question déja en lisant la traduction anglaise des *Essais* de Montaigne par Florio, contemporain de l'auteur. Elle a trouvé dans cette traduction des passages ou "la subtilité, le bouquet, la langue de l'original sont absolument hors de sa portée", et d'autres passages pour lesquels elle a pu constater: "...parfois, d'autre part, cela me semble vraiment aussi bon que l'original." Elle se demande si une traduction n'a pas de chance d'être plus réussie si elle est contemporaine de l'original. Elle explique sa pensée: "L'air de l'époque y est préservé, tandis qu'il faut le sacrifier dans une traduction faite plus tard, car on ne peut le reproduire que comme un pastiche - et il n'y a rien de plus irritant" (*Corr. GB* III, 74).

Si un pastiche imitant l'air des siècles passés lui paraît inacceptable, les traductions modernes de Shakespeare ne cessent de la laisser perplexe. Elle confesse à Gide à propos de sa traduction d'*Antoine et Cléopâtre:* "Tout l'ensemble, en fait, lu ainsi... me paraît superbe"; puis elle ajoute significativement: "en oubliant l'anglais". Elle voit aussi qu'une telle impression n'est pas nécessairement et toujours l'effet d'une traduction trop libre, c'est pourquoi elle se hâte de préciser: "Plusieurs passages ressortent de façon étrange - malgré votre parfaite fidélité". Elle est frappée par "une sorte d'unité et d'élégance" qu'elle aperçoit dans la traduction de Gide sans pouvoir les trouver chez Shakespeare qui, au contraire, "force à tout moment à s'attarder, à se poser des questions, à rompre le mouvement et le courant affin de savourer la poésie ou d'essayer de comprendre" (*Corr. GB* III,

115). Elle pourrait ajouter que cette nécessité de s'attarder, d'interrompre la lecture, de se poser des questions provient, en partie du moins, des difficultés que cause la distance chronologique et que seules des recherches philologiques peuvent résoudre. Tout traducteur sérieux doit prendre en considération ces recherches et utiliser leurs résultats. Gide l'a fait, consultant d'innombrables commentaires des deux tragédies shakesperiennes qu'il traduisait. Faite ainsi, une traduction moderne d'une oeuvre des siècles passés contient inévitablement son explication. Dorothy Bussy le sentit vaguement quand elle écrivit à Gide en 1942 à propos de sa traduction de *Hamlet:* "Beaucoup de choses m'ont frappée à neuf, ou, du moins, comme elles ne l'avaient pas fait auparavant" (*Corr. GB* III, 240).

x x x

Pour rendre fidèlement le ton d'un auteur, le traducteur doit, naturellement, posséder la capacité de connaître, de comprendre, de pénétrer sa sensibilité et ses états d'âme. Sur ce point, Gide et Dorothy Bussy sont parfaitement d'accord. Gide propose au traducteur de choisir une oeuvre "avec laquelle son talent et son génie présenteraient quelque affinité"[16]. Dorothy exige du traducteur, outre le "respect" et l'"abnégation", aussi la "compréhension"(*Corr. GB* I, 384).

Fidèle à ce principe, Gide laisse à sa traductrice la pleine liberté de choisir elle-même les oeuvres à traduire: "... quels sont les livres que vous souhaitez vous réserver? Et quels abandonnez-vous?" (*Corr. GB* II, 117). Il hésite à lui confier *les Caves du Vatican* parce que "défauts et qualités de ce livre lui paraissent si profondément peu féminins". "Mais", ajoute-t-il, "tout va bien si vous y prenez un réel plaisir" *(Corr. GB* I, 387). Pour *Si le grain ne meurt,* c'est, au contraire, Dorothy qui hésite et Gide qui l'exhorte. Il répète pourtant: "...il faudrait ne travailler que dans la joie" (*Corr. GB* II, 355). Dorothy Bussy a connu cette joie précisément en commençant à traduire *les Caves du Vatican* "avec un plaisir énorme et assez inattendu". C'est pourquoi elle ajoute: "Je ne vois pas du tout pourquoi je ne le ferais pas bien - c'est-à-dire mieux qu'aucun autre traducteur que vous risquez d'avoir" (*Corr. GB* I, 380).

Elle s'occupe avec le même enthousiasme des *Faux-Monnayeurs* et de l'*Immoraliste* (cf. *Corr. GB* II, 27 et 233). Elle se sent le mieux qualifiée pour la traduction des *Nourritures terrestres*, c'est pourquoi elle ne veut pas que Stuart Gilbert qui, d'après son opinion, est un bon traducteur, entreprenne la traduction de cet écrit: "J'aimerais qu'il traduise *Corydon*, mais pas les *Nourritures*. Oui, je sens que je pourrais mieux faire les *Nourritures* moi-même" (*Corr. GB* II, 523). Elle en pense de meme des *Nouvelles Nourritures* qu'elle traduit en 1938, à un moment où les chances de voir paraître cette traduction sont exigües. Elle parle alors "d'un travail d'amour, c'est-à-dire sans aucun espoir que ce soit jamais publié" (*Corr. GB* III, 70).[17]

Elle éprouve une grande joie aussi douze ans plus tard traduisant *El Hadj*:

> J'ai connu ces derniers temps un énorme plaisir intellectuel. Je viens de terminer la tracution d'*El Hadj*. Au début cela me plaisait seulement pour la beauté de sa poésie et de son écriture, mais maintenant je crois le comprendre et me rends compte que ce texte répand une lumière intime sur l'histoire de votre propre vie spirituelle (*Corr. GB* III, 571).

Mais il n'en va pas toujours ainsi et parfois, tout en acceptant de traduire un écrit gidien, elle est loin d'éprouver le même enthousiasme. Elle s'est chargée de la traduction d'*Isabelle* et de la *Symphonie pastorale* - mais leur préfère de beaucoup *les Faux-Monnayeurs (Corr. GB* III, 539). Si elle traduit avec plaisir l' *Ecole des femmes*, c'est par une raison particulière: ce travail est "un bain merveilleusement rafraîchissant pour la traductrice desséchée des voyages au Congo" (*Corr. GB* II, 180); elle vient d'achever un travail tres dur, la traduction du *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad*, travail que Gide lui-même trouve "terriblement ingrat" (*Corr. GB* II, 104). Elle avoue que le *Congo* "est certainement, et de loin, la traduction la plus difficile qu'/elle ait/ jamais faite" (*Corr. GB* II, 175). Il y a, dans le texte, d'innombrables mots techniques - botaniques, zoologiques, géographiques, etc. Cette difficulté, la traductrice a pu la surmonter avec sa patience, à force de chercher des renseignements. Mais elle a rencontré une autre difficulté plus profonde: "Le style du journal, l'indicatif présent, l'ommission des pronoms, l'extrême simplicité de certaines notations, l'extrême

complication de certaines autres me retiennent parfois des jours et des nuits" (*Corr. GB* II, 118). Il est évident que l'écriture employée par Gide dans cet écrit ne répond pas au talent de Dorothy Bussy. Elle s'en est aperçue aussitôt le travail commencé et elle a écrit à Gide à propos de son livre:"Je le trouve assez indigeste, comme un pudding sucré - si vous connaissez ce genre de nourriture - avec très peu de prunes". (*Corr. GB* II, 105). Au cours du travail elle arrive à la conclusion que ce genre littéraire n'est pas en accord avec ses goûts et ses capacités: "La pure littérature est certainement davantage dans ma ligne et je crois que j'aimerai les morceaux de bravoure de l'*Immoraliste* et ses oasis et trouverai plus facile de m'escrimer avec eux qu'avec les énormités du Congo" (*Corr. GB* II, 118). Elle conserve son aversion pour le genre de journal ou du moins pour le journal comme Gide le pratique. En 1945 elle fait savoir à Gide: "J'ai vu ces jours-ci notre éditeur anglais qui désire publier, si j'ai bien compris, la traduction de vos oeuvres. J'ai dit très nettement que je n'entreprendrais pas de traduire le Journal" (*Corr. GB* III, 349). Un mobile psychologique la pousse à ce refus catégorique: il y a dans le *Journal* de Gide un passage où celui-ci parle d'elle et de ses sentiments d'une manière assez transparente et pas très délicate.[18] *Les Feuillets d'automne*, dont elle a pourtant déjà traduit quelques chapitres, ne trouvent pas, non plus, son adhésion: "Après avoir lu le contenu, je dois vous dire que je ne désire pas me voir réservé les droits de traduction" (*Corr. GB* III, 138).

Elle accepte de traduire *Si le grain ne meurt*, mais elle ne le fait, comme nous l'avons déjà indiqué, qu'à contrecoeur, après beaucoup d'hésitations:

> Si vous souhaitez vraiment que je traduise *Si le grain ne meurt*, je le ferai, bien sûr, mais je commencerai ce travail avec beaucoup d'hésitations. Je ne suis pas certaine de m'en sentir capable. Pour parler uniquement du style: vous êtes là au comble de votre puissance... - si plein de maîtrise, si nerveux et si souple... que la seule idée de me colleter avec ce livre ma terrifie (*Corr.GB* II, 285-6).

Il y a une autre raison de l'incertitude de Dorothy Bussy: amoureuse de Gide, elle ne peut pas aimer certains passages du livre qui laissent deviner les tendances homosexuelles de l'auteur.

Rien de surprenant si elle se plaint: "Je crois vraiment que je n'aurais pas dû entreprendre ce travail. Tout au fond de mon coeur, je savais que c'était trop pour moi" (*Corr. GB* II, 355). La traduction achevée, elle s'accuse encore: "Je vous ai toujours dit que je pourrais faire les *Nourritures* mieux que *Si le grain ne meurt...*, que je vous ai toujours dit être incapable de traduire" (*Corr.GB* II, 523).

Thésée enfin, le dernier écrit de Gide, a blessé Dorothy par ses pointes misogynes. Avant de connaître le texte, elle a vivement désiré le traduire, mais après la lecture elle y renonce: "Ce n'est pas que le ton...ou le langage soit trop masculin pour que je trouve les mots convenables - c'est l'esprit que je n'aime pas, ou plus probablement ne comprends pas" (*Corr. GB* III, 417).

x x x

Dorothy Bussy refuse donc de traduire certaines oeuvres de Gide qui ne répondent pas à sa manière de sentir ou à son goût, mais elle ne les trouve pas de mauvaise qualité. C'est ce qui lui arrive, par contre, quand il s'agit du style de Malraux. Proposée en 1933 par Gide pour la traduction de *la Condition humaine* et après avoir lu le livre, elle déclare:

> Je ne crois pas que j'aime le livre de Malraux. Je ne crois pas que je pourrais le traduire. Terriblement difficile, et trop souvent je suis simplement incapable de le comprendre. Non pas parce qu'il est particulièrement profond, mais parce que dans ses efforts pour être rapide et dramatique il devient obscure et confus (*Corr. GB* II, 402).

Le style de Malraux l'irrite encore en 1947, quand elle accepte de traduire le chapitre sur Lawrence dans *le Démon de l'Absolu*. Elle constate: "C'est extrêmement intéressant, mais je suis habituée à des gens qui apportent plus de soin à la construction de leurs phrases" (*Corr. GB* III, 477). Inévitablement, la traductrice a dû se poser la question comment traduire un tel écrit: essayer de reproduire les obscurités et les impropriétés linguistiques et stylistiques de l'ouvrage ou corriger les défauts de l'original et trahir ainsi l'auteur. Devant ce dilemme elle soupire: "La traduction est une épreuve sévère et je ne sais pas quel est le plus difficile, d'avoir affaire à de bons écrivains ou à de mauvais" (*Corr. GB* III, 477).

Gide, qui avant elle a éprouvé les mêmes tourments à propos de quelques phrases exceptionnellement obscures de *Hamlet*, a vu, que la clarté de l'auteur facilite la tâche du traducteur: "Ce sont souvent, ce sont presque toujours les phrases les plus mal écrites, celles que l'auteur a écrites le plus vite, qui donnent au traducteur le plus de mal".[19] Et devant les insuffisances qu'il a aperçues dans la traduction allemande de ses *Nourritures terrestres* il a eu le courage d'admettre que les obscurités de la traduction sont dues "à l'ambiguïté, à l'indécision de son propre texte"[20]. Généreusement, il a permis à son traducteur des améliorations appropriées.

x x x

Dorothy Bussy n'aurait jamais osé se permettre dans ses traductions la liberté que Gide concédait à son traducteur et qu'il se concédait parfois à lui-même. Mais en fin de compte, malgré quelques reproches de l'attachement trop servile à l'original qu'il adressait de temps en temps à sa traductrice, il était satisfait de son travail consciencieux. Il admettait qu'en le suivant humblement, elle avait su saisir ses nuances et des accents affectifs de son texte. En 1928, il lui écrivit à propos de la traduction des *Faux-Monnayeurs:*

J'ai repris votre traduction, ces jours derniers, faisant un vain effort pour lire comme si je ne connaissais rien de ce livre. Mais du moins ai-je pu m'émerveiller à neuf de la subtile exactitude de l'interprétation; j'y retrouve avec de complaisantes délices tous les détours, toutes les insinuations, toutes les nuances de mon émotion et de ma pensée (*Corr.GB* II, 136).

Et, vingt ans plus tard, il lui confesse à propos des *Nourritures* et des *Nouvelles nourritures*:

...je lis et relis votre traduction... sans cesse émerveillé par votre ingéniosité poétique - et je sens que je ne vous ai pas assez dit ma reconnaissance pour avoir triomphé si bien des embûches et des traquenards de cette tâche très difficile (*Corr. GB* III, 520).

1 *Sauf en Pologne et en Tchécoslovaquie où quelques écrits de Gide sont traduits déjà au début du siècle. Cf. la bibliographie dans Léon Pierre-Quint, André Gide, sa vie, son oeuvre, Paris, Stock, 1932.*

2 *A cette date, quelques oeuvres gidiennes sont pourtant déjà traduites en allemand, italien, espagnol, hongrois, même en japonais.*

3 *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy, I - III (Coll. Cahiers André Gide 9-11), Paris, Gallimard, 1979-1982, III, p. 389. Nous abregeons ensuite Corr. GB.*

4 *Elle est soeur de l'écrivain anglais Lytton Strachey et femme du peintre français Simon Bussy. Elle a fait une partie de ses études dans une école de jeunes filles près de Fontainebleau.*

5 *Dorothy Bussy a traduit en anglais un nombre considérable des oeuvres de Gide - 25 de ses écrits en entier et quelques chapitres détachés - tandis que ses traductions d'autres auteurs sont peu nombreuses.*

6 *Cf. Breda Cigoj-Leben, Les idées d'André Gide sur l'art de la traduction, Bulletin des Amis d'André Gide, No 61, janvier 1984, pp. 31-46.*

7 *Souligné par Dorothy Bussy.*

8 *André Gide - Arnold Bennett, Correspondance (1911 - 1931), Genève - Paris, Droz - Minard, 1964, p. 158.*

9 *André Gide, Journal 1889-1939, Paris, Gallimard, 1951, p. 735.*

10 *Souligné par Gide.*

11 *Souligné par Dorothy Bussy.*

12 *André Gide, Préfaces, Neuchâtel et Paris, Ides et Calendes, 1948, p. 52.*

13 *La Nouvelle Revue Française, Novembre 1931, pp. 37-40.*

14 *André Gide, Préfaces, p. 47.*

15 *Avant son mariage, elle avait donné des leçons sur Shakespeare à Allenswood, un collège de jeunes filles proche de Wimbledon Common. Cf. Introduction à Corr.GB I, 13: "Comment ne pas penser qu'elle doit à ce temps, à ces études, la connaissance presque viscérale du texte de Hamlet qui fera d'elle, pour Gide, une collaboratrice incomparable quand il peinera sur sa traduction" (Jean Lambert).*

16 *André Gide, Préfaces, p. 46.*

17 *Cette traduction ne sera publiée que onze ans plus tard, en 1949.*

18 *Cf. André Gide, Journal 1889-1939, 30 mars 1928, Corr. GB II, 147 et Corr. GB III, 135-6.*

19 *André Gide, Préfaces, p. 51.*

20 *André Gide, Préface à la traduction allemande des Nourritures terrestres, La Nouvelle Revue Française, 1er mars 1930, pp. 321-2.*

Povzetek

RAZMIŠLJANJA PREVAJALKE GIDOVIH DEL O VPRAŠANJU ZVESTOBE PREVODA

Ko je precej kasno, po letu 1909, André Gide dosegel ugled doma in na tujem, so se pričeli množiti prevodi njegovih del. V an-

gleščino jih je prevajala največkrat Dorothy Bussy, ki je postala tudi Gidova svetovalka pri njegovih prevodib iz angleščine. Izkušnje in mnenja o problemih prevajanja sta izmenjavala najpogosteje v pismih. Oba sta želela čim natančneje predstaviti avtorjevo misel in čustvo, zato sta veliko razpravljala o vprašanju zvestobe prevoda izvirniku. Dorothy Bussy vztrajno zatrjuje, da prevod sicer ne sme izdati duha originala, mora pa ostati kolikor se dá zvest črki. Gide jo zaradi njene navezanosti na črko večkrat graja in ji priporoča večjo svobodo. Seveda pa se Dorothy Bussy zaveda, da dobeseden prevod lahko postane nerazumljiv. Kljub razliki v pojmovanju prevajalčeve svobode se strinja z Gidom v ugotovitvi, kako važno je, da ohranja prevod osnovni ton in posamezne odtenke izvirnika. Bistro opaža težave pri prevajanju starejših del, kjer je važen nadih dobe. Ve tudi, da more prevajalec zajeti duha izvirnega besedila le, kadar ga do dna razume, ker je soroden njegovemu; zato želi sama odločati, kaj bo prevajala.

Petar Guberina
Zagreb

CDU 804.0-07:371.3

COMMENT EST CONÇUE LA STRUCTURE DANS LA METHODE AUDIOVISUELLE STRUCTURO-GLOBALE (SGAV, en serbo-croate AVGS)

La méthodologie SGAV, connue aussi sous la dénomination "Méthode St. Cloud - Zagreb" a été créée entre 1952-1954 par M. Paul Rivenc et nous-même.

Les bases théoriques proviennent de notre conception de la structure dans le langage, d´ou nous avons créé la linguistique de la parole.

Etant donné que la notion de structure comprend plusieurs significations dans les linguistiques structuralistes, nous voulons présenter dans cet article comment nous comprenons la structure dans la méthodologie audio-visuelle structuro-globale.

La structure dans le SGAV (ainsi que dans l'ensemble de la théorie verbotonale qui est appliquée dans la rééducation de tous les problèmes de non-existence ou du retard du langage) est conçue sous les rapports réciproques et permanents entre société et individu. La société a d'abord, (en général, par l'intermédiaire des parents), le rôle de faire éclore les possibilités de communication du bébé par le corps, le regard, les babils, les lallations, gestes, rythmes, intonations, situations, sans parole proprement dite avant 1 an. Ensuite, après un an, avec les paroles, et avec ce qui existait comme moyen de communication avant un an. L'acquisition de la langue ne pouvait pas se faire sans contact affectif de l'entourage: l'innéité pour la langue, si elle existait, est une possibilité morte sans cette intervention de l'entourage affectif. La naissance du langage a lieu uniquement dans de bonnes conditions biologiques, sociologiques et psychologiques: sans quoi les enfants peuvent devenir sourds, ils restent sans parole, et même peuvent mourir (exemple historique dans le royaume de Frédéric le Grand). Si cette affectivité a tant d'importance dans la naissance du langage, c'est que tout le développement intellectuel, affectif, moral de l'enfant dépend de cet entourage affectif. Le bébé essaie d'abord de com-

muniquer par le regard (quelquefois dès le premier jour de la naissance) avec son entourage; il va coordonner très vite son regard, son sourire, ses babils, ses lallations, ses pleurs, ses gestes, son corps entier, avec ses impulsions communicatives et ses besoins par ses gestes, son corps entier, avec ses impulsions communicatives et ses besoins de communication. Le bébé, avec les rythmes, les intonations, les pauses, le corps, communique avant le sixième mois. L'entourage affectif communique avec lui en mélangeant la compétence de l'adulte et les moyens de communication du bébé. Deux regards se rencontrent, deux gestes coïncident, deux intonations entrent en dialogue, où celle de l'adulte peut être utilisée avec le mot d'adulte. Mais le dialogue ne devient compréhensible que par la situation, l'intensité, l'intonation. La parole ne naîtra vers un an que dans la mesure où le bébé se développe de cette manière. Est-ce la langue de "Saussure" qui a fait acquérir à l'enfant le premier mot linguistique? Sûrement pas. L'enfant a contribué autant que l'entourage *affectif*, et pas *automatiquement*, à l'acquisiton de son premier mot linguistique (en fait la phrase). Ces réciprocités: l'entourage affectif du bébé et le bébé ont fait pousser le cerveau de l'enfant, ses possibilités d'imitation et de symbolisation, sa conscience de présence et d'absence de la personne et de l'objet aimés. Ce n'est qu'alors qu'a pu venir la parole, d'abord sous la forme d'un mot. Mais ce mot continuant à avoir la fonction de communication grâce à la situation, à l'entourage affectif, au rythme, à l'intonation, aux gestes, a donc été tout de suite une phrase, et avant tout, la phrase. Le mot isolé, avec sa valeur lexicologique, est un phénomène inconnu pour l'homme.

De la même manière que le premier mot-phrase est né, tout le reste se développe. Tous les procédés de communication sont liés aussi bien à des phrases à un mot qu'à des phrases à deux, trois ou plus de trois mots. Dans l'entourage affectif, le rôle du jeu, le dialogue avec le objets, le soliloque le soir dans le lit du bébé, - ont tous la même importance pour le développement du langage. L'enfant est toujours un acteur actif dans son acquisition de la langue, il en est le créateur au

fur et à mesure que croît son cerveau, que se développent ses possibilités psychologiques, grâce surtout aux stimulations, chargées d'amour, de son entourage.

Nous nous sommes arrêtés à la genèse de l'acquisition du langage pour voir d'une part les rôles interdépendants de la société et de l'enfant pour l'acquisition du langage, et d'autre part, pour faire saisir que le début et le développement du langage sont liés à l'ensemble des moyens de communication. Cet ensemble va rester toute la vie durant le répertoire et la source de la communication par la parole. La totalité des moyens de communication (lexicologiques et non lexicologiques) crée la première base de la structure linguistique. Dans la structure de de Saussure, dans celles développées aux Etats-Unis (d'abord) entre 1950-1970, tout était "horizontal", car basé sur la continuité horizontale des mots dans une phrase. C'était là une structure à une dimension. Mais, la structure englobant à la fois la cohérence des mots (moyens lexicologiques) et les valeurs de la langue parlée (situation, intonation etc.), est une structure pluridimensionnelle; elle est horizontale (les mots) et verticale en même temps, car les mots "adviennent" en même temps que l'intonation et le reste des "valeurs de la langue parlée". C'est donc une structure qui se forme en fonction de la communication. Etant donné l'importance de la situation et du contexte situationnel des relations interpersonnelles et corporelles, cette structure est spatiale, car toute communication est spatiale. Cette spatialité (réelle ou dans la pensée) étant le siège permanent dans la communication, les relations changent en permanence entre les interlocuteurs. Les relations changent au fur et à mesure que la pensée exprimée se déroule et que les réactions interpersonnelles adviennent. Cette structure permet de résoudre un problème primordial de l'activité mentale, psychologique et pratique de l'homme: les mots, devant se suivre horizontalement les uns après les autres, ne pourraient pas "advenir" en même temps que la pensée. Par contre l'événement vertical des valeurs de la langue parlée et la spatialité non seulement permettent l'unité de la pensée et de la parole dans son "advenir", mais encore au

cours de l'expression orale, communicative, cette verticalité des moyens non lexicologiques permet la contemporanéité entre l'"être" de la pensée et le déroulement de son extériorisation.

Il est donc naturel qu'une telle structure soit globale, d'où la dénomination structuro-global. Elle est globale non seulement dans l'émergence de la pensée et de son expression, mais elle est aussi globale dans son "exploitation", c'est-à-dire dans son emploi soit en tant que langage intérieur, ou langage en fonction de communication, soit dans l'écriture (l'oeuvre littéraire). Ni la pensée ni son expression par la parole ne pourraient exister sans la coexistence simultanée des moyens lexicologiques et "valeurs de la langue parlée". Les moyens lexicologiques peuvent même être quelquefois absents (v. ci-après), mais les valeurs de la langue parlée jamais, celles-ci étant liées à la biologie (le corps) et à la physiologie de l'homme (le fonctionnement opératoire du cerveau pouvant se faire sans utilisation directe du mot).

Le langage opérant dans une telle structure permet au sujet pensant, sentant et parlant l'utilisation de nombreuses structures linguistiques pour que l'être existentiel du parlant existe et se réalise à chaque moment où il parle. D'où le nombre indéfini d'expressions affectives dans chaque langue, le nombre varié des intonations universelles, idiolinguistiques (l'intonation d'une langue) ou personnelles, les emplois socio-culturels ou les variantes personnelles des gestes, des attitudes corporelles, des voix; tout le répertoire, communicatif même en dehors des procédés typiquement non lexicologiques: par exemple l'"apparition" de voix particulières, émanant du fond de l'homme ému.

Une telle structure est sélective dans la composition des phrases et de leur emploi dans la communication. Elle est sélective dans plusieurs sens. D'abord, étant déjà génétiquement conditionné, le cerveau joue un grand rôle (Piaget) et la première sélection est due au fonctionnement cérébral du cerveau. Dès la première année de notre existence, et surtout a l'âge adulte, tant que le cerveau fonctionne bien, la sélection des

stimuli externes (spontanée), la sélection des structures linguistiques (spontanée) est de règle bio-physiologique et psychologique. Sans quoi il y aurait une confusion non seulement dans l'exercice de nos sens, mais aucune perception ni compréhension ne pourrait être opérée. L'enfant peu à peu mûrit dans cette sélection d'où dans ses premières années le mélange entre les causes et les conséquences (Piaget) et le choix maladroit des constructions linguistiques. Il existe tout un système neurologique dans notre cerveau qui permet la sélection des stimuli partant du monde extérieur. Cela permet au sujet parlant l'utilisation de l'expression linguistique (la parole) (lexicologique et non lexicologique) qui corresponde ad hoc à sa pensée et à la réaction personnelle) affective dans sa communication. Pour nous servir du terme de Chomsky "les structures de surfaces" nombreuses se "jèteraient" toutes à la fois dans cette expression d'une "seule totalité" de la compétence. Et l'homme deviendrait "autiste", au lieu d'être homme communiquant son être entier (pensée-émotion), hic et nunc, à son entourage.

La structure du SGAV (structuro-globale) fonctionne toujours en ensemble, se structurant en permanence, et n'opère pas de sélection à l'aveuglette. Bien que ces sélections soient spontanées et proviennent d'un certain état intellectuel et psychologique du sujet parlant, les éléments structurants (tous les procédés de la communication) ne sont pas tous toujours présents au même niveau. Certains peuvent même être absents, quand telle est la fonctionnalité de la sélection. Par exemple dans les expressions: "Feu", "Silence", "Attention", "Il a travaillé, il a réussi", nous n'avons pas la totalité du matériel lexicologique. C'est que l'état affectif du sujet parlant s'est réalisé en communication en utilisant surtout des moyens non lexicologiques ("valeurs de la langue parlée"). Donc la structure mobile et se structurant en fonctionnant "choisit" les "parties" optimales (du point de vue de l'homme parlant) pour former la structure linguistique.

Il en est de même pour la perception du côté acoustique de la langue. Que ce soit pour préparer l'acquisition de la langue

(avant un an) ou pour percevoir le côté acoustique de la parole étant adulte (aussi bien en langue maternelle qu'en langue seconde), les parties optimales de l'ensemble de la parole sont la situation, le rythme et l'intonation. Il suffit de dire par exemple que nous ne pouvons pas suivre notre langue maternelle si elle est parlée avec une intonation monotone et sans contours rythmiques.

Une telle structure ne devrait donc pas rencontrer de contradictions entre l'être parlant et son entourage, tous les deux ayant la même liberté de mouvance (non pas chaotique, de hasard) et de développement (y compris changement, innovation) de la langue. Il y a là équilibre entre l'individuel et le social. Mais pas un équilibre statique, puisqu'il y a mouvance permanente; il s'établit un équilibre dynamique, dialectique. Sans quoi il n'y aurait pas de communication.

Pour que les expressions linguistiques soient mouvantes et créatrices au profit de l'homme existentiel, la structure dans le SGAV dans ses différents devenirs, doit retrouver la logique, la compréhensibilité, "l'équilibre" dans toutes ses libertés au profit de l'homme communicant. Ainsi il n'y a pas de contradiction de pensée entre les expressions: "Tu es gentil" (avec intonation, mimique et gestes ironiques) et "Tu n'est pas gentil". Les structures syntaxiques suivantes ne sont pas contradictoires du point de vue logique, de la pensée, du jugement: "Je ne sors pas, parce qu'il pleut", "Je ne sors pas, il pleut"; "Bien qu'il ait travaillé, il n'a pas réussi": "Il a travaillé, (et) il n'a pas réussi". Il y a dans ces deux manierès de s'exprimer le même rapport d'idées, mais le côte affectif de l'homme parlant change. Ce côte affectif est moins exprimé par les moyens lexicologiques que par les moyens non lexicologiques ("valeurs de la langue parlée").

Que ce soit dans l'utilisation du mot ou des phrases, on en voit que les moyens non lexicologiques contribuent directement à la valeur sémantique et syntaxique de l'expression langagière. N'importe quel mot peut prendre un sens opposé à celui appelé "le sens premier" si les valeurs de la langue parlée (moyens non lexicologiques) vont dans une telle direction. Ce

n'est pas la "direction" du mot (sens lexicologique) qui est déterminant pour le sens du mot, mais le mot noyé ou extrapolé par les "valeurs de la langue parlée". Que veut dire "grand", "petit", "une jolie maison", "intelligent"? On n'en sait rien avant que les valeurs de la lanque parlée (où le contexte-situation est inclus) ne soient bien comprises. Et dans la syntaxe, quel type de phrases relie la conjonction "et"? La phrase: "Il est riche et il n'a pas d'amis", est-ce une consécutive ou une concessive? Les "valeurs de la langue parlée" seules peuvent nous le dire. Donc les structures syntaxiques portent des sens, des significations différentes, grâce aux "valeurs de la langue parlée" variées. Et c'est dans ce sens surtout qu'il faudrait dire que les structures syntaxiques sont des structures sémantiques, et portent une richesse de significations.

Le structuro-global est donc très dynamique, mais chaque fois il peut être clairement analysé et compris. Pourvu qu'on y inclue toujours l'homme.

Dans la conception du maniement mouvant de la structure dans le SGAV (et en général dans la théorie verbo-tonale), le structuro-global est caractérisé par le "Dépassement des structures". Cela a lieu aussi bien dans la langue maternelle que dans l'enseignement (l'apprentissage) de la langue seconde. Piaget a été le premier à avoir démontré comment "les schèmes" (structures) changent au cours de la première enfance grâce à l'interrelation enfant (mûrissement de son cerveau) - société. Il s'est aussi occupé des changements des structures linguistiques par ex. dans les propositions causales et concessives. Dans les recherches de Piaget, il est vrai, il s'agissait de changements de structures dus au mûrissement du cerveau et de la sociabilité de l'enfant. Ici nous parlons du dépassement des structures pour une personne adulte: le cerveau et la sociabilité, de règle, sont donc acquises.

Pourtant le cerveau humain se comporte souvent analogiquement, ou, du moins, nous pouvons nous expliquer certaines fonctions du cerveau par des analogies. Voyons d'abord les structures perceptives et productrices: aussi bien l'enfant pour sa langue maternelle, que l'adulte, en apprenant une lan-

gue seconde, peut davantage comprendre par la perception ("passivement") que par production. Le rythme et l'intonation, ainsi que la situation, sont assimilées le plus facilement par le cerveau de l'enfant (pour la langue maternelle) et par le cerveau de l'adulte en apprenant une langue étrangère.

On observe aussi chez l'adulte apprenant une langue étrangère les dépassements des différentes structures.

L'adulte, dans sa perception des sons d'une langue seconde est lié à sa langue maternelle. Dans la première phase de l'apprentissage il croit bien entendre et bien prononcer. Alors que les deux faits seront "incorrects". Dans la deuxième phase, il se rend compte de la différence entre sa prononciation "incorrecte" et le modèle "correct". Et ce n'est que dans la troisième phase qu'il arrivera à bien prononcer. On voit que l'ensemble de la structure change. Pour accélerer le changement de ses structures de perception, on peut se servir des intonations, des tensions particulières, des éléments de la langue parlée faisant partie intégrante du structuro-global. Si la phrase, ou le mot sont transmis par les fréquences graves (pour souligner le rythme et l'intonation) et par les bandes discontinues (Suvag - Lingua), la discontinuité, cela va faciliter la sélection dans l'activité des fonctions cérébrales. Les différentes étapes structurales en seront plus vite dépassées.

Si nous passons à d'autres structures, syntaxiques ou sémantiques (en général) nous nous rendrons compte qu'elles sont propres à être dépassées. Les premières heures de l'apprentissage d'une seconde langue, l'élève, aidé par l'intonation et l'image peut répéter au maximum neuf syllabes. Mais si les structures sont moins bien rythmées, il en répétera encore moins. Au cours de l'apprentissage, si le professeur fait attention à structurer les phrases en unités rythmiques, son modèle sera plus "optimal" pour l'apprenti.

Les structures syntaxiques non conjonctionnelles sont les plus simples dans la première phase (je vais au café, j'ai soif) et demandent moins de connaissances de mots (ici, conjonctions). Pourtant la structure de la pensée, la relationalité, les relations entre les phrases sont tres claires. La

situation, le contexte et les valeurs de la langue parlée (universelles, et par tant innées) sont le vecteur de ces relations. Le dépassement de telles structures ("Je vais au café, parce que j'ai soif") n'éliminera pas l'importance de ce vecteur universel, mais donnera à l'apprenti plus de richesse dans l'expression des différents vécus de la même "réalité extérieure".. Aussi bien l'enseignement que ces différents vécus de la même réalité extérieure, le stimuleront à assimiler plus vite et avec plus d'envie les nouvelles structures (donc nous revenons toujours au rôle du sujet parlant pour son progrès dans la communication).

Nous pourrions résumer les traits essentiels du structuro-global comme suit, en tenant surtout compte de son application à l'enseignement des langues étrangères:

1. La structure y est une structure biologique, physiologique, neuro-psychologique, et psychologique.

2. Elle est reversible et mobile parce que elle se fait en fonctionnement où l'on voit fonctionner le biologique, le physiologique, le neuro-psychologique et psychologique sur la base d'interactions réciproques entre le stimulus et le sujet répondant à ce stimulus.

3. Comme le sujet répond le mieux aux stimuli qui lui sont les plus appropriées pour leur assimilation, les stimuli sont en fonction de leur meilleure assimilation. Une bonne assimilation des stimuli enrichissant le cerveau et lui permettant d'assimiler ensuite des stimuli plus difficiles, les stimuli peuvent devenir de plus en plus complexes. Ainsi on arrive aux dépassements des structures.

4. Comme toutes les catégories des stimuli doivent répondre à la meilleure réponse du sujet qui est stimulé, il se forme incessamment, et des les premières phases de stimulation (enseignement) les bonnes conditions de créativité du sujet en question.

5. Pour préparer les meilleurs stimuli (l'enseignement optimal) il faut tenir compte des conditions exigées par le cerveau pour une assimilation progressive (créativité).

Ces conditions doivent permettre au cerveau (de l'apprenant)

a) d'opérer par le "choix", par "la sélection";

b) de "sélectionner" sur un matériel (s'il s'agit de l'acquisition d'une langue seconde) où déjà les possibilités de la meilleure sélection (apprentissage) sont présentées, voire: la situation; l'activité conjointe de tous les sens, plus particulièrement de la vue et de l'ouïe; tous les moyens se retrouvant dans la communication: moyens lexicologiques (matériel appartenant à "la langue") et les moyens non lexicologiques ("valeurs de la langue parlée" appelés en général "moyens extralinguistiques").

c) Voilà pourquoi un tel concept du structuro-global a donné naissance à la linguistique de la parole. Non seulement tous les moyens dans la communication y sont pris en considération et étudiés, mais toute une recherche sur la perception des sons, en tant que vecteurs essentiels de la communication, a pu démontrer que dans cette perception des sons la sélection joue le rôle prépondérant et qu'elle se fait sous forme de la discontinuité. L'organisme total se structure pour produire le stimulus optimal pour la perception. D'où ensuite naît, en réciprocité dialectique, une bonne production des sons; celle-ci étant aussi le produit de l'organisme total, facilite et consolide la perception. La base de ces structurations mobiles sont le rythme et l'intonation, se dégageant des situations mobiles où le sujet doit toujours retrouver la signification de la situation et la signification de son expression linguistique.

d) L'importance doit être donnée, avant tout, à la langue parlée, au côté acoustique de la parole, et cela dans deux sens:

1) dans le sens de comprendre la signification de ce qui est dit (d'où l'avantage de la situation-image),

2) dans le sens d'une bonne prononciation sans quoi il n'y a pas de communication compréhensible, il n'y a pas de parole.

e) La grammaire doit d'un côté être déduite des situations et de l'autre côté répondre aux exigeances de la pensée-émotion où le sujet devient maître dans les choix de ses expressions

dans la communication (comme il devait devenir maître dans le choix des mots correspondant à sa pensée et à son niveau d'affectivité: à l'acte psychologique).

f) La spatialité, l'espace, le jeu de tous les sens y compris la proprioceptivité, l'interaction, deviennent de cette manière les substrats et les moteurs ("la scène") de notre communication par la parole. Ces facteurs permettent la structuration mobile des stimuli optimaux pour l'apprentissage linguistique de l'expression personnelle et sociale pour les besoins de la communication.

g) D'où l'importance de la notion de globalité dans le structuro-global. La structure dans notre communication peut être opérante et opératoire si l'ensemble est toujours présent d'où l'on peut tirer les éléments optimaux pour percevoir et produire la communication. Doivent simultanément être présents et opérants: la situation (réelle ou dans la pensée), la signification intellectuelle et affective, tout le côté sonore, les moyens lexicologiques et non lexicologiques, l'état psychologiques des intervenants et leur coaction réciproque, leur perception et production de la parole satisfaisantes. C'est cet ensemble global qui doit être sujet à des recherches théoriques de la communication par la parole; ce même ensemble global doit être utilisé dans la composition des cours des langues étrangères et dans l'enseignement de ces cours. Ainsi p.ex. dans la correction de la prononciation on ne corrige pas le son isolé, mais dans sa globalité, avec le rythme et l'intonation de la phrase ainsi que par rapport au niveau affectif de l'image, tout cela étant lié à la signification de la phrase dans le contexte situationnel.

Sažetak

AVGS metodologiju, poznatu takodjer pod nazivom Metoda St. Cloud - Zagreb, stvorio sam zajedno sa prof. Paulom Rivencom izmedju 1952. i 1954. godine.

Teoretske osnovice proizlaze iz moje koncepcije o jezičkoj strukturi koju nazivam "lingvistika govora". Budući da naziv "struktura" obuhvaća više značenja u strukturalističkim lingvistikama, želim o ovom članku pokazati kako shvaćam strukturu u AVGS metodologiji.

Raffaele Simone
Roma

CDU 805.0 : 372

NOUVELLES DE L'ITALIE SUR LA LINGUISTIQUE ET L'EDUCATION

L'auteur donne des informations sur l'état actuel des débats concernant le développement du langage dans l'école italienne d'aujourd'hui, et propose une "nouvelle" notion de linguistique appliquée, considérée en tant que confrontation de systèmes de sens, plutôt que de systèmes de formes.

1. Préliminaires

Il est vraiment à regretter que, dans la discussion internationale sur les problèmes du développement du langage dans l'éducation, qui est commencée voilà quinze ans et qui dure encore, la recherche italienne soit restée virtuellement ignorée. Si l'on consulte les ouvrages globaux les plus riches d'autorité ed d'influence, ou du moins les plus cités,[1] on y enregistre une remarquable attention envers les chercheurs anglais et allemands, tandis que, pour ce qui concerne les activités menées en Italie dans ce domaine, l'ignorance est presque absolue. Il est dommage que les choses aillent comme ça, je disais, car la réflexion italienne en matière de développement linguistique et langagier dans l'éducation est à mon sens une des plus actives et des plus riches de conclusions intéressantes,[2] et pourrait donc contribuer à faire progresser nos connaissances sur ce problème-là. En considération de cette ignorance surprenante, il est nécessaire, pour l'argumentation qui suit, d'en dire donc quelques mots, sans aucune prétention ni d'en donner un tableau historique complet ni d'en illustrer tous les aspects.

Le point de départ est la notion, élaborée justement en Italie, d'*éducation langagière* (traduction presque a calque de l'expression, d'ores et déjà très répandue en Italie, d'*educazione linguistica*). Cette expression est, dans un certain sens, la synthèse et l'emblème de toute une série de recherches remontant à la moitié des années Soixante, qui ont abouti

globalement a un renouveau profond de la façon de concevoir le rapport entre le langage et l'école,[3] et contribué à modifier en mesure plus ou moins marquée la démarche pratique de beaucoup d'enseignants. Le terme d'*éducation langagière* évoque une doctrine assez complexe, originée par des linguistes sensibles (d'après une tradition ancienne, à laquelle l'Italie est particulièrement liée)[4] au problème de la transformation démocratique de la société, qui se base sur une série de propositions générales telles que les suivantes:

1) le langage n'est pas, dans l'école, une matière comme les autres, qui puisse être contenue dans des limites horaires rigides, mais il est un potentiel communicatif diffus, qui est à l'oeuvre dans toutes les matières ordinaires et qui donc peut être éduqué (ou conculqué) quelle que soit la matière en jeu;

2) le développement du langage dans l'école ne peut s'identifier avec le progrès en une matière déterminée (comme, par ex., la langue italienne), mais il entraîne avec lui le développement de toutes les capacités les plus essentielles de l'enfant (la cognition, la socialisation, les capacités logiques, etc.); par conséquent un enfant avec un déficit langagier n'est pas seulement dépourvu des capacités techniques pour passer les preuves formelles de son école (écrire des compositions bien faites, comprendre des passages, etc.), mais il est automatiquement déprivé sur les plans social, cognitif, logique, etc.;[5] donc, le langage stimule puissemment le développement de la personnalité sous ses aspects essentiels;

3) certaines capacités communicatives de fond (par ex. pragmatiques, argumentatives, rhétoriques, etc.) peuvent se former et s'entraîner dans n'importe quelle langue (par ex. en dialecte ou patois non moins qu'en italien ou en d'autres idiomes); la découverte et l'emploi de telles capacités (c'est-à-dire, de ce que le langage *peut* faire et de ce que l'on peut faire *avec* le langage) est primordiale et constitue une motivation fondamentale pour l'apprentissage linguistique plus formel;[6]

4) il est nécessaire de graduer le contact de l'enfant avec le langage, dans le sens que pendant les tout premières

années de la scolarisation il est bien de se borner a créer une sensibilité globale vis-à-vis des potentialités du langage, tandis que dans les phases successives on peut au fur et à mesure se consacrer à l'enseignement des mécanismes formalisés de la langue (la grammaire, mais avec les précisions qui seront faites plus bas sur ce terme);[7]

5) il faut, dans l'élaboration des plans d'action didactique, sélectionner les faits linguistiques à enseigner, de façon qu'ils soient économiques (qu'ils ne soient pas déjà connus et pratiqués par les enfants), naturels (du simple au complexe, selon le rythme de l'apprentissage), pertinents (de façon à identifier justement les traits caractérisant la langue en question, en reportant les autres à des phases d'apprentissage successives).

Il est tout à fait évident que, dans ce panorama, aussi le rôle de la L_2 se trouve être remarquablement accru, voire exalté. Apprendre une langue étrangère dans l'école ne peut plus signifier apprendre des règles (quoique tacites ou implicites) de grammaire, ni apprendre des techniques pour la production et l'interprétation de messages linguistiques, mais signifie, beaucoup plus à la racine, développer *par un autre canal* (précisément la L_2) les potentialités du langage.[8] L'accès à une L_2 offre donc une voie de plus pour atteindre les buts généraux de l'éducation langagière: par ex. consolider la socialisation des enfants, faire travailler dans un autre domaine leurs mécanismes cognitifs, etc.

Cette perspective, dont je n'ai présenté que les assises doctrinales essentielles ou, pour ainsi dire, les postulats, a été élaborée jusqu'ici de façon très raffinée et forme la base théorique de pas mal de matériel pédagogique italien, tout particulièrement pour ce qui concerne l'enseignement de la L_1. En outre, comme conclusion d'un travail d'élaboration et de discussion duré quinze ans, elle a été adoptée dans un document officiel comme les Programmes d'enseignement pour l'école moyenne (1979),[9] qui constituent maintenant (à la différence des précedents) une excellente base d'activité pour les gens qui opèrent dans l'éducation et dans l'école.

Il peut être intéressant, quoiqu' en marge, de savoir qu'en Italie il y a plusieurs associations professionnelles d'enseignants[10] aussi bien que pas mal de chercheurs de niveau académique[11] qui se sont consacrés à une telle perspective. L'effort principal de ces groupes est celui de descendre, aussitôt parvenus à la fin d'une période initiale de production théorique, du ciel en terre, c'est-à-dire de traduire les principes doctrinaux -- qui sont désormais suffisamment raffinés et acceptés -- en des plans d'action pédagogique, en des opérations applicables dans l'activité d'enseignement de tous les jours. Cet effort a produit des résultats, méthodologiques et pratiques, d'une certaine importance, dont le premier du point de vue logique est une transformation de la notion même de linguistique appliquée.

2. Une linguistique appliquée nouvelle

C'est justement sous l'enseigne de l'éducation langagière qu'il faut placer la nouvelle version de la linguistique appliquée qui est en train de se former en Italie. Entendue autrefois comme une discipline purement technique visant à définir les principes pour la fabrication de matériels pédagogiques linguistiquement efficaces, la linguistique appliquée est pratiquée aujourd'hui en Italie en tant que "linguistique externe" (pour reprendre une définition saussurienne), donc comme étude des conditions de l'apprentissage des langues (même de la langue maternelle), et, respectivement, des difficultés qui s'y opposent. En tant que telle elle fouille beaucoup plus profondément qu'avant la structure même des langues envisagées, non moins que les déterminants sociolinguistiques ou psycholinguistiques de l'apprentissage. Elle n'a donc pas moins de contacts avec la psychologie du langage et la sociolinguistique qu'avec la pédagogie et la didactique, dans le but d'en produire non pas un collage plus ou moins bien réussi, mais plutôt une synthèse originale. Dans son sein, la notion qui apparaît la plus importante est celle de contraste linguistique et donc de linguistique contrastive,[12] mais dans une acception tout à fait différente de la traditionelle, et sur laquelle je devrai

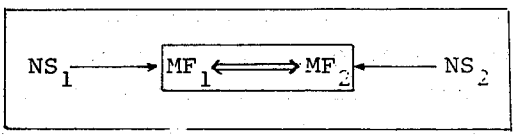
m'arrêter quelques instants.

Il est bien connu que la linguistique contrastive de l'âge structuraliste ne s'est quasiment exercée que sur des confrontations de surface, aboutissant de cette façon à la démonstration de la pure et simple diversité extérieure des langues.[13] Il est également connu que, dans cette version-là, la linguistique contrastive a fini par mécontenter les savants aussi bien que les enseignants. En fait, elle ne faisait que retrouver au bout de son travail ce qu'elle savait dès son début, c'est-à-dire, justement, que les langues sont différentes, sans jamais réussir à voir si, sous-jacent à cette diversité, il y avait un noyau commun; deuxièmement, elle ne contribuait pas à suffisance à améliorer la qualité de l'apprentissage des langues: les différences identifiées n'étaient pas justifiées, c'est-à-dire reconduites à une logique profonde. Sa longue éclipse depuis les années Soixante-dix a précisément ce sens. Aujourd'hui on commence à voir que l'ambition de soumettre les langues à une confrontation qui en mettrait en évidence les ressemblances non moins que les différences, n'est pas à rejeter en tant que telle: elle peut bien être reprise et produire des fruits, mais à condition que l'objet de cette comparaison change de façon à devenir pertinent. Et en effet le changement des évidences de base de la linguistique a produit comme résultat final aussi la transformation du but (de l'objet, aurait dit Saussure) de cette comparaison.[14]

En effet, les façons principales de confronter deux langues semblent être deux, dont chacune relève d'une lignée théorique importante. La première, qui est celle que l'on a pratiquée traditionnellement, ne s'occupe que des différences superficielles et aboutit a des taxinomies ordonnant les différences et les ressemblances. Elle ne s'interroge pas sur la nécessité de chercher des raisons profondes de ces différences et ressemblances-là. Aussitôt construit son catalogue de faits, elle a achevé son travail. L'autre voie, au contraire, consiste à s'interroger, au-delà de la surface, sur les mécanismes notionnels toujours en action, qu déterminent, quoique de façon indirecte, le fonctionnement des mécanismes de surface.[15] Elle s'efforce aussi de

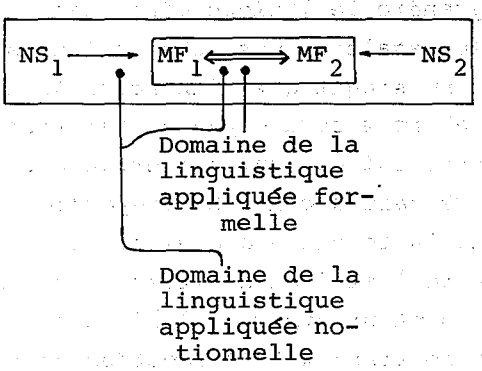
voir si une langue déterminée est, oui ou non, orientée aux utilisateurs: dans quelques cas, en effet, le fonctionnement des structures de la langue est tel qu'il contraste, plutôt que favoriser, l'apprentissage, parce qu'il procède de façon différente, voire inverse, par rapport à celle qui peut être censée comme la plus 'naturelle'.[16]

Il est bien évident que sur cette deuxième base on peut établir des contrastes beaucoup plus riches entre deux langues: il ne s'agit plus simplement de mettre en relief des différences de surface, mais d'étudier la différente façon dont les différentes langues organisent les notions sousjacentes. On peut représenter schématiquement la relation entre les deux modeles par la figure suivante:



où NS signifie "notions sous-jacentes", MF signifie "mécanismes formels", et les chiffres en bas se réferent, respectivement, aux deux langues en question. Le schéma nous permet de distinguer le domaine d'application des deux orientations: la première voie (que nous appellerons 'linguistique appliquée formelle') se borne à mettre en évidence les différences et les ressemblances entre MF_1 et MF_2, en ignorant le niveau des NS, tandis que l'autre voie (que nous appellerons 'linguistique appliquée notionnelle') s'efforce d'étudier les manières dont les NS de la première langue se relient à leurs MF, aussi bien que la façon dont cette relation NS_1--MF_1 se pose par rapport à la relation NS_2--MF_2.

On peut écrire le schéma de ci-dessus sous la forme suivante:



Du propos présenté tout à l'heure il devrait également résulter que l'approche notionnelle permet des applications intéressantes à un enseignement de la langue étrangère qui soit basé sur l'analyse de la première langue. La différence entre les deux langues se pose, en effet, en tant que différence entre deux façons divergentes d'organiser en surface des notions sous-jacentes; ou, encore plus, la délucidation des manières tout à fait particulières dont la première langue répond à ses propres notions sous-jacentes constitue pour l'apprenant une occasion de prise de conscience des dificultés que la seconde langue lui oppose, et elle est par conséquent le premier pas en direction d'un apprentissage réel.

Ce n'est donc que sur une base notionnelle que les contrastes entre deux langues peuvent — à mon sens — se manifester de façon fructueuse. Sur une telle base, la coopération étroite entre l'enseignant de langue mère et l'enseignant de langue étrangère s'avère non seulement utile mais nécessaire.

Mais il est bien d'offrir des exemples pratiques, tirés des études disponibles qui peuvent etre classés dans le cadre notionnel.

3. Deux exemples

On peut prendre en considération plusieurs domaines linguistiques. Un des plus importants, et des plus négligés dans l'enseignement, est celui de l'apprentissage du lexique. D'après

la tradition, apprendre le lexique d'une langue, ce n'est qu'insérer dans le catalogue des voix lexicales déjà connues d'autres voix. Il ne s'agit que d'un accroissement quantitatif, dans lequel on ne s'occupe pas de vérifier si les nouvelles voix se relient, oui ou non, à l'organisation sémantique des précédentes. Ce fait a comme contrepartie et comme manifestation évidente la tendance à dresser des listes statistiques de 'richesse lexicale' et de diversification du lexique, lesquelles, tout en étant typiques à l'epoque de l'associationnisme, continuent pourtant à être adoptées en tant que mesure de l'apprentissage du lexique.[17]

A cette tendance on avait déjà eu une réponse intéressante, celle de M. Coseriu, dans les années Soixante, qui recommendait de voir, au-delà de la surface des lexèmes, une organisation de traits sémantiques de type structural.[18] Aujourd'hui, les progrès de la sémantique nous permettent de faire encore quelques pas de plus: par ex. les rapports logiques entre les significations des mots, qui sont différents d'une langue à l'autre, paraissent contribuer puissamment à favoriser (si semblables) ou, respectivement, défavoriser (si difformes) l'apprentissage du lexique d'une L_2.[19] Mais, plus encore, l'hypothèse d'Alinei, d'après laquelle chaque mot du lexique à comme contenu une phrase, se manifeste comme une voie ouverte à parcourir dans l'enseignement contrastif. Il n'est pas possible de résumer ici l'argumentation de M.Alinei,[20] très complexe et d'ailleurs assez accessible aux lecteurs de langue française depuis la parution d'une revue plurilingue qui s'appelle "Quaderni di semantica". Mais on peut la présenter par le biais de peu d'exemples, d'ailleurs très simplifiés par rapport à la présentation que l'on pourrait en donner en des termes rigoureux.

Prenons par exemple le couple de mots italiens *acquatico* et *idrico*. Ils se trouvent, dans l'ordre alphabétique, très éloignés l'un de l'autre; et pourtant il contiennent un trait sémantique en commun, c'est-à-dire le trait (acqua). Or, le premier signifie CHE VIVE NELL'(acqua) /"vivant dans l'(eau)"/,

tandis que le deuxième signifie RELATIVO A (acqua) /"concernant l'(eau)"/. Ils organisent donc le même trait sémantique de façon différente, en l'insérant dans deux structures de phrase différentes. Mais leur affinité de sens n'est pas évidente si l'on s'en tient à leur forme respective; il n'est qu'à partir de leur sens que l'on peut en saisir la proximité sémantique. Le discours pourrait se faire plus complexe si l'on prenait en compte aussi d'autres termes adjectivaux contenant ce même trait (acqua): *acquoso, acqueo, idraulico,* par ex., se différencient des termes cités seulement par le biais de l'organisation sémantique dans laquelle ils l'introduisent. Or, un apprentissage du vocabulaire qui ne tient compte que des formes est forcé à perdre l'affinité et les différences de sens entre les termes indiqués; en outre, un apprentissage de l'italien en tant que L_2 qui ne partirait que de la forme se trouverait devant des difficultés insurmontables au moment de la justification des différences. Pensons par ex. à la façon dont l'anglais organise le trait (acqua) dans des termes de nature adjectivale: il ne fait usage que du déterminant *water* devant le déterminé concerné. *Risorse idriche* deviendrait *water resources,* tandis que *animali acquatici* deviendrait *aquatic animals*. Donc, le même trait est organisé en anglais dans quelques cas sous la forme d'un adjectif spécifique *(aquatic),* dans d'autres cas sous la forme d'un déterminant générique aussi du point de vue formel *(water)*.

En conclusion, il est insuffisant d'aborder le lexique par sa forme seulement; la forme trahit les ressemblances et les relations sémantiques; il n'y a que le sens qui permet à l'apprenant de se créer des structurations lexicales complexes et différentielles d'une langue à l'autre.

Un autre domaine constituant un terrain de difficultés d'apprentissage presque insurmontables, c'est celui de la dérivation des mots. L'étude de ce domaine se borne d'ordinaire à ne considérer que les modifications formelles ayant lieu, dans une langue, lors du passage d'un mot de départ à un mot dérivé de lui. Les recherches, même les plus complexes, sur

la morphologie contrastive ne franchissent pas cette barrière 'formelle'. Ce n'est que par une voie notionnelle que l'on peut s'apercevoir que des variations de structure sémantique accompagnent les variations de forme, et que ces variations sémantiques sont tres différentes d'une langue à l'autre. Un exemple de comparaison entre l'arabe et l'italien suffira a rendre évidente cette question.[21]

On sait que les lexèmes arabes sont constitués par une série de trois (ou quatre, mais plus rarement) consonnes. Les mots concrets dont la langue est faite dérivent de ces racines par un jeu morphologique très complexe et, en même temps, surprenamment formalisé. Si j'ai, par ex., la racine *k-t-b*, qui évoque le sens "écrire", je peux en tirer tous les mots ayant, dans leur contenu, ce sens d' "écrire". Si j'insère des voyelles comme les suivantes:

k-ā-t-*i*-b

(donc, un *ā* entre *k* et *t*, e un *i* entre *t* et *b*), j'obtiens le sens "celui qui fait l'action d'écrire", donc "l'écrivain"; si je fais une manipulation un peu plus complexe, comme la suivante:

ma-k-t-*a*-b

(donc, *ma* avant toute la série, *a* entre la deuxième et la troisième consonne), j'obtiens le sens de "lieu où l'on fait l'action d'écrire", donc "bureau". Or, l'aspect réellement étonnant de cette organisation morphologique, c'est que si je porte à plusieurs racines la même modification morphologique, j'obtiens toujours la même structure (ou *pattern*) sémantique. Donc, pour reprendre le premier exemple, si j'ai, au lieu de *k-t-b*, la racine ṭ-*l*-*b*, et j'y place, dans les endroits appropriés, les voyelles *ā* et *i*, j'ai comme résultat, toujours, la structure sémantique "celui qui fait l'action de (sens de la racine)"; c'est-à-dire, en l'occasion, "celui qui fait l'action d'interroger", donc "l'élève" (arabe *ṭālib*).

Ceci nous permet de condenser dans une formule le mécanisme morphologique en question:

$$C_1\text{-}\bar{a}\text{-}C_2\text{-}i\text{-}C_3$$

(ou C = consonne, et les chiffres indiqués en bas servent a distinguer les différentes consonnes). Sur la base de cette formule pratiquement toutes les racines peuvent être employées comme base de dérivation, et porter à la production de mots signifiant, de façon stable "celui qui fait l'action de". Viceversa, à partir de la structure sémantique "celui qui fait l'action de", on peut y modeler un mot dérivé fait d'après la formule indiquée. Donc, le sens est prévisible par le biais de la forme, et la forme permet de voir le sens approprié. Dans un certain sens, la correspondance entre signifiant et signifié est, dans ce cas, parfaitement transparente.

La régularité de ces mécanismes est tellement haute que la tradition grammaticale arabe a elle-même élaboré une série de 'formes', c'est-à-dire de modèles, qui condensent aussi mnémoniquement les manipulations morphologiques.[22] Par ex., la forme exprimant la dérivation du *nomen agentis* est *fā'il* (la racine de toutes les formes mnémoniques est *f-'-l* "faire").

Un système dérivationnel de ce type présente au moins les proprietés suivantes:

(i) il permet la prévision du sens à partir de la forme externe;

(ii) il permet, avec de bonnes chances de réussite, de construire la forme appropriée pour un sens que l'on aurait à l'esprit;

(iii) il est régulier, et donc favorise la mémorisation.

De ce point de vue, ce système est, en principe au moins, beaucoup plus 'orienté à l'utilisateur' (ou resp. l'apprenant) que d'autres: il favorise la mémorisation, est énormement productif, mais surtout il augmente remarquablement la probabilité que les hypothèses, que l'apprenant fait sur les parties de la langue qu'il ne connaît pas encore, soient justes.

Voyons maintenant la façon dont opère l'italien pour ce qui concerne également la dérivation. Prenons des équivalents sémantiques approximatifs des mots arabes cités tout à l'heure.

De *scrivere* ⟶ *scrittore*, on pourrait déduire erronément une règle dérivationnelle disant

$$R_v \text{ -}tore = \text{celui qui fait l'action de } R_v$$

(ou R_v désigne la racine verbale). Or, cette règle vaut réellement dans pas mal de cas (*saldatore, montatore, stampatore,* ecc.), mais

(i) elle encourage (ce qui se passe vraiment dans le langage enfantin) de fausses hypothèses (telles que: *insegnare* ⟶ *insegnatore*, au lieu d'*insegnante*), car elle est beaucoup moins régulière et systématique que l'on ne s'attend;

(ii) la faculté de mémoire est beaucoup plus chargée, car les vois lexicales sémantiquement liées ne le sont pas autant du point de vue formel (cf. *maestro* et *insegnare*); et, par conséquent, il est souvent impossible d'inférer le sens à partir de la forme ou de trouver la forme appropriée à partir d'un pattern sémantique acceptable;

(iii) l'apprentissage du lexique en résulte fragmenté, car il ne peut procéder qu'en partie par génération, tandis que la plupart du lexique ne s'apprend que par petites îles.

Ce très petit échantillon illustre, je l'espère, les potentialités d'une telle analyse. Elle permet en effet de rendre compte des difficultés que rencontre l'apprenant lors de son élargissement du vocabulaire.[23] Elle permet également de dresser une typologie des langues basée sur leur différente 'orientation à l'utilisateur', ou, si l'on le préfère, sur leur degré de prévisibilité du contenu par la forme et viceversa. Sur une échelle typologique on pourrait placer l'italien et l'arabe en deux points, sinon totalement opposés, au moins tres éloignés. Les autres langues pourraient trouver leur place par rapport aux extrêmes: comme tendance, on pourrait placer le français plus ou moins dans l'aire de l'italien (relative irrégularité de dérivation sémantique, réduite prévisibilité des sens par les formes, etc.), tandis que l'allemand et l'anglais se placeraient dans une position intermédiaire.

Mais, plus en général, cet échantillon devrait montrer

qu'il est bien possible d'entrer dans la dérivation morphologique par le biais du sens plutôt que (ou outre que) par la forme. Il va sans dire qu'il est nécessaire de mettre sur pied des programmes d'étude tres complexes avant de pouvoir disposer d'informations satisfaisantes sur la contrepartie sémantique des procédés morphologiques. Ces programmes devraient aboutir au moins à un catalogue des types de correspondance sémantico-formelle d'une langue, qui pourrait être bâti aussi sur une base statistique.

4. Conclusion

Au terme de cette note, il est bien de tirer des conclusions. La première desquelles est la suivante: l'apprentissage de la L_2 ne peut que s'avantager d'un contact avec celui de la L_1. Mais cette formulation risque d'être banale (car elle est désormais partagée, théoriquement au moins, par presque tout le monde) si l'on ne la soumet pas à quelques limitations et précisions. La comparaison entre L_1 et L_2 ne peut se baser sur le relevé neutre des ressemblances et des différences de surface, qui n'aboutissent qu'à ce que l'on savait dès le départ; elle doit se pousser plus loin, jusqu'aux notions sous-jacentes, "invisibles", des deux langues. Ce n'est que par cette voie qu'il paraît possible d'atteindre les différences de structuration des langues et comprendre, sur le coté de l'application, les difficultés d'apprentissage que rencontrent les apprenants lors de leur contact avec certains microsystèmes de la L_2.

Les exemples que je viens de discuter ne sont que des aperçus illustratifs. D'ailleurs il y a en Europe et dans d'autres pays une remarquable quantité de recherches portant justement sur le problème de l'organisation différentielle profonde des langues, auxquelles on peut s'adresser. Ces recherches attendent encore d'être reconduites à une synthèse globale. Pour l'instant, donc, la coopération pratique entre les enseignants doit attendre que les chercheurs fassent encore des progrès avant qu'elle puisse adopter des assises nouvelles.

1 *Cf. per ex. Wilkinson (1971; 1974).*

2 *La bibliographie italienne sur l'éducation langagière est très vaste. Le lecteur étranger pourra se renseigner par la liste publiée dans Simone (1979), et par un recueil de textes significatifs tel que Cortelazzo-Renzi (1977).*

3 *Ce renouveau a eu aussi un manifesto remarquable; il s'agit des* Dieci tesi sull'educazione linguistica democratica *(1974), réimprimées dans De Mauro (1977) et dans Cortelazzo-Renzi (1977).*

4 *Les figures les plus remarquables de cette tradition sont sans doute le linguiste G.I. Ascoli et le pédagogue G. Lombardo Radice (sur lequel cf. De Mauro 1981).*

5 *L'étude des effets non-langagiers de la déprivation langagière est démarrée en Italie avec la célèbre* Lettera a una professoressa *par L. Milani (1967), et a été poursuivie par T. De Mauro (cf. par ex. De Mauro 1977).*

6 *Cette perspective est présentée dans Simone (1976), réimprimé dans Simone (1979).*

7 *Sur les réflexions au sujet de la grammaire dans l'école, cf. Simone (1974), Berretta (1977), Arcaini (1978).*

8 *Les assises théoriques d'une telle orientation sont présentées dans Roulet (1980); pour ce qui concerne le côté italien, cf. D'Addio (1974).*

9 *Des informations sur le mérite des nouveaux programmes d'enseignement, on peut consulter un recueil de commentaires tel que Corda Costa - Visalberghi (1979), contenant des travaux pertinents comme Simone (1979a) et D'Addio (1979).*

10 *Le rôle de certaines associations professionnelles dans la diffusion de l'esprit d'innovation est très important. On peut le vérifier par les actes des colloques et congrès qu'ils ont organisés sur le problème de l'éducation langagière: par ex. LEND (1983a, b, c, d).*

11 *Il suffit de mentionner ici T. De Mauro et le groupe de chercheurs travaillant avec lui à l'Université de Rome, ou D. Parisi et ses collaborateurs à l'Institut de Psychologie du CNR a Rome.*

12 *Sur ce concept, cf. Arcaini (1978), D'Addio (1974), Simone (1983).*

13 *Une analyse critique de la linguistique contrastive de type traditionnel, pour ce qui concerne l'italien, dans Lo Cascio (1978).*

14 *C'est le point dans lequel la réflexion italienne se rencontre avec l'importante lignée anglaise de linguistique appliquée (Wilkinson, Wilkins, Candlin, Widdowson), plusieurs textes de laquelle ont été traduits en italien dans les dernières années.*

15 *C'est la voie 'notionnelle' ou, si l'on veut, la voie se reliant à la théorie de l'énonciation, pour laquelle on peut*

contruire une lignée théorique Jespersen-Jakobson-Benveniste, qui pourtant attend encore sa systématisation.

16 L'idée que les langues opposent divers niveaux de difficulté à l'apprentissage du sujet, qui met en jeu des tendances 'naturelles' se trouve dans Dressler (1977) (pour ce qui concerne la morphologie), Simone (1983), et dans la tradition de l'interlangue (sur laquelle une commode anthologie est constituée par Arcaini-Py 1984).

17 La conception 'quantitative' de l'accroissement du lexique est illustrée dans un travail classique de l'époque de l'associationnisme, tel que Miller (1951; trad. ital. 1972).

18 Cf. sur ce point Coseriu (1966), et aussi, pour une fondation théorique plus étendue, Coseriu (1981).

19 Cf. Lyons (1968, ch. 10), repris dans Lyons (1977, pp.291 ss).

20 Cf. Alinei (1974), repris et élargi dans plusieurs articles du même auteur dans "Quaderni di semantica".

21 Le propos qui suit développe Simone (1983); cf. aussi Coseriu (1981).

22 Le lecteur ne connaissant pas l'arabe peut se renseigner par Wright (1874).

23 Cf. sur ce point Arcaini (1983); il serait bien de rappeler à ce sujet aussi les travaux menés au sein de la Valenztheorie.

Références bibliographiques

Alinei 1974
M. Alinei, La struttura del lessico, Bologna.

Arcaini 1978
E. Arcaini, L'educazione linguistica come strumento e come fine, Milano.

Arcaini-Py 1984
E. Arcaini-B. Py (a c. di), L'interlingua, Roma.

Berretta 1977
M. Berretta, Linguistica ed educazione linguistica, Torino.

Corda Costa-Visalberghi 1979
M. Corda Costa-A. Visalberghi (eds.), Scuola media e nuovi programmi, Firenze.

Coseriu 1966
E. Coseriu, Structure lexicale et enseignement du vocabulaire; dans Actes du premier colloque international de linguistique appliquée, Nancy, pp. 175--217.

Coseriu 1981
E. Coseriu, Les procédés sémantiques de la formation des mots, "Cahiers F. de Saussure", 35, pp. 3-16.

D'Addio 1974
W. D'Addio, Lingue straniere e comunicazione, Bologna.

D'Addio 1979
W. D'Addio, Lingue straniere, dans Corda Costa-Visalberghi (1979).

De Mauro 1977
T. De Mauro, Scuola e linguaggio, Roma.

De Mauro 1981
T. De Mauro, Idee e ricerche linguistiche in Italia, Bologna.

Dressler 1977
W. Dressler, Towards a polycentristic theory of morphology, "Wiener Linguistische Gazette".

LEND 1983a
LEND, Insegnare la lingua: la comprensione del testo, Milano.

LEND 1983b
LEND, Insegnare la lingua: parlare e scrivere, Milano.

LEND 1983c
LEND, Insegnare la lingua: quale grammatica?, Milano.

LEND 1983d
LEND, Insegnare la lingua: verifica e valutazione, Milano.

Lo Cascio 1978
V. Lo Cascio, Linguistica contrastiva, dans D. Gambarara-P. Ramat (eds.), Dieci anni di linguistica italiana, Roma.

Lyons 1968
J. Lyons, Introduction to theoretical linguistics, Cambridge.

Lyons 1977
J. Lyons, Semantics, Cambridge.

Miller 1951
G.A. Miller, Language and communication, Harvard.

Renzi-Cortelazzo 1977
L. Renzi-M.A. Cortelazzo (eds.), La lingua italiana oggi: un problema scolastico e sociale, Bologna.

Roulet 1980
E. Roulet, Langue maternelle et langues secondes. Vers une pédagogie intégrée, Paris.

Simone 1974
R. Simone, Lingua e metalingua nella comunicazione educativa, dans R. Titone (ed.), Questioni di tecnologia didattica, Brescia.

Simone 1976
R. Simone, L'educazione linguistica dalla lingua al linguaggio, "Scuola e città", 27, pp. 319-340.

Simone 1979
R. Simone (ed.), L'educazione linguistica, Firenze.

Simone 1979a
R. Simone, Italiano, dans Corda Costa-Visalberghi (1979).

Simone 1983
R. Simone, Derivazioni mancate, dans W. Dressler et al. (eds.), Parallela, Tübingen.

Wilkinson 1971
A. Wilkinson, Foundations of language, Oxford.

Wilkinson 1874
A. Wilkinson, Language and education, Oxford.

Wright 1974
C. Wright, A grammar of Arabic language, Oxford.

Povzetek

JEZIKOSLOVJE IN VZGOJA: NOVOSTI IZ ITALIJE

Avtor želi prikazati mnenja in razpravljanja o razvoju znanja jezika in jezikov v današnji italijanski šoli.

Predlaga novo pojmovanje uporabnostnega jezikoslovja, ki ga dojema bolj kot primerjanje sistema pomenov in manj kot primerjanje sistema oblik.

Mario Medici
Roma

CDU 805.0:929 Ariosto:Satire

ANCORA SULLA COORDINAZIONE DI INDICATIVO E CONGIUNTIVO NELLE "SATIRE" DELL'ARIOSTO

In "Lingua nostra" (XLII, 1981, pp. 43-44) mi sono occupato degli aspetti linguistici ed espressivi dei casi di coordinazione di indicativo e congiuntivo in proposizioni dipendenti, riscontrati nelle *Satire* di Ludovico Ariosto: essi, tutti, trovano conferma testuale nella recente edizione critica, a cura di Cesare Segre, pubblicata nella collana mondadoriana di tutte le opere ariostesche (vol. III, Milano 1984). Qualcosa tuttavia si può ora aggiungere e osservare più largamente, tenendo conto dell'apparato posto a piè di pagina, che viene a dimostrare ancora una volta la possibilità (che qui si presenta anche come "variantistica") di usi alternativi di indicativo e congiuntivo in determinati sintagmi, tendendosi nel nostro caso specifico in genere, con la diversa o mutata lezione, a un pareggiamento modale con conseguente livellamento a scapito di funzioni o valori espressivi. Alla compresenza articolata dei modi diversi, alla più generale tendenza al congiuntivo, ben è affidata la "sottigliezza" formale, stilistica ed espressiva della poesia ariostesca.

Nella satira IV 145-147 si leggeva (e si legge tuttora nell'edizione critica), con un congiuntivo e un indicativo coordinati:

> O *stiami* in Ròcca o *voglio* all'aria uscire,
> accuse e liti sempre e gridi ascolto,
> furti, omicidii, odi, vendette et ire,

passo che comunque confrontavamo, per analogia, con I 13-15, che presenta invece due congiuntivi:

> O ch'egli *lodi*, o *voglia* altrui far scorno,
> di varie voci subito un concento
> s'ode accordar di quanti n'ha dintorno:

e per questo caso appunto, in St(*editio princeps*, del 1534) riscontriamo un indicativo *loda*.

Riferivamo poi il passo di III 43-47:

> In casa mia mi sa meglio una rapa

ch'io *cuoca*, e cotta s'un stecco me *inforco*,
e *mondo*, e *spargo* poi di acetto e sapa,
che all'altrui mensa tordo, starna o porco
selvaggio,

per il quale in S (manoscritto) troviamo la lezione *quoco*, all' indicativo.

Tra gli altri vari casi che riportavamo, ancora due ci offrono nell'apparato una diversità testuale. Si legge nella satira V 223-228:

Il sollimato e gli altri unti ribaldi,
di che ad uso del viso empion gli armari,
fan sì che tosto il viso lor *s'affaldi*;
o che i bei denti, che già fur sì cari,
lascian la bocca fetida e corrotta,
o neri e pochi *restano*, e mal pari,

per il quale passo St ci dà, oltre *s'affaldi*, un secondo congiuntivo: *lascin*. Invece per I 97-102:

Non vuol che laude sua da me composta
per opra degna di mercé si pona;
di mercé degno è l'ir correndo in posta.
A chi nel Barco e in villa il *segue*, dona,
a chi lo *veste* e *spoglia*, o *pona* i fiaschi
nel pozzo per la sera in fresco a nona,

ci presentano un ulteriore indicativo sia S (precisamente: *et pone)*, sia St *(pone)*.

Anche al di fuori del tipo sintattico che andavamo analizzando, adesso l'edizione critica del Segre ci consente di registrare qualche altra oscillazione (o uso possibilistico o alternativo) tra indicativo e congiuntivo usati ciascuno a sé.

Un indicativo della satira III 244-246:

se l'uomo è sì ricco che *sta* ad agio
di quel che la natura contentarse
dovria, se fren pone al desir malvagio,

ci si prospetta come congiuntivo tanto in S *(stie)*, quanto in St *(stia)*. E, comunque, si confrontino e valutino anche i sucessivi congiuntivi dei versi 247-252, ma soprattutto si veda quanto precede, cioè i versi 238-240, prima sfuggiti a noi, che senza dubbio ci riportano in pieno nell'ambito del costrutto sintattico di coordinazione di indicativo e congiuntivo in proposizioni dipendenti:

Se di ricchezze al Turco, e s'io me *agguaglio*

di dignitate al Papa, et ancor *brami*
salir più in alto, mal me ne prevaglio.

Infine, l'indicativo a sé, ancora della satira III 232-234:

Se ne l'onor *si trova* o ne la immensa
ricchezza il contentarsi, i' loderei
non aver, se non qui, la voglia intensa,

risulta come congiuntivo imperfetto, particolarmente in S e St: *si trovasse*.

Povzetek

O PRIREDNI VEZAVI INDIKATIVA IN KONJUNKTIVA V ARIOSTOVIH SATIRAH

Avtor je analiziral priredno vezavo indikativa in konjunktiva v odvisnikih pri Ariostu že v florentinski reviji Lingua nostra, XLII, 1981.

Nedavno izišla kritična izdaja Ariostovih Satir, v redakciji C. Segreja, Milano 1984, s svojim gradivom potrjuje prisotnost tega sintaktičnega fenomena, to pa ponovno dokazuje stalnost ter stilistično-ekspresivno vrednost te rabe. Variante, ki jih za uporabo modalne oblike glagola nudi kritični filološki aparat, nakazujejo možnost alternativne rabe. Dragocena pa so tudi tista mesta, kjer varianta dokazuje težnjo h gramatikalnemu poenotenju, torej k izenačitvi, seveda na račun izrazne vrednosti.

Jaroslav Šašel
Ljubljana

CDU 801.311 Emona, Ljubljana

K KRAJEVNIMA IMENOMA EMONA IN LJUBLJANA

Med poslednjimi problemi, ki se jim je Anton Grad posvečal, je bil poskus izpeljave imena Ljubljana iz romanščine.[1] Izginotje predhodnega toponima za to naselje - to je Emona - in nastanek novega - Ljubljana - je neločljivo povezano z zgodovino mesta in celo z najzgodnejšimi vprašanji vzhodnoalpskega slovanstva; zato zanima posebej tudi zgodovinarja.

1

Nekateri grški in latinski raziskovalci so izvajali ime Emona iz prastare oznake za rodno pokrajino argonavtskega vodje. Tesalija je bila v davnini Haemonia. Ker je bil po nakaterih verzijah argonavtske legende ustanovitelj prazgodovinskega mesta Jazon in ker je bila pot herojev-Argonavtov najpozneje od 5. stoletja pred Kr. stavljana na prometno črto Sava-Kras-Jadran,[2] je rimska colonia Iulia Emona dobila z Jazonom mitičnega praočeta in mitični sij, podobno kot Rim z ustanoviteljem Enejem ali Padova z Antenorjem.

Ime Emona ima nenavadno obrazilo. Toponimi z obrazilom *-ona*, ki so koncentrirani (kot se zdi) na severno polovico Apeninskega in na zahodne sekcije Balkanskega polotoka - na primer, Salona, Scardona, Aenona, Flanona, Verona, Cremona, Gemona - niso ne ustrezno zbrani ne analizirani.[3] Slovani so obrazilo preobrazili v *-in*, kjer so toponim posvojili; tako Salona-Solin, Scardona-Skradin, Aenona-Nin, Flanona-Plomin, Gemona-Humin.[4] Emone ni vmes. Mesto nima imenske kontinuitete. Nihče pa ni pozoren na dejstvo, da ga je Anonymus iz Ravene zapisal v obliki Atamine (4.20).

O piscu-geografu ni znanega več kot to, da je bil klerik in da je živel - tako danes splošno mislijo - ali v drugi polovici 7. ali v prvi 8. stoletja. Za kompilirano Kozmografijo je porabljal zgodnje in pozne rimske vire, tudi 'gotske', pravi sam.

Slednji so posebej opazni pri poglavju o Karneoli.[5]

Ime Atamine zapisuje v nominativnem kontekstu. Slovnično-oblikovno pa je ta zapis lokativ od nominativa Atamin. Hkrati je očitno, da je oblika Atamine zlitina predloga in imena, Ad (A)emonam, kar je v vsakdanjem govoru ali v dialektu sčasoma dalo nominativ Ata(e)mona, v lokativu Ata(e)mon(a)e.

Odkod pa v Anonimovem zapisu 'slovanizirano' obrazilo -in, Atam-*in*-e? Ker je glasoslovno skladno z omenjenim pravilom o imenih na *-ona*, Atamona-Atamin, je težko eliminirati slovanskega posrednika, ki je bil ali prehodno ali za stalno tu dejansko že v 6. stoletju navzoč, kot pričajo literarni viri. Le-ta bi lahko obliko Atamona preobrazil v Atamin.

Če smo na pravi sledi, je ugotovitev presenetljiva in postavlja vprašanje, kdaj je nastal vir anonimnega geografa, ki je notiral slovansko spremembo obrazila, in kdaj so prišli Slovani prvič v kontakt z Emono. Postavlja pa tudi vprašanje tistih krajevnih imen s slovenskega jezikovnega prostora z obrazilom *-in*, ki nimajo ohranjene predhodne antične oblike, na primer, Tolmin, Bohinj, Vrtovin, Korinj.[6]

2

Ker je v nasprotju z vrsto drugih omenjenih imen oblika Atamine padla v popolno pozabo in se je ohranil le njen zapis, ki ga posreduje Anonymus, kaže, da so Slovani v obdobju, ki ga lahko zgolj na široko omejimo s 6. stoletjem na eni in najpozneje z začetkom 8. stoletja na drugi strani, le nekaj časa bivali v Emoni, nato pa bili za daljšo dobo odsotni, torej ali iztrebljeni ali pregnani.

Tudi veliko število študij o imenu Ljubljane ni dalo historično zadovoljivega rezultata. Številni slavisti in jezikoslovci menijo - tudi Anton Grad[7] - da je obrazilo *-ana* na slovenskih toponimih predslovanskega izvora. Primerjaj Barbana, Kožbana, Biljana, Forjana, Košana, Kozana, Sežana, Rižana, Medana, Paradana, Bojana.[8] Če se ne motijo, bi za historika sledilo, da je v emonskem ruševinskem pepelu vendarle tlelo nekaj, kar je lahko posredovalo predslovanski drobec za novo poimenovanje mesta

ob sekundarni slovanski naselitvi, kot meni v bistvu tudi Anton Grad.

1 *'K etimologiji toponima Ljubljana', Onomastica Jugoslavica 7 (1978) 27-35, ter 'Prispevek k etimologiji toponimov Ljubljana, Lubiana, Laibach', Slavistična revija 28 (1980) 49-63, z navedbo predhodnih študij.*

2 *Apolonij z Roda v epu Argonautika. Posebej z ozirom na Balkan glej k epu, kar piše R. Katičić, Godišnjak (Akademija nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine) 7 (1970) 71. Da je bil Jazon ustanovitelj Emone, omenjata Sozomenos, Hist. eccl. I 6 ter Zosimos, Nea historia V 29.*

3 *Prim. A. Holder, Altceltischer Sprachschatz II (1904) 858.*

4 *K fenomenu prim. F. Ramovš, Kratka zgodovina slovenskega jezika (1936) 36, ter P. Skok, Etimologijski rječnik hrvatskoga i srpskoga jezika II (1972) 519 s. v. Nin, ter III (1973) 268 s. v. Skradin in 304 s. v. Solin.*

5 *Poslednji pregled k njemu nudita A. L. F. Rivet in Colin Smith v delu The Place-Names of Roman Britain (1979) 185. Prim. dalje H. Lieb, 'Bodman und der Anonymus Ravennas', izšlo v delu: Bodman, Dorf, Kaiserpfalz, Adel (Hrsg. Herbert Berner, 1977) 153. U. Schillinger-Häfele, Arheološki vestnik 26 (1975) 255. J. Šašel v delu Arheološka najdišča Slovenije (1975) 80 sl.*

6 *Prim. dalje Podvin, Žerjavin, Podsabotin, Moškrin, Narin, Bočamarin, Formin, Ogulin, Hreljin, Gradin, Jerčin, Trzin, Tuhinj, Strahinj, Ročinj itd. Ogromno podatkov za prostor izven meja Slovenije navaja Milko Kos v študiji 'K postanku slovenske zapadne meje', Razprave Znanstvenega društva za humanistične vede v Ljubljani 5-6 (1930) 336-375. Opozoriti pa je treba na toponim Vrtovin, ki potrjuje gornje, namreč z listinsko ohranjenim zapisom iz leta 1001, Ortaona, glej F. Kos, Gradivo za zgodovino Slovencev III (1911) št. 1.*

7 *Str. 30.*

8 *Za politični teritorij Slovenije mi je dal pregled nad imeni Franc Jakopin, ki sem mu hvaležen tudi za razgovor.*

ZU DEN ON EMONA UND LJUBLJANA

Die Bildungssilbe -ona *wurde in übernommenen ON von den Slawen regelmässig auf* -in *umgebildet (Salona-Solin). Dieser Gruppe wird vom Autor auch die Form* Atamine *beigezählt (für Emona, Anon. Ravenn. 4.20), die infolge einer Diskontinuität in Vergessenheit geriet. Im Bereich derselben Siedlungsstelle taucht später der ON Ljubljana auf, dessen Bildungssilbe* -ana *(wie in ON Fažana, Sežana) auf lokales Bestehen eines sprachlich vorslawischen Elements hindeutet. Lit. und Beispiele s. im Text oben.*

Manlio Cortelazzo CDU 805.0-022-087 (453.1)

CINQUE ETIMOLOGIE VENEZIANE ANTICHE

Si raccolgono qui alcune osservazioni etimologiche, che riguardano voci (invero, piuttosto rare) non piu in uso a Venezia, ma bene testimoniate nei documenti antichi. I problemi, che pone questo tipo di ricerca, sono strettamente legati alla limitatezza delle informazioni ricavabili dai testi, alla scarsità di possibili riscontri, che non siano quelli dei vocabolari storici, ristretti alla lingua letteraria, e alla mancanza di tutti i parallelismi, che le parole dialettali solitamente offrono attraverso le raccolte lessicali vernacolari e gli atlanti linguistici.

1. *beretìn* 'bigio, cinerognolo'

La più antica attestazione finora nota di questo aggettivo (presto sostantivato, sottintendendo 'panno'), molto diffuso anche in it. (*berrettino*), ci porta a Venezia. Nell'inventario di una bottega rialtina nel 1225 si trovano "In primis pecias IIII de beretino" (*Maggior Consiglio* 1950: 79), cioè quattro pezze di stoffa di color grigio. E Venezia è indicata come centro di espansione della voce, dopo aver ottenuto, per un passo del Cennini, l'ingresso nei vocabolari storici, quando il nome del colore era già entrato da tempo nella pratica commerciale (Pegolotti; ed inoltre Frey 1962: 79 e Rossebastiano Bart 1983: 2,600).

La proposta etimologica tradizionale (dal lat. *birrus* 'rosso, rossiccio') risale al Mussafia 1873:133 (con ampi riferimenti anche alla sua distribuzione geografica) ed è stata via via accettata dal Meyer-Lübke, da C. Merlo, da B. Migliorini e A. Duro, dal Battaglia e da altri ancora. Solo il DEI si è posto contro corrente con la ricostruzione di un lat. **venetīnus*, dall'agg. *venetus* 'turchino', ammettendo, tuttavia, una possibile contaminazione con *birrus* (etimo indicato con perplessità da D. Olivieri).

Come già accennato (Cortelazzo-Zolli 1979:133, dove è staccato dal diverso uso in *canaglia berettina* 'tristo, perfido'),

si ritiene, invece, che esso non sia altro che l'adattamento di un ar. *bārutī*, ăgg. di *bārŭd* 'polvere da sparo', come conferma anche Pellegrini 1982: 332-233.

Data l'epoca d'importazione, è escluso il tramite turco col suo prestito *barutī* 'color ardesia, grigio scuro' (Redhouse 1968), al quale è da preferire l'arabo-persiano *bāruti* 'grigio' (propriamente, 'del colore della polvere da sparo').

2. *far gionda* 'far baldoria'

La loc. venez. *far gionda* 'far baldoria', registrata prima dal Patriarchi nel 1796, assieme al verbo *giondàr*, di cui *gionda* è deverbale, poi dal Boerio nel 1829, appartiene ad un compatto filone che da Revine Lago (*(g)ionda:* Tomasi 1983) risale verso il bellunese (*giondina:* Nazari 1884), l'agordino (*fa le (s)giónde:* Pellegrini 1947-48) e lo zoldano (*gionda:* Gamba-De Rocco 1972), si attesta bene nel Friuli (*(fa) gionde* e *giondà: Nuovo Pirona* 1935) ed arriva fino a Pirano (*giondâ:* Rosamani 1958).

La sua origine non sembra problematica: un lat. **gaudāre*, come variante di *gaudēre* (Ascoli 1873: 513), è, comunque, preferibile al lungo percorso ipotizzato dal Vidossich 1906: *gondolare* (simile a *gondolare*) ⟶ **golondare* ⟶ **glondare* ⟶ **giondâ*, mentre i passaggi da **gaudāre* (cfr. *pausāre*) ⟶ **gauldāre* ⟶ *gioldâ* (cfr. *polsâ*) ⟶ *gionda* (cfr. *ponsa*) sono abbastanza plausibili, anche se suscitano un interrogativo inquietante: come si spiega il veneziano *giondàr?* per recente influsso friulano (il suo isolamento e la semantica convengono bene ad una comunita di lavoratori inseriti nella citta lagunare)? o si tratta del fossile di una più larga ed antica palatalizzazione (Schmid), che ha lasciato qualche traccia più cospicua a partire da Revine Lago, come nota G. B. Pellegrini nella prefazione al Tomasi?

In questa serie si inserisce con proprie caratteristiche una variante *gianda* (egualmente attraverso **gauldāre*, ma con diversa soluzione di *-aul- : *gialdâ* ⟶ *giandâ*), che accomuna Grado e Chioggia. A. C. Marocco (1983: 33) riporta questi esempi d'uso della locuzione gradese *fâ gianda: "I xe 'ndai a fâ gianda* (Sono

andati a far bisboccia). *L'à fato gianda de elo* (Ha fatto di lui quello che ha voluto!). Chi vince facilmente nello sport *fa gianda* dell'avversario o degli avversari. Il leone che aggredisce l'antilope ne *fa gianda*". Così a Chioggia *fare sgianda* è 'rompere tutto': *qua i à fato sgianda* 'qua hanno rotto tutto' (Naccari-Boscolo 1982).

L'alternativa (prestito o palatalizzazione indigena?) si ripropone.

3. *polorbo* 'sciocco'

L'agg. *polorbo* 'balordo, babbeo, stolido, minchione' era già antiquato agli inizi dell'Ottocento (Boerio 1829).

In realtà, esso si incontra, e con relativa frequenza, nei testi del Cinquecento, specie nel Calmo:

1551: "questi è fameggi da carezzar, e no certi polorbi che no sa far un sofrito si i no ha tre massere al culo", *Saltuzza* I 3 (c. 5 v);

1552: "là se fa apetito, se fa bon stomego, se paisse, se usa a inscir de polorbi", Rossi 235;

1553: "poltron, polorbo, Re de i scagazi", *Egloghe* II (c. 32);

1556: "de chel polorbo del Rambioso", *Travaglia* III 12 (c. 51 r); "Vaga un puoco come se vogia polorbi", *Travaglia* IV 5 (c. 68 v).

Credo che si tratti di un *Polo* (= Paolo, nome di figura nota o inventata) *orbo*, cioè di uno di quei ciechi che cantavano, accompagnandosi con uno strumento, per le strade della città per qualche quattrino, come è provato diffusamente anche altrove (G. Folena in "Lingua nostra" XVII, 1956, p. 68, nota 10; Pitré 1889; 18, 339, 352) e fino a tempi vicini a noi (Luri di Vassano 1875: 380-381). Che nome e condizione fossero legati è confermato dalla tarda (1604) commedia *Tradimento amoroso* di B. Maggi, dove interviene *un orbo sonatore*, chiamato *Polo orbo* ("poco fa sonando con Polorbo", V 5 (c. 53 v)). Il tipo ed il passaggio ad una connotazione negativa rientrano in una casistica diffusamente esaminata da Migliorini 1927: 199-202.

4. *sarandégola* 'fionda'

Il primo a mettere in discussione l'origine del venez. *sa-*

randégola 'fionda' è stato A. Mussafia (1873: 197), il quale, incontratolo in uno dei tanti vocabolari italo-tedeschi del XV sec., non poteva fare a meno di porlo in connessione con il padov. *frandìgolo*, con il latino mediev. *frandegulum* della *Historia belli Forojulensis*, una cronaca degli avvenimenti accaduti nella seconda metà del Trecento (cit. dal Du Cange), e con l'it. *frandibolo* (O. Ferrari, 1669).

Possiamo aggiungere, che la voce ricorre, come termine storico, nella *Cirurgia universale e perfetta* (Venezia, 1583) di Giovanni Andrea Dalla Croce: "Usavano gli antichi li frandigoli, che a questi tempi sono in uso appresso fanciulli per tirar ... le picciole pietre" (Battaglia 1970). Allo stesso ambiente settentrionale, anzi delle sole Venezie, ci riportano altre tre attestazioni in lat. mediev., a Verona nel 1276: "Item statuimus quod nullus, magnus vel parvus prohyceat lapides vel ballotas terre, cum arcu preerio vel cum frandevalo" (Sandri 1940: 432); a Udine nel 1425, che ripete il testo dello statuto di un secolo prima: "Ad corectionem maxime puerorum statutum fuit et reformatum quod nemo ... cum funda sive frandeolo prohicere audeat seu trahere" (Carusi-Sella 1930: 81); a Bassano nel 1506: "funda seu frandegolo" (Sella 1944). A questi documenti si può affiancare la conferma del vic. *franségolo* con la *s* sonora (Pajello 1896), *frandìgolo* ora del vic. rustico (*frandìgolo, fransègolo:* Candiago 1982) e del friul. *frandéu* o *sfrandèu*, che usò il Bosizio (morto nel 1743), cit. nel Nuovo Pirona 1935, nella sua traduzione dell'*Eneide* ("Alla usanza chiargnella pia il frandeu"). La base, chiarissima, è il lat. *fundibulus, fundibalus* 'balestra' (Diez 1887: 587, REW 3582a, Alessio 1959: 72, Prati 1968) con inserzione di *r*, come nel piem. *franda* (Nigra 1878: 15).

L'identificazione, apparentemente così scontata, con il tipo parallelo *sarandegola*, consiste nella presenza di una *s*- sostitutiva di *f*-.

Prima di arrivare ad una proposta, raduniamo la documentazione disponibile sulla variante:

1369: "aliqui pueri ... prohicientes lapides cum sarandegolis" ("Byz. Zeit." XIII, 1904, p. 456);

1460: "sarandégola: slauder" (Mussafia 1873);
1550: "Perché Follada con un sarandegolo / Cuogoli el trava grossi como ravi" (Caravia, ott. 131);
1553: "No trago mai se no de cerendagolo" (Calmo *Egloghe* I c. 12);
1553: "Vardeve de sto cerendegolo" (Calmo *Rodiana* V 65: c. 105);
1867: "Cerendègolo, s.m. Vocabolo antico ...; ed è la *Frombola*, detta da noi *Fionda*" (Boerio).

L'alternanza di *c* e *s* ci suggerisce di dare la precedenza, nell'evoluzione della voce, alle forme con l'affricata *(c = z)*, ricostruendo questa trafila: f u n d i b u l u s > *frondìgolo* > *frandìgolo* > **farandìgolo* (cfr. l'oscillazione ven. fra *fragnòcola* e *faragnòcola* e fra *frangola* e *faràngola)* > **zarandìgolo* > *sarandìgolo*.

La reciproca sostituzione di *z-* e *f-*, che era un problema nel 1873, ora è vista chiaramente, come sviluppo abbastanza frequente. Numerosi esempi sono stati raccolti dal Prati (1940: 59) e soprattutto dal Pellegrini (1949: 33-34; Pellegrini 1977: 278-279).

Questo passaggio presuppone una reazione alla pronuncia *f* all'interdentale *ϑ* : cioè, poiché rusticamente si pronunciava, ad esempio, *famoro (ϑamoro)* per *zamoro* e *feliera (ϑeliera)* per *zeliera*, indebitamente si risaliva da *farandigolo* a *zarandigolo* (sia il Prati 1914: 170, sia il Pellegrini 1977: 278:279 sono, però, dell'opinione che la *z* sia solo una rappresentazione *grafica* di *ϑ*).

Si vuole, con questo, asserire che nel XIV secolo a Venezia sussisteva qualche segno di pronuncia interdentale? Il problema è ancora aperto (si veda lo *status quaestionis* in Pellegrini 1982: 32-33), ma in questo caso si può pensare, per una parola così popolare e 'rustica', anche ad un accatto dalla vicina campagna, tanto più che l'unico manoscritto del vocabolario veneto-tedesco, che accoglie *sarandégola*, non è immune da numerose tracce di veneto di terraferma (Bart Rossebastiano 1981).

Resterebbe la spiegazione della *s-* per *z-*, ma oramai è comunemente accettata l'opinione che almeno dal sec. XV l'affricata abbia completamente assunto, per iniziativa dei ceti più

bassi della popolazione (e la fionda era diventata gioco di ragazzi e arma di popolani), la pronuncia sibilante, che ha tuttora, e che la conservazione di *z* (o dei suoi equivalenti *c, ç*) nella scrittura non sia altro che il frutto di un pigro adequamento ad una antica tradizione grafica (Vidossich 1890-1900: 299-302 e Stussi 1965: LV).

5. *vieto* 'membro virile'

Vieto s'incontra due volte in antichi testi veneziani (ma sarebbe, forse, meglio dire, genericamente, veneti): una prima volta in un vocabolario veneto-tedesco del XV secolo conservato a Heidelberg: "el vieto = der Zers" (Rossebastiano Bart 1983: 2, 303); la seconda volta, ma con tre occorrenze, nelle *Dieci tavole di proverbi* (1535: D 7, F 8, Q 5): "Do cose inter cetera ha el vecchio che no voria: la carne dura per i denti e il vieto"; "Fè conto de lazar el vieto a un Sarasin a far questo"; "Quando el formento è in la spiga, tira el vieto della figa e non ghe lo tornar, fin che non n'è campi da vendemar". Un'altra testimonianza di questa voce si ha in Friuli *(Nuovo Pirona* 1935), dove *vet* è oggi forma antiquata, usata dai poeti Nicolò Morlupino (sec. XVI) ed Eusebio Stella (sec. XVII). La base è il lat. v ĕ c t i s 'stanga' (REW 9173), in impiego figurato. Altro dei numerosi esempi di metafora sessuale.

Bibliografia

G. ALESSIO, Nuove etimologie latine e romanze, *in:* Ioanni Dominico Serra ex munere laeto inferiae. Raccolta di studi linguistici in onore di G. D. Serra, *Napoli (Liguori) 1959, pp. 51-104.*

G. I. ASCOLI, Saggi ladini, *in "Archivio glottologico italiano" I (1873) 1-556.*

A. BART ROSSEBASTIANO, Per la storia dei vocabolari italiano-tedeschi. Localizzazione e datazione di un ramo della tradizione manoscritta, *in "La Ricerca dialettale" III (1981) 289-302.*

S. BATTAGLIA, Grande dizionario della lingua italiana, *Torino (UTET) 1961 e segg.*

G. BOERIO, Dizionario del dialetto veneziano, *Venezia (Santini) 1829.*

G. BOERIO, Dizionario del dialetto veneziano ... *Venezia (Cecchini) 1867*[3].

A. CALMO, La piacevole et giocosa comedia di M. Andrea Calmo intitolata Il Saltuzza, *Venezia (Alessi) 1551.*

A. CALMO, Le giocose, moderne et facetissime egloghe pastorali, *Venezia (Bertacagno) 1553.*

A. CALMO, Rhodiana. Comedia ..., *Venezia (Alessi) 1553.*

A. CALMO, Il Travaglia. *Comedia di M. Andrea Calmo, Venezia (Alessi) 1556.*

E. CANDIAGO, Vocabolario del dialetto vicentino, *Vicenza (Cenacolo Poeti Dialettali Vicentini) 1982.*

A. CARAVIA, La verra antiga de Castellani, Canaruoli, e Gnatti, con la morte de Giurco e Gnagni, in lengua brava, *1550, s.n.t.*

E. CARUSI, P. SELLA (ed.), Statuti di Udine del secolo XIV, *Milano (Hoepli) 1930.*

M. CORTELAZZO, P. ZOLLI, Dizionario etimologico della lingua italiana, I/A-C, *Bologna (Zanichelli) 1979.*

DEI = C. BATTISTI, G. ALESSIO, Dizionario etimologico italiano, *Firenze (Barbera) 1950-1957.*

DIECI TAVOLE, Opera quale contiene le Diece Tavole de proverbi, sententie, detti, e modi di parlare, che hoggi di da tutthomo nel comun parlare d'Italia si usano, *Torino (Cravoto) 1535.*

F. DIEZ, Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen, *Bonn (Marcus) 1887*^{5}.

H.-J. FREY, Per la posizione lessicale dei dialetti veneti, *Venezia-Roma (Istituto per la collaborazione culturale) 1962.*

P. LURI DI VASSANO, Modi di dire proverbiali e motti popolari italiani, *spiegati e commentati, Roma (Tip. Tiberina) 1875.*

B. MAGGI, Il tradimento amoroso. *Comedia nova ... di Biagio Maggi, Padova (Bolzetta) 1604.*

Maggior Consiglio = Deliberazioni del Maggior Consiglio di Venezia, I, *per cura di R. Cessi, Bologna (Zanichelli) 1950.*

A. C. MAROCCO, Forme del dialetto gradese, *Poggibonsi (Lalli) 1983.*

B. MIGLIORINI, Dal nome proprio al nome comune ..., *Genève (Olschki) 1927.*

A. MUSSAFIA, Beitrag zur Kunde der norditalienischen Mundarten im XV. Jahrhunderte, *Deutsch. Ak. Wien. Phil.-hist. Kl., XXII (1873) 103-228.*

R. NACCARI, G. BOSCOLO, Vocabolario del dialetto chioggiotto, *Chioggia (Charis) 1982.*

G. NAZARI, Dizionario bellunese-italiano ..., *Oderzo (Bianchi) 1884.*

C. NIGRA, Fonetica del dialetto di Val-Soana (Canavese), *in "Archivio Glottologico Italiano" III (1878) 1-60.*

Nuovo Pirona = *G. A. PIRONA, E. CARLETTI, G. B. CORGNALI*, Il nuovo Pirona. Vocabolario friulano, *Udine (Bosetti) 1935.*

L. PAJELLO, Dizionario vicentino-italiano e italiano-vicentino. I, *Vicenza (Brunello e Pastorio) 1896.*

G. PATRIARCHI, Vocabolario veneziano e padovano..., *Padova (Conzatti) 1796.*

G. B. PELLEGRINI, Appunti etimologici e lessicali sui dialetti ladino-veneti dell'Agordino, *in "Atti dell'Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti" CVI (1947-48), Parte II, 251-279.*

G. B. PELLEGRINI, Le interdentali nel Veneto, *in* Atti del Laboratorio di Fonetica dell'Università di Padova, *I (1949) 25-38.*

G. B. PELLEGRINI, Studi di dialettologia e filologia veneta, *Pisa (Pacini) 1977.*

G. B. PELLEGRINI, Osservazioni di sociolinguistica italiana, *in "L'Italia dialettale" XLV (1982) 1-36.*

G. B. PELLEGRINI, Noterelle etimologiche arabo-italiane, *in "Rivista storica calabrese" III (1982) 325-337 (= Scritti linguistici offerti a Gerhard Rohlfs nonagenario).*

G. PITRÈ, Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano. I, *Palermo (Clausen) 1889. Nuova ediz.: Roma (Casa Ed. del Libro Italiano) s.d.*

A. PRATI, Escursioni toponomastiche nel Veneto, II, *in "Bulletin de dialectologie romane" VI (1914) 139-194.*

A. PRATI, Voci di gerganti, vagabondi e malviventi studiate nella origine e nella storia, *Pisa (Cursi) 1940.*

A. PRATI, Etimologie venete *a cura di Gianfranco Folena a Giambattista Pellegrini, Venezia-Roma (Istituto per la Collaborazione culturale) 1968.*

REDHOUSE = New Redhouse Turkish-English Dictionary, *Istanbul (Redhouse Press) 1968.*

REW = *W. MEYER-LÜBKE*, Romanisches etymologisches Wörterbuch, *Heidelberg (Winter) 1935*^{3}.

E. ROSAMANI, Vocabolario giuliano, *Bologna (Cappelli) 1958.*

A. ROSSEBASTIANO BART, Vocabolari Veneto-Tedeschi del secolo XV, *Savigliano (Ed. Savigliano) 1983.*

V. ROSSI, Le lettere di messer Andrea Calmo *riprodotte sulle stampe migliori con introduzione ed illustrazioni, Torino (Loescher) 1888.*

G. SANDRI, Gli statuti veronesi del 1276 ..., *Venezia (Deputazione di Storia Patria) 1940.*

H. SCHMIDT, Über Randgebiete und Sprachgrenzen, *in "Vox Romanica" XV 2 (1956) 19-80.*

P. SELLA, Glossario latino italiano. Stato della Chiesa-Veneto-Abruzzi, *Città del Vaticano (Biblioteca Apostolica Vaticana) 1944.*

A. STUSSI, Testi veneziani del Duecento e dei primi del Trecento *a cura di Alfredo Stussi, Pisa (Nistri-Lischi), 1965.*

G. TOMASI, Dizionario del dialetto bellunese arcaico, *Belluno (Istituto Bellunese di Ricerche Sociali e Culturali) 1983.*

G. VIDOSSICH, Studi sul dialetto triestino, *in "Archeografo triestino" n.s. XXVII (1899-1900) 239-304 e XXVIII (1902) 5-78.*

G. VIDOSSICH, Etimologie triestine e istriane, *in "Archeografo triestino" XXXI (1906) 71-84.*

Povzetek

PET STARIH BENEŠKIH ETIMOLOGIJ

*V članku so predstavljene etimologije petih beneških izrazov, znanih iz starih tekstov (*beretìn *'pepelnato siv', 'blago take barve';* far gionda, giondar *'hrupno veseljačiti';* polorbo *'bedak';* sarandegola *'frača';* vieto *'moški ud'), ki pa jih današnji beneški dialekti ne poznajo. Iz tega izvirajo težave pri iskanju etimologij, saj jih ne vsebujejo ne besednjaki posameznih lokalnih govorov, ne lingvistični atlasi.*

Mario Doria
Trieste

CDU 801.311 KRAS

SPIGOLATURE TOPONOMASTICHE CARSICHE

1. Monte Coste

Denominazione di cui si ignora l'"origine", annota Carlo Chersi nella sua accurata guida Itinerari del Carso triestino (giunta postuma alla sua settima edizione, Trieste 1984), a proposito di *Coste,* nome di un colle abbastanza alto (m. 410) che si eleva alle spalle di Sales (Salež), nella catena cui appartengono anche il Monte San Leonardo (Sv. Leonard), a. N. O., e la Vetta Grande (Ostri Vrh) a S. E., ed è chiamato oggi localmente *Gradec* (in quanto sede di castelliere, cfr. A. M. Radmilli ASPP 2, 193-75, p. 126 e già C. Marchesetti Castellieri, Trieste 1903, p. 37) o anche *(Monte) Dernovesch (Dernovesh)*, grafie tedeschizzanti di uno slov. (dial.) *Dernovcah* (dall'agg. *drnovec* "provvisto di zolle erbose"). L'etimo di questo *Coste* è, invece, assai ovvio, non appena si ponga mente a poche cose. Primo, *Coste* (anche *Costa,* Tavoletta dell'Istituto Geogr. Militare al 50.000) non è che un'italianizzazione recente (la troviamo attestata a partire dal 1949) di un più antico *Kosten,* che ricorre, afferma il Chersi l.c., nelle vecchie carte austriache, ossia anteriormente al 1914 (ne ho trovato un esempio nella Guida dei Dintorni di Trieste, p. 96, che data del 1909), e che viene impiegato tuttora in alternanza col *Costa* e *Coste* citati. Secondo, a differenza di *Costa* (o *Coste*) il nome *Kosten* ha un suo significato, ben netto e preciso, e benché risulti denominazione ormai desueta presso gli Sloveni del Carso (che preferiscono, come s'è detto, le denominazioni più moderne *Gradec,* o *Gradc,* e *Dernovcah,* v. Tržaško ozemlje D 2 e D. Cannarella presso Marchesetti Castellieri, ristampa 1981, p. 25), non v'ha dubbio che esso vada ricondotto alla voce slovena che significa "castagno", precisamente a *kóstanj* (da lat. CASTANEUM, v. F.Bezlaj, ESSJ II, 1982, p. 71), di cui *kosten* rappresenta una vecchia forma dialettale, qualcosa come *kostënj,* con *ë* trascritto *e* e con depalatizzazione della nasale palatale finale. Denominazione riferita quindi al manto vege-

tale più antico che contraddistingueva questo monte (nei dintorni di Sales il castagno, tuttora, non è un albero tanto raro), cui si oppone, nettamente, quella di *Dernovcah*, nata più tardi col mutare del paesaggio circostante (o del tipo di osservazione nei suoi riguardi).

2. Percedol

Anche per la soluzione del problema dell'etimo di *Percedol* (grafia slov. *Perčedol*, dial. *Prčji dol*, Tržaško ozemlje F 4), denominazione della nota conca con laghetto lungo la strada Opicina (Opčina) - Monrupino (Repentabor) sono decisive le testimonianze più antiche, questa volta risalenti al XVII sec. In uno schizzo topografico risalente all'a. 1643 c. (Arch. diplom. Triest. 12 A 2/16 IV) troviamo infatti l'importante forma *Pertidol*, la quale si ripete in un altro documento coevo (Atto di confinazione, Arch. Diplom. cit. β A 14 [bis]), nonché in un documento del 1645 (Arch. Diplom. cit. A 14: "nel locho sopra memmorato di Pertidol" e, più avanti," caua (=cavità, dolina) grande detta Pertidol, si trova un'aqua ecc."). Forma di passaggio rispetto ai più moderni *Percedu* (Plan v. Triest, 1843) e *Percedol* (Guida dei dintorni di Trieste, Trieste 1909, p. 69 e tav. p. 129) e senza dubbio *Perichian-Dol*, dell'a. 1701 (P. Kandler, Confinazioni p. 24, in "Miscellanea Conti"): "croce detta Perichian-Dol". Evidentemente abbiamo a che fare con un nome significante "valle putrida", con riferimento al laghetto o stagno che occupa il fondo della dolina. La prima parte del toponimo non è altro che l'aggettivo slov. *pereč* (dal verbo *pereti* "imputridire, marcire"), il quale, nella fase più antica comportava una *t* non ancora palatalizzata, qualcosa come **peretji*; il *ch(i)* della forma citata dal Kandler potrebbe alludere ad una prima fase di palatalizzazione, *peret'* (o *perek'*), prima che si giunga a quella conclusiva, *pereč*. Naturalmente, come succede assai spesso nei dialetti sloveni carsici, l'*e* mediano atono cade, e questo è un fatto compiuto (o in via di compimento) già nella forma più antica del toponimo, che comporta un *perti-*, non *pereti-*. Però, per quel periodo, la forma non sincopata del tipo *pereti-*, *pereci-* non era ancora scomparsa

del tutto, dal momento che nel 1701 è attestato ancora *perichi*.

Un problema a sé costituiscono le forme tipo *Mercedou* e *Mercendul*, attestate nelle Perticazioni degli a. 1647-1649 (estratto di de Jenner), quindi pressoché coeve al *Pertidol* ora esaminato. Se *perti-* non era ancora passato a *perči-*, è assai improbabile che cotesto *Mercedol* costituisca un'evoluzione a partire da *Percedol*. D'altro canto esso non è una "ghost form", in quanto sopravvissuto fino ad oggi, a dar retta a M. Magajna Trieste in bianco e nero (Udine-Trieste 1983), il quale nella didascalia alla fot. 94 scrive, letteralmente, *Mercedol*. Essendo per questo *Mercedol* improponibile, anche, un riavvicinamento a slov. *mrzel* (e corradicali) "freddo" ("conca fredda", con riferimento al fenomeno dell'inversione termica, riscontrabile quivi però in modo assai poco rilevante, causa la scarsa profondità della dolina), preferirei vedere in cotesto *Mercedol* una denominazione staccata, precisamente slov. *mrč* "nebbia secca, nebbione" ("der Höhenrauch", Wolf-Pleteršnik s.v.), con riferimento allo strato di nebbia che si forma durante la stagione invernale sulla superficie del laghetto, denominazione fusasi con quella di *Percedol*, una volta che *per(e)ti-* passò a *perči-*, e considerata da allora come semplice variante fonetica della forma toponimica d'uso più diffuso. Una prova che anche *Perci-* sia autonomo rispetta a *Merci-* la deduciamo del fatto che nelle vicinanze di *Pertidol* i documenti secenteschi che abbiamo sopra citato attestano una località assai prossima chiamata *Pertiduch* (ossia *Perči duh* "odore, esalazione di marcio"); come a dire che *perti-* era in quei paraggi come di casa, e che si era formata sul posto una piccola costellazione di toponimi con primo elemento *perti-* "marcio". Naturalmente, al limite, è anche possibile che esistesse originariamente solo *Mercedol* e che *Pertidol* sia secondario, nato cioè per influsso del vicino *Pertiduh*; fa difficoltà però il fatto che per una sostituzione di *Merce-* con *Perce-* era necessario che il *-t(i)-* fosse già palatalizzato, cosa che non è attestabile per un periodo così antico. Conviene quindi senz'altro ritenere la forma tipo *Pertidol*, *Percidol* del tutto originaria e autentica.

Un ultimo particolare: l'amico Cl. Noliari riferisce che gli

Sloveni della zona interpretano oggi *Percedol* come *per če dol* "verso (presso) quella valle". Alla luce delle considerazioni sopra esposte mi sembra che cotesta spiegazione valga unicamente come "etimo popolare", ossia paretimologia.

3. Per Ciastel

Nel mio articolo Alla ricerca di tracce di friulanità nella toponomastica del Carso triestino (SLF I, 1969, pp. 223-256) avevo dimostrato come la neolatinità, inserita in un contesto più compattamente sloveno, del Carso triestino e zone contermini fosse, là dove risultava attestata, di tipo spiccatamente friulano, assai simile alla friulanità triestina (tergestino). E adducevo a comprova di ciò toponimi come *Brajda* (cfr. friul. *braida* "podere in aperta campagna"), *Brajca* (da friulo *bearz* "resedio, podere recintato nei pressi di un centro abitato"), *Fernetti* (da friulaneggiante *farnet* "boco di farnie"), *Stellei* (a. 1346) HASTELLĒTUM "bosco ceduo", *Uersine* (a. 1498), "(altura) a forma di vomero" /cfr. friul. *uarzine* a *vuarzine*, ant. anche *guarzine*, "aratro", < lat. ORGINUM "strumento (da lavoro)"/ ecc. Né mancava fra di essi qualche caso attestante con certezza il fenomeno, così caratteristico del friulano a partire da una certa epoca, di lat. CA passato all'iniziale di parola a *chia, cja* e menzionavo un *Chia* (nei pressi di Santa Croce [Križ]), lett. "casa" (attestazioni parallele anche *Ca, Cha*). L' apporto di materiale più fresco mi offre ora la possibilità di convalidare ulteriormente codesto particolare aspetto della toponomastica carsica. Sul materiale ricavabile dal prezioso (e indispensabile) Tržaško ozemlje riferirò in altra sede. Qui mi basterà citare, riferendomi ad altra fonte, ugualmente insospettabile, Benedetto Lonza (ASPP 1, 1970-72), p. 48, ib. 2, 1973-74, p. 48), un bellissmo *Per Ciastel*[1] (=*Pri Ciastel*), denominazione locale di un sentiero abbandonato nei pressi della rocca di Monrupino (Repentabor). A detta dell'informatore interrogato dal Lonza detta strada, che si snoda in direzione di Vogliano (Voglje), ricalcherebbe addirittura una vecchia strada romana. A parte l'esagerazione, ci troviamo di fronte ad un ulteriore indizio dell'antichità della denominazione, relitto

indubitabile (a causa di quel CA passato appunto a *cja*) dello scomparso strato neolatino friulaneggiante che interessava anche questo lembo di territorio carsico. L'espressione toponimica (letter. "presso il castello", con allusione alla rocca di Monrupino o ad un vicino castelliere) è stata ben presto slovenizzata in una forma prettamente dialettale (e questa è un'altra garanzia della sua autenticità).

4. triest. *Colòncovez*

Scendiamo per un momento dal ciglione carsico, spingendoci verso la città di Trieste, alla periferia della quale si trova la località di *Colòncovez* (ortografato anche *Kolonkovez* , o alla slovena, *Kolonkovec*), sita alla spalle dei Cimiteri, all'incirca tra Santa Maria Maddalena Inferiore e Monte Castiglione. Variante, un po' meno diffusa, del toponimo: *Colòncavez* (anche *Kolonkavec*). Dato l'aspetto decisamente slavizzante del nome, si era tentato, nel passato, di sostituirlo con le dizioni burocratiche di *Costalunga* e con *Piani (o Poggi) Sant'Anna*. Ma l'innovazione non ha attecchito ed il popolo, esprimendosi in dialetto, continua ad usare appunto *Coloncòvez* e forme affini.

Il toponimo ha poca storia, tuttavia abbastanza significativa. La forma più anticamente attestata suona *Caloncovez* e compare nell'Ortsreperterium del 1885 (p. 2): *Caloncovez* in A. Scocchi "P.Or." (1938) p. 124 e in G. Pinguentini, Nuovo dizionario del dialetto triestino (Bologna 1969) p. 78, nonché ne "Il Piccolo" 29-3-1973 (parole di E. Marini: "l' esotico nome indigeno, che per la verità ricorre solo in qualche carta austriaca di un secolo fa..."). Ma già l'Ortsrepertorium del 1894 (p. 4) riporta la dizione più moderna *Kolonkavec* (cfr. anche Jurišić, Topon,zapadne Istre c. 2 p. 57 e più recentemente Tržaško ozemlje F 7).

Sulla base di questa forma più antica e di altre considerazioni che riferiremo, l'etimo di questo toponimo, un *unicum* in tutta la regione ed aree linguistiche adiacenti (Friuli, Goriziano, Istria ecc.) - tant'è vero che il Bezlaj stesso, non essendo a conoscenza di certi "Realien" non riesce a darne una spiegazione, pur intuendo al fondo di esso un radicale "non slavo" (2)

- può definirsi assolutamente sicuro: *Colòncovez* è un derivato di un lat. CANŌNICUS dissimilatosi in COLŌNICUS, forma che sta alla base del topon. veneto *Calònega* e, soprattutto, delle forme terg. *cialònic* (Dial. Mainati pp. 40, 73, 76 Do.), del friul. *cialuni* (N. Pir.), dell'albon. (dei "bilingui", Rosamani s. v.) *calònic*, nonché del triest. mod. *calònego* (Doria-Noliani GDDT s. v.). Ad ogni modo, a differenza di quanto succede per *Per Ciastel*, il nostro *Colòncovez* presuppone una forma neolatina con *ka-* non palatalizzato, più prossima agli esiti venezianeggianti che non a quelli friulani dell'area in questione. E questo è certo un indizio di seriorità dell'accatto. Nondimeno il toponimo ha subito una slavizzazione assai profonda, in virtù dell'aggiunta dei sufissi *-ov-ec-* e della sincope della vocale atona *i*. La ragione del nascere di una simile denominazione, con base CANŌNICUS la ricaviamo da quanto ci riferisce il Marini (art. c.): nella località predetta esisteva nel secolo scorso un'osteria "Al canonico" al pianterreno di una casa un tempo proprieta di un vecchio canonico. Data questa circostanza non c'è affatto ragione di dubitare dell'esattezza dell'etimo proposto e nemmeno di aderire alla spiegazione di C. Desinan ("Metodi & Ricerche" N. S. 2, 1983, p. 72), il quale vedrebbe nel toponimo un radicale slavo significante "scroscio" oppure il ben noto sost. *kolo* significante "cerchio, rotondità".

5. Žavlje

Premetto innanzitutto che intendo trattare qui di *Žavlje*, un "Flurnamen" in quel di San Pelagio (Šempolaj), cosi come viene attestato in Tržaško ozemlje (C 2). Nonpertanto balza subito evidente l'omofonia di esso con il ben noto *Žavlje* (ital. *Zàule*), denominazione di un centro abitato, un tempo a carattere prevalentemente rurale, e delle sue saline, ai confini tra il territorio di Trieste e di Muggia (Milje), di cui mi sono occupato a lungo anni fa (BDVI 1, 1972, pp. 43-47). Omofonia che è, anche, omonimia, trattandosi in ambedue i casi di una stessa denominazione, un friulaneggiante *zàule* o *zàole*, letteralmente "piccola cesta di vimini" (cfr. triest. *zaja*, friul. *zae* "benna"), con allusione a certi avvallamenti del terreno, quasi una

serie di piccole conche, facilmente individuabili sia nel paesaggio ondulato che circonda la piana di Zaule, sia nella landa carsica nei pressi, appunto, di San Pelagio. Anche per il Carso abbiamo a che fare, dunque, con un vecchio friulanismo, riconoscibile abbastanza agevolmente per il CA (si parte da un lat. JACA "giaciglio", poi "benna" ecc.), passato in posizione intervocalica a -ja-, con un *j* (come quello di altra origine, cfr. triest. *famea, meo* "famiglia", "meglio") successivamente scomparso.

Colgo qui l'occasione per fornire ulteriori ragguagli su triest. *Zaule*. La testimonianza più antica resta quella del 1236, ma si confronti anche un "in contrata Zaulis" dell'a. 1348 (D. Bloise "Arch. Tr." 40, 1980, p. 40) e a. 1354 (Camerario J. Gremon, ed. Persi-Cocevar "Arch. Tr." 42, 1982, p. 68). Notevoli anche alcune varianti, che allora non conoscevo, come mugg. moderno e triest. "negron" *Sàule* (A. Branica "Robe Cusi" 1971 f. II p. 2 bis, G. Lipizzer Mondo Macaco, Trieste 1923, p. 36), il quale sta alla base anche di un "Saule" di una pianta di Trieste del 1798 redatta in lingua tedesca ("Salinen Von Saule" e "bey Saule" [cartiglio]), nonché *Zaole* a. 1620 (M. Bertoša ACRSR 6, 1975-76, p. 151) e a. 1880 ("La Provincia dell'-Istria" 15 marzo, cfr. Apih-Colli Catalogo analitico della stampa periodica istriana I, Trieste 1983, p. 266) e *Zavole* "La zenziva del Mare verso Zavole" a. 1594, in un discorso di F. Strassoldo, Seri-Ivanissevich San Vito, Trieste 1980, p. 85), *Zaula* ("Contrada Zaula" a. 1583, P. Kandler Confini cit. p. 12) e *Zaulo* ("Caleidoscopio (Trieste)" IV, 1845, p. 8). Nessuna di queste forme è in grado di smentire l'etimo da me proposto fin dal 1972, semmai, piuttosto, sarà da sottolineare che l'espressione del 1620 "valle detta Zaule" (M. Bertoša ACRSR cit. p. 142) potrebbe proporre un'equazione lessicale "zaule - vallecola" assai utile per i nostri fini. Senza fondamento, evidentemente, l'etimo da ted. *zolle* "dogana", riproposto di quando in quando da qualche studioso di cose locali (es. N.N. in "Istria Romantica", Trieste 1977, p. 13, cfr. ora A. Ancona in "Borgolauro" V, 5, 1984, p. 26) e poco convincente anche il *za-ule* "dietro l'olivo" (slov. ant. *ule, ulje* "olivo") suggeritomi per lettera (maggio 1981) dall'informatore A. Švagelj (slov. *za* non può essere confuso né

scambiato con *ža-*: ž e z sono due fonemi del tutto diversi, aventi ciascuno una storia e una distribuzione ben definite).

1 *Un cenno assai rapido su PER CIASTEL da parte dello scrivente in una relazione tenuta in occasione del Convegno della Societa Italiana di Glottologia a Pescara, cfr. "Per la storia e la classificazione dei dialetti italiani" (Pisa 1980), p. 46*

2 *Il Bezlaj, l. c., difatti propone, ma solo con molta esitazione, una base lat. ANCULUS (cogn.) o CALLANCULUS (dimin. di CALLIS).*

3 *Cfr. di sfuggita M. Doria, RID V-VI (1981-82) f. 1 p. 154.*

A D D E N D U M

a Monte Coste: *slov. kuósten "castagno" risulta, ora, attestato proprio per Sgonico, cfr. Atlante Storico Linguistico Etnografico Friulano, ed. G. B. Pellegrini, vol. V, Udine (1984) Carta N. 678. Cfr. anche il microtoponimo Kostanj lungo la strada Samatorza-Sales, Tržaško ozemlje cit. D 2.*

a Coloncovez: *Il tipo toponomastico veneto Calonega compare attestato anche per l'Istria: cfr. Calonoga a. 1538, nell'entroterra orserese, (D. Klen Fratrija, Rijeka 1969, p. 76 e n. 206).*

Elenco di abbreviazioni

ACRSR	*Atti del Centro di Ricerche storiche di Rovigno*
ASPP	*Atti della Societa per la Preistoria e Protostoria delle regioni Friuli-Venezia Giulia.*
Arch. tr.	*Archeografo Triestino*
BDVI	*Bollettino del Centro per lo studio dei dialetti veneti dell'Istria*
Bezlaj ESSJ	*F. Bezlaj, Etimološki slovar slovenskega jezika, Ljubljana 1980 ss.*
Dial. Mainati	*G. Mainati, I dialoghi piacevoli in dialetto vernacolo triestino, ed. critica a cura di M. Doria, Trieste 1972.*
Doria-Noliani GDDT	*M. Doria, Grande dizionario del dialetto triestino.., con la collaborazione di Cl. Noliani (a puntate sul "Meridiano di Trieste", genn. 1984 ss.).*
N. Pir.	*A. G. Pirona-E. Carletti-G. B. Corgnali, Il Nuovo Pirona, vocabolario friulano, Udine 1935.*

RDI	*Rivista di Dialettologia Italiana*
Rosamani	*E. Rosamani, Vocabolario giuliano, Bologna 1958.*
SLF	*Studi Linguistici Friulani*
Tržaško ozemlje	*Tržaško ozemlje. Seznam imen (a cura di un'équipe di studiosi), Ljubljana-Trst 1978*
Wolf-Pleteršnik	*A. A. Wolf-M. Pleteršnik, Slovensko-Nemški slovar, 1896.*
Zudini-Dorsi	*D. Dorsi-P. Zudini Dizionario del dialetto muglisano, Udine 1981*

Povzetek

PABERKOVANJA PO KRAŠKIH KRAJEVNIH IMENIH

Avtor pretresa veljavnost dozdaj predlaganih etimoloških razlag za nekatera kraška krajevna imena. Vidi slovenski vir za Monte Coste (slov. kostanj), za Percedol (slov. pereč, deležnik glagola pereti, 'prhneti', 'gniti'); ugotavlja pa furlanski vir za Per Ciastel in sicer zaradi glasovne podobe, ki jo kaže lat. CASTELLUM (CA, KA v ča, razločevalna črta furlanske fonetike); ugotavlja romanski vir za Coloncovez, vendar ne furlanski, pač pa verjetno beneški: razlog za ime naj bi bila neka krčma "Al canonico", ki je bila v 19. stol. v hiši nekega kanonika. Žavlje, ledinsko ime blizu Šempolaja, nič drugače pa ne velja za Žavlje, it. Zaule med Trstom in Miljami, pa je iz furlanskega zaule 'majhna pletena košara'.

Pavle Merkù
Trst

CDU 805.0-313 (Trst)

PATRONIMICI IN -IČ A TRIESTE NEL BASSO MEDIOEVO

Operando lo spoglio delle forme antroponimiche che compaiono in Trieste nei secoli XIII°, XIV° e XV° sia da fonti originali che da fonti già pubblicate e da alcune Tesi di laurea in Storia medioevale, siamo incorsi finora in 18 o 19 patronimici slavi in *-ič* portati da una cinquantina di persone. Li abbiamo trovati nelle seguenti fonti:

SSMM Pergamene, registri e atti cartacei (atti di donazione, testamenti, urbari, contratti di affittanza ecc.) del convento benedettino dei Santi Martiri, limitatamente ai tre secoli studiati; Archivio di Stato in Trieste, segn. C. R. S. Intendenza Commerciale, buste 664-677.

Q Registro cartaceo del *presbiter Iohannes* (l'apporto di altre mani è insignificante) con l'elenco delle entrate e delle uscite (in derrate e danaro) del Capitolo triestino per il periodo 1315-1320; Archivio capitolare, segn. 2 D 4.

C Registro cartaceo contenente il computo della quantita di cera da candele incassata dai canonici canipari del Capitolo a titolo di diritto di stola nera per il periodo 1356-1376; Archivio capitolare, segn. ßAA 15.

M Don Angelo Marsich, *Regesto delle pergamene conservate nell'Archivio del Reverendissimo capitolo della Cattedrale di Trieste,* in: Archeografo triestino, 1877-85, limitatamente al periodo preso in esame.

P Luigi Parentin, *Regesto di 85 documenti inediti dell' Archivio Capitolare di Trieste,* in: Archeografo triestino 1965-66, pagg. 147-189, limitatamente al periodo preso in esame.

Poche altre fonti secondarie saranno riportate con il titolo per intero.

Per una comparazione diacronica del materiale antroponimico che tratteremo ci riferiremo a:

PIZ Aldo Pizzagalli, *Per l'italianità dei cognomi nella Provincia di Trieste,* Trieste 1929.

TEL SIP Società Italiana per l'Esercizio Telefonico p. a., *Trieste e Provincia 1982-83, elenco ufficiale alfabetico... degli abbonati al telefono aggiornato al 31 marzo 1982.*

ZSSP France Bezlaj, *Začasni slovar slovenskih priimkov*, Ljubljana 1974.

Per il fondo antroponimico slavo infine ci riferiremo a:

PN Franz Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personennamen*, Heidelberg 1927.

Ogni altro riferimento bibliografico sarà citato per intero.

I

Il primo patronimico in *-ič* compare in SSMM 1283 con l'ablativo latino *Manesclavo filio Almerici Cuçich* e sembra già cognominizzato. Lo ritroveremo in M 1516 *Colota, figlia ed erede del fu ser Giovanni Cigoti e moglie di ser Michele de Zucich* e questo dato ci consente di stabilire l'esatta dizione della prima forma nominale: *Cučič*, suffragata dall'esistenza del cognome in ZSSP *Cučič* a Gorizia; le forme cognominali TEL *Cucich* (2 x), *Zuzich* (4 x) e *Zuzig* (2 x) non ci possono offrire dati sicuri di paragone per possibili e probabili interferenze con altre forme cognominali (ZSSP: *Kučič, Žužič*); per la forma *Cuciz* attestata attualmente a Nimis (cfr. P. Merkù, *Slovenski priimki na zahodni meji*, Trst 1982) è altrettanto difficile stabilire l'esatta dizione originale.

Dall'inizio del '300 i patronimici in *-ič* sono frequenti: in Q 1315-1320 è citato dieci volte un *Martinus Babic* che nel 1316 compare una volta nella forma *a Martino Babic*, 1316-1320 è citato quattro volte un *ab Almerico Babic*. In seguito, fino alla fine del '400, il nome compare altre volte nelle forme *(nomen) Babich* (19 x), abl. *Martino Babicho, (nomen) Babic* (3 x), *Aymericus Babis...Aymerici Babici, filie Odorici Babiçh, Simone de Babich*. Il cognome compare frequentissimo pure in seguito e si collega con PIZ *Babich* > *Balbi* (pag. 128), *Babic* (2 x), *Babich* (4 x) > *Babbi* (1 x), *Balbi* (1 x), *Babini* (3 x), *Babi* (1 x, pag. 181) e con TEL *Babic* (21 x), *Babich* (75 x), *Babici* (21 x), *Babbini* (1 x), *Babini* (7 x), *Balbi* (108 x). Evidente ne è fin dall'inizio la funzione cognominale con un'unica possibile eccezione per quel Dominicus che una volta sola è detto *gener Babiç* in virtù dell'esistenza di un più influente suocero dal cognome

Babič. Di rilevante interesse è la forma *Babis* che avvalla la nostra supposizione sull'interferenza dei formati *-ič* e *-is* lungo il confine linguistico slavo-romanzo, espressa in *Slovenski priimki na zahodni meji*, già citati, s. v. *Menič* e *Menis*.

Dai dati finora esposti sembra già sufficientemente chiara la funzione cognominale dei patronimici in *-ič* fin dal loro apparire in Trieste e tale funzione è suffragata dalla maggior parte dei dati che seguono. In Q 1317-19 compare 6 x *a Leo(n) Minic* senza altri riscontri coevi nè diacronici.

In Licia Persi-Ricci Cocevar, *I registri dei notai triestini dei malefici Facina de Canciano e Jacobus Gremon (1352 e 1354)*, Tesi di laurea in Storia medioevale, Università di Trieste, a.a. 1979-80, compare nel 1354 5 x - sempre con l'identica forma scritta - il cognome *Vrauxmich*, riferito due volte a un *Crismanus*, tre a un *Simon*: non ho potuto finora consultare l'originale nè posso valermi di riscontri sincronici e diacronici.

In C 1359 leggiamo *per mortem Dominici Boxichi* e lo colleghiamo con PIZ *Bosich* (4 x) > *Bossi* (3 x), *Natali* (1 x, pag. 191) e *Bozic* (4 x) > *Bozzi* (1 x), *Bossi* (3 x, pag. 191) e con TEL *Bosic* (1 x), *Bosich* (23 x), *de Bosichi* (2 x), *Bosick* (1 x), *Bosig* (1 x), *Bosi* (4 x), *Bossi* (171 x), *Bozzi* (7 x), *Bosini* (3 x) e forse qualche altra forma recentemente italianizzata.

In P 1359 si menziona una casa di *Jure Stipich in contrata Castelli*.

In M 1366 si nomina il fu *Giorgio de Sosich* di Trieste, cfr. PIZ *Sosic* (11 x), *Sosich* (2 x), *Sossich* (7 x) > *Sossi* (19 x), *Sossini* (1 x, pagg. 313-14) e TEL *Sosic* (16 x), *Sossich* (5 x), *Sossi* (169 x), *Sossini* (4 x).

In C 1370 leggiamo *pro morte Iuri Sipich* senza riscontri sincronici e diacronici.

In C 1395 leggiamo *per mortem... Çanci de Brentarich*, pure senza ulteriori riscontri.

In Attilio Hortis, *Di Santo dei Pellegrini e di Blenghio dei Grilli, lettera a Carlo Combi*, in: Archeografo triestino 1881-82, pagg. 399-443, leggiamo *a nobili domina Benevenuta uxore relicta nobilis viri Antonij de Wesnuich* senza altri riscontri.

In C 1404 leggiamo *pro morte Andree de Cholubich* e in SSMM, alla stessa data, *vinea Andree Golubich, tenet Andrea Golobich,* e nel 1451 *ser Andree Colobich:* dalle quattro forme di scrittura differenti, riferite tutte alla stessa persona, si può desumere con sufficiente sicurezza la dizione originale *Golobič* con seriore passaggio dialettale *o* > *u* e si deve constatare la presenza contemporanea di una forma corrotta *Kolobič/Kolubič*. Tutte e quattro le forme sono conservate in PIZ *Colobig* (pag. 132), *Golobig* (136), *Colubig* (3 x, pag. 203), *Golubig* (pag. 222), tutte italianizzate in *Colombi*; in TEL compare soltanto *Colubig* (2 x).

In M 1420 *Stefanus Susic* va riferito a PIZ *Susig, Sussich, Sussig* > *Sussi* (pag. 156) e *Sussich* (3 x) > *Suzzi* (2 x), *Succi* (1 x, pag. 320) e a TEL *Susic* (1 x), *Susich* (1 x), *Sussich* (2 x), *Susig* (1 x), *Sussig* (2 x), *Sussi* (8 x), *Succi* (10 x) e forse *Susi* (6 x).

In SSMM 1421 *in contrata Grondelera subtus montem... vinea Ianes Scerlich* va riferito all'attuale forma cognominale TEL *Scherlic* (2 x), *Scherlich* (13 x), *Skerlic* (1 x) e letto *Sk(e)rlič* o *Šk(e)rlič*; il cognome non è documentato in PIZ e non è noto in ZSSP.

In M 1434 è menzionato un sacerdote *Giorgio Sbirlitsch* senza riferimenti diacronici.

In M 1490 *Antonio de Castelino detto Muchiç, cittadino di Trieste.* Nonostante quel "detto" pensiamo a una precisa funzione cognominale, suffragati in ciò dalla tarda datazione e dalle attestazioni diacroniche: PIZ *Muhic* > *Mosca* (pag. 148), TEL *Muhic* (2 x), *Muhich* (1 x).

Rimangono tre casi isolati per i quali dai dati a disposizione non si può evincere con certezza la funzione cognominale del patronimico, in un caso si può anche dubitare della sua appartenenza alla categoria dei patronimici in *-ič*.

M 1325 *domus que fuit Venerande de Obediç,* senza altre attestazioni sincroniche e diacroniche, può essere letto *Obedič* oppure *Obedic*. SSMM 1344 (riferito al 1317?) *penes vineam Cenchachig* senza altri riscontri. C 1367 (per mortem) *Volçic* con attestazioni diacroniche in PIZ *Volcic* > *Volsi* (1 x, pag. 124), *Volcich* (5 x) > *Volsci* (1 x), *Volli* (4 x, pag. 333) e in

TEL *Volcic* (14 x), *Volcich* (1 x), *Volsi* (10 x), *Volli* (9 x). In questi tre casi possiamo trovarci di fronte a nomi personali, a patronimici o a cognomi, nel secondo caso forse anche a un soprannome. Ma l'esiguità di quest'ultima casistica ci concede tuttavia di poter affermare che i patronimici slavi (preponderanti gli sloveni in *-ič*, sparuti i croati in *-ić*) si diffondono in Trieste a partire dalla fine del '200, sono già numerosi all'inizio del '300 e si attestano fin dal basso Medioevo con funzione cognominale; la sopravvivenza della funzione di nome personale (forse *Volčič?*) è indimostrabile, come lo è la funzione patronimica.

II

La primaria funzione patronimica, espressa dal formante *-ič (-ić)*, ci porta a cercare l'origine delle forme nominali (cognominali) elencate in primo luogo da nomi personali.

Derivano da nomi personali doppi di tradizione slava:

Božič, tramite un ipocoristico *Božo* (o **Bogo*), da nomi come *Božidar, Božislav* (o *Bogodan, Bogolep, Bogomil*) o simili, cfr. PN 11 *Bogŭ* "deus" e C 1360 *per mortem fratris Bosidari.*

Babič se da *Baboneg.* Altrimenti saremmo in presenza di un matronimico da PN 2 *Baba* "vetula, avia" con il significato di "chi è stato allevato (dopo la morte della madre) da una donna anziana (nonna, zia)".

Derivano da zooantroponimi slavi:

Golobič da PN 77 *Golǫbĭ* "columba", cfr. SSMM 1421 *Petrus dictus Golop, vinea Petri dicti Golop,* evidentemente già cognominizzato, M 1360 *donna Golobica figlia del fu Gerdine de Mocho,* C 1362 (per mortem) *Cholobice:* nel personale femm. della metà del '300 osserviamo la fluttuazione tra *g* e *k* iniziali, già osservata nel patronimico preso in esame; cfr. ancora PIZ *Golob* > *Colombo* (pag. 119), *Golob, Gollob* > *Colombi* (136), *Gollob* (4 x), *Golob* (1 x) > *Colombi* (1 x), *Colombo* (3 x), *Gollo* (1 x, pag. 222) e TEL *Golob* (7 x), *Gollob* (2 x) e conseguenti forme italianizzate, che si confondono con forme cognominali italiane originarie omofone.

Muhič da slov. *Muha* "mosca", cfr. PIZ *Muha* > *Mosca* (pag. 148) e TEL *Muha* (8 x), *Mucha* (1 x), mentre la forma cognominale italianizzata si confonde con l'omofono cognome originario dal Trentino.

Volčič da PN 43 *Vŭlkŭ* "lupus", cfr. PIZ *Vuk* > *Adamolli* (pag. 118), *Vuk* > *Vucini* (124), *Volk* > *Volli* (2 x), *Vouch* > *Vocchi* 3 x), *Vouk* (12 x) > *Vucci* (4 x), *Lupi* (6 x), *Vocchi* (2 x, pag. 333), *Vuk* (5 x) > *Lupi* (2 x), *Lupo* (3 x, pag. 334) e TEL *Volk* (9 x), *Vouch* (7 x), *Vouck* (1 x), *Vouk* (28 x), *Vovk* (7 x), *Vocchi* (3 x), *Volli* (9 x), *Vuch* (18 x), *Vuk* (8 x), tralasciando altre forme italianizzate che si confondono con forme cognominali originarie italiane omofone.

Derivano, tramite forme ipocoristiche, da agionimi:

Sipič, se da Joseph tramite (Jo)sip.

Stipić da Stephanus tramite il croato icavo *Stipe*; ma con la forma nominale rilevata e la spiegazione da una forma nominale croata icava contrastano le attestazioni diacroniche in PIZ *Stepich* > *Steffi* (pag. 156), *Stepich* > *Steppini* (1 x, pag. 316) e in TEL *Stepich* (1 x), *Stepini* (1 x), *Steppini* (2 x): queste ultime ci permettono di supporre un ipocoristico sloveno **Stepa* analogo al serbo-croato *Stijepa*, cfr. PN 367 *Stefanŭ* "Stephanus".

Minič se da Dominicus tramite un ipocoristico **Min-*.

Singolare ci sembra il patronimico da nome di mestiere *Brentarič*, ma non ci sorprende, poiché la quasi totalità dei *brentar(i)us* (fabbricatori o portatori di brente?) registrati in Trieste tra il 1308 e il 1455 portano nomi slavi (sloveni): *Cergne, Vulçei, Mucha*, gen. *Hancegle*, gen. *Jachegli, Soubanus* (anche se il personale deriva da **Salvanus*, il cognome *Souban, Suban* vive esclusivamente in area slovena, è tipico della valle del Vipacco, del Carso triestino e della città), *Nedelus dictus Glaviateç, Marinçe, Jachxe, Jachil, Pentachosta filius condam Janexi brentarii, Jose, uxoris Permani, Iacxe, Iarney, Crisman*, oppure agionimi latini senza tratti caratteristici nazionali oppure, più raramente, nomi di origine tedesca (abl. *Herimano, Herman, Anderlinus de Marpurgo*) portati più o meno evidentemente da sloveni.

Questa sommaria descrizione ci dà ragione di appena dieci patronimici in *-ič (-ić)* su diciotto o diciannove. Per i rimanenti possiamo azzardare qualche proposta di soluzione, ma desideriamo soprattutto segnalarli ad altri studiosi che possano contribuire alla loro spiegazione. Procedendo in ordine alfabetico:

per *Cenchachig* non possiamo nemmeno proporre l'esatta dizione; che potrebbe suonare con l'iniziale *c-*, *č-*, *k-*, mentre per il digramma *ch* possiamo oscillare soltanto tra le pronunce *č* e *k*, ferma restando per la finale la pronuncia *-č (-ć)*: meno probabile, anche se non da escludersi del tutto, appare la pronuncia *-k*. Con tante variabili le possibilità di lettura sono numerose senza tener conto di potenziali errori di scrittura o di lettura e senza considerare la difficile, per ora impossibile classificazione del tipo nominale, privi come siamo di ogni riferimento sincronico e diacronico.

Per *Cučič* bisognerà cercare una soluzione in una prospettiva molto più ampia che tenga conto di molte forme nominali affini in uno spazio molto più largo.

Per *Obedič* (?) ci si può forse riferire al cognome ZSSP *Obed* tipico dell'area slovena orientale o allo zooantroponimo ZSSP *Obad* "tafano".

Per *Sosič* e *Susič* sembra opportuno lasciare il campo sgombro a spiegazioni che tengano conto pure di una possibile derivazione istriana per almeno una delle due forme cognominali, investendo nella ricerca pure qualche specialista di antroponimia istriana.

Per *Skrlič* o *Škrlič* la forma nominale va studiata anche in rapporto alla forma cognominale *Šk(e)rl(j)* ed altre più complesse, delle quali non abbiamo finora trovato traccia in Trieste nel basso Medioevo.

Per *Vrauxmich, Wesnuich* e *Zbirlič* (?) infine ogni congettura sembra inutile prima di aver controllato le fonti originali.

La certezza che i patronimici in *-ič (-ić)* si attestano in Trieste a partire dalla fine del '200 con funzione cognominale ci consente di porci in chiusura una domanda: sono questi i

primi cognomi in *-ič (-ić)* attestati in area slovena (croata)? In base ai dati raccolti nel basso Medioevo triestino si può datare - data la percentuale relativamente esigua di tali forme cognominali rispetto all'universo cognominale sloveno (croato) documentato nei tre secoli presi in esame - l'insorgenza delle prime forme cognominali slovene (croate) da patronimici in *-ič (-ić)* verso la fine del '200?

Le interrogazioni con le quali concludiamo la presente comunicazione desiderano stimolare la collaborazione interregionale senza la presunzione di aver stabilito nulla di definitivo.

Povzetek

IZ OČETNEGA IMENA IZPELJANI PRIIMKI NA -ič V TRSTU POZNEGA SREDNJEGA VEKA

Pri ekscerpiranju antroponimičnih oblik iz tržaških arhivskih virov v 13., 14. in 15. stoletju ter, za isto obdobje, tudi iz že objavljenih virov ter iz doktorskih disertacij o srednjeveški zgodovini pri tržaški Univerzi smo naleteli na 18 ali 19 slovenskih patronimikov na -ič, ki jih je nosilo kakih 50 oseb.

Analiza vseh pisnih oblik omogoča diahronično primerjavo z oblikami v 20. stoletju, kakor jih izpričujeta Pizzagallijev seznam poitalijančenih priimkovnih oblik v tržaški provinci za fašizma in telefonski imenik za tržaško provinco 1982-83. Le manjše število patronimičnih oblik iz poznega srednjega veka je usahnilo in ga ni najti v sodobnih virih.

Večino opisanih patronimikov na -ič (redkeje: -ić) je izpeljati iz predkrščanskih slovanskih osebnih imen, bodisi iz dvojnih imen oz. iz njihovih hipokoristikov, bodisi iz zooantroponimov, redkejše iz hagionimov oz. njihovih hipokoristikov, enega samega pa iz poklicnega imena. Točni ugotovitvi izvirnega imena, iz katerega je bil izpeljan patronimik, se izmuzne še peščica imen, bodisi da so zgodovinske priče preskromne, bodisi da imamo opraviti s pisnimi pogreški ali napakami pri branju.

Vsekakor so slovenski patronimiki na -ič izpričani v Trstu od konca 13. stoletja in nam postavljajo vprašanje, ali so priimkovne oblike na -ič nastale v Trstu v tem času in se odtod razširile na vesoljni slovenski prostor.

Emidio De Felice
Genova

CDU 801.313 (Trst)

POSTILLA

Può avere un certo interesse proiettare risultativamente la situazione dei cognomi patronimici e matronimici sloveni in *-ič* (o anche croati in *-ić)* qui delineata da Pavle Merkù per Trieste del tardo Medioevo nella situazione attuale, sia di Trieste sia anche, per un quadro più globale e significativo, di tutta l' area della regione amministrativa italiana del Friuli-Venezia Giulia.

Dei 18 cognomi in *-ič* reperiti da Pavle Merkù nei documenti triestini dei secoli XIII, XIV e XV, 9 sono tuttora attestati, con diversa frequenza e distribuzione, nell'area del Friuli--Venezia Giulia. Il probabile matronimico *Babic* o *Babiç, Babich* o *Babiçh* (riproduco, qui e di séguito, la grafia dei documenti), attestato tuttora con alta frequenza a Trieste (in cui comprendo per comodità anche i 5 comuni minori della provincia: Duino-Aurisina, Monrupino, Muggia, San Dorligo della Valle e Sgonico) nelle forme attuali, più o meno italianizzate nella grafia, *Babic* o *Babich* (sloveno *Babič* o croato *Babić*). Il patronimico *Boxich,* attestato a Trieste con media frequenza nelle forme *Bosic* o *Bosich, Bozic, Bosig* (sloveno *Božič* o croato *Božić)*. Il patronimico *Colobich* o *Cholobich, Golobich* o *Golubich,* con qualche isolata attestazione a Trieste nella forma *Colubig,* così come *Muchiç* nelle forme *Muhic* o *Muhich* (in sloveno *Golubič* o *Muhič)*. *Scerlich,* ancora presente a Trieste nelle forme di bassa frequenza *Scherlich, Scherlic* o *Skerlic* (in sloveno *Sk(e)rlič* o *Šk(e)rlič)*. Il matronimico *Sosich* (da *Sosa,* ipocoristico originariamente croato di *Sofija)*, ora attestato con media frequenza a Trieste nelle forme *Sosic, Sosich* o *Sossich,* e con alta frequenza in quelle italianizzate *Sossi* e a Monfalcone anche *Sozzi* (in sloveno *Sošič)*. Ancora il patronimico *Stipich,* analogo a Trieste alla forma *Stepich,* e a Trieste e Monfalcone (60), con più alta frequenza, a quella piena *Stepancich* o *Stepancic* (in sloveno *Stepančič)*. Il patronimico *Susic* (da *Suša,*

originario soprannome attribuito a persone molto magre), attestato ancora isolatamente a Trieste nelle forme *Susic* (questa anche a Gorizia) o *Susich, Susig* o *Sussig* (in sloveno *Susič*, in croato *Susić)*. Infine il patronimico *Volçic*, attestato ora solo a Trieste nelle forme *Volcic* o *Volcich* di scarsa frequenza (in sloveno *Volčič)*.

Per altri 2 patronimici, *Cuçich* o *Zucich* e *Vrauxmich*, la corrispondenza attuale, e solo a Trieste, è al livello di probabilità o possibilità: *Cucich* o *Kucich, Zuzich* o *Zuzig*, di bassa frequenza (sloveno *Cučič*), e, con molti dubbi, *Vranicich*, quasi isolato con *Vranich*.

Per gli altri 7, *Brentarich, Cenchachig, Minic, Obediç, Sbirlitsch, Sipich, Vesnuich*, manca ogni traccia di continuità in tutta la regione.

A conclusione, una notazione quantitativa sulla presenza di patronimici o matronimici sloveni in *-ič* (o anche, raramente, croati in *-ić*) nell'attuale onomastica cognominale del Friuli-Venezia Giulia: non tenendo qui conto di quelli di origine certamente slovena (o croata) totalmente adattati all'italiano, o tradotti con il corrispondente onomastico italiano (soprattutto nel periodo fascista), che non possono essere quantificati in quanto possono anche rappresentare, in alcuni casi, cognomi effettivamente italiani, di formazione e tradizione italiana (così, tra quelli qui esaminati, *Babi* o *Babini* o *Balbi* per *Babič, Bossi* o *Bozzi* per *Božič, Sossi* e *Sossini* per *Sošič*, oppure *Colombo* o *Colombi* per *Golubič, Lupo* o *Lupi* per *Volčič)*.

I patronimici o matronimici sloveni in *-ič* (o croati in *ić*) sono attualmente largamente diffusi, nella regione, a Trieste e a Gorizia e nelle rispettive province, mentre sono del tutto rari o isolati a Udine e Pordenone e nelle rispettive province, in cui non raggiungono neppure l'1 % dell'universo delle forme cognominali.

La più alta frequenza - che aumenterebbe notevolmente per la categoria dei patronimici e matronimici se si aggiungessero le forme derivate con i suffissi della stessa funzione *-ac, -ec, -ic* o *é, -ko, -ina* e anche *-iha, -uga* - nei capoluoghi è a Trieste, circa il 5 %, e quindi a Gorizia, circa il 4 %; nei

centri minori del Goriziano è altissima a Doberdò del Lago, San Floriano del Collio, Savogna d'Isonzo, intorno al 35 %, bassa a Monfalcone, circa il 2,5 %, minima o addirittura nulla a Fogliano-Redipuglia, Medea, Mossa, Romans d'Isonzo, Ronchi dei Legionari, San Canziano d'Isonzo, San Lorenzo Isontino, San Pier d'Isonzo, Turriaco.

Il caso più rappresentativo di altissima frequenza e concentrazione è quello di Savogna d'Isonzo, un piccolo centro di circa 1.500 abitanti a Sud di Gorizia, dove sulle 20 forme cognominali di più alto rango di frequenza ben 16 sono slovene, e di queste 8 sono patronimici o matronimici in *-ič* che denominano quasi la metà della popolazione: *Butkovic, Cernic, Cotic, Kovic, Malic, Marusic, Primozic, Tomsic.*

Povzetek

Zanimivo je ugotoviti, kako se slovenske priimkovne patronimične in matronimične oblike na -ič (in hrvatske na -ić), ki jih je P. Merkù zbral za pozni srednji vek v Trstu, zrcalijo v današnjem času bodisi v Trstu, bodisi - za popolnejšo in pomembnejšo sliko - v celotnem prostoru italijanske administrativne dežele Furlanija-Julijska krajina.

Za 9 od 18 priimkov, ki jih je Merkù našel v tržaških arhivskih virih 13., 14. in 15. stoletja, je moč določiti količino njihove prisotnosti na tem prostoru, za dva druga je moč govoriti le kot o verjetnosti ali o mogočnosti; za ostalih 7 manjka danes vsaka sled na vsem deželnem prostoru. Točna kvantifikacija je danes vsekakor otežkočena zaradi tega, ker so številne poitalijančene oblike izvirnih slovenskih priimkov sovpadle z izvirno italijanskimi priimkovnimi oblikami.

V provincah Viden in Pordenone ne dosežejo dokazane priimkovne oblike na -ič niti 1 % priimkovnega vesolja. Na Tržaškem in Goriškem je to število višje: tudi če ne prištejemo drugih slovenskih patronimičnih oblik, jih je v Trstu približno 5 %, v Gorici 4. Njihova količina je zelo visoka v manjših krajih na Goriškem ter krepko upada v Tržiču in drugih krajih jugovzhodne Furlanije. Največja koncentracija slovenskih priimkovnih oblik na -ič je v Sovodnjah pri Gorici, kjer spada v to skupino kar 8 priimkov med dvajsetimi najbolj pogostnimi.

Giovanni Frau
Udine

CDU 805.992=22

UNA INEDITA VERSIONE CÀRNICA OTTOCENTESCA DELLA PARABOLA DEL FIGLIUOL PRODIGO.

Fra i manoscritti della Biblioteca Comunale di Bassano del Grappa è custodita - insieme con altre - una inedita versione càrnica della *Parabola del Figliuol prodigo*, proveniente dall' "Epistolario raccolto da Bartolomeo Gamba" (con la collocazione numero 2589. XVII-A-11), un erudito locale, vissuto fra il 1766 e il 1841.[1] Essa dovette far parte - con le altre - di quella silloge di versioni friulane, che Pietro Oliva del Turco di Aviano aveva commissionato a corrispondenti locali per conto di Bernardino Biondelli, il noto autore del *Saggio sui dialetti gallo-italici*, Milano 1853, il quale tuttavia non vi inserì le versioni della nostra Regione: alla loro pubblicazione provvide - riprendendole dai manoscritti dello stesso, rimasti inediti - Carlo Salvioni con le *Versioni friulane della Parabola del Figliuol Prodigo tratte dalle carte Biondelli*, in "Memorie Storiche Forogiuliesi", IX (1913), pp. 80-95. Non tutte le traduzioni procurate da Pietro Oliva del Turco giunsero però in mano all'autore del *Saggio*, cit.: fra queste un manipolo di cinque versioni, provenienti rispettivamente da Clauzetto, da Sàuris (in dialetto tedesco), da Gorizia (in dialetto sloveno), da Ceneda (nel locale dialetto veneto: cfr. Sorbelli, cit., nn. di inventario 2603., 2604., 2606., 2607.), oltre a quella, che qui si pubblica per la prima volta. Alle parabole di Sàuris e di Gorizia abbiamo dedicato, di recente, due brevi contributi,[2] mentre quella di Clauzetto è stata edita da Piera Rizzolatti nel 1982.[3]

Sui già noti rapporti fra Pietro Oliva del Turco e il Biondelli e su quelli, meno noti, fra l'Oliva e Bartolomeo Gamba (al quale l'avianese cedette le versioni poi raccolte nell' "Epistolario") s'è già ampiamente discusso nei due nostri saggi appena citati, ai quali quindi ci limitiamo a rimandare per ogni dettaglio. Ci interessa invece qui sottolineare che fra le stesure originarie delle versioni e le edizioni a stampa (anche quelle

pubblicate dal Biondelli) spesso intercorsero più mani: da quella del primo estensore (che non sempre coincideva con l'autore), alla o alle eventuali copie dei corrispondenti locali e/o regionali.[4] Si deve perciò mettere in conto la possibilità di errori dovuta essenzialmente a false interpretazioni di lettura (da parte di chi non conosceva bene il dialetto) e a conseguenti, sbagliate trascrizioni. E' il caso anche della parabola che qui pubblichiamo, il cui testo è preceduto da una lettera (che pure presentiamo di seguito) datata *Pordenone 1835* [e non *1855*, come si legge nel citato inventario del Sorbelli, anzi del Tua!] *22 Agosto*, a firma del corrispondente D. Carlo Mazzolini e indirizzata a Pietro Oliva. Da essa risulta in modo inequivocabile che il Mazzolini ricopiò il testo, procuratogli a sua volta da un corrispondente del paese, di cui non conosciamo il nome ("jo mi tenea in dover di farla da copista, ...", "Le dirò peraltro che nel copiar la traduzione...").

Prima di procedere al commento, riproduciamo le due parti (lettera e versione), di cui è composto il manoscritto: esso consta di un primo foglio (la lettera) dalle dimensioni di cm. 20.2 x cm. 26 circa, già piegato, così da formare una sorta di biglietto postale, scritto sul recto (l'indirizzo) e sul verso (il testo); il secondo foglio (contenente il testo della parabola, che ne occupa entrambe le pagine), ha le dimensioni di cm. 18.8 x cm. 25 circa. Entrambi non presentano gravi difficolta di interpretazione, risultando la grafia sufficientemente curata e leggibile.[5]

< f. 1 >

All' jl. (lus)tre Sig. P.(rofess)ore Os.(sequiatissi)mo
jl Sig. Pietro Oliva

Aviano

< v. 1 >

Biblioteca C. di Bassano Epistolario B. Gamba XVII-A-11/2589
jl. (lus)tre Sig.(no)re

< 1 > jo mi tenea in dover di farla da copista, e non da traduttore, e molto me-/no da corettore./
Le dirò peraltro che nel copiar la traduzione ho sbagliato nel .v.: 24 scrivendo/ *cirut* invece di *chiatat*. Non sono usato a scriver furlan sebben parlo/
Nel .v:11: sta puemat essendo questa parola usata in cargna < sic! > per significar/

< 6 > poco giudizio, e età im(m)atura al riflesso./
So anch'jo che *agere* vuol dir aver bisogno: ma il tradutor ha scritto pitocca./ Nel v: 15 ha scritto voglas il qual termine vuol dir propriamente/ dar d'occhio, guardiare: nel 17 chenfri, e credo che voglia dir culì,/ qui: nel 18 sta scritto zornadirs da uomini che lavorano a giornata/

< 11 > per la mercede./
Nel 22 ha scritto stola, e stola pur jo ho trascritto. Ditori nel 24, e/ vuol dir perire; e questo termine jo lo trovo pressoche generalmen-/te usato in Cargna. Nel 26 non fachins.: ma fachirs.: e vuol/ dir che fa le servitù di casa; e posso assicurarla che questa/

< 16 > parola jo piu < sic! > volte l'intesi in quel paese e mai l'intesi se non/ dopo la spiegazione datami da quel m(edesi)mo che m'ha spe-/dita poi questa traduzione./
Mi dispiace di non aver tempo di trascriverla con piu < sic! > precisione./ Sono per andar in Cargna; ho molte cose da dispor pel mio/ viaggio./

< 21 > jl tradutore sta nelle montagne sotto il canal di Gorto. Non/ ho libertà di dirle piu < sic! > di così./
Le mie carte sono venute da Venezia. La prego se/ non avesse scritto, a scrivere piu < sic! > presto che le sarà possibil < e >./

< 26 > Desidero di servirla, e l'assicuro che ove potrò in ogni incontr<o>/
saro < sic! > per dover, e stima/
Di lei/
Pordenone 1835 22 Agosto Ob(bligatissi)mo Ob(bedientissi)-mo. De(votissi)mo/
Non ho tempo di corregger il malscritto. D. Carlo Mazzolini/

< f. 2 >

Biblioteca C. di Bassano Epistolario B. Gamba XVII-A-11
Traduzion della Parabole del Fii Prodig

11) Al disie dopo: un ciert tal al vieve dou puems./ 12 jl plui zovin di lour al disie/ a so pairi: Pari daimi cha la part de facoltat che mi ven. A iur dividè/ la facoltat./

13) e dopo non tros diis, fat fagot, il plui zovin puemat al sin là par pais lon/ tanon, e là al scialacquà la so part menant vita collas sgualdronas./

14) e dopo ch'al veive consumat dut al so in chel pais si fasè sentì una fan/ di chian; e Lui al principia a pitocaa/

15) al sin là Lui, e taf al si butà con un sciour di chel pais; il qual tal mandà/ alla soo ville parceche al voglas iu porcei./

16) al bramava d'impii las questas di gland, che mangiavan i Porcei, e/ nesun glin dave nie no./

17) Ma tornat a chiase cul so chiaf, al dise: Cetant brazzadors in chiase/ di gno pari han pan tant che vulin: e jo chensri crepi da fan./

18) Mi drezarai, e larai da gno pari, a ghi dirai: Pari, mi sei inbuserat/ quintre il Cil, e quintre di Te. / 19 No soi deng di iessi clamait tou fii:/ tratta con me come cun d'un dai tiei zornadirs./

20) a si alzà, e vegnì Lui a sou Pari. essind poi anchimò da lontan lu ve/dè so Pari, e movut a misericordia corrindi inquintri lu chiapaa a/ braz a quel, e lu busà./

21) a j disiè il fii: hai pechiat quintre il Cil, e di Te: non meriti di cla-/ mami to fii plui/

22) Disiè poi il pari ai sei servitors: dait in cha subit la plui preziosa/ stola, e viestilu, e un anel meteit in man, e leans in tai siei pis./

23) e fur menait il plui gras vigiel, e scorteiailu: mangharin, e farin/ festin. / 24 Parceche chest mio fii era muart, e l'è tornat a vivi, all'era/ lát a ditori, e lu vin [cirut] chiatat/ a scomenzarin a sta allegrament/

25) jl plui grant puem al sin dere in taviele, ed al so vignì, ed avvicinasi/ alla chiasa sintì la melodie, e lu bal./

26) a clamà un dai siei fachirs, e lu domandà ce che vul di dut chist./

27) e chist li rispundè. L'è capitat to Fradi, e to Pari, a là trat di curtis a/ un vigel intomat, parceche salf l'ha ricevut./

28) Chist inbilat non voleve meti pit sul lus. jl Pari sin salta fur Lui/ a lu scomensa a tira sù./

<v.>

29) Ma chist paiandlu di rispueste i disè a so Pari: son tant ang che sgobi/ a cont to, e mai ti ai scantinat: e tu mai mi has dat ut <sic!> zocul/ da mangia cui miei compangs./

30) Ma dopo che chist to fi la sfonderat dut il so cullis carognosis, al capita,/ e tu di capot tu copis un vigiel/

31) Ma chist i disiè: tu, tu seis simpri al mio flanc: dut il mio l'e/ to.

32) al era poi di iust che jo fases fiesta, a stes senza passion a motif/ che chist to fradi al ere muart e lè risuscitat, al ere lat a/ ditori, e le chiatat./

Y

Ricopiata da Mazzolini. Non si sa di dove sia./

Dunque il testo che noi possediamo non corrisponde all'originale, ma ad una copia di don Carlo Mazzolini,[6] il raccoglitore per conto dell'Oliva: da qui i dubbi di quest'ultimo sulla esattezza di alcune parole e i successivi chiarimenti del Mazzolini, in buona parte plausibili. Seguendo l'ordine delle spiegazioni da lui fornite nella lettera, noteremo che al ver-

setto 24) la correzione *chiatat* 'trovato' è esatta al posto di [*cirut*], che significa "cercato"; lo stesso dicasi sulla giustezza della parola *puemat* per 'giovanotto" del versetto 13) (non 11)!, ben nota ad alcuni territori della Carnia,[7] ma evidentemente sconosciuta all'Oliva: il termine traduce, sia pure non alla lettera, l'italiano "figliuol" del capitolo XV del Vangelo di Luca nella volgarizzazione di Giovanni Diodati (la quale - come si sa - fu presa come base per le versioni commissionate dal Biondelli). Il verbo *pitocâ*, riportato dal Nuovo Pirona,[8] *pitocaa* al versetto 14), significa precisamente "pitoccare, andar accattando", invece dell' "aver bisogno" del Diodati. Per *voglâ* (cfr. *voglas* al versetto 15) il Nuovo Pirona riporta "Occhiare, adocchiare" (nel Diodati "pascolare"). Non esiste invece in friulano la forma *chenfri* e tantomeno *chensri* (come in effetti si legge nella versione) del versetto 17), confusa con *chenti* (Nuovo Pirona "Qua"; "da queste parti"), forse per incrocio con *jenfri* "fra" (il modello italiano aveva "ed io *mi* muoio di fame"). Ben diffusa, ancor oggi, risulta la parola *zornadirs* (nella forma plurale) del versetto 19) (non 18), come scritto nella lettera) per "Giornaliero, nei lavori di campagna" (Nuovo Pirona), cioè "mercenari" nel testo in italiano. Oltre che "Stola, dei sacerdoti" (Nuovo Pirona), lo *stola* del versetto 22), è proprio sinonimo di "veste più bella", come risulta dalla *Versione nel dialetto di Sutrio* (in Carnia), pubblicata dal Salvioni, cit., pp. 13-14 (e ripresa dal Nuovo Pirona). La forma *ditori*, nell'espressione *lat a ditori* "era perduto" del versetto 24), che significherebbe "perire", termine (a detta del Mazzolini) "pressoché generalmente usato in Cargna", è registrata dal Nuovo Pirona sotto *itòri* e *tòri* nella locuzione *Lâ di tori* (Carnia), ma col significato di "Precipitare da un dirupo ruzzolando, tanto di uomini che di animali" (con attestazioni risalenti alla fine dell' Ottocento): in tal senso essa ritorna anche a Clauzetto, nelle Prealpi del Friuli Occidentale.[9] Si tratta forse di una deformazione del latino ecclasiastico *in adiutorium* (dall'espressione *Domine in adiutorium meum intende*). Non ci sentiamo invece di sottoscrivere la giustezza del termine *fachirs* per "servitori" (versetto 26)), nonostante le assi-

curazioni del corrispondente: non siamo infatti riusciti a reperirlo in nessun paese della Càrnia (il Nuovo Pirona - anche nella sua edizione precedente - e gli altri repertori lessicali lo ignorano del tutto): sarà stato allora piuttosto un *fachins* (questa volta registrato dal Nuovo Pirona col significato di "facchino"). Ci sono inoltre alcuni sicuri errori di trascrizione nel testo fornito dal Mazzolini, e precisamente *chensri* (versetto 17)) per eventualmente *chenfri* (si veda sopra), *busà* (versetto 20)) per *bussà* 'baciò', *ut zocul* 'un capretto' (versetto 29)) per *un 'zocul'* (cui forse è da aggiungere *dou* del versetto 11), a meno che non si tratti di una speciale forma di dittongazione, su cui ci si sofferma piu avanti). Appare sospetta pure la forma *vieve* 'aveva' (versetto 11)), che andrà letta piuttosto quale *veive*, che riappare al versetto 14), con un dittongo abbastanza singolare: quest'ultimo d'altronde ritorna in *pairi* 'padre' del versetto 12) (altrove tuttavia sempre *Pari*, versetti 11), 17), 18), 20), 22), 27), 28), 29)), in *daimi* dello stesso versetto (il quale però potrebbe stare per *daitmi* 'datemi', forma di cortesia corrispondente alla 2^persona del plurale, anche se più avanti il figlio si rivolge al padre usando di norma la 2^del singolare) e in *clamait* 'chiamato' (al versetto 19)), per il più regolare *clamât*.

Non mancano poi le imprecisioni ortografiche, soprattutto riguardo all'uso degli accenti nelle parole tronche: così troviamo (accanto a pari espressioni corrette) *disie* 'disse' (versetti 11) e 12)) per *disiè*, *la* 'la' avverbio (versetto 13)) per *là*, *scialacqua* 'scialacquò' (versetto 13)) per *scialacqua*, *salta fur* 'uscì' e *scomensa* 'cominciò' (versetto 28)) per *saltà fur* e *scomensà*, ecc.; *a... divide* 'divise' (versetto 12), *a si alza* 'si alzò' (versetto 20)) si dovranno poi leggere - rispettivamente - come *al dividè* e *al si alzà*, ecc. (si veda anche più avanti); inoltre *lus* 'l'uscio' (versetto 28)) è scrittura errata per *l' us*, ecc.

Si aggiungano le difficoltà incontrate dal trascrittore nel riprodurre i suoni tipici della parlata che - in mancanza di una codificazione precisa - trovano soluzioni svariate: così, ad esempio, la lunghezza delle vocali è indicata col raddoppio del

segno solo poche volte o a sproposito (si confrontino le forme corrette *diis* 'giorni' versetto 13), *pitocaa* 'mendicare' versetto 14), *impii* 'riempire' versetto 16), contrapposte a *chiapaa* 'prese' versetto 20) per *chiapà*, *fii* 'figlio', *pechiat* 'peccato' versetto 21) per *fì*, *pechiât*), ma molto piu spesso si trova *facoltat* 'eredita' versetto 12) per il corretto *facoltât*, *pais* 'paesi' versetto 13) per *paîs*, *consumat* 'consumato' e *senti* versetto 14) per *consumât* e *sentî*, *tornat* 'ritornato' versetto 17), per *tornât*, *movut* 'mosso' versetto 20) per *movût*, *servitors* 'servi' versetto 22) per *servitôrs*, *chiatat* 'trovato' versetto 24) per *chiatât*, e così via. L'occlusiva postpalatale sorda [*k'*] è normalmente resa con *chi* (cfr. *chian* 'cane' del versetto 14), *chiase* 'casa', *chiaf* 'testa' versetto 17), *anchimò* 'ancora' versetto 20), *pechiat* 'peccato' versetto 21), ecc.), mentre nessun accorgimento è preso per il corrispondente suono sonoro [*g'*] , ora scritto *gh*, ora *gi*, (cfr. *ghi* pronome 'gli' versetto 18), *mangharin* 'mangeremo' versetto 23), accanto a *vigiel* 'vitello' versetti 23), 30) o *vigel* versetto 27), *mangia* 'mangiare' versetto 29), ecc.). Nei pochi casi in cui compare l'affricata palatale davanti *a* o a vocale posteriore, essa è resa con *z* (cfr. *brazzadors* 'mercenari' versetto 17), cioè [*bračadôrs*] , *mi drezarai* 'mi alzerò' versetto 18) per [*dreča-rai*], *zovin* 'giovane' versetto 13), per [*ǧòvin*], *zornadirs* 'mercenari' versetto 19) per [*ǧornadîrs*], ecc.), accanto a *cetant* 'quanti' versetto 17) (che si deve però leggere [*četànk'*]). La nasale palatale, quando chiude la parola, è scritta con *-ng*: o-*gn deng*: 'degno' versetto 19), *ang* 'anni' *compagns* 'compagni' versetto 29), rispettivamente per [*deń*], [*ań*] , [*kompàń*]). Infine la palatalizzazione della sibilante -ben diffusa in Carnia- è segnata con *sc* solo in rari casi (cfr. *sciour* 'signore' versetto (15) e *risuscitat* 'resuscitato' versetto 32), cioé [*šiour*] e [*risušitât*]).

Notevoli incertezze presenta il testo anche all'analisi morfologica, data la continua oscillazione di forme concorrenti. Per limitarci ad alcuni tratti essenziali, noteremo che l'articolo determinativo maschile singolare è ora *il (jl plui* 'il più' versetto 12)), ora *al (al so* 'il suo' versetto 14), ora *lu* (versetto 25)), così al plurale si trova l'arcaico *iu (iu porcei*

'i maiali' versetto 15)) accanto a *i* (*i Porcei* versetto 16)); il corrispondente femminile è invece sempre *la* al singolare (l'indeterminativo *una)*, ma al plurale insieme a *las* (versetto 16)) si registra *lis* (in *cullis* 'con le', versetto 30)).

Oscillante risulta anche il trattamento della *-a* atona finale latina, sia nel femminile singolare, che nella coniugazione verbale: ci si sarebbe aspetti - data l'area di provenienza del testo - una sua regolare continuazione (quale in effetti appare in *chiasa* 'casa', versetto 25), *senza* 'senza' versetto 32), ecc., o in *bramava* 'desiderava' versetto 16), *tratta* 'tratta' versetto 19), *era* 'era' versetto 24) ed in altri casi), ma più frequentemente ritorna la *-e* (cfr. nel titolo *Parabole* 'Parabola', *ville* 'campagna' versetto 15), *chiase* 'casa' versetto 17), ecc., *vieve* 'aveva' versetto 11), *dave* 'dava' versetto 16), *voleve* 'voleva' versetto 28), ecc.); al femminile plurale si trova sia *-as,* che *-is* (cfr., rispettivamente *sgualdronas* 'meretrici' versetto 13), *questas* alla lettera 'costole' versetto 16) o *carognosis* 'meretrici' versetto 30)).

Quanto alla particolare dittongazione (tipica del friulano e soprattutto dei dialetti càrnici) di certe vocali latine, in determinate posizioni, nella traduzione si registrano i casi di *lour* 'loro' versetto 12), *sciour* 'signore' versetto 15) da *o* chiusa del latino volgare, insieme però a *servitors* 'servitori' versetto 22), quindi col monottongo; inoltre *meteit* 'mettete' versetto 22) da *e* chiusa del latino volgare. La forma monottongata riappare anche in *fur* 'fuori' versetto 23) (anzichè *four,* quale ci si sarebbe aspettati da *o* aperta del latino volgare) e in *zornadirs* 'mercenari' versetto 19) (anzichè *zornadeirs* da *e* aperta del latino volgare). Corrispondono a dittongazioni regolari (da altre combinazioni latine), d'accordo con buona parte del càrnico (e del friulano comune) le forme *ciert* 'certo' versetto 11), *questas* 'costole' versetto 16), *inquintri* 'incontro', *quel* 'collo' versetto 20), *muart* 'morto' versetto 24). Sono infine abbastanza singolari le parole dittongate del tipo *pairi* 'padre' versetto 12), *veive* 'aveva' versetto 14), di cui s'è detto sopra, e dei possessivi maschili *tou* 'tuo' versetto 19), *sou* 'suo' versetto 20) e forse *dou* 'due' versetto 11), pur-

chè, in quest'ultimo caso, non si tratti di un errore: tali dittonghi (sconosciuti altrove nelle forme citate, almeno nell'attuale fase sincronica, per quanto se ne sappia) potrebbero essere ricondotti alla serie degli esiti da *o* chiusa del latino volgare (il tema meriterebbe tuttavia una trattazione a parte.)

Da uno sguardo sull'uso degli aggettivi e pronomi possessivi, notiamo per il maschile singolare le forme *gno* 'mio', tipica della Càrnia, ai versetti 17), 18), ma anche *mio* dei versetti 24), 31), *miei* al plurale versetto 29), più regolarmente *to* 'tuo' versetti 21), 27), 30), accanto al citato *tou,* versetto 19), al plurale *tiei* versetto 19), *so* 'suo' versetti 12), 14), 17), 20), 25), 30), insieme al già detto *sou* del versetto 20), con *sei* al plurale versetto 22) e *siei* versetti 22), 26); per il femminile singolare abbiamo gli unici casi di *so* 'sua' versetto 13) o *soo* versetto 15).

Nella coniugazione verbale risulta costante l'uso del perfetto, talvolta scritto (come s'è già detto) senza l'accento sulla vocale finale (*disie* 'disse' versetto 11), *divide* 'divise' versetto 12), *fasè* 'fece', *principia* 'comincio' versetto 14), *mandà* 'mandò' versetto 15), *vegni* 'venne' versetto 20), ecc.). Si notino poi le forme *mangiavan* 'mangiavano' versetto 16) invece del friulano comune *mangjavin, vulin* 'vogliono' versetto 17) al posto di *vuelin, sei* versetto 18) o *soi* '(io) sono' versetto 19), *seis* 'sei (tu)', versetto 31). L'uso del pronome àtono soggetto della terza persona del maschile singolare corrisponde per lo più a *al (al disie* '(egli) disse' versetto 11), ecc.), ma si trova pure *a*, da considerarsi quale errore ortografico (*a... dividè* 'divise' versetto 11), *a si alzà* 'si alzò' versetto 20), ecc.).

Fra le pochissime osservazioni che si potrebbero fare sulla sintassi, segnaliamo soltanto la posposizione del soggetto tònico di terza persona, non comune al friulano, nelle espressioni *al sin là Lui* "se ne andò" versetto 15) e *vignì Lui* "venne" versetto 20), invece che - piuttosto - *Lui al sin là* e *Lui vignì*.

Per il lessico - fatte salve le riserve già sopra espresse a proposito di alcune parole - elenchiamo i non molti termini che mancano o divergono dalle registrazioni del Nuovo Pirona,[11] compresi gli eventuali italianismi. Esse sono: *Parabole* 'para-

bola' nel titolo (il Nuovo Pirona ha *parȧbule)*, *Prodig* 'prodigo' nel titolo (è un italianismo), *scialacquȧ* 'dissipò' versetto 13) (italianismo), *sgualdronas* 'meretrici' versetto 13) (corrisponde all'italiano *sgualdrine)*, *brazzadors* 'mercenari' versetto 17), *inbuserat* che traduce l'espressione "(ho) peccato" versetto 18) (nel Nuovo Pirona *imbuzarȧsi* "imbuggerarsi, infischiarsi"), *leans* 'scarpe' versetto 22) (nel Nuovo Pirona solo nel significato di "legaccio da calze"), *melodie* 'concento' versetto 25) (nel Nuovo Pirona "affettata dolcezza nel parlare"), *trat di curtis* 'ucciso' versetto 27) (letteralmente "tirato, tratto di coltello"), *intomat* "ingrassato" versetto 27)[12], *paiandlu di rispueste* versetto 29) (alla lettera "(ri)pagandolo di risposta"), *sfonderat* 'consumato' versetto 30) (nel Nuovo Pirona *sfonderȧ* "sfondare, profondare, render più profondo"), *carognosis* 'meretrici' versetto 30) (nel Nuovo Pirona solo *carognȯs, corognȯs* "sporco, lercio; spilorcio; sboccato").

L'ultimo quesito posto dal nostro testo riguarda la provenienza della versione. Per la verità un primo riferimento ce lo fornisce già la lettera del Mazzolini ("*Jl traduttor sta nelle montagne sotto il canal di Gorto*" riga 21), che però non basta per una più precisa localizzazione. Fra l'altro non è chiaro se con l'espressione "sotto il canal di Gorto" si debba intendere "poste a meridione del Canal di Gorto", oppure "appartenenti al C. d. G." o meglio - come a noi piuttosto pare - "che stanno nella parte più bassa del Canale". E' infatti da escludere l'appartenenza della versione a quella varietà tipica di càrnico - nota col nome appunto di gortano - che si parlava (e si parla) nella parte più alta della valle del Degano (Forni Avoltri, con Collina), ivi compresa la Val Pesarina, perchè mancano nel testo a noi pervenuto i tratti più salienti di quei tipi dialettali (come l' uscita della *-a* atona finale latina passata ad *-o* a Forni Avoltri e a Collina e specialmente i caratteristici dittonghi del tipo *ìa, ùa*, quali negli esempi *nìaf* 'neve' *lùar* 'loro' ecc., ed *éi, òu* di *cèil* 'cielo', *fòur* 'fuori', ecc., ben noti al gortano)[13].

Il confronto fra i dati enucleati dall'analisi linguistica sopra esposta e i materiali in nostro possesso, relativi a numerosi paesi collocati nella bassa valle del Degano e nell'area

posta immediatamente a sud (sui due versanti del Tagliamento, in cui confluisce il Degano)[14] ci consente di ipotizzare che la versione proviene forse da Muina, frazione di Ovaro, che presenta più di tutti gli altri luoghi tratti comuni con quelli offerti dal nostro testo. Vi potrebbe concorrere forse lo stesso capoluogo Ovaro, se non altro per l'oscillazione fra *-a* ed *-e*, che oggi esso presenta quale esito di *-a* atona finale latina (ma nel paese il plurale del femminile esce oggi in *-es*, in contrasto con *-as* o *-is* della parabola, sia pure a un secolo e mezzo di distanza dalla sua redazione).[15]

Giunti alla conclusione, riteniamo che possa risultare di una qualche utilità un elenco alfabetico (che offriamo qui di seguito) dei luoghi, di cui possediamo una 'antica' traduzione friulana a stampa della Parabola del Figliuol Prodigo, anche perché crediamo che con quella pubblicata nella presente sede si debba considerare concluso il quadro (senza però escludere a priori altri possibili, quanto improbabili rinvenimenti)[16]. Essi sono:

Amaro, anno 1891, in "Pagine friulane", IV, p. 61;

Ampezzo, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 7-8;

Aviano, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 4-5;

Claut, anno 1871, *Vocabolario friulano dell'abate J. Pirona*, ecc., cit., p. XVII;

Clauzetto, anno 1835, Rizzolatti, cit.;

Collina, anno 1871, *Vocabolario friulano*, ecc., cit., p. XIX;

Cordenons, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 5-6;

Cormons, anno 1910, Th. Gartner, *Handbuch der rätoromanischen Sprache und Literatur*, Halle, pp. 86-96;

Fiumicello, anno 1910, U. Pellis, *Il sonziaco*, estratto dall' "Annuario del Ginnasio di Stato di Capodistria", Trieste 1910-1911, pp. 45-47[17];

Forni Avoltri, anno 1910, Gartner, cit., pp. 86-96;

Gorizia, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 15-16;

Làuco e dintorni, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 11-12;

Ligosullo, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 12-13;

Lucinico, anno 1871, *Vocabolario friulano*, ecc., cit., p. XVII;

Luint *(Dialetto del ceto civile)*, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 9-10;

Luint (*Dialetto del popolo)*, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 10-11;

Monaio e Solars, anno 1878, in "Archivio Glottologico Italiano", IV, pp. 319-323[18];

Muggia, anno 1835, C. Salvioni, in "Rendiconti dell'Istituto Lombardo", XLI (1908), p. 585;

Pesariis, anno 1871, *Vocabolario friulano,* ecc. cit.,p. XIV;

Pontebba Veneta, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 14-15;

San Daniele, anno 1871, *Vocabolario friulano,* ecc., cit., p. XIII;

Sutrio, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 13-14;

Talmassons, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 6-7;

Tricesimo, anno 1871, *Vocabolario friulano,* ecc., cit., p. XII;

Trieste, anno 1835, Salvioni, in "Rendiconti dell' Istituto Lombardo", cit.;

Udine, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 2-3;

Udine, anno 1871, *Vocabolario friulano,* ecc., cit., p. XI;

Vico di Forni di Sopra, anno 1871, *Vocabolario friulano,* ecc., cit., p. XVI;

Vito d'Asio, anno 1871, *Vocabolario friulano,* ecc., cit., p. XX.

Carlo Salvioni pubblicò inoltre due versioni incomplete della parabola, di cui non si conosce la provenienza. All'analisi linguistica la prima di esse rivela sicura appartenenza al friulano goriziano o sonziaco (potrebbe addirittura essere di Gorizia), la seconda al friulano centrale (della pianura intorno a Udine). Le due traduzioni vengono presentate con le seguenti indicazioni:

Lenga furlana (*Il dialetto non è più propriamente indicato)*, anno 1835, Salvioni, cit., pp. 3-4;

Dialetto friulano (*Nessuna indicazione circa alla varietà dialettale)*, anno 1835, Salvioni, cit., p. 4.

Ad esse aggiungiamo infine, per i territori d'espressione non romanza del Friuli, le traduzioni in sloveno e in tedesco:

Gorizia, anno 1835, Frau, *Una versione slovena,* ecc., cit.:

Resia, anno 1811, F. Riva, *Tradizioni popolari venete secondo i documenti dell'inchiesta del Regno Italico (1811)*, con la collaborazione per i testi sloveni di Milko Matičetov e Mario Doria, in "Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti". Memorie. Classe di scienze morali, lettere ed arti", XXXIV (1966), fasc. 2., pp. 71, 84-85;

Sauris, anno 1835, Frau, *Una versione... di Sauris... colonia tedesca*, ecc., cit.;

Sauris, anno 1880, in"Zeitschrift des deutschen und oesterreichischen Alpenvereins", XI (1880), p. 374;

Sauris, anno 1885, B. Petris, *Testi saurani. Zarar Stiklan*, Udine-Baidn, 1978, pp. 19-22[19];

e chiediamo venia se ne abbiamo dimenticata qualcuna.

1 *Sulla consistenza e sulle vicende dell' "Epistolario" (acquistato da Antonietta Parolini dopo la morte di B. Gamba e donato all'istituzione bassanese nel 1852) ci informa Paolo Mario Tua nella Premessa (senza numero delle pagine) all'Inventario di Bassano, da lui redatto per la serie di Albano Sorbelli, Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia. Opera fondata dal Prof. Giuseppe Mazzatinti, Volume LV. Bassano del Grappa, Firenze 1934, dove la nostra versione è registrata con la dicitura Carlo Mazzolini. Da Pordenone, 22 Ag. 1855 [ma è 1835!] a Pietro Oliva del Turco. Traduzione della parabola del Figliuol prodigo, autografo del Mazzolini. Debbo la segnalazione di questo e di altri manoscritti alla cortesia del collega, professor Paolo Zolli, che qui nuovamente ringrazio.*

2 *Si veda Giovanni Frau, Una versione slovena della Parabola del Figliol Prodigo, prima attestazione letteraria della lingua di Sàuris, colonia tedesca in Friuli, in corso di stampa nella miscellanea di studi in onore di Carlo Alberto Mastrelli e Una versione slovena della Parabola del Figliuol Prodigo, in "Est Europa", I (1984). Miscellanea slovenica dedicata a Martin Jevnikar in occasione del Suo 70° Compleanno. A cura di Riccardo Casimiro Lewanski, Udine 1984, pp. 79-85.*

3 *Si veda, della stessa, Un inedito testo antico del Friuli occidentale: la Parabola del Figliuol Prodigo"... volta nella lingua di Clauzetto", in "Ce fastu?", LVIII (1982), pp. 279-288 (precedentemente pubblicata nella tesi inedita, dattiloscritta, della Rizzolatti, Del dialetto di Clauzetto. Alcuni problemi di fonologia, semantica e lessico, Università degli Studi di Padova, anno accademico 1976-1977).*

4 *Il Biondelli tuttavia si avvalse anche di raccolte dirette (non però per il Friuli): un richiamo all'argomento si può leggere nel saggio di Fabio Foresti, Le versioni ottocentesche del Vangelo di S. Matteo nei dialetti italiani e la tradizione delle raccolte di testi dialettali, Bologna 1980, pp. 12-13, saggio che accompagna ogni ristampa de' Le traduzioni del Vangelo di S. Matteo nei dialetti italiani promosse da L. L. Bonaparte (finora sono state ripubblicate le versioni romagnola faentina a cura di Giuseppe Bellosi, veneziana a cura di Alberto Zamboni e friulana a cura di Laura Vanelli).*

5 *L'edizione dei testi che presentiamo è diplomatica. Per i pochi interventi si sono adottate norme d'uso corrente; in*

particolare: le soluzioni di abbreviature stanno fra parentesi rotonde, fra parentesi uncinate sono poste le integrazioni dell'editore, quelle dell'autore fra parentesi quadre, le sbarre oblique segnano i fine riga originali, la sigla <v.> indica il verso della pagina, <f.> significa foglio. Altri essenziali chiarimenti sono forniti nelle brevi note che seguono, con rimandi fatti ai numeri delle righe originali (<f. 1>) o dei versetti (<f. 2>).

La scritta Biblioteca C., ecc. della prima riga si ricava dal timbro ovale, stampigliato fra la intestazione della lettera e l'incipit nel primo foglio (<f. 1>), sotto la dicitura Traduzion della Parabole, ecc. nel secondo foglio (<f. 2>); le collocazioni (XVII-A-11/2589 sulla lettera, solamente XVII-A-11 sulla versione) sono scritte a mano nella parte centrale del timbro. Si trascrivono di seguito le poche note editoriali ai testi:

<f. 1> Alle righe <24> e <25> manca l'ultima parte del foglio, da cui le due brevi integrazioni in possibil <e> e in incontr<o>.

<f. 2> I numeri dei versetti 12, 19 e 24 furono inseriti nel testo in un secondo tempo. Al versetto 24), prima dell' ultima parola, si legge, cancellato con piu tratti di penna, cirut; chiatat sarà stato aggiunto dalla mano dell'Oliva (si veda la lettera di accompagnamento alla versione della parabola).

6 *Un P. Cristoforo Mazzolini, parroco del paese, fu autore della Versione nel dialetto di Ampezzo, Antonio Mazzolini, Prev.°, della Versione nel dialetto di Pontebba Veneta (C. Salvioni, cit. pp. 7-8, 14-15).*

7 *Per la diffusione moderna della voce si vedano le risposte ai concetti 1909., 1910, 1911., 1912. dell' Atlante Storico-Linguistico-Etnografico Friulano (ASLEF), diretto da Giovan Battista Pellegrini, III, Padova-Udine 1978. Il termine si rifà al tedesco dialettale <u>bueb</u>: vi si è soffermato, da ultimo, G. Francescato, Denominazioni friulane per 'bambino', 'ragazzo', 'giovane', in "L'Italia dialettale", XXVII. Nuova Serie, IV (1964), pp. 1-52, in particolare pp. 13-14.*

8 *Cfr. Giulio Andrea Pirona - Ercole Carletti - Giov. Battista Corgnali, Il Nuovo Pirona, Vocabolario friulano, Udine 1935 (e più ristampe successive, ultima, Udine, 1983).*

9 *Si veda Piera Rizzolatti, Del dialetto di Clauzetto, ecc., cit., pp. 444-446, sub <u>ǰi datǫ̀ri:</u> la lunga discussione sull'etimologia va risolta a favore di <u>adiutorium</u>, come confermano le espressioni del tipo <u>clamâ itori</u> "Gridare al soccorso", o simili, registrate dal Nuovo Pirona sotto <u>itòri</u>.*

10 *Si veda il Vocabolario friulano dell'abate Jacopo Pirona, ecc. Pubblicato per cura del D.r Giulio Andrea Pirona, Venezia 1871 (ripubblicato di recente in edizione anastatica a cura della Provincia di Udine, Udine 1983).*

11 *Per i confronti abbiamo tenuto conto anche di altri repertori,*

pubblicati dopo il Nuovo Pirona, in particolare delle sue Aggiunte, edite per vari paesi o zone, a partire dal 1967 (ultimo titolo, Udine 1980).

12 *Nel Nuovo Pirona, cit., è registrato l'aggettivo tomadè per "abbondante", detto di 'misura', oltre a tomât "Amante, sposatore" (a proposito di quest'ultimo, il riferimento a "Pomodoro" è errato: si veda G. B. Corgnali, in "Ce fastu?", 41-43 (1965-1967), pp. 252-253). L'etimologia dei nomi meriterebbe un approfondimento. Notiamo solo che in alcune regioni, anche dell'Italia Settentrionale, il termine toma (di origine piuttosto oscura) designa una sorta di "formaggio grasso" (cfr. C. Battisti - G. Alessio, Dizionario Etimologico Italiano, 5 voll., Firenze 1950-1957).*

13 *Per una rapida descrizione del gortano si veda, da ultimo, Giovanni Frau, Friuli. n. 6 della collana "Profilo dei dialetti italiani", a cura di Manlio Cortelazzo, Pisa 1984, pp. 128-136 (lo stesso lavoro è stato edito anche col titolo I Dialetti del Friuli, Udine-Pisa 1984, cui sono state aggiunte poche pagine introduttive rispetto alla prima stesura).*

14 *Cfr. Giuseppe Francescato, Dialettologia friulana, Udine 1966, pp. 391-397, 412-413; cui vanno aggiunte alcune nostre inchieste col tramite epistolare di corrispondenti locali.*

15 *Dalla stessa valle provengono due versioni di Luint, a nord-ovest di Ovaro, e una di Lauco, già pubblicate dal Salvioni, cit., pp. 9-12. Ragioni di natura linguistica non consentono di ammettere la concorrenza di Villa Santina, Avaglio, Vinaio, Raveo, Lenzone, Mione, Liariis, Clavais, che sono i paesi considerati dal Francescato nella sezione Val Degano della Dialettologia, cit. Lo stesso dicasi per Enemonzo, Oltris e Dilignidis nell'Alto Tagliamento. Per gli stessi motivi crediamo di poter escludere Preone (si vedano i materiali dell' ASLEF, cit). Rimarrebbe la possibilità che la versione sia riferibile a qualche paese dei dintorni di Ampezzo, ma si andrebbe troppo lontani dal richiamo alle "montagne sotto il canal di Gorto", senza considerare che per Ampezzo già esisteva una traduzione, poi pubblicata da Salvioni, cit., pp. 7-8.*

16 *Veramente di parabole ottocentesche inedite ce ne dovrebbe essere almeno un'altra, di Resia, alla quale si fa riferimento in una lettera, datata 6 febbraio 1835, di Pietro Oliva del Turco a Jacopo Pirona: di essa non siamo riusciti a trovare traccia (per il dettaglio si veda G. Frau, Una versione slovena, ecc., cit., p. 80 e nota 4).*

17 *L'attribuzione della versione alla parlata di Fiumicello, paese natio di U. Pellis, è nostra: egli la considera genericamente come sonziaca, ma i riferimenti desumibili dal testo fanno capire che si tratta della traduzione nella sua lingua materna.*

18 *Veramente si tratta di un libero rifacimento del passo evangelico - di qualche anno anteriore all'edizione - , per opera di un sacerdote locale: esso è compreso nei noti Testi inediti friulani dei secoli XIV al XIX, raccolti e annotati da*

Vincenzo Joppi, in "Archivio Glottologico Italiano", IV (1978), pp. 185-342.

19 *Su questa versione (di don Pietro Plozzer) e sulla precedente si possono trovare notizie in G. Frau, Una versione della parabola... di Sauris, colonia tedesca, ecc. cit.*

Povzetek

ŠE NEIZDANA PRILIKA O IZGUBLJENEM SINU *IZ KARNIJE (XIX. STOL.)*

Prevod Prilike o izgubljenem sinu, *ki se tukaj prvič objavlja, je tako kot drugi prevodi te svetopisemske parabole, ki jih je bil avtor že objavil, iz zbirke narečnih prevodov, ki jih hrani občinska knjižnica v kraju Bassano del Grappa. Te prevode je okrog leta 1835 oskrbel Pietro Oliva del Turco za B. Biondellija, pisca znane študije Saggio sui dialetti gallo-italici, Milano 1853, ki pa ne vsebuje furlanskih besedil.*

Izdaja biblijske prilike je diplomatična; dodano je pismo Olivovega zbiratelja. Tekstu sledi bistveni jezikoslovni komentar in ta dovoljuje hipotezo, da je prevod iz govora občine Ovaro, morda prav iz kraja Muine. Prispevek zaključuje seznam vseh 'starih' prevodov (furlanskih, slovenskih in nemških), ki so nastali v tej deželi in bili objavljeni na različnih mestih.

Neva Godini
Udine

CDU 804-3 = 863 "1607"

SULLA PENETRAZIONE DEI PRESTITI ROMANZI NELLO SLOVENO

Com'è risaputo, la storia della penetrazione dei prestiti romanzi nello sloveno dialettale come in quello letterario è ancora quasi tutta da scrivere. O forse sarebbe meglio dire *definire* sotto i suoi molteplici ed anche problematici aspetti. Non ricorderò qui i fondamentali lavori di vari studiosi quali K. Štrekelj, F. Šturm, lo stesso A. Grad ed altri ancora. Tutti hanno illuminato i singoli ma anche frammentari aspetti di questo vasto ed irrisolto problema. Quello che manca è però un lavoro sistematico che tenga in considerazione soprattutto quei materiali che possano considerarsi validi per tutto il variegato mondo dialettale sloveno. L'unico tentativo in questo senso risale a ben trent'anni fa e non ebbe l'onore della stampa, anche se è facilmente consultabile. Alludiamo naturalmente alla opera del Mende.[1]

Gli studi finora apparsi non permettono dunque una visione organica né tanto meno storicistica di questa penetrazione, tanto che appare ancora utile ripartire dalle constatazioni di F. Bezlaj: "Zdi se, da je v prvih stoletjih po naselitvi igral romanski adstrat bistveno važno vlogo ter ga je šele kasneje začel izpodrivati germanski. Vendar je nekaj specifičnih področij, v katerih je romanski vpliv prevladoval tudi kasneje, posebno na prehodu med srednjim in novim vekom (...) Vseh romanskih plasti, s katerimi moramo računati na našem ozemlju, je približno štiri do pet, od vulgarne latinščine (...) do modernih izposojenk iz italijanščine, ki jih je precej v naših zahodnih narečjih."[2]

Che soprattutto i dialetti occidentali sloveni, a contatto diretto con il mondo romanzo, siano da considerarsi i maggiori mediatori dei romanismi è del tutto scontato ed ovvio. I mediatori dei romanismi diventano così i dialetti ladini e veneti tra i quali non vanno però dimenticati gli ormai estinti tergestino e muglisano come spesso sottolineano nelle loro opere

i dialettologi italiani ed in particolare G. B. Pellegrini e M. Doria. Un altro veicolo di mediazione dei romanismi è inoltre sicuramente l'istroromanzo o, se vogliamo, gli stessi dialetti dalmati italiani ecc.

Il problema "romanismi in sloveno" potrà essere affrontato con maggior sicurezza quando avremo a disposizione il tanto agognato dizionario storico sloveno del 16° secolo, cosa che però non sembra imminente. Di enorme utilità potrà risultare gia il Registro della *Bibbia* del Dalmatin[3]. Mancandoci per ora troppi strumenti validi per uno studio diacronico, ci ripromettiamo oggi di esaminare il problema almeno dal punto di vista sincronico. Ci riferiamo a quei romanismi che vengono registrati da quello che a tutt'oggi rimane uno dei piú antichi vocabolari sloveni in generale e quelli italiano-sloveni in particolare.

II

La sorte di questo vocabolario è così anomala che merita certamente un breve *excursus*. Fu pubblicato a Udine presso G. B. Natolini - per inciso, primo tipografo friulano[4] - nel 1607 con il titolo *Vocabolario/Italiano e Schiauo / che contiene una breue instrut / tione per apprendere facilmente / detta lingua Schiaua, le lor ordina / rie salutationi, con vn ragionamen / to famigliare per li viandanti./* Aggiuntovi anco infine il Pater / noster, l'Aue Maria, il Credo, i Pre/ cetti di Dio, e della S. Chiesa, con al / cune lodi spirituali solite a cantarsi da / questi popoli nella maggior solennità / dell'anno. *Raccolto da Fra Gregorio Alasia da Sommaripa dell'Ordine de' Ser / ui della B. V. Maria.*

L'autore era un servita piemontese, all'epoca in servizio a Duino nei pressi di Trieste presso il conte Raimondo della Torre e Valsassina.[5] Il libro fu una delle conseguenze dell'accordo che il conte aveva stupulato nel 1598 con l'ordine dei serviti onde arginare la penetrazione protestante (i protestanti erano stati appena scacciati). Fra' Gregorio, per dirla come il Caccamo nel *Dizionario biografico degli Italiani* "fu il primo sacerdote cattolico che si pose il problema dei testi in lingua slovena indispensabili alla cura delle anime, compilando, ad uso dei sacerdoti cattolici attivi tra gli Sloveni, un dizionario...".[6]

Un mistero totale avvolge la sorte e la fortuna del dizionario (esemplari, diffusione, influssi...) per più di duecento anni!

L'unico esemplare a tutt'oggi conosciuto venne infatti scoperto ad un'asta pubblica a Vienna agli inizi del secolo scorso da Jernej Kopitar che vi appose la scritta *opus valde rarum* e si premurò di inviarlo a Lubiana per la celebre biblioteca di Žiga Zois.[7] E siamo ormai nel 1979 quando avviene la ristampa dell'-opera, corredata questa volta da due saggi di accompagnamento che la collocano finalmente in una prospettiva storica.[8] Questa riedizione offre infine a tutti gli studiosi la possibilità di valutare in giusta misura l'apporto dato dal servita piemontese alla lessicografia slovena. Sono infatti ben pochi gli studi precedenti dedicati al vocabolario dell'Alasia, anche se importanti.[9]

III

Il problema più inquietante del vocabolario alasiano rimane il problema delle fonti di cui si servì o avrebbe potuto servirsi il frate piemontese. La valutazione fatta nel 1926 da Anton Breznik nel suo saggio *Slovenski slovarji*[10] (e quasi contemporaneamente da F. Kidrič[11]) resta tuttora valida o, almeno, non è stata confutata dagli altri studiosi. Le fonti accertate dell'Alasia sarebbero cioè i due dizionari di H. Megiser e, sempre per dirla con il Breznik, "neki hrvatski ustni vir" e ciò per alcuni croatismi del tutto estranei al dialetto carsico occidentale che costituisce la base della conoscenza che l'Alasia ha della "lingua schiaua".[12] Che il servita abbia usato altre fonti protestanti e sicuramente la *Bibbia* del Dalmatin è naturalmente scontato.[13] Ai fini della nostra ricerca ciò però risulta poco rilevante. I romanismi tratti dall'Alasia dimostrano infatti da una parte la sua dipendenza dai due Megiser o, in senso lato, dagli altri autori protestanti, dall'altra invece registriamo i suoi "nuovi" romanismi (che peraltro potranno risultare già registrati nel dizionario del 16° sec.!). Il confronto con il dizionario del Megiser risulta più agevole grazie a J. Stabéj che ha riordinato il *Thesaurus polyglottus* secondo il lemma sloveno.[14] Il confronto con il Megiser diventa infatti anche un confronto con gli autori protestanti in quanto vi si fa riferimento.

I romanismi alasiani che trovano riscontro nel Megiser[15]

b a r c a (58), slov. *barka*, Megiser (6), *Marg., Dict.*;

b r e g h e s s e (64) "calzoni", slov. -, Megiser (10) *bregese, Reg., Dict.*;

c h i b u l a (71) "cipolla", slov. *čebula*, Megiser (17), *čebul, Reg., Dict.* Da ultimo il Bezlaj (I, 76) considera il termine un prestito dall'ital. ven. *cebolla* ovvero dal mated. *zibolle, zebülle, zwibole*, ambedue riconducibili al lat. *caepula*;

f i g a (91) "fico", slov. *figa*, Megiser (33), *Dict.* Anche qui per il Bezlaj (I, 128) è un prestito dall' ital. ven. *figo* ovvero dal mated. *viga*;

c a l a m a r e (64), slov. *kalamar*, Megiser (56) "atramentarium; calamarium", *Dict.* Dal lat. *calamarius*, si cfr. Bezlaj (II/11);

c a m b r a (65) "camera", slov. *kamra* e dial. *kambra*, Megiser (56) *kamra, Marg., Boh., Reg., Dict.* Dal lat. *camera* attraverso il mated. *kamer* (Bezlaj II/14);

c a p p o n (66) "cappone", slov. *kopun* e *kapun*, Megiser (64) *kopun, Dict.* Bezlaj (II/66) lo ricollega all'ital. *cappone* dal lat. *cappo* e seguendo il Battisti-Alessio (743) lo considera un antico relitto mediterraneo;

c m e t (76) "contadino", slov. *kmet*, Megiser (61) *kmetič, Boh., Reg., Dict.* La forma *kmet* apparirebbe soltanto nel 18° sec. secondo il Bezlaj (II/47-48). Riconducibile comunque al lat. *comes* "accompagnatore, vassallo" (Bezlaj *ibidem*);

c o s t a g n (67) "castagna", slov. *kostanj*, Megiser (65), *Dict.* Dall'ital. *castagna*, si veda Bezlaj (II/71);

m a n c a g n e (80) "difetto", slov. *manjkanje*, Megiser (82) *manjkati, Boh., Dict.* Bezlaj (II/166), seguendo lo Skok (II/371), lo considera un prestito antico dal lat. volg.;

c h o s t i e r (104) "oste", slov. *oštir*, Megiser (121) *ošter, Boh., Dict.* Derivato da *ošterija* dal friul. *ostarie* o ital. ven. *ostaria* (Bezlaj II/260);

p r e d i g a t (147) "predicare", slov. *pridigati*, Megiser (150) *predigovati* e (145) *predgati* e *predigati, Dict.* Dal latino, ma probabilmente attraverso la mediazione tedesca;

v o g l i a (53) "appetito" e (79) "desiderio", slov. *volja* "desiderio", Megiser (217), *Boh., Reg., Dict.* Lo Skok (III, 614)

lo riscontra già nel baltoslavo. Il significato "appetito" è dialettale e chiaramente influenzato dai vicini dialetti italiani;

v a g l i a t (184) "valere", slov. *veljati*, Megiser (212) *veljati, Marg., Boh., Dict.* Lo Skok (III, 563-4) sottolinea che fin dai tempi del Miklosich viene considerato un prestito dallo ital. *vaglia* "valuta, prezzo" dal lat. *valere.*

Romanismi alasiani che non trovano riscontro nel Megiser (sono segnati con l'asterisco quelli ormai in disuso)

(+) a n g a s t a r i c a (51) "ampollina", dal nome base greco e lat. *gastra* "vaso panciuto" attraverso la mediazione dell'ant. veneziano *angastarola* (Šavli 96). Si noti la sostituzione del suffisso. Cfr. anche Bezlaj (I, 140) s. v. *gastara;*

b u s s a t (59) "baciare", slov. - , dialettalmente oggi bəšət.

c a s t i g a t (150) "punire" dal lat. ed ital. *castigare* (Battisti-Alessio I/79) con la sostituzione del suff. per l'infinito. Nel Megiser troviamo soltanto *kastiga* (58);

(+) c h i a i p o l à (96) "gabbia", slov. - ; dal friul. *sciaipole* (Pirona 964), passato poi a *čajba* (Bezlaj I/72) probabilmente attraverso il friul. *s'ciaipie* (Pirona 964). Si veda a questo proposito soprattutto il Pellegrini, *Contatti* (775) per i passaggi dal lat. *cavea* > *caiba* > *k'aiba;*

c l o c i a (70) "chioccia", slov. *kloča, kloka, kvočka* (Pleteršnik I, 411). Il termine carsico è chiaramente influenzato dal friul. *clocie* (Pirona 161-2) o anche ts. *clocia.* Da ultimo Doria (VII, 96) sottolinea il doppio ladinismo (mantenimento del gruppo *cl* e *c + a* > *cia);*

c h i o t (191) "zoppo" e c h i o t a t (191) "zoppicare", per il Bezlaj (I, 87) *čot* "šepast" dall'ital. *ciotto,* dialettalmente *zoto.* Lo Šturm (ČJKZ VI, 79 e ČJKZ VII, 50) pensa soprattutto all'ant. friul. * *čot* ovvero * *chod* da *claudum;*

(+) *d e p e n a t* (52) "annullare", slov. -, isolato italianismo;

e l e m e n t (85) "elemento", slov. *element,* termine dotto dal lat. *elementum* con la probabile mediazione tedesca;

f a z z o l e t (89) "fazzoletto", per lo slov. *faconetel* si veda il Bezlaj (I, 126), slov. *robec*. Dal ven. *fazzoleto* o friul. *fazzolet*. La forma ancora vitale è *fəčou* dal friul. *fazzûl* (Pirona 303) ovvero dall'ant. friul. *facul* come pensa lo Šturm (CJKZ VI, 64) che considera lo *č* dei prestiti nello sloveno di origine prevalentemente friulana;

f i tət (48) "affittare", slov. *najem*, ma dialettalmente vivo *fìt*, si veda Bezlaj (I, 129). Nei dialetti carsici *fət* con il derivato *f tj j r t* con l'aggiunta di un suff. tipico di influenza germanica;

g h e r d e l l e (99) "gradella", slov. *gradelj* "raženj" (Bezlaj I, 168) dal lat. *craticula* attraverso il ven. *gradella* o meglio friul. *gardela* (Pirona 405);

(+) g r e s t (49) "agresto", slov. - (ma si cfr. *grest* "divji, surov" in Bezlaj II, 175). Dal lat. *agrestris* (Battisti-Alessio I, 95) attraverso la mediazione friul. *agrest* (Pirona 7) e *grest* (Pirona 404), presente anche nel ven. *agresto* e *gresta* "uva acerba" (Boerio 317);

m a n i g a u l t (62) "boia", slov. - . Nel Megiser (82) troviamo *maningolda* che sta erroneamente per *manigold* "carnifex". Il significato "boia" è antico e dialettale e soltanto nel 16° sec. in Ariosto e Berni diventa sinonimo di "furfante, briccone", cfr. Battisti-Alessio III, 2349;

n u n e z (136) "padrino", slov. - In resiamo *nun* "padrino di battesimo" accanto a *nuna* "padrina di battesimo. Il significato si mantiene solo nel sardo (*nonnu, nonna*), altrove passa a "nunno, nonna". Dal lat. *nonnus*, cfr. Bezlaj II, 230;

o z z a t (46) "aceto", slov. *kis* ma dial. *ocet*. La base è il lat. *acetum* ma Bezlaj (II, 239) pensa ad una mediazione del got. *akcit* ovvero a un antico rom. *acitum*;

p a g a n s t u o (105) "idolatria", slov. *poganstvo*. Il nome base *pogan* trova però riscontro nel Megiser (133), *Reg.*, *Dict*. Dal lat. *paganus* che deriva da *pagus*, cfr. Skok II, 694;

p a u r i e (99) "granciporri", slov. - . Ancora vitalissimo nei dialetti carsici, evidente prestito dal ven. *pavor, pavour*;

p e s t a t (64) 'calcare", molto vivo nei dialetti occ.,

slov. - , dall'ital. *pestare* con la già notata sostituzione del suff. straniero con uno indigeno;

p r o c e s s i a (149) "processione", slov. *procesija;*

r a d i c h (71) "cicoria", slov. *radič;* dal lat. *radiculus,* ital. *radicchio* attraverso la mediazione del ven. ts. *radicio,* si veda lo Skok III, 96. La forma goriziana *redrik* risente invece l'influsso del friul. *radrîc* (Pirona 841);

(+) r o i a (65) "campagna", slov. - Il Pleteršnik (II, 435) registra soltanto i significati di "roggia; insieme di piante acquatiche". Il significato "campagna" dell'Alasia non trova riscontro neanche nel friul. *roe, roja, roje* (Pirona 893) da cui evidentemente deriva. Anche il Miklosich, *ET* 278 s. v. *roje* riporta soltanto "muhlgang; mesta, kjer ob deževju voda vstaja kvišku iz tal";

s t e n t a (89) "fatica", s t e n t a t (89) "faticare", slov. - . Attraverso la mediazione dell'ital. *stentare* o ven. *stentar,* dal lat. *extentare,* si veda lo Skok (III, 413). Ancora vitale nei dialetti carsici come *štəntjərət* dove notiamo un doppio suffisso per l'infinito, *jər +ət;*

s t r e g l i a t (177) "stregliare", slov. *strgljati* "čohati". Secondo lo Skok (III, 417) è un derivato da *štrigoj* "česagija, česalo", relitto lessicale dalmatoromanzo e istroromanzo dal lat. *strigilis* che in ital. darà *striglia;*

s u b l a (117) "lesina", slov. - , dal friul. *suble* accanto a *sùbule, sùbula* (Pirona 1164), ven. *subia* (Boerio 721) tutti dal lat. *subula;*

v a n d i m a (185) "vendemmia", slov. dial. *bendima:* dal friul. *vendème* (Pirona 1246) ovvero dall'istrorom. *vandime,* si cfr. Bezlaj I, 17, Mende 42, Miklosich, ET 9, Skok I, 106-7. Secondo lo Šturm (CJKZ VII, 22) la *b* è secondaria e proviene dal *v;*

z e z o u (137) "palletta del fuoco", sloveno *žeželj.* Già il Pleteršnik (II, 960) lo confronta con l'ital. *sessola* anche se non è da escludere l'influsso del bav. *schüssel* (s. v. *žežel, žežol).*

Tra i casi particolari vanno infine annoverati *fratar* (181)

al quale l'Alasia attribuisce il *solo* significato di "traditore" accanto a *fratat* "tradire". *Fratar* appare già nei due Megiser ma con il solo significato di "monachus". È un chiaro riferimento alle fonti protestanti?

Per il significato "campanile" si usa ancora a Duino e dintorni il termine *t e r* (65). Si è pensato ad una forma corrotta dal rom. *torre*. Poichè però nei dialetti vicini si usa tuttora il germanesimo *turn* da *Turm* è possibile che la *n* finale sia caduta mentre la vocale accentata ha subito un esito imprevisto, del resto riscontrabile in altri casi per l'aspetto particolare che il dialetto di Duino e dintorni presenta nel vocalismo.[16]

Concludendo, risultano decisamente interessanti quei romanismi che non trovano riscontro nei dizionari precedenti e che il Sommaripa, per quanto ne sappiamo finora, registra per la prima volta. Ed anche quelli ormai in disuso si dimostrano utili e significativi nello studio e nell'analisi della penetrazione dei romanismi così nello sloveno dialettale come in quello letterario.

1 *M. Mende, Romanische Lehnwörter im Slovenischen, ed. dattiloscritta in "Slavisches Seminar der Freien Universität Berlin", senza l'indicazione dell'anno. Si tratta comunque della dissertazione inaugurale del Mende che risale al 1950. L'opera è consultabile anche nell'Istituto di Lingue e letterature dell'Europa orientale dell'Università di Udine.*

2 *Cfr. F. Bezlaj, Eseji o slovenskem jeziku (Ljubljana 1957), pp. 32-33.*

3 *Sembra che il lavoro sia quasi terminato e sarà consultabile presso la sezione "Historični slovarji" della SAZU.*

4 *G. B. Natolini (1551-1609) aprì la prima tipografia ad Udine nel 1592. Stampò almeno 106 tra volumi ed opuscoli. A portare l'invenzione del Gutenberg nel Friuli era stato Gerardo di Lisa che operò nel 1480 a Cividale e nel 1484 ad Udine. L'esempio precoce di Gerardo non ebbe però un seguito continuato fino al Natolini.*

Si veda, da ultima, N. Godini, Per la collocazione di G. B. Natolini, primo tipografo friulano, in "Ce fastu?" LIX (Udine 1983, 1), pp. 23-28 con l'indicazione della ricca bibliografia sulla stampa nel Friuli-Venezia Giulia di G. Comelli.

5 *Fra' Gregorio Alasia da Sommaripa, al secolo Alessandro, era nato presso Cuneo nel 1578. Arrivò a Duino nel 1601 e vi celebrò anche la sua prima messa. Ripartì per Sommaripa nel 1609 oppure 1612. Morì a Roma nel 1626. Fu uno dei figli del*

conte, Raimondino alias Mattia della Torre ad incitarlo, incoraggiarlo ed aiutarlo nello studio della lingua slovena. E probabilmente fu lo stesso conte Mattias a volere la stampa dell'opera. La tiratura delle edizioni natoliniane ci rimane ignota, ma la stessa stampa del manuale dimostra che all'epoca dovevano essere ben numerosi i sacerdoti italiani che, disseminati in vari luoghi lungo il confine italo-sloveno, abbisognavano di un manuale che li aiutasse nell'opera propagandistica della fede tra gli Sloveni. Per inciso, il conte Raimondo VI aveva assunto per eredità i possedimenti dei signori di Duino, compresi all'incirca nel triangolo carsico Devin-Opatje selo-Tomaj (Duino-Opacchiasella-Tomadio) con l'aggiunta però di numerosi castelli tra i quali quelli di Senožeče (Senosecchia) e Fiume.

6 Cfr. Dizionario biografico degli Italiani (Roma 1960...), p. 585.

7 Lo riferisce lo stesso J. Kopitar in Hesychii glossographi discipulus (Wien 1840) a p. 47: "(...) Somaripa capucini Dittionario Italiano et Schiavo, Udine 1607, 12., a nobis praeter exspectationem emptum in auctione publica Vindobonae et e nostra donatione cum reliqua bibliotheca Zoisiana nunc in Bibliotheca Lycei Labac. servatum." L'anno del ritrovamento rimane però sconosciuto. Poichè lo Zois morì nel 1819 si potrebbe supporre che l'acquisto del Kopitar sia avvenuto prima.

8 La riedizione porta il titolo Gregorio Alasia da Sommaripa: Vocabolario Italiano-Sloveno, altri testi italiano-sloveni e testi sloveni (Lubiana-Duino Aurisina (Trieste) 1979). Si tratta di un'edizione bilingue, italiano-slovena. C'è la riproduzione in fac simile del manuale alasiano (pp. 1-225) a cui seguono i saggi di L. Legiša, Gregorio Alasia da Sommaripa ed il suo Vocabolario (pp. 228-285) e di B. Gerlanc, La nuova edizione di Alasia (pp. 286-303).

9 Si veda V. Oblak, Doneski k historični dialektologiji, in "LMS" (1891), pp. 66-130; F. Kidrič, Fra' Gregorio Alasia di Sommaripa, in "Ljubljanski zvon" (1924) pp. 102-110; A. Breznik, Slovenski slovarji, in "RDHV" III (1926), pp. 110--116. Va segnalata però anche un'opera che non ebbe l'onore della stampa (reperibile alla NUK di Lubiana ed anche presso il già citato Istituto LLOE dell'Universita di Udine). Si tratta della tesi di laurea difesa nell'A. A. 1960-1 all' Università di Roma da G. Šavli, Contributi alla conoscenza del Vocabolario italiano e schiavo di Alasia da Sommaripa (pp. 116).

10 Cfr. nota 9.

11 Ibidem.

12 Ibidem.

13 Com'è arcinoto, la traduzione della Bibbia del Dalmatin fu l'unico testo protestante ad essere tollerato. Ma nella biblioteca dei conti di Duino c'erano sicuramente altri testi protestanti. Lo dimostra lo stesso uso che l'Alasia fa dei due dizionari del Megiser.

14 *Il titolo completo è Hieronymus Megiser, Thesaurus polyglottus. Iz njega je slovensko besedje z latinskimi in nemškimi pomeni za slovensko-latinsko-nemški slovar izpisal in uredil Jože Stabéj. (Ljubljana 1977).*

H. Megiser (1554-1619) fu autore di almeno 40 opere a stampa e 30 manoscritti. Per gli Sloveni sono fondamentali però quei dizionari, il già citato Thesaurus del 1603 ed il Dictionarium quatuor linguarum del 1592, dove, per la prima volta nella storia, lo sloveno viene considerato allo stesso livello dei ben più gloriosi latino, tedesco ed italiano.

15 *Va tenuto presente che i romanismi sono registrati nella grafia alasiana, cioè una grafia italianeggiante che creò al servita numerose difficoltà ed incertezze. Accanto è riportata la stessa voce nella forma e grafia slovene letteraria.*

16 *Si veda a questo proposito soprattutto l'opera dattiloscritta di G. Šavli.*

Bibliografia

BATTISTI-ALESSIO = C. BATTISTI-G. ALESSIO, Dizionario etimologico italiano I-V (Firenze 1975)

BEZLAJ = F. BEZLAJ, Etimološki slovar slovenskega jezika I/A-J (Ljubljana 1977), II/K-O (Ljubljana 1982)

BOERIO = G. BOERIO, Dizionario del dialetto veneziano (Venezia 1856)

BOH. = A. BOHORIČ, Arcticae horulae ... (1584)

DORIA = M. DORIA, Dizionario del dialetto triestino (A-ingradela), non ancora apparso in volume. Pubblicato inizialmente sulla rivista triestina "La Bora" che però dal 1981 non esce più.

DIC. = H. MEGISER, Dictionarium quatuor linguarum (1592)

MARG. = Appunti marginali nella Bibbia del Dalmatin (1584)

MIKLOSICH, ET = F. MIKLOSICH, Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen (Wien 1886)

PELLEGRINI, Contatti = G. PELLEGRINI, Contatti linguistici slavo-friulani in "Studi linguistici in onore di Vittorio Pisani "II (Brescia 1969), pp. 761-776

PLETERŠNIK = M. PLETERŠNIK, Slovensko-nemški slovar (1894-5). Ristampa Ljubljana 1974.

REG. = Registro della Bibbia del Dalmatin.

SKOK = P. SKOK, Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika I-IV (Zagreb 1971-1974)

ŠAVLI = G. ŠAVLI, op. cit.

ŠTURM ČJKZ VI = F. ŠTURM, Refleksi romanskih palataliziranih konzonantov v slovenskih izposojenkah in ČJKZ VI (Ljubljana 1927), pp. 45-85.

ŠTURM ČJKZ VII = F. ŠTURM, Romanska lenizacija medvokaličnih konzonantov in njen pomen za presojo romanskega elementa v slovenščini in ČJKZ VII (Ljubljana 1928), pp. 21-46.

Povzetek

O VDORU ROMANSKIH JEZIKOVNIH PRVIN V SLOVENŠČINO

Vdor romanizmov v tkivo slovenskega knjižnega jezika oz. zgodovino tega vdora šele raziskujemo. Pri romanskih izposojenkah moramo namreč računati do pet plasti, ki so pa včasih bolj težko opredeljive. Z objavo gradiva iz Dalmatinovega Registra bo seveda to preučevanje znatno lažje.

V tem prispevku si avtorica prizadeva preučiti romanizme, ki nam jih nudi Alasijev slovar iz leta 1607. Primerja jih s tistimi, ki jih je že registriral H. Megiser v svojem Thesaurus polyglottus oz. s tistimi, ki so že prisotni pri ostalih protestantskih piscih. Ugotavlja, da Alasia prinaša nekaj novih. Pomembni se ji zdijo tudi tisti romanizmi, ki so sicer že izumrli, a nam kot vsako možno gradivo tudi po svoje osvetljujejo proces, ki nas zanima. Alasijevo gradivo je še posebno zanimivo, ker je odsev enega izmed slovenskih zahodnih narečij, ki so prav gotovo glavni posredovalec romanskih izposojenk novejših plasti v slovenski knjižni jezik.

Mitja Skubic
Ljubljana

CDU 804.808.63 (Trst)

ROMANSKI JEZIKOVNI VPLIVI V TRŽAŠKI KNJIŽNI SLOVENŠČINI. JEZIK BORISA PAHORJA.

Jezikoslovje je dolžno dognati medsebojne vplive jezikov, ki so na kakršen koli način v stiku, in torej toliko bolj na ozemljih, ki so stična, ali celo etnično in jezikovno mešana. Ta prispevek skuša na jeziku enega tržaških pisateljev ugotoviti, kolikšen je jezikovni vpliv italijanščine na slovenski knjižni jezik v Trstu.

1. Boris Pahor je s svojo knjižno dejavnostjo eden vodilnih tržaških literarnih ustvarjalcev[1] in mogoče je reči, da je jezik njegovih del tržaška varianta slovenskega knjižnega jezika. Ni si namreč moč zamišljati, da bi bil ostal njegov jezik nezaznamovan od dolgotrajnega, mogočnega in nasilnega vpliva italijanščine. Rojen leta 1913, je Pahor doberšen del svoje mladosti in tudi del šolanja preživel v času, ko slovenščina na Tržaškem v šoli, v javnem življenju, razen v cerkvi, uradno sploh ni bivala.[2]

Iz tega sledi, da ni zmeraj lahko ugotoviti, kaj je treba pripisati normalnemu sožitju dveh etnij in kaj šteti kot posledico pisateljevega šolanja in kulturne rasti v italijanskem okolju. Pahorjevo literarno delo je bilo že pretresano jezikovno; bilo je ugotovljeno, da se romanski vpliv kaže v besedišču, pa tudi v skladnji.[3]

2. Najprej je treba izločiti tisto romansko, kar ni tipično tržaško. Predvsem redke latinske besede ali citate, ki zmeraj karakterizirajo človeka, njegovo kulturo in izobrazbo; le izjemoma jih uporablja pisatelj sam:

Distinguo, je rekel in se nasmehnil. Obiskoval sem nekaj let gimnazije, preden sem postal državni uradnik, je dodal v opravičilo za latinski izraz, V LABIRINTU, 120.

Kominformovska partija pa bi bila v tem primeru longa manus Moskve na vsem tržaškem ozemlju, V LABIRINTU, 608.

Izločam tudi, kolikor moč dosledno, vse kar tvori skupni evropski besednjak, kar seveda tudi ne more biti samo tržaško,

kot *ilegala; ultimatum rimskih konzulov; A ne glede na to vašo apostazijo pa drži, da je bil ta konubij pri nas bastarden,* V LABIRINTU, 369.

3. Ukvarjam se z romanskimi jezikovnimi prvinami, ki jih je moč ugotoviti v Pahorjevem pisanju, torej samo z majhnim izsečkom iz njegovega jezika, ne s celoto, ne z njegovo slovenščino. Vendar sem dolžan opozoriti na pisateljevo željo, da pove po slovensko, po tržaško, tudi imena mestnih delov: *Oberdankov trg, Ulica sv. Nikolaja, bom pri sv. Ani* ('pokopališče'), *Rusi most, Veliki trg.* Nista ponašena *Korzo* in *Akvedoto*, najbrž tudi nista bila nikoli drugače poimenovana; ni ponašen *Caffè specchi*, ker je moderen in ves tuj.

Vidna je težnja, da se tuji izraz prevede: *rodomor, stotinka, prisilno bivanje, o gradeških prisilnih prebivalcih* ('domicilio coatto'). Včasih tuji in domači izraz eksistirata drug ob drugem: *orožniki/karabinerji; povrnjenec iz taborišč/repatriiranec; zvesti/lojalni; odšel je na pomol ... je na koncu mola obrnil hrbet morju,* V LABIRINTU, 375. 'Fascista' se pojavlja kot prilagojena tujka *fašist*, pa tudi z metonimičnim izrazom, originalnim ali prevedenim: *camicia nera, črna srajca, črnosrajčnik.* 'Squadra' se pojavlja v narečni obliki in v prevodu: *...da je zgodovina za zmeraj odslovila tovornjake z napadalnimi skupinami, pa železne palice in manganele; delovanje raznih udarnih desničarskih škvader,* V LABIRINTU, 74 in 89.

Trditev, da skuša pisatelj s takimi lokalnimi ali italijanskimi, včasih tudi hibridnimi (na pr. *slavo-komunisti*) izrazi poustvariti prostor in čas, je gotovo pravilna, najbrž pa ni zadostna. Tega blaga je preveč in v njem je treba videti živ del tržaščine. O hotenem ustvarjanju atmosfere bi nemara lahko govorili le takrat, ko je ta raba res vsiljena, tako na pr. v pogovoru v zaporu med Danilovo mamo in bodočo snaho, PARNIK TROBI NJI, 305-6:

Govorita v italijanščini!... Basta!... Odpeljem vas, ker kljub opominu ne ubogate!
I dixi che te xe con le putane. Xe vero? Danilo manderà i documenti. El vol che te diventi sua moglie.

Prvine triestinskega narečja bi seveda bolj bile v oči, ko bi grafija ne zakrivala njihove glasovne podobe; sem pa tam pa se narečna, torej beneška podoba vendarle pokaže, in včasih celo furlanska, predbeneška jezikovna usedlina. V to plast gredo izrazi, tesno vezani na življenje na zemlji, kot *borjač*, katerega etimologija je bila zamikala tudi pok. Antona Grada[4], *brajda, pašten, fasal, bared* 'neobdelan pašten'. Bolje vidne so izposojenke, ki kažejo beneško jezikovno podobo: *školjo, školji, škojera; bragoc, dva čožotska bragoca, trabakol, bokaporte, šaketa, škver, škombro; sciava, ščaveta; mandrija, mandrijerji, mandrijerske hlače; nono, nona, nunc, nunca; kompare; korjera, kvartin, orkofiks.*

Ti izrazi se tičejo prav vsakdanjega življenja, sorodstva, obdelovanja zemlje, morja; niso uporabljani zato, da bi se ustvaril ambient, so del ambienta. Najmanj pomembno je njih vklapljanje v fono-morfološki sistem slovenščine; to je namreč značilno za vse tujke, razen za izjemno redke citatne besede: *Saj te ne moti, če je pričujoč /radio/ tako v sordini,* ZATEMNITEV, 18. Pahor torej, skladno s tendenco v slovenščini, brez težav vklaplja italijanske besede v sistem, tudi če grafija tega ne kaže: *paket trinciata* 'vrsta sesekljanega tobaka', GRMADA V PRISTANU, 136; *si prižiga popolar za popolarom,* ZATEMNITEV, 182; *si član bande di truffatori,* V LABIRINTU, 304. Ugotavljamo pa tudi razlike: *študij* je v slovenščini fonološko in morfološko prilagojena tujka; a Pahor jo uporablja v pomenu, za katerega zahteva slovenščina fonološko neprilagojeno tujko: *Povabila ga je v študij,* V LABIRINTU, 24; *je odšla v študij,* ZATEMNITEV, 66.

V Pahorjevem jeziku je torej opazna povsem naravna dvojnost: romanizmi so lahko literarnega, intelektualističnega izvira, ali pa prihajajo iz pogovorne tržaščine. V tem primeru jih strogo vzeto nimam za tuje blago: *banka* je tuj izraz in vendar je del slovenskega besednjaka; *bank* pa je še mnogo bolj pristno tržaški: *tisto jutro so rožaricam drgetale roke, ko so polagale vrče s cvetlicami na banke,* VILA OB JEZERU, 72. Kadar koli je uporabljen za slovenščino običajni izraz, je to vpliv literarne slovenščine: *ob stojnici na trgu ob Rusem mostu,* MOZAIK, 69;

težaki postavljajo branjevkam stojnice ob kanalu, VILA, 72.

4. Močneje kot izposojenke dokazujejo tesno simbiozo italijanskega in slovenskega življa na Tržaškem kalki. V govoru primorskih Slovencev, in Pahorjev jezik je vendar ogledalo tega govora, najdemo izraze, ki imajo v osrednjih govorih očitno drugačen pomen, pa tudi strukture, ki so tem govorom neznane. Za pomenske kalke bom štel izraze, kjer se pomen ne sklada s pomenom teh izrazov v osrednjih slovenskih govorih, ugotavljamo pa ga v italijanščini ali v lokalnem beneškem govoru. Prepričanje, da gre za kalk po italijanskem vzorcu, ni zmeraj enako trdno, zmeraj pa gre za pomen, ki iz slovenščine ni razložljiv. Verjetno je torej, da je slovenski izraz uporabljen v nenavadnem pomenu zaradi pomena, dvojnega pomena, ki ga ima italijanski izraz.

Hrvaški romanist Mirko Deanović je izrazil mnenje, da se italijanski jezikovni vpliv v slovenščini in v srbohrvaščini kaže na dva različna načina, v slovenščini predvsem v izposojenkah, v srbohrvaščini predvsem v kalkih, in sicer v srbohrvaščini predvsem preko kulture v Dubrovniku in številnih prevodov iz italijanščine. Kalk, nevidni prevod, pa je seveda jezikovno kompleksnejši proces in zahteva višjo kulturno stopnjo in tesnejši bilingvizem.

4.1 Gradivo iz Pahorja ne potrjuje docela navedene trditve. Deanović je imel najbrž pred očmi samo dubrovniško književnost v srbohrvaščini. Seveda je mogoče, da je precej kalkov pri Pahorju literarnega izvora; nekateri so lahko čisto individualni. Kadar pa vidimo, da je tak kalk splošno uporabljan v tržaški književnosti, zlasti pa takrat, ko bi enako pomensko rabo ugotovili v govorjenem jeziku, ni razlogov, da bi zanikali ljudski vir pomenskega premika. Prepričljivi pomenski kalki iz italijanščine so zlasti tisti, kjer presenečenje povzroči siceršnja pomenska ustaljenost slovenskega izraza. Tako, na pr., *sinovi, bratranca* za 'brat in sestri' oziroma 'bratranca in sestrično', o čemer smo obveščeni iz zunajjezikovne situacije:

Stal je /oče/ rahlo sklonjen... hkrati pomirjen, da vidi spet združene sinove, ki so mu doslej vsak na svoj način grenili mesce in leta, V LABIRINTU, 51

Z vašimi sinovi sem se pobratila že pred leti, zato mi recite Mija, ZATEMNITEV, 79

kdaj bo šel k bratrancema... Ko je naslednjega dne šel na obisk k bratrancema... obisk pri bratrancih, V LABIRINTU, 549, 555

Takih presenetljivih kalkov je več. Izraz je v italijanščini vsaj dvopomenski, in pri Pahorju ga najdemo v pomenu, ki ga slovenščina ne pozna; tako še:

prvi, primo 'prvi' v neki časovni ali prostorski vrsti / 'iz zgodnje dobe'

Zato se lahko oziramo nazaj, vse do prvega Mazzinija ali do Tommasea, V LABIRINTU, 496

tešč, it. *digiuno* 'ta, ki še ni nič jedel' / 'ta, ki o neki stvari nič ne ve'

... je razorožil mladega človeka, ki je bil v tehniki popolnoma tešč PARNIK, 95

višina, altezza, essere all'altezza (konkretni / preneseni pomen)

Ni na višini njune ljubezni, to je, SPOPAD S POMLADJO, 240

Literarnost nekaterih kalkov, nedvomna v zadnjem primeru, je razložljiva iz stalne Pahorjeve težnje, da svoja dejanja analizira. Včasih bi lahko pomislili tudi na individualno kreacijo, morda tako kot pri tvorjenkah, ki so slovenščini tuje, kot *bolničarka-šefinja, zdravnik-šef*, SPOPAD, 34, 48. Ti dve sestavljenki bi bili seveda razložljivi iz želje po ustvarjanju francoskega ambienta, kar je v tem romanu moč večkrat ugotoviti,[5] ker pa je taka tvorba v sodobni italijanščini znana, še več, asintaktična tvorba je ena od značilnih črt sodobne italijanske sintakse, ni treba, da bi iskali razlage v francoščini. Ravnotako bo kalk po italijanskem vzorcu *rudnik* v pomenu 'vir':

in to je bilo zdravnici rudnik ugibanj, SPOPAD, 35.

Docela individualna pisateljeva iznajdba pa se zdi nerodno ubran, čeprav zelo natančen prevod it. 'guastafeste':

kazilec prazniškega razpoloženja.

4.2 Če so navedeni kalki zaznamovani z literarnostjo, pa je cela vrsta drugih, za katere smo lahko prepričani, da so prišli po neposrednem stiku obeh etnij. Najbrž so zadostni, da se ovrže mnenje, kako so kalki dokaz nekega višjega, bolj kulturnega, zgolj literarnega sožitja dveh etnij. Pahorjev jezik

je seveda jezik kultiviranega pisatelja, a vsaj za dobršen del kalkov je mogoče reči, da so ljudski, saj skozi pisateljev jezik diha pristna tržaška ali kraška govorica. Navedeni izrazi pa v pomenu, ki ga je tržaščina privzela iz italijanščine, niso znani, ali vsaj niso domači, na pr. glagol 'držati' (pri tržaškem pisatelju je zato italijanski vpliv verjetnejši).

izven serije, it. *fuori serie* 'izdelek, ki ni serijski' / 'izjemne kvalitete', 'nekaj posebnega'
Sem vzorec izven serije?, VILA, 36

obrniti ploščo, it. *cambiare disco* 'zamenjati ploščo' / 'menjati temo pogovora'
Zadosti te muzike... Obrniva ploščo!, MESTO V ZALIVU, 40

držati, it. *tenere* 'držati' / 'hraniti', 'imeti pri sebi'

Tisti medvedek na polici ob vhodu je njegov. Ne vem, zakaj ga pravzaprav še držim, ZATEMNITEV, 99

morati, it. *dovere* z osnovno vrednostjo neke obveznosti / brez pomenskega odtenka obveze

se mora komaj roditi, NA SIPINI, 102

ostati, it. *rimanere* 'ostati za nečem' / 'biti zadaj'

Mora ostati zadnji /Jojo, ob tehtanju bolnikov/ .. da ne pokvari tehtnice, SPOPAD, 165

vprašati, it. *chiedere* 'vprašati, da bi kaj izvedeli' / 'vprašati, da bi kaj dobili', 'prositi'

Razumljivo je, da sem vprašal DZS, naj mi tipkopis *ZATEMNITVE* vrne /pripis avtorja ob izidu Zatemnitve, str. 254/

nekdo, it. *qualcuno* 'neznano, a individualno' / 'neznano, a posplošeno, poljubno'

Ne pa, da jo nekdo prepričuje, da bo imela več, ne manj, če bo govorila v materinem jeziku, NA SIPINI, 15

Vlak se je že hitreje pomikal, zdaj je bil za nekoga, za nekatere izmed potnikov najbolj imeniten vlak na svetu, MESTO V ZALIVU, 28

Ne. Govorim kakor nekdo, ki ne bi rad izgubil vere v socializem SPOPAD, 150

hitro, it. *subito* 'takoj' / 'hitro'

Hitro po večernem apelu so prinesli v Revier telo mladega fanta,[6] SPOPAD, 33

Hitro po kosilu grem, je rekla, NA SIPINI, 39

komaj, it. *appena* 'komaj', s časovno vrednostjo / 'šele' z omejevalno vrednostjo

In bilo je hkrati, kakor da oblaki čakajo, da se bo docela znočilo, da bi komaj potem, pri polni temi začeli škropiti zemljo, SPOPAD, 189

a obenem si je rekel, da se z ničem ni srečal komaj pred kurjačem, ki je polagal v peč sesušena telesa, pač pa že kot sedemletni otrok, V LABIRINTU, 161

Komaj na vlažnem in mrakobnem stopnišču, po katerem se je vzpenjal... je zaslutil bližino pogube, V LABIRINTU, 258.

Komaj ko mu je ušla pred nespremenljivim okoljem... se je ovedel svoje pomote, V LABIRINTU, 233

Prepričanje, da se ni komaj po zaslugi njegove religije rodila spodbuda v prid nesrečnikov, MOZAIK, 31

gotov, it. *certo* 'zanesljiv' / 'prepričan'

Da manjšine naj bodo gotove, da bodo spoštovali njihov jezik in njihovo kulturo, MESTO V ZALIVU, 163

Saj, zmeraj je tako neodločen, ko nečesa ni gotov... ko je nečesa gotov, se pa pred nikomer ne ustavi, ONKRAJ PEKLA, 13

Tudi on se mu je parkrat nasmehnil, da bi bil oni gotov njegovega zanimanja, ONKRAJ PEKLA, 94

Nekak pomenski kalk je gotovo tudi *sveta njiva*, MOZAIK 12, ki kliče v spomin 'campo santo', v tvorbo pa lahko štejemo pomanjševalnice, kot *mala republička*, MESTO, 50, *tržič* (del naselja), VILA 196, kar je morfološki kalk po *repubblichina* in *piazzetta*.

Pri nekaterih pomenskih kalkih je prizadeta tudi struktura: v stavku *Kdo hočete, da vam piše*, MESTO V ZALIVU, 145, kar je kalk po 'chi volete che vi scriva', glagol ne izraža ne hotenja ne želje. Nekateri glagoli stoje brez dopolnila, kot ga v slovenščini sicer pričakujemo, tako pri *da bi se rešila*, V PRISTANU, 206 po it. 'per salvarmi', slovenska norma pa bi zahtevala izražen predmet 'da bi se je rešila'. Glagol *biti* je na enem mestu, MESTO V ZALIVU, 63 *Recite Vidi, da je bila Mara*, uporabljen v pomenu, ki je v it. prav običajen, v slovenščini pa ne.

Take kalke ugotavljamo tudi pri prislovih: *je spravljivo rekel čokat kmet z okroglim obrazom. Bil je zmeraj v hlačah, v katerih je delal na polju*, ZATEMNITEV, 212. Prizor je iz tržaškega zapora; kmet je očitno *še zmeraj* v tistih hlačah, v katerih so ga bili Nemci na polju zgrabili. Za slovensko normo tudi ni zadosten prislov *naprej* na mestih: *Stojan je naprej sedel*, MESTO V ZALIVU, 149; *Moram k svojim loncem, je spravljivo rekel. A stal je naprej ob stolici*, VILA, 128. V italijanščini bi bil prislov 'sempre' zadosten.

Nekateri glagolski frazeologemi so pomenski in skladenjski kalki po italijanskem vzorcu: *Tako silo si prej imel, je mirno rekla žena*, GRMADA, 68 (it. *aver tanta prescia); hudobna mačeha jo hoče mrtvo; življenje s sestro, ki si jo želi mrtvo*, GRMADA, 18 in 95 (it. *la vuole morta*, v slovenščini pa pričakujemo odvisnik).

Nadalje najdemo pri Pahorju nekaj redkih frazeologemov, ki so očitni prevodi iz italijanščine, vendar tako različni od običajnega izraza v slovenščini, da naše zanimanje usahne ob ugotovitvi, da gre za kalk, na pr. *srečen on, ker nič ne razume*, MESTO, 129, kar je seveda it. *beato lui*, v slovenščini bi konstruirali drugače.

5. Vpliv adstrata zelo redko načne morfološki sistem. Pač pa odstopa Pahorjev jezik od norme slovenskega knjižnega jezika v nekaterih sintaktičnih pojavih. Ker gre za pisatelja z roba slovenskega etničnega ozemlja, je prva misel seveda ta, da gre za sintaktične kalke po italijanskem vzorcu. To je mogoče, večkrat je to zelo verjetno, ali pa je celo edina možna razlaga. In vendar je vsaj pri sintaktičnih kalkih zmeraj potreben dvom, saj enak proces še ne pomeni nujno medsebojnega vpliva.

5.1 Pahorjevemu jeziku se je že očitalo, da dosledno uporablja "edninsko obliko pridevnika v zvezi z množinsko glagolsko obliko", gl. Mesto v zalivu, str. 187, in seveda gre za primorsko narečno posebnost. Skladnja ali ne pa zadeva logično ali formalistično prevlado v jeziku. Pahor le ni čisto dosleden:

Pred tremi leti ste tako sedeli v kuhinji pri gospe Dori... In pravila ste nam o trgatvi, V LABIRINTU, 27

Vi nunc zmeraj tarnate, da ste ponoči buden, V LABIRINTU, 42

Če boste tako trgal, vas bomo odslovili... Vi ste res hudoben, VARNO NAROČJE, 143, 144

Ker gre za problem prevlade logike nad gramatiko v jeziku, še posebej v govorjenem jeziku, ni razlogov, da bi iskali razlage zunaj lastnega govora; čeprav je res, da sledi italijanščina, še posebej beneška italijanščina, *vu ze anda' - vualtri ze andai*, enakemu načelu. Taka raba ni sintaktični kalk po italijanščini.

5.2 Ena od značilnosti romanskih jezikov nasploh je nominalna gradnja stavka; pri tem gre tudi za široko uporabo neosebnih glagolskih oblik, vendar pri Pahorju ne v pretirani meri:

A to zbiranje nekaj desetin dijakov, da pišejo naloge v nemogoči slovenščini, to shajanje v ti sobi, PARNIK, 58

Tisto umikanje od zavednega odločanja o sebi... Pa naše zatekanje v naročje nazorov... Njihovo umikanje od svoje duše, njihovo iskanje zavetja, VARNO NAROČJE, 213

Pogovarjal se je z njegovo sestro, z gospodinjo Marico, o njenem pričakovanju bratove vrnitve, V LABIRINTU, 67

Ves čas je pričakovala tvojo vrnitev, je rekla Verica, V LABIRINTU, 259

Tisti beg iz gorečih dvoran in doživetje lova na človeka sta mi nekako omrtvičila čute, V LABIRINTU, 412

Omenil sem izginitev Edvarda Kocbeka, lahko bi naštel še koga, MOZAIK, 213

Takih mest, zlasti s kopičenjem samostalnikov res ni dosti, vsekakor pa večina daje vtis literarnosti (prim. V LABIRINTU, 259: umirajoča sestra čaka, da se brat vrne). Pač pa je dokaj pogostna uporaba glagolnika in morda je ravno ta povzročila, da so kritiki Pahorju prisodili nominalno izražanje. Poleg tega uporablja Pahor večkrat pretekli deležnik: *Razumeli?, kriči Maričkа za njim. Ste razumeli, nunc?*, VARNO NAROČJE?, 127. Ni nujno, da je kalk po italijanskem *capito?*, lahko je taka raba razložljiva z elipso, kar je v pogovornem jeziku prav vsakdanja stvar. Nadalje izrablja tržaški pisatelj tudi samostalnik kot jedro stavka. Razlaga z elipso je zmeraj mogoča, podobna mesta v italijanščini pa dopuščajo vsaj neko verjetnost, da gre za kalkiranje:

Nič, nič se ne godi, a barabe vsi, ki so jim ustvarili tako mladost, da so napravili s strahom iz občutljivih otrok nedolžne talce, NA SIPINI, 77

Njihov gostitelj.. In vendar je takrat tvegal vse za vse... Saj, trgovec. A mož, ki je pošteno prispeval, dokler je menil, da gre za rešitev slovenske identitete, umaknil pa se je... V LABIRINTU, 511

Močno romanska je tudi raba pridevnika (ali deležnika) z vrednostjo prislova ali celo samostojnega stavka, kot *In tehtnica visi na moji strani težka navzdol*, ONKRAJ PEKLA, 32, a ta raba je seveda v slovenskih literarnih delih dobro znana.

6. Med glagolskimi paradigmami zaslužijo nekatere posebne pozornosti. Predvsem je treba občudovati dokaj dosledno rabo predpreteklika (in sestavljenega pogojnika) za izražanje predobnosti. Nadalje bije v oči pogostnejša raba sedanjika za dejanja v prihodnosti, kar bo značilnost primorskih govorov. Pri tem nikakor ne gre za vpliv italijanščine.

Enako bo veljalo za izraz glagolskega vida. Pahor, in gotovo ves zahodni slovenski svet, kaže nekaj negotovosti pri izbiri glagolske oblike, ali celo pri izbiri glagola. Nekatera oklevanja so znana tudi osrednjim narečjem (*spomniti se/spominjati se*); velja opozoriti na oklevanje pri izbiri izjavnega glagola:

Kaj pravijo v Tripolisu ljudje?
Kaj naj pravijo
O vojski nekaj rečejo... Ne boš rekel, da o vojski nihče nič ne reče, GRMADA, 235

A vsakokrat, ko je postala jesen, o kateri mora povedati, spet zahtevna, ZATEMNITEV, 6

Epikur nedvomno prizna, da obstajajo bogovi, a oni živijo srečni in brezskrbni, SPOPAD, 110

Ni mogoče takih odstopanj od rabe v osrednji slovenščini pripisati vplivu adstrata, torej šibkemu čutu za aspekt, kot ga ugotavljamo v romanskih jezikih, vidimo pa, da pisatelj včasih izraz za aspekt zanemarja, včasih pa izraža celo nekako pretirano:

In on ne umre kakor Ciril, a vse dni, vsa leta gre po tržaških ulicah in je bojazen o prepadu v njem, NA SIPINI, 78

Njena bližina mu je zagotavljala, da ni zanj dokončno izgubljena deklica, ki ga je poldrugo leto obdarovala s svojo ljubeznijo in mu hkrati s svojo nerazsodnostjo zdaj pa zdaj nakazovala možnost, da jo izgubi, V LABIRINTU, 19

... da se z Zoranom prav tako razhaja kot se razhaja z Ravnom, da pa ga nesoglasje z Zoranom dosti bolj osamlja, ker ga obuboža za povezavo s predvojnim Zoranom, V LABIRINTU, 387

7. Če v takih primerih zanikamo možnost romanskega jezikovnega vpliva, pa so druga morfosintaktična odstopanja, zmeraj od norme knjižnega jezika ali od norme osrednjih govorov, kjer je romanski vpliv mogoč, verjeten. Pa tudi taka, kjer dvom ni mogoč. Za to trditev naj služijo primer iz morfosintakse samostalnika in dva iz morfosintakse glagola. Če namreč beremo

Štefan molči. Res, kaj bi se pričkal, ona nima smisla za trgovino! Kakor da ji je največji užitek, da rezlja po pet dekov od štruce, GRMADA, 58

potem je moški spol (okrajšanega) samostalnika *deka* morfološki kalk po italijanskem vzorcu. Pri tem velja še povedati, da je vpliv na *deko* posreden, saj tega izraza ni, pač pa sta odločilna kilo(grammo), etto(grammo).

Pri glagolu je tak nedvomni kalk uporaba refleksivne glagolske oblike za pasivno:

Ne smeš tako, je rekla Verica...
Misliš, da bi se užalila?, V LABIRINTU, 239

Za slovenščino nenavadna struktura zadobi pojasnilo v it. *si offenderebbe*.

Tak kalk je tudi uporaba dvojnega zanikanja za pojem moranja, it. *non posso non + inf.*; struktura v italijanščini ni docela prevzeta, saj se Pahor zateka k odvisniku:

A ni mogel, da ne bi v mislih videl, ONKRAJ PEKLA, 15
Ne morem pa, da ne bi omenil, MOZAIK, 213

8. Romanski vpliv vidim tudi v urejanju stavčnih členov. Posebej je treba omeniti stilistično izpostavljanje stavčnega člena, ki se govorečemu zdi izjemno važen.[7]

Seve, ona je, ki se je izneverila, NA SIPINI, 13

Ta praznina je bila, ne oblačnost, ki je mrakobno ovijala predmete, VILA, 21

Bila je ona, ki mu je pisala, Mija, ZATEMNITEV, 211

To je bil Gvido, ki je hotel poudariti razloček, V LABIRINTU, 102

Tako ekspresivno izpostavljanje nekega dela stavka je sicer razložljivo iz afekta, iz želje po poudarjanju nekega stavčnega člena, torej iz želje po ustreznejšem izražanju psihičnega substrata, in je potemtakem lastno vsem jezikom; o italijanskem vplivu na Pahorjev jezik nas prepričujejo nekateri značilni zgledi, skozi katere vidimo italijansko strukturo. Popolnoma bi nas o italijanskem vplivu prepričala samo ugotovitev, da takega načina gradnje stavka v slovenščini ni, česar pa seveda ni moč trditi.

9. Brez dvoma pa je treba pripisati posnemanju, nehotenemu posnemanju italijanskega vzorca svojsko urejanje nenaglašenih

členov v prostem stavku. Jezika se sicer skladata v osnovnem pravilu, razhajata pa se vsaj v teh-le posebnostih.

9.1 Glagol *biti*, kot glagol bivanja ali kot pomožnik v slovenščini sledi pridevniku ali deležniku, v italijanščini pa ne. Pahorjev jezik (in jezik Primorcev nasploh)[8] torej razodeva italijansko strukturo:

Je bilo šest ali sedem skupin, ONKRAJ PEKLA, 20

Sem bila prepričana, da si odšel, GRMADA, 140

In ti, kaj ves čas molčiš, je rekel Mali Bojanu.
Sem poslušal, je rekel Bojan, GRMADA, 222

Si premajhen, je rekel Gino, VARNO NAROČJE, 8

9.2 Nenaglašeni osebni zaimek, tudi povratno-osebni, stoji pred glagolom; če je glagol v sestavljeni obliki, stoji zaimek pred pomožnim oziroma modalnim glagolom; v knjižni slovenščini je drugače, saj ta ne dopušča naslonke na prvem mestu.[9]

Se je delal, kakor da ne razume njenih vsiljivih pogledov, VILA, 19

Se bom pokrila, je rekla Luciana, VILA, 66

Vam pravijo, da mi iz nekega barbarskega nagona sovražimo vas, italijanske ljudi, ne?, VILA, 30

In če me boš porinila od sebe?...
Te nočem poriniti proč, NA SIPINI, 197

prodajalka... melje v železnem stroju kose ledu. Jih tišči z levico, z desnico pa vrti ročaj, NA SIPINI, 236

Jim pripoveduje, kakor da bi jim pripovedoval zgodbe iz pradavnih časov, GRMADA, 236

10. Zloženi stavek.

Da pozna Pahor "stavčne začetke z raznimi odvisnimi vezniki ter pritrdilnicami, kakor so "da", "tako da", "medtem ko", "saj", je zapisal že Jože Mahnič, Varno naročje, str. 249. Te členke, in vsaj še veznik "ker", je vredno natančneje pretresti, ko skušamo poiskati možne romanske vplive.

10.1 Pritrdilnice, ali bolje povzemalnice po prejšnjem stavku ali tudi nerealizirane enunciacije, miselnega procesa, ki se je pisatelju že oblikoval v neki enunciandum, *saj*, *da*, *res*, predstavljajo neodvisni stavek, parataktično vezan na sledeči neodvisni stavek ali celo poved. Takih povzemalnih stavkov je veliko, ker je pri Pahorju veliko introspekcije. Ker pa naj-

demo tako rabo tudi v slovenskih besedilih, ni razlogov, da bi jo pripisovali italijanskemu vplivu.

Ni pa mogoče prezreti pogostne uporabe (na videz) podredne-ga veznika *ker*.

Italijanske ustreznice slovenskemu *ker* 'perché', 'poiché', 'giacché', so skladenjsko polivalentne; uvajajo podredni stavek, uvajajo pa tudi priredni, neodvisni stavek, ki izraža vzročnost, ali pa se je ta vzročnost že zabrisala, pa ima stavek samo rahlo pojasnjevalno vrednost. Veznik torej veže dva miselna procesa, in potemtakem ustreza sl. *namreč, kajti*. Taka vezava je seveda odraz intelektualističnega mozganja in zato dokaj široka raba pri Pahorju ne more presenečati. Pisatelj pa seveda uporablja veznik *ker* tudi kot podredni veznik. Nekaj mest bo zadostovalo za trditev, da sta ti dve funkciji dokaj dobro ločljivi:

Branko pa je stal pred njim /očetom/, nemiren, kakor da hoče skriti očeta. Boji se stopnic, ki se vzpenjajo v breg, ker ljudje bodo v prvih popoldanskih urah začeli odhajati v mesto. Sram ga bo, ker se bo oče jezil, on pa se bo še bolj zmedel. In oče bo potlej še bolj glasen. Zmerjal ga bo po slovensko, ker ne bo znal poštevanke po laško, GRMADA, 65

Ker to je namreč kratka zgodba o volčjaku Dicku, VARNO ZAVETJE, 223

A zakaj se ji zdaj odmika prav on, ki je edina privlačna točka valujoče Arlette, razlaga njenega življenja. Ker onadva se nista izbirala, našla sta se, SPOPAD, 269

Mest, kjer se na začetku očitno neodvisnega, včasih izrazito samostojnega, celo izoliranega stavka pojavlja veznik 'ker' s pojasnjevalno vrednostjo, torej na mestih, kjer bi v slovenščini pričakovali veznik *kajti, namreč*, in pri Pahorju velikokrat tako tudi je, je mnogo in lahko tako rabo štejemo za značilnost Pahorjevega jezika. Ker pa imamo v italijanskih veznikih podobno dvojno funkcijo, smemo pomisliti na kalk po italijanskem vzorcu. Da taka raba veznika ni slovenska, nas prepričuje predvsem besedni red: mesto o poštevanki v laščini bi pri drugačnem besednem redu povedalo nekaj drugega.

10.2 Gradnja povedi nudi še eno presenetljivo posebnost, namreč nenavaden besedni red: velikokrat je v odvisniku ohranjen besedni red neodvisnega stavka; subjekt začenja odvisnik.[10]

Če bi vedeli, da mladi arhitekt hodi tako daleč peš zaradi delavke Luciane, VILA, 131

In ni res, da žena ima razum samo za šminko in nove obleke. VILA, 136

Vsi predmeti namreč zaživijo okoli njega, ko človek gre iz sebe in se združi z njimi, VILA, 208

A tudi ne glede na veličino ali pomembnost kake umetniške osebnosti je neizpodbitno, da katerokoli umetniško veljavno delo ima svojo notranjo miselno organizacijo, MOZAIK, 127

Dobro je, da fant zna brati, je rekel, MOZAIK, 402

Taka stava ni omejena na odvisnike, saj smo jo ugotovili že v pomensko neodvisnih stavkih, uvedenih z veznikom *ker*. Po drugi strani pa lahko stavke uvedene s *skoroda* uvrščamo med odvisnike in tako mesto

/trgovina je/ vsa bleščeča, ker ima njen gospodar zelo rad kristale in ogledala. Skoraj da od teh dveh pripomočkov ima še najrajši ogledala, VARNO NAROČJE, 224

ohranja besedni red neodvisnega stavka. Ureditev stavčnih členov, kot jo vidimo v Pahorjevem stavku, je torej verjeten odsev stave v italijanščini ('che, quasi, tra questi due espedienti, preferisce...').

11. Ko skušamo ugotoviti romanske sintaktične vplive na jezik slovenskega pisatelja, ki je bil in je zaradi okolja, v katerem živi, tem vplivom močno izpostavljen, si moramo zastaviti vprašanje, ali so pravila latinske oziroma romanske skladnje časov kakorkoli upoštevana. Italijanščina in slovenščina se v tem ostro razlikujeta.

Za izražanje istodobnosti v preteklosti se Pahor popolnoma podreja normi osrednje slovenščine, uporablja namreč sedanjik ob preteklem času v glavnem stavku. Eno samo mesto je tako, da nas izbrani preteklik preseneti, saj bi v slovenščini le pričakovali sedanjik:

Stisnil je njeno roko, kakor da si je želel ujeti njeno igrivost, VILA, 65

Pač pa ugotavljam tudi pri Pahorju,[11] da je pogojnik uporabljan širše kot sicer v slovenskih tekstih, namreč z vrednostjo zadobnega dejanja glede na neko dejanje v preteklosti, torej brez modalne vrednosti. V taki rabi vidim kalk po italijanskem vzorcu. Meja med obema vrednostima je kaj malo natančna in potemtakem vsa mesta niso v enaki meri prepričljiva; to ne preseneča, če imamo

pred očmi, da sta se romanska futur in kondicional oblikovno razvila iz sintagem z modalno vrednostjo. V slovenščini je zelo izjemno uporabiti pogojnik z vrednostjo zadobnega dejanja, pri Pahorju pa je takih mest vendarle toliko, da ni moč pomisliti na zgolj stilno izražanje; torej gre verjetno za kalk po italijanskem vzorcu, za uporabo neke glagolske paradigme z vrednostjo, ki je slovenščina sicer ne pozna. Ob tem, da ima pri Pahorju seveda večina pogojnikov modalno vrednost, ali vsaj, da modalne vrednosti ni mogoče odmisliti, najdemo pa vendar mesta, kjer je ta glagolska paradigma izrazno sredstvo za zadobno dejanje ali stanje glede na preteklost.

Na Anico sem mislil zato, ker sem vedel, da bi me bila ona prva našla, ko bi se vrnila od sestre, in mi je bilo žal, da jo bo sram zaradi mene, NA SIPINI, 240

Malo je manjkalo do ure, ko bi, z modrim papirjem preleplje-na okna spremenila stavbe v temno gmoto brez oblike, ZATEMNITEV, 78

V zidni omari... Zmanjkalo mu bo zraka. Ne bo mogel dihati. Tako bo kakor v deških letih, ko pri igri ni prenesel, da bi se skril v omaro. Pa tisti strah, ko je bral o mrliču, ki se je prebudil, ko so imeli povezniti pokrov na rakev. Lahko bi se zbudil tudi potem, ko bi bil že pod zemljo in bi se ne mogel premakniti. Vzdignil bi roko, koleno, se skušal obrniti... Ob pamet bi bil, ZATEMNITEV, 196

Videl je bratranca Cirila, kako si kupuje samokres, in Pavlino stopalo... mislil pa si je, da bi mu nikdar ne uspelo zbrati usod vseh tistih ljudi, V LABIRINTU, 554

ko pa sem rodila, sem upala, da bi prišla mrtva na svet. Tako bi jaz prevzela njeno mesto. V LABIRINTU, 618

12. O gradnji povedi pri Pahorju še ni bila povedana določna sodba. Kolikor se kritiki ukvarjajo z jezikom, omenjajo "številne regionalizme in italijanizme v jeziku, posebej v sintaksi" (Kmecl), "anadiploze dolgih period" (Mahnič), in vsi nekako mimogrede omenjajo, da je Pahorjeva sintaksa presenetljiva.

Vsaj še ena posebnost pa je, ki dela Pahorjevo poved zapleteno. To je način gradnje povedi, ki bi ga lahko imenovali seckanje: avtor secka nadredni stavek, celo ne nujno glavni stavek, s tem da vriva vanj odvisnik. Tak način gradnje italijanščini nikakor ni neznan, že zaradi kopice implicitnih odvisnikov, in je vsekakor znak literarnega snovanja; vemo pa, da je italijanski pisani jezik še zdaj pod močnim vplivom literarnosti.

Za vsak pojav, ki ga pripisujemo tujemu vplivu, bi bilo treba zatrditi, da slovenščini ni znan. Ravno tako seckanje pa je mogoče najti tudi v slovenski pisani besedi.[12] In vendar, tega pojava je pri Pahorju res veliko, ni pa moč vedeti, ali je taka gradnja naravna, ali pa hotena, in gre potemtakem za stilistično, morda celo intelektualistično postopek, ki je že prešel v maniro. Mislim na Mahničevo sodbo, da je "stavčna skladnja nekam italijanska, in da je z njo avtor menda hotel zmehčati trdo nemško gradnjo slovenskega stavka."[13]

Pisatelj vriva časovne, pogojne, dopustne, vzročne in subjektne odvisnike. Največ primerov je ravno s časovnimi odvisniki, in ti najmanj bijó v oči, saj imajo včasih v nadrednem stavku neko odnosnico (*zmeraj, takrat*), ali pa si tako dopolnilo lahko zamišljamo:

Kakor je že v materah črnih dečkov. Prav tako. In črni deček se, ko se ob belih dečkih zavé svoje kože, nekam skrije, steče k potoku in skuša zdrgniti s peskom črno barvo s kože, NA SIPINI, 111

Konec decembra je, medtem ko so se drugi pripravljali na praznovanje, hodil po barkovljanskem obrežju, V LABIRINTU, 5

In si je želel, da ne bi, ko bo šel v svojo sobo, srečal nikogar, SPOPAD, 110

Velja povedati, da se navedeno mesto v prvotni verziji, torej dvajset let prej, glasi

In želel si je, da ne bi srečal nikogar, ko bo šel v svojo sobo, ONKRAJ PEKLA, 162

in to gradnjo smemo šteti za neposredno.

Dokaj pogosten je tudi vrinek pogojnega ali dopustnega odvisnika; včasih predstavlja tak vrinek del hipotetične periode in tako tvori z apodozo blok, včasih pa je iz apodoze iztrgan pomožni glagol, kar je za slovenščino še toliko bolj nenavadno:

Obenem pa je vedel, da ko ne bi imel Arlette, bi sam spodbujal zdravnika, naj ga odpusti, SPOPAD, 267

A prav gotovo je, da bi, če bi stric umrl, šla na sprehod z lepim fantom, GRMADA, 22

A čutil je, da je, če se njegova misel ustavlja ob gležnjih in stopalih, manj ogrožen, SPOPAD, 26

Zgodba enega samega rodomora, ki bi, ko bi mu uspel pogled nazaj, toliko bolj učinkovito prikazala križev pot vsega njegovega občestva, SPOPAD, 146

Prepričan pa sem, da bi Vidmar, ko ne bi sprejel uradne resnice za svojo resnico, pisal kritiko..., MOZAIK, 61

Verjel je, da bo, četudi bo ostal brez vsega, vseeno kos preizkušnjam, SPOPAD, 81

Tedaj je, čeprav je še naprej molčal, vzdignil glavo, VARNO NAROČJE, 221

Majhno je število vrinjenih vzročnih odvisnikov in le izjemoma najdemo vrinjen subjektni odvisnik:

To pa je bila nedvomno pretehtana bistra zamisel, saj bo, kdor bo slovenskemu človeku obljubil nacionalno odrešenje, od njega lahko dosegel vse, ZATEMNITEV, 130

In dobro se zavedam... da ni, kdor se veže s človekom, ki ne priznava absolutnosti zakonske vezi, nič na boljšem, MOZAIK, 26

Pahor torej secka nadredni stavek tako v pripovedni prozi kot v intelektualističnih spisih. Pogostnost tega pojava in vzporedni zgledi v italijanščini, nekajkrat Pahor gotovo prevaja,[14] pa nas prepričujejo, da je tak način gradnje povedi kalk po italijanskih vzorcih.[15]

13. Vpliv romanskega adstrata na jezik Borisa Pahorja je nedvomen. Pisatelj, sin mesta Trsta, je živel v jezikovno mešanem okolju ter je bil, tudi po sili razmer, v stalnem in tesnem stiku z italijansko kulturo. Vir italianizmov je potemtakem dvojen. Natančnejša analiza romanizmov v slovenskem pogovornem jeziku na Tržaškem naj bi ugotovila, kaj je v pisateljevem jeziku iz lokalnega triestinskega govora, kar iz grafije ni zmeraj vidno, in kaj je Pahor vsesal iz italijanskega literarnega jezika. Ugoravljamo seveda izposojenke, ki včasih res kažejo lokalno, torej beneško fonetiko, in pa pomenske ter oblikovno-skladenjske kalke. Če so nekateri od teh močno literarni, je pa neposredni vir drugih slovensko tržaško narečje, ki jih je že naredilo za svoje.

1 *Primere črpam iz teh-le Pahorjevih del: Vila ob jezeru, Maribor 1955; Onkraj pekla so ljudje, Ljubljana 1958; Na sipini, Ljubljana 1960; Parnik trobi nji, Ljubljana 1964; Mesto v zalivu, Ljubljana 1964; Nekropola, Maribor-Trst 1967; Grmada v pristanu, Ljubljana 1972; Varno naročje, Maribor 1974; Zatemnitev, Trst 1975; Spopad z mladostjo, Trst 1978; Tržaški mozaik; Ljubljana, 1983; V labirintu, Ljubljana 1984.*

2 *"Riforma Gentile", iz leta 1923, je uzakonjala postopno izločevanje slovenščine tudi iz šole.*

3 *Prim. Kmecl v Slovenska književnost 1945-1985, Ljubljana 1967, str. 318; zlasti pa Mahnič; Leposlovno delo Borisa Pahorja, spremna beseda k izboru novel in črtic Varno naročje, z dobro izbranimi primeri v potrditev romanskega jezikovnega vpliva.*

4 *Gl. A. Grad, K izvoru slovenskih besed* miza, borjač, *Linguistica XIII, Ljubljana 1973, str. 198-209.*

5 *Ker je dogajanje v romanu postavljeno v francosko bolnico, ker se med bolniki govori francosko, vpletanje francoskih besedi ni presenetljivo. Zanimiv kalk pa je uporaba izraza* doktor *za zdravnico (v direktnem nagovoru): Oui, docteur, je mirno odgovorila Chatain... Rama me zmeraj boli, doktor ... Da, doktor? je odgovorila Chatain, SPOPAD, 43, 49*

6 *Pahor je nekatera svoja dela predelaval. Navedeno mesto se bere v prvotni izdaji Onkraj pekla so ljudje, str. 51:* Prinesli so v Revier truplo mladega fanta takoj po večernem apelu; *v Nekropoli, iz leta 1967, pa celo brez časovnega določila:* tisti večer, ko so po apelu prinesli v revir telo mladega fanta, *NEKROPOLA, 49.*

7 *Tako se prosti stavek formalno spremeni v sestavljeni. Gre pa za kolikor toliko še prepoznavno kazalno strukturo, uporabljeno kot stilem. Gl. Škerlj, La notion de "stéréotipisation" syntaxique, Actes du X-ième Congrès international de Linguistique et Philologie Romane, Paris 1965; str. 175--186.*

8 *Napačno postavljanje naslonk pri tržaških šolarjih kot posledico italijanskega vpliva ugotavlja že Fedora Ferluga, Problemi di interferenza linguistica: su un errore di sintassi slovena degli studenti sloveni bilingui, Linguistica XXII, Ljubljana 1982, str. 171 in sl.*

9 *Za mesto naslonk gl. Toporišič, Slovenska slovnica, Maribor 1976, str. 535 in sl.*

10 *Tudi te vrste napake se pojavljajo v pisanju slovenskih tržaških šolarjev; gl. op. 8.*

11 *Prim. za jezik A. Rebule: Skubic, Primer sintaktičnega kalka, JiS 1970/71, str. 68-70.*

12 *Primerov take gradnje je nekaj v časnikarskem jeziku, v literarnih delih verjetno manj.*

Po času in po snovi Pahorjevim sorodna literarna dela nas navajajo na misel, da je tako seckanje domalega neznano. Pri Kocbeku, Pogum in strah, nisem zasledil nobenega primera; pri Benu Zupančiču, Noč in dan, Branku Hofmanu, Noč do jutra, Igorju Torkarju, Umiranje na obroke, je primerov seckanja nekaj, a zmeraj gre ali za resnične vrinke ali pa za časovne in (redko) vzročne odvisnike; Torkar enkrat uporablja pomišljaj, in ne vejice (pri Pahorju včasih še vejic ni), tako da je vrinek še bolj viden. Pri tem velja povedati, da kaže Torkarjevo pisanje večkrat izrazit nominalni stil, pač zaradi dokumentarne pripovedi, in da je pri Hofmanu dokaj italianizmov, in ne zmeraj tistih najbolj znanih.

13 *Navedeno po izjavi pisatelja samega, gl. Mahničevo spremno besedo k zbirki Varno naročje, str. 231.*

14 *Tako na primer Slataperjevo pismo Amendoli, 26. 3. 1914: - Naravno je, da če bi nastala avtonomna Država južnih slovanov in bi ji bili priključeni naši kraji, mi Istrani po preteku enega stoletja ne bi pomenili nič ali skoraj nič več, MOZAIK, 360.*

Riassunto

INFLUENZE LINGUISTICHE ROMANZE NELLO SLOVENO LETTERARIO DI TRIESTE. LA LINGUA DI BORIS PAHOR

L'autore esamina la lingua dello scrittore triestino Boris Pahor, uno degli eminenti creatori letterari in sloveno del secondo dopoguerra. Gli anni di scuola ed una parte della giovinezza di Boris Pahor, nato nel 1913, appartengono ad un periodo nel quale lo sloveno a Trieste, e nelle province di Trieste e di Gorizia, non godeva di uno status pubblico ufficiale, salvo in chiesa. L'influsso linguistico dell'italiano, normale in un territorio etnicamente e linguisticamente misto, spinto in una situazione anormale, creatasi nel primo dopoguerra, non sorprende. Lo scrittore fu in stretto contratto con l'italiano e il legame linguistico (e certo anche culturale) è di doppia natura: esistono, da una parte, influenze della parlata locale triestina veneta, con qualche venatura tergestina, vale a dire friulana; dell'altra, lo scrittore ebbe a subire numerose influenze dell'italiano letterario. Non è facile scindere queste due fonti dei romanismi linguistici, che chiamiamo genericamente italianismi; il termine è fallace, perchè è fallace la grafia la quale rare volte palesa l'origine veneta: ščaveta, škojera, mandrijer, čožotska bragoca.

L'interesse di questo contributo si concentra su prestiti, per lo più adattati al sistema fono-morfologico che vige per lo sloveno, e, soprattutto, su calchi, quelli semantici e quelli sintattici. Una quantità non trascurabile di calchi ci convince della loro provenienza popolare, del fatto, cioè, che bisogna cercarne l'origine nel contatto linguistico diretto delle due etnie. Il materiale raccolto contraddice, dunque, l'asserzione alquanto apodittica della provenienza popolare, immediata, dei soli prestiti e della provenienza letteraria, dotta, dei calchi.

I calchi semantici sono parecchi: si tratta sempre dell'uso di un termine sloveno che in sloveno letterario e nei dialetti centrali esiste, ma che in Pahor viene usato con un significato sconosciuto allo sloveno centrale, mentre esiste con questo significato in italiano o in dialetto veneto. L'uso nello scrittore sloveno di un tale termine si spiega solo attraverso il doppio significato, proprio all'italiano: i figli *sono in italiano 'figli maschi' oppure anche 'maschi e femminucce'; in sloveno no. Il fenomeno non può stupire un romanista: se lo spagnolo concorda con l'italiano, non concordano il francese e il romeno. Quando il termine sloveno viene impiegato in un senso sconosciuto allo sloveno centrale (*sinovi *per 'figli e figlie' in Pahor), siamo in presenza di un calco semantico.*

Non pochi, benché meno evidenti, sono i calchi sintattici. Nella formazione di parole sono stati notati composti del tipo capo-reparto. *Nella proposizione sono da considerare calchi su modello italiano l'impiego del gerundio e anche, piú generalmente, lo stile nominale, il che però può essere anche l'influenza*

di una certa lingua settoriale, quella burocratica. Se in un tale caso possono sorgere dei dubbi, non è possibile alcuna esitazione in qualche altro elemento sintattico: l'impiego della forma riflessiva per quella passiva nel verbo, il costruire la proposizione premettendo il verbo ausiliare al participio, la posizione iniziale del pronome personale atono, l'ordine delle parole in una subordinata che riflette quello di una indipendente, col soggetto all'inizio, cioè; l'impiego della congiunzione ker, *solo apparentemente subordinante, con chiaro valore conclusivo, coordinante dunque, alla pari con l'italiano* poiché, giacché; *l'impiego, insolito per lo sloveno, del condizionale col valore di posteriorità rispetto a una situazione o azione nel passato, senza valore modale.*

C'è poi un fenomeno sintattico che l'autore attribuisce alla influenza dell'italiano, se pure con molta esitazione; è una specie di spezzettamento della reggente, non necessariamente principale; vi si introduce una subordinata temporale, condizionale e, meno spesso, una causale o una soggettiva. L'esitazione è di dovere, perché un tale procedimento non è sconosciuto allo sloveno contemporaneo, benché piuttosto eccezionale nelle opere letterarie. Del resto, tale stile spezzato è ben noto alla lingua letteraria italiana delle epoche passate, sembra però scarseggiare nella narrativa moderna. Per comparare il comparabile sono state messe a confronto alle opere di Pahor (v. nota 1) alcune opere letterarie italiane (tra cui soprattutto Primo Levi, Se questo è un uomo; Elsa Morante, Storia), nate dalla stessa tragica esperienza dello scrittore triestino.

Pavao Tekavčić
Zagreb

CDU 804-087:808.62

LE FUNZIONI PRAGMALINGUISTICHE DEI CROATISMI NEI TESTI ROVIGNESI CONTEMPORANEI

Si studiano le funzioni pragmalinguistiche (stilistiche) dei croatismi nei testi rovignesi moderni pubblicati nella antologia *Istria Nobilissima* I-XV: caratteristiche di questi testi, impostazione del problema, esame delle parole e locuzioni, riassunti. Valutazione dei croatismi in questi testi.

1 Lo studio che qui offriamo alla memoria di Anton Grad fa parte delle nostre ricerche sulla lingua dei testi istroromanzi precipuamente rovignesi, apparsi dal 1968 ad oggi sulle pagine della Antologia delle opere premiate ai concorsi di arte e cultura *Istria Nobilissima* (Trieste, vol. I. 1968 - vol. XV 1982). Questi testi si riconnettono alla tradizione scritta dei dialetti istroromanzi, che l'anno prossimo compierà centocinquant'anni di vita[1] e che ci ha dato nel passato il volumetto *Vita rovignese* (Rovigno 1894) di R. Devescovi, le poesie di Pietro Sansa in dignanese (1932, 1936) e altri testi ancora (si veda la scelta in Deanović 1954a). E'soprattutto nel secondo dopoguerra che a Rovigno sorge una vera e propria letteratura regionale, ad opera di un gruppo di scrittori che hanno pubblicato già prima dell'antologia *Istria Nobilissima* e che collaborano naturalmente anche in essa, riempiendo le sue pagine dei loro bozzetti (per lo più commedie), ricordi, aneddoti, delle "storie da raccontare ai nipoti" nonché, ovviamente, anche delle loro poesie. In tal modo si è costituito un corpus di testi d'autore nel rovignese moderno, una miniera d'oro per studi e ricerche linguistiche e letterarie. Ai lettori di *Istria Nobilissima* sono ben noti i nomi dei principali autori rovignesi: Giusto Curto, Giovanni e Antonio Pellizzer, Giovanni Santin, Eligio Zanini - per non nominare che i meglio noti. Per un giudizio sintetico di questa letteratura si veda Turconi 1982.

2 La lingua in cui si esprimono i nostri autori è dunque

il dialetto rovignese contemporaneo; ma questa constatazione troppo sommaria va modificata e precisata in due modi. Anzitutto, diversi bozzetti sono ambientati nel passato (ad esempio, durante l'impero austro-ungarico), e anche i ricordi di vita, le scene di un tempo, le evocazioni della vecchia Rovigno ecc. descrivono su per giù i medesimi tempi lontani. La conseguenza logica ne è che pure la lingua di tali opere contiene parole arcaiche, modi di dire dimenticati, significati ormai desueti ecc., destinati tutti allo stesso fine, all'evocazione del passato. In secondo luogo, non bisogna mai dimenticare che, malgrado tutti gli sforzi di questi ed altri autori per scrivere in un dialetto genuino, i testi d'autore non sono mai registrazioni oggettive, neutre, scientifiche del dialetto parlato spontaneamente, ma sono una ri-creazione cosciente del dialetto, filtrata attraverso la personalità dell'autore, da lui scelta e usata a determinati fini letterari (diversi paralleli si affacciano qui alla mente, ad iniziare dalla illustre *Cena Trimalchionis* come fonte del cosiddetto latino volgare, attraverso i testi come *La Venexiana*[2] fino alle celebri *Ballate di Petrica Kerempuh* di M. Krleža come fonte del dialetto kaikavo).

La constatazione iniziale di questo paragrafo è dunque valida con le due riserve esposte.

3 Le complesse vicende storiche dell'Istria, la sua posizione di cerniera slavo-romanza, le stratificazioni più che millenarie: sono queste le basi dei contatti di popoli, lingue e culture che qui si sono verificati. Non si esagera dicendo addirittura che in Istria vengono a toccarsi le tre maggiori famiglie linguistiche d'Europa: la romanza, la slava e - in seguito a diverse dominazioni straniere - quella germanica. E'implicito dunque che i testi letterari, nei quali rivivono vari momenti del passato di queste terre, debbano contenere degli elementi alloglotti: elementi romanzi nei testi slavi, elementi slavi nei testi romanzi, elementi germanici (tedeschi) in entrambi, infine anche elementi latini (penetrati per vie dotte) in tutti i testi. Anche una notevole parte dei nostri studi sul rovignese scritto odierno è perciò dedicata ai fo-

restierismi: dopo i tre contributi precedenti (*Tekavčič* 1983; 1984; *Elemento tedesco*) adesso è la volta della componente slava (cioè croata, perché l'istroromanzo è in contatto soltanto con i dialetti croati; perciò parliamo soltanto di croatismi). Essi sono il tema di questo contributo.

4 Lo studio con cui intendiamo onorare la memoria dello Scomparso non vuole essere uno studio completo di tutti i croatismi nell'intero patrimonio lessicale rovignese, né intende ripetere, approfondire o ampliare quello che trenta anni fa è stato fatto da M. Deanović (1954b). Lo scopo di queste pagine non è ex professo né dialettologico né lessicologico, ma è più limitato ed impostato diversamente: ci interessano, cioè, d e t e r m i n a t e funzioni (quelle pragmalinguistiche) dei croatismi in un corpus l i m i t a t o , quello dei testi rovignesi letterari contemporanei. Speriamo di aggiungere in questo modo una tessera al grande mosaico dei rapporti slavo - romanzi, ai quali Anton Grad, specialmente negli ultimi anni della sua vita, ha dedicato gran parte della sua imponente attività scientifica.

5 Come negli altri nostri studi delle funzioni pragmalinguistiche, anche nel presente lavoro ci limitiamo in linea di massima ai testi in prosa e solo eccezionalmente includiamo anche le poesie o materiali di altro genere. I brani in cui abbiamo trovato croatismi sono i seguenti:

1) E. Zanini, *Tierra vecia stara,* poesie, vol. III, pp. 165-183
2) A. e G. Pellizzer, *Motti, detti e proverbi rovignesi,* vol. V pp. 131-162,
3) G. Curto, *Zi muorta sa Batalita*, vol. VI, pp. 63-78,
4) G. Curto, *La cuviniensa,* poesia, vol. VII, pp. 113-127,
5) G. Santin, *Leggende e novelle antiche,* ibid., pp. 151-201,
6) G. Curto, *El spuzaleîsio in furno da sà Mareîa furniera,* vol. X, pp. 129-158,
7) G. Pellizzer, *Cheî fa carta in veîta, moro in sufeîta,* vol. XII, pp. 239-261,
8) G. Curto, *El bateîzo,* ibid., pp. 263-318,
9) G. Pellizzer, *Stuorie da pascaduri da cuntaghe ai nevi,* vol. XIV, pp. 111-138,
10) G. Curto, *Quil malagnazo viazo da Tristi,* vol. XV, pp. 153-191. (Il num. 2 serve solo per confronti.)

Gli esempi vengono citati insieme al contesto minimo necessario (le parti omesse sono rappresentate da tre puntini

fra parentesi quadre); ogni passo viene tradotto in italiano; gli esempi vengono citati nella grafia originale, incluse tutte le inconseguenze, e i nostri interventi si limitamo agli evidenti errori di stampa, altrimenti sono inseriti tra parentesi quadre; dopo l'analisi degli esempi ordinati alfabeticamente seguono determinati riassunti (lato semantico, adattamenti fonetici, relazione croatismi - autori).

Nelle citazioni la cifra romana indica il volume dell'antologia *Istria Nobilissima*, quella araba la pagina.

6 Esempi analizzati

6.1 *buozme*

Due donne, Marioûsa e Tuneîna, parlano e si rimbeccano, ma non tralasciano neanche di criticare un po' tutti, soprattutto la gioventù; mentre Tuneîna si mostra più severa, Marioûsa è piuttosto comprensiva e realista, e ad un certo punto dice a Tuneîna:

1) *Tuneîna* [...] *vulivo fate intendi quando oûna murieda ancui lavura la zi leîbara e asendo leîbara el nostro zlai nu guanta pioûn. Buozme...fastenzi?!* (XV, 158) 'Tonina [...] volevo farti intendere (che) quando una ragazza oggi lavora è libera, ed essendo libera il nostro freno *(zlai* < ted. *Schleife)* non agguanta più. Perbacco...capito?!'

La traduzione delle ultime due parole è soltanto approssimativa. La seconda, *fastenzi*, è una storpiatura del ted. *verstehen Sie*, domanda retorica che serve a rafforzare una predica o una ramanzina e come tale ha sempre netta funzione pragmalinguistica (si veda per più dettagli il nostro studio sull'elemento tedesco nel rovignese). La prima parola al contrario sarà il croatismo *bogami, bogme* o *bome* (cosiddetta "particella" di affermazione affettiva), oppure la formula esclamativa *bože moj!* 'Dio mio!', o anche una contaminazione fra le due[3]. La parola ha diversi riscontri: Ive 1900, pp. 90 e 187 (con l'errata etimologia *b o n o m i o 'sto io garante'), Rosamani 1958 (*Bogomî* soprannome, *bomê, bomî* esclamazioni, *Bosumé* toponimo), v. anche Deanović 1954b, p. 64. È stato ovviamente il carattere affettivo della parola a facilitarne la penetrazione nei vari dialetti istroromanzi, e in funzioni appunto soggette alla

affettività e alla pragmalinguistica: come "particelle" e come soprannomi.

6.2 *crachi*

Un giovane volle farsi frate, sperando di condurre poi una vita gioconda. Dapprima tutto andò bene –

2) *Ma quando ca zi vignouda l'ura da fa anche li pinitenze, e dastirasse i crachi che i lu pastiva culi bachite, carno veiva, quila, par lou, a gira ouna campana stunada.* (VII, 158) 'Ma quando venne l'ora di fare anche le penitenze, e stendere le membra, che (= sulle quali) lo pestavano con le bacchette, carne viva, quella per lui era una campana stonata.'.

I *crachi* sono evidentemente le membra, le estremità, e la parola rovignese è il plurale (rovignese e anche croato dialettale) di *krak* 'gamba, zampa' (plurale lett. *kraci* e *krakovi*), con la connotazione di lunghezza ed un valore scherzoso, se riferito alle estremità del corpo umano. Il Rosamani registra il modo di dire *destirar i crachi* (Parenzo), nel friulano di Gorizia *distirâ i crâcs* 'tirare le cuoia'. Non abbiamo trovato altri riscontri.

6.3 *doli*

Una vecchia viene dal giudice per chiedere il divorzio (di cui poi non si fa nulla); poco dopo compare anche il marito, ma per un malinteso se ne va via e finisce in una bettola. Ad un certo punto il giudice chiede alla donna dove sia il marito, e la donna, che altrimenti parla il rovignese (che il giudice non capisce), gli risponde sforzandosi adesso di parlare in una lingua che gli sia comprensibile: un italiano standard commisto ad elementi rovignesi e anche a due croatismi. Ecco le parole della brava Rovignese:

3 *El non c'è. El xe andato via... El zelo andato doli, ruzumì?!* (XV, 181), 'Non c'è. È andato via... È andato giù, capito?!'.

Della parola *ruzumì* parleremo ancora in altra sede (§ 6.10). La voce *doli* è il croato dialettale *doli*, lett. *dolje* 'giù' (*otići dolje* = 'andare giù; scendere'). I due croatismi hanno la stessa funzione come il tentativo di esprimersi in italiano standard, quella cioè di evitare il dialetto e di parlare una

delle due lingue standard a Rovigno. (NB. Dal contesto e da certi dettagli si deduce che la scena si svolge nel secondo dopoguerra.)

6.4 *doubra*

Questo croatismo si trova nel brano *La cuviniensa* (vol. VII), che è verseggiato ma è nel contempo anche un dialogo fra due personaggi, Lucia e Girolamo, che tutto il tempo si scambiano battute, frizzi ecc., ma non tralasciano neppure di vantarsi occasionalmente. Ad un certo punto dice Lucia:

4) *Iè oûna feîa, la uo branca* =[brancà] *oûna doubra cota, surure mieîe* [...] (VII, 118) 'Ho una figlia, si è presa una buona cotta, sorelle mie [...]'.

Per l'aggettivo *doubra,* che è l'adattamento del croato *dobar, dobra, dobro* non abbiamo trovato alcun riscontro. Il valore affettivo della parola nel testo è ovvio.

6.5 *giagia, giage*

Per valutare le funzioni di questa parola nei testi letterari è utile conoscere prima il suo uso in accezioni più vicine all'originale croato, come nel seguente proverbio:

5) *Sa nu piovo su frasca, piovo su giagia.* (V, 149), 'Se non piove la Domenica delle Palme, piove a Pasqua.' (traduzione degli autori).

Il rov. *giagia* e l'adattamento del croato *jaja* 'uova', in questo caso specializzato nel senso di 'uova pasquali'. Per la /ǧ/ come riflesso della /y/ croata v. § 8.2; la variante *giage* è dovuta all'adeguamento al plurale femminile *(le terre)* come in diversi dialetti italiani (v. Rohlfs 1968, § 369). Una evoluzione semantica ulteriore, verso il peggiorativo, si vede nel seguente esempio (in cui una donna si lamenta degli stupidi consigli di alcune sue amiche):

6) *E ma feîa metala in vitreîna e ogni tanto daghe oûna spulvarada ....a puovara meîo, a biegna vì pruopio giage in tiesta...* (XII, 304) 'E mia figlia, metterla in vetrina e ogni tanto darle una spolverata...ahimè, povera me, bisogna avere proprio uova in testa...'.

Il valore affettivo è anche qui evidente. Il Rosamani registra *giagia* con l'indicazione (nelle Aggiunte e correzioni)

'scherz. burlesco'. La voce si trova anche in Deanović 1954b (solo la forma in *-a*), dove si cita anche il proverbio (con lievi differenze formali), ma si dà soltanto il significato che la parola ha nel proverbio.

6.6 *guospa*

Questa parola, adattamento rovignese del croato *gospa* 'signora' (per il dittongo v. § 8.2), ricorre in due esempi con il valore pragmalinguistico più o meno identico. Nel primo esempio si esprime lo sdegno contro una donna che ficca il naso in certi affari delicati di eredità; nel secondo esempio si tratta dell'ironia contro una forestiera che storce il naso davanti ai dolci tradizionali e ai canti popolari rovignesi. Per questo secondo esempio occorre riprodurre per intero il relativo frammento del dialogo (la scena si svolge in una comitiva).

7 *Guospa...t'iè veîsto quil ca sa pol fa, da dreîo li queînte...gristalenson!* (VI, 70) 'Madonna...hai visto che cosa si può fare dietro le quinte... Christe, eleyson!',

8) *Lorensa: (interrompe) Te sa Matio che questi crostoli i xe boni...però mi me piase più le fritele...*

Marioûsa: (canticchiando) "E cara mare femo li fritiele, na manca la fareîna el'uoio el miele, e la farsura la là (sic) *va sarcando e li fritiele li faremo Deîo sa quando..." (a Lorensa) Ruzumì guospa?...*

Mateîo: (a Lorensa) Ma zi mai puseîbile ca ti dievi senpro ronpi i disigni [...] (XII, 315)

'Lorenza: () Sai, Matteo, che questi crostoli sono buoni... ma a me piacciono di più le frittelle...

Mariuccia: () "E, cara madre, faremo le frittelle, ci manca la farina, l'olio e il miele, il tegame (essa) lo va cercando, e le frittelle le faremo Dio sa quando..." () Capisce, signora?...

Matteo: () Ma è mai possibile che tu debba sempre guastare i piani [...]'.

Nel primo esempio l'espressione di sdegno è rafforzata anche dal greco-latinismo ecclesiastico *Christe, eleyson,* deformato in *gristalenson.*

Per *guospa* non si trova nessun riscontro nelle nostre fonti.

6.7 *muci*

Il notaio ha convocato gli eredi (i figli e le loro consorti) di un vecchio defunto, per leggere loro il testamento. Tutti gli eredi, assieme alle relative mogli, hanno per anni ed anni trattato il vecchio assai male e adesso, da un lato sono pieni di rimorsi, dall'altro, avidi come prima, si addossano reciprocamente la colpa per salvare la propria porzione dell'eredità attesa. Una donna dice che il vecchio in casa degli eredi mangiava soltanto avanzi, e a questo segue lo scambio di battute riprodotto qui sotto:

9) *Mareîa: Tazi, linguasa! Cume ti puoi deî ste ruobe!*
Tuneîna: La zento diziva...
Nane: Sulo qualco vuolta el magniva quil dei fioi...
Mareîa: Tazi! Sulsuoto.
Piro: Muci, Nane! (XII, 246)
'Maria: Taci, linguaccia! Come puoi dire queste cose!
Tonina: La gente diceva...
Nane: Solo qualche volta mangiava quello dei figli...
Maria: Taci! Cretino.
Piro: Sta zitto, Nane!'.

La parola *muci* è di origine croata: è l'imperativo singolare *mući* 'taci, sta zitto' del verbo *múčati* 'tacere, stare zitto', che ha i suoi corrispondenti in tutte le lingue slave: sloveno *molčati*, macedone молчи (3. pers. pres.), ceco *mlčeti*, polacco *milczeć*, ucraino мовчати, russo молчать. Si sa che gli imperativi, grazie alle loro funzioni pragmalinguistiche, possono in condizioni adatte penetrare con facilità dalla lingua d'origine in altre lingue: si pensi, per non citare altri esempi, al francese *marche!* e al turco *haidi!* penetrato in diversi idiomi balcanici. Anche *muci* è uno di questi imperativi, diventati quasi esclamazioni, e la sua origine croata è evidente: dal veneto, dove è stato dapprima assunto, si è diffuso in altri dialetti italiani settentrionali (cfr. DEI, s.v.). Quanto a *buci*, citato da DEI (come toscanismo) e dal Rosamani, o si tratta di una formazione fonosimbolica (così DEI) oppure

è una variante di *muci* dovuta a vari fattori posteriori. Per l'origine croata (slava) di *muci*, oltre a DEI, si veda anche Muljačić 1971, Telećan 1981, p. 165, e Cortellazzo 1984, p. 73. All'origine slava si oppone - come è da prevedere! - E. Rosamani (1958, s.v. *muci*): dopo alcuni paralleli da dialetti italiani il Rosamani cita F. Mutinelli, *Lessico veneto*, Venezia 1852 per l'origine "illirica" di *muci* (dove *illirico* dovrebbe significare 'slavo meridionale') e accetta la spiegazione di A. Prati (*Etimologie venete* 1968, s.v. *muci*; citato secondo Telećan 1981, nota 16) che, cioè, qui si ha "forse una radice "mu", "mo" indicante il chiudere la bocca"; ma non cita - naturalmente! - il DEI. Alla fine si legge questa conclusione: "D'area troppo estesa per farla derivazione dallo slavo. Più che slavismo per noi, sarebbe italianismo per gli Slavi". E ciò in presenza di un termine che da un lato copre t u t t a la Slavia, dall'altro è presente solo in a l c u n i dialetti italiani! Si capovolge addirittura la situazione oggettiva, pur di combattere l'origine slava. *Sapienti sat, et nimis* (sì, *nimis*, persino dallo slavivoro Rosamani!).

6.8 *na mali, na*

Siamo di nuovo nella comitiva conosciuta nell'esempio 8. Lorenza beve del vino, e tanto avidamente da provocare reazioni ironiche: infatti, uno dei commensali si mette a imitare il rumore che fanno gli animali abbeverandosi e lo accompagna con le parole citate, con cui si dà da mangiare agli animali domestici. È il croato *mali* 'piccolo' unito alla "particella" *na* 'ecco; prendi'. Il Rosamani registra *na* a Trieste e a Fiume e traduce 'to'; tieni'; dopo aver citato a proposito certi versi di Bastian Pilela (dove *na* serve per rivolgersi metaforicamente a persona umana) il Rosamani aggiunge che in Istria si usa solo verso le bestie e a Pieris per chiamare le pecore. E conclude: "Puzza di straniero" - la miglior prova della inconfutabile origine slava...!

6.9 *pubrateîne*

La parola ricorre due volte nella poesia omofona, inclusa nella raccolta di poesie di E. Zanini intitolata *Tiera vecia stara* [sic; nel testo *viecia*, v. av.], *Istria Nobilissima*,

vol. III, pp. 169-171. Ecco i due esempi, con le relative traduzioni dell'autore stesso:

10) *Pubrateîne, sigóuro ti ta racuórdi del lughito che ti m'arivi e dei* [sic] *veîde ch'i t'incalmivo...* (III, p. 169) 'Fratello, certamente ricordi del campicello che mi aravi e delle viti che ti innestavo...',

11) *Pubrateîne mieo, lassemo che li sigale canto* [...] *la nostra tiera viecia-stara spieta da nui par iessi guvarnada* [...] (III, 170) 'Fratello mio, lasciamo che le cicale friniscano [...] la nostra terra molto vecchia attende da noi di essere coltivata [...]'.

Nella breve aggiunta intitolata *Alcune note alla poesia Pubrateîne* (pp. 170-171) l'autore commenta l'origine della parola-chiave della poesia: è l'appellativo rivolto dai Rovignesi ai loro vicini croati, con i quali erano sempre in buoni rapporti di mutuo aiuto, matrimonio ecc. - L'etimo della voce rovignese è il vocativo *pobratime* del termine croato *pobratim* 'fratello di adozione' (Deanović - Jernej 1975: 'fratello di elezione') e i cambiamenti fonetici che vi si notano (spostamento d'accento secondo le norme romanze; /n/ per /m/ in posizione finale, dapprima nel nominativo, poi per analogia in altre forme; ditongo /ey/; /u/ per /o/ in protonia) corrispondono a quanto il rovignese presenta anche in altri casi (cfr. infatti, per certi cambiamenti, il § 8.2). Il termine è registrato già nel citato opuscolo del Devescovi, e lo troviamo anche in Deanović 1954b, p. 62 (con l'accento *pubrátine*, vallese *pobrátine*).

6.10 *ruzumì*

Questa parola è la storpiatura della forma verbale dialettale *razùmi*, lett. *razumije* 'capisce' (3. persona presente, per rivolgere domande all'interlocutore). Ricorre due volte, e cioè negli esempi 3 e 8 (v. sopra). Il valore pragmalinguistico è chiaro, ed è su per giù identico in ambedue gli esempi: la parola è una domanda retorica, con la quale il parlante esprime l'impazienza, la categoricità, quasi il rimprovero nei confronti dell'interlocutore.

6.11 *stara*

Il termine, unito all'aggettivo rovignese *viecio* 'vecchio', ricorre nella poesia *Pubrateîne* dello Zanini (v. l'esempio 11). L'autore commenta così: "Da tempi remoti nel nostro dialetto l'aggettivo viecio (vecchio) veniva potenziato con la corrispondente voce nella lingua croata cioè 'staro'" (aggiunta citata nel § 6.9, p. 171). Per scrupolo di precisione bisogna specificare che *staro* è il neutro, mentre il maschile (equivalente a *viecio*) è *star* (ed il femminile *stara*). Il binomio *viecio/viecia - staro/stara* rovignese appartiene al noto tipo di composti denominati tautologici (ad es. *Linguaglossa*), studiato da V. Vinja (1957, 1967). Nella citata poesia dello Zanini esso ha una connotazione speciale, affettiva e rafforzante.

6.12 *vraga*

Il senso ed il valore pragmalinguistico di questo croatismo risultano dall'esempio che segue e nel quale una donna (una delle solite pettegole) si arrabbia contro suo figlio:

12) *i cradivo ca duopo spuzà el matiso la tiesta posto, ma vraga...el ma vuò fato senpro travaià.* (X, 148) 'credevo che dopo sposato mettesse la testa a posto, ma un corno... mi ha fatto sempre travagliare.'

Il rov. *vraga* è l'accusativo singolare del croato *vrag* 'diavolo', forma che anche in croato serve come negazione rafforzata ed affettiva, ad es.: *Znam ja to sve. - Vraga znaš! Ništa ne znaš!* 'So tutto questo, io. - Sai un corno! Non sai niente!'. Ovviamente appare nella stessa forma anche nel nostro testo.

La medesima voce croata, allo strumentale singolare e preceduta dalla preposizione *s* 'con', sta alla base della locuzione rovignese *a svrago* (< *s vragom* 'col diavolo'), ad esempio nel modo di dire *zei a zvrago* 'andare in malora, perdersi' (usato da R. Devescovi e registrato poi dal Deanović, 1954a, p. 79; 1954b, p. 66).

Infine, esiste anche *vràgula*, che il Rosamani traduce 'ritrovo di gente accattabrighe e di mal fare', con l'aggiunta "dallo slavo". La parola si trova anche in Deanović 1954b, loco ult. cit.

7 Per completare il quadro aggiungiamo una rapida rassegna

di alcuni croatismi che appaiono nel nostro corpus ma senza avere funzioni pragmalinguistiche.

7.1 *gheirize* (VII, 183) 'menole'; in Rosamani *ghiriza* 'menola' in Deanović 1954 b "*gîrise (ghirise)* 'specie di menole', dimin. *girisîte* - scr. *girica*, dimin. di *gira*, Smaris vulgaris, attraverso il dalm. *gera* da g e r r e s [...] col suffisso diminutivo scr. *-ica* (-itsa) invece del lat. g e r - - u l a " (p. 58). La prima forma, quella del Santin, presenta il dittongo /ey/ ma trascrive con z quella che non può essere che una /s/;[4] il Deanović procede in modo contrario, il Rosamani si allontana dalla forma autentica rovignese - che è / gèyrise / - in entrambi i punti. La parola è in ultima analisi latina, ma nel rovignese essa e di origine croata, come attesta il suffisso diminutivo *-ica*.[5]

7.2 *griebani*, in una poesia di E. Zanini (III, 183): *La nostra xi oûna longa cal da griebani* (1. verso) 'La nostra è una lunga calle rocciosa' (traduzione dell'autore). La voce compare in più varianti nel Rosamani (*grèbano* 'sasso, sassaia'; Capodistr., Pir. *grèbeno* 'terreno incolto e sassoso; inciampi naturali che stanno sul fondo marino'; Fiume *grèbino*, Trieste *grembano*; nel rov. *grièbano*) e in Deanović 1954b (p. 59: rov. *griébano* 'sassi, balzi', vall. *grébeno*, dign[anese], gall[esanese], pol[ese], siss[anese], pir[anese] *grébeni*, ven., triest. *grébani*, friul. *grébano* 'greppo, dirupo' e 'scogli lungo la costa' [...]). L'etimo è la parola croata e slovena *greben* 'cresta d'un monte'. Contrario il Cortelazzo (1984, p. 75).

7.3 *palacinche* e *zliguveîsa* (XV, 189), due adattamenti del tutto trasparenti delle rispettive parole croate: *palačinke* 'crêpes' (frittelle sottili ripiene) e *šljivovica* 'acquavite di prugne'; in Rosamani 1958 *palacinca* (con rinvio a *omlet*) 'frittata dolce, frittata avvolta' ecc., e *sligoviz, slivoviz* 'acquavite di prugne' (entrambi qualificati stranierismi).

7.4 Non siamo sicuri se sia di origine slava la parola *pascaneîsa* 'specie di copricapo femminile' (VIV, 114). Il Rosamani registra la voce in forma *pescanisa* (a Rovigno) ma la definisce voce disusata ed aggiunge (citando Benussi-Ive, *Storia e dialetto di Rovigno*, Trieste 1888), che era detta anche

"pescanizza alla morlacca". Nel Deanović (1954b, p. 62) si leggono tre forme: rov. *paskanéisa,* vall. e siss. *peskanîsa* e *piskanîsa*. L'autore ritiene probabile l'origine slava, ma non dà l'etimo.

7.5 A differenza di *pascaneîsa,* l'origine slava, cioè croata, è fuori dubbio per la voce *pugnava* 'lenzuolo, coperta' (XV, 161 e precisamente due volte; anche in una poesia: X, 33). La provenienza slava è tanto evidente che la ammette persino il Rosamani, ma non tralascia di qualificare la parola come arcaica (per suggerire che gli slavismi in Istria sono in via di sparizione?) e di commentare "schiavina (sorta di coperta di lana ordinaria da letto) fatta in casa e fatta tessere con cotone perché riuscisse pesante e forte per la servitù" (già, gli slavismi sono limitati alle classi inferiori...). Il nostro amico riconosce persino che la voce è "molto antica, vuolsi *importata* [sottolineato da E. R.] dagli Uscochi". Abbiamo forti dubbi che le parole introdotte in Istria al tempo degli Uscocchi possano essere definite molto antiche: ad ogni modo, ci sono in Istria elementi linguistici slavi b e n p i ù a n t i c h i del tempo degli Uscocchi! Ma il Rosamani (e non soltanto lui) non ne vuole sapere niente: quando si tratta dell'elemento slavo in Istria, gli ultimi tre-quattro secoli sono per lui già una notevole antichità!

La parola *pugnava* figura anche nell'elenco del Deanović (1954b, p. 63), come *puñáva* (nel rovignese e nel vallese), dal serbocroato e sloveno *ponjava* 'coperta' e 'lenzuolo'.

8 Cenni riassuntivi

8.1 Quanto al loro contenuto semantico, i croatismi in *Istria Nobilissima* non appartengono a alcune sfere semantiche soltanto ma si trovano in diversi settori del lessico: appellativi per parti del corpo umano o di animali (*crachi*), appellativi vari (*giagia, palacinche, pugnava, zliguveîsa*), aggettivi qualificativi (*stara, doubra*), avverbi (*doli*), termini di allocuzione (*pubrateîne*), "particelle" pragmalinguistiche e affini (*buozme, muci, ruzumî*), rafforzamenti affettivi *(vraga)*. La presenza di croatismi in categorie lessicali tanto diverse reciprocamente, sia sintatticamente che semanticamente e pragma-

linguisticamente, attesta una certa loro importanza, e non solo numerica. Ciò concorda col fatto che gli autori rovignesi, i quali cercano naturalmente di esprimersi in un rovignese "più rovignese possibile", introducono questi elementi lessicali nella loro lingua; di conseguenza, i croatismi ne fanno parte (almeno ad un determinato registro o livello sociolinguistico). Perciò non riescono a convincere le parole di E. Zanini (sempre nelle note alla poesia *Pubrateîne*, III, 171) sulla scarsa ricettività del rovignese di fronte ad elementi linguistici stranieri: "Sono questi [*pubrateîne* e *stara*, P. T.] due dei rarissimi casi di influenza della parlata slava sul dialetto rovignese, sempre pronto a rigettare ogni forma o parola straniera". Nel medesimo senso parlano anche i germanismi.[6]

8.2 Gli adattamenti fonetici subìti dai croatismi nel rovignese riflettono i principali fenomeni della sua evoluzione storica, estesi ulteriormente per ipercaratterizzazione. Nel nostro corpus si notano i seguenti.

1) I dittonghi /ye, wo/ (da /ę, ǫ/ in sillaba chiusa: FESTA > *fyesta*, NOCTE > *nwoto* ecc.) sono caratteristica rovignese; il secondo si trova in *buozme* e *guospa*.

2) Altrettanto tipici sono i dittonghi /ey, ow/ (da /i, u/), pure originariamente in sillaba libera: FILA > *feyla*, UNA > *owna* ecc.); li troviamo in *gheirize*, *pascaneîsa*, *zliguveîsa*, *doubra*.

3) La chiusura della /o/ protonica in /u/, presente un po' in tutto l'istroromanzo ma caratteristica soprattutto per il rovignese ed il dignanese (POTERE > *pudì*, VOLERE > *vulì*; ven. *Tonin,-a* > *Tuneyn,-a* ecc.), si vede in *pubrateîne* e *pugnava*.

4) La tendenza specificamente rovignese verso l'apertura della /e/ protonica in /a/ (SEPTIMANA > *satamana*, PEDUCLU > *padučo*, *BELLITIA > *balisa* ecc.) si vede in *pascaneîsa* (di fronte e *pescanisa*).

5) La sostituzione della /ts/ con la /s/ (illustrata nella nota 4) si ha in *pascaneîsa* (se l'etimo contiene il suffisso *-ica*) e in *zliguveîsa*.

6) Siccome l'istroromanzo non conosce neppure i fonemi /š, ž/, essi nei croatismi vengono sostituiti da /s, z/: *zliguveîsa*

(con la /z/ dettata dalle restrizioni fonotattiche romanze), *Rowzisa* (v. la nota 5).

7) La coesistenza dell'esito veneziano /ǧ/ con quello triestino e istriano /y/ nei riflessi di /l + y/ (PALEA > *paǧa/paya*)[7] si estende ad altri casi: da GLANDE, ad esempio, si ha *ǧanda* e *yanda*, al rov. *ǧiro* 'ero' corrisponde il dign. e il vall. *yeri* 'idem' ecc. Poiché nel rovignese prevale la /ǧ/, il croato *jaja* /yaya/ diventa *giagia* /ǧaǧa/.

8) Ci sono fenomeni sporadici e minori: la dissimilazione della prima /v/ o piuttosto la sua caduta e la conseguente inserzione di una /g/ anti-iato (cfr. *pagowra* 'paura') spiegano la /g/ di *zliguveîsa*, mentre un'assimilazione starà alla base della forma verbale *ruzumì* (< *razumi*).

Gli adattamenti fonetici illustrati non sono limitati ai croatismi, ma si ritrovano in altre componenti lessicali alloglotte (v. Tekavčić, *Latinizmi* e *L'elemento tedesco*).

8.3 Infine sarà interessante esaminare anche la relazione fra i croatismi e i singoli autori. Nei testi del Santin ne ricorrono solo due (*crachi, gheirize*), nei brani del Pellizzer uno solo (*pascaneîsa*, se è di origine croata), nelle poesie dello Zanini tre (*griebani, pubrateîne, stara*), mentre tutti gli altri si trovano nei brani del Curto (*buozme, doli, doubra, giagia, muci, na mali, na, palacinche, pugnava, ruzumì, vraga, zliguveîsa*). Oltre a ciò, nei medesimi testi ricorrono anche quasi tutti i croatismi con funzioni pragmalinguistiche. Queste proporzioni sono in rapporto con il contenuto dei brani: la vigorosa e popolaresca lingua dei bozzetti del Curto si distingue nettamente da quella dei bozzetti e dei ricordi del Pellizzer, e soprattutto dall'idioma usato nella narrazione pacata, malinconica e lievemente ironica del Santin.

9 In conclusione, sebbene il numero dei croatismi nel rovignese sia minore di quanto si crederebbe data la più che millenaria coesistenza delle due stirpi in Istria, la componente lessicale croata vi ha pur sempre le sue funzioni ed il suo posto. I croatismi vengono usati, dunque esistono; essi hanno determinate funzioni pragmalinguistiche (e stilistiche, letterarie ecc.); essi subiscono certi adattamenti fonetici. Appli-

cando una tesi nota e spesso ripetuta, secondo la quale l'influsso reciproco di due idiomi è direttamente proporzionale al grado della loro affinità, gli adattamenti che i croatismi subiscono in bocca rovignese provano che essi non sono - o almeno non del tutto - dei corpi estranei, conservati intatti senza osmosi linguistica, ma sono qualcosa di vicino, con cui i contatti sono costanti, qualcosa da cui non si rifugge bensì si cerca di assimilarlo ed incorporarlo alla propria favella.

Se questi sono i tratti principali dei croatismi nei testi rovignesi letterari, è ovvio che anch'essi, dal canto loro, confermano la genuinità e la ricchezza dell'idioma in cui si esprime la produzione letteraria degli autori rovignesi.

10 Elenco delle parole e delle locuzioni analizzate (si citano unicamente gli elementi lessicali ricorrenti nel corpus in *Istria Nobilissima*; i numeri rimandano ai paragrafi):

buozme 6.1, 8.1-3
crachi 6.2, 8.1, 8.3
doli 6.3, 8.1, 8.3
doubra 6.4, 8.1-3
gheirize 7.1, 8.2, 8.3
giagia,-e 6.5, 8.1-3
griebani 7.2, 8.3
guospa 6.6, 8.2, 8.3
muci 6.7, 8.1, 8.3
na mali, na 6.8, 8.3
palacinche 7.3, 8.1, 8.3
pascaneîsa 7.4, 7.5, 8.2, 8.3
pubrateîne 6.9, 8.1-3
pugnava 7.5, 8.1-3
ruzumî 6.3, 6.10, 8.1, 8.3
stara 6.11, 8.1, 8.3
vraga 6.12, 8.1, 8.3
zliguveîsa 7.1, 8.1-3

1 *Come si sa, i primi testi istroromanzi risalgono al 1835: sono alcune versioni istriane della Parabola del Figliol prodigo, pubblicate però soltanto nel 1919 da C. Salvioni e G. Vidossich nell' "Archeografo Triestino". Cfr. per i documenti scritti sull'istroromanzo ultimamente Tekavčić* (1835-1983).

2 *È istruttivo quanto sul carattere non-spontaneo di questo testo insiste G. Holtus (1983). Le sue osservazioni sono valide anche per altri casi analoghi.*

3 *In casi come questo, sia detto una volta per tutte, il materiale linguistico non consente di decidere se le varie storpiature, adattamenti, ipercorrettismi ecc. appartengano alla competenza personale degli autori (se, dunque, siano inconsci) oppure se siano da questi adoperati deliberatamente e messi in bocca ai loro personaggi per caratterizzarli.*

4 *Il sistema consonantico istroromanzo non conosce le sibilanti affricate (/ts, dz/), ma solo fricative (/s, z/), sia nel fondo lessicale popolare (*sento *'cento'*, -isa *'-ezza'*, zento *'gente'*, myezo *'mezzo' ecc.) che in elementi lessicali di altra provenienza (cfr. persino* Sipileyn *'zeppelin', nel nostro corpus, XI, 147). La grafia* z *è dovuta al modello grafico italiano. Per il suffisso slavo* -ica *v. la nota 5.*

5 *Gli slavismi contenenti il suffisso* -ica *subiscono la citata sostituzione della /ts/ con la /s/, mentre l'accento proparossitono si conserva. Oltre a /gèyrise/ abbiamo diversi altri esempi: i soprannomi dignanesi* Jèlisa (< Jelica), Màtisa (< Matica), Ròwzisa (< Ružica), *(Tekavčić 1973-74), il termine* pìpise *'pulcini, polli' datoci a Gallesano nel 1957 da un vecchio abitante come nome antico e genuino (< croato dialettale* pìpice *'idem'), i vari esiti del croato* lonac, *sloveno* lonec *'pentola' (Deanović 1954b, p. 62:* lòlisa, lònisa, luòlisa, lùlisa *ecc.; Rosamani:* lòlisa, lòniza, lùlisa) *e del termine dialettale croato e sloveno* mulica *'sanguinaccio' (plur.* mulice) *(Deanović loco cit.:* mòulise, mùlise, *Rosamani:* mùliza).

6 *Per i germanismi nel nostro corpus v. Tekavčić* L'elemento tedesco. *In confronto con i croatismi, le voci di origine germanica sembrano alquanto più limitate a determinati settori del lessico (guerra, esercito, giustizia, amministrazione), ma possono avere anch'esse diverse funzioni pragmalinguistiche (espressione della severità, categoricità e sim.). Quanto al numero, i germanismi superano leggermente i croatismi (slavismi). Comunque, anche le voci tedesche confermano la riserva di fronte all'affermazione di E. Zanini.*

7 *Cfr. Rohlfs 1966, § 280.*

Cortelazzo 1984: M. Cortelazzo, *Gli slavismi nel veneto,* "EstEuropa" 1, Udine, pp. 67-78.

Deanović 1954a: M. Deanović, *Avviamento allo studio del dialetto di Rovigno d'Istria,* Zagreb

Deanović 1954b: M. Deanović, *Voci slave nell'istrioto,* "Ricerche slavistiche" III, pp. 51-68

Deanović - Jernej 1975: M. Deanović - J. Jernej, *Hrvatsko ili srpsko-talijanski rječnik,* Zagreb

Devescovi 1894: R. Devescovi, *Vita rovignese - bozzetti in vernacolo,* Rovigno

Holtus 1983: G. Holtus, La Veniexiana *fonte di strutture e di elementi del parlato,* in: *Linguistica e dialettologia veneta,* Studi offerti a Manlio Cortelazzo dai colleghi stranieri, Tübinger Beiträge zur Linguistik num. 225, Tübingen, pp. 55-70.

Ive 1900: A. Ive, *I dialetti ladino-veneti dell'Istria,* Strasbourg

Muljačić 1971: Ž. Muljačić, *Ital.* buci! (muci! *e sim.) 'taci'* < *serbo-croato* muči! *'taci!'*, in: W. Gesemann et alii (ed.), *Serta slavica in memoriam Aloisii Schmaus. Gedenkschrift fur Alois Schmaus*, München, pp. 531-535

Rohlfs 1966-1968: G. Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, Torino: *Fonetica* 1966, *Morfologia* 1968

Rosamani 1958: E. Rosamani, *Vocabolario giuliano*, Bologna

Sansa 1932: P. Sansa, *Villotte per l'Istria*, Grona

Sansa 1936: P. Sansa, *Traduzioni in istriano*, Milano

Tekavčić 1973-1974: P. Tekavčić, *Lingvistički aspekti vodnjanskih nadimaka*, "Onomastica Jugoslavica" 3-4, pp. 161-177

Tekavčić 1983: P. Tekavčić, *Osservazioni sulla lingua dei testi istroromanzi contemporanei*, in: *Linguistica e dialettologia veneta* (v. Holtus 1983), pp. 101-111

Tekavčić *1835-1983*: P. Tekavčić, *1835-1983: un secolo e mezzo di tradizione scritta dell'istroromanzo*, comunicazione al XVII Congresso internazionale di linguistica e filologia romanza, Aix-en-Provence 1983

Tekavčić 1984: P. Tekavčić, *Latinizmi u pisanim istroromanskim izvorima*, "Filologija" 12, pp. 105-121.

Tekavčić *L'elemento tedesco*: P. Tekavčić, *L'elemento tedesco nel rovignese contemporaneo della Antologia "Istria Nobilissima"*, dattiloscritto

Telećan 1981: M. Telećan, *Elementi slavi nell'opera lessicografica di Enrico Rosamani*, "Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia" XXVI/1-2, pp. 159-176

Turconi 1982: S. Turconi, *L'identificazione della comunità nella letteratura dialettale rovignese* "La battana" 63-64, pp. 65-75

Vinja 1957: V. Vinja, *Alcuni tipi di incroci linguistici neolatino-slavi*, "Studia Romanica Zagrabiensia" 3, pp. 31-44

Vinja 1967: V. Vinja, *Tautološki rezultati jezičkih dodira*, "Suvremena lingvistika" 4, pp. 90-99.

Sažetak

PRAGMALINGVISTIČKE FUNKCIJE KROATIZAMA U SUVREMENIM ROVINJSKIM TEKSTOVIMA

Taj je rad dio autorova studija suvremenoga rovinjskog istroromanskog govora u književnim djelima rovinjskih pisaca G. Curta, G. Santina, G. i A. Pellizzera, E. Zaninija, objavlje-

nima u antologiji Istria Nobilissima, *te se nadovezuje na prethodne studije općih karakteristika toga govora i latinizama i germanizama u njemu. Kao i u drugim radovima, i ovdje su u središtu pažnje pragmalingvističke funkcije pa se, uz rijetke iznimke, studiraju samo književna djela u prozi. Jezik rovinjskih pisaca, ma kako se oni trudili da pišu čistim narodnim govorom, nije nikada naprosto "snimka" spontanoga govora nego je svjesna tvorevina svojih autora, doduše na temelju živa govora ali ipak u određene književne svrhe. Nakon tih uvodnih konstatacija studira se najprije dvanaest kroatizama koji imaju u tekstu različite pragmalingvističke funkcije, a zatim ukratko još nekoliko leksičkih elemenata koji nemaju takve funkcije. Semantika kroatizama pokazuje da se oni nalaze u vrlo različitim sektorima leksika; fonetski procesi karakteristični za rovinjski leksik prenose se i na njih; što se tiče pojedinih autora, najbrojniji su i pragmalingvistički najbogatiji kroatizmi u kazališnim komadima G. Curta, koji se odlikuju sočnim i živim govorom, dok su u djelima drugih pisaca mnogo manje zastupani. Premda kroatizmi nisu onako brojni kako bi se to moglo očekivati na temelju tisućugodišnje romansko-slavenske koegzistencije u Istri, oni ipak i u rovinjskoj književnosti imaju svoju funkciju i svoje mjesto, a protezanje glavnih jezičnih crta rovinjskoga govora i na njih pokazuje da nisu posve strana tijela, nego da dodira i osmoze ipak ima (što neki rovinjski pisci i izrijekom kažu).*

Stanimir Rakić
Beograd

CDU 808.61/62-255

GLAGOL hteti I STRUKTURA POMOĆNIH I MODALNIH GLAGOLA U SRPSKOHRVATSKOM JEZIKU

U gramatikama srpskohrvatskog jezika glagol *hteti* se obično klasifikuje kao pomoćni glagol, mada se pri tome ističe da se buduće vreme gradi od enkliktičkih oblika glagola *hteti* i infinitiva glagola koji se menja (Stevanović, 1983: 350). Ovakvo shvatanje predstavlja znatnu teškoću u izgradnji jedne generativne gramatike srpskohrvatskog jezika, jer ono zahteva da se enkliktički oblici u sinhronoj jezičkoj ravni izvode iz punih oblika glagola *hteti* što nije uvek moguće. U ovom prilogu mi želimo da ukažemo na razloge zbog kojih se u sinhronoj gramatici srpskohrvatskog jezika glagol *hteti* ne može shvatiti kao pomoćni glagol niti se enkliktički oblici *ću, ćeš, će...* mogu izvoditi iz punih oblika glagola *hteti*. Nakon iscrpne diskusije o distribuciji glagola *hteti* i *biti* u drugom delu članka se odredjuje odnos pomoćnih i modalnih glagola pomoću pravila rečeničke strukture. Takodje se pokazuje da je u okviru generativne gramatike moguća i alternativna analiza svih glagola kao glavnih u smislu Rossovog članka iz 1969. god. U tom slučaju se poredak pomoćnih i modalnih glagola u površinskoj strukturi mora osigurati pomoću odgovarajućeg filtra.

1. Podvrščavanje glagola *hteti* i oblika *ću, ćeš, će...*

Glagol *hteti* i oblici *ću, ćeš, će...* se samo delimično slažu u pogledu dopuna koje dopuštaju. Oba glagolska oblika mogu da imaju infinitivne dopune.

(1) a. Milan hoće ići u Pariz.
b. Milan će ići u Pariz.

Dalje, ovi glagolski oblici dopuštaju kao dopune i rečenice s identičnim subjektom.

(2) a. Milan hoće da ide u Pariz.
b. Milan će da ide u Pariz.

Medjutim, glagol *hteti* dopušta kao dopune i rečenice drugačije strukture.

(3) a. Ja hoću da oni dodju.
b.*Ja ću da oni dodju.

Pored toga, glagol *hteti*dopušta imeničku dopunu.

(4) a. Ja hoću jabuku.
b.?Ja ću jabuku.

Dok je rečenica (4a) potpuna i znači otprilike isto što i *Ja želim jabuku*,[1] rečenica (4b) je nepotpuna - njeno značenje zavisi od konteksta. Rečenica (4b) može, na pr. da znači *Ja ću jesti jabuku*, ali može da znači i *Ja ću seći jabuku*. Prema tome, glagol *hteti* treba u leksikonu podvrstiti na četiri načina:

(5) hteti { ___infinitiv ; ___da + prezent ; ___imenička fraza ; ___rečenica }

S druge strane, oblici *ću, ćeš, će* ... se podvršćaju na dva načina

(6) ___infinitiv
___da + prezent

Sada treba ispitati da li se ovo podvršćavanje može uprostiti time što bi se neke dopune svele na preostale dopune u (5) i (6). Tako na pr. Wayles Browne (1974) je dokazivao da se dopuna *da* + prezent može izvesti iz rečeničke dopune. U daljem izlaganju ja ću pokazati da to shvatanje nije opravdano.

2. Status dopune *da* + prezent

Radi ispitivanja podvršćavanja (5) i (6) možemo primeniti više testova. Prvo, možemo primeniti test pripisivanja dva priloška dodatka za vreme pretpostavljajući da su oni saglasni jedino s onim podvršćavanjima koja proističu iz rečeničke dopune. Možemo primetiti da rečenice sa *da* + prezent kao i rečenice sa infinitivom nisu sasvim prihvatljive sa dva priloška dodatka.

(7) a.?Ja hoću danas da sutra idem u bioskop.
b.*Ja ću danas da sutra idem u bioskop.

(8) a.*Ja hoću danas ići sutra u bioskop.
b.*Ja ću danas ići sutra u bioskop.

Neprihvatljivost rečenica (7) pokazuje da se dopuna *da* + prezent ne može izjednačiti s rečeničkom dopunom. Rečenice (8) pokazuju da isto ograničenje važi i za infinitivnu dopunu. To se još više oseća ako je glagol *hteti* u aoristu.

(9) a.*On baš sada htede da vas poseti iduće nedelje.
b.*On baš sada htede posetiti vas iduće nedelje.

Prema tome, dopuna *da* + prezent se ne može izjednačiti s rečenicom ni za glagol *hteti* niti za oblike *ću, ćeš, će...*

Drugi argument se tiče reda reči: u prostoj srpskohrvatskoj rečenici red reči je relativno slobodan. I zaista, rečenice (10) i (11) znače isto.

(10) Ja $\left\{\begin{matrix}\text{hoću}\\ \text{ću}\end{matrix}\right\}$ danas da idem u bioskop.

(11) Ja $\left\{\begin{matrix}\text{hoću}\\ \text{ću}\end{matrix}\right\}$ da idem danas u bioskop.

U složenim rečenicama, medjutim, mesto priloškog dodatka nije slobodno. Rečenice (12) ne znače isto.

(12) a. On je juče kazao da odeš na poštu.
b. On je kazao da juče odeš na poštu.

Najzad, navedimo jedan test specifičan za srpskohrvatski jezik. K - pitanja u srpskohrvatskom su, izgleda, ograničena na glavne rečenice u slučaju kada je K - fraza objekat u rečenici. Tako na pr. rečenica ??*Koga Milan kaže da Milena voli?* nije potpuno ispravna. S druge strane, rečenice

(13) a. Koga hoće Milan da poseti?
b. Koga hoće Milan posetiti?

su potpuno korektne.

Prema tome, sva tri navedena testa govore u prilog pretpostavke da *da* + prezent nije rečenička dopuna. Isto tako, ovi testovi pokazuju paralelizam izmedju dopune *da* + prezent i infinitivne dopune. Sada ćemo pokazati da ovi isti testovi daju suprotne rezultate u slučaju rečeničke dopune glagola *hteti*.

Prvo, takve rečenice dopuštaju dve priloške odredbe. Rečenice (14) izgledaju prihvatljive.

(14) a. On hoće danas da oni sutra dodju.
b. On je juče hteo da oni sutra dodju.

Drugo, položaj priloške odredbe nije slobodan. Rečenice (15) ne znače isto.

(15) a. On je juče hteo da oni dodju.
b. On je hteo da oni dodju juče.

Treće, K-pitanja pomenute vrste nisu s takvim rečenicama potpuno ispravna.

(16) ??Koga hoće Milan da Milena prevari?

Prema tome, ovi testovi pokazuju da se infinitivna i prezentska dopuna jasno razlikuju od rečeničke dopune i da se ne mogu svesti na nju. Paralelizam izmedju infinitivne i prezentske dopune, naprotiv, pokazuje da se ove dopune, u principu, mogu izvoditi jedna iz druge.

Izvodjenje imeničke dopune iz rečeničke dopune koje je McCawley (1973) predlagao za engleski glagol *want* ne izgleda moguće u slučaju srpskohrvatskog glagola *hteti*. Test sa povratnom zamenicom nedvosmisleno daje negativan rezultat.

(17) Milan hoće svoja kola.

U (17) je zamenica *svoja* koreferentna s *Milan* potvrdjujući intuiciju da je (17) prosta rečenica. (Refleksivne zamenice su, po pravilu, koreferentne s antecedentom u istoj prostoj rečenici.) Prema tome, nema nikakvog razloga da se imenička dopuna izvodi iz rečeničke. Sem toga, takvo izvodjenje bi zahtevalo potpuno proizvoljna brisanja. (Kao kad se na pr. (17) izvodi iz *Milan hoće da vozi svoja kola*..)[2]

3. Sprezanje infinitiva

U prethodnom odeljku smo pokazali da su podvršćavanja (5) i (6) bila ispravna. Sem toga smo utvrdili paralelizam infinitivne dopune i dopune *da* + prezent. Taj paralelizam opravdava uvodjenje sledeće transformacije:

Sprezanje infinitiva

(18) V hteti G

1 2 3 ——→ 1 2 da prezent + 3

$\begin{bmatrix}\alpha\text{ broj}\\ \beta\text{ lice}\end{bmatrix}$ $\begin{bmatrix}\alpha\text{ broj}\\ \beta\text{ lice}\end{bmatrix}$

Transformacija (18) je fakultativna. Ona prepisuje lice i broj s glagola *hteti* na "glavni" glagol i umeće veznik *da* i oznaku "prezent". U (18) se pretpostavlja da *hteti* može da ima bilo pun bilo skraćeni oblik. Na osnovu (18) moguće je pojednostaviti podvršćavanja glagola *hteti* i oblika *ću, ćeš, će...* Sada je dovoljno glagol *hteti* podvrstiti na tri načina:

(19) hteti { ___infinitiv / ___imenička fraza / ___rečenica }

Oblici *ću, ćeš, će...* se sada mogu podvrstiti samo sa

(20) ___infinitiv

Transformacija (18) doprinosi na taj način pojednostavljenju leksikona. Ona, naravno, mora da sledi operaciju slaganja. Pored toga, transformacija (18) čini izlišnom operaciju brisanja iste imeničke fraze (Equi IF brisanje). S obzirom da operacija Equi IF brisanja zahteva različita *ad hoc* ograničenja (Brame, 1976:100), gramatika koja tu operaciju čini izlišnom se mora predpostaviti iz razloga jednostavnosti.[3] Razmotrimo sledeće rečenice:

(21) a. Milan hoće da ide u bioskop.
b. Milan hoće da on ide u bioskop.

Rečenica (21a) se može izvesti preko transformacije (18), a (21b) ne može. Medjutim, u rečenici (21b) *Milan* i *on* su koreferentni jedino ako na *on* pada rečenički naglasak, ali u tom slučaju se i ne pretenduje na to da *on* i *Milan* pripadaju istoj rečenici. (21b) se, dakle, izvodi iz strukture *Milan hoće* $_R[$*da on ide u bioskop*$]_R$ u kojoj se zamenici *on* prema jednom obaveznom pravilu ili transformaciji pripisuje rečenički naglasak ako je to *on* koreferentno sa *Milan*. Na taj način se bez ikakvih

dodatnih ograničenja sprečava generisanje negramatičkih rečenica. Treba primetiti da se (18) primenjuje samo na glagol *hteti* koji je praćen infinitivom. Usled toga se moraju razlikovati dva glagola *hteti*, *hteti*$_1$ i *hteti*$_2$ koji se podvršćuju na sledeći način:

(22) hteti$_1$ ___infinitiv

(23) hteti$_2$ { ___imenička fraza / ___rečenica }

Glagol *hteti*$_1$ se uvodi preko pravila rečeničke strukture, a glagol *hteti*$_2$ preko leksičkog umetanja u oznaku G - glagol. Rečenica (21b) sadrži, prema tome, glagol *hteti*$_2$.

4. Razlike u distribuciji

Na osnovu (20) i (22) bi se sada moglo tvrditi da se skraćeni oblici *ću, ćeš, će*... mogu izvesti iz glagola *hteti*$_1$ jer imaju istu dopunu. Da je takvo tvrdjenje neodrživo pokazuju sledeći primeri:

(24) a. On će sutra hteti da ide u bioskop.
b.*On hoće sutra hteti da ide u bioskop.

Rečenice (24) pokazuju da sve okoline enkliktičkih oblika *ću, ćeš, će* ... nisu istovremeno i okoline glagola *hteti*. Naime, infinitivna dopuna enkliktičkih oblika *ću, ćeš, će* ... može da bude i glagol *hteti*, dok glagol *hteti* ne može da bude sam sebi infinitivna dopuna. Usled toga se enkliktički oblici *ću, ćeš, će* ... ne mogu bez natezanja izvoditi iz punih oblika glagola *hteti*.

Treba primetiti da postoji još jedna razlika u distribuciji oblika *ću, ćeš, će* ... i glagola *hteti*. Glagol *hteti* se može u obliku participa javiti kao dopuna glagola *biti*, dok je analogno pojavljivanje oblika *ću, ćeš, će*... naravno isključeno.

(25) a. On je juče hteo da ide u bioskop.
b. On bi hteo da ide sutra u bioskop.
c. On bejaše hteo da ide u bioskop.

Rečenice (25) pokazuju da se oblici *ću, ćeš, će* ... i glagol *hteti* moraju razlikovati i s obzirom na odnos prema glagolu *biti*: jedino glagol *hteti* se može javiti iza glagola *biti*. Ova

relacija je važna za utvrdjivanje poretka pomoćnih i modalnih glagola u srpskohrvatskom jeziku.

5. Modalni glagoli

Modalni glagoli *morati, moći, smeti, umeti* imaju neka osnovna svojstva istovetna s glagolom *hteti*. Slično kao i glagol *hteti* modalni glagoli dopuštaju i infinitivnu i prezentsku dopunu.

(26) a. Milan { može / mora / sme / ume } da ide sam u bioskop.

b. Milan { može / mora / sme / ume } ići sam u bioskop.

Odgovarajuće rečenice (26) su ekvivalentne kao i rečenice sa glagolom *hteti*. Ovo ukazuje na srodnost modalnih glagola s glagolom *hteti*. Doduše, modalni glagoli ne dopuštaju imeničku ili rečeničku dopunu. Rečenice (27) nisu ispravne.

(27) a. *Ja { mogu / moram / smem / umem } jabuku.

b. *Ja { mogu / moram / smem / umem } da oni dodju.

Rečenice (27) se ne mogu prihvatiti kao potpune, korektne rečenice. To pokazuje da su modalni glagoli podvršćeni u leksikonu na isti način kao $hteti_1$ sa _____ infinitiv. Kao i glagol $hteti_1$ modalni glagoli podležu operaciji Sprezanja infinitiva. Štaviše, modalni glagoli se slobodno javljaju u rečenicama tipa (24a) i (25).

(28) Milan će sutra { moći / morati / smeti / umeti } da ide u bioskop.

(29) Milan $\left\{\begin{matrix}\text{je}\\\text{bi}\end{matrix}\right\}$ $\left\{\begin{matrix}\text{mogao}\\\text{morao}\\\text{smeo}\\\text{umeo}\end{matrix}\right\}$ da ide u bioskop.

Prema tome, modalni glagoli i glagol *hteti*$_1$ imaju potpuno istu distribuciju.[4] To, u stvari, znači da je *hteti*$_1$ modalan glagol. Na taj način se objašnjava zašto rečenice

(30) a. Milan hoće kupiti auto. (prezent)
b. Milan hočaše kupiti auto. (imperfekt)
c. Milan htede kupiti auto. (aorist)

ne sadrže nikakva složena vremena. U srpskohrvatskom jeziku su jedino glagol *biti* i enkliktički oblici *ću, ćeš, će* ... pomoćni glagoli koju učestvuju u gradnji složenih vremena. Glagol *hteti*$_2$ je "glavni" glagol u odgovarajućim rečenicama. Razmotrimo sada ukratko različite upotrebe glagola *biti*.

6. Glagol *biti*

Glagol *biti* se obično upotrebljava u rečenicama sledećeg tipa:

(31) a. Beograd je glavni grad Jugoslavije.
b. Ti bejaše umoran.
c. Marko je kod kuće.
d. Ona je čitala knjigu.

U prve tri rečenice (31) *biti* je glavni glagol, a u poslednjoj pomoćni. Pomoćni glagol *biti* možemo označiti sa *biti*$_1$, a glavni glagol *biti* sa *biti*$_2$. Ti glagoli se podvršćuju na sledeći način:

(32) biti$_1$ _____radni pridev

(33) biti$_2$ $\left\{\begin{matrix}\text{\_\_\_\_\_imenička fraza}\\\text{\_\_\_\_\_pridevska fraza}\\\text{\_\_\_\_\_predloška fraza}\end{matrix}\right\}$

Biti$_2$ se umeće u oznaku G - glagol, a *biti*$_1$ se uvodi preko pravila rečeničke strukture.

7. Struktura pomoćnih i modalnih glagola u srpskohrvatskom jeziku

U prethodnim odeljcima smo pokazali da je *hteti*$_1$ modalan, a *biti*$_1$ pomoćni glagol. Rečenice (28) i (29) pokazuju da se modalni glagoli moraju uvesti posle pomoćnog glagola *biti* i posle enkliktičkih oblika *ću, ćeš, će ...* Pošto se enkliktički oblici *ću, ćeš, će ...* poglavito upotrebljavaju za gradnju futura mi ćemo ih označiti sa "f. morfeme" (futur morfeme). Poredak pomoćnih i modalnih glagola se tada može jednostavno predstaviti pomoću sledećih pravila rečeničke strukture:

(34) a. R ——→ IF Aux GF

b. Aux ——→ { V (biti) / f. morfem } (Modal)

c. V ——→ { prezent / aorist / imperfekt }

d. Modal ——→ { hteti / moći / morati / umeti / smeti } [5)]

gde R, IF, GF, V označavaju redom rečenicu, imeničku frazu, glagolsku frazu i glagolsko vreme, a "f. morfem" oblike *ću, ćeš, će ...* Prema (34), pomoćnim glagolima, kad god su prisutni, pripada odredjeno vreme. Ova osnovna osobina pomoćnih glagola je u stvari posledica utvrdjenog reda pomoćnih i modalnih glagola u (34 b). Neki lingivisti, medjutim, osporavaju postojanje čvora Aux jer se taj čvor ne javlja kao konstituent ni u jednoj transformaciji (cf. Huddleston (1976), Pullum i Wilson (1977)). Prema tom shvatanju jedina funkcija čvora Aux je da fiksira poredak pomoćnih i modalnih glagola u površinskoj strukturi.

Primetimo da se može pokazati da čvor Modal nije izlišan u srpskohrvatskom jeziku. Razmotrimo ponovo transformaciju Sprezanje infinitiva. Sada smo u mogućnosti da na osnovu §5 i pravila (34) damo toj transformaciji opštiji oblik. Sprezanje infinitiva mora da sledi transformaciju slaganja koja kopira rod, broj i lice na segment koji sledi V oznaku.

Sprezanje infinitiva

(35) X (Modal) G

1 2 3 ⟶ 1 2 da prezent + 3

$\begin{bmatrix} \alpha \text{ broj} \\ \beta \text{ lice} \end{bmatrix}$ $\begin{bmatrix} \alpha \text{ broj} \\ \beta \text{ lice} \end{bmatrix}$

Uslov: Ako je 2 = Ø, onda je X = f. morfem

Sprezanje infinitiva se ne primenjuje na modalne glagole, jer bi nastala negramatička rečenica **Marko će da mora ići u školu*. Transformacija (35) predvidja da se samo glagol iza modalnog glagola ili futur morfema spreže. Oznaka "Modal" je neophodna u opisu transformacije (35), a to predstavlja novu evidenciju u prilog naše analize jer pokazuje da čvor "Modal" nije izlišan.

8. Pomoćni glagoli kao glavni

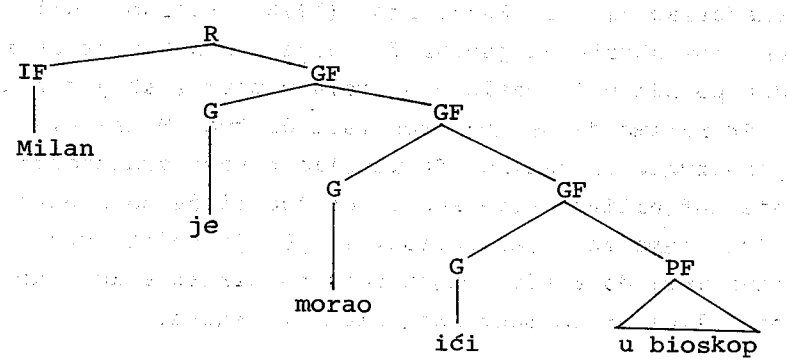
U okviru transformacione generativne gramatike moguća je i alternativna analiza prema kojoj se svi glagoli tumače kao glavni kao što je predložio Ross još 1969 god. Peterson (1974) i Pullum i Wilson (1977) su uspešno dokazivali da takva analiza ima za engleski jezik značajne prednosti. Izvesne činjenice ukazuju da je takva analiza pogodna i za srpskohrvatski jezik. Tako na pr. u rečenicama

(36) a. Milan je morao ići u bioskop, a Milena ne.

b. Milan je morao ići u bioskop, a Milena nije (morala).

i modalni i glavni glagol mogu biti izbrisani (cf. Kalogjera, 1982: 21). Zato je pogodno rečenici *Milan je morao ići u bioskop* dati sledeću strukturu:

(37)



Ovakva struktura omogućava da se transformacija GF brisanje definiše preko konstitutivnih elemenata.

GF brisanje[6]

(38) GF X GF
1 2 3 ———→ 1 2 Ø

Uslov: 1 = 3.

Slično tome, transformacija inverzije subjekta i susednog glagolskog oblika se može jednostavno i pogodno formulisati u novoj analizi (cf. Peterson (1974: 9) i Pullum i Wilson (1977: 781).

Ako se svi glagoli shvate kao glavni, pravila rečeničke strukture (34) se moraju zameniti sa (39).

(39) a. R ———→ IF GF

b. GF ———→ G $\left\{\begin{matrix} \text{GF} \\ (\text{IF}) \quad (\text{PP}) \end{matrix}\right\}$

Da bi se obezbedio pravilan poredak pomoćnih i modalnih glagola u površinskoj strukturi, pravila (39) se moraju dopuniti filtrom koji bi sve "nepravilne" nizove markirao kao negramatičke. Taj filtar mora da ima sledeći oblik:

(40) $\left\{\begin{matrix} \text{biti}_1 \\ \text{f.morfem} \end{matrix}\right\}$ (Modal) G

Filtar (40) ostvaruje istu funkciju koju u prethodnom modelu vrše pravila rečeničke strukture (34). Usled ovoga se može steći utisak da nova analiza predstavlja samo notacionu varijantu prethodne. Sem toga, filtar (40) se u srpskohrvatskom jeziku ne može nezavisno motivisati kako su to za analogni filter u engleskom dokazivali Pullman i Wilson (1977: 775). Kao neosporna prednost nove analize ostaje činjenica da ona omogućava jednostavne definicije nekih osnovnih transformacija u skladu s ograničenjem da se samo konstituenti mogu pomerati ili brisati.

Primetimo najzad da je za formulisanje operacije sprezanja infinitiva i u novoj analizi neophodna kategorija modalnih glagola. Rečenica (41b) je negramatička zbog toga što je transformacija infinitiva pogrešno primenjena na modalne glagole.

(41) a. Milan će da ide u bioskop.
b.*Milan će da mora da ide u bioskop.

Transformacija Sprezanje infinitiva se mora selektivno primenjivati na glagole u zavisnosti od toga da li nose odliku [+modal] ili [-modal] . Prema tome, kategorija modalnosti se u izmenjenom obliku čuva i u analizi koja sve glagole tretira kao glavne. Ta analiza pojednostavljuje formulaciju nekih osnovnih transformacija, ali zahteva uvodjenje filtra. Treba primetiti da preko filtra naši rezultati o poretku pomoćnih i modalnih glagola ostaju na snazi i u analizi koja sve glagole tretira kao glavne. Potpunija ocena te analize zavisi, medjutim, od daljeg proučavanja procesa dopunjavanja u srpskohrvatskom jeziku.

9. Sažetak

Mi smo ispitali različite okoline u kojima se javljaju enkliktički oblici *ću, ćeš, će* ... i oblici glagola *hteti* i utvrdili da se oni ne mogu svoditi jedni na drugo. To znači da *hteti* uopšte nije pomoćni glagol tj. ne učestvuje u gradnji složenih vremena srpskohrvatskog jezika. Prema njihovim dopunama razlikovali smo dva glagola *hteti* - $hteti_1$ i $hteti_2$. $Hteti_1$ je modalni glagol, a $hteti_2$ "glavni" glagol odgovarajućih rečenica. Glagol *biti* smo takodje podvrstili na dva načina, kao $biti_1$ i kao $biti_2$. Pored toga smo utvrdili da se dopuna *da* + prezent znatno razlikuje od rečeničke dopune, a da je gotovo paralelna infinitivnoj dopuni. Ovaj paralelizam omogućava definiciju transformacije Sprezanje infinitiva koja čini izlišnom Equi IF brisanje koje je u standardnom modelu TG povezano s različitim ad hoc ograničenjima. Ova analiza je omogućila da strukturu pomoćnih i modalnih glagola u srpskohrvatskom jeziku predstavimo pomoću pravila rečeničke strukture (34). Najzad smo pokazali da je u okviru TG moguća i alternativna analiza koja sve glagole tretira kao glavne, ali je u tom slučaju neophodan filtar koji fiksira poredak pomoćnih i modalnih glagola. Činjenica da je i u novom modelu neophodna kategorija modalnih glagola za transformaciju Sprezanje infinitiva predstavlja značajnu evidenciju u prilog naše analize.

1 *Može se primetiti da je u (4a) više istaknut voljni momenat, a u Ja želim jabuku enocionalni.*

2 *Generativni gramatičari su svojevremeno oštro kritikovani zbog postuliranja takvih nemotivisanih apstraktnih struktura (cf. Brame 1976: 3-69).*

3 *Da bi se Equi IF brisanje potpuno odstranilo potrebno je definisati jednu transformaciju Sprezanja infinitiva i u odnosu na objekt glavne rečenice radi izvodjenja rečenica tipa"Naučio me je da plivam".U takvim rečenicama se u istočnoj varijanti sh jezika infinitivu pretpostavlja glagol u ličnom glagolskom obliku (Ivić, 1972).*

4 *Kalogjera (1982) tvrdi da u srpskohrvatskom modalni glagoli mogu da prethode jedni druge. Medjutim, njegov primer "Moraš moći učiti" nije ubedljiv. Marginalnost te rečenice se vidi i iz toga što ne postoji njen upitni ni odrečni oblik. Rečenice *Moraš li moći učiti i *Ne moraš moći učiti nisu gramatički ispravne.*

5 *U nekim govorima se i glagol trebati pojavljuje u ličnom glagolskom obliku.*

6 *Pullum i Wilson (1977) su uočili da Rossova analiza zahteva posebna ograničenja da bi se sprečilo generisanje rečenica poput *Sam was being examined by a psyhiatrist, and Bill was being too. U sh se sličan problem ne pojavljuje.*

BIBLIOGRAFIJA

BRAME, M. 1976. Conjectures and refutations in syntax and semantics. Amsterdam: North-Holland.

BROWNE, W. 1974. On the problem of enclictic placement in Serbo-Croatian, u: Slavic transformational syntax, ed. by R. Brecht and C. Chvany. Ann Arbor: University of Michigen.

HUDDLESTON, R. 1976. An introduction to English transformational syntax. London: Longman.

IVIĆ, M. 1972. Problematika srpskohrvatskog infinitiva, Zbornik za filologiju i lingvistiku XV/2.

KALOGJERA, D. 1982. The English modals and their equivalents in Serbo-Croatian, The Yugoslav Serbo-Croatian - English Contrastive Project, Zagreb: Istitute of Linguistics.

McCAWLEY, J. 1973. On identifying the remains of deceased clauses, u: Readings in the theory of grammar ed. by D. Borstein. Cambridge, MA: Winthorp Publishers.

PETERSON, T. 1974. Auxiliaries. Language Sciences 30.

PULLUM, G. i D.Wilson. Autonomous syntax and the analysis of auxiliaries, Language 53/4.

ROSS, J. 1969. Auxiliaries as main verbs, u: Studies in philosophical linguistics, Series I ed. by W. Todd. Evanson: Great Expectation Press.

STEVANOVIĆ, M. 1983. Savremeni srpskohrvatski jezik I, Beograd: Naučna knjiga.

Summary

THE VERB HTETI *AND THE STRUCTURE OF AUXILIARY AND MODAL VERBS IN SERBO-CROATIAN*

The analysis of the distribution of enclitic forms ću, ćeš, će ... and the verb hteti shows that they cannot be naturally reduced to each other. This means that the verb hteti is not an auxiliary verb at all, i. e. it does not take part in compound tenses in Serbo-Croatian. According to their complements we have distinguished two verbs hteti - hteti$_1$ and hteti$_2$. Hteti$_1$ is a modal verb, hteti$_2$ a main verb. Furthermore, we have shown that there is a parallelism between complements "da + prezent" and "sentence" which can be best accounted for by a transformation (18), which may be called in English Subjugation of Infinitive. This analysis has enabled us to present the structure of auxiliary and modal verbs by rewrite rules (34). Finally, we have shown that an alternative analysis in which all verbs are conceived as main verbs is quite feasible. In this new analysis our results are preserved in the form of an obligatory filter.

Ljiljana Bibović
Novi Sad

CDU 808.61/62-561.1:802.0

THE STRUCTURAL POSSIBILITIES OF SERBO-CROATIAN RELATED TO THE ENGLISH STRUCTURE adjective + prepositional sentential complement[1]

Introduction

Sentential complements occurring with prepositions in English are traditionally known as gerunds, verbal forms in *-ing* having the functions of both nouns and verbs. In transformational-generative grammar they are interpreted as embedded sentences in the underlying structure containing their own subject, which may be either deleted under coreference with the subject of the matrix sentence or overtly expressed, as in

1. (a) John is happy about leaving
   (b) John is happy about Mary leaving

In Serbo-Croatian (henceforward SC) there is no verbal form with nominal functions like the gerund in English; the sentential complements corresponding to the English prepositional sentential complement are all manifested, with one exception, as finite clauses introduced by the appropriate complementizers. In SC the main complementizers are *da, što* and *kada*[2], all of which introduce complements to verbs as well as to adjectives.

I

Factive and non-factive predicates[3]

For the purpose of this paper we have modified the notion of emotive factive complements introduced by Kiparsky and Kiparsky (cf. Kiparsky and Kiparsky, 1981, p. 363), according to whom "emotive complements are those to which the speaker expresses a subjective, emotional or evaluative reaction." By emotive factive complements we mean those complements which state the cause of the emotion denoted by the adjective (or verb) predicated of the subject, regardless of whether the subject is the speaker or not; accordingly, we will also refer to such adjectives as emotive and factive.

A. *Three synonymous complement structures in English: a finite clause in SC*

In English emotive factive adjectives can be followed by three synonymous structures, one of them being a prepositional sentential complement, the other two an infinitival complement and a *that*-clause. In SC with the same type of adjectives there occurs, on the other hand, a single type of sentential complement, a finite clause introduced by *što*, a complementizer which is also one of the two lexical equivalents to the English *that* complementizer, the other being *da*. Compare:

2. (1) a. I was angry at being turned out.
b. I was angry to be turned out.
c. I was angry that I was turned out.
(2) Bio sam ljut *što* su me izbacili.[4]

Non-factive, non-emotive adjectives co-occurring with various prepositions followed by sentential complements in English are construed with the *da* complementizer in SC, e. g.

3. (1) He is determined on getting that job.
(2) Rešen je *da* dobije to mesto.

4. (1) He is incapable of understanding such love.
(2) Nesposoban je *da* shvati takvu ljubav.

5. (1) The children are used to having lunch early.
(2) Deca su naviknuta da rano ručaju.

The *što* complementizer has causal meaning and it is, in fact, part of a compound conjunction *zato što* (= because) introducing clauses of reason, e. g.

6. Jovan neće doći zato što je bolestan.
'John won't come because (he) is ill'.[5]

The emotive factive adjectives displaying the above mentioned structural correspondence between the two languages, i. e. three types of synonymous complements in English versus a finite clause introduced by *što* in SC are the following:[6] *amazed - zapanjen /astonished - zaprepašćen/ cross - ljut/ delighted - očaran/ disappointed - razočaran/ disgusted - zgadjen/ embarrassed - zbunjen/ flattered - polaskan/ happy - srećan/ horrified - užasnut/ hurt - uvredjen, povredjen/ pleased - zadovoljan/ puzzled - zbunjen/ sad - tužan/ surprised - iznenadjen/ thrilled - uzbudjen/ upset - uznemiren.*

B. *The participial nature of emotive, factive adjectives*

One characteristic property of these adjectived in both languages is that they all derive, with the exception of *angry - ljut/, cross - ljut/, happy - srećan* and *sad - tužan* from verbs; in English they are often labeled 'participial adjectives', their form being exactly the same as the Past Participle, which co-occurs with the aspectual auxiliary *have* (the perfect *have)* or forms the Passive construction with the auxiliary *be*. The difference between the two languages lies in the fact that in English the Past Participle is exactly the same in form as the 'participial adjective', whereas in SC the 'Past participle', traditionally known as the Perfect Participle II[7], which, in conjunction with the unstressed (clitic) forms of the auxiliary verb *biti (sam, si, je, smo, ste, su)* is used to form the Perfect Tense (prošlo vreme), is different from the adjective derived from the same verb. Compare:

7. (1) I was *disappointed* at not being able to see her.
   (2) Bio sam *razočaran* što nisam mogao da je vidim.

8. (1) The new car has *disappointed* me.
   (2) Novi auto me je *razočarao*.

9. (1) I have been *disappointed* by John.
   (2) Jovan me je *razočarao*.

As is seen from 8. (2) the SC Perfect Participle *razočarao*[8] is different in form from the verb-derived adjective *razočaran* in 7. (2); also, from 9. (1) and 9. (2) it is to be seen that SC prefers active to passive, since the verbal construction in 9. (2) is exactly the same as that in 8. (2). In SC the Passive construction with the Agent Phrase *od (strane) NP,* an equivalent to the English *by NP* phrase, is felt to be clumsy and is used only in those syntactic contexts where it cannot be avoided. Sentences like the one below are hardly acceptable:

10. ?* Bio je pretučen od siledžija.[9]
    'He was beaten up by ruffians.'

Truncated passives, however, are quite common, e. g.

11. Bio je pretučen.

12. Bio je pregažen.
    'He was run over (by a car).'

Razočaran (= disappointed), on the other hand, as well as all the other above-mentioned adjectives in participial form, is

not only incapable of being used in the full passive construction, but, if used within the truncated passive construction, is interpreted only as an adjective, e. g.

13. Bio je razočaran.
'(He) was disappointed.'

C. *Instrumental case-marked nouns as complements to emotive factive adjectives in SC*

All the verb-derived emotive factive adjectives in SC display the following regularity: whenever they are followed by a noun, they are bound to trigger off the CASE ASSIGNMENT rule, which assigns the instrumental case marker to the complement noun. It is, in fact, possible to abbreviate the *što* clause through the use of an instrumental case-marked noun derived from the main verb of the complement sentence as in 14. (3) or through the use of one of its basic constituents, such as the object of the verb in 15. (3); in English these adjectives may also take verb-derived nouns as their prepositional objects (the preposition being *at*) or some other constituents of the complement sentence. Compare:

14. (1) Bio sam zapanjen *što je tako postupio.*
(2) I was amazed *at his acting in this way.*
(3) Bio sam zapanjen *njegovim postupkom.*
(4) I was amazed *at his action.*

15. (1) Bio sam zaprepašćen *što su mi dali nagradu.*
(2) I was astonished *at being given the prize.*
(3) Bio sam zaprepašćen *nagradom.*
(4) I was astonished *at the prize.*

It is possible, however, to have another interpretation of 15. (3) and 15. (4), i. e. they may mean 'I was astonished at the amount of money I was given as a prize', but the interpretation which assigns them the meaning of 15. (1) and 15. (2) is also plausible.

Notice that in SC the emotive factive adjectives which are not derived from verbs, such as *srećan* (= happy) and *tužan* (= sad), as well as *ljut (= cross, angry)* govern a prepositional complement, consisting of the preposition *zbog* and a noun (or a Noun Phrase) in the genitive rather than in the instrumental case, e. g.

16. (1) Bio je tužan što je otišla.
(2) He was sad at her leaving.
(3) Bio je tužan *zbog njenog odlaska.*
(4) He was sad *at her departure.*
(5)*Bio je tužan njenim odlaskom.[10]

The reason why SC verb-derived emotive factive adjectives co-occur with a noun or a pronoun in the instrumental case is that their meaning is 'resultative', muche in the same way as that of 'instrumental verbs'; thus (17) follows the same grammatical pattern as (18):

17. Bio je očaran *njenom zbunjenošću.*
'(He) was delighted at her embarrassment.'

18. Posekao se *nožem.*
'(He) cut himself with a knife'.

Recalling the CASE ASSIGNMENT Rule for English, whick has been stated as follows (cf. Baker, 1978, p. 126):

$$X - \left\{ \begin{matrix} V \\ Prep. \end{matrix} \right\} - Pro - Y$$

$$1 \qquad 2 \qquad 3 \qquad 4$$

$$= 1, 2, 3 + Obj, 4 \text{ (Obligatory)}$$

we conclude that for SC the rule must be modified in such a manner as to include *Adj* in its structural description, the third term being a NP (which may be pronominalized) and the symbol *Obj* being replaced by *Case* in the structural change of the transformation, thus:

$$X - \left\{ \begin{matrix} V \\ Adj \\ Prep \end{matrix} \right\} - NP - Y$$

$$1 \qquad 2 \qquad 3 \qquad 4$$

$$= 1, 2, 3 + Case, 4 \text{ (Obligatory)}$$

This will cover both the cases of adjectives followed by prepositional objects, e. g. *ljut na Branka* (= angry with Branko), *spreman na svadju* (= ready to quarrel), *poznat po lepoti* (= famous for beauty), and those which require no preposition and are followed by a case-marked noun only, such as the emotive factive verb-derived adjectives mentioned above and some others,

e. g. *iscrpljen teškim radom* (= exhausted by hard work), *iznuren groznicom* (= worn out by fever), *bogat ugljem* (= rich in coal), *čista srca* (= pure in heart). In English adjectives are always followed by prepositional complements (i. e. if these complements are NPs), except for the adjective *worth* (cf. *it is not worth a straw)* and thus it is sufficient to mention the preposition in the structural description of the rule, the preposition being preceded either by a verb or an adjective, as the case may be, e. g. *She is looking at him, She is fond of him.*

4. *The LIKE and UNLIKE SUBJECT constraints*

All the emotive factive adjectives in both languages are not subject either to the LIKE SUBJECT CONSTRAINT or THE UNLIKE SUBJECT CONSTRAINT, i. e. they allow both identical and non-identical subjects in the higher and complement sentences (cf. 1. (a) and 1. (b) for English).[11]

In concluding this section, we will remind the reader that there are cases in SC in which the factive nature of the complement is marked by a demonstrative pronoun preceding the *što* complementizer, e. g.

19. Pomiren sam s *time što* sam star i prilično ružan.
'I am resigned with it that (I) am old and rather ugly.'
(= I am resigned to being old and rather ugly.)[12]

II

'Judgment Adjectives'

Two adjectives in English, *fortunate* and *lucky* can be semantically specified as expressing judgment, since they may occur in the construction "I consider him/her ADJECTIVE". Both of them being factive, they may occur with three types of synonymous sentential complements, exactly like the emotive factive adjectives that we have dealt with so far, while in SC only a finite clause introduced by *što* is used, which was seen to be the case with emotive factive complements, e. g.

20. (1) She is fortunate in having a big house.
(2) She is fortunate to have a big house.
(3) She is fortunate that she has a big house.
(4) Srećna je[13] *što* ima veliku kuću.

Another syntactic type of 'judgment adjectives' in English is represented by those adjectives which allow both a prepositional sentential complement and an infinitival complement, while disallowing a *that*-clause; all of them can also occur in the construction "It was ADJECTIVE of him/her to...", e. g.

21. (1) Sybil was generous in letting her stay so cheaply.
(2) Sybyl was generous to let her stay so cheaply.
(3) It was generous of Sybil to let her stay so cheaply.

There are adjectives, however, which, while occurring in the two of the three constructions, do not occur with an infinitive complement; such are *ruthless* and *modest*, as is seen from the example below:

22. (1) She was ruthless in telling him the truth.
(2)*She was ruthless to tell him the truth.
(3) It was ruthless of her to tell him the truth.

The corresponding judgment adjectives in SC co-occur with a sentential complement beginning in *kada*, the SC equivalent to 21. (1), 21. (2) and 21. (3) being

23. Sibila je bila velikodušna *kada joj je dozvolila da stanuje tako jeftino.*

Similarly, the SC equivalent to 22. (1) and 22. (3) is

24. Bila je svirepa *kada mu je rekla istinu.*

Other adjectives displaying the same syntactic behavior are: *careless - nemaran/ cautious - oprezan/ clever - mudar/ decent - pristojan/ frivolous - neozbiljan/ hypocritical - licemeran/ naive - naivan/ negligent - nehatan/ noble - plemenit/ rash - nagao/ sensible - razuman/ stubborn - tvrdoglav/ stupid - glup/ unscrupulous - beskrupulozan/ wise - mudar.*

III

English Adjectives versus SC Adverbs

To a number of English adjectives co-occurring with prepositional sentential complements (the preposition being *at* or *in*) there correspond SC adverbs modifying the verbal predicate of a single clause, e. g.

25. (1) You are bad at guessing.
(2) *Slabo* pogadjate.
'Badly (you) guess'.

With some adjectives of this type in SC we find two alternative synonymous structures, one of them using a sentential complement to the adjective introduced by *kada*, the other beign a single clause with an adverb carrying the meaning of the corresponding adjective in English, thus:

26. (1) She is not objective in judging people.
(2a) Nije objektivna *kada sudi o ljudima.*
'(She) is not objective when (she) judges about people.'
(2b) Ne sudi *objektivno* o ljudima.
'(She) not judges objectively about people.'

With some of the English adjectives in this class there occurs an alternative synonymous complement structure with the infinitive, but SC, again, uses only a single clause with a manner adverb, e. g.

27. (1) He was quick in returning the book.
(2) He was quick to return the book.
(3) *Brzo* je vratio knjigu.
'Quickly (he) returned the book.'

28. (1) He is quick $\begin{matrix}\text{at}\\\text{in}\end{matrix}$ making up his mind.[14]
(2) He is quick to make up his mind.
(3) *Brzo* se odlučuje.
'Quickly (he) makes up his mind.'

Concerning the relation between an adjective of this type and its corresponding adverb in English, we should note in passing that in Stockwell, 1977, p. 133 we find an interpretation of some types of adverbs as 'higher predicates'. Thus he derives *He frankly states his views* or *He states his views frankly* from *He is frank in stating his views* by a transformation which he calls Adverb Lowering, one of the instances of Predicate Lowering. However, parallel to *He is hopeless at driving* there is no structure with the corresponding adverb, **He drives hopelessly,* from which we must conclude that Adverb Lowering is not applicable to all the adjectives of this type in English.

IV

A Device for Achieving Brevity of Expression in English

In English a structure consisting of an adjective and a prepositional sentential complement may have the power of condensing constituents which must overtly be expressed in SC, e.g.

29. (1) She is serious about leaving.
(2) Ozbiljno *namerava* da ide.
'Seriously (she) *intends* to leave.'

30. (1) John is passionate about playing chess.
(2) Jovan strasno *voli* da igra šah.
'John passionately *loves* to play chess.'

31. (1) Beginning students are conservative about admitting the validity of subjective data.
(2) Naučnici početnici *imaju konzervativan stav kada treba* priznati vrednost subjektivnih podataka.
'Beginning students *have a conservative attitude when it is a question of* admitting the validity of subjective data.'

32. (1) She felt inhibited about discussing her own books.
(2) Osećala se inhibiranom *kada je trebalo da* govori o sopstvenim knjigama.
'She felt inhibited *when it was a question* of discussing her own books.'

33. (1) They're quite unscrupulous about pinching nannies from each other.
(2) Kradu jedna drugoj dadilje *i u tome* su sasvim beskrupulozne.
'They pinch nannies from each other *and in this* they are quite unscrupulous.'

Conclusion

The foregoing analysis of English and SC has shown that these two languages differ in the following respects:

(1) English is characterized by synonymous sentential complements to (factive) adjectives, whereas SC uses only one type of sentential complement: *a finite clause*.

(2) SC is consistent in using the *što* and *kada* complementizers with factive complements and *da* with non-factive complements, while English does not distinguish between these two semantic types of complements by means of different complementizers.

(3) SC emotive factive adjectives may be followed either by a *što*-clause or an instrumental case-marked noun, whereas in English the instrumental case function is served by a prepositional phrase.

(4) English adjectives that co-occur with prepositional sentential complements, the prepositions being *at* or *in*,

correspond to manner adverbs in SC.

(5) The availability of the structure *Adjective + Prepositional Sentential Complement* in English maked it possible for this language to 'suppress' the constituents which are 'understood' and which have to be manifested on the surface in SC.

1 *Most of the English examples in this paper have been taken over from the author's doctoral dissertation Upotreba engleskog gerundijuma u predloškim frazama uz prideve (The Use of the English Gerund in Prepositional Phrases Following Adjectives), Štamparija Univerziteta u Novom Sadu, 1973.*

2 *The complementizer kada is not to be confused with the adverb of time kada (= when).*

3 *On factive and non-factive predicates see Kiparsky and Kiparsky, 1971.*

4 *The complement structure beginning in što in 2. (2) is an active sentence, but it can also, as in English, occur in the passive with the agent deleted: Bio sam ljut što sam bio izbačen.*

5 *In SC nonemphatic pronominal subjects are deleted; in giving English paraphrase for our SC examples we will mark such cases of pronoun deletion by parenthesizing the pronoun in question. On subject pronoun deletion see Pelmutter, 1971, Chapter 4. Perlmutter correctly observes that it is not true, as is commonly thought, that those languages which allow deletion of subject pronoun allow it because they have sufficient inflection to make the deleted subject recoverable. The convincing examples he cites are from French (Perlmutter, 1971, p. 102):*

(12) a. (Perlmutter's numbering)
**Avons travaillé toute la journée.*
'(We) worked all day long.'
*b. *Etes parti trop tot, il parait.*
'(You) left too learly, it seems.'*
c. Ont mangé la soupe sans cuillere.
'(They) ate the soup without a spoon.'

His hypothesis is that the grammar of French contains the following surface structure constraint (Perlmutter, 1971, p. 100):

(9) (Perlmutter's numbering)
Any sentence other than an Imperative in which there is an S that does not contain a subject in surface structure is ungrammatical.

Perlmutter mentions SC as one of those languages which have no constraints like (9) in their grammars (Cf. Perlmutter, 1971, pp. 107-108), unlike French and English. Drawing upon this difference, he classifies languages into Type A and Type B (Perlmutter, 1971, p. 115):

> *I will refer to languages such as French and English, which have the surface structure constraint (9) in their grammars, as Type A languages. Languages that do not have this surface structure constraint I will call Type B languages.*
>
> *These include Spanish, Serbo-Croatian, Arabic, Hebrew, Hausa, Walbiri, and Basque. Given this definition of Type A and Type B languages, every language must be either of one type or the other.*

6 *All synonyms and near-synonyms of these adjectives have not been included for the sake of brevity.*

7 *Cf. Barić, et. al. 1979, p. 172.*

8 *Razočarao is the masculine form of all the three persons of the singular of the Perfect Participle II; razočarala is the feminine form of all the three persons in the singular, razočarali - the masculine form of all the three persons in the plural, razočarale - the feminine form of all the three persons in the plural. Thus there is agreement between the subject NP and the ending of the Perfect Participle II for gender and number.*

9 *In Barić, et. al., 1979, p. 373 we find (a) Učenik je pohvaljen od nastavnika, a passsive transform from the active (b) Nastavnik je pohvalio učenika; (a) is, however, felt to be an unnatural way of saying (b), which the authors themselves state on p. 153. It should be added in this context that the unspecified Agent is obligatorily deleted in sentences with the impersonal se, e. g.*

(a) Novine se prodaju na ulici.
'Newspapers are sold in the street.'
(b) Meso se jede sa salatom.
'Meat is eaten with salad.'

Notice that the rule ordering is

1. Passive (construed with the impersonal se)
2. Subject-Verb Agreement

Compare:

(a) PRO prodaje novine na ulici
(b) Novine se prodaju na ulici od (strane) PRO
(c) Novine se prodaju na ulici (after the Unspecified Agent Deletion).

This kind of se is thus both passive and impersonal: it arises after the object of the active sentence becomes the new, derived subject and the Unspecified Agent is obligatorily deleted. Note that the impersonal se also occurs in active sentences (impersonal constructions). Perlmutter (Perlmutter, 1971, p. 29) gives an account of "the impersonal se" in Spanish:

> *In addition to reflexive se and spurious se, there is a third source of se in Spanish. This kind of se I will call "impersonal se", for it arises as the result of an underlying Pro subject which is like on in French and man in German.*

(36) (Perlmutter's numbering)
En Mexico se trabaja mucho.
'In Mexico Pro ('one') works a lot'.

Similarly, in SC:
U Meksiku se mnogo radi.

10 Cf. the participial adjectives which are etymological cognates with srećan, tužan and ljut, but which, as is expected, take nouns in the instrumental case as their complements:
usrećen njenim prisustvom (= 'made happy by her presence')
rastužen njenim odlaskom (= 'saddened by her departure)
razljućen ovakvim ponašanjem (= 'angered by such behavior')

11 However, in both languages the adjectives envious/zavidljiv, jealous/ljubomoran and grateful/zahvalan are marked fot the UNLIKE SUBJECT CONSTRAINT, a syntactic feature which is a consequence of their meaning. These predicates being factive and emotive, their complements are što-clauses in SC, e.g.
(a) They are envious about their neighbors going abroad.
(b) Zavidljivi su što im susedi idu u inostranstvo.
(c) I am grateful to you for givind me this opportunity.
(d) Zahvalan sam vam što ste mi pružili ovu priliku.

12 This phenomenon of a demonstrative pronoun occurring in some syntactic contexts with factive predicates (cf. also Ponosan je na to što je u žarištu borbe = 'He is proudn of it that (he) is at the centre of the fight.' = He is proud of being at the centre of the fight) is similar to the occurrence of it with some of the factive predicates in English. CF. Kiparsky and Kiparsky, 1971, p. 361:
> The pronoun it serves as an optional reduction of the fact. It can stand directly before that clauses in sentences with factive verbs:
> Bill resents it that people are always comparing him to Mozart.
> They didn't mind it that a crowd was beginning to gather in the street.

13 In SC the adjective srećan (srećna, srećno) corresponds in meaning either to fortunate (lucky) or happy in English.

14 In this and similar cases it is not possible to use the preposition at if the proposition of the complement sentence represents a single event. Compare: (Bibović, 1973, p. 105)
(a) *He was quick at making up his mind last time.
(b) He was quick in making up his mind last time.
(c) He was quick to make up his mind last time.

References

BAKER, C. L.
Introduction to Generative-Transformational Syntax. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall, 1978.

BARIĆ, EUGENIJA et al.
Priručna gramatika hrvatskoga književnog jezika. Zagreb: Školska knjiga, 1979.

BIBOVIĆ, LJILJANA.
Upotreba engleskog gerundijuma u predloškim frazama uz prideve. Novi Sad: Štamparija Univerziteta u Novom Sadu, 1973.

KIPARSKY, PAUL and CAROL KIPARSKY.
"Fact". In Semantics, ed. by Danny D. Steinberg and Leon A. Jakobovits. New York: Cambridge University Press, 1971, pp. 345-369.

PERLMUTTER, DAVID M.
Deep and Surface Structure Constraints in Syntax. New York: Holt, Rinehart and Winston, 1971.

STOCKWELL, ROBERT P.
Foundations of Syntactic Theory. Englewood Cliffs, New Jersey: Prentice-Hall, 1977.

Sažetak

STRUKTURNE MOGUĆNOSTI SRPSKOHRVATSKOG JEZIKA U ODNOSU NA ENGLESKU STRUKTURU PRIDEV + PREDLOŠKA REČENIČNA DOPUNA

Ovaj rad je rezultat nastojanja da se globalno sagledaju strukture srpskohrvatskog jezika (u daljem tekstu SH) koje odgovaraju engleskoj strukturi pridev + predloška rečenična dopuna. Za engleski jezik je karakteristično da se na površini rečenične strukture rečenična dopuna uz prideve ostvaruje kao (a) gerundijum (glagolski oblik izveden sufiksom -ing), (b) infinitiv i (c) rečenica sa komplementizatorom that. U SH, medjutim, rečenična dopuna se uvek ostvaruje kao rečenica koju uvode komplementizatori da, što i kada, pri čemu ovaj poslednji treba razlikovati od priloga kada kojim se uvodi zavisna vremenska rečenica.

Dok se u engleskom jeziku uz emotivne činjenične prideve (up. Kiparsky i Kiparsky, 1971) javljaju sva tri tipa rečenične dopune u površinskoj strukturi, dotle se u SH sa ovakvim pridevima javlja samo zavisna rečenica koja se uvodi komplementizatorom što. Karakteristično je da su u oba jezika, sa izuzetkom tri prideva, emotivni činjenični pridevi izvedeni od glagola, te se često u engleskoj gramatici nazivaju "participskim pridevima". U vezi sa derivacionim poreklom ovih prideva prikazana je gramatička razlika izmedju engleskog participa (the Past Participle) i oblika izvedenog od glagola u SH koji ima funkciju prideva. Osim toga, uočena je sledeća pravilnost u SH: kad god su emotivni činjenični pridevi umesto rečenice praćeni imenicom kao dopunom, mora se primeniti pravilo transformacione

komponente gramatike DODAVANJE PADEŽA (the CASE ASSIGNMENT Rule), kojim se imenici dodaje instrumentalni padežni nastavak, kao napr. Bio sam zaprepašćen nagradom; u engleskom jeziku ovu padežnu funkciju obavlja predlog at, naime: I was amazed at his action, I was astonished at the prize. Transformaciono pravilo DODAVANJE PADEŽA, onako kako je utvrdjeno za engleski jezik (up. Baker, 1978, str. 126), važeće je i za srpskohrvatski s tim što se u strukturnom opisu transformacije za SH ne javlja obavezno zamenica kojoj se pripisuje padež, već imenička sintagma (NP), koja može biti i zamenica, a najbliža njena okolina na levoj strani nije samo glagol i predlog, već glagol, predlog i pridev, da bi se uključili primeri tipa Bio sam zaprepašćen nagradom.

Drugi odeljak rada prikazuje prideve kojima se izražava sud u oba jezika ('judgment adjectives') i njihove odgovarajuće dopune, a treći odeljak engleske prideve koji se javljaju u konstrukciji sa predlogom i gerundijumom i kojima je u SH strukturni ekvivalent rečenica sa prilogom u kome se sadrži značenje odgovarajućeg engleskog prideva, mada i u SH ima primera sa pridevom i dopunom koji se javljaju u alternaciji sa priloškom konstrukcijom.

U četvrtom i poslednjem odeljku povlači se paralela izmedju slučajeva ispoljavanja engleske strukture pridev + predloška rečenična dopuna i odgovarajućih srpskohrvatskih struktura i uočava se mogućnost sažimanja konstituenata u engleskom jeziku koje se u SH moraju iskazati u površinskoj strukturi.

Janez Orešnik
Ljubljana

CDU 831.1-022 : 801.21

THE ORIGIN OF THE CLITICNESS OF THE WEST GERMANIC DEFINITE ARTICLE: THE CASE OF Beowulf

The present paper is mainly concerned with the definite article of *Beowulf*. The literature about the West Germanic definite article has always allotted a prime place among the old Germanic texts to this poem: it is undisputably archaic (Kuhn 1933: 105, D. Hofmann 1959:189), and suitable for statistical generalisations. Its more than 6,000 hemistichs contain about 300 instances of the definite article (Lichtenheld 1872:332).[1]

Let me remind you of the long-known distinction between what Kuhn (1933:4-5) called *Satzpartikel* and *Satzteilpartikel*. Both terms refer to unaccented or weakly accented words: in broad outline, a *Satzpartikel* is a syntactic constituent at the clause level (e. g. a pronominal subject), a *Satzteilpartikel* is a constituent within a syntactic constituent at the clause level or below it (e. g. a preposition within a prepositional phrase). Concerning the *Satzpartikeln* of Germanic, Kuhn (1933:8) formulated the following *Satzpartikelgesetz*:

"Die satzpartikeln stehen in der ersten senkung des satzes, in der proklise entweder zu seinem ersten oder zweiten betonten worte."

The definite article is of course a *Satzteilpartikel*. However, as noticed by Kuhn in a cautious footnote (1933:45 fn. 1), it frequently ("gern") accompanies *Satzpartikeln* in *Beowulf*. To Kuhn's observation, I add the following specification (the spelling of the illustrations, the punctuation, and the morphological analyses of the words are taken from ed. Klaeber 1950):

1.1 Almost always when the definite article accompanies *Satzpartikeln* in *Beowulf*, the definite article immediately follows the *Satzpartikeln*, and the sequence *Satzpartikeln* + definite article stands clause-initially.

Example. 66b (georne hȳrdon,) oþþæt sēo geogoð gewēox (the *Satzpartikeln* oþþæt and the immediately following definite

article sēo before the first lift).

1.2 In 24 instances, the definite article is found immediately after a clause-initial sequence of words consisting of a finite lexical ("full") verb (accompanied by its own *Satzteilpartikeln*, if any) and of *Satzpartikeln*.

Example. 109a ne gefeah hē þǣre fæhde, (ac hē hine feor forwræc) (the *Satzpartikel* hē and the definite article þǣre after the finite verb).

1.1-2 will here be referred to as the *Satzpartikel*-usage of the definite article.

According to my count, the *Satzpartikel*-usage holds for about 70 % of the instances of the definite article in *Beowulf*, and is the most widespread usage of the definite article in the poem. It must also be the oldest usage of the definite article in *Beowulf*, for all other usages of the definite article (covering about 30 % of all instances) can be explained as the relaxation of the constraints (one or two at a time) that govern the *Satzpartikel*-usage. The constraints are,

2.1 The definite article immediately follows the *Satzpartikeln*. (This is the basic constraint, from which the remaining ones follow as consequences.)

2.2 The definite article is not used with non-first accented noun phrases of the clause (because no noun phrase can precede the *Satzpartikeln* in the clause, nor can anything intervene between the *Satzpartikeln* and the definite article).

2.3 There is only one definite article per clause (because there is only one *Satzpartikel*(cluster) per clause).

2.4 The definite article precedes the first lift of the hemistich (because the *Satzpartikeln* precede the first lift of the hemistich).

In studying the relaxations from the above constraints, it is useful to treat separately the definite articles occurring in prepositional phrases (3.1), and the remaining definite articles (3.2); a few more exceptional cases have been relegated to (3.3). Several instances are listed sub more than one item.

3.1 The definite article in prepositional phrases. The relaxation of constraint (2.1):

3.1.1 Only the preposition intervenes between the *Satzpartikeln* and the definite article. 19 instances. E. g. 192b (laþ ond longsum), þē on dā lēode becōm + 270a 1215b 1484a 1485b 1612a 1629a 1665a 1694a 1780a 1868a 2028a 2406a 2468a 2528a 2661a 2690a 2788a 2860a.

3.1.2 The prepositional phrase begins a hemistich which is not clause-initial. 43 instances, mostly also breaking constraint (2.2), because the first accented noun phrase stands in a preceding hemistich. E. g. 125a mid þǣre wælfylle (wīca nēosan) + 326b 425a 443a 617b 647a 695a 713b 824a 838a 919b 1016b 1073b 1082b 1191b 1199a 1280a 1421a 1614a 1635a 1638a 1639a 1956b 1981a 1984b 2010a 2039b 2083a 2139a 2197a 2232a 2298a 2366a 2374a 2405b 2465a 2520a 2560a 2786a 2835a 2856a 2905a 3109a.

3.1.3 The prepositional phrase is clause-initial, but the clause does not begin with *Satzpartikeln*. 5 instances, e. g. 1052a on þǣre medubence (māþdum gesealde) + 1030a 1110a 2669a + (involving a hemistich-initial finite full verb) 2690a.

3.2 Definite articles in noun phrases outside prepositional phrases. The relaxation of constraint (2.1):

3.2.1 The noun phrase begins a hemistich which is not clause-initial. 14 instances, mostly also breaking constraint (2.2) (because the first accented noun phrase of the clause stands in a preceding hemistich). E. g. 9b (oð þæt him ǣghwylc) þāra ymbsittendra + 416a 707a 792a 1057a 1105a 1309a 1406a 1614b 1685a 2382a 2823a 2887a 3122b.

3.2.2 The noun phrase is clause-initial, but the clause does not begin with *Satzpartikeln*. 15 instances, e. g. 107b (in Cāines cynne -) þone cwealm gewræc + 363a 639a 801b 1202a + (involving a hemistich-initial finite full verb) 311a 712a 762a 1563a 1570a 1982a 2239b 2329a 2977a 2991a.

3.3 The remaining cases. 9 clauses contain two definite articles each, thus breaking constraint (2.3), e. g. 639a Ðām wīfe þā word (wēl līcodon) + 109-10 646-7 712-3 1190-1 1614 1638-9 2587-8 2999. Constraint (2.4) is broken by 5 instances, e. g. 3011a meltan mid þām mōdigan, (ac þǣr is māðma hord) + 110a + (the following instances all involving sele þām hēan)

713b 919b 1984b; constraint (2.4) is also broken by 7 instances containing the postposed definite article, e. g. 2334b (Ēalond ūtan,) eorðweard ðone + 2007b 2588a 2734b(?) 2959b 3081b. - The cases defined sub (1.2), involving a hemistich-initial finite full verb + *Satzpartikeln* + definite article, are an ancient variant of constraint (2.4), and are here not considered a violation thereof on a par with the relaxations enumerated in the present paragraph.

I now return to the *Satzpartikel*-usage of the definite article in *Beowulf*.

The *Satzpartikel*-usage of the definite article has nothing inevitable about it, seeing that the usage of the definite article in *Beowulf* is optional anyhow (Barnouw 1902), witness, for instance, the rarity of the otherwise expected definite articles in A-, D-, and E-hemistichs. (The *Satzpartikeln* were above all used in the "light" B- and C-hemistichs, cf. Hinderschiedt 1979; the same holds true of the *Satzpartikel*-usage of the definite article.) Therefore, the abundant *Satzpartikel*-usage requires an explanation. However, the latter is not the object of the present paper, and I confine myself to the following remarks to illustrate what use of the definite article was so similar to the use of the *Satzpartikeln* as to justify the article's place next to them. Hodler (1954:29-32) posited, among the earliest uses of the definite article, what he called *der satzverknüpfende Artikel* (i. e. article whose special function it is to join clauses together), noticing that it can stand only before the subject of discourse, normally before the subject noun phrase. (My addition: as many as 50 % of all definite articles in *Beowulf* introduce subject noun phrases.) The most recent treatment of the Germanic definite article, Moskalskaja 1977, considers (253-4) the early definite article to be very probably a syntactic particle accompanying nouns, true enough, but playing the role of a "suprasyntactic" means in the logical and communicative structure of the text, most often signalling the theme of the clause. (Hodler and Moskalskaja did not study the position of the definite article with respect to *Satzpartikeln*, but arrived at their respective views investigating the semantics of the de-

finite article, especially in Gothic.)

I now come to the mostly neglected problem as to how the definite article (whose source, a demonstrative pronoun, received the normal word accent) became clitical. I believe that it was the *Satzpartikel*-usage that triggered what the definite article, being a function word, presumably aspired to anyhow, namely almost permanent unaccentedness.

Given the already mentioned archaicness of *Beowulf*, it can be assumed that the usage of the definite article in the poem reflects the earliest usage of the Old English definite article that can be observed (Lichtenheld 1872:332-3). Hence my postulate that the *Satzpartikel*-usage is the oldest usage of the definite article in *Beowulf* implies that the *Satzpartikel*-usage is the very earliest accessible usage of the Old English definite article. For a time it was probably even the only usage of the definite article in Old English. In those days, the definite article ALWAYS stood next to the *Satzpartikeln*, and in the permanent vicinity of those light elements, I believe, lost its word accent through assimilation to the lack/weakness of word accent in the accompanying *Satzpartikeln* (obligatory accent sandhi). Later, the unaccented definite article freed itself gradually from the obligatory presence of the *Satzpartikeln*, most probably because the article's character of *Satzteilpartikel* asserted itself more and more. (The article's unaccentedness lost its sentence-phonetic motivation.)

(Judging by the statistics sub (3) above, the relaxation of constraint (2.1) was quicker with definite articles in prepositional phrases than with other definite articles. This may be due to the fact that, in prepositional phrases, the definite article was protected by the preposition, i. e. by a clitical word, also after the relaxation of constraint (2.1), so that the relaxation was felt to be less of a departure from the original state of affairs with prepositional phrases than with other constituents containing the definite article.)

Beowulf seems to be the only preserved Old English text in which the ancient *Satzpartikel*-usage is so prominent. (Compare Barnouw 1902 for an analysis of the definite article in a num-

ber of other Old English poems.) In Old High German, the *Hildebrandslied*, although like *Beowulf* in the respect under discussion, is a much less convincing case, containing as it does no more than five instances of the definite article. At any rate, I believe that the definite article of the West Germanic languages other than Old English became clitical in the same way. On the other hand, I do not wish to preclude the possibility that a part of the definite articles, of English or of any other West Germanic language, became clitical in some alternative way, say because they were of a different origin than the bulk of the definite articles.

If I am right in assuming that the development was as described above, function words can become clitics in obligatory contact with unaccented or weakly accented words.

Other words than the definite article may also have permanently lost their word accent if and when the syntax brought them into contact with the *Satzpartikeln*, for instance the pronominal subjects (Orešnik 1984). These interesting cases have been left out of account here.

REFERENCES

BARNOUW, ADRIAAN JACOB. Textkritische untersuchungen nach dem gebrauch des bestimmten artikels und des schwachen adjektivs in der altenglischen poesie. Leiden: Brill. 1902.

GUXMAN, M. M., ed. Istorikotipologičeskaja morfologija germanskix jazykov. Fonomorfologija, paradigmatika, kategorija imeni. Moskva: Nauka. 1977.

HINDERSCHIEDT, INGEBORG. Zur Heliandmetrik. German Language & Literature Monographs, vol. 8. Amsterdam: John Benjamins. 1979.

HODLER, WERNER. Grundzüge einer germanischen Artikellehre. Heidelberg: Winter. 1954.

HOFMANN, DIETRICH. Die altsächsische Bibelepik ein Ableger der angelsächsischen geistlichen Epik? ZDA 89, 1958/59, 173-90.

KLAEBER, FR., ed. Beowulf and the Fight at Finnsburg. Third edition with first and second supplements. Boston: Heath. 1950.

KUHN, HANS. Zur wortstellung und -betonung im altgermanischen. PBB 57, 1933, 1-109.

LICHTENHELD, A. Das schwache adjektiv im ags. ZDA 16, 1872, 324-93.

MOSKALSKAJA, O. I. Stanovlenie kategorii opredelennosti/neopredelennosti. Artikl. In: Guxman ed. 1977, 238-86.

OREŠNIK, JANEZ. Clitics are linguistic signs of excellent quality, or the origin of obligatory pronominal subjects in Germanic languages. Wiener Linguistische Gazette. Supplement Beiheft 3 (= Discussion Papers for the Fifth International Phonology Meeting), 1984, 185-8.

1 My thanks are due to Miss Margaret G. Davis for the correction of my English. - The printing process used for the present number of the journal has made it necessary to disregard the usual rules for dividing words at the end of a line.

Povzetek

ODKOD NASLONSKOST ZAHODNOGERMANSKEGA DOLOČNEGA ČLENA - PRIMER Beowulf

70 % vseh določnih členov v staroangleški pesnitvi Beowulf stoji tik ob "stavčnih" breznaglasnicah, čeprav določni člen ne sodi mednje. Ta stava določnega člena je najstarejša sploh ugotovljiva stava določnega člena v Beowulfu in s tem v stari angleščini (kajti vse druge stave določnega člena v Beowulfu so razložljive kot spreprostitev najstarejše). Pojasnjuje, kako je staroangleški (in verjetno širše zahodnogermanski) določni člen postal naslonka: v obveznem stiku s "stavčnimi" breznaglasnicami.

Otto Hietsch
Regensburg

CDU 802.0-28

Productive Second Elements in Nominal Compounds: The Matching of English and German

Amongst the treasured reminders of my postgraduate years in England, I cherish a sizable sheaf of manuscript pages, now yellow with age. They are in the hand of Sir William Craigie, that venerable pioneer of lexicographical study. The neat and delicate lines trace out the beginnings of a new venture. Sir William was making a record of the nominal compounds in *Beowulf:* they are arrayed under the banners of various head-words, each of which, as a glance will show, is a s e c o n d element of composition. Alas, work on the project was never completed, nor are the present generation of Anglo-Saxonists aware of the particular line of argument Sir William had in mind when he set out to re-list the *Beowulf* compound vocabulary.

Still, if one pauses a moment, a general clue to his thinking may be found in an anecdote of Sir William's. Long retired from his academic duties, yet spirited and unbowed by age, Sir William, on one occasion in the late forties, prefaced a guest lecture at King's College, University of Durham, with the following story:

> One day a Highland farmer, down to Edinburgh on business, entered the City Library to ask for a certain book. While the librarian was away rummaging among the shelves, the visitor noticed a large dictionary lying open on the desk. The Highlander began to leaf through its pages, desultorily at first, and then with mounting enthusiasm. When the librarian came back, his opinion was made up. "This yon book," he blurted out in unsophisticated glee, "is not half interesting, but frightfully disconneckit!"

Dictionaries being what they are, this piece of rustic criticism, if criticism it be, will always have a point to make. But, nevertheless, "disconnectedness" could be tempered in various ways - for instance, by careful cross-referencing, or by inserting, at opportune junctures, summary boxes bringing together synonyms, antonyms, and other vocabulary features. Thus we can cut across and relieve the tedium of mechanical alphabetic listing, otherwise so useful. Am I being fanciful in seeing a common strain in Sir William's telling the anecdote and then in fact starting a collection of compounds arranged according to, curiously, the s e c o n d element? I hope not.

Some thirty-five years have passed since my meeting with this revered champion of our "gentle art", and since I discovered, during the labours of a postgraduate thesis, that a systematic ordering of second compound elements can lead to tangible results. Let us, therefore, for the purpose of this brief paper, glance back at old facts and experiences whilst shifting the scene from the past to the present. The f i r s t element in simple compounds, in all Germanic languages, usually functions as semantic qualifier of the other element, or base word; ponderously expressed, then, the former is the determinant, the latter the determinatum.[1] First elements as a rule convey denotation rather than connotation. This is true whatever type of nominal compound is formed; the categories for English have been variously defined, e.g. subject-verb

[1] R[einhard] R.K. Hartmann and F.C. Stork, *Dictionary of Language and Linguistics* (London: Applied Science Publishers, 1972), pp. 63-64. See also Hans Marchand, *The Categories and Types of Present-Day English Word-Formation: A Synchronic-Diachronic Approach* (München: C.H. Beck, ^{2}1969), p. 11: "In the system of languages to which English belongs the determinant generally precedes the determinatum." Marchand cites the exception 'father-in-law' - this is a syntactical formation, not a nominal one, though. Also, there are some "co-ordinative" compounds, such as 'cook-housekeeper', 'producer-director', where the constituents are in apposition to, rather than modifying, each other.

('bee-sting', 'copycat'), resemblance ('apron stage', 'ghost town'), locative-time ('night train', 'afternoon tea').[2] Occasionally, though, the first element has some emotive slant - for instance, the caressing diminutive in 'pussy-cat'. The rôle played by s e c o n d elements is different and more complex. Not only do they furnish the semantic base which is sharply restricted by the first element; they may in fact also superimpose some connotational shading, in other words, "an emotive or affective component additional to its central meaning"[3] - perhaps, a touch of irony or contempt. Here, too, there are exceptions. The second element *-werk* in German *Laubwerk* and *Mauerwerk* is a mere abstract generality; clearly, first elements *Laub-* and *Mauer-* are the semantic kernels of their respective compounds.[4]

Nevertheless, evidence can easily be found in both English and German where the second element gives a subtle twist of meaning to the compound. In English, for instance, there are a wide variety of ways of referring to a male person who works at the London Foreign Office: 'Foreign Office chap' (the implication is almost invariably neutral-positive), 'Foreign Office bloke' (negative-neutral), 'Foreign Office bod' (negative), 'Foreign Office geezer' (insulting), 'Foreign Office chappie' (patronising), 'Foreign Office johnny' (the speaker is upper-class male), 'Foreign Office guy' (the speaker is probably American). Some of these variants can be turned back-to-front: 'bloke at the Foreign Office'. In German, to choose a different second element for parading the possible changes, colloquial speech has a trio of *Kindersachen* 'kids' things',

[2] See, for example, Valerie Adams, *An Introduction to Modern English Word-Formation* (London: Longmans, 1973), pp. 60-81.

[3] See John Lyons, *Semantics* (Cambridge [etc.]: Cambridge University Press, 1977), I, p. 176: "the connotation of a word is thought of as an emotive or affective component additional to its central meaning."

[4] See Wolfgang Fleischer, *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache* (Tübingen: Max Niemeyer, [4]1975), p. 69.

Kinderzeug 'kids' stuff', *Kinderkram* 'kids' junk'. All these compounds can be used to mean "toys", "playthings" (there are figurative senses, too), but the second and third options would be selected by a speaker in an irritated or supercilious mood.

To illustrate the issue more adequately, let us look in detail at one particular pair of secondary compound elements frequently used in present-day colloquial German. Especially suitable for analysis, because of the many delicate shifts in meaning according to mood or context, are the *-mann/-mensch* twins, referring to (usually male) human beings. Near-synonyms, taken from the rather wide field of Christian names made into common nouns - e.g., *-fritze* as in *Möbelfritze* 'furniture chap', or *Pressefritze* 'newspaper bloke', 'newspaper johnny', and *-heini* as in *Computerheini*, slightly negative, hence 'computer bod', or *Gremienheini* 'committee man/chap' - extend the possibilities of semantic differentiation further. However, for the purposes of the present study, we shall largely ignore these additional variants, and attempt instead to "home in" on the *-mann/-mensch* contrasts and consistencies.

As a glance at the major dictionaries will show,[5] these do not go beyond the obvious choice of '-man' as the set English equivalent, which is forced into service on each and every occasion. In fact, most *-mann/-mensch* compounds in popular use are not even granted a mention: *Eiermann* ('egg-man', 'egg-dealer' HAR), *Eiermensch* (O), *Getränkemann/mensch* (O), *Versicherungsmann/mensch* (O), *Zeitungsmann* (cf. *Zeitungshändler*

[5] *Harrap's Standard German and English Dictionary*, ed. Trevor Jones, Part One: German-English, London [etc.]: George C. Harrap, 1963ff. (the fourth volume, letters S-Z, is yet to appear); *Langenscheidt's Encyclopaedic Dictionary of the English and German Languages*, ed. Otto Springer, Part II: German-English, Berlin [etc.]: Langenscheidt, 1974f. They are abbreviated HAR and LAN, respectively.

Further abbreviations met with in the following are: *AmE* = American English, *AustrE* = Australian English, *BrE* = British English; *NorG* = North German, *NorWesEasG* = North, West, and East German, *SouG* = South German; *colloq.* = colloquial speech, *med.* = medical parlance.

'newsagent', *AmE* 'news vendor'; cf. *Zeitungsverkäufer* 'news vendor', 'newspaper seller' LAN), *Zeitungsmensch* (O). Thus, the specific *-mann/-mensch* disparities are entirely neglected and the stylistic levels misinterpreted when any attempt happens to be made at translation. How indeed is it possible for *Eiermann* to be equivalent to both 'egg-man', a colloquial term, and 'egg-dealer', the standard trade designation, actually corresponding to *Eierhändler*? Casual speech requires *Eiermensch*, too; say, when the speaker is annoyed with the 'egg-bloke', considers him incompetent or a nuisance (see below). Again, *Zeitungsmann* is a lighter, less formal word than either *Zeitungshändler* or *Zeitungsverkäufer*; thus, despite what Langenscheidt says, it cannot accurately be translated by 'newsagent' etc., but rather by 'paper man'. Vague and undiscriminating, 'paper man', just like its counterpart *Zeitungsmann*, dissolves all the nice distinctions in the newspaper world: since the situations of everyday life do not usually demand more precise terminology, colloquial speech is simply taking on its natural "pragmatic" shape. Emotive connotations in spoken language often need to be conveyed more subtly than denotation. In this regard, *Zeitungsmensch* is a convenient partner for *Zeitungsmann*, although the major dictionaries omit the former altogether. An appropriate context for the choice of *Zeitungsmensch* would be when the speaker is annoyed by an over-zealous distributor of newspapers (or, indeed, a journalist, another meaning of *Zeitungsmann/mensch*); then the speaker might very well comment:

> *wenn der Zeitungsmensch kommt, sag, ich bin nicht da*
> when that pushy newspaper so-and-so comes, say I'm not in.

The adjective 'pushy' is introduced in English to express what is already built into the German *Zeitungsmensch*, i.e. an ill-defined negative attitude which crystallises out according to the context. Sometimes, in British English, 'bloomin'' (see below *Eiermensch*, sentences 5 and 6) may be a more appropriate equivalent than 'pushy'.

The *-mann/-mensch* pairings tend to illustrate that duality which is symptomatic of man's desire to vent his likes and dislikes about the same entity. The following *Eiermann/Eiermensch* examples are an attempt to sift out more nuances of this double perspective:

Eiermann

1

wenn du willst, ich hab einen Eiermann an der Hand, der hat Freilandhühner und ist gar nicht teuer listen, I know this egg man who has free-range chickens and isn't at all dear (*or*, expensive).

2

zum Glück kommt morgen der Eiermann, unser Vorrat geht langsam zu Ende luckily (*or*, it's lucky) the egg man's (*or*, egg chap's) coming tomorrow, we're gradually running out.

Eiermensch

3

dieser Eiermensch am Markt ist mir [dir] ein teurer Bruder, der hat mich zum letzten Mal gesehen that feller (*AmE* guy) who sells eggs at the market is an expensive character (*AmE* proposition) - he won't see me again (*or*, he's seen the last of me, he's seen me for the last time) [,I can tell you]!

4

den Eiermenschen kannst du nächste Woche ruhig (or *getrost*) *abbestellen, wir haben noch mehr als genug* you might as well cancel the egg bloke (*AmE* egg guy) for next week - we've got more than enough.

5

ausgerechnet (or *gerade*) *jetzt muß der* (*dumme*, NorWesEasG *doofe*, SouG *tepperte*) *Eiermensch kommen, wo ich mich mit meiner Freundin am Telefon so schön unterhalte - daß mir das immer passiert!* that bloomin' egg bloke (*AmE* stupid egg peddler) would have to come right at this very minute (*or*, now of all times), just when I'm having a nice chat on the phone with my friend - that's always happening to me!

6

blöderweise hab ich dem (*dummen*, NorWesEasG *doofen*, SouG *tepperten*) *Eiermenschen mein letztes Kleingeld gegeben; jetzt steh ich da, und keiner kann mir wechseln* (or, *herausgeben*) I've been daft enough to give that bloomin' egg bloke (*AmE* stupid egg peddler) my last bit of loose money - and no one can help me out with change.

The first two examples express a positive attitude towards, or even downright appreciation of, the tradesman, who is a useful individual meeting a need emphasised by the speaker: in British English, if a mild tinge of enthusiasm is present, he would therefore be the 'egg chap'. The switch from *Eiermann* to *Eiermensch* (3-6) is quite likely to involve a shift of identity, but it could just as well be a case of seeing the same person in a different light. The *Eiermensch*, we can be sure, guilty or innocent, is seen with a fairly jaundiced eye. The scale of disfavour ranges from slight to indignant: in examples 4-6, he is either considered expendable, comes at an inconvenient moment, or simply has been paid in loose change which the speaker later requires for another purpose. In all these three cases, the *Eiermensch* is a most innocent offender if ever there was one; but in (3), he deliberately contributes to his own bad image - though again, this is a subjective verdict - by charging high prices. Nevertheless, a little bias will go a long way. In English, he is that 'feller (*AmE* guy) who sells eggs'; an attribute may even be added that casts aspersions on his intelligence: the German equivalents to 'bloomin'', 'stupid', etc. (e.g., *doof, teppert*) are not entirely necessary, in that the irritation, extreme or otherwise, is amply conveyed by *Eiermensch* itself. Sample (4) shows the stark reality of fickle human nature: the useful member of a local trading community in (2) has become expendable, and appreciation is turned to indifference or even near-contempt. It is no wonder, therefore, to find *Eiermensch* sometimes couched in a mood of social superiority and condescension; the following sentence, a modification of *Eiermann* (1), is said with a proprietary air:

ich hab da so einen Eiermenschen (an der Hand), or *ich kenn da so einen Eiermenschen*	is rendered by *BrE* 'egg chappie'	I have this little egg chappie of mine *or* I know this little egg chappie.

The pattern of meanings discussed for *Eiermann/mensch* is borne out by these examples featuring an insurance agent and an employee of the telephone company, respectively:

morgen kommt der Versicherungsmann wieder; da wird er uns gleich sagen, ob Einbaumöbel in der Hausratversicherung eingeschlossen sind tomorrow the man from the insurance (*AmE* the man from the insurance company) is coming again; he's going to tell us if the built-in furniture is included in the household effects policy.

einem Versicherungsmenschen trau ich nicht über den Weg *BrE* I don't (*or*, I never) trust people from the insurance, *AmE* I'd trust someone who peddles insurance as far as I could throw him.

wenn heute vormittag der Telefonmann zum Reparieren kommt, frag ich ihn gleich, was es braucht (or, *was man tun muß*), *um einen von den neuen Apparaten mit Tastendruck zu kriegen* when the telephone man comes this morning to fix the phone, I'll make a point of asking him what you do to get a press-button phone.

so ein Mist, jetzt ist es schon Mittag, und der Teleformensch ist noch immer nicht da! blast (*AmE* darn it) - it's already lunch time and that telephone bloke (*AmE* the guy who's supposed to fix the phone) is still not here!

Thus, once again, we see the same contrasts determining the choice of *-mann* or *-mensch*: positive-and-necessary vs. inopportune-and-irritating person.

The speaker is not obliged, however, to select the *-mensch* equivalent if he is in a cross frame of mind. In the following sentence employing *Fernsehmann*, the irritation is chiefly directed against the television set, but also against the repair man, insofar as it is a nuisance to have to arrange for him to call round:

schau hin, der Kasten, das alte Geflimmer! jetzt müssen wir schon wieder den Fernsehmann holen! just look at that, the flickering on the box is back - we're going to have to get the TV man in again!

Indeed, the *-mann/-mensch* compounds do not fit at all well into an iron grid of neat oppositions - they can be made to convey very sophisticated shades of meaning, according to the contexts in which they are uttered, and/or as spontaneous inventions prompted by the need to cope verbally with fresh circumstances. Some generalisations about their usage could, however, be suggested: for example, when the speaker is too tired

or too lazy to employ, or may not need to express precisely, or does not even know, the standard term. It might be that the official trade designation is too long: *Obst(-, Würstchen-, Zeitungs-,* etc.*)händler/verkäufer → Obst(-, Würstchen-, Zeitungs-,* etc.*)mann/mensch*; but, where a short easy word such as *Schuster* 'cobbler' is available, there is hardly occasion for **Schuhmann*, which we could, moreover, when hearing it, confuse with a common proper name. Colloquial speech, supported as it is by the pragmatics of context, does not have to be mathematically exact; to be sure, it rarely is. Thus, when we are waiting for the 'heating man/bloke', *AmE* 'heat man/guy', 'the man/bloke (*AmE* guy) from the electricity', or the 'gasman', to come and fix those services for us, we might casually refer to the *Heizungsmann/mensch*, to the *Lichtmann/mensch*, or the *Gasmann/mensch* - although in other equally obvious situations these persons may be meter readers or salesmen.

Some contexts, such as our work environments, become so familiar to us that there quickly comes a point when we no longer need to give our colleagues the accolade of their full professional titles. Thus, our university department has its own *Bibliotheksmann* 'library man', its *Beratungs(stellen)mann* 'advice (centre) man', and its *Computermann* 'computerman'; and a zoo has its *Krokodilmann* 'crocodile man', *Schlangenmann* 'snake man', and its *Elefantenmann* 'elephant man' - usually, these are the keepers, but in the appropriate situation, they may be academic experts attached to the zoo, or even passionate animal lovers who constantly visit their favourite species. It is contextual knowledge alone that can help us differentiate between *Theatermann* 'theatre man' (one who works, and is committed to his job, be it lighting, producing or other, in the theatre) and *Theatermann* 'theatre man/person' whose greatest joy in life, or at least he prefers it to the cinema, is going to performances:

ich bin in erster Linie $\begin{matrix} \textit{Theatermann,} \\ \textit{Filmmann/mensch,} \end{matrix}$ *mache aber auch Fernsehen*

I do the odd TV show, but I'm really a $\begin{matrix} \text{theatre} \\ \text{film} \end{matrix}$ person/man.

Perhaps, *Filmmensch* is better than *Filmmann* because the former is more evenly weighted phonetically; whereas *Theatermensch* is not in common usage because it does not sound particularly emphatic. All the above examples actually involve a loss in subtlety of meaning. In fact, *-mann/-mensch* is a method of radically simplifying and partly doing away with complex distinctions: one is reminded of "pidgin" or of "learner's language".

However, the man-in-the-street surely cannot be blamed for resorting to pidgin when faced with the problem of referring to individuals employed in the higher bureaucratic walks of life: the ordinary person simply does not know the proper term for the various occupations he "lumps together" under *Kanzleramtsmann* 'somebody in the Chancellor's Office'; nor is he aware of the official designation for the somewhat sinister *Verfassungsschutzmann* (also shortened to *V-Mann*) 'Secret Service undercover man'. There are other cases where the first element may be conveniently abbreviated: *PR-Mann* 'PR man', or *ADAC-Mann BrE* 'AA man' or 'RAC man', *AmE* 'AAA man' (spoken as "Triple A man").

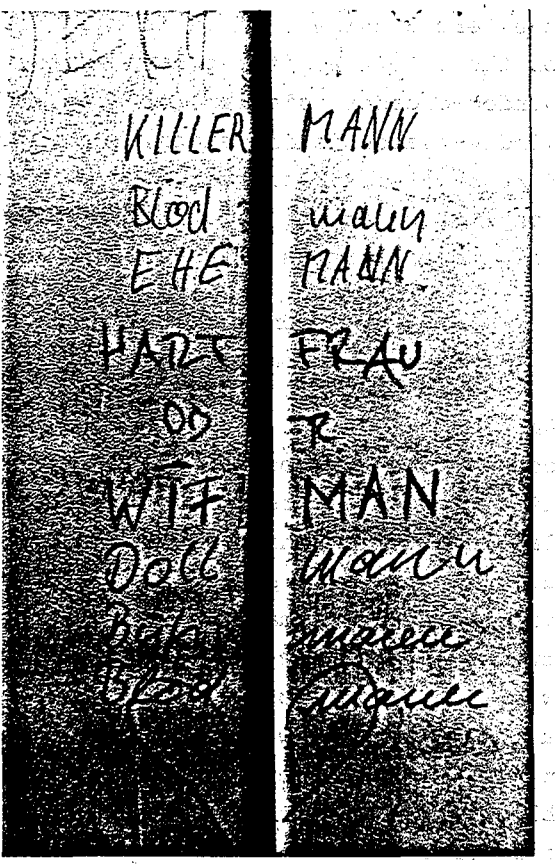
Lack of knowledge regarding exact distinctions, this time on the lowlier level of the names of local businesses, could also be the reason for the following occurrences of *Bettfedernmann* and *Uhrenmann*:

> *wenn (mir) noch Zeit bleibt, schau ich beim Bettfedernmann (or, Bettengeschäft) vorbei und bestell dir zwei Kopfkissen*
>
> if I've still got time I'll pop by the bed shop and order you two pillows.
>
> *hat der Uhrenmann noch offen?*
>
> is the clock shop still open?

English seems to prefer the more impersonal usage 'bed shop' and 'clock shop'. *Bettfedernmann* and *Uhrenmann* are both probably *ad hoc* creations prompted by the speaker's laziness.

Other spontaneous coinages - whether just for fun, playing with words as in the photograph, or to add an unusual, or em-

Double-Door Double-Dutch



An interesting case of playful and productive use of second compound elements is to be found in a cluster of graffiti on the 'kissing' edges of a lift door in the Arts and Divinity wing of Regensburg University. An almost daily liftee, I was a detached yet interested observer of what growth and permutations scribblings are capable of. It all started out with an indubitably erotic couple of antonyms, quite neatly invented and counterpoised, HART-MANN and WEICH-FRAU. Graffitiman Two, possibly of a misogynous strain, did not elaborate the theme of congenial opposites, but added a plain invective, BLÖDMANN, tainting the glory of HART-MANN. Graffitiman Three had a fit of MANN-o-mania, and sheepishly, unmethodically, repetitively, penned several other compounds. After him, an academic prude (or was he merely a budding Anglo-Saxon scholar who meant to immortalise his pride in knowledge?) destroyed the antonymous idyll by substituting WIF-MAN for the pristine heathen WEICH-FRAU. It is difficult to guess what is yet to come: how are the -MANN compounds to fare across the chasm of gaping lift-door halves? Will there be a teeming progeny? It is rather likely so, unless the university official in charge of maintenance puts an end to the voluble-mute creativeness by ordering a new coat of paint to obliterate the scene . . .

phatic, angle to a situation - are only to be expected: *-mann/-mensch* can be married to many things. Well aware that one in fact needs to hire a gardener, *Gärtner*, one may still invent the term *Baummann*, if it is the trees that require attention, or the *Grasmann*, if the lawn is to be mown. Similarly, when a window-cleaner, glazier, or even perhaps a joiner who makes window-frames is in demand, one might come up with the word *Fenstermann*. A different type of coinage may be inspired by the longing to eat one's favourite food; so a meat-lover at a party could easily refuse less appetising dishes with the words:

> *ich bin ein Würstchenmann und nicht ein Käsemann*
> I'm a sausage man (*or*, person), not a cheese man (*or*, person).

Another situation where one may want to make up a *-mann/-mensch* compound on the spur of the moment would be if one knew very little about a person - not even the name - but needed to relate him to something in order to be able to refer to him at all. Hence, the *Vogelmensch* (when not a well-known ornithologist, i.e. 'bird man') could well be the man we just met on the train who talked about birds, the 'bird feller', 'man/bloke/guy with the birds'. Other *-mensch* compounds, too, signalise our all too vague knowledge about a person. Thus, the *Vermessungsmensch* 'surveyor bloke', or the *Versicherungsmensch* 'insurance bloke', calling at the house is not our usual, trusted, familiar *Vermessungs/Versicherungsmann*, but one we have probably not seen before and whose name we are not aware of.

Various *ad hoc* formations are prompted by the politics or culture of the day, and will disappear with the passing of such ephemera. Thus, for the time being, people talk about a *Kohlmann* (which has the same referent as the more permanent compound *Kanzlermann*): one who works for Helmut Kohl, the present West German Chancellor, or is a member of the latter's party - and who in either case is totally in favour of his leader's policies, perhaps owes his career to Kohl, and is most certainly a loyal follower. Or a *Kohlmann* (in Britain, a 'Thatcher-

man') may simply be a very convinced conservative voter and admirer of the party leader. Other famous politicians have, or did have in the past, their *Straußmänner, Vogelmänner* (not 'ostrichmen' or 'bird-men' - two thoughtless mistranslations - but followers of the West German political leaders, Franz Josef Strauß and Hans-Jochen Vogel, respectively), their 'Thatchermen', or 'Thatcherites', and 'Reagan-men', or 'Reaganites'.[6] Important people in all kinds of hierarchical institutions, e.g. industrial companies, the established political parties, and some sections of education - in fact wherever petty ambition and jealousy produce factions - have their *-männer, -leute*, and rarely *-menschen*, too.

Another point of interest is that cultural phenomena of many sorts can generate compounds such as the following examples from English: 'I'm a Players man, myself' (emphasising preference for one brand of cigarette), 'I'm a collar and tie man' (indicating a formal taste in clothes), and 'I'm not much of a plastic flower person, I like real ones' (could be said by a woman, whereas '-man', or *-mann*, cannot).

Since so many of these composite forms have now become popular, there is always a temptation to play with language and create, as the photographed examples show, nonsense words in the same pattern. More sophisticated coinages appear in a recent *Time* article, entitled "Specimens for an Urban Bestiary":[7] 'jogman', 'touristman', 'therapyman'. These are humorous attempts to define the species Twentieth-Century Man - all in terms of his obsessions!

[6] The abbreviated names of German political parties can also combine with *-mann* (or *-ler*), to form e.g. *CSU-Mann (CSUler), SPD-Mann (SPDler)*. Context determines whether these terms imply party membership, active support or presumed agreement with policies; but whatever the case, the style of the *-ler* form is more casual.

[7] *Time* (Paris), November 5, 1984, No. 45, p. 58.

The above discussion may imply that it is always possible to choose between the *-mann/-mensch* alternatives, and that the decision is purely dependent on the speaker's mood. But there are a few caveats. Occasionally, the *-mann/-mensch* partners have different denotative meanings. A male flower seller can be either a *Blumenmann* or, more negatively, a *Blumenmensch*; but *Blumenmensch* might also sometimes be one (quite likely, a woman) who has a great passion for cultivating flowers, i.e. a 'flower person'. This *Blumenmensch* 'lives for his/her flowers', *er/sie geht voll in seinen/ihren Blumen auf*.

In some cases, however, for phonetic or other reasons, only one member of a compound pair has become genuinely established in colloquial speech. Thus, German has *Baumensch*, a specialist in the building trade who is probably closely involved with his work,[8] but no **Baumann*. The latter might be confusing because it is identical with a frequent proper name. *Baumensch* covers various jobs within the building trade, e.g. *Baustoffhändler, Baumeister*:

A: *was ist er denn von Beruf?*
B: *er ist Baumensch.*

A: what's he do for a living?
B: he's in the building line *or* he's in building.[9]

Baumensch, lacking its natural partner, must, moreover, be able to convey the positive-to-neutral and negative shades of connotation. The above example seems fairly neutral in tone, but some speakers might add a slightly contemptuous note to *Baumensch*. In other contexts, this word may imply much stronger

[8] Other *-mensch* compounds, such as *Rathausmensch* 'Town Hall man', can be used for similar purposes of emphatic self-definition: *ich bin Baumensch /Rathausmensch - Denkmalschutz geht mich nichts an* I'm a builder [Town Hall man] - conservation of historic monuments has got nothing to do with me.

[9] This translation strategy works with other compounds, too: *er ist Theatermann/Filmmann* 'he's in the theatre [film] line' *or* 'he's in theatre [film]', thus not requiring a '-man' equivalent in English.

intolerance. For instance, *diese Baumenschen* is also the most appropriate rendering of the relevant phrase in this somewhat angry comment from Galsworthy's *Forsyte Saga*: 'if you only make a firm stand against these builder chaps you'll get them down.'[10] Here, the animosity is transferred in the English to the demonstrative 'these', since 'builder chaps' in itself is an unemotive term.

Whereas *Baumensch* is partnerless, *Theatermann* can be yoked to *Theatermensch* - albeit uncomfortably, as the latter simply sounds clumsy. Nevertheless, *Theatermensch* may sometimes be needed in order to refer to a female 'theatre person', one who loves going to performances - *Theatermann* cannot "step in" on this occasion. *Aktenmensch*, a mildly denigrating term for one dedicated to the paper work involved in an administrative position, does not have **Aktenmann* - which is non-existent - as its twin. Instead, there is *Aktenleser*, a positive way of describing someone who conscientiously reads the necessary files; the direct opposite of *Aktenleser*, though, is *Aktenschieber* (more abusive than *Aktenmensch*), one who deals mechanically and unintelligently with such work. In the following statement, the negative implication of *Aktenmensch* is recaptured in English, especially by the dismissive 'one of those':

> *er zählt keinesfalls zu der Rasse der Aktenmenschen*
> he's not by any means one of those facts-and-figures people.

Since there generally are negative associations with clerical work in our culture, *Büromensch* (no **Büromann*) usually has a built-in negative slant. Depending on the speaker's attitude, it is positive or negative in:

> *er ist ein echter Büromensch*
> he's the born (*or*, real) office type.

[10] John Galsworthy, *The Forsyte Saga* (London: William Heinemann, 1925 [1922]), Book I: The Man of Property, Part II, Chapter I, pp.125-26.

Context will reveal whether diligence is being praised, or attention to unimportant detail criticised; but with the qualifying *so ein*, *Büromensch* is definitely negative:

er wird mit seiner Handelsschule so ein Büromensch werden
he'll turn out one of those office types, going to business school.

However, where the first element has positive connotations in our society, the whole compound is likely to be appreciative: *Blumenmensch*, *Buchmensch* (no **Buchmann* - proper name), *Naturmensch* (no **Naturmann*), *Theatermensch*. A *Naturmensch* corresponds to a 'nature lover', or a person with unpretentious ways, a 'natural person'. Of course, certain contexts invite the speaker to irony, as, for example, when pretending to justify someone's primitive manners:

du regst dich auf, daß er mit den Fingern ißt?
tja, er ist halt ein Naturmensch
why make such a fuss about his eating with his fingers?
you know, he's one of those "back-to-nature" people.

A *Buchmensch* is a 'book person', one who loves collecting and reading books; but, in the context of selling, this can also refer to an over-assertive, door-to-door 'book pusher'. An intriguing aspect here is that in German and in English the 'book person', or the 'natural person', may be a woman - this cannot be implied by the *-mann* compounds, though, with very few exceptions. Moreover, the use of the *-mensch* compounds in any of the professional (rather than the hobby) categories would be a very insulting way of alluding to a female: it would be "masculinising" her to *der ... -mensch*. The more familiar term for, to take a random example, *Obst/Gemüsefrau* 'fruit [vegetable] lady' is *Obst/Gemüseweib* 'fruit [vegetable] woman'. While it is possible to imagine that women's names could function as second elements (in analogy to *-fritze*, *-heini*), a detailed consideration of female equivalents to the male forms under discussion is unfortunately beyond the scope of this paper.

In addition to the categories relating to profession and hobby mentioned above, there are further *-mann* only (i.e. no *-mensch* partners) groupings current mostly in the North of Germany - although, of course, the media disperse such phrases beyond their natural homeland. One of these groupings comprises those *-mann* compounds where the first element is a psychological quality; the model for these formations is the staid and by now almost classical set of expressions such as *Biedermann*, *Edelmann*, and *Ehrenmann*. Thus have arisen *Saubermann* 'Mr. Clean' and *Strahlemann* 'Mr. Smiles', where the first element has a generally positive, appreciative connotation, although this can be turned to ironic purpose. In the second example for *Strahlemann* below, there seems to be too much of a good thing in his happiness, hence the sarcastic implication:

ich gratuliere dir, du hast ja einen Strahlemann zum Gatten congratulations on having a Mr. Smiles (*or*, a Mr. Sunshine) for a husband	contrasts with	*irgendetwas kann mit* (or, *an, bei) einem Politiker doch nicht stimmen, der sich immer als Strahlemann gibt* there must be something a bit fishy about a politician who always goes around like Mr. Smiles (*or*, with a big smile on his face).

Saubermann is a much more subtle matter, it changes colour altogether according to the context. Firstly, it can denote, in a jocular way, a street cleaner, or a worker in other kinds of dirt-removing processes; or, indeed, a higher-level functionary engaged in supervising such matters. An example is the headline:

> *städtische "Saubermänner" plädieren für Hundeklos*
> city "cleaner-uppers" demand dog loos.

This flexible word also lends itself to the personification of cleaning activities; a figurative usage which, however, it would be unnatural to retain in the English translation:

> *es begann mit einer harmlosen Aktion "Saubermann"*
> it all started with a simple "Clean Up" campaign.

Saubermann may even allude to metaphorical instances of cleaning, e.g. in the sphere of shady political or business dealings. The term can either be fully appreciative, or again ironic, implying that such purity of behaviour must be a hypocritical affectation:

er hat als Saubermann die Partei von der Korruptionsaffäre befreit as cleaner-upper, he helped the party out of its corruption scandal	contrasts with	*der Herr Parteivorsitzende tut so, als ob wir nicht wüßten, daß er schon einmal in einen Korruptionsskandal verwickelt war; uns den Saubermann vorspielen!* the Rt. Hon. Party Leader acts as if we didn't know he'd already been involved in a corruption scandal; playing Mr. Clean!

The second example reveals a definitely hostile bias on the part of the speaker. Of course, another very likely area in which a *Saubermann* could operate would be in the purging of immoral gambling or prostitution syndicates, perhaps using a prominent official position to do so:

> *ich hab schon die Leute gern, die sich in bezug auf das älteste Gewerbe als Saubermänner betätigen*
>
> I must say, I am really fond of those people who act the "Mr. Prude" in matters concerning the oldest profession.

A more specialised case of *Saubermann*, originating as a pun, is to be found in the world of football, as an appreciative term for a goalkeeper who thwarts opponents' attempts to score. Thus, the following phrase,

> *er hält seinen Kasten sauber*
>
> he keeps a clean sheet

can be extended by word-play to an expression with *Saubermann*:

> *so einen Saubermann könnten wir für unsere Mannschaft brauchen*
>
> we could do with such a "clean-sheet keeper" in our team.

Two more compounds where the first element, as in most of the instances of *Saubermann* and *Strahlemann*, expresses a human psychological trait are *Blödmann* and *Tickmann*, both of which

are terms of abuse. *Tickmann* is confined to North Germany; it is related to the phrase *du tickst nicht richtig* 'you're not right in the head'; *Tick*, colloq. 'personal quirk of character' or med. 'nervous muscular twitch', is a German popularisation of the French word *tic*. As the following translated phrases show, there is little difference in meaning between the respective compounds:

so ein Blödmann! what a stupid twit! (could even be said about a woman)	and	*du bist aber ein ganz schöner Tickmann!* you're a proper nut-case, you are!

Less aggressive, though meaning much the same thing again, *du Weihnachtsmann* 'you silly (*BrE* daft) so-and-so' has an agreeable-sounding first element which is, however, given a sharp ironic twist.

Rather "out on a limb" as far as classification is concerned, *Sohnemann*, used by an affectionate parent, is equivalent to English 'son', 'sonny' or 'lad'. *Zahlemann und Söhne*, another isolated formation, obviously stems from a peremptory appellative, *zahle, Mann!*, with a superimposed pun on the name of a fictitious firm that seemingly thrives on family tradition. In spite of its new status, the compound noun retains the imperative force of the verb: it is a humorous encouragement to pay what one owes. Particularly at the end of a card game, the typical verbal extension of this phrase is *Zahlemann und Söhne machen müssen. Zahlemann und Söhne* could be rendered in English by 'come on, pay up! the debt collector's here', *AmE* 'come on, fork it over!' Both *Sohnemann* and *Zahlemann und Söhne* are examples of lengthening for emotive emphasis.

One step beyond the *-mann* compound as denoting a real human being is its figurative usage, in North-West Germany, to allude to objects: *Ballermann*, pistol or revolver; *Blaumann*, overalls, *BrE* also, boiler suit; *Flachmann*, hip flask for brandy, etc.; *Heiermann*, criminal slang for a five-mark piece; *Henkelmann*

(instead of *Henkeltopf*), a pot with a handle for warming up pre-cooked food, and regularly taken along to work, *AustrE* 'billy-can'. The element *-mann* humanises these objects, either because the speaker wants to refer to them appreciatively, or because they are possessions to which the speaker is greatly attached; although, admittedly, these expressions can be used as totally neutral, unemotive colloquial forms. The *Ballermann* is often a faithful friend in need, 'my good old popgun', *AmE* 'my good friends Smith and Wesson' or 'my good friend Mr. Colt';[11] the *Flachmann* accompanies its owner everywhere, and so could be rendered in English as 'my old (*or*, best) friend the hip flask'. Thoroughly unaffectionate, though, are the following for disagreeable states of the mind or body. *Den Flattermann haben* is either a trembling from nervousness, 'to have the jitters (*or*, jitterbugs)','to have butterflies (in one's stomach)'; or to be unsteady as a result of drinking, 'to have the shakes'. *Sich einen Scheuermann laufen* 'to chafe (*or*, rub) one's inner thighs raw' is quite different in meaning from *Scheuermann haben*, to be suffering from slipped discs and a hardening of the spine. These two phrases contrast, also, in their derivations; the first *Scheuermann* is related to the verb *sich (auf-)scheuern* 'to chafe oneself', 'to rub oneself sore' (cf. *ticken → Tickmann*), and is a highly colloquial formation which could almost be rendered in English as *'Chafeman'; but *Scheuermann haben* is the familiar way of referring to the *Scheuermannsche Krankheit* 'juvenile kyphosis' (from the name of the Danish X-ray specialist H. W. Scheuermann, 1877-1960). Within the "object" category (*Flattermann* and *Scheuermann* are objects in the figurative sense), *-mensch* alternatives are impossible to conceive of.

In a study of colloquial language, care must be taken not to include those '-man' or *-mann* forms which are either standard: 'dustman' (colloq. 'bin man', 'rubbish man'), 'postman',

[11] The surnames used here are two popular makes of firearms in the USA.

'yachtsman', *Landsmann, Staatsmann, Zimmermann;* or, in a few cases, poetic or archaic: 'bookman', 'ploughman', 'woodsman', *Kriegersmann, Reitersmann, Wandersmann.*

The purpose of this article has been to stress the need for dictionary sections that would group these compounds under their second elements - a far more informative procedure than the dispersal brought about by mere alphabetical insertion into a sea of unrelated words. A further intention has been to illustrate the wide variety of connotational shades a compound owes to its "rear end". Above all, perhaps, I have wanted to indicate the contribution of the *-mann/-mensch* and '-man' forms to the creative capacity of language.

To conclude: following in the footsteps of Sir William Craigie, today's lexicographer, pitting the rich colloquiality of German and English against each other, could perhaps arrange the above material according to the following pattern:

-mann m *-(e)s/ ... männer* [in casual speech, less often in writing, a convenient agent-noun element, with wide combinative potential, for referring to people, or occasionally objects, with effortless ease, though at the expense of acute precision; *-mann* compounds are usually emotionally neutral or positive, but sometimes negative or ironic]

1. male person whose occupation, nearly always itinerant, brings him into contact with many people; he generally either works in utilities, or sells services, food, drink, or other commodities (the first-element morpheme, if derived from a common noun, sometimes stands in the plural): ... man, chap; → *Blumen~, Eier~, Fernseh~, Gas~, Getränke~, Heizungs~, Licht~, Obst~, Telefon~, Vermessungs~, Versicherungs~, Würstchen~* (*SouG Würstel~*), *Zeitungs~.*

2. male person who is loosely connected, not necessarily through gainful employment, with the concept expressed by the first compound element; the two morphemes are often brought together for the nonce, and tiredness or laziness of the speaker may be the cause: ... man; → *Baum~,*

Bettfedern~, Elefanten~, Fenster~, Gras~, Krokodil~, Sauber~, Schlangen~, Uhren~.

3. male person employed in the cultural professions, in business, or the Civil Service, especially when the official terminology is off-putting or too complicated for the ordinary person; by way of further simplification, the first element may appear in initial form: ... man; → *ADAC-², Beratungs(stellen)~, Bibliotheks~, Film~, Kanzleramts~, PR-², Theater~, Verfassungsschutz~, V-².*

4. male supporter, in politics or in any bureaucratic unit, e.g. a government department, large school or university, or a big commercial concern, with its inherent hierarchic order and, hence, its jealousies and rivalries; the first element is almost always a proper name, i.e. the name of the leader of the party or faction to whom loyalty is due, although occasionally it is the designation of a certain rank obviously co-referential with the name of a particular individual: ... man, -ite; → *Kohl~* or *Kohl-²* (at present synonymous with *Kanzler~*), *Strauß~, Thatcher~, Vogel~.*

5. male person who is a passionate enthusiast for something, be it his hobby, his profession, or just his favourite food: ... man, ... person; → *Elefanten~, Film~, Käse~, Krokodil~, Schlangen~, Theater~, Würstchen~ (SouG Würstel~).*

6. male (or occasionally female) person who has a marked psychological characteristic; → *Blöd~, Sauber~, Strahle~, Tick~, Weihnachts~.*

7. *NorG* inanimate, or figurative, object which is humanised by *-mann*, often thus described when the speaker feels most appreciative towards it, and considers it a familiar personal possession, although occasionally the "possession" is an aspect of ill-health; → *Baller~, Blau~, Flach~, Flatter~, Heier~, Henkel~, Scheuer~.*

8. miscellaneous formations involving lengthening for added emotive emphasis; → *Sohne~, Zahle~ und Söhne.*

-mensch m *-en* ... *menschen* or *leute* [in casual speech, less often in writing, a convenient agent-noun element, with wide combinative potential, for referring to people with effortless ease, though at the expense of

acute precision; *-mensch* compounds may sometimes be neutral, or occasionally positive, but are usually negative with a connotation of irritation or contempt]

1. male person whose occupation, nearly always itinerant, brings him into contact with many people; he generally either works in utilities, or sells services, food, drink, or other commodities; the irritation or contempt present in the speaker's tone is sometimes further emphasised by the addition of pre-modifiers, such as *so ein (blöder* [or *NorWesEasG doofer, SouG tepperter*]) ~~ (the first-element morpheme, if derived from a common noun, sometimes stands in the plural): *BrE* ... bloke, bod, geezer, *AmE* ... guy; → *Bau~, Blumen~, Buch~, Eier~, Fernseh~, Gas~, Getränke~, Heizungs~, Licht~, Obst~, Telefon~, Vermessungs~, Versicherungs~, Würstchen~* (*SouG Würstel~*), *Zeitungs~*.

2. male person who is loosely connected, not necessarily through gainful employment, with the concept expressed by the first compound element; the two morphemes are often brought together for the nonce, and tiredness or laziness of the speaker or his vague knowledge about the referent may be the cause; the speaker's attitude is more neutral than in *1*: *BrE* ... man, bloke, fellow, *AmE* ... guy; → *Vogel~*.

3. male (or female) person employed in the cultural professions, in business, the Civil Service, or administration, especially when the official terminology is off-putting or too complicated for the ordinary person: ... man, person, kind, type; → *Akten~, Büro~, Film~, Kanzleramts~, Rathaus~, Theater~*.

4. *rare*, usu. *contp.* male supporter, in politics or in any bureaucratic unit, e.g. a government department, large school or university, or a big commercial concern, with its inherent hierarchic order and, hence, its jealousies and rivalries; the first element is nearly always a proper name, i.e. the name of the leader of the party or faction to whom loyalty is due, although occasionally it is the designation of a certain rank obviously co-referential with the name of a particular individual : ... man, -ite; → *Kohl~* or

Kohl-& (at present synonymous with *Kanzler~*), *Strauß~*, *Thatcher~*, *Vogel~*.

5. male (or female) person who is a passionate enthusiast for something, be it his hobby, his profession, or just his favourite food: ... man, person; → *Blumen~*, *Buch~*, *Film~*, *Käse~*, *Natur~*, *Theater~*, *Vogel~*.

6. male (or female) person who has a marked psychological characteristic; → *Natur~*.

As any honest labourer in the vineyard of language is ready to confess, the subtlety and variety of semantic shadings are too much for a single lexicographer to cope with. This article has been no exception. The present writer was valiantly assisted by a bevy of cheerful helpmates, who never tired of searching through the nooks and crannies of their minds in order to add to the author's knowledge of present-day speech. These friends were Heidi Eidelloth (as immaculate a typist as ever, to boot), Dr. Jean Ritzke-Rutherford, B.A., Volker Engelhardt, Ulrich Martzinek, Steven Tanner, B.A. Hons., and Richard Tischler, while Anna M. Buckett, B.A., M.A., M.Phil., reigned supreme in co-ordinating the wealth of material which, without her intelligence and steadfast devotion, might yet be an embryonic welter of confusion.

Povzetek

PRODUKTIVNE DRUGE SESTAVINE IMENSKIH KOMPOZITOV: ANGLEŠKO-NEMŠKE VZPOREDNOSTI

Končne sestavine germanskih imenskih kompozitov živijo zaradi svojega položaja v besedi skrito, zato pri teh sestavinah radi prezremo raznovrstno službo njihove pomenske strani. Članek priporoča jezikoslovcem in slovaropiscem, naj številne končne sestavine uvrstijo med samostojna gesla, da bi uporabniki laže opazili takim sestavinam lastne pomene in s tem možne rabe. Za takšno obravnavo sta primerna dvojčka -mann *in* -mensch: *prikazan je široki razpon enakosti in razločkov, v katerega sta vpeta v sodobni nemščini. Pisec si prizadeva, da bi vsakemu pomenu ali pomenski tančini dodal natančen prevod v britansko in ameriško angleščino ter da bi opozoril na posebne prevajalske težave, ki nastanejo, kadar se v angleščini ne da hitro najti nespornih enoznačnih ustreznikov*

Stojan BRAČIČ
LJUBLJANA

CDU 803.0-086

ZUR SCHICHTUNG DER GEGENWÄRTIGEN DEUTSCHEN NATIONALSPRACHE UNTER BESONDERER BERÜCKSICHTIGUNG DES SUBSTANDARDS

Der folgende Beitrag hat das Problem der Schichtung der gegenwärtigen deutschen Nationalsprache zum Gegenstand. Er befaßt sich also mit den Existenzformen der deutschen Gegenwartssprache. Besondere Aufmerksamkeit wird dem Substandard, der Umgangssprache, gewidmet, deren Wesen zu bestimmen ist. Ein Anliegen des Artikels ist es auch, einen Beitrag zur Klärung der terminologischen Uneinheitlichkeit auf diesem Gebiet zu leisten. In dem Schlußkapitel werden Antworten auf einige erörterte Fragen als Vorschläge zu ihrer Lösung zusammengefaßt.

1. Die deutsche Sprache der Gegenwart läßt sich analytisch unter verschiedenen Gesischtspunkten beschreiben. So kann in diesem Zusammenhang u. a. von mehreren Existenzformen oder Varietäten derselben Sprache die Rede sein. Unter Sprache wird hier nicht nur das Sprachsystem verstanden, sondern auch dessen dynamische Komponente, seine Interaktionen in der jeweiligen Kommunikation. Die Sprache als funktionierendes System verfügt über fast unbegrenzte Kapazitäten, die niemals alle auf einmal vollkommen ausgenutzt werden können. Sowohl hinsichtlich des Systems als auch in bezug auf dessen Anwendung werden in verschiedenen kommunikativen Situationen nur Bruchteile der zur Verfügung stehenden Möglichkeiten realisiert. Die Erforschung der Sprache erfordert ein partielles systematisches Herangehen, das die Problematik aus verschiedenen Perspektiven aufhellt. Das bedeutet jedoch nicht, daß diese unterschiedlich ausgerichteten Sondierungen den Komplex "Sprache in der Kommunikation" nicht als eine Einheit auffassen wollen.

Die funktional orientierte Betrachtung bringt mit sich das Aufstellen eines Systems von Funktionalstilen für verschiedene Tätigkeitsbereiche. So unterscheidet man bekanntlich den Funktionalstil des öffentlichen Lebens von dem Funktionalstil der Presse und Publizistik, von dem der Belletristik, des Privatlebens usw.[1] Die territoriale (areale) Gliederung operiert mit den

Begriffen wie überregionale, regionale und ortsgebundene Sprachvarietät. Die sozialen Kriterien sind in erster Linie an den Charakteristiken gruppenspezifischen Sprachgebrauchs interessiert und untersuchen die Besonderheiten von Gruppensprachen, Sondersprachen, Jargons u. a. m. Nach der Art der Äußerung wird zwischen gesprochener und geschriebener Sprache unterschieden (Schmidt, 1972, 28). Teils stilistisch teils territorial geprägte Gliederung teilt die Gesamtsprache auf in Literatursprache mit ihrer schriftlichen und mündlichen Variante Schriftsprache und Hochsprache, ferner in (großlandschaftliche und kleinlandschaftliche) Umgangssprache und in territorial gebundene Dialekte oder Mundarten. Neben diesen könnte man bestimmt noch andere Kriterien zur Charakterisierung des Kommunikationsmittels Sprache heranziehen. Dabei werden manchmal dieselben Probleme unter unterschiedlichen Blickwinkeln betrachtet. So kommt es zu Überschneidungen, die eben von dem Einheitscharakter der "gesellschaftlichen Erscheinung Sprache" (Schmidt, a. a. O.) zeugen. Die Sprachvarietät des Alltagsstils (der alltäglichen Kommunikation) ist demnach z. T. regional begrenzt, kann sozial gefärbt sein (Jargonismen) und wird geschrieben oder gesprochen angewendet.

Im folgenden wenden wir uns einigen Aspekten der Erscheinungsformen der deutschen Nationalsprache zu, d. h. der Gliederung in Hochsprache, Umgangssprache und in Dialekte. Bevor jedoch auf diese Problematik eingegangen wird, sei am Rande darauf hingewiesen, daß die Auffassungen von der Existenz verschiedener Erscheinungsformen und darüber hinaus vielmehr noch von den Verhältnissen unter ihnen sowie von den daraus resultierenden kommunikativen Funktionen divergierend sind. Daher rührt auch die terminologische Vielfalt beim Bezeichnen dieser Phänomene. Man benutzt eine Reihe Fachausdrücke, die jedoch nicht immer aufeinander abgestimmt sind und bald verschiedenes, bald ähnliches, bald gleiches zum Ausdruck bringen. So sind u. a. die folgenden Termini und Halbtermini in Gebrauch: Nationalsprache, Literatursprache, Gemeinsprache, Gesamtsprache, Teilsprachen, Varietäten, Hochsprache, Schriftsprache, geschriebene und gesprochene Sprache, Umgangssprache, Alltagssprache, Gebrauchssprache,

Verkehrssprache, Gespräachssprache, Lesesprache, Standardsprache, Einheitssprache, Dialekt, örtlicher Dialekt, Regionaldialekt, Basisdialekt, Verkehrsdialekt, Mundart, Standard, Substandard, Gesamtsubstandard, Neuer Substandard, Sprechsprache u. a. m. Es führte zu weit, wollten wir an dieser Stelle diese große Anzahl von Termini voneinander abgrenzen und exakt definieren. Das behalten wir uns bloß für den in diesem Beitrag zu behandelnden Spielraum Hochsprache - Dialekt und Umgangssprache vor. In der oben angedeuteten Begriffsinflation spiegelt sich der problematische Charakter des Behandelten wider.

2. Eine weitestgehende Übereinstimmung herrscht in der germanistischen linguistischen Literatur mit Bezug auf die grundsätzliche Dreiteilung der sprachlichen Erscheinungsformen in eine überregionale allgemeingültige normierte Existenzform, in eine regional begrenzte dialektale Erscheinungsform[2] und in eine dritte, zwischen diesen beiden bestehende Zwischenform. Die erstgenannte Erscheinungsform wird meistens auch als Hochsprache[3] bezeichnet und als "die vollendetste, der Norm am nächsten kommende Form der gesprochenen Nationalsprache..." definiert (Schmidt, 1972, 30). Sie wird als die gesprochene Variante der Literatursprache angesehen und stellt zusammen mit ihrem schriftlichen Pendant (Schriftsprache) ein Idealbild dar, das angestrebt, jedoch in seiner verhältnismäßig strengen Kodifizierung selten erreicht wird. Relativ unproblematisch erscheint auch die Bestimmung der landschaftlich gebundenen dialektalen Schicht (Schmidt, 1972, 29), deren sprachinterne und kommunikative Besonderheiten erforscht und in Form eines Systems abstrahierbar sind. Schwierigkeiten entstehen beim Erfassen der dritten Erscheinungsform, die meist als Umgangssprache bezeichnet wird. Diese Bezeichnung hat sich zwar durchgesetzt, wird jedoch von einigen Linguisten vermieden. "Die Zurückhaltung 'Umgangssprachen' gegenüber ist verständlich, denn der Halbterminus ist mehrfach ambig und das damit am häufigsten bezeichnete Zwischenbereichsphänomen scheint sich dem linguistischen Zugriff zu entziehen, und zwar dies infolge fehlender Abgrenzbarkeit und, was den strukturalistisch geschulten Forscher noch mehr irritieren muß, fehlender wichti-

ger Systemeingenschaften." So Bellman (1983, 118). Ähnlich äußert sich dazu Menge (1982, 54): "... dürfte der Begriff 'Umgangssprache' deshalb gewählt worden sein, weil er aufgrund seiner Vagheit und vermeintlicher Bekanntheit die neu entstandene Leerstelle so bequem ausfüllte. Das würde bedeuten, daß 'Umgangssprache' zweckmäßigerweise immer als Teil eines Begriffspaares aufgefaßt werden sollte und sowohl in definitorischen als auch in didaktischen Zusammenhängen immer als Antonym behandelt werden sollte." In dieser komplizierten Beschaffenheit der Umgangssprache ist auch ein Grund dafür zu sehen, warum keine Formulierung einer Definition möglich ist, die alle wesentlichen Merkmale dieser Existenzform zu umfassen vermöchte. Sowohl auf die Definition als auch auf eine endgültige Begriffsbestimmung dieser Zwischenschicht wollen wir auf Grund dessen einstweilen verzichten und ihrem Wesen sowie den Gründen für ihre Entstehung nachzugehen versuchen. Umgangssprache wird dabei bloß als Arbeitsterminus verwendet.

3. Historisch gesehen ist Umgangssprache ein Ausgleichsprodukt zwischen der Hochsprache und den Dialekten.[4] Ihre Entstehung wurzelt in den geschichtlich bedingten Veränderungen der gesellschaftlichen Verhältnisse. Der Handel und die Industrialisierung der Städte bewirkten unter anderem auch Verschiebungen in kommunikativen Verhältnissen in der Gesellschaft: regional eng begrenzte Mundarten waren nicht mehr den neuen kommunikativen Anforderungen gewachsen, der Bedarf an einem überregionalen Verständigungsmittel wurde immer stärker (Dialektabbau)[5]. Ebenso büßte auch die Hochsprache an ihrem elitären Charakter ein. Aus der gegenseitigen Annäherung der beiden entgegengesetzten Pole kristallisierte sich immer mehr die kommunikative Relevanz der Zwischenschicht heraus. Deshalb läßt sich bei dieser auch eine paradoxe Erscheinung feststellen: je einheitlicher sie in regionalem Sinn infolge moderner Assoziierungssprozesse in der Gesellschaft wird, um so mehr differenziert sie sich innerlich und weist eine immer mehr verfeinerte, funktional-kommunikativ bedingte vertikale Gliederung auf. Darin liegt auch eine Erklärung für die Tatsache, daß sich der seit langem eingebürgerte Terminus Umgangssprache einer adä-

quaten denotativen Bezeichnung der komplexen Existenzform entzieht und des öfteren nicht mehr als ein geeigneter Terminus für diese Existenzform akzeptiert wird. Umgangssprache kann jedoch u. E. trotzdem als ein Oberbegriff beibehalten werden und in dieser Funktion ohne weiteres mit dem von Bellman vorgeschlagenen "Substandard" konkurrieren. "Tatsächlich muß es wünschenswert erscheinen, für den sprechsprachlichen Gesamtbereich unterhalb des Standards einen Oberbegriff zur Verfügung zu haben. Dem sollte allerdings ein unmißverständlicher, bisher unbesetzter Terminus zugeordnet werden. Ich schlage hierfür den Ausdruck ' S u b s t a n d a r d ' vor." (Bellmann, 1983, 124).

Bei der Wesensbestimmung der Umgangssprache kommt es auf die Herausarbeitung von zuverlässigen objektiven Kriterien an, nach denen sich die Umgangssprache in Opposition zur Hochsprache und zur Mundart von den beiden deutlich abhebt. Diese Aufgabe ist allerdings nicht einfach, unter anderem auch aus dem Grund, daß die Umgangssprache lange Zeit nur im Bereich der gesprochenen Sprache vorzufinden war und sogar mit dieser identifiziert wurde. Die gesprochene Sprache war in der Linguistik bekanntlich lange stiefmütterlich behandelt. Es fehlt also an Untersuchungen, die genügend Material zu verallgemeinernden Schlußfolgerungen liefern sollten. Z. Z. besteht noch kein ausgearbeitetes Normsystem der Umgangssprache, obwohl einige bis jetzt durchgeführte Studien sich für diesen Zweck sicherlich als sehr geeignet erweisen würden.[6] Dabei muß die Notwendigkeit der Unterscheidung zwischen gesprochener Sprache und der Umgangssprache unterstrichen werden, da beide Begriffe nicht schlechthin dasselbe bedeuten. "Gesprochene Sprache" hebt bloß den Aspekt des Kommunikationskanals hervor. Eine Umkodierung der gesprochenen Sprache kann jedoch sehr große Unterschiede in ihrer Struktur herausstellen. Auch im Fall daß mit gesprochener Sprache i. e. S. die sogenannte Alltagssprache gemeint wird, darf diese nicht mit Umgangssprache gleichgesetzt werden, denn Umgangssprache ist (immer mehr) auch ein Code der geschriebenen Sprache.

Während die polydimensionale Entwicklung der Umgangssprache einerseits auf die anspruchsvollen Kommunikationsbedingungen der

modernen menschlichen Gesellschaft zurückzuführen ist, so kann man andererseits annahmen, daß gerade die Erkenntnisse der Kommunikationstheorie neue Akzente bei der Kläarung des Phänomens Umgangssprache setzen können. Zu beantworten sind vor allem die folgenden Fragen: Ist die Umgangssprache (bereits) ein überregionales oder (noch) ein regional begrenzter Code? Ist der Spontaneitätsgrad ein wesentliches Unterscheidungsmerkmal bei der Erzeugung von umgangssprachlichen Äußerungen? Gibt es nur eine mundartnahe und eine literatursprachenahe Umgangssprache (Schönfeld, 1977, 170) oder ist die Schichtung differenzierter? Muß man daher mit der Existenz mehrerer Umgangssprachen rechnen? In welchen Funktionsbereichen wird die Umgangssprache (bevorzugt) verwendet und warum? Wie ist die kommunikative Funktion der Umgangssprache in verschiedenen Textsorten? Die Antworten auf diese Fragen dürften eine grundlegende Vorstellung von der Erscheinungsform Umgangssprache abrunden, auf Grund deren auch die Aufstellung eines Systems von umgangssprachlichen Normen beruhen könnte. Der Weg zu diesen Antworten kann jedoch nur über gründliche aufeinander abgestimmte Untersuchungen der Umgangssprache führen, wobei alle Tätigkeitsbereiche und somit auch die geschriebene Sprachvariante zu beachten sind. Linguistische Statistik ist hier sicherlich eine unumgängliche Methode, die fundierte Ergebnisse zu erarbeiten ermöglicht.

In Anbetracht des gegenwärtigen Forschungsstandes ließen sich folgende allgemeine systembezogene Charakteristiken der Umgangssprache skizzieren. Phonetisch läßt sich die Umgangssprache relativ exakt von den Dialekten und von der Hochsprache abgrenzen. Das kann u. a. als ein Kriterium bei der Auswahl des Untersuchungskorpus aus der gesprochenen Sprache benutzt werden, es versagt jedoch bei der Betrachtung der schriftlich fixierten Umgangssprache. Unter dem Blickwinkel der Grammatik[7] kann man von keinen typisch umgangssprachlichen Strukturen reden. Denn die allgemeinen Charakteristiken, wie Neigung zu Setzungen (unvollständige Strukturen infolge sprachökonomischer Gesetzmäßigkeiten) und zur Redundanz (Wiederholungen, Nachträge u. a. m.) sind nicht schlechthin umgangssprachlich, sie sind nämlich auch

in anderen sprachlichen Erscheinungsformen zu finden. Umfangreiche (statistische) Untersuchungen, die unter Beachtung der kommunikativen Postulate qualitativ interpretiert werden, berechtigen erst zur Annahme von in der Umgangssprache bevorzugten, häufigen, u. U. sogar typischen syntaktischen Strukturen. Der umgangssprachliche Status der Lexik ist in verschiedenen Wörterbüchern kodifiziert. Daß die Maßstäbe dafür manchmal divergierend sind, wird schon nach einem oberflächlichen Vergleich zweier Wörterbücher deutlich. Dabei kommen zum Vorschein nationalsprachliche Varianten[8], lexikographische[9] und kontextuale[10] Unterschiede. Die Lexik wie auch die grammatischen Strukturen weisen hinsichtlich ihrer "Entfernung" vom Dialekt bzw. von der Hochsprache innerhalb des Substandards mehrere Schichten auf[11], was einige Linguisten auf z. T. berechtigte Annahmen von mehreren Umgangssprachen schließen läßt.[12] Auf Grund dessen erhebt sich die Frage, ob es noch sachgemäß ist, von den Schichten des Substandards zu sprechen, ob es nicht angemessener wäre, den Begriff "Kontinuum" (Bellman, 1983, 123) einzuführen, das sich vom Pol Dialekt zum Pol Hochsprache erstreckt und mit fließenden Übergängen als komplexe Varietät der Gesamtsprache aufzufassen ist, die in ihrer Vielgestaltigkeit dem Sprachbenutzer zur Verfügung steht. Diese Varietät ermöglicht somit die Realisierung von subtilsten Nuancen des Kommunikationsaktes. Solche Nuancen sind objektiv registrierbar, was nur aufgrund tatsächlich vorhandener Erwartungsnormen des Rezipienten möglich ist. Theoretisch müßte also mutatis mutandis auch die Aufstellung eines Normsystems für den (Text)produzenten annehmbar sein.

4. Zusammenfassend lassen sich für die oben angeschnittenen Probleme folgende Antworten vorschlagen: Eine Definition des gesamten Spannungsfeldes zwischen der Hochsprache und den Dialekten ist nur möglich, wenn man dem gegenwärtigen Zustand Rechnung trägt und in diese differenzierte Zwischenschicht nicht die ursprüngliche Verständigungsfunktion aus früheren Entwicklungsstadien der Sprachgeschichte hineininterpretiert. Die Umgangssprache ist demnach ein Oberbegriff für die sprachlich und funktional differenzierte Erscheinungsform der Sprache, die aus meh-

reren, von den Dialekten bis zur Hochsprache hinreichenden Erscheinungsphasen besteht, welche im Zusammenhang mit der jeweiligen Kommunikationssituation optimal eingesetzt werden können, um entsprechende kommunikative Ziele zu erreichen. Ebenso bleibt die Bezeichnung dieses Kontinuums problematisch, solange man sich damit repräsentativ für das gesamte Kontinuum nur auf eine seiner Erscheinungsformen beschränkt. Für die Systematisierung der Schichtung innerhalb des Kontinuums Umgangssprache sind vor allem zwei Kriterien maßgebend: die territoriale Ausbreitung und die kommunikative Funktion. Die kleinlandschaftliche Umgangssprache ist territorial und funktional begrenzt. Die großlandschaftliche Umgangssprache ist territorial ausgedehnter, und auch ihre kommunikative Funktion ist stärker abgestuft. In letzter Zeit kann die Existenz einer dritten Schicht angenommen werden, die "die Kommunikationsbedürfnisse des Alltags befriedigt und für ein großes Gebiet, in der Tendenz für das gesamte Sprachgebiet gültig ist" (Berthold, 1968, 336). Sie ist ein Verständigungsmittel der Gebildeten[13] und dringt - mit besonderen kommunikativen Aufgaben - immer mehr auch in alle Tätigkeitsbereiche der Schriftsprache ein.

An die Umgangssprache bindet sich in der Regel eine emotionale Komponente, die mit einem gewissen Spontaneitätsgrad bei ihrer Anwendung einhergeht und häufig in inoffizieller erlebnisbetonter Kommunikation vorhanden ist. Darin ist einer der wesentlichen Unterschiede im Vergleich zur Hochsprache zu sehen. Die daraus resultierenden Eigenschaften der Umgangssprache befähigen sie dazu, mit anderen Erscheinungsformen alternierend, besondere funktional-kommunikative Merkmale zu übernehmen. Die Verhältnisse zwischen den beiden "Registern"[14] in einem Text lassen sich nur durch genaue Festlegung der Textfunktion selbst bestimmen. Nur die Ergebnisse gründlich und systematisch konzipierter und durchgeführter Untersuchungen des Phänomens Umgangssprache in allen Funktionsbereichen werden künftig eine zufriedenstellende Antwort auf die Frage geben, was überhaupt Umgangssprache ist.

1 Vgl. Fleischer/Michel (1977, 243 ff.) sowie Große (1982, 45), der für die DDR zehn verschiedene Lebensbereiche unterscheidet.

2 Wiesinger (1983, 185) unterscheidet vier Schichten natürlich gesprochener Sprache: Basisdialekt, Verkehrsdialekt, Umgangssprache, Standardsprache.

3 Aus der amerikanischen Linguistik wird die Bezeichnung Standard(sprache) übernommen (Fleischer/Hartung et al., 1983, 416).

4 Vgl. die Definition von Bußmann (1983, 561): "Überregionales Ausgleichsprodukt zwischen sozialen und regionalen mündlichen Sprachvarianten."

5 Vgl. Bellmann (1983, 109).

6 Es sei auf die Studien von Ballek (1980), Berthold (1968) und Höhne-Leska (1975) verwiesen, die sich vorwiegend mit der Syntax befassen.

7 Abgesehen von einigen wenigen umgangssprachlichen morphologischen Erscheinungen, wie z. B. umgangssprachlichen Abschleifungen und Zusammenziehungen, stellen sich die meisten Probleme im Bereich der Syntax ein.

8 Genaue Angaben über unterschiedliche lexische (auch umgangssprachliche) Aufnahmen im Mannheimer und im Leipziger Duden führt Braun (1979, 122 f.) an.

9 Vgl. Duden (1976-1981), Brockhaus-Wahrig (1980) und Küpper (1956-1964).

10 Die Abhängigkeit der lexikalischen Umgangssprachlichkeit von dem jeweiligen kommunikativen Kontext.

11 "Der Einfachheit halber" bezeichnet Schönfeld (a. a. O.) sprachliche Existenzformen und Sprachschichten verschiedentlich auch als Sprachformen.

12 Zusätzlich ist noch darauf zu achten, daß verschiedene Stilschichten als stilistische Ausprägungen einer vertikalen Gliederung des Lexikons nicht mit Stilfärbungen (derb, familiär, expressiv usw.) identifizierbar sind, obwohl zwischen den beiden Kategorien gewisse Berührungspunkte existieren.

13 Bichel (1980, 382) verwendet die Bezeichnung "Umgangssprache der Gebildeten".

14 S. genaueres zum sprachlichen Register in Hartung/Schönfeld (1981, 97 f., 293 f.)

B i b l i o g r a p h i e

BALLEK, BEATRIX (1980): Zur Syntax in den österreichischen Tageszeitungen "Die Presse" und "Kurier", in: Wiesinger, P. (Hg.): Sprache und Name in Österreich, Festschrift für Walter Steinhauser zum 95. Geburtstag, pp. 121-138, Braumüller, Wien

BELLMANN, GÜNTER (1983): Probleme des Substandards im Deutschen, in: Mattheier, K. (Hg.): Aspekte der Dialekttheorie, Reihe Germanistische Linguistik 46, pp. 105-130, Max Niemeyer, Tübingen

BERTHOLD, HANS (1968): Zur Syntax der ostmitteldeutschen monologischen gehobenen Umgangssprache, als Promotionsschrift bei der Historisch-Philologischen Fakultät der Pädagogischen Hochschule Potsdam, maschinenschriftlich

BICHEL, ULF (1973): Problem und Begriff der Umgangssprache in der germanistischen Forschung, Max Niemeyer, Tübingen

BICHEL, ULF (1980): Umgangssprache, in: Althaus/Henne/Wiegand: Lexikon der germanistischen Linguistik, pp. 319-383, Max Niemeyer, Tübingen

BRAUN, PETER (1979): Tendenzen in der deutschen Gegenwartssprache, Kohlhammer, Stuttgart - Berlin - Köln - Mainz

BROCKHAUS/WAHRIG (1980 -): Deutsches Wörterbuch in 6 Bänden, Wiesbaden

BUßMANN, HADUMOD (1983): Lexikon der Sprachwissenschaft, Alfred Kröner Verlag, Stuttgart

DUDEN (1976-1981): Das große Wörterbuch der deutschen Sprache in 6 Bänden, Bibliographisches Institut, Mannheim - Wien - Zürich

EICHHOF, JÜRGEN (1977): Wortatlas der deutschen Umgangssprachen, 1. Bd., Francke, Bern - München

FLEISCHER, W./HARTUNG, W./SCHILDT, J./SUCHSLAND, P. (Hgg.) (1983): Kleine Enzyklopädie Deutsche Sprache, Bibliographisches Institut, Leipzig

FLEISCHER, W./MICHEL, G. (1977): Stilistik der deutschen Gegenwartssprache, Bibliographisches Institut, Leipzig

GROßE, RUDOLF (1982): Bezeichnungen für Kommunikationsereignisse unter soziolinguistischem Aspekt, in: Linguistische Arbeitsberichte 36, Leipzig

HANNAPPEL, H./MELENK, H. (1979): Alltagssprache, Uni-Taschenbücher 800, Wilhelm Fink Verlag, München

HARTUNG, W./SCHÖNFELD, H. (und Autorenkollektiv) (1981): Kommunikation und Sprachvariation, Akademie-Verlag, Berlin

HERMANN-WINTER, RENATE (1979): Studien zur gesprochenen Sprache im Norden der DDR, Soziolinguistische Untersuchungen im Kreis Greifswald, Akademie-Verlag, Berlin

HÖHNE-LESKA, CHRISTEL (1975): Statistische Untersuchungen zur Syntax gesprochener und geschriebener deutscher Gegenwartssprache, Abhandlungen der Sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig, Philologisch-historische Klasse, Heft 1, Akademie-Verlag, Berlin

KÜPPER, HEINZ (1956-1964): Wörterbuch der deutschen Umgangssprache, Claasen Verlag, Hamburg

MENGE, HEINZ (1982): Was ist Umgangssprache? Vorschläge zur Behandlung einer lästigen Frage, in: ZDL, 49, pp. 52-63

SCHMIDT, WILHELM (1972): Deutsche Sprachkunde, Ein Handbuch für Lehrer und Studierende mit einer Einführung in die Probleme des sprachkundlichen Unterrichts, Volk und Wissen, Berlin

SCHÖNFELD, HELMUT (1977): Zur Rolle der sprachlichen Existenzformen in der sprachlichen Kommunikation, in: Normen in der sprachlichen Kommunikation, Reihe Sprache und Gesellschaft, Bd. 11, Akademie-Verlag, Berlin

WIESINGER, PETER (1983): Sprachschichten und Sprachgebrauch in Österreich, in: Zeitschrift für Germanistik 2, pp. 184-195

Povzetek

O ZVRSTEH SODOBNEGA NEMŠKEGA JEZIKA S POSEBNIM OZIROM NA PODSTANDARD

Zgodovinsko pogojena tradicionalna, na diglosiji temelječa (socialna) členitev nemškega jezika v narečja, knjižni jezik in pogovorni jezik ("Umgangssprache" ali "Substandard") ne ustreza več v celoti dejanskemu stanju. Z vsestranskim napredkom človeške družbe in odnosov v njej sovpada tudi razvoj komunikacijskih procesov, ki postajajo vse bolj zahtevni in diferencirani. Nujna posledica tega so tudi hitre spremembe v jeziku kot komunikativnem sredstvu. Vendar pa te spremembe ne zadevajo zgolj jezikovnega sistema kot takega, temveč dosti bolj njegovo rabo v luči novih pogojev komuniciranja. Tako dialekti sicer še vedno obstajajo, vendar se območje njih rabe močno krči (ekonomski razvoj, industrializacija, migracija prebivalstva, vpliv medijev, šolanja ipd.), še bolj pa se krči njihova funkcijska zasedenost. Zaradi teh razlogov tudi knjižni jezik zgublja nekdanjo elitno vlogo. Na pomenu pa pridobiva vmesna eksistenčna oblika, tako imenovani pogovorni jezik. Ta je bil v preteklosti omejen na manjše ali večje regije, funkcijsko pa osredotočen na izpolnjevanje občevalne funkcije med širšimi množicami. Z razvojem pa se je tudi ta jezikovna pojavna oblika še dodatno vertikalno diferencirala in prevzela nove, tudi nadregionalne sporazumevalne funkcije. Pri tem pa se z narečji, še bolj pa s knjižnim jezikom v rabi ne izključuje, temveč dopolnjuje. Od tod težave z njeno definicijo in poimenovanjem, ki pa jim le - doslej na tem področju zapostavljeno - sistematično empirično raziskovanje jezika v vseh funkcijskih zvrsteh lahko najde prave odgovore.

Vladimir E. Orel
Moskva

CDU 809.198.3-3

STUDIES IN THE ALBANIAN VOCABULARY
(Balkan etymologies 76 - 91)*

gloq

Alb. *gloq* 'matter from eyes, rheum (in eyes); testis', dial. *gëluq* id. (Cipo 1954, 141; Kristoforidhi 1961, 114; Mann 1948, 128) is synonymous with *g(ë)lepë* and it seems quite probable that both of them are morphologically similar. This structural resemblance is of special importance, since the etymology of *gloq* is unknown, while it is widely accepted that *g(ë)lepë* reflects Proto-Albanian (= PAlb.) prefix **ka-* and the stem **laipa* derived from IE **leip-* 'to stick, to cling' (cf. Skt. *avalepa-* 'ointment' < **o̯uo-loipa*). Postulating the same prefix *(gë)* - < PAlb. **ka-* in *gloq*, *gëluq*, one comes to a stem *-loq-/-luq-* which it is correct to identify with *loqe* 'penis, testis' related to Lith. *liaukà* 'gland'. Both *loqe* and *liaukà* reflect a long diphthong in **lēuk-* connected with IE **leuk-* 'white'. The matter from eyes is actually white and IE **leuk-* fits the designation of this kind of pus as well as the term for glands (cf. Slav. **belьmo* 'wall-eye' < **belъ* 'white'). Another semantic pattern is represented in *g(ë)lepë*, with a very interesting parallel in Lat. *lippus* 'discharging matter (from the eyes)' connected with IE **leip-*.

Thus, *gloq* reflects PAlb. **ka-lāukja* < IE **-lēuki̯o-*; the dialectal form *gëluq* is due to the development of unstressed Proto-Albanian root vowel to *-u-* with a later shift of the accent (cf. Orel 1983). As regards the voiced reflex of PAlb. **ka-*, it is found in a number of words, cf. *gështellë* 'lath' < PAlb. **ka-stelna* and the like.

gjuhë

Alb. *gjuhë* 'tongue, language' (Cipo 1954, 159; Kristoforidhi 1961, 129; Leotti 1937, 314-316) and its dialectal va-

riants, Chamian *gluhë* (Mann 1948, 149), Calabr. *gl'u*γε (Meyer 1891, 142) have no satisfactory explanation. Obviously enough, *gjuhë* has nothing to do with Gk. γλῶσσα 'tongue, language' (cf. La Piana 1939, 94: both from IE **glōgh-*) or with the Indo-European word for 'tongue' (despite Barić 1919, 35: *gjuhë* < **gl'undh(u̯ā)* < **dlonghu̯ā)*. According to G. Meyer (1891, 142) this "Zusammenhang... ist nicht erweislich". With the etymology of γλῶσσα in mind, there are no grounds to compare gjuhë and γλῶσσα, the latter being described as "constitué avec le suffixe *-y*$ə_2$-" and derived from * γλώξ (Chantraine 1968, 229-230, s. v. γλῶχες). One might try incidentally to treat *gjuhë* as a borrowing from Greek (Pisani 1959, 102), but it turns out to be impossible for phonological reasons (cf. Walde, Hofmann 1938, 807), since the change **-s-* > PAlb. **-x-* took place long before the first linguistic contacts between Albanian and Greek, while the transformation of *-ō-* into *-u-* is typical of much later periods.

G. Meyer (1891, loc. cit.) has suggested a connection with Alb. *gjuaj* 'to call', *quaj* id., but *gjuaj* is most definitely a secondary variant of *quaj*, resp. PAlb. **klā(u)nja* derived from IE **k̂leu-* (cf. Pokorny 1959, 605), and therefore Meyer's conjecture cannot be supported.

In the Proto-Albanian phonological system IE **s* was treated in much the same way as in Indo-Iranian, Slavic and Lithuanian, namely, there was a special rule similar to the "ruki" rule, although in Albanian it operated in a more restricted position: IE **-s-* > PAlb. **-š-* > Alb. *-sh-* after **ĭ̆* and **ŭ̆* only (for a more detailed description see Orel 1983, 123). Otherwise, intervocalic IE **-s-* underlied PAlb. **-x-* > Alb. *-h-*, *-Ø-*, e. g. *kohë* 'time' < IE **kēsā* compared with Slav. **časъ* id. < IE *kēsos* (despite E. P. Hamp's objections in Hamp 1972).

Now, it is apparent that *gjuhë* violates the "ruki" rule and, to escape contradiction, one needs to find a safer source of *-u-* in *gjuhë*, so that *-u-* would appear in *gjuhë* after the "ruki" rule had operated. Clearly, a promising way is to suggest that *gjuhe* reflects an earlier **gluxa* < **g$l̥_o$sa*, since long sonants **$r̥_o$* and **$l̥_o$* changed to Alb. *-ru-/-ur* and *-lu-/-ul-* in contrast

to short *$\underset{o}{r}$ > *-ir-/-ri-*, *$\underset{o}{l}$ > *-il-/-li-* (cf. Kalužskaja, Orel 1983, 17 ff.). This change followed the prior application of the "ruki" rule.

Such being the case, it is only natural to suggest that *gjuhë* is connected with IE **gel(ə)-* or **g^{w}el(ə)-* (Pokorny 1959, 365) found in Arm. *ekul* '(I) swallowed' OIr. *gelid* 'eats, swallows', Lat. *glutio* 'to swallow', Slav. **glъtati* id. The conjectured semantic shift *'to swallow' ⟶ 'tongue' finds confirmation in another Albanian word for tongue *llapë* obviously derived from *llap* 'to lap up (of dogs or cats)', *lap* id. This verb could be compared with Gk. λάπτω 'to lap up', Lith. *lapènti* 'to swallow', Slav. **lopati* 'to eat up' (cf. Meyer 1891, 237). The same source could be suggested for Hitt. *allapaḫḫ-/allappaḫḫ-* 'to spit' (< IE *$\underset{o}{l}$p-), cf. Kronasser 1962, 431; Tischler 1983, 15. Another example is OIr. *ligur* 'tongue' related to *ligim* 'to lick', Lat. *lingō* id.

Curiously enough, Alb. llap also means 'to chatter, to twaddle'. A more obvious derivational chain is found in Slavic where **lopati* coexists with **lopotati* *to twaddle' implying an unattested word for tongue **lopotъ/*lopotъ* from which **lopotati* is likely to be derived.

lag

Alb. *lag* 'to wet, to soak, to bathe, to wash' (Cipo 1954, 256; Kristoforidhi 1961, 176; Leotti 1937, 545-546; Mann 1948, 233) is of unknown origin and etymological dictionaries do not add any relevant information to this statement (see Meyer 1891, 235: ~ Slav. *Vlaga*; Çabej 1976, 319-320: critical survey of existing etymologies).

The only certain fact (adduced by E. Çabej) is some kind of connection between *lag* and *lëng* 'liquid, juice, broth'. The latter could be treated as PAlb. **langa*, a trace of nasalized present of *lag* < PAlb. **laga*. Further steps will be possible if we accept that *lagët*, *lëngët* 'wet, humid, damp' derived from *lag*, *lëng* is identical with *lëgatë*, *lëngatë*, *ligatë* 'marsh' (the variant *ligatë* has been influenced by *lig* 'ill'). While *lagët*

suggests PAlb. **lágata*, *lëgatë* implies a secondary stress **lagáta*.

The etymology of *lëgatë* has been found by G. Meyer (1892, 323) who has compared it with Illyr. Λούγεον ἔλος (Strab. VII 5,2), Lith. *liūgas* 'marsh' and Slav. **luža* 'puddle, pool'. As regards Illyrian, one could also mention *Lugione* (Tab. Peut.) and Λουγίωνον (Ptol. II 15,3), cf. Mayer 1957. The above forms are based on IE **leug-* (cf. Pokorny 1959, 686 erroneously citing Gk. λῡγαῖος 'shady'). It is possible now to suggest for *lag* a deeper reconstruction **lougō* implying a relatively recent nasalization of *lëng*. Alb. *lagët* and *lëgatë* reflect IE **lougoto-*, an adjective in **-to-* derived from the corresponding verb.

me

Alb. *me* 'insufficient, scanty, not full; insufficience, lack' (Kristoforidhi 1961, 206) and *mej* 'to deprive' have been believed to reflect a borrowing from Latin or Italian (Meyer 1891, 273) which is hardly so. However, the passage on *me* in G. Meyer's dictionary contains the discussion of another possibility, namely, to compare *me* and *mej* with IE **men-* 'small'. This approach is to be most eagerly supported as far as it gives us a chance to reconstruct PAlb. **mena* or **mani-*/**manu-*, the latter coinciding completely with Gk. μάνυ· μικρόν. Ἀθαμᾶνες (Hes.) and Arm. *manr* 'small, thin'.

One detail is of special interest here. In Albanian there is a synonym of *me*: Tosk. *metë*, Geg *metë*. It would be a mistake to treat it as an old derivate, since *-t-* remains unchanged after the final root consonant **-n-*. It seems much more plausible to suggest that *-të* appeared here only after *me* had lost its final root consonant exactly as it happened in the case of *lehtë* 'light' replacing *le(h)* id.

palcë

The Albanian word for marrow is *palcë*, *palçë*, *palsë*, *palëz* (Cipo 1954, 370; Kristoforidhi 1961, 250; Leotti 1937, 920; Buchholz et al. 1977, 380 f.; Mann 1948, 342). The same word

is used to denote 'pith'. The variants *palcë* and *palçë*, as well as *palsë*, are obviously recent transformations of a more archaic and morphologically transparent *palëz* the latter being probably a derivate of *palë* 'pair; fold'. As regards *palë* it is related not only to Slav. **polъ* 'half' and the like (Jokl 1911, 67), but also to Hitt. *palḫi-* 'wide', Lat. *palam* 'evidently, manifestly' and Slav. **polъ(jь)* 'hollow' (Slav. **polъ* and **polъ(jь)* were first compared by H. Pedersen, cf. Vasmer 1971, 320). The meaning of Slav. **polъ(jь)* makes understandable the relationship between Alb. *palë* and *palcë*, since *palcë* designates a substance with which a hollow space within a bone or a plant is filled. Jokl (1911, 83) erroneously believed that the notion of 'openness', resp. 'hollowness' and the same root are reflected by Alb. *shpall* 'to declare'. However, *shpall* is only a phonetic variant of *shpërrall, shpërralloj* id. attested in Kristoforidhi 1961, 336. There is no doubt that *shpërrall, shpërralloj* is derived from *përrallë* 'fable' < Lat. *parabola* 'parable'.

The above Indo-European forms as well as Alb. *palë* and *palcë* should be related to IE **pelə-* expressing the idea of extension, cf. Pokorny 1959, 803 ff.

petë

Alb. *petë* 'layer (of a flaky pâté); metal plate; horseshoe; flat stone' (Kristoforidhi 1961, 257; Leotti 1937, 975; Buchholz et al. 1977, 401) has been rather ambiguously treated by G. Meyer (1891, 330) who has connected the word as well as its derivate *petull* 'small flat stone' with Gk. πέταλον 'leaf, metal plate' (from πετάννυμι 'to spread'). On the other hand, the meaning 'horseshoe' lead Meyer to believe that *petë* is borrowed from Slav. **pęta* 'heel' which is phonetically improbable.

Certainly, *petë* with its underlying notion of 'flatness' reflects IE **petə-* 'to spread' found in Av. *paθana-* 'wide', Gk. πετάννυμι, Lat. *pateō* 'to spread, to be open' and so on. To put it more exactly, *petë* reflects PAlb. **patí-* < IE **potí-* belonging to **petə-*.

Gk. πέτασος 'large cap', as well as Celtic and Germanic

terms for thread (OWelsh *etem*. OE *fæđm* etc.), show that **petə-* was willingly used to form the names for clothes. It is therefore possible to suggest that Alb. *petkë* 'clothes, garments' formerly explained by G. Meyer (1891, 330) as a cognate of Goth. paida χιτών and Gk. βαίτη 'peasant clothes' (which is phonetically contradictory, cf. Pokorny 1959, 92) could be derived from *petë* and described as PAlb. **patikā*. On the other hand, it is remarkable that the same root is also found in two Albanian words for plectrum. If it seems clear as far as *petëz* 'polishing; thin plate; plectrum' is concerned, it is somewhat less obvious (though not less certain) in the case of *patë* 'plectrum' which reflects an independent PAlb. **pata* < IE **potos*.

Now, the fact that the meanings 'clothes' and 'plectrum' are compatible within one family of words gives us a possibility to eliminate one more item in the notorious list of so-called "autochthonic words in Rumanian" without evident parallels or etymologies (cf. Russu 1967, 215-216). Rum. *pînza* 'linen, canvas, cover' finds a good parallel in Alb. *pendëz* 'plectrum' and, moreover, it is borrowed from Albanian since *pendëz* has a transparent structure and is derived from *pendë* 'team (of oxen) etc.' To accept this hypothesis one needs to reconstruct a former meaning 'cover' for the Albanian word.

qep

Besides such words as *qep* 'beak, hammer' and *qepallë* 'eyelid' which are unmistakably qualified as Slavic borrowings (**klepъ*, **klepadlo*), Albanian has a verb *qep* 'to sew (together), to grasp' (Leotti 1937, 1149; Kristoforidhi 1961, 290) which cannot be a loan-word for morphological reasons. Taking into account the existence of *shqep* 'to unrip, to tear', G. Meyer (1891, 223) has looked, rather illogically, for a connection with IE **skep-*, although it is much better to divide *shqep* into a prefix *sh-* (< **eĝhs-*) and *-qep*. Meanwhile, it is equally impossible to derive *qep* from **kep-*, since *qep* has a nominal derivate *qapë* 'hobble' (*o*-grade) excluding any possibility of **kopa* as a source.

Alb. *qep* could be explained as PAlb. **klepa* < IE **klepō*

and compared with Slav. **klepati* 'to beat, to knock' (cf. in particular Russ. клепать 'to join together by riveting') which looks isolated within the Indo-European vocabulary. A further and striking coincidence is found in *o*-grade deverbatives: Alb. *qapë* < **klopā* corresponds fairly well to Slav. **klopъka* (Bulg. клопка 'trap', клопки 'wattled implement to be put on feet to cross deep snow', SCr. клòпка 'trap') being very close to each other. Both *qep* and **klepati* imply a dialectal IndoEuropean verb **klepō*; Slav. **klepati* is hardly of purely onomatopoeic origin despite Trubačev 1983, 9.

qetë

Alb. *qetë* '(jagged) rock' (Cipo 1954, 448; Mann 1948, 416) belongs to a long list of terms conditioned by the specific relief of the Balkans. E. Çabej (1976a, 61) explains the word as a singularized definite plural of *que* (def. pl. *qejt*) 'summit, peak' < IE **k̂loinos*. However, *qetë* bears quite a faint resemblance with *qejt*, and to support this etymology it is necessary to make a number of additional conjectures. It is perhaps more adequate to treat *qetë* as only distantly related to *qye* (both of them reflecting IE **k̂lei-*), the former being derived from PAlb. **klaitā* < IE **k̂loitā* also found in such forms as Welsh *clud* 'heap' and Lith. *šlaĩtas* 'slope', and with other vocalism in Gk. κλειτύς 'slope' OHG. *hlīta* id., MIr. *clīath* 'crates' etc.

ri, r(r)it

The etymology of Alb. *ri* 'new, young, recent' (Cipo 1954, 464; Kristoforidhi 1961, 298; Leotti, 1937, 1204; Mann 1948, 427) and *rit, rrit* 'to move up, to pull up, to increase, to grow' (Cipo 1954, 466; Kristoforidhi 1961, 306: only refl. *rritem* μεγαλώνω; Leotti 1937, 1234 f.; Mann 1948, 439: *rris*) has been clear since Meyer (1891, 367), though certain details need more exact formulation now. G. Meyer has described *rit, rrit* as related to IE **er(ə)d-: *er(ə)dh-* 'high; to grow' (Slav. **orstǫ, *orsti* 'to grow' and the like). He has reconstructed an erlier **rid* > *rit* and also thought of a connection with *ri*.

Clearly enough, *rit* cannot reflect **rid* for phonetic reasons, but it is not absolutely necessary to compare it with **er(ə)d(h)-* the latter being only a derivate of IE **er- : *or-* 'to start moving, to stir' (Pokorny 1959, 326 ff.): Skt. *ṛṇóti* '(he) rises, moves', Gk. ὄρνυμι 'to stir, to put in motion' and the like. IE **er- : *or-* had a *t*-participle **ṛtos* found in Skt. *ṛtá-* 'risen', Lat. *ortus* and, since we know that *t*-stems in Albanian were formed on the basis of this kind of participles, it is correct to conclude that Alb. *rit, rrit* < PAlb. **rita* was derived from the original participle **ṛtos*. A parallel adjectival form in **-no-*, **ṛnos* could be the source of Alb. *ri*, cf. other adjectives derived from **er-* with similar semantic development: ON. *ǫrr* 'quick', OS. *aru* id.

rribë

Alb. *rribë* 'gale, wind; waterfall, torrent' (Cipo 1954, 477; Mann 1948, 439; Buchholz et al. 1977, 489: 'Windzug, scharfer Wind') could be fairly well explained as a noun related to IE **u̯erb(h)-* 'to turn, to bend' (Pokorny 1959, 1153), cf. Goth *waírpan* 'to throw' and the like. The Proto-Albanian source of *rribë* in reconstructed as **wribā* implying zero-grade **u̯ṛb(h)ā* and coinciding in every detail with Lith. *vir̃bas* 'rod, birchrod, twig' and Slav. **vьrba* 'pussy-willow'. As regards the Albanian word, the semantic shift of this kind is very frequent, cf. E. *wind - to wind*. On the meanings of Slavic and Lithuanian words cf. Būga 1959, 656 f. Although the zero-grade is also present in Greek, the *ā*-stem is only characteristic of Baltic, Slavic and Albanian.

shtrek

Alb. *shtrek* 'corpse, carrion' (Cipo 1954, 546; Leotti 1937, 1429; Mann 1948, 502) leads us to the reconstruction of PAlb. **streka* and, further on, to IE**(ts)ter-* 'unclean liquid; manure' (Pokorny 1959, 1031-1032). This equation is quite satisfactory semantically as far as the same IE **(s)ter-* is represented in Slavic by Russ. -CSl. стьрвь νεκρός, ORuss. стьрвь 'corpse, dead body'.

Besides a number of various forms reflecting IE **(s)ter-* (Av. *star-* 'to spot oneself, to sin', Arm. *t'arax* 'pus, liquid', Norw. *stor* 'rot' etc.), we find a group of words with a guttural suffix: Gk. στεργάνος· κόπρων (Hes.), Lat. *stercus* 'excrements', Bret. *stroñk* id., and also Welsh *trwnc* without initial **s-*. Despite Pokorny's reconstruction of a palatal **-k̂-* in Latin and Celtic, **-k-* is obviously more acceptable, and one could postulate IE **ster-k-/*stre-n-k-*, a case of Schwebeablaut supported now by Alb. *shtrek* implying **stre-k-* without nasal element.

trashë

Alb. *trashë* 'thick, fat' (Cipo 1954, 571; Kristoforidhi 1961, 358; Leotti 1937, 1491; Mann 1948, 522) certainly does not reflect Lat. *crassus* 'fat' or Vulg. Lat. **grassus* id. (Meyer 1891, 435). It seems to be originally connected with agricultural activities, cf. *tokë e trashë* 'fat/fertile soil'. I suggest to derive it from **trousos*, an extension of IE **treu-* (Pokorny 1959, 1072 f.): Gk. τρύω 'to destroy, to exhaust', Welsh *trewis* '(he) struck', Lith. *trūniù, trūnýti* 'to rot', Slav. **trovǫ, *truti* 'to destroy. Alb. *trashë* is quite close to Slav. **truxa* '(hay) dust' < **trousā* (cf. Vaillant 1972, 56) and Lett. *tràuslis* 'fragile, brittle'. The semantic shift could be supported by what we find in supposed Baltic derivates of IE **tres-* or **treḱ-*. The stem in question is reflected in Lith. *trę̃šiù, trę̃šti* 'to rot, to manure', *trešėti* 'to rot', Lett. *tresu, tresêt* id. The corresponding noun is *trąšà* 'manure, dung', *trašaĩ* 'motes, specks' while the adjective is *trąšùs* 'fat, fertile (of soil)', a striking phonetic and semantic parallel of Alb. *trashë*. As far as in Lithuanian forms with a nasal coexist with forms in *-u-* (cf. *trąšà* ~ *trūšà*, cf. Buga 1959, 178) it seems possible to treat nasalized variants as secondary and to equate Alb. *trashë* to Lith. *trąšùs*, the latter conceivably reflecting **trūs-*. If not so, the Lithuanian adjective still remains a fairly good semantic parallel to *trashë*.

ve, vë

Alb.*ve, vë* 'to put, to place' (Cipo 1954, 600; Kristoforidhi 1961, 375; Leotti 1937, 1607-1608; Mann 1948, 547) has a few bad etymologies and dramatically lacks a satisfactory one. While Mann (1952, 38) compared *ve* with Hitt. *waššmi-* 'to sell', Lat. *venum dāre* id. and the like (which is phonetically excellent, but semantically poor), Çabej (1976a, 278-280) thought of *ve*<PAlb. **wedna* related to Gk. οὖδας 'ground, surface', Arm. *getin* id. (< **u̯edeno-*) which is semantically possible, but implies a number of phonetic and morphological difficulties, the comparison of οὖδας and *getin* being complicated by the initial οὐ- of the Greek word. Moreover, **ud-/*u̯ed-* looks like a nominal stem (cf. also Friedrich 1952 s. v. *utne* 'earth') while in Albanian it is a verb, not a noun. Çabej's reconstruction also seeems to be phonetically contradictory since *-n-* of the stem is rhotacized in Tosk (cf. participle *vura*) which is possible if *-n-* reflects **-sn-*, but not **-dn-*.

It seems reasonable to keep the prototype **wesna* for *ve*, but to connect it not with **u̯es-* 'to sell', but with **u̯es-* 'to stay, to live etc.' (Pokorny 1959, 1170): Skt. *vásati* '(he) stays', Av. *vaŋhaiti* id., Arm. *goy* '(he) is', MIr. *fō(a)id* '(he) spends the night', Goth *wisan* 'to be'. Hitt. *ḫu̯iš-* 'to live'. Then it is necessary to treat PAlb. **wesna* < IE **u̯esnō* as a causative, and this is the only point in this etymology that seems to be rather weak since causatives in **-n-* are unknown in Albanian.

vrap

Alb. *vrap* 'run, running; haste, hurry, gallop' (Cipo 1954, 618; Kristoforidhi 1961, 388; Leotti 1937, 1642; Mann 1948, 564) is usually believed to reflect IE **u̯erp- : *u̯rep-* (Meyer 1891, 487 supported in Pokorny 1959, 1156). It is, nevertheless, phonetically impossible, as far as initial **u̯r-* was never unchanged in Albanian where it was regularly substituted by *rr-*.

To escape contradictions it is necessary to treat the initial *v-* in *vrap* as a prefix, cf. *v-des* 'to die', *v-ras* 'to kill', *v-djerr* 'to leave', *f-le* 'to sleep'. The prefix is usually re-

constructed as PAlb. *au- < IE *ou- in spite of evident phonetic difficulties since *-wr-, *-wl- are likely to change to Alb. -rr-, -ll-. It is therefore much better to reconstruct a thematized prototype *awa- < IE *ou̯o- also found in Skt. ava-, áva- 'down', Av. avā- id. (Reichelt 1909, 302). Thematization could be also suspected in Hitt. u̯a-, u̯e-, cf. uda-, u̯eda- 'to bring', cf. Benveniste 1962, 33. For Slav. *u-, Lith. au- and OPruss. au- see Endzelīns 1905, 60f.; Fraenkel 1920, 26.

Alb. vrap implies PAlb. *awa-rapa, an o-grade noun which makes one think of a motivating verb with *-e- as a root vowel. I believe, this verb is Alb. rjep, rrjep 'to strip off (skin or bark), to tear off' < PAlb. *repa related to Lat. rapiō 'to seize, to grasp', Lith. aprẽpti id. etc. The crucial point of this etymology is the semantic shift 'to tear (off)' → 'to run (away)'. One could adduce a number of similar facts, cf. Russ. драть 'to run away', дать деру id., dial. удор 'running away' ~ Russ. драть 'to tear (off)'; Ukr. чесати 'to go, to run', Russ. чесать 'to move, to go quickly' ~ Slav. *česati 'to scratch, to tear off'; Maced. каса 'to trot', SCr. кȁсати id. ~ Slav. *kasati (sę) 'to touch' < IE *kes- 'to cut'. The same semantic shift is valid for Alb. vdjerr 'to leave' (< *'to run away') ~ PAlb. *awa-derna derived from IE *der- (denoting 'tearing off' and 'running away' despite Pokorny 1959, 204 and 206 suggesting homonymy); Skt. dr̥ṇā́ti '(he) bursts' ~ drā́ti '(he) runs away'; Gk. δέρω 'to strip off (skin') ~ aor. ἔδρᾱν '(I) ran away'.

One finds a strikingly close parallel to Alb. vrap < PAlb. *awa-rapa in Illyrian PN Aurupium, Aurupio which seem to be identical with wrap as far as root and prefix are concerned (cf. Mayer 1957, 69; on au- in Illyrian see Krahe 1955 s. v.). It is worth mentioning that there is another etymological possibility for vrap if one thinks of Lett. rāpt 'to creep', OPruss. rīpaiti 'folget' (cf. Trautmann 1910, 416, 425), Lat. rēpere 'to creep' and the like. It could be conjectured that IE *rep- as a verbum movendi reflects a metaphorical use of *rep- 'to tear off; to grasp'.

yll, hyll

Alb. *yll, hyll* 'star' (Cipo 1954, 625; Kristoforidhi 1961, 139, 391; Leotti 1937, 1661; Mann 1948, 571) is enigmatic. It sounds so much like the Indo-European word for sun that it caused G. Meyer (1891, 460) to think that *(h)yll* could be actually derived from **sulno-* (Slav. **sъlnъce* 'sun') or **sūl-* (Oir. *sūil* 'eye'.) However, it is impossible to explain *(h)yll* as a derivate of IE **sāu̯el- : *sūl-* without violating regular phonetic correspondences between Albanian and Indo-European. This resemblance should be therefore qualified as a coincidence. Initial **s-* of the Indo-European word could not possibly develop to Alb. *h-/ Ø-* since its normal reflection is Alb. *gj* before any vowel, and it is difficult to find reasonable exceptions of this rule.

The etymology I am going to suggest here is based on a recently discovered phonetic rule attested by two Albanian words, *qytet* 'city' and *grykë* 'throat'. In Orel 1985 Alb. *qytet* is treated as a proof of a very particular phonetic transformation PAlb. **-ĭwĭ-* > Alb. *-y-* since *qytet* reflects Lat. **cīvitāte(m)* 'city'. The same rule is applied to *grykë* < PALb. **grĭwīkā* related to IE **gʷrīu̯ā* 'neck'.

Now, I believe Alb. *(h)yll* to be the third case for which this rule should be postulated and I derive *(h)yll* from PAlb. **xĭwila* connected with IE **skiu̯ā* 'light, shadow', **skəi-* 'to shine' (Pokorny 1959, 917): Skt. *chāyā* 'glitter', Gk. σκιά 'shadow' ON. *skī* 'hypocrisy', Lett. *seja* 'shadow', Alb. *hie* id. etc. The corresponding verb is found in Goth. *skeinan* 'to shine', Slav. **sijati* etc. It is worth mentioning that the Proto-Albanian reconstruction **xĭwila* is supported by dialectal data, namely, by a curious plural *uvill, ovill* 'stars' (Meyer 1891, 460; Mann 1948, 571). The present etymology facilitates the interpretation of Alb. *hyj* 'God' which can be treated now not only as a singularized plural of *hyll*, but - with more efficiency - as a result of the semantic shift attested in IE **deiu̯o- : *diu̯eu-*.

Proto-Albanian suffix **-il-a* is definitely related to the Indo-European suffix of postverbal adjectives **-l-* (Arm. *-l* in the infinitives, Lyd. *-l-* in the preterite, Lat. *-lo-* in nomina

agentis etc., cf. Brugmann 1904, 328; Ivanov 1965, 49 f.; Ivanov 1981). The element *-*w*- is probably connected with PAlb. *-*w*- > Alb. -*v*- in aorists where it is treated as a trace of Indo-European preterial *-*u̯*-, probably from *-H^{w}-, for more details see Orel 1985a. Since Greek and Slavic data point to a set *$s\hat{k}eiH$- (cf. Illič-Svytyč 1971, 199), it is of some importance that preterites and infinitives in *-*u̯*-/*-*i̯*- (cf. Slav. **sijati*) are characteristic of sets. Therefore, PAlb. **xiwila* implies IE *$s\hat{k}iu̯ilo$- and an earlier *$s\hat{k}(e)iH^{w}$-*ilo*-. It is highly plausible that Proto-Albanian possessed a corresponding verb **xiwa* < IE *$s\hat{k}(e)iH^{w}\bar{o}$ though it was never attested in Albanian.

ziej

Alb. *ziej* 'to boil, to cook' (Cipo 1954, 635; Kristoforidhi 1961, 394; Leotti 1937, 1687; Mann 1948, 581) has been treated by Çabej (1976a, 326 f.) as a cognate of Skt. yásati '(he) boils', Gk. ζέω 'to boil' etc. derived from IE *$i̯es$- (Pokorny 1959, 506; cf. also Camarda 1864, 89). This etymology cannot be accepted for it is based on a gratuitous hypothesis supposing IE *$i̯$- > Alb. *z*-. Meyer (1891, 485; 1896, 106) and Jokl (1931, 294) were at least conscious it was phonetically impossible and thought of a Greek borrowing in Albanian (*ziej* < Gk. ζέω). However, their explanation is not quite adequate since it does not take into account the existence of *zie* 'to boil, to cook'.

I believe that both *zie* and *ziej* are of Indo-European origin though they are not connected with *$i̯es$-. Alb. *zie* and *ziej* form a pair similar to *bie* 'to carry' ~ *(m)baj* 'to hold' *djeg* 'to burn' ~ *dhez* 'to put on fire'. Here the second verb in every pair is a causative formed with the Indo-European suffix *-*ei*- > PAlb. *-*j*- : *(m)baj* < PAlb. *-*barja* < IE *$bhorei̯\bar{o}$ (= Gk. φορέω), *dhez* < PAlb. **dedžja* or **dadžja* < IE *$dhe/og^{w}hei̯o$ (= Lat. *foveō*), cf. Pedersen 1900, 323 f.; Jokl 1916, 105; Jokl 1923, 333. It is therefore possible to explain *zie* as PAlb. **džera* identical with Gk. θέρομαι 'to become hot, to warm, to burn' and OIr. *fogeir* '(he) warms' based on IE *$g^{w}her\eth$ (for the phonetic development of *zie*, cf. *bie*). Alb. *ziej* should be explained as an old causative *$g^{w}herei̯o$ < PAlb. **džerja*. The

thematic present found in *zie* is rather rare; usually it is substituted as in Slav. **grěti* < IE **$g^{w}hr\bar{e}$-* (this stem variety also exists in Albanian, cf. *ngroh* 'to make warm' - Pedersen 1900, 320). As far as *zie* is now a dialectal relic in Albanian and medial and causative meanings are easily neutralized with this type of verbal semantics, the lack of semantic contrast between *zie* and *ziej* seems to be quite understandable.

* *The preceding paper of this series see in Indogermanische Forschungen, 1986 (in print).*

References

BARIĆ 1919 - *H. Barić. Albanorumänische Studien. Sarajevo, 1919.*

BENVENISTE 1962 - *E. Benveniste. Hittite et indo-européen. Etudes comparatives. Paris, 1962.*

BRUGMANN 1904 - *K. Brugmann. Kurze vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen. Strassburg, 1904.*

BUCHHOLZ et al. 1977 - *O. Buchholz, W. Fiedler, G. Uhlisch. Wörterbuch Albanisch-Deutsch. Leipzig, 1977.*

BŪGA 1959 - *K. Būga. Rinktiniai raštai. II. Vilnius, 1959.*

ÇABEJ 1976 - *E. Çabej. Studime gjuhësore. Prishtinë, 1976, t.I.*

ÇABEJ 1976a - *E. Çabej. Studime gjuhësore. Prishtinë, 1976, t.II.*

CAMARDA 1864 - *Dh. Camarda. Saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese. Livorno, 1864.*

CHANTRAINE 1968 - *P. Chantraine. Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots. I - II. Paris, 1968.*

CIPO 1954 - *Fjalor i gjuhës shqipe. Përpil.nga B. Cipo et al. Tiranë, 1954.*

ENDZELĪNS 1905 - И. Эндзелин. Латышские предлоги. I. Юрьев, 1905.

FRAENKEL 1920. - *E. Fraenkel. Syntax der litauischen Präpositionen und Postpositionen. Heidelberg, 1920.*

FRIEDRICH 1952 - *J. Friedrich. Hethitisches Wörterbuch. Heidelberg, 1952.*

Hamp 1972 - Э. Хемп. *Miscellanea. - In:* Этимология 1970. Москва, 1972,263 - 271.

ILLIČ-SVITYČ 1971 - В. М. Иллич-Свитыч. Опыт сравнения ностратических языков. Введение. Сравнительный словарь *(b* - К). Москва, 1971.

IVANOV 1981 - В. В. Иванов. Происхождение славянских глагольных форм на - 1. - *In:* Советское славяноведение, 1981, *No.* 6, 91 - 102.

JOKL 1916 - *N. Jokl. Beiträge zur albanesischen Grammatik. - Indogermanische Forschungen XXXVII, 1916 - 1917, 90-122.*

JOKL 1923 - *N. Jokl. Linguistisch-kulturhistorische Untersuchungen aus dem Bereiche des Albanischen. Berlin - Leipzig, 1923.*

JOKL 1931 - *N. Jokl. Zur Geschichte des albanischen Diphtongs -ua-, -ue-. Indogermanische Forschungen XLIX, 1931, 274-300.*

KALUŽSKAJA, OREL 1983 - И. А. Калужская, В. Э. Орел. Наблюдения над отражением индоевропейских слоговых сонантов *$r̥$, *$l̥$, *$m̥$, *$n̥$ в албанском языке. - *In*: Славянское и балканское языкознание. Проблемы языковых контактов. Москва, 1983, 17 - 22.

KRAHE 1955 - *H. Krahe. Die Sprache der Illyrier. I. Wiesbaden, 1955.*

KRISTOFORIDHI 1961 - *K. Kristoforidhi. Fjalor shqip-greqisht. Red. A. Xhuvani. Tiranë, 1961.*

KRONASSER 1962 - *H. Kronasser. Etymologie der hethitischen Sprache. 1 - 4. Wiesbaden, 1962 - 1963.*

LA PIANA 1939. - *A. La Piana. Studi linguistici albanesi. Palermo, 1939.*

LEOTTI 1937 - *A. Leotti. Dizionario albanese-italiano. Roma, 1937.*

MANN 1948 - *S. E. Mann. An Historical Albanian-English Dictionary. London - New York - Toronto, 1948.*

MANN 1952 - *S. E. Mann. The Indo-European Consonants in Albanian. - Language XXVIII, 1952, 31-44.*

MAYER 1957 - *A. Mayer. Die Sprache der alten Illyrier. I. Wien, 1957.*

MEYER 1891 - *G. Meyer. Etymologisches Wörterbuch der albanischen Sprache. Strassburg, 1981.*

MEYER 1896 - *G. Meyer. Albanesische Studien. V. Wien, 1896.*

OREL 1983 - *V. E. Orel. Albanian nominal inflexion: Problems of origin. - Zeitschrift für Balkanologie XIX, 1983, 121-130 (H. 2).*

OREL 1985 - В. Э. Орел. Балканские этимологии 40-43. - Балканско езикознание. 1985. *No I (in print).*

OREL 1985a - *V. E. Orel. Proto-Albanian verb: Problems of reconstruction. - Zeitschrift für Balkanologie XXI, 1985 (in print).*

PEDERSEN 1900 - *H. Pedersen. Die Gutturale im Albanischen. - Kuhn's Zeitschrift XXXVI, 1900, 277-340.*

PISANI 1959 - *V. Pisani. Saggi di linguistica storica. Torino, 1959.*

POKORNY 1959 - *J. Pokorny. Indogermanisches etymologisches Worterbuch. Bern - München, 1959.*

REICHELT 1909 - *H. Reichelt. Awestisches Elementarbuch. Heidelberg, 1909.*

RUSSU 1967 - *I. I. Russu. Limba traco-dacilor. Bucaresti, 1967.*

TISCHLER 1983 - *Tischer J. Hethitisches etymologisches Glossar. Mit Beitr. von G. Neumann. I. Innsbruck, 1983.*

TRAUTMANN 1910 - *R. Trautmann. Die altpreussischen Sprachdenkmäler. II. Göttingen, 1910.*

TRUBAČEV 1983 - Этимологический словарь славянских языков. Праславянский лексический фонд. Под ред. О. Н. Трубачева. Москва, 1983. вып. 10.

VAILLANT 1972 - А. Вайан. Русское корх 'кулак'. - *In:* Русское и славянское языкознание. К 70-летию члена-корр. АН СССР Р. И. Аванесова. Москва, 1972.

VASMER 1971 - М. Фасмер. Этимологический словарь русского языка Пер. и доп. О. Н. Трубачева.*III*. Москва, 1971.

WALDE, Hofmann 1938 - *A. Walde. Lateinisches etymologisches Wörterbuch. 3. Aufl., neubearb. von J. B. Hofmann. I. Heidelberg, 1938.*

Povzetek

DONESKI K ALBANSKEMU BESEDIŠČU

(BALKANSKE ETIMOLOGIJE 76-91)

Članek vsebuje predloge etimologij za naslednje albanske lekseme: gloq *'izcedek iz oči; modo'*, gjuhë *'jezik'*, lag *'zmočiti, namočiti, kopati, umiti'*, me *'nezadosten, pičel, nepoln; nezadostnost, pomanjkanje'*, palcë *'mozeg'*, petë *'plast (neke jedi); kovinska plošča; kopito; ploščat kamen'*, qep *'sešiti, zgrabiti'*, qetë *'nazobčana skala'*, ri *'nov, mlad, nedaven'*, r(r)it *'premakniti navzgor, potegniti gor, (na)rasti'*, rribë *'mrzel) veter; slap, hudournik'*, shtrek *'truplo, kadaver'*, trashë *'debel'*, ve vë *'položiti'*, vrap *'teči, tek; hiteti, galopirati'*, (h)yll *'zvezda'*, ziej *'kuhati'*.

Václav Blažek
Příbram

CDU 807.5-541.2

GR. πίθηκος

The Greek word πίθηκος (Archilochos, Aristophanes, Plato, Aristoteles), Dor. πίθακος "ape", πίθων, -ωνος "little ape" (Pindaros) does not have any convincible Indo-European etymology. The old comparison with Lat. *foedus* "beastly, foul" etc.[1] is obviously improbable and the word is rather borrowed from an unknown source.[2]

It is logical to us to seek the source of the word in the territory where the ape is an usual animal; Africa is the nearest of such places. And really, I have found some very similar words with the same meaning in Afroasiatic languages:

Berber: Tuaregh *ăbiddaou (ăbiddo)*, pl. *ibiddaouen* "ape"[3];

Chadic: **bədi* "monkey"[4] or **b-d/*b-r* id.[5] or **bʌr(ʌ)jʌ* id.[6]

The root can be found in three of the four branches of Chadic languages:

Western: Hausa *bĭrì*, Ngizim *buǰi*, *veǰi*, Bolewa *bido*; High Western Chadic **p[i]t:* Gerka *pet*, *pət*, Sura *pit*[7], Kofyar *dapit*;

Biw-Mandara: Ga'anda *fiče*, Tera *viðə*, Bachama *buramey* "(red-placed) monkey"[8]; Margi *pču*, Lamang *vəǰi*, Wandala *vərə*, Gider *birya*, Musgu *ăfri(g)*, *avriyaku*; Kotoko: Affade *flī*[9];

Masa: Masa (= Banana) *fi̱ra*, *vīra*, Zime *vir*.

Compare also

Eg. *bnw* "baboon".[10]

If this Chadic-Berber isogloss is connected with Eg. *bnw*, we must suppose an original glottalized dental stop in Chadic *(*ɓ)* and in Berber too *(*ḍ)*. (In the Berber dialects the variance *ḍ* ~ *d/dd* is possible.) The reconstruction of Pre-Chadic **ɓ* for the protoword seems to me very convincible; compare Tera *viʃə* "ape" and Ngambag (a language of the Chari group of the Nilo-Saharan family) ɓɛ̀ʃɔ̀ "baboon".[11] It seems that there we

have reflexes of two consonants in Chadic: *r (comp. Illič-Svityč's *rj) and * δ < *rH. The Afroasiatic protoform was probably *bʌrʌ/*bʌrHʌ.

The most probable source of the Greek root πιθ- can be an old Lybico-Berber dialect where the form *-biḍ- can be supposed.[12]

Let us look at to the Greek words again. They have the guttural suffix; it occurs in some other names of animals too: μύρμηξ, Dor. μύρμᾱξ "ant", ψιττακός "parrot".[13]

The root πιθ- is the oldest of Greek names for ape. A word with this meaning was mentioned for the first time in 7th century B. C.[14], whereas κῆβος, κῆπος, κέβλος have not been known before Aristoteles (4th century B. C.). The other names are compounds (κέρκωψ, κερκοπίθηκος; κέρκος "tail") or metaphores (καλλίᾱς; κάλλος "beauty").

The main problem is the phonological aspect of borrowing. We can accept the substitution of Lybico-Berber *ḍ by Greek θ, but then it is not clear why π stays as reflex of *b; Greek borrowings from Semitic and Egyptian have the original b[15].

I think that the following explanations are possible:

1) The Afroasiatic word came to the Greek language through a Mediterranean language in which voiced stops give voiceless.

2) The prototype of πιθ- was *phith- (e. g. *biḍ- > *ḅiḍ- *bhidh-), what gave, by assimilation, πίθηκος[16].

3) The source of πιθ- is the other word: Eg. *p;tt* "baboon".[17] This hypothesis is phonologically more convincible than the above-mentioned etymology.[18]

It is not possible to be sure which of these hypotheses is the true one.

1 *Boisacq 1916: 782-3, with reference to F. Solmsen; Walde-Pokorny II 186.*

2 *Schrader-Nehring I 16, Chantraine III 900.*

3 *Foucauld I 26; a-/i- is the article.*

4 *Newman 1977: 29, n. 85.*

5 *Newman-Ma 1966: 237, n. 65*

6 *Illič-Svityč 1966: 15, n.1.6.*

7 *Stolbova 1977: 156.*

8 *Carnochan 1975: 464.*

9 Seetzen 1816: phlih; compare Sölken 1967: 235, 356.

10 Erman-Grapow I 458. Eg. n can be the reflex of a liquid; compare pnw "mouse" // Chad. *pʌrʌ "mouse, rat" (Hausa ɓ̄erā́, Somrai dēberē) // Sem. *pa'r- (Akkad. pirurutu "rat", Hebr. pērā "rat, mouse", Arab. fār, fa'r "rat, mouse"); Cohen 1974: 167, n. 359, Gouffé 1970: 38-9, Illič-Svityč 1966: 29, n. 5.6. -- An Afroasiatic cluster of a liquid and a laryngeal or a pharyngeal gives a glottalized dental in Chadic and Berber: Chad. *bəδi "night" (Newman 1977: 29, n. 92), *b-δ- id. (Newman-Ma 1966: 238, n. 72), *bʌ'dʌ id. (Illič-Svityč 1966: 15, 18, n. 1.2): Bolewa bəδi; Angas pār, Sura pār; Buduma əgveeδ-ən, Daba vuδu, Logone vadδe, Affade fădē, Ngalo wúdi, budi, Sao fade, Gulfei fáde, fa'de, Kuseri mváde; Dera bə́ri, Guduf viδe, Ngamo viδo, Wandalo vaδiya; Masa fiddigia, Sokoro bade(m) etc. (Rössler 1979: 20, n. 1; Sölken 1967: 188, n. 25) // Berb. *-bʌḍ- "night": Tuaregh ehoḍ, pl. ihaḍân, Kabyl Sous iḍan, aḍan, Shilh iiḍ, Ghadames iḇaḍ(ən), Nefusi uəṭ, Beni-Snous êḍ, êd, pl. iddə̄n etc. (Prasse 1969: 21, 45, n. 145; Destaing 1914: 249) // Eastern Cushitic *bʌr- "evening, night": Saho-Afar bar "night"; Sidamo berō "yesterday", Jadiya bieballa id. (Dolgopol'skij 1966: 55) // Southern Sem. *baʿr- "voyager la nuit": Soqotri bó'or, Mehri bâr etc. (Leslau 1938: 92).

11 Proto-Chari *ɓaδi (Thayer 1967: 79) is probably an old borrowing from Chadic languages.

12 It is known that there have been old contacts between Greece and Libya before 700 B. C.

13 Chantraine III 900.

14 In two fragments of Archilochos' fables (7th century B. C.); Schrader-Nehring I 16.

15 Compare βράθυ "a kind of juniper, sabine" < Sem. *burāṯ- "juniper" (Aram. bᵉrāt, Syr. bᵉrōtō, Hebr. bᵉrōš, Akkad. burāšu; Boisacq 1916: 131), βάλσαμον "balsam" < Sem. *baśam- (Masson 1967: 77-8) etc.

16 Compare, f. e., πεύθομαι IE *bheudh-.

17 Erman-Grapow I 500.

18 Compare, for Eg.ʒ > Gr.ι, f. e. βῖνος "grand vase de terre servant a conserver le vin et les provisions" < bʒḳ.t "récipient pour garder l'huile, unité de mesure" (Masson 1967: 79). -- In the time of the Middle Kingdom ṯ had often been merged with ṯ and it usually changed into an allophon of ṯ (Korostovcev 1963: 98-9). For the substitution of Eg. ṯ by Gr.θ compare: ζῦθος "Egyptian barley beer" (Herodotos), ζύθος "barley wine" (Hesychios) etc. < jt "barley", Copt. jūt, jōt id. (Ernštedt 1953: 27-32).

References

BOISACQ E. Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Heidelberg, Paris, 1916.

CARNOCHAN J. Bachama and Chadic. In: Hamito-Semitica; ed. by J. and T. Bynon. The Hague, Paris, 1975, p. 459-68.

CHANTRAINE P. Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots. Paris, 1968-76.

COHEN M. Essai comparatif sur le vocabulaire et la phonétique du chamito-sémitique. Paris, 1947.

DESTAING E. Dictionnaire français-berbere (dialecte des Beni-Snous). Paris, 1914.

DOLGOPOL'SKIJ A. B. Materialy po sravnitel'no-istoričeskoj fonetike kušitskih jazykov: gubnye i dental'nye smučnye v načal'nom položenii. In Jazyki Afriki. Moskva, 1966, p. 35-88.

ERMAN A., GRAPOW H. Wörterbuch der ägyptischen Sprache, Bd. 1-6 Berlin 1971.

ERNŠTEDT P. V. Egipetskie zaimstvovanija v grečeskom jazyke. Moskva, Leningrad, 1953.

FAUCAULD Ch. de Dictionnaire touareg-français, t. 1-4. Alger, 1951-52.

GOUFFÉ C. Compléments et précisions concernant le haousa dans le cadre de l'Essai comparatif de M. Marcel Cohen. Comptes rendus du Groupe Linguistique d'Etudes Chamito-Sémitiques, t. XIV. Années 1969-70, p. 27-43.

ILLIČ-SVITYČ V. M. Iz istorii čadskogo konsonantizma: labial'nye smučnye. In: Jazyki Afriki. Moskva, 1966, p. 304-55.

KOROSTOVCEV M. A. Vvedenie v egipetskuju filologiju. Moskva, 1963.

LESLAU W. Lexique soqotri. Paris, 1938.

MASSON E. Recherches sur les plus anciens emprunts sémitiques en grec. Paris, 1967.

NEWMAN P. Chadic classification and reconstructions. Afroasiatic Linguistic 5/1, 1977, p. 1-42.

NEWMAN P., MA R. Comparative Chadic: phonology and lexicon. Journal of African Languages, 5/1, 1966, p. 218-51.

PRASSE K.G. A propose de l'origine de H touareg (tahaggart). Det Kongelige Danska Videnskabernes Selskab, Historisk-filosofiske Meddelelser 43,3, København, 1969.

ROSSLER O. Berberisch -tschadisches Kernvokabular. Africana Marburgensia 1979, 1/2, p. 20-32.

SCHRADER O., NEHRING A. Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde I-II. Berlin, Leipzig, 1917-23.

SÖLKEN H. Seetzen Affadeh. Ein Beitrag zur Kotoko-Sprachdokumentation. Berlin, 1967.

STOLBOVA O. V. Opyt rekonstrukcii verhnezapadno-čadskih kornej. In: Jazyki zarubežnogo Vostoka. Moskva, 1977, p. 152-60.

THAYER L. J. A comparative-historical phonology of the Chari languages. Supplemento n. 9 agli Annali -- vol. 36 (1976), fasc. 4, Napoli 1976.

WALDE A. Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen. I-III. Hrsg. J. Pokorny. Berlin, Leipzig, 1928-32.

Sažetak

GRČ. πίθηκος

Za objašnjenje porijekla grčke riječi πίθηκος *postoje tri mogućnosti:*

1) jedna afroazijska riječ došla je u grčki jezik kroz neki mediteranski jezik u kojem su zvučni praskavi suglasnici dali bezvučne;

2) protoriječ za πιθ- *bila je *phith-;*

3) πίθ- *poteklo je od eg. pꜣtt "pavijan", što je uvjerljivije nego prethodna etimologija.*

No ne može se reći koja je od tih hipoteza točna.

Alemko Gluhak
Zagreb

CDU 802/809.1-03

TWO NOSTRATIC ETYMOLOGIES

1. **qamʌ "dry, warm"*

In my earlier paper[1] I reconstructed the Nostratic word **qamʌ* "dry, warm"; this etymological nest can be enlarged with some new examples:

AA: Sem. **ḥmm* "to be warm": Hebr. *ḥām* "warm", Ugar. *ḥm*, Syr. *ḥammīmā*, Akkad. *emmu*, Arab. *ḥāmm*; Eg. *ḫmm* "to be warm, to be hot"[2], Kopt. (Saïd.) *hmom* "to become warm"[3, 4];

Kart. **qam-* "to dry, to dry up", **qmel-* "dry": Georg. *xm-*; *xmel-*; Megrel. *xum-*, *xom-*; *xumla-*, *xomula-*, *xomila-*; Chan *xom(b)-*; *xom(b)ula-*[5];

Urart. **ama* "fire" in *amaaštubi* 1 sg. aor. "I lighted, I fired"[6];

? ND: Tsez "spring": Tsez *im*, Khvarshi *ime*, Hunzib *emed*, Bezhitin *emeda*, *emedas*, Hinukh *ix* (7);

IE **Ham-* and **Hem-/Hom-* "warm"; **Hom-e-sHo-* (or *Ham-e-sHo-?): Hitt. *hamešha-* "spring"; Germ. **ameza-*: OHG *amaro*, *amari*, German *Emmer* "triticum dicoccum"; **Hom-el-jo-*: Toch. A *omәl*, B *emalye*, emalle[8]; **Ham-* in **am-er* (**āmōr*, **āmr*) "day": Gr. Hom. *ēmar*, *-atos*, Att. *hēmérā*, *améra*; Arm. *aur*[9];

? Etr. *ampile* "may"[10], probably from **am* "warm?" + **pile* < Nostr. **pal'ʌ* "to burn"[11] x **piɣwʌ* "fire"[12];

Ural.: Finn. *aurinko* "sun"; Saami K *avr* "flame, fire"; Udm. *omi̯r* "warm air coming out from a stove", *omi̯ri̯-* "to begin to burn"; Komi *i̯mravni̯*, *i̯mi̯rtni̯* "to blow (about warm wind)"; Mari *úmi̯r* "warm, quiet (about weather)"[13];

? Tung. *āp-* "to get sunburnt": Evenki *āp-* "to get sunburnt", Neghidal *ām-* "to smoulder"[14];

ChK "warm": Koryak *om*, Alyutor *um*, Itelmen *om*[15]; "warmth": Chukchi, Koryak, Itelmen *omom*, Kerek *umum*[16];

2. **bagE or *Pakʌ "cold"*

IE *"paG-* "cold": Gr. *pēgylís* adj. f. "frosty, icy", *pagós* m. "ice, hoarfrost", *pákhmē (*paksnā)* "(hoar)frost"[17], *pagerós* "cold, icy", *Pagreús,* the name of north wind in Cilycia[18];

Ural. **pəkšə* "hoarfrost": Komi *puž* "(hoar)frost", Komi-Permyak (manuscr. vocabularies from the XIXth century) *pužim* id.; Udm. *pužmer* "hoarfrost"; Mari *pokšim* "morning frost; hoarfrost"[19];

Alt.: Mong.: WMong. *begere-* "to bi chilled, to feel the cold"; Khalkha *bārä-* id.; in Inner Mongolia *bāräg* "chilly"[20]; Tung. *bäγī-* "to get frost-bitten": Evenki *bäγī-*, Even *bäi-/bäji-*, Neghidal *bäjī-*, Ulch *bäi-/bäji-*, Manchu *bäjä-*, Jurchen *péi* ("cold")[21,22].

If Uralic and Altaic words belong together, then the reconstruction **bagE* is possible; if, however, Uralic and Indo-European words belong together, then the Nostratic form would be **Pakʌ*.

1 *Gluhak 1977:53, Kart. +IE +Ural. +ChK +?ND.*

2 *D'jakonov 1965:49.*

3 *Till 1978:48.*

4 *That the Afroasiatic data belongs to this nest, was suggested to me by Václav Blažek. He emphasized that AA ḥ of the word stays (instead of expected ḫ < Nostr. q) under the influence of AA *ḥm "to be sour, to be salty" (Hebr. ḥāmēṣ id.; Eg. ḥmȝ "salt"; Greenberg 1970:62), which word was compared with IE *om- (and *am-) "raw, bitter" (OI amlá- "sour"; Gr. ōmós "raw"; Lat. amārus "bitter"; Dutch amper "sharf, bitter"; Pokorny 1959:777-8; Sem. +IE f.e. in Bomhard 1981:439).*

5 *Klimov 1964:263, 266.*

6 *Meščaninov 1978:37-8.*

7 *Bokarev 1959:231, Hajdakov 1973:96.*

8 *Čop 1971:62-3. - L. G. Greenberg (1981:81-2) is of the opinion that IE *e/om- cannot give Hitt. ḫam-. -- P. Poucha (1955:47-8) has Toch. A oməl < *āmel-; Toch. A (o)məlsuneyā instr. "calor, ardor, fervor", A omlyi id., B emalya id.*

9 *Pokorny 1959:35, with Tocharian examples (added to *ām-er- by A. J. Van Windekens).*

10 *Pfiffig 1969:289, TLE No. 805.*

11 *Illič-Svityč 1967:337 s. v. goret' 1, IE+Ural. +Dr.*

12 *Illič-Svityč 1967:352 s. v. ogoń 1, IE+Alt. +Kart. +AA. Yenisei *p^{h}al "hot", Verner 1977:8, Yen. +Nostr.*

13 Čop 1971:22-3, Ural.+IE.

14 SSTMJa 1.47; Nostr. q gave regularly Alt. Ø-:

15 JaNSS 5.277, 338, 346.

16 Skorik 1958:22.

17 Pokorny 1959:787, under *pă̆k'-, *pă̆g'- "to fasten, to make firm".

18 Toporov 1972:44-5; he argued the connection between pag- "cold" and *pă̆g'- "to fasten, to make firm".

19 Lytkin-Guljaev 1970:231.

20 Todaeva 1981:130.

21 SSTMJa 1.119.

22 J. Rahder (1963:90-2) has, apart from Greek and Tunguz examples, these words: Karen (Kawnsawng) pye "cold", Karen byu-tu "ice", Tibetan (Lhasa) p'e "hoarfrost"; Kawitsin pei-wi "cold", Zapotec pi "to be cold", Popoluca payik "cold", Crow bî, biə "snow". It is possible that some of them are connected with *bagE or "PakʌΛ.

References

BOKAREV EVGENIJ A. 1959. Cezskie (didojskie) jazyki Dagestana. Moskva: Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR.

BOMHARD ALLAN R. 1981. Indo-European and Afroasiatic: new evidence for the connection. In: Bono homini donum Pt. I, ed. by Y. Arbeitman and A. Bombard. Amsterdam, 351-474.

ČOP BOJAN. 1971. Zum Ursprung des hethitischen Suffixes -ša-. In his Indogermanica minora I. Sur les langues anatoliennes / Zu den anatolischen Sprachen/ K anatolskim jezikom, 62-84. Razprave / Dissertationes VIII, Razred za filološke in literarne vede / Classic II: Philologia et litterae. Ljubljana: Slovenska akademija znanosti in umetnosti / Academia scientiarum et artium slovenica.

--- . 1974. Indouralica I. Dela / Opera 30/1, Razred za filološke in literarne vede / Classis II: Philologia et litterae.

Ljubljana: Slovenska akademija znanosti in umetnosti / Academia scientiarum et artium slovenica.

D'JAKONOV IGOR M. 1965. Semito-hamitskie jazyki. Moskva: Izdatel'stvo Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury.

GERCENBERG LEONARD G. 1981. Voprosy rekonstrukcii indoevropejskoj prosodiki. Leningrad: Nauka, Leningradskoe otdelenie.

GLUHAK ALEMKO. 1977. Nostratica. Suvremena lingvistika 15-16, 49-56. Zagreb: Zagrebački lingvistički krug Hrvatskog filološkog društva, Institut za lingvistiku Filozofskog fakulteta, Školska knjiga.

GREENBERG JOSEPH H. 1970. The languages of Africa. Third edition. Bloomington: Indiana University; The Hague: Mouton & Co.

HAJDAKOV SAID M. 1973. Sravnitel'no-sopostavitel'nyj slovaŕ dagestanskih jazykov. Moskva: Izdatel'stvo Nauka.

ILLIČ-SVITYČ VLADISLAV M. 1967. Materialy k sravnitel'nomu slovarju nostratičeskih jazykov. In: Ètimologija 1965, 321-373. Moskva: Izdatel'stvo Nauka.

JaNSS 5. 1968 = Jazyki narodov SSSR. Tom pjatyj: Mongol'skie, tunguso-mańčžurskie i paleoaziatskie jazyki. Leningrad: Izdatel'stvo Nauka, Leningradskoe otdelenie.

KLIMOV GEORGIJ A. 1964. Ètimologičeskij slovaŕ kartvel'skih jazykov. Moskva: Izdatel'stvo Nauka.

LYTKIN VASILIJ I., GULJAEV EVGENIJ S. 1970. Kratkij etimologičeskij slovaŕ komi jazyka. Moskva: Izdatel'stvo Nauka.

PFIFFIG AMBROS JOSEF. 1969. Die etruskische Sprache. Versuch einer Gesamtdarstellung. Graz: Akademische Druck- u. Verlagsanstalt.

POKORNY JULIUS. 1959. Indogermanisches etymologisches Wörterbuch. I. Band. Bern und München: Francke Verlag.

POUCHA PAVEL. 1955. Thesaurus linguae Tocharicae dialecti A. (Monografie Archivu orientálního, vol. XV) Praha: Státní pedagogicke nakladatelství.

RAHDER JOHANNES. 1963. Etymological vocabulary of Chinese, Japanese, Korean and Ainu. Part 5. Orbis XII/1, 45-116.

SKORIK P. Ja. 1958. K voprosu o klassifikacii čukotsko-kamčatskih jazykov. Voprosy jazykoznanija 1/1958.

SSTMJa 1. 1975 = Sravnitel'nyj slovaŕ tunguso-mańčžurskih jazykov. Materialy k etimologičeskomu slovarju. Tom I I: a - ŋ. Leningrad: Izdatel'stvo Nauka, Leningradskoe otdelenie.

TILL WALTER C. 1978. Koptische Grammatik (saïdischer Dialekt). 5. Auflage. Leipzig. VEB Verlag Enzyklopädie.

TLE 1968 = Testimonia linguae Etruscae. Selegit recognovit indice verborum instruxit Maximus Pallottino. Editio altera. (Biblioteca di studi superiori, vol. XXIV) Firenze: La Nuova Italia Editrice.

TODAEVA BULJAŠ H. 1981. Jazyk mongolov Vnutrennej Mongolii. Materialy i slovaŕ. Moskva: Izdatel'stvo Nauka, Glavnaja redakcija vostočnoj literatury.

TOPOROV VLADIMIR N. 1972. O proishoždenii neskol'kih russkih slov (K svjazam s indo-iranskimi istočnikami). In: Ètimologija 1970, 21-45. Moskva: Izdatel'stvo Nauka.

VERNER G. K. 1977. Voprosy èvoljucii obščeenisejskogo jazyka v svete nostratičeskih rekonstrukcij. In: Konferencija Nostratičeskie jazyki i nostratičeskoe jazykoznanie. Tezisy dokladov, 7-10. Moskva: Institut slavjanovedenija i balkanistiki AN SSSR.

DVIJE NOSTRATIČKE ETIMOLOGIJE

*U članku je proširena već ranije predložena etimologija nostr. *qam^ "suh, topao" i predložena je mogućnost rekonstrukcije nostr. *bagE ili *Pak^ "hladan".*

Metka Furlan
Ljubljana

CDU 809.198.7-03

HITTITE huelpi- "YOUNG, TENDER, FRESH" AND IE $^{+}$Hulp-, $^{+}$Hlup-

The following contribution offers a new etymology of the Hittite term huelpi- which can through IE root $^{++}$Huelep- be related to IE $^{+}$Hulp-, $^{+}$Hlup- "fox, wolf, cat". The relation indicates that the old expression for naming offerings to the gods is hidden in the IE forms $^{+}$Hulp-, $^{+}$Hlup-.

The etymology of the Hittite huelpi- (adj.) has since Hrozný's relation to IE $^{+}$g^{u}elbh- "womb, young one", cf. OInd. gárbha- "mother's body", Av. garəwa- "idem", Gr. δέλφαξ "young pig", OHG kalb "calf"[1], remained on weak phonetic and semantic basis.

Also later attempts, cf. the relation to OHG welf "young dog, young one"[2] and the relation to Arm. xeɫb "vegetable tissue"[3], have remained insufficient for they have not taken account of the results of the laryngeal theory which justifiably rejects Hrozný's postulate: Hittite h- and hu- from IE gutturals[4].

Hitt. huelpi- (adj.) "young, tender, cute, fresh" which, according to Goetze[5] a substantivised adj. meaning "young animal" while according to the latest discoveries of the Hitt. text Instructions for Temple officials more likely defining "first-fruits" and "firstlings"[6], is a term used by the Hittite for describing the most positive features of live and

unlive nature, for they, by using a substantivised form of huelpi-, named their vegetable and animal sacrifice for the gods.

Considering the fact that no clear examples to verify Hitt. -alC- from IE +-elC- are to be found[7] the Hitt. i-stem adjective huelpi- should be reconstructed as +Huelp-i-.

In the above mentioned Hitt. term there's hidden IE root ++Huelep-, +Huélp-, +Hulép- "tender, cute, fresh, young, beautiful". The initial laryngeal can as prothetic vowel be shown in Gr. and Arm.

The reconstructed root semantically and phonetically corresponds to the one noted by Oštir[8] in Arm. gołar "tenero, tenero e dolce, molle, morbido, soave, piacevole". On the basis of the reconstruction +uolp$_e$ro- from IE root +uolep- he linked the Arm. form with Lat. lepidus "niedlich, zierlich, allerliebst", lepōs, -ōris "Feinheit, Anmut, heiter Witz"[9] and Lith. lepùs "weichlich, verzärtelt". The relation between IE +Huelep- and Arm. gołar and the above mentioned Lat. and Lith. forms is very appealing. The initial laryngeal does not exclude it, for it is known that IE +u- as well as IE +Hu- were shifted into Arm. g-. Cf. for the former Arm. gitem "know" from IE +ueid- "know" and Arm. gini "wine" from IE +uoino- "idem"[10] and for the later Arm. gełmn "wool, fleece", Hitt. hulana-, both from IE +Huel(ə)-[11]; Arm. goy "is", Hitt. huiš- "live", Goth. wisan, all from IE +Hues- "be, dwell, live"[12]. The question arises wether Oštir's reconstruction of the Arm. word can be justified. IE +-p-, +-t-, +-k- after

nasals and liquids correspond to Arm. -b-, -d-, -g-[13]. Arm. gołar should therefore probably be reconstructed as +u̯ol-ᵊro-[14]. The relation between Arm. gołar and IE root ++Hu̯elep- is therefore vague. It does not, however, prevent us from relating Lat. and Lith. forms to this root.

The reconstructed root ++Hu̯elep- in some vowel alternation with a prothetic vowel which points to +H corresponds to IE expressions reconstructed by Pokorny[15] +u̯l̥p-, with metathesis +lup- which in most IE languages mark the fox, as well as the wolf and the cat.

Gr. ἀλώπηξ (f.), gen. ἀλωπέκος "fox" must be reconstructed as +Hu̯lōp-ek'-. The early dissimilatory falling of digama should of course be accounted of. This in Gr. is not a sole example. Compare Gr.Hom. ἐμέω , cf. OInd. vámiti, Lat. vomere, Lith. vémti; Gr.Hom. παΐς , gen. παιδός "boy" instead of +παϝις , gen. παϝιδος[16].

Short o-grade of IE root +Hu̯lep- can be seen in Lith. lãpė "fox". The same vowel grade is found in OPr. lape "fox" and Lett. lapsa "idem". Lettic -s- is probably from IE +-k'- which can be found in Lat. volpēcula, though with a bare vowel grade of the same root. Schulze[17] thought of syncope when mentioning the Lett. form which accordingly may indicate IE form +Hu̯lop-ek'- or Hu̯lop-ək'-?

Lat. volpēs "fox" pointing to a bare vowel grade is originally an ē-stem with a secondary nom. -s as vātē-s "prophet"[18].

Perhaps Goth. wulfa "wolf", OHG wolf, ASax. wulf should be related to IE +Hu̯elep-. The majority of scholars see in

these Germanic forms the starting form $^{+}$ulk^{u}os[19] while Zupitza[20] saw in them the IE form $^{+}$ulpos. Such reconstructed Germanic forms can be related to MPers. gurpak "domestic cat". Lidén[21] here assumed an Arian starting point $^{+}$urpa- comparing it to Lith. vilpišỹs "wild cat". Iran.-Balt. $^{+}$ulpo- originally should have meant "wild cat" and only secondarily in Pers. "domestic cat".

In. Arm. aɫuēs, gen. aɫuesu "fox" Frisk[22] saw a perfect parallel to Gr. ἀλώπηξ "idem". By relating these two he probably didn't take into account Schulze's reconstruction $^{+}$ἀϝλωπεκ-. Such starting Gr. form cannot be related to Arm. aɫuēs. Arm. equivalent to Gr. $^{+}$ἀϝλωπεκ- should begin with initial g-. About Arm. g- from IE $^{+}$u- or $^{+}$Hu- see the above mentioned remarks in the text. The Arm. form should be reconstructed as $^{+}$Hlupek'o-. Thematic form of IE $^{+}$Hlup-ek'- is conditioned by the rule about Armenian accent, cf. Arm. eber < IE $^{+}$ebheret, OInd. ábharat, Gr. ἔφερε[23]. IE $^{+}$-p- in mid-vowel position through $^{+}$-ph- passed into Arm. -w-, cf. Arm. ew "and, also" from IE $^{+}$epi, OInd. ápi "also, then", Gr. ἐπί; Arm. hoviv "shepherd" from IE $^{+}$oui-pā[24]. After the falling of pre-accent -u-, cf. Arm. orcam "vomite" < $^{+}$orucám[25], the Arm. w caused the change of Arm. -l- into -ɫ-. The initial Arm. a- is a vocalised laryngeal $^{+}$H, cf. Gr. ἀλώπηξ and Hitt. huelpi-.

Av. urupa- "weasel" according to the general opinion but "fox" according to the latest discoveries, as Hofmann[26] assumes from the texts and reconstructs it as $^{+}$lupē (cf. Lat.

+volpē), is also related to IE +Hlup-.

Av. urupi- "fox" is an i-stem with its starting form +lupi-. Lat. lupus "wolf" should also be included here.The later should be regarded as a form inherited from IE +Hlup- and not as the one taken over from Sab.[27]. The same vowel alternation of the root probably contain Kimr. llywarn "fox", OCorn. louuern, MBret. louarn[28]. OInd. lopāśá- "fox, jackal" and Av. raopi- "idem" point to a vṛddhi form of the IE +Hlup-.

Owing to the appearance in the above mentioned expressions for fox, a wolf and a cat of the same root attested in Hitt. huelpi-, Lat. lepidus, lepōs, -ōris, Lith. lepùs, there is a need to have a closer look at the role of these animals with Indoeuropeans. The original meaning of IE +Hulp-, +Hlup- is "young, tender, cute, fresh". Here a hypothesis forces itself that all these above mentioned forms do not point to an old IE expression for naming the beast as Pokorny[29] assumed but they reveal one of the oldest expressions for naming offerings of Indoeuropens. It therefore reveals an old sacral role of the fox, the wolf and the cat. The reason for the total loss of traces of this role should be looked for in the break-through of new ideas or religions which all wanted to supress the old spirit and offering connected with it. Ukr. pohánin "wolf" besides "pagan; the one who is impure",cf. póhań "impurity, corruption, filthiness", probably taken over from Lat. pāgānus, clearly points to the above mentioned hypothesis.

Indoeuropean lexica shows that Indoeuropeans often named

their tributes using a term "young; chaste; without being added to; what is fresh; cute, tender" or with a superlative "beautiful". When the tribute was abandoned this term only marked a concrete sacrificial object that is a sheep, a pig, a horse etc.

Thus how from OHG adj. frisc "fresh" an OGH noun friscing, translated in same cases as "hostia, victima, holocaustum"[30], was derived. At the same time the same term is often used to mark a pig and a sheep[31]. MHG vriscing means only "young sheep or young pig" and also "tax". Modern German Frischling has retained only a non sacral meaning "wild boar".

A similar principle can be found in Slav. +prěsnъ +"fresh, row, without addition". A derivation +oprěsnъkъ, cf. ORuss. oprěsnъkъ with its meaning "hostia" beside "unleavened bread" Slov. dial. presmec "Easter bread" originally probably meant +"sacrifice, the thing which is pure, nothing is added to it".

Also OHG zebar "sacrificial animal", ASax. tīber "idem", tīfer, Goth. tibr "sacrifice"[32], ONor. tifurr "god"[33], Arm. tvar "ram" from +dīp̆- most likely indicates the above shown semantic chain. Perhaps one should see in Pokorny's reconstruction +dīp̆-[34] < +dei̯(ə)p- the IE root +dei̯(ə)- "hell glänzen, schimmern, scheinen", cf. OHG zeiz "zart, unmutig"[35]. To the German forms MHG ungezibere, Modern German Ungeziefer "vermin" or "unreines, nicht zum Opfer geeignetes Tier"[36] must also be related.

The same principle of marking can be observed also in Hitt. uzu šuppa (nom.-acc.n.pl.) < +šuppai̯a "cultic pure meat" from

šuppi- "pure"[37].

The hypothesis that in the semantic chain in the principle of naming sacrifice to the gods realizes itself as a term marking a concrete sacrificial object, while the beginning of the same chain points to the quality of the sacrificial object is also illustrated by Norv. sau "sheep", Swed. sö,ONor. saudr "idem". These markings are phonetically identical with Goth. saubs "sacrifice". All these terms must be related to OIsl. sjóða "boil, cook", ASax. séoðan, Eng. seethe, OHG siodan "boil" which all correspond to IE root $^{+}$seu-t- "boil, move quickly"[38]. The above shown semantic chain points to an old pagan offering of cooked mutton[39]. After abandoning the sacrificing the term with its meaning "sacrifice" or "cooked mutton" was given a completely non sacral, concrete meaning "sheep".

Pokorny assumed the IE $^{+}$ulp-, $^{+}$lup- to be original forms for naming the beast. Zupitza[40] shared the same opinion, for he saw in these forms the original meaning "the one who tears" and therefore connected $^{+}$ulp-, $^{+}$lup- beside $^{+}$ulk^{u}- with IE root $^{+}$uel(ə)-, cf. Lat. vellō "rupfen, zupfen,raufen".

The central meaning of IE $^{+}$Huelep- is "fox". This in original home of the Indoeuropeans probably didn't arouse fear, above all one cannot assume her greed for fowl. This could happen much later. Dating from the same period are probably also single linguistic "tabuistische Umbildungen" as Pokorny expressed himself. Riegler[41] also spoke of the mythical and folcloric role of the fox as well as Peuckert[42], but both

saw in it a demonic power, arousing fear in man. Tabuistic expressions for the fox in different IE languages do not reject their statements, but this, probably, is not the original role of the fox. It is not a mere coincidence that the citation used by Grimm[43] to show a horse as a sacrificial animal and with it the man's irresistible greed for consuming horse's meat which, at the time of Christianity was strictly forbidden, testifies in favour of the fox. It seems that her meat was equally esteemed as that of the horse's. But the peoples wouldn't have esteemed fox's meat if the fox had aroused in them such fear as is generally attributed to her; "Hieronymus adv. Jov. lib. 2. (ed.basil. 1553.2, 75): Sarmatae, Quadi, Vandali et innumerabiles aliae gentes equorum et vulpium carnibus delectantur". A citation which points to the consumptiom of cat's meat which runs:"Otto friscing 6,lo: audiat, quod Pecenati et hi qui Falones vocantur crudis et immundis carnibus, utpote equinis et catinis usque hodie vescuntur" must also be understand in the same context.

The wolf as well as the fox and the cat must have aroused in the mind of Indoeuropean man a glowing strength and, owing that, an esteemed animal. From this originates also an old desire for identification with him, cf. personal nouns such as Lat. Vlp(ius), Lupio, Lupus, Lupillus etc.; OHG Wolf (e.g. Wolf Zenebus, noted in 1424, who was a knight, as well as Wolf v. Stain, noted in 1291), Gal. Λουερνιος etc.

And last but not least the legend about the beginning of the Roman empire shows that the wolf originally in the mind

of the Indoeuropean man was not a demonic destructive animal as it is generally assumed[44].

The previous arguments do not finally define the sacral role of the fox, the wolf and the cat. A firmer decision about this role would demand an interdisciplinary research.

My thanks are due to professors Bojan Čop and Varja Cvetko-Orešnik for critical observations and to Blaga Juvan for translation.

References:

1. Hrozný, Die Sprache der Hethiter 111 ref. 5.
2. Von Brandenstein by Tischler, Hethitisches etymologisches Glossar II 26o.
3. Schultheiss by Tischler, l.c.
4. Nowadays owing to laryngealistically oriented scholars, above all Kuryłowicz, Cuny, Benveniste, Couvreur and a couple of younger scholars, it is obvious that the origin of the Hitt. ḫ is to be searched for in IE phoneme which contemporary linguistics defines as a laryngeal without knowing its real phonetic value. A great many etymologies which are based on the above mentioned Hrozný's equation are absolete nowadays. On the other hand a lot of Hittite terms are still waiting for their real parallels. Also such etymologies as those of later which all, with slightly different, but in fact the same implications, continued Hrozný's hypothesis, are at present no longer verified. A good synthetical review of the history of the search for Hitt. ḫ is well presented in Polomé's article in Language, XXVIII (1952) 444fol. So nowadays it is perfectly clear that Hitt. ḫalzāi "calls" should be derived from +Hlt-ē- which is related to Lat. lessus "Totenklage" < +let-tu-s (Čop, Linguistica X (197o) 96fol.). Before Čop a slightly different attempt was made by Juret in his Vocabulaire étymologique de la langue hittite (Limoges 1942) 2o. Juret,

however did not take the vowel alternation in the verb stem into account and reconstructed Hitt. ḫalzāi as +Ael--t- (A=laryngeal=H_2) and related it to Goth. lapon "call" < +Al-ét-. With this Hrozný's relation of the Hitt. ḫalzāi in Die Sprache der Hethiter 4o ref. 5 to OHG, MHG kallon "chat, gibber", ChSl glasъ, glasiti, Czech. hlásati "call" as well as Pedersen's comparison with Gr. καλέω "call" (Hittitisch und die andere indoeuropäischen Sprachen 121) remain merely a document about the development of the Hittite linguistics.

5. Goetze, Ancient Near Eastern Texts^2 (1955) 2o7fol.
6. Milgrom, JAOS 96 (1976) 575fol.
7. Polomé, Language XXVIII (1952) 455 only gives a hypothesis about this sequence, choising an inapropriate example because Hitt. ḫalkiš "seed" with the initial laryngeal cannot only imply the reconstruction +Helki-, cf. Hitt. ḫarki- "white" from +Harg'-i- related to Gr. ἀργός "white, shining", OInd. árjuna- "licht, weiss" (Tischler, o.c. I 177). Recently a rule about IE +-e- to Hitt. -a- prior the resonant + consonant has been postulated, cf. Oettinger, Die Stammbildung des hethitischen Verbums 139 ref. 11. But there are no clear examples for the sequence treated above.
8. Oštir, Wörter und Sachen IV (1912) 217.
9. It seems that also Slav. +lěpъ, as vrddhi form linked with Lat. lepōs, -ōris by Machek, Etymologický slovník jazyka českého^2 327, is related to the terms mentioned above. A different account to Slav. +lěpъ was made by Mühlenbach-Endzelin, Lettisch-deutsches Wörterbuch II 41o and Berneker, Slavisches etymologisches Wörterbuch I 711. Both compare Slav. +lěpъ with Lett. laipns "affable, friendly" (a far semantic side!). Otherwise Meringer, Wörter und Sachen V 149fol., who relates to OInd. liptá- "the one/which sticks", Gr. λίπος "fat", Goth. bileiban "leave", Lith. limpù "stick".
10. For both see Meillet, Esquisse d'une Grammaire comparée

de l'arménien classique[2] 158.

11. Peters, Untersuchungen zur Vertretung der indogermanischen Laryngale im Griechischen 41.
12. Pokorny, IEW 117o. Pokorny's reconstruction of IE root $^{+}$ues- is corrected owing to the recent laryngealistic researches.
13. Meillet, Esquisse[2] 31.
14. Čop, personally.
15. Pokorny, IEW 1179.
16. Schulze, KZ XLV 287fol.; Specht, KZ LIX 118. A different account of the falling of digama in Gr. ἑμέω can be seen in Schwyzer, Griechische Grammatik I 222 ref. 5.
17. Schulze, l.c.
18. Hofmann, Aufsätze zur Indoiranistic II 488.
19. Kluge-Mitzka, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache[17] 869.
2o. Zupitza, Die germanischen Gutturale 16.
21. Lidén, KZ LVI 189.
22. Frisk, Griechisches etymologisches Wörterbuch I 83.
23. Meillet, Esquisse[2] 19.
24. Meillet, o.c. 31.
25. Meillet, o.c. 19.
26. Hofmann, l.c.
27. Osthoff, IF IV 278.
28. So Čop, personally. Otherwise Pokorny, IEW 1179.
29. Pokorny, l.c.
3o. J.Grimm, Deutsche Mythologie I[3] 44fol.
31. J.Grimm, l.c.
32. Pokorny, IEW 222.
33. Kluge-Mitzka, EWD[17] 8o6.
34. Pokorny, IEW 222.
35. Pokorny, l.c. 183.
36. Kluge-Mitzka, EWD[17] 8o6.
37. Friedrich, Hethitisches Wörterbuch 198.
38. Falk-Torp, Norwegisch-dänisches etymologisches Wöterbuch II 952; Pokorny, IEW 914.

39. Conclusion by Falk-Torp, l.c.

40. Zupitza, l.c.

41. Riegler, Archivium Romanicum XVII (1939) 405fol.

42. Peuckert, Handbuch des deutschen Aberglaubens III 179.

43. J.Grimm, o.c. 41

44. Havers, Neuere Literatur zum Sprachtabou 41.

Povzetek

HETITSKO huelpi- "MLAD, NEŽEN, SVEŽ" IN IDE. +Hulp-, +Hlup-

Prispevek ponuja novo etimologijo hetitskega leksema huelpi- "mlad, nežen, svež", ki ga je možno prek ide. korena +Huelep- povezati z lat. lepidus "niedlich, zierlich, allerliebst", lepōs, -ōris "weichlich, verzärtelt" in z ide.izrazi za "lisico, volka, mačko", ki jih je Pokorny rekonstruiral +ulp-, +lup-. Povezava sili v domnevo, da se v ide. tvorbah +Hulp-, +Hlup- skriva staro poimenovanje za darove bogovom.

Marko Snoj
Ljubljana

CDU 809.199

INDOEUROPEAN $^{+}\underline{e}$ IN LUWIAN

In the article are presented reflections of IE short $^{+}\underline{\check{e}}$ in the cuneiform Luwian. Based on the material from DLL and HW it was established that IE $^{+}\underline{\check{e}}$ in the neutral positions reflects as -a- while in the non-neutral positions (before or behind Proto-Luw. $^{+}\underline{\hat{i}}$ and behind $^{+}\underline{\hat{u}}$) reflects, at least in graphics, as i.

There are many hazy facts in the historical phonetics of the IE-Anat. languages. In the present article I am trying to clear up a developing course of IE $^{+}\underline{\check{e}}$ in the cuneiform Luwian. I present examples with rather acceptable etymologies which contains Proto-Anat. $^{+}\underline{e}$ from Laroche's Dictionnaire de la langue louvite (DLL) and Friedrich's Hethitisches Wörterbuch (HW). DLL has been until now the most systematical collection of Luw.[1] words. Proto-Anat. $^{+}\underline{e}$ is generally identic with IE $^{+}\underline{\check{e}}$, with exception of borrowed words which came in the language(s) after IE parting.

First, I have to present reflections of IE $^{+}\underline{\check{e}}$, $^{+}\underline{\bar{e}}$ and $^{+}\underline{\check{o}}$, $^{+}\underline{\check{a}}$ in the IE-Anat. languages in the neutral positions:

IE	Proto-Anat.	ti-group					tsi-group
		Luw.	HLuw.	Pal.	Lyc.	Lyd.	Hitt.
$^{+}\check{e}$	^{+}e	a	a	a	a	a	e/i
$^{+}\bar{e}$	$^{+}\bar{i}$, $^{+}\bar{e}$(?)	i	i	i		i	$\bar{i}/\bar{e}$
$^{+}\check{o}$	$^{+}\dot{a}$(?)	a	a	a	e	a	a
$^{+}\check{a}$	^{+}a	a	a	a	a	a	a

Second, I want to point at the inexact cuneiform writing, which had been destined for Akkad. language and has not been adapted to IE-Anat. languages successfully enough. So, we don't know the exact phonetic value of the cuneiform signs /u̯i/ and /pi/ in Luw. that are the topics of the present ar-

ticle. In all probability we have to read the vowel of these two signs, at least in cases where it doesn't reflect IE $^{+}\underline{i}$ and $^{+}\underline{\bar{e}}$ (or $\underline{i}$-diphtongs) as a bit palatal semivowel which, unfortunatly, in writing has coincided with the real $\underline{i}$ from mentioned sources. Below in the text I always deal with the orthographic but never with the phonetic values of discussed signs.

I also have to remind on Hitt. assibilation of dentals, which is caused by Proto-Anat. $^{+}\underline{\overset{\vee}{i}}$, $\underline{\bar{e}}$ (i.e. IE $^{+}\underline{\overset{\vee}{i}}$, $^{+}\underline{\hat{i}}$ and $^{+}\underline{\bar{e}}$) but never $^{+}\underline{\overset{\vee}{e}}$.

At last, in the Luw. orthography the Proto-Anat. $^{+}\underline{e}$ is distinguished from $^{+}\underline{\overset{\bullet}{a}}/\underline{a}$ by the fact that IE $^{+}\underline{l}$, $^{+}\underline{r}$, $^{+}\underline{m}$, $^{+}\underline{bh}$, $^{+}\underline{dh}$ and $^{+}\underline{gh}$ are doubled behind accented IE $^{+}\underline{\acute{e}}$; IE $^{+}\underline{s}$ is doubled also behind unaccented IE $^{+}\underline{\overset{\vee}{e}}$, while all these consonants are written singly behind Proto-Anat. $^{+}\underline{\overset{\bullet}{a}}/\underline{a}$ (Čop 1970: 85 ff.).

Examples of Proto-Anat. $^{+}\underline{e}$ in the neutral positions:

1) Luw. $\underline{aya}$- "faire", HLuw. $\underline{aia}$-, Lyc. $\underline{a}$- = Hitt. $\underline{\hat{i}ia}$- "machen, tun" (DLL 23, HW 80). The Hitt. and Luw. verb may be from $^{+}\underline{\hat{i}\hat{i}ia}$-, IE reduplicated Pres. $^{+}\underline{\hat{i}\hat{i}i\bar{e}}$- from the root $^{+}\underline{\hat{i}\bar{e}}$- "werfen, machen, tun" (Tischler 1978: 339). So, there is no $\underline{e}$ in this Anat. verb.

2) Luw. $\underline{akuwa}$- "boire", Pal. $\underline{ahu}$- "trinken" (?) = Hitt. $\underline{eku}$- "trinken" (DLL 24, HW 40), Toch. AB $\underline{yok}$- "to drink", IE $^{+}\underline{ak^{\hat{u}}a}$- : $^{+}\underline{\bar{e}k^{\hat{u}}}$- "Wasser, Fluss" (Pokorny 1959: 23, Čop 1971/2: 35 f.). The Anat. verb is the result of IE ablaut $^{+}\underline{\bar{e}}$: $^{+}\underline{a}$ (> $\underline{a}$). Luw. $\underline{a\text{-}kuwa}$- might be also a generalized weak stem which is found in Hitt. Pres. 3. Pl. $\underline{akuu\hat{a}anzi}$.

3) Luw. $\underline{annari}$- (according to Rosenkranz 1952: 21) "eine wünschenswerte Eigenschaft", cf. Luw. $\underline{annar\text{-}ummi}$- "fort" = Hitt. $\underline{innar\text{-}a\text{-}\hat{u}ant}$- "rüstig (?)", Luw. $^{D}\underline{Annarumienzi}$ = Hitt. $^{D}\underline{Innara\text{-}\hat{u}antes}$ (DLL 27, HW 83) < Proto-Anat. $^{+}\underline{\acute{e}n\text{-}nar\text{-}a}$- "strenght, vigour" < IE $^{+}\underline{\acute{e}n\text{-}n^{\circ}r\text{-}o}$- = Slav. $^{+}\underline{(j)\acute{e}dr\text{-}}$ with inserted $\underline{d}$- between the old $^{+}\underline{n}$- and $^{+}\underline{r}$-, cf. Skr. $\underline{j\grave{e}dar}$ "vigorous, fresh", $^{+}\underline{j\acute{e}dr\acute{o}}$ in OCS $\underline{j\acute{e}dro}$, Russ. $\underline{jadró}$, Pol. $\underline{jadro}$, Skr. $\underline{j\acute{e}dro}$ "nucleus" that

is not related to OI andá- "egg, testicle" (so Miklošič 1886: 104) or Gr. ἀνδρός "voll, dicht, ausgewachsen, reif" (so Trautmann 1923: 107 and others) that is built from the Adv. ἄδην from IE +sə-d- (cf. Arm. at-ok' "voll, ausgewachsen", further Lat. satis, Goth. saþs "satt") by the suffix -ró- (Frisk 1973 I: 20 ff.). IE +en-n^{ə}r- is a compound from IE +en "in" and the root +ner- (by Pokorny 1959: 765 +aner-, +ener-) "(magische)Lebenskraft" = Finn.-Lapp +nōre- in Finn. nuori, Lapp nuorrâ "young" (the IE-Ural. equation discovered by Čop 1975/2: 94). Gr. ἀνήρ "man" results IE +^{ə}n-nér-s, OI sūnara "strong, youthful" < IE +su(^{ə})nnéro- and Gr. εὐ-ήνωρ "idem" results IE +séu-^{ə}nnor-s. So, there is no need to suppose an initial laryngeal in this root.

Otherwise Tischler 1978: 361 presumes originally +ə$_2$nor- that would reflect in Hitt. and OI as in- (cf. OI Indra- "the name of the god"). By such assumption it is impossible to explain Luw. ann- that in confrontation with the Hitt. inn- represents only IE +enn-.

4) Luw. aš- "être", HLuw. as-, Pal. aš-, Lyc. es (?) "idem" = Hitt. eš- "sein, vorhanden sein" (DLL 33, HW 42) from IE +es- "sein" (Pokorny 1959: 343).

5) Luw. ašḫa(r)nu- "ensanglanter", Hitt. ešḫarnu- "blutig machen" (DLL 34, HW 44) are identical denominative-causative verbs, made from IE +esH-r- (Hitt. ešḫar) "Blut" by the suffix +-n(e)u- (Pokorny 1959: 343).

6) Luw. ad- "manger", HLuw. ad-/ar- = Hitt. ed- "essen, fressen" (DLL 34, HW 44) from IE +ed- "essen" (Pokorny 1959: 287 f.). Luw. ad- may be also a weak stem like Hitt. Pres. 3. Pl. adanzi.

7) Luw. atari- "nourir" = Hitt. etriia- "ernähren" (DLL 34, HW 44), cf. Hitt. etri- "Gericht, Speisen, Mahlzeit", further see N° 6.

8) Luw. adduwal(i)- "mal, mauvais", HLuw. adu(wa)ta, cf. Hitt.

idalu- "schlecht, böse" (DLL 35, HW 93, Meriggi 1962:44),Toch. B yolo "böse", OI ādhrá- "poor", IE +edh- "bad, evil" (Čop 1970: 91, 1975/1: 204 f.).

9) Luw. kutaššara/i- "muraille", HLuw. kutasari = Hitt. BAD-eššar "Mauer, Befestigung, Burg" (DLL 58, HW 226), cf.etymologycaly the same suffix beyond the N° 30.

10) Luw. mallit- "miel", Pal. malit = Hitt. melit (written milit) from IE +melit, cf. Gr. μέλι , Gen. μέλιτος , Goth. miliþ, Alb. mjaltë (Čop 1970: 85).

11) Luw. mammana- "dire", Hitt. mema-, memiia- "sprechen" (DLL 67, HW 140) is reduplicated Perf. IE +me-mon-, +me-mn- from the root +men- "denken, geistig erregt sein" (Pokorny: 1959: 726, Čop 1961: 58 ff., 1970: 85).

12) Luw. mannaḫuni-, manna(ḫu)wani- = Hitt. maninku(ḫant)- "kurz" (DLL 68, HW 136), hypothetical IE +mən-enkᵘ-; the first member of compound is IE word for "hand" (weak stem) (by Pokorny 1959: 740 +mer-, Gen. +me-n-és "Hand") the seccond one is the suffix of direction that is found also in OI úd-añc- "turned upwards", Lat. prop-inqu-us "near". The second Luw. suffix is compared with that one in Hitt. arāḫz-en-a- "umwohnend ..." (cf. Hitt. arāḫza "ringsum, ausserhalb" (Čop 1970: 88 f., HW 28).

13) Luw. mawa- "4", HLuw. ma- = Hitt. meu- "4", Proto-Anat. +meu- "4" (DLL 70, Friedrich 1960: 71).

14) Luw. parran "devant, avant", HLuw. paran = Hitt. piran "vorn, voran" (DLL 78, HW 170) from IE +péro-m (Acc. Sg.to +pero-s "ferner"), cf. OI param "hinaus über, jenseits, nach"(Pokorny 1959: 811, Čop 1970: 86).

15) Luw. šappa- "écorcer" = Hitt. (arḫa) šippa(i)- "abschälen" (DLL 85, HW 193). But in the Hitt. exists also šap- "abschaben (?), säubern (?), (gefälte Baumstämme) von der Rinde be-

freien (?)", Pret. Sg. 3. šap-pa-at-ta (HW 183, 193); both verbs from IE $^{+}$sep- "sich mit etwas abgeben, in Ehren halten" (Pokorny 1959: 909). So, Proto-Anat. $^{+}$e in this Luw. word can not be proved.

16) Luw. šašša(i)- "coucher, reposer" = Hitt. šeš- "ruhen, schlafen" (DLL 87, HW 191), IE $^{+}$ses- "to sleep", cf. OI sasti, Av. hahmī "he sleeps, I sleep" (Mayrhofer 1976: 449).

17) Luw. tappaš(a) "ciel", HLuw. tapas(a) (DLL 87, HW 191), = = Lith. debesis "cloud", probably from IE $^{+}$nébhes- "Nebel, Dunst ..." (Pokorny 1959: 315).

18) Luw. uwata- "amener" = Hitt. uuate- "herbringen" (DLL 104, HW 239) is a thematic Pres. IE $^{+}$u-u̯ódh-e- from the root $^{+}$u̯edh- "führen" (Pokorny 1959: 1115 f.). Luw. thematic vowel in the neutral position is -a-, Hitt. -e-, cf. also thematic iterative suffix Luw. -šš-a-, Hitt. -šk-e- (Friedrich 1960: 74 f.). Cf. N° 24 and 28.

Luw. wašš- "vêtir" is probably comparable with the Hitt. weak stem u̯aš(š)-(u̯eš(š)-, u̯aššiia-, u̯ešši̯a-) "bekleiden,bedecken" (HW 248), p.ex. Pres. 3. Pl. u̯aššanzi = Luw. wasanti; IE $^{+}$u̯es- "kleiden", Goth. wasjan (Pokorny 1959: 1172 f., DLL 108).

Luw. wašha- "maître (?)" derives from IE $^{+}$u̯os-Ho- (by Pokorny 1959: 1174 $^{+}$u̯esu- "gut") related to Luw. wašu- "bon"(Čop 1971 /1: 9 f.)(that is not identic with Hitt. aššu- "gut", so DLL 110) < IE $^{+}$u̯os-u- = OIr. fō "gut, Güte" (Pokorny, l.c. without Luw. examples). Cf. the relations between Hitt. ešha- (written išha-) "Herr" from IE $^{+}$es-H-o- = lat. erus (Pedersen 1938: § 107), OI ásu-ra- "mighty, master"< $^{+}$es-u- at IE $^{+}$étse- "souffle, âme" (Čop 1981: 93 f.) and aššu- "gut" from IE $^{+}$os-u- or $^{+}$^{e}s-u- to the root $^{+}$es- "gut, tüchtig" (Pokorny 1959: 342,Friedrich 1923: 370).

Examples of Proto-Anat. $^{+}$e in the non-neutral Positions:

Laroche (DLL 134) calles attention to the opposition Luw.i- a-

gainst Hitt. ke/i- and cites two examples:

19) Luw. immara/i- "campagne":Hitt. kim(ma)ra- "Feld, Flur" (HW 109). Both words may have arisen from IE $^{+}$ghrem-^{e}ro-, cf. Germ. $^{+}$grun-ƀu- "Grund" (Čop 1956: 43) or IE $^{+}$ghim-ro- without a single parallel (Čop 1971/1: 3).

20 Luw. iššari- "main" : Hitt. keššera- "Hand" (HW 108) < IE $^{+}$ǵhés(o)r- "Hand" (Pokorny 1959: 447).

In both cases weakend IE $^{+}$gh (ǵh)> $^{+}$ƀ > y before the palatal vowel assimilates following $^{+}$e to i. Regressive assimilation is found in:

21) IE $^{+}$dhéǵhom- → $^{+}$dheƀóm+i- > Luw. tiyami- "Erde", cf. Hluw. takam- "earth"< IE $^{+}$dhéǵhom- (Čop 1971/1: 6 f., 19 f.).

22) Luw. $^{+}$mai- "crowd', Adj. mayašši- "de la foule" (DLL 65) dissimilated from $^{+}$miyi- < IE $^{+}$meǵH-i- "multa, magna" (see Pokorny 1959: 708); the vowel -i- is saved in Lyc. mi-ñt-i "meeting, assambly" < $^{+}$mii-ant-i- < IE $^{+}$meǵHā-nt- = OI mahánt- (Čop 1965: 123, 1971/1: 1-24). Example for such a dissimilation is cited also under the N° 1. The phenomenon IE $^{+}$gh > Luw. ø detailed by Čop 1971/1: 1-24.

The second non-neutral position that prevents changing $^{+}$e to a is behind Proto-Anat. $^{+}$u̯ (and $^{+}$p (?)). Examples:

23) Luw. iššar-wili- "droite" (DLL 53) against Hitt. u̯al-kišša-ra- "kundig erfahren" (HW 234)[2], IE $^{+}$u̯el- "wallen, wählen", OHG wela, wola "well" (Čop 1980), otherwise Hrozný 1917: 40 compares Lat. valeō.

24) Luw. widai-, (✎)wiwida(i)- "(her)bringen (?)"= Hitt. u̯eda- "herbringen" (DLL 111, HW 256), IE $^{+}$u̯edh- "führen, heimführen" (Pokorny 1959: 115 f).

25) Pal. úite- "bauen"[3], Lyd. uiƚ- = Hitt. u̯ete- "bauen" (Carruba 1970: 76, Ševoroškin 1967: 23, HW 254), IE $^{+}$u̯edh-"knüpfen,

binden" (Pokorny 1959: 116 f.)or u̯e-dhē- (-dhə$_1$- (?)) "niedersetzen" (Kronasser 1966: 554).

26) Luw. wid- "eau" = Hitt. stem in Gen. Sg. u̯et-en-aš(DLL 111, HW 249). Luw. wid- may be explained as a lenghtened grade, too, cf. Hitt. Nom.-Acc. Pl. u̯idār (?), OCS vědro (Pokorny 1959:80). In Pal. Loc.-Dat. u̯attana (Carruba 1970: 79) we can see the same vowel as in the Hitt. Nom. Sg. u̯atar.

27) Luw. wiyana-"vin", Hitt. u̯iiana- "Wein" (DLL 111, HW 225) < $^{+}$u̯äi̯na-, taken over from Semith. $^{+}$wainu (Assir. īnu).The phenomenon can be explained as regressive assimilation (see N° 21, 22 and 1).

28) Thematic vowel IE $^{+}$-e- is in neutral position in Luw.realised as -a- (see N° 18). On the other hand, Luw. tarawi- "abattre, terasser" can be explained as thematic deadverbative $^{+}$tar-au̯-e- related to Hitt. tarū "bäuchlings (?)", tarau̯a "idem"(DLL 92, HW 213, 217; etymology Luw. tarawi-: Hitt. tarū founded by Čop 1980).

29) Luw. (Ḫupešna) SAL alḫuitra- "a kind of priestess" = Hitt. SAL alḫuešra- "Funktionär im Kultus" (DLL 176, HW 19, Čop 1965: 100). Etymology unknown.

30) Luw. ḫuidwali- "vivant", ḫuitwal-aḫit- "vie", stem ḫuidu- "vivre", cf. Hitt. ḫuišu-āi- "leben", ḫuiš-, ḫueš- "idem" (DLL 47, HW 71 f., Čop 1965: 108 f.). Proto-anat. $^{+}$ḫues- "to live" may be simply IE $^{+}$Ḫues- , cf. OI vásati "he dwells", Goth.wisan "to be, to remain" (Pokorny 1959: 1170; about other alternatives see Čop, loc. cit.).

Luw. šaḫuidar(a)- "régulier, normal" and Hitt. šakuu̯aššar(a)- "richtig, vollständig" (DLL 84, HW 178) have arosen from Proto-Anat. $^{+}$sak^{u}asar(a)- (cf. Hitt. šakuu̯a "eyes"). The Luw. word is influenced by the primary adjective šaḫui- that is saved p. ex. in šaḫui-dali- (Čop 1965: 99, 112). The -i- in šaḫu-i- is identic with that one in Luw. parra-i-, Lat. tenu-i-s etc. So,there

is no -e- in this case.

Uncertain examples are Luw. (UZU)ḫappiša- "membre" that may result +ḫap-ešar = Hitt. UZUḫappeššar "Glied, Körperteil (DLL 41, HW 54, Tischler 1977: 165), cf. the same suffix in Luw.malḫašša- (DLL 65) and under the N°9; and Luw. pintanza (Acc.Pl.) "die Ruder (?)" (HW 169) that may represent IE Acc. Pl. +(s)pendhons , (+(s)pēndhons (?), cf. vrddhi formation in Hitt. Nom.-Acc. Pl. ui̯dār) to Nom. +(s)pendho-, +(s)pondho- "Holzeimer", cf. Gr. σπάθη (<+spn̥dhā) "Bez. mehrerer flacher und länglicher Gegenstände; z.b. Schwert(klinge), Ruderblatt, Spatel ..."; Pokorny 1959: 989 without the Luw. and Gr. parallels to which kindly called my attention Prof. Bojan Čop). Otherwise Frisk 1973 II 775 connects the Gr. word with Germ. spaðan, -ōn "Spaten".

Conclusions

IE +e reflects in Luw.: 1) In neutral positions a according to the phonetical-orthographical rule (Čop 1970: 85 ff.), see N°2-18; 2) In the proximity of Proto-Luw. +i̯ is assimilated to i, see N° 19-22; 3) behind IE+u̯ reflects as i (also in Pal. (?)) , see N° 23-30. In the last case the +e following consonant in Luw. is not doubled although IE +e is accented.

Finally, I have to remark that the third conclusion is exclusively phonetical-orthographical rule and has nothing to do with the productiveness of -i- stem in Luw. that is a matter of word formation. The rule should be proved or disproved by more materials that are not accesible to me.

Notes

Many thanks to Prof. Bojan Čop fo revising the article and correcting my faults.

[1]By the term Luw. is always ment cuneiform Luw. Hieroglyphic Luw. is always appointed by its attribute.

[2]Čop 1965: 112 cites wid- (see N° 26) and the discussing one.

He also compares Luw.ḫirut- "serment" with Hitt.ḫaruaš-i- "secret" where vowel relations in the first syllable are not clear.

[3]Carruba loc. cit. cites as a possible meaning also "bringen" but at least from the context arūnam-pi tī úiteši ānt̄anam tī úiteši (KUB XXXV 165 Vs. 23) where the agent is [D]Katahzipuri only the meaning "bauen, erschaffen" is evident.

References

ČOP, B. 1956. Luvica I. Slavistična revija IX, priloga Linguistica II (40-46). Ljubljana.

--- 1961. Zur Vertretung der indogermanischen Nasalis sonans im Hethitischen. Linguistica VI (57-62). Ljubljana.

--- 1965. Sur une règle phonétique de la langue louvite. Linguistica VII/2 (99-123). Ljubljana.

--- 1970. Eine luwische orthographisch-phonetische Regel. Indogermanische Forschungen LXXV (85-96). Berlin, New York.

--- 1971/1. Indogermanica minora, I. Sur les langues anatoliennes. Dissertationes Academiae scientiarum et artium Slovenicae, classis II: philologia et litterae, Num. VIII. Ljubljana.

--- 1971/2. Zu ein Paar glottogonischen Fällen. Linguistica XI (35-49). Ljubljana.

--- 1975/1. Studien im tocharischen Auslaut I. Ljubljana.

--- 1975/2. Die indogermanische Deklination im Lichte der indouralischen vergleichenden Grammatik. Ljubljana.

--- 1980. Lecture. Faculty of philosophy in Ljubljana.

--- 1981. Sur l'origine des thèmes pronominaux sigmatiques des langues indo-européennes. Linguistica XXI. Ljubljana.

CARRUBA, O. 1970. Das Palaische, Texte, Grammatik, Lexicon. Wiesbaden.

FRIEDRICH, J. 1923. Einige hethitische Etymologien. Indogermanische Forschungen XXXXI (369-392). Berlin, Leipzig.

--- 1960. Hethitisches Elementarbuch. 1. Teil: Kurzegefasste Grammatik. Heidelberg.

——: HW. Hethitisches Wörterbuch. Heidelberg 1952.
FRISK, H. 1973. Griechisches etymologisches Wörterbuch I-II. Heidelberg.
HROZNÝ, J. 1917. Die Sprache der Hethiter. Leipzig.
KRONASSER, H. 1976. Etymologie der hethitischen Sprache II, Lief. 5-6. Wiesbaden.
LAROCHE, E. DLL. Dictionnaire de la langue louvite. Paris 1959.
MAYRHOFER, M. 1953 ff. Kurzegefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen. Heidelberg.
MERIGGI, P. 1962. Hieroglyphisch-Hethitisches Glossar. Wiesbaden.
MIKLOŠIČ, F. 1886. Etymologisches Wörterbuch der slavischen Sprachen. Wien.
PEDERSEN, H. 1938. Hittitisch und die anderen indoeuropäischen Sprachen. København.
POKORNY, J. 1959. Indogermanisches etymologisches Wörterbuch. Bern. 1948-1959.
ROSENKRANZ, B. 1952. Beiträge zur Erforschung des Luwischen.
ŠEVOROŠKIN, V.V. 1967. Lidijskij jazyk. Moskva.
TISCHLER, J. 1977 ff. Hethitisches etymologisches Glossar. Insbruck.
TRAUTMANN, R. 1923. Baltisch-Slavisches Wörterbuch. Göttingen.

Povzetek

REFLEKSI INDOEVROPSKEGA $^{+}\underline{\check{e}}$ V LUVIJŠČINI

Iz materiala, ki ga nudita Larochev DLL in Friedrichov HW je razvidno, da v nemotenih pozicijah indoevropskemu $^{+}\underline{\check{e}}$ ustreza luv. a. Če stoji praluv. refleks indoevropskega $^{+}\underline{\check{e}}$ v sosedstvu praluv. $\underline{\chi}$ (kakršnegakoli izvora), ga ta palatalni konsonant asimilira v historični i. To velja tudi pri izposojenkah. Tudi v poziciji za ide. $^{+}\underline{u}$ stoji vsaj v ortografiji na mestu ide. $^{+}\underline{\check{e}}$ luv. (in pal. (?)) $\underline{i}$, ki pa ne povzroči ortografske geminacije sledečega sonanta ali medie aspirate niti v primerih, ko je bil $^{+}\underline{\acute{e}}$ poudarjen.

VSEBINA - SOMMAIRE

ANTON GRAD - In memoriam

Bibliographie des oeuvres du prof. Anton Grad - Bibliografija del prof. Antona Grada..... 7

Gustav INEICHEN, Pour une caractérisation typologique du français - K tipološki karakterizaciji francoščine..... 11

Lorenzo RENZI, La tipologia dell'ordine delle parole e le lingue romanze - Tipologija besednega reda in romanski jeziki..... 27

Pierre SWIGGERS, Une étape dans la "chronogénèse" du guillaumisme: *L'Architectonique du temps dans les langues classiques* - Etapa v dojemanju časa v doktrini Gustava Guillauma: *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*..... 61

Žarko MULJAČIĆ, Il fenomeno Überdachung "tetto", "copertura" nella sociolinguistica - Fenomen "krov" u sociolingvistici (s romanskim primjerima)..... 77

Claude VINCENOT, Le phénomène de remanence, facteur d'analogie - Remanenca, povzročitelj analogije..... 97

Irene VINCENOT, Variantes et figures (morphologie et rhétorique) - Variante in figure (morfologija in retorika)..... 101

Carlo Alberto MASTRELLI, Interazione latino-sabina: lat. *dumus, luma* e *bulumaca* - Latinsko-sabinski medsebojni vplivi: lat. *dumus, luma* in *bulumaca*.... 111

Roxana IORDACHE, L'infinitif dans les oeuvres de Jordanès - Infinitivul in operele lui Iordanes..... 121

Dieter MESSNER, Semi-palavras em português? - Polbesede v portugalščini?..... 159

Fernando Venancio PEIXOTO DA FONSECA, Phonétique syntaxique en ancien portugais - Sintaktična fonetika v stari portugalščini..... 171

Gerhard ERNST, Une contribution historique à l'acquisition du lexique par l'enfant. L'exemple de Louis XIII (*1601) à l'âge de 3 à 9 ans. - Prispevek k poznavanju otrokovega usvajanja besednjaka: primer Ludvika XIII (*1601) v starosti od treh do devetih let..... 177

Vlado DRAŠKOVIĆ, Sur le sens de proximité de l'ancienne préposition *a(d)* devant les noms de villes - O značenju za blizinu starofrancuskog predloga *a(d)* uz imena gradova..... 193

Breda CIGOJ-LEBEN, Une traductrice d'André Gide devant le problème de la fidélité de la traduction - Razmišljanja prevajalke Gidovih del o vprašanju zvestobe prevoda..... 203

Petar GUBERINA, Comment est conçue la structure dans la méthode audiovisuelle structuro-globale (SGAV, en serbo-croate AVGS) - Zasnova strukture v audiovizualni strukturno-globalni metodi..... 217

Raffaele SIMONE, Nouvelles de l'Italie sur la linguistique et l'éducation - Jezikoslovje in vzgoja: novosti iz Italije..... 229

Mario MEDICI, Ancora sulla coordinazione di indicativo e congiuntivo nelle "Satire" dell'Ariosto - O priredni vezavi indikativa in konjunktiva v Ariostovih Satirah..... 247

Jaro ŠAŠEL, H krajevnima imenoma *Emona* in *Ljubljana* - Zu den ON *Emona* und *Ljubljana*..... 251

Manlio CORTELAZZO, Cinque etimologie veneziane antiche - Pet starih beneških etimologij..... 255

Mario DORIA, Spigolature toponomastiche carsiche - Paberkovanja po kraških krajevnih imenih..... 265

Pavle MERKÙ, Patronimici in *-ič* a Trieste nel Basso Medioevo - Iz očetnega imena izpeljani priimki na *- ič* v Trstu poznega Srednjega veka..... 275

Emidio De FELICE, Postilla..... 283

Giovanni FRAU, Una inedita versione càrnica ottocentesca della *Parabola del figliuol prodigo* - Še neizdana *Prilika o izgubljenem sinu* iz Karnije (XIX. stol.).... 287

Neva GODINI, Sulla penetrazione dei prestiti romanzi nello sloveno - O vdoru romanskih jezikovnih prvin v slovenščino..... 303

Mitja SKUBIC, Romanski jezikovni vplivi v tržaški knjižni slovenščini. Jezik Borisa Pahorja - Influenze linguistiche romanze nello sloveno letterario di Trieste. La lingua di Boris Pahor..... 315

Pavao TEKAVČIĆ, Le funzioni pragmalinguistiche dei croatismi nei testi rovignesi contemporanei - Pragmalingvistične funkcije kroatizama u suvremenim rovinjskim tekstovima..... 335

Stanimir RAKIĆ, Glagol *hteti* i struktura pomoćnih i modalnih glagola u srpskohrvatskom jeziku - The verb *hteti* and the structure of auxiliary and modal verbs in serbo-croatian..... 355

Liljana BIBOVIĆ, The structural possibilities of serbo-croatian related to the english structure *adjective + prepositional sentential complement* - Strukturne mogućnosti srpskohrvatskoga jezika u odnosu na englesku strukturu *pridev + predloška rečenična dopuna*..... 369

Janez OREŠNIK, The origin of the cliticness of the west germanic definite article: the case of *Beowulf* - Odkod naslonskost zahodnogermanskega določnega člena - primer *Beowulf* 383

Otto HIETSCH, Productive Second Elements in Nominal Compounds: The Matching of English and German - Produktivne druge sestavine imenskih kompozitov: angleško-nemške vzporednosti 391

Stojan BRAČIČ, Zur Schichtung der gegenwärtigen deutschen Nationalsprache unter besonderer Berücksichtigung des Substandards - O zvrsteh sodobnega nemškega jezika s posebnim ozirom na podstandard 415

Vladimir E. OREL, Studies in the Albanian vocabulary (Balkan etymologies 76-91) - Doneski k albanskemu besedišču (balkanske etimologije 76-91) 427

Václav BLAŽEK, Gr. *pithekos* 443

Alemko GLUHAK, Two Nostratic etymologies - Dvije nostratičke etimologije 449

Metka FURLAN, Hittite *huelpi-* "young, tender, fresh" and IE **Hulp-*, **Hlup* - Hetitsko *huelpi-* "mlad, nežen, svež" in ide. **Hulp*, **Hlup-* 455

Marko SNOJ, Indoeuropean **e* in Luwian - Refleksi indoevropskega **e* v luvijščini 467

L I N G U I S T I C A XXIV

Izdala in založila
Filozofska fakulteta Univerze Edvarda Kardelja
v Ljubljani

Revue publiée et éditée par la
Faculté des Lettres et Philosophie de l'Université
Edvard Kardelj de Ljubljana

Glavni in odgovorni urednik - Rédacteur en chef
Mitja Skubic

Nasloviti vse dopise na naslov
Prière d'adresser toute correspondance à

Mitja Skubic, Filozofska fakulteta,
Aškerčeva 12, 61000 Ljubljana

Razmnoževanje Pleško, Rožna dolina C.IV/36, Ljubljana